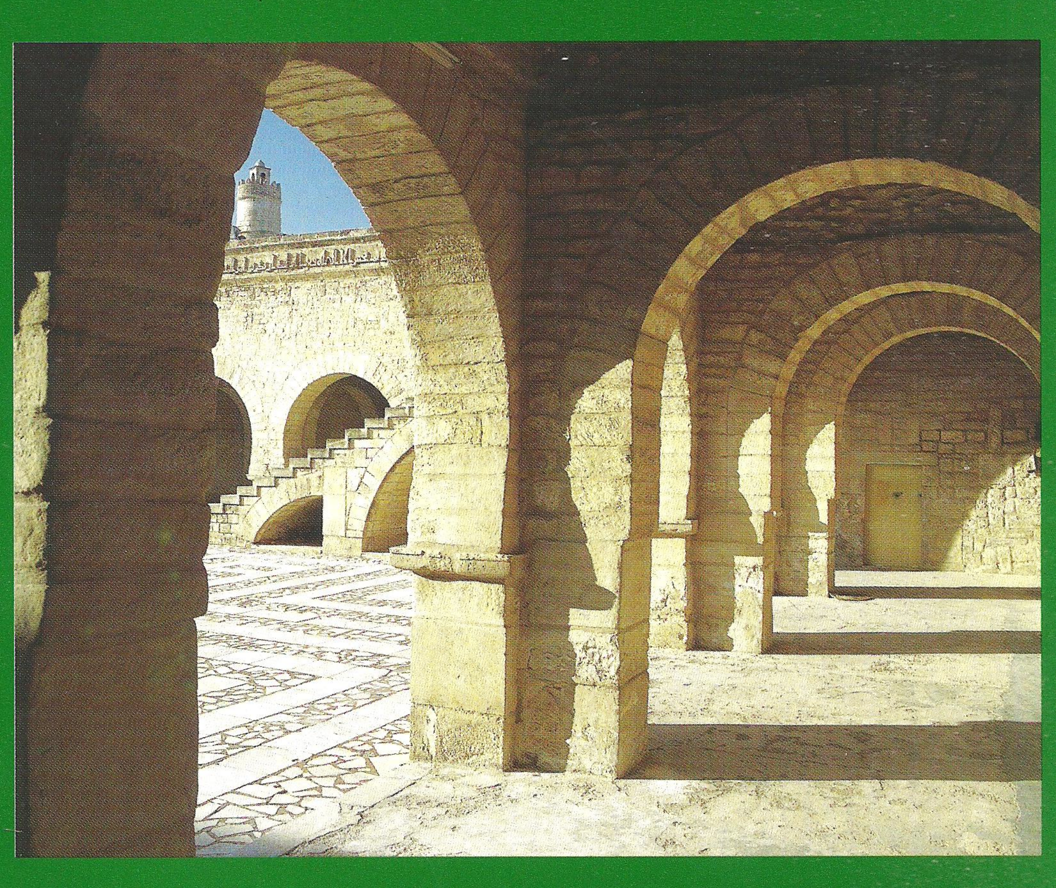
HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA TUNISIE

TOME II

Le Moyen-Age

(27-982 H. / 647-1574)



H. Djaït - M. Talbi - F. Dachraoui
A. Dhouib - M. A. M'rabet - F. Mahfoudh

Sud Éditions - Tunis

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA TUNISIE

TOME II

Le Moyen-Âge

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA TUNISIE

TOME II

Le Moyen-Age

Hichem DJAÏT Mohamed TALBI

Farhat DACHRAOUI Abdelmajid DHOUIB

M'hamed Ali M'RABET

26 plans et cartes, 108 documents photographiques
et 16 hors-texte couleur réunis et commentés par

Faouzi MAHFOUDH

Sud Éditions - Tunis

sud.edition@planet.tn

Avant-propos de l'éditeur

Ce deuxième volume de l'Histoire Générale de la Tunisie couvre les neuf siècles qui vont de la conquête arabe jusqu'à l'installation définitive des Turcs à Tunis (647-1574). Nous avons hésité à lui conserver le titre de l'édition originale à savoir : le Moyen-Age. Cette période correspond pour l'Ifrîqiya à l'essor d'une civilisation créative et conquérante et c'est au cours de cette période que la Tunisie devient définitivement arabo-musulmane et que se forge sa personnalité profonde.

Notre démarche dans la réalisation de ce deuxième volume est la même que celle exposée dans l'avant propos du volume consacré à l'Antiquité*. Nous avons repris les textes de l'édition originelle que nous publions, cette fois, sans changements majeurs. Cependant, nous avons introduit dans l'ouvrage une importante documentation qui accompagne les exposés historiques. Le Professeur Faouzi Mahfoudh, en collaboration avec la rédaction de Sud Editions, s'est chargé de réunir et de commenter les cartes, les plans et les photographies de ce volume. Nous avons considéré aussi qu'il était utile d'ajouter aux exposés des auteurs et à cette documentation des « encadrés » consacrés à des personnages ou à des questions clés.

C'est ainsi que la Sicile devenue pendant deux siècles et demi partie intégrante de l'Ifrîqiya et foyer d'une brillante civilisation que les

* Voir Histoire Générale de la Tunisie, T. I, l'Antiquité, pages 7 et 8.

Normands, maîtres de l'île à partir de 1070 ont su préserver et développer, a fait l'objet d'un certain nombre de documents et de textes qui rendent compte de son importance et de la place à part qui était la sienne.

Seize planches couleurs en hors-texte sont consacrées aux témoignages les plus éloquents de la brillante civilisation de l'Ifrïqiya arabo-musulmane. Elles permettront au lecteur, nous l'espérons, de mieux apprécier celle-ci.

Nous espérons que cet ensemble documentaire apporte des éclairages plus larges et plus nuancés sur la vie économique, culturelle et spirituelle ainsi que des mises au point rendues possibles par les progrès des recherches archéologiques récentes et par l'avancement des études sur la production artistique de ces différentes périodes.

Signalons enfin que, les dates n'ayant pas été données par les auteurs selon les ères hégirienne et chrétienne de façon systématique, nous donnons à la fin de l'ouvrage un tableau général de concordance auquel le lecteur peut se reporter.

M. Masmoudi

Introduction*

L'histoire médiévale de la Tunisie commença sous un éclairage nouveau : celui de la lumière de l'Islam.

Ce pays avait déjà derrière lui plus d'un millénaire et demi d'histoire prestigieuse. Les dernières lignes de la page antique ne décrivaient plus toutefois que les troubles et les ruines. Certes, les premiers pionniers de l'Islam furent surpris par l'aspect étonnamment verdoyant de ce Maghreb décrit, avec des exagérations romantiques, comme une suite d'ombrages et de bosquets de Gabès à Tanger. On se plut aussi, avec non moins d'exagération, à mettre en relief les dévastations des Berbères Butr, animés par al-Kahina, et les déprédations des Arabes Hilaliens, « nuée de sauterelles » lâchées sur l'Ifrïqiya par le Fatimide al-Mustansir d'Egypte mécontent de l'attitude de son « vassal », le Ziride al-Mu'izz b. Bâdîs.

En fait, lorsque les Arabes apparurent sur la scène d'Ifriqiya, préfiguration de la Tunisie actuelle, la civilisation antique jadis brillante en était à son chant du cygne. La Tunisie n'était certes pas encore totalement dépouillée de son manteau de verdure, mais ses villes et ses villages étaient en ruines. Al-Maliki rapporte que le célèbre général Musa b. Nusayr qui avait parachevé la conquête de tout le Maghreb et de l'Espagne, avait l'habitude «chaque fois qu'il passait devant quelque vestige ou devant quelque ville antique, de descendre de sa monture,

(*) Le texte de cette introduction a été rédigé pour la 1" édition. Nous le reproduisons sans changement. (NDLR)

de se prosterner deux fois à terre, de parcourir ensuite les lieux en méditant sur les monuments et les ruines et de pleurer abondamment avant de reprendre sa route ». Ainsi les édifices et les monuments n'étaient plus que les témoins de la précarité des choses de ce monde et ne servaient plus qu'à l'édification des âmes pieuses.

Sur les ruines d'un monde pratiquement révolu, les Arabes édifièrent une nouvelle et jeune civilisation : celle de la Tunisie médiévale. Ce ne fut pas sans peine ni mal. La conquête fut dure, longue et laborieuse. La résistance officielle, celle des Byzantins, fut certes rapidement et aisément brisée. Les structures antiques étaient en effet vermoulues. Mais la résistance des populations fut, elle, beaucoup plus dure à surmonter. Les Berbères défendirent leur pays et leurs valeurs propres avec un héroïsme et une farouche détermination qui forcent l'admiration. Les figures d'un homme, Kusayla ou Kasila, et d'une femme, al-Kahina qui, par-delà ses déboires et sa mort, sut préparer la reconciliation entre vainqueurs et vaincus, ne furent pas moins prestigieuses que celles de leurs adversaires, 'Uqba b. Nàfi' et Hassan b. al Xu'man.

Berbères et Arabes firent ensuite de grandes choses ensemble et ce rasant, ils firent une nation. Ils s'opposèrent, certes, mais ils collaborèrent aussi dès la première heure. La conquête de l'Espagne est justement l'un des premiers fruits de leur collaboration. A travers les heurts et les inévitables vicissitudes, ils trouvèrent ainsi progressivement le chemin de la fusion et de la communion dans la même foi, la même langue et les mêmes valeurs culturelles. Le Moyen-Age, dont le présent volume tente de présenter un raccourci aussi fidèle que possible, fut le creuset qui permit justement les fusions d'où sortirent les temps moderne et contemporain.

Un siècle et demi après la conquête, la Tunisie, affirmant sa personnalité propre, se dégagea, sans révolte et sans rupture, par voie de négociation, de la tutelle de Bagdad. Désormais indépendante, elle mena, gouvernée par la dynastie arabe des Banu-l Aghlab, une politique active en Méditerranée. Elle s'engagea ensuite à l'est et à

l'ouest, dans des aventures encore plus audacieuses sous la direction des Fatimides, califes rivaux des Abbassides et derniers gouvernants arabes du pays. Leurs successeurs, les Zirides puis les Hafsides, furent d'authentiques berbères. Mais ces berbères étaient déjà les meilleurs défenseurs, non seulement de l'Islam, mais aussi de la langue et de la culture arabes dans leurs formes les plus pures.

Une brillante civilisation d'expression arabe et d'inspiration musulmane fleurit en effet dans le pays et favorisa le brassage de tous les éléments ethniques. Kairouan brilla d'un vif éclat. Lorsqu'elle périclita par la suite, surtout après l'invasion hilalienne, ce fut pour céder son rôle et sa place à Mahdia puis à Tunis.

Ce deuxième tome de l'Histoire Générale de la Tunisie relate ainsi, en cinq parties, neuf siècles d'histoire mouvementés, d'heurs et de malheurs, qui jouèrent un rôle capital dans la fixation définitive de la physionomie du pays. Il est riche en enseignements et, en nous révélant un passé fécond en toutes sortes de richesses, de convulsions et de réalisations, il ne manquera pas de contribuer à mieux nous révéler à nous-mêmes.

M. Talbi

LA CONQUÊTE ARABE ET L'ÉMIRAT

Par Hichem Djaït

Système de transcription adopté

ء .... ʼ	ط .... ṭ
ب .... b	ظ .... ẓ
ت .... t	ع .... ʻ
ث .... th	غ .... gh
ج .... j	ف .... f
ح .... ḥ	ق .... q
خ .... kh	ک .... k
د .... d	ل l
ذ .... ḍ	م .... m
ر .... r	ن .... n
ز .... z	هـ .... h
س .... s	و .... u, w
ش .... sh	ي .... i, y
ص .... ṣ	ـا .... ā
ض .... dh	ـو .... ū
	ـي .... ī

CHAPITRE PREMIER

La conquête arabe
(27-86 H/647-705 ap. J.-C.)

Un siècle après l'achèvement de la reconquête byzantine, la Tunisie connaissait derechef l'invasion et entrait depuis lors dans une phase nouvelle et décisive de son histoire.

À la différence de la vandale, la conquête arabe allait s'avérer durable et, s'enracinant profondément mais non sans une âpre lutte dans le pays, elle devait orienter l'Africa vers un tout autre destin. Non seulement, au plan politique, la province arrachée à l'Empire était intégrée d'emblée et pour longtemps dans la construction impériale arabe, mais encore, et au niveau plus profond de la civilisation, elle était appelée à subir une grande et quelquefois douloureuse mutation, pénétrant ainsi à jamais dans l'axe culturel arabo-islamique.

Si donc les effets à long terme de cette période sur l'évolution propre de la Tunisie s'affirment des plus primordiaux, ce serait une grave erreur, à notre sens, de perdre de vue l'arrière-fond planétaire

sur lequel se détache la conquête arabe en Ifrîqiya. La Tunisie révélait ainsi de nouveau sa profonde solidarité avec les grands remous qui pouvaient secouer le monde civilisé.

I
La phase exploratoire de la conquête (22-50/642-670)

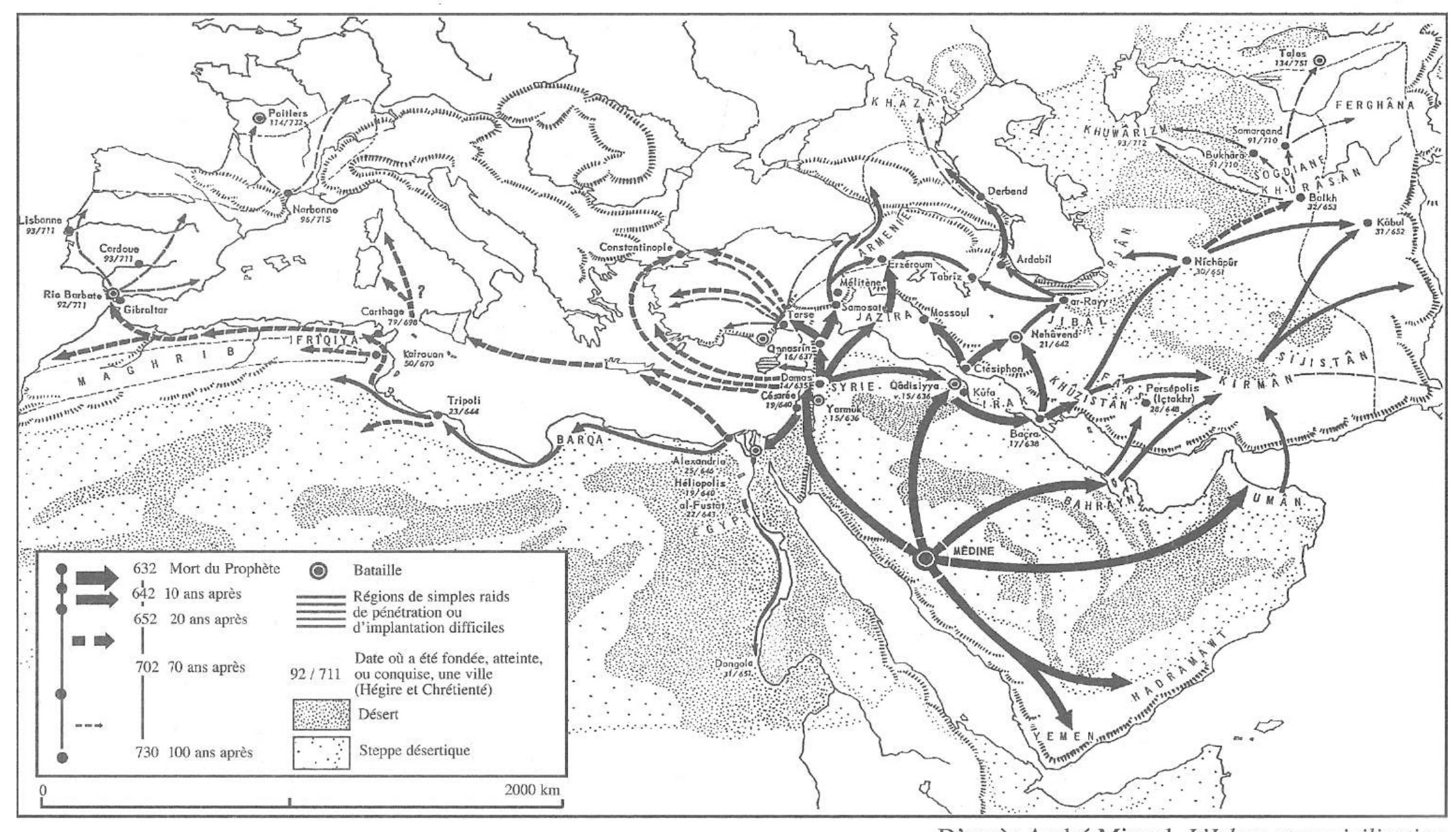
Cette conquête s'inscrit dans la poussée expansionniste de l'Islam qui détruisit l'état sassanide et déposséda Byzance, héritière de Rome dans sa vocation impériale, de ses provinces orientales. En dépit de cette grave amputation, l'Empire byzantin réussissait à sauvegarder son existence mais restait cependant menacé et encerclé. Pendant plusieurs siècles, il allait subir la pression arabe, ployer, mais non succomber. C'est dans le cadre de ce duel qu'il faudrait placer les origines, le déroulement et le style même de la conquête arabe en Tunisie.

Tout d'abord, il apparaît clairement que la conquête de l'Ifrïqiya fut l'aboutissement logique de la conquête de l'Egypte, et que celle-ci prépara celle-là.

En 642, 'Amr ibn al-'Às entrait victorieux à Alexandrie puis envoyait ses troupes à Barqa, en Pentapole, soumettait assez rapidement la tribu berbère des Luwâta, poussait jusqu'à Zwïla, dans le désert, et même jusqu'à Tripoli. En 25/646, il lui fallut cependant reprendre Alexandrie des mains des Byzantins et refouler, après l'avoir battue, l'armée impériale commandée par Manuel. C'est dire que dans ce laps de temps de cinq ou six années (21 à 26 H.), l'activité militaire arabe fut intense en Egypte et du côté de la Libye et que ce n'était qu'en 646 qu'on pouvait considérer l'acquisition de l'Egypte comme sûre et définitive.

Or le premier raid au cœur de l'Africa eut lieu en 27/647, ce qui signifie que l'action arabe dans cette province vint embrayer

Les grandes expéditions après la mort du Prophète



D'après André Miquel, *L'Islam et sa civilisation*

directement sur l'entreprise égyptienne et qu'il n'y eut donc pas de solution de continuité dans la marche arabe vers les possessions ouest-méditerranéennes de Byzance.

Mais ce n'était pas à 'Amr, remplacé à la tête de l'Egypte par 'Abdallah ibn Sa'd ibn Abi Sarh, qu'échut le soin de préparer et d'organiser l'expédition ifrlqiyenne. L'Egypte n'en resta pas moins la base essentielle d'où partirent et partiront encore les assauts. Elle fournit en grande partie les hommes, l'argent et les chefs nécessaires. Il faut y ajouter, pour cette première expédition, un noyau assez important de bédouins des alentours de Médine - des tribus de Juhayna, Muzayna, Sulaym et Aslam notamment - et une représentation imposante, par le nombre et la qualité, des fils de Compagnons les plus notoires. Les sources tiennent à nous donner une image pleine de solennité des débuts de la conquête : le calife 'Uthmân aurait lui-même veillé à en rassembler soigneusement les premiers éléments au camp de Jurf, près de Médine. Avec réserves, cette tradition ne nous semble pas devoir être rejetée car l'entreprise ifrïqiyenne était l'œuvre propre de 'Uthmân et comme telle, devait lui tenir à cœur.

D'un autre côté, si elle pouvait apparaître comme un prolongement logique de la conquête de l'Egypte, elle avait cependant une signification autonome, ne serait-ce que du fait que l'Africa était une entité administrative bien affirmée. Elle l'était d'autant plus qu'à cette date un mouvement d'indépendance s'y dessinait, soutenu par la profonde hostilité de l'orthodoxie à l'égard de la politique religieuse monothéiste du gouvernement impérial. Mouvement qui se concrétisa en 646 par la scission de l'exarque de Carthage, Grégoire, qui alla jusqu'à prendre le titre impérial.

Ces tiraillements internes furent-ils interprétés par les Arabes comme un signe de faiblesse ? Furent-ils donc déterminants dans le choix du moment ? Rien n'est moins sûr, car le patrice avait vraiment su et pu réunir autour de lui une large unanimité. En particulier, l'appui des tribus berbères ne lui faisait pas défaut et c'est du reste pour s'en rapprocher qu'il résolut de se déplacer vers Suffetula (Sbeitla) et de s'y fixer. C'est non loin de là qu'eut lieu

l'affrontement entre l'armée arabe et l'armée de Grégoire, très précisément au lieu-dit, d'après les sources arabes, 'Aquba qui devait se situer sur la route joignant Hadrumète (Sousse) à Suffetula, à quelques 80 km de la nouvelle capitale.

La bataille dite de Sbeitla (28 H) vit l'écrasement des Byzantins et des contingents berbères qui les soutenaient. Grégoire lui-même fut tué et la ville n'échappa pas au pillage. La défaite du patrice et sa disparition de la scène politique mettaient fin à la scission africaine et faisaient s'évanouir en fumées ses rêves impériaux : la province allait en effet bientôt être ramenée - du moins officiellement - dans le giron de l'Empire. Mais la véritable signification de la bataille de Sbeitla réside dans la dislocation en rase campagne de l'armée byzantine d'Afrique. Premier affrontement important avec les Arabes, la bataille de Sbeitla sera aussi le dernier. Désormais la lutte des Impériaux pour la défense de la province prendra une allure indirecte et se muera en une résistance plus ou moins passive, sporadique et étroitement liée sinon subordonnée à la résistance berbère.

Après leur victoire, les Arabes ne se firent pas faute de procéder à des pillages : leurs détachements balayèrent la Byzacène et s'enfoncèrent jusque dans les riches oasis du Jérid. Finalement les chefs byzantins durent se résoudre à offrir à l'envahisseur, pour prix de son départ, une forte contribution de guerre qui se serait élevée à 2.500.000 dinars soit 300 talents. Et ainsi, après 14 mois de séjour en Ifrïqiya, l'armée arabe reprenait le chemin de l'Egypte.

Tout en étant une expédition de pillage, l'incursion d'Ibn Sarh était le premier jalon d'une longue entreprise de conquête. La visée générale de conquête existait sans aucun doute dans l'esprit des dirigeants arabes mais, dans ce premier acte, ils durent se satisfaire d'un arrangement qui sauvegardait le butin considérable amassé par eux. En outre, des dissensions commençaient à s'élever au sein de cette armée. La campagne d'Afrique aura révélé en particulier les vices profonds du système familial de 'Uthmàn et mis en lumière la vigoureuse opposition contre son régime.

Bref, l'état d'impréparation à une véritable installation, la difficulté qu'il y avait à forcer le système défensif byzantin fortement secoué en Byzacène mais tenant toujours ailleurs, les tiraillements internes de l'armée arabe elle-même, tout cela contribua à stopper net l'expédition ifrîqiyenne.

Cet abandon dura près de vingt ans. L'Islam entrait en effet dans une période de troubles dont la crise du Califat était l'élément majeur. L'accès au pouvoir de Mu'âwiya en 41 H/661 allait permettre un regroupement des forces et une reprise de l'expansion islamique aux dépens de Byzance, de nouveau gravement menacée. Entre temps, l'Afrique traversait une phase de désarroi. Constant II en reprit le contrôle mais sa politique religieuse, marquée par des brutalités à l'encontre de l'abbé Maxime, grand Africain et le plus éminent théologien de son temps, lui aliéna les esprits. Les exactions fiscales n'étaient pas non plus pour lui attirer les sympathies. De là une révolte à Carthage et une demande paradoxale de secours de la part des rebelles au Calife.

L'occasion était belle pour les Arabes de revenir en force.

De nouveau, un chef arabe d'Egypte, Mu'âwiya ibn Hudayj, une des principales têtes du parti 'uthmânien, prenait le commandement d'un détachement en 45 H/666, et venait camper en Byzacène, dans la région d'al-Qarn, rayonnant de là dans les alentours. Deux faits marquants viennent ponctuer ce nouvel épisode : un débarquement byzantin sous le commandement de Nicéphore à Monastir, qui fut repoussé, et la prise de la ville de Jalùlà, dans la zone du futur Kairouan, prise violente qui se fit sur un coup de chance et se signala par la participation active de Abd al-Malik ibn Marwàn.

Bref, l'expédition d'Ibn Hudayj reprenait les choses là où elles en étaient restées - c'est à dire au point mort — depuis 649. La Byzacène était de nouveau occupée et pillée puis, en 667, ce fut le reflux vers l'Egypte.

Expédition de pillage là aussi, ou politique prudente des étapes ? La politique militaire du Califat vis-à-vis de l'Afrique se signale par ses lenteurs et ses hésitations et jusqu'à présent, beaucoup plus par son caractère stratégique que par une dimension « coloniale » jusque là inexistante, sinon dans les intentions, du moins dans les faits.

Trésor de Rougga enfoui vers 647/648



Plusieurs trésors remontant au début de la conquête arabe ont été découverts ; cette thésaurisation témoigne d'un réflexe de défense chez les populations. L'illustration présente comme échantillons quelques-unes des 268 pièces de sous d'or qui constituent le trésor monétaire de Rougga. Ce trésor a été découvert dans une petite cruche enfouie sous une dalle du forum *de la cité de Rougga (situé à 13 km au S.E d'El Jem). Les pièces se répartissent entre les quatre derniers empereurs byzantins Maurice-Tibère (1 pièce), Phocas (83 pièces), Héraclius (121 pièces) et Constant (641-668) (36 pièces). La date d'enfouissement qui résulte de l'examen détaillé de l'ensemble des pièces se situe entre 647 et 648. Cette date coïncide avec le premier raid de l'armée arabe qui mettra fin en moins d'un demi-siècle au pouvoir byzantin en Afrique. Elle confirme la tradition historique des auteurs arabes relative à la fameuse expédition en Ifriqiya.*

Il appartiendra à un homme d'une trempe messianique, 'Uqba Ibn Nàfi', de préciser ces visées et d'essayer de forcer le destin.

II
L'installation arabe et les débuts de la résistance berbère (50-69/670-688)

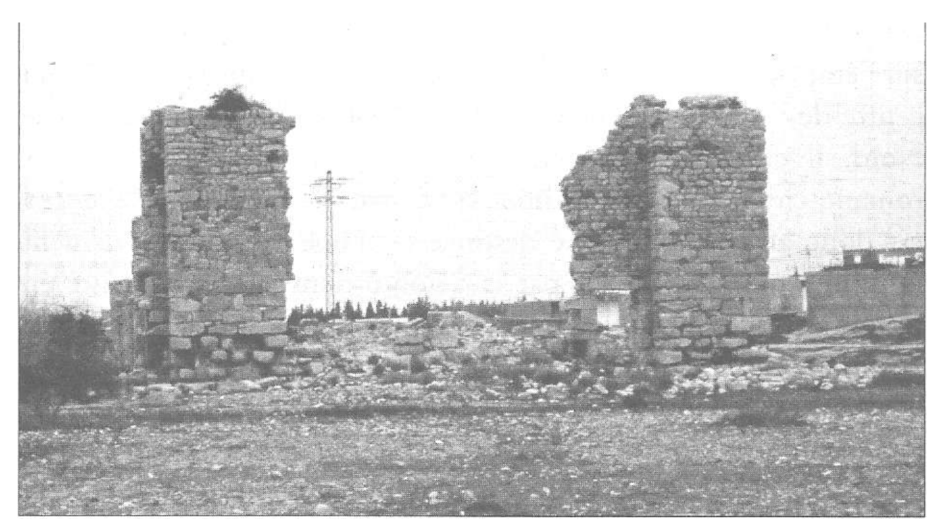
1. La fondation de Kairouan (50-55/670-674)

Quand, en 50 H., 'Uqba ibn Nàfi' fut nommé gouverneur d'Ifrîqiya, il était déjà un homme mûr, âgé d'une cinquantaine d'années et avait derrière lui une carrière militaire assez longue. Il commanda notamment des expéditions dans le Sud libyen et participa aux premiers raids sur l'Ifriqïya. Chef ambitieux, ardent bâtisseur, il comprit très vite qu'il n'y aurait pas de conquête véritable sans une installation dans une ville-camp, un « misr », à l'instar de ce qui s'était déjà passé en Orient. On peut dire qu'avec 'Uqba il y eut une véritable émergence de la *wilàya* d'Ifrîqiya, même si cette *wilàya* devait dépendre encore pour un certain temps du gouvernement de Fustàt. Par ailleurs, le même personnage inaugura un nouveau style d'action, marqué par la résolution brutale et l'esprit de prosélytisme, et plus encore, affirma de nouvelles visées stratégiques s'étendant au Maghreb en son entier.

La fondation de la ville-camp de Qayrawàn se fit dans la zone de Qammûniya qui avait été dès les premières incursions le lieu de séjour favori des armées arabes. C'est de là que partit l'assaut initial contre Sbeitla, c'est là que campa Mu'àwiya ibn Hudayj. Les sources ne nous disent-elles pas, du reste, que 'Uqba se dirigea, dans un premier mouvement, vers le camp abandonné et sans doute rudimentaire de son prédécesseur et que, non satisfait du site, il le quitta pour ce qui allait devenir le site de Kairouan qui, bien qu'autre, restait dans la même zone.

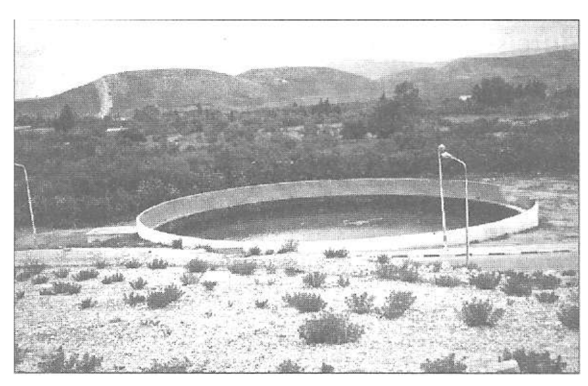
Il importe de remarquer ici que la ville fut fondée à un moment où la Zeugitane - la moitié nord de la Tunisie - échappait à l'emprise arabe et que, par ce biais, la situation de Kairouan était tributaire des circonstances militaires de la conquête. Mais eût-il tenu sous sa

La forteresse de Jalula (antique Kouloulis)



Les raines

Jalula fut la première étape sur la route qui partait de Kairouan vers le Nord-ouest pour atteindre Buna en Algérie. La cité romaine de Kouloulis formait avec Mamma (Henchir Douamis), une seconde protection, un peu en retrait de la première ligne des citadelles qui défendaient les abords du Tell, aux frontières de la Byzacène et de la Proconsulaire.
Adossée au Djebel Oueslet, Kouloulis fut l'une des premières cités du Tell à être occupée dès le début de la conquête arabe par les troupes de Mu'awiya ibn Hudaij en l'an 45/666. La cité fut détruite après que son enceinte se fut écroulée. Parmi les personnalités importantes qui eurent un rôle décisif dans l'occupation de Jalula les sources arabes citent le futur calife omayade Abd al-Malik ibn Marwân.
Aujourd'hui encore on peut voir les restes de ses remparts imposants, les vestiges d'une citadelle byzantine et le bassin circulaire alimenté par une source aquifère voisine. L'intérêt stratégique de Jalula va s'illustrer une fois encore au cours des révoltes Kharijites du vuf s. Sous les Aghlabides la localité abrita une garnison et fut surtout mise en valeur pour fournir à Kairouan des vivres et de l'eau de très bonne qualité. Avec la région voisine de Sardaigna, Jalula a servi tout au long du Moyen âge de lieu de villégiature pour les dignitaires de Kairouan.



Bassin

coupe toute l'Ifrïqiya que 'Uqba n'eût sans doute pas fondé sa ville sur l'emplacement d'une Carthage détruite. C'est qu'en la situant au centre de l'Africa, regardant plus vers le Sud et l'Ouest que vers le Nord, il entendait probablement tourner le dos aux traditions romano-chrétiennes que symbolisait Carthage. Le nouveau « *misr* » est donc affirmation d'une destinée et d'une vocation également nouvelles qui s'expriment par la volonté d'installer à demeure en terre d'Afrique le peuple arabe et, autant que possible, d'y planter l'étendard de l'Islam.

Mais dans l'immédiat, il y avait surtout des considérations stratégiques qui entraient en jeu, savoir la nécessité pour l'armée arabe d'avoir une base d'opérations stable et une position de repli dans le pays même. La fondation de Kairouan recélait donc une menace implicite contre les tribus berbères de l'Ouest tout autant que contre le gouvernement byzantin régulier. Et de fait, pendant les quatre ou cinq années de son premier séjour (51-55), 'Uqba ne resta pas inactif sur le plan militaire. Profitant de la passivité et de la faiblesse byzantine sans nul doute en rapport avec le siège de Constantinople par Mu'âwiya Ier (49-52), il lança des razzias à court rayon d'action sur les bourgades et la campagne de Byzacène. C'est ainsi que les chroniqueurs arabes et byzantins tout à la fois font allusion à des massacres opérés parmi les Chrétiens - surtout sans doute parmi les Africani - et l'on nous dit que les Berbères, frappés de terreur, seraient entrés en masse dans la nouvelle foi. Tout indique donc que la venue de 'Uqba coïncida avec un certain durcissement des méthodes arabes que la brutalité de l'homme et la claire vision qu'il avait de sa mission et de son rôle expliquent aisément. Il fallait donc s'attendre à une riposte vigoureuse du monde berbère, obligé devant la quasi-absence byzantine, de compter sur ses propres moyens.

2. Abu Muhâjir Dinar (55-62/674-681)

L'orage n'éclata pourtant pas tout de suite. 'Uqba venait en effet d'être destitué par le gouverneur d'Egypte Maslama ibn Muhallad

qui le remplaça à la tête du Maghreb par Abu Muhâjir Dinar (55/674).

L'homme qui allait prolonger, avec un succès certain, l'oeuvre de 'Uqba tout en évitant un heurt direct et sanglant avec le monde berbère était, paradoxalement, son ennemi mortel. Il dut à cette qualité autant sans doute qu'à sa condition de mawlâ de voir minimiser son rôle et s'estomper son renom - beaucoup moins cependant par les sources anciennes que par la Vulgate historique. Réagissant contre cette tendance, certains historiens modernes n'hésitèrent pas à renverser les rôles en accordant presque la prééminence dans l'œuvre de conquête à Abu Muhâjir sur 'Uqba. Abu Muhâjir serait le premier chez qui se serait affirmée une nette volonté de colonisation sinon de conquête véritable, le premier chef qui osa porter ses coups sur le Maghreb moyen tout en pratiquant une politique habile tendant à l'islamisation de l'Afrique. Ils opposèrent les deux politiques et les deux tempéraments, souples d'un côté, brutaux de l'autre. Et de fait, tout n'est pas faux dans ces affirmations. Tel que nous le campent les sources, Abu Muhâjir nous apparaît en effet comme un politique avisé doublé d'un musulman loyal. Mais c'est à coup sûr à 'Uqba qu'il faut imputer la nouvelle orientation de la conquête dont Abu Muhâjir ne fut qu'un continuateur à la fois souple et actif.

Il est significatif, par exemple, que la ville-camp de ce dernier Tâ-Qayrawàn, dont il voulut par un acte de haine faire la rivale du Kairouan de 'Uqba, abandonné quelque temps, ne lui survécut pas. Mais il reste que, par delà les divergences de méthode et les conflits personnels entre les deux hommes, une même intention les animait tous deux, celle d'une installation solide en Afrique et l'idée d'une extension de la conquête à l'échelle de tout le Maghreb. C'est ainsi qu'on trouve, semble-t-il, Abu Muhâjir en pleine action aux sources de Tlemcen où il aurait capturé le chef Awraba Kaslla et plus tard, en 59 H, on nous le signale devant Carthage. Enfin, c'est à cette époque que les Byzantins, par voie d'accord, auraient abandonné aux Arabes la péninsule du Cap Bon, dénommée par eux Jazirat Sarik.

3. La deuxième campagne de 'Uqba et l'apparition de la résistance berbère (62-63 H)

Nommé de nouveau à la tête du Maghreb, 'Uqba va se hâter de mettre à exécution son grand dessein de pénétration du Maghreb moyen et extrême. Et c'est à ce moment précis qu'éclatera une résistance berbère très vive, nouvel élément et combien important dans l'histoire de la conquête. À la différence des pays d'Orient, il y eut donc ici intervention armée des autochtones, en dehors de, mais souvent en collaboration avec le « maître » byzantin.

Il faut noter tout d'abord, pour éclairer le problème de la résistance berbère que, tant que les Arabes se limitèrent au pillage et à la pacification de la Tripolitaine et de l'Africa proprement dite, il n'y eut presque pas de remous du côté berbère. Les tribus du sud Luwâta, Hawwâra, Nefùsa, ne bougèrent pas malgré le pillage du Djérid et en dépit d'une assez dure fiscalité imposée aux Luwâta. C'est que cette dernière tribu libyenne s'était déjà épuisée sous les dominations précédentes et que la Byzacène était une zone agricole et civilisée, donc située en dehors du monde berbère tribal. Bref, la résistance berbère n'apparut pas tant que les incursions arabes se bornèrent au domaine proprement byzantin (Tripolitaine, Byzacène), mais il fallait s'attendre à une forte riposte dès lors que les Arabes s'engageaient dans une action militaire du côté de l'Ouest, c'est-à-dire dans les régions propres des tribus ou celles, telle la Numidie, qui les avoisinaient. C'est donc l'Afrique berbère, celle des franges désertiques, des massifs montagneux tel que l'Aurès et de leurs pourtours, qui se souleva. L'Afrique régulière, celle des citadins et des paysans, coïncidant pratiquement avec la Tunisie actuelle, resta quant à elle passive. Il faut remarquer, pour expliquer la vigueur de la résistance berbère et son caractère presque insolite dans le déroulement de la conquête arabe du monde, la recrudescence, dès les temps vandales, du phénomène tribal et l'agitation endémique des peuples maures sous la domination byzantine, agitation qui se

concrétisait par des incursions contre l'Afrique organisée. D'où le système défensif byzantin, auquel s'ajoutaient des gratifications aux chefs de tribus.

À dire vrai, les choses sont encore plus complexes. L'âme de la résistance était la Numidie, c'est-à-dire finalement une province byzantinisée et fortement urbanisée. L'on sait que pour expliquer un tel phénomène, Gautier a supposé acquis l'effondrement de la civilisation agricole et urbaine qui était relativement florissante au temps de Rome. Or l'examen de sources arabes récemment découvertes, en particulier le Tàrïkh d'Ibn al-Raqïq, révèle nettement la persistance d'une telle civilisation. Et pourtant il est certain, d'un autre côté, que la Numidie nous apparaît comme un pays de « grandes tribus berbères groupées autour de princes puissants ». Sans doute les deux modes d'organisation s'y juxtaposaient-ils, avec une certaine prépondérance des groupements tribaux. On peut même imaginer une interpénétration profonde entre les deux structures économico-politico-sociales s'affirmant notamment par certaines formes de protection accordées aux villes par les tribus. Tout cela cadre bien avec le caractère d'association entre Berbères et Byzantins présenté par la résistance aurasienne à ses débuts, l'appui constant plus tard des forces byzantines, et simultanément l'incontestable prééminence de l'élément tribal berbère tout au long de la résistance. Plus précisément encore, au sein de ce dernier élément, nous assisterons à l'émergence, coup sur coup, de deux mouvements : un mouvement ouest-aurasien, Brânis, suscité par des tribus sédentarisées et christianisées, un mouvement est-aurasien Butr que développèrent des formations nomades ou semi-nomades. De fait, la résistance part toujours d'un noyau central dominant - les Awraba puis les Jeràwa - et intègre par la suite dans son sillage un grand nombre de clans berbères. Une figure puissante est là pour entraîner les hommes, galvaniser les énergies et regrouper les éléments disparates.

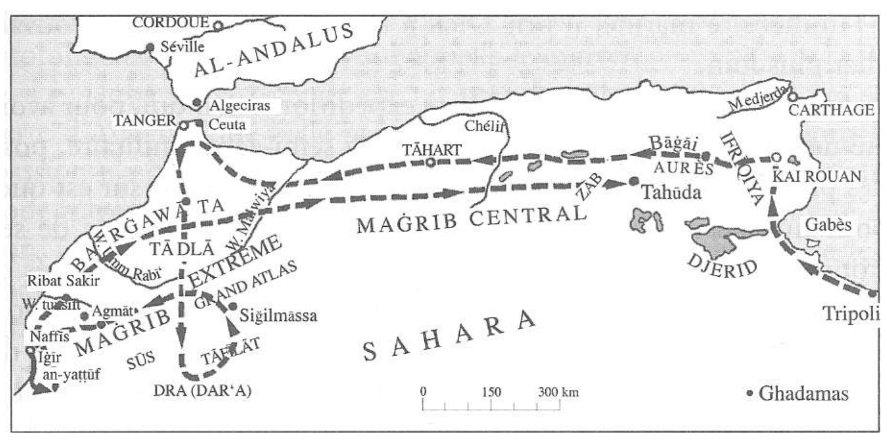
Ce fut le premier type de résistance que rencontra 'Uqba ibn Nàfi' lors de la randonnée qui le mena en 63 de l'Hégire au cœur du

Maghreb moyen et peut-être jusqu'aux bords de l'Atlantique. Cette fameuse expédition, au style haletant et étincelant, et qui se soldera par son martyre, reste cependant d'une approche difficile pour l'historien tant elle a été l'objet de surcharges légendaires.

Les premiers actes de 'Uqba à son retour furent dirigés contre son prédécesseur Abu Muhâjir : les soldats arabes durent revenir à l'ancienne ville abandonnée - Kairouan - et Abu Muhâjir lui-même fut mis aux fers. Puis, s'étant fait remplacer à Kairouan par Zuhayr ibn Qays al-Balawï, 'Uqba se dirigea vers l'Ouest à la tête de 5.000 hommes.

Il était, dit-on, accompagné par Abu Muhâjir, toujours enchaîné, ainsi que par le chef des Awraba, Kasïla ibn Lamzam, dont il redoutait une action unie contre lui. Arrivé dans la région aurasienne, il mit le siège devant Baghâya puis devant Lambèse mais vainement, car à chaque fois la garnison byzantine engageait le combat devant la ville puis, vaincue, y refluait, non sans avoir fait subir aux Arabes de sérieuses pertes. Les difficultés rencontrées par 'Uqba s'accentuèrent quand il déboucha dans le Zâb, pays berbère par excellence, solidement tenu par les Awraba. Ici on constate une collusion des Byzantins et des Berbères que leur commune appartenance au christianisme ne pouvait que consolider. Il dut engager de violents combats devant Adana, cité berbère du Zâb, sans réussir à la prendre d'assaut. Il n'en opéra pas moins de grands massacres et amassa un énorme butin en chevaux, mais des éléments maures fuyant dans la montagne menaçaient de se regrouper dangereusement. Il poussa plus avant vers le Maghreb moyen et rencontra devant Tahert une résistance analogue de Berbères et Byzantins associés. L'itinéraire qu'on lui attribue ensuite semble plutôt relever de la légende : il aurait campé devant Tanger, rencontré le patrice Julien, puis de là se serait rabattu vers le Sus-proche et, dernière étape, le Sus-extrême, pays des tribus masmoudiennes dont il aurait capturé un grand nombre de femmes. Ici se mêlent le merveilleux, l'épique et le mystique. Seul l'Atlantique aurait arrêté son zèle infatigable : pénétrant à cheval en plein océan, faisant face

La chevauchée de 'Uqba 62-64 / 681-683

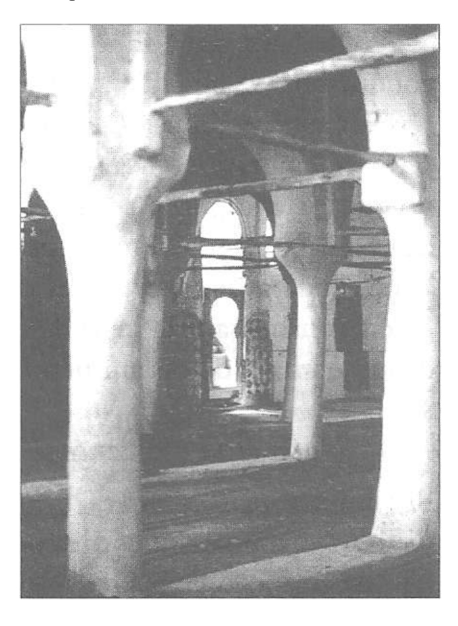


Carte établie par Lévi-Provençal

La conquête arabe du Maghreb fut longue et laborieuse. Elle dura une cinquantaine d'années, alors que celle de l'Orient fut achevée en moins de dix ans. Les premières expéditions arabes commencent au milieu du VII" s. Pour l'Ifrîqiya, les sources arabes mentionnent celles des années 27/647, 45/665, 50/670, 55/674, 62/681, 69/689 et de l'an 79/698. Les dernières campagnes furent conduites par Musa Ibn Nusayr. Un document établi par Lévi- Provençal, en se fondant sur les récits historiques, a pu retracer l'itinéraire emprunté par 'Uqba ibn Nàfi '. A partir de son camp, Kairouan, il poussa ses expéditions jusqu 'au Maroc en traversant les régions montagneuses de l'Algérie, où se sont retranchées les populations berbères. L'expédition a touché, pour la première fois, les régions sud du Maroc et la Maurétanie. De retour d'une campagne triomphale, Kasila, à la tête d'une armée Berbère lui barra la route. 'Uqba fut tué à Tahùda dans la région de Biskra enfin 63/683. Les Arabes ont subi ainsi leur première grande défaite et ont eu leur premier grand martyr.

Mosquée Sidi Okba

C'est dans cette modeste et émouvante mosquée supportée par des troncs de palmiers enduits de plâtre et située dans le village de Sidi 'Uqba dans le Sud algérien qu'est enterré le célèbre conquérant.



à l'immensité marine, il prit Dieu à témoin de ce qu'il ne pouvait aller plus loin.

Son retour vers l'Ifrïqiya de cette expédition-éclair qui, pour avoir été un succès psychologique, est déjà un semi-échec militaire, pose des problèmes à l'historien. Ce qu'on peut retenir pour sûr est que, pour une raison inconnue, il se laissa devancer par le gros de ses troupes à partir de Tubna et que les Berbères Awraba, informés et soutenus par les Byzantins, profitèrent du faible nombre de son escorte pour l'attaquer à Tahuda, oasis proche de Biskra, au pied de l'Aurès (fin 63/août 683). Ployant sous la multitude ennemie, il y gagna le martyre avec ses compagnons dont, semble-t-il, Abu Muhâjir. Les détails de l'affaire, tissés sans doute après coup, ne doivent cependant pas être sans fondement réel : sur le chemin du retour, le général arabe aurait, de plusieurs manières, humilié le chef Awraba Kasïla, et cela malgré les sages et judicieux conseils d'Abu Muhâjir. Dépité, blessé à vif, Kasila qui se trouvait alors sur le territoire de sa tribu prit les contacts nécessaires avec elle ainsi qu'avec les Byzantins et, ne pouvant plus supporter une alliance qui se muait en une pénible vassalité, s'échappa, regroupa les siens et tendit une embuscade à 'Uqba.

L'échec de Tahuda était une atteinte grave au prestige du conquérant arabe qu'il frappait et arrêtait net dans son élan. Il révélait aussi la collusion entre Byzantins et Berbères et l'efficacité de cette collaboration. Mais plus encore le coup de Tahuda était le premier acte important dans l'aventure de la Résistance berbère qu'il allait encourager, stimuler et nourrir. Cependant le martyre de 'Uqba jouera un rôle capital dans l'islamisation de l'Afrique parce qu'en construisant la légende de Sidi 'Uqba, il aida à dégager une certaine image de l'Islam héroïque.

4. 'Uqba et la résistance berbère

L'homme, assurément, a grandi avec le temps. Plus qu'un homme pieux, les sources nous décrivent en lui un saint aimé de Dieu. L'intervention divine se révèle en effet à chacun de ses actes et les

discours et les harangues qu'on lui prête sont empreints d'une profonde et farouche piété qui appelle le martyre.

Le 'Uqba de la légende est un prosélyte de la foi islamique en terre d'Afrique, une belle incarnation du *Jihâd* musulman, dont la passion n'a d'égale que la rectitude, un héros enfin dont les exploits sont traversés de prodiges et qui nargue la réalité par sa volonté et son enthousiasme convertisseur. Construction mythique certes, mais ce travail d'élaboration, fait en Egypte, n'a pu s'exercer que sur un fond maghrébin préexistant. Le vrai visage de 'Uqba demeurera donc pour nous une énigme. Avec quelque imagination, on peut cependant en percevoir quelques traits et esquisser un portrait global de ce qu'a dû être l'homme réel.

'Uqba apparaît, avant tout, comme un soldat et un conquérant. Il a une place de choix dans cette pléiade de généraux omayades qui se sont faits les artisans d'une extension ininterrompue de l'Empire arabe et ont ainsi, au prix d'un effort remarquable, identifié la gloire de l'Islam avec la gloire arabe. Armé d'une noble ambition qui dépassait sa personne, il la servait par un grand courage physique et moral qui se conjuguait avec beaucoup de fougue et de violence. Les sources nous le montrent même — toujours en filigrane certes — brutal et dédaigneux, passablement primitif, impatient de commander, rancunier et dur avec ses ennemis. S'il lui manque la souplesse du politique et la longanimité du noble qurayshite, il a toutefois au plus haut degré les vertus du chef pieux, hardi, et pour cela même admiré de ses hommes. A n'en pas douter, nous avons là une grande figure de bâtisseur et de conquérant.

III
L'achèvement de la conquête (69-86/688-705)

La mort tragique de 'Uqba marque l'entrée dans le jeu de la conquête des forces berbères jusque là attentistes ou simplement inorganisées. Le monde berbère, allié plus ou moins à ce qui restait du pouvoir byzantin, allait en effet prendre en mains la direction de la résistance et menacer très sérieusement la pénétration arabe. Mais pas

plus Kasîla que la fameuse Kàhina ne purent rien concrétiser et ne surent, en dépit de leurs victoires fracassantes, éviter le désastre final. C'est à la recherche des causes de cet échec - et du succès arabe - que nous nous attacherons à travers l'étude des péripéties militaires.

1. L'intermède berbère et la dislocation de la puissance Bmnis (63-78)

Le désastre de Tahùda eut pour premier résultat l'éviction des Arabes de Kairouan. Certes, les sources arabes, en parlant d'un conflit qui aurait opposé Hanash as-San'ânî à Zuhayr ibn Qays, l'un partisan de la retraite, l'autre de la résistance à la révolte, laissent deviner en même temps que le désarroi des conquérants, l'existence d'une tendance à la guerre à outrance et à la sauvegarde, vaille que vaille, de l'oeuvre arabe. Mais l'année 63 fut celle de la levée zubayrite qui allait scinder en deux l'Empire musulman et faire régresser l'expansion. Dans ces conditions, l'on comprend que la solution de la retraite l'ait emporté. Les Arabes reprirent donc le chemin de l'Orient, non sans avoir laissé de nombreux éléments musulmans à Kairouan - quelques Arabes peut-être et surtout sans doute de nouveaux convertis berbères.

Kasîla, profitant de ce départ précipité, se dirige vers Kairouan et y donne, dit-on, *Xaman* aux Musulmans qui s'y trouvent, espérant par là les attirer à sa cause ou tout au moins les neutraliser. Eut-il alors l'ambition de fonder un Etat berbère et peut-on faire fond sur cette phrase du Bayân : « Il s'installa à Kairouan comme prince de toute l'Ifrïqiya et du Maghreb » ?

Il est probable que sa victoire sur 'Uqba valut à Kasîla la sympathie sinon l'enthousiasme agissant des masses berbères. Sans doute aussi réussit-il à grouper dans une vaste confédération des autochtones d'appartenances diverses, tout en s'appuyant pour l'essentiel sur sa tribu d'origine, les Awraba. Mais le mouvement de Kasîla demeure dans l'ensemble ambigu : chef berbère, soutenu et peut-être protégé par les Byzantins, il se posa par ailleurs comme l'héritier et le continuateur des Arabes, ce que manifestent suffisamment son

installation à Kairouan et ses ménagements vis-a-vis des Musulmans restants. Il ne convient cependant pas de gonfler son rôle outre mesure : Kasïla était avant tout un chef de tribu et le demeura, car le stade d'évolution atteint, à ce moment, par le peuple berbère, ne pouvait lui permettre de fonder un état organisé ni de regrouper les diverses ethnies dans une structure étatique. Sur le plan territorial, il ne fit sans doute pas plus qu'occuper une partie de l'Ifrïqiya, celle précisément qui avait été soumise par les Arabes. Car en dehors même de toute considération sur l'instabilité des groupements berbères, sur leur probable division en un parti anti-arabe et un parti pro-arabe, il y avait à compter avec les Byzantins.

À partir de 55 H. (674), ceux-ci opérèrent un net redressement général qu'il faudrait mettre en rapport avec le desserrement de l'étreinte arabe sur Constantinople autant qu'avec la mise en branle de la réforme religieuse de Constantin Pogonat qui, en réduisant les tensions internes, pouvait permettre une meilleure résistance aux assauts arabes. Le massacre de Tahuda encouragea les Byzantins à reprendre possession de ce qu'ils avaient perdu en Afrique. Le « pacte » berbéro-byzantin qui avait tant créé de difficultés à 'Uqba jouait encore, aussi les quelques années qui suivirent l'éviction des Arabes virent-ils non seulement s'établir une certaine forme de suzeraineté byzantine sur « l'Empire » de Kasïla, mais encore la réinstallation probable des Byzantins en Byzacène et en Numidie.

Quant aux Arabes, ils réussirent, de leur côté, à surmonter en partie la grave crise intérieure qui secoua l'Etat. Très vite, l'Egypte fut ramenée sous le contrôle omayade, après que le parti zubayrite fut défait à la bataille de Busàq. Les Marwânides, nouveaux-venus au pouvoir, se montrèrent à la hauteur de leurs responsabilités : dès 65 H., le Califat écheyait à 'Abd al-Malik, cependant que son frère 'Abd al-'Azïz était placé à la tête de la wilâya d'Egypte. Il était donc militairement possible aux Arabes d'envisager une action nouvelle en Ifrïqiya. Zuhayr ibn Qays, l'ancien lieutenant de 'Uqba, maintenant rallié à la cause marwanide après l'avoir combattue, allait s'en charger. De cela devait sortir son expédition-éclair de 69 H. Tant d'obscurités entourent cependant cette affaire que certains

historiens ont tout simplement douté de sa réalité. Il fallait bien pourtant que Kasïla fût à un moment ou à un autre mis hors de combat, et l'on ne voit pas que plus tard son nom fût même mentionné comme si le problème était déjà résolu et son mouvement liquidé.

En 69 H., Zuhayr se dirigea donc vers Kairouan mais, devant sa progression, Kasïla se déplaça vers l'Ouest et alla se fortifier dans la localité de Mimmish (la Mamma byzantine ?) située à 50 km de Kairouan et à 30 de Sbeitla. Il redoutait un soulèvement des Berbères affidés au parti arabe, nombreux à Kairouan, et, de toute façon, préférait la hauteur au site plat et ouvert de la ville arabe qui était manifestement défavorable à la défense. Surtout, il envisageait la possibilité d'une défaite et pensait qu'il pourrait alors se retrancher dans les massifs et les forêts de l'Ouest.

Les Arabes campèrent trois jours devant Kairouan sans y entrer puis se portant à Mimmish, ils offrirent la bataille. Ce fut, pour eux, un succès total. Kasïla tué, les débris des Brànis qui échappèrent au massacre, et en particulier les Awraba, se replièrent vers l'Aurès et plus avant encore vers l'Ouest. Du même coup, la puissante confédération groupée autour du chef berbère s'effondra entièrement.

Les éléments entrant en jeu dans l'explication de cette défaite militaire et politique sont les mêmes que ceux que nous avons avancés pour mettre à jour la fragilité de l'organisation de Kasïla. Mouvement assez fort au début, l'action de ce chef ne tarda pas à subir les contrecoups des divisions berbères. Les Butr de l'Aurès ne bougèrent pas pour soutenir Kasïla, cependant que ceux du Sud embrassaient la cause arabe. Il est certain par ailleurs que le retour offensif des Arabes multiplia les défections au sein même de son armée. Comment expliquer autrement l'écrasement de Mimmish alors que six ans auparavant et juste après Tahuda, la forte garnison arabe de Kairouan dut chercher le salut dans une fuite éperdue devant « la multitude berbère ».

Un autre problème se pose : celui de l'attitude byzantine à l'égard de Kasïla au moment où il était menacé. Il semble bien qu'elle fut ambiguë, les Byzantins ne lui apportant plus qu'un soutien réticent et en tout cas pas assez important pour lui éviter le désastre. Ce qui

explique que la tradition englobe les Rum dans la défaite de Mimmish et les place à côté des Berbères, mais que cette même défaite qui démantela entièrement l'organisation Brânis n'affecta presque pas les positions byzantines. Bien au contraire, les années qui suivirent l'élimination de Kasîla virent un regain d'activité byzantine. En 71 H., une flotte grecque débarquait à Barqa et emmenait en servitude les Musulmans qui s'y trouvaient : Zuhayr qui arrivait à la rescousse après avoir quitté l'Afrique, tenta de s'y opposer et fut tué.

Les Arabes, une fois vengée la mort de 'Uqba, ne restèrent pas en effet en Afrique. Les sources auront beau nous présenter Zuhayr « pris d'un subit et religieux dégoût pour les choses terrestres », pour citer une expression de Ch. Diehl, nous ne saurons souscrire à la naïveté de cette explication.

Faudrait-il dès lors imputer à la vigueur d'une menace byzantine quelconque la retraite assez inattendue de Zuhayr après sa victoire sur les Brânis ? Il ne le semble pas car les Byzantins n'avaient pas les moyens de faire reculer les Arabes et de fait, ils ne prirent d'initiative qu'après le départ de ceux-ci.

C'est de nouveau une explication d'ordre interne qu'il faut avancer : vers 70 H., le Calife Abd al-Malik se préparait à une confrontation armée avec Mus'ab ibn al-Zubayr mais il hésitait sur le choix du moment, esquissait des départs vers l'Irak puis renonçait, peu confiant qu'il était dans ses forces. Manifestement, il ne pouvait se permettre de laisser un détachement de plusieurs milliers d'hommes en Ifrïqiya à un moment aussi critique. Zuhayr a donc dû être rappelé à Barqa avec son corps, autour de 70 ou 71 H. Le gros des troupes l'aurait précédé en Egypte, puis de là en Syrie. Ainsi dégarnie, la ville de Barqa fut surprise par les Grecs qui y opérèrent leur raid de 71 H., dans lequel Zuhayr trouva le martyre.

2. Hassan, la Kahéna et la soumission de l'Afrique (76-84)

L'incursion de Zuhayr resta donc sans lendemain et ne profita qu'aux Byzantins, ceci en dehors de toute considération sur les progrès, à échéance lointaine, qu'elle aura fait faire à la conquête.

Mais après 73 H., date de la réduction du mouvement zubayrite, l'Islam réunifié sous la bannière marwânide pouvait supporter la reprise de l'expansion. 'Abd al-Malik se décida vers 75 H. à résoudre définitivement le problème africain et à fournir pour cela l'effort militaire nécessaire. Il en chargea un notable Syrien d'origine ghassânide, Hassan ibn Nu'mân qui, mettant à profit le trésor égyptien, mobilisa avec lui 40.000 hommes, la plus forte armée arabe qui eût pénétré jusqu'alors en Afrique (76/695). Son premier souci fut de s'attaquer à la puissance byzantine, partiellement reconstituée et qui pouvait sembler la plus redoutable. Innovation sans précédent dans les annales de la conquête, mise à part une tentative douteuse et infructueuse d'Abu Muhâjir en 59 H., il s'attaqua directement à Carthage, capitale de l'exarchat d'Afrique et mit le siège devant la ville (76/695). Après avoir rejeté dans la place la garnison ennemie, il y entra, sans doute aux termes d'une capitulation.

Les cadres byzantins, membres de la haute administration et de l'aristocratie, avaient déjà pris la fuite en Sicile et en Espagne. Ceux qui restèrent s'éparpillèrent dans les campagnes environnantes, mais une fois Hassan parti, revinrent dans la ville et la fortifièrent. Le général arabe rebroussa chemin et, après un siège terrible, pénétra de vive force dans la capitale et la mit à feu et à sang, faisant en outre démolir ses remparts et fortifications. C'est du moins de cette manière que nos sources nous relatent la première prise de Carthage : il est inutile de réaffirmer nos réserves sur les détails fournis par les chroniques.

Epaulés par les Berbères, les débris de l'armée byzantine continuaient cependant le combat dans la région de Satfura (plaine de Mateur) et autour de Bizerte. Hassan se porta à leur rencontre et les dispersa ; les Grecs se replièrent sur Yaga (Béja) alors que leurs alliés berbères prirent la fuite en direction de Bône et s'y fortifièrent. Ce fait d'armes dut être ressenti comme un rude coup porté à la présence byzantine en même temps qu'une grave atteinte à l'indépendance berbère. De nouveau en effervescence, le monde berbère tâcha de regrouper ses forces et, dans un grand sursaut, de faire front à la menace arabe.

Ses espoirs s'incarnèrent dans une femme, la Kahéna, qui bien que coupée de l'aide byzantine désormais insignifiante, allait s'imposer

comme le chef suprême de ce deuxième et dernier mouvement de résistance.

La Kahéna (en arabe Kâhina), de son vrai nom Dihya fille de Thâbita fils de Tîfân, si l'on en croit les généalogistes berbères, était la veuve du « roi » des Jerâwa, tribu « Butr » de l'Aurès oriental. Elle aurait assumé la régence de ses deux ou trois fils, trop jeunes pour régner, et se serait imposée par ses dons prophétiques et son aptitude au commandement. Selon un schéma caractéristique de la société berbère, une tribu impériale et dominante prend l'initiative - ici les Jerâwa - et réussit à agglomérer autour d'elle dans un front uni mais qui menace constamment de se désintégrer, d'autres formations. Sans doute, dans le sillage de la Kahéna, devait-il y avoir des débris de l'armée de Kasïla, mais il y avait une prédominance ethnique Butr, qui ne saurait nous masquer cependant la localisation numide et aurasienne de tous ces mouvements de résistance, à la fois celui de Kasïla et celui de la Kahéna.

En comparaison l'un de l'autre, le dernier paraît néanmoins bien plus vigoureux et important, eu égard à l'ampleur des forces arabes qu'il eut à combattre. Kasïla ne vainquit que par un coup de main et sur un coup de chance. La Kahéna écrasa l'armée arabe en rase campagne. A la fois engagé avec les Byzantins et avec les Arabes, le chef Brânis n'était pas sans accointances avec des mondes politiquement organisés mais extra-berbères. La prophétesse Jerâwa, quant à elle, représentait la pureté d'un mouvement intrinsèquement berbère : elle gagnera en impétuosité ce qui lui manquera comme sens de l'Etat.

Ses premières victoires sur les Arabes furent foudroyantes. De Kairouan, Hassan marcha sur l'Aurès en passant par Théveste (Tébessa) et campa sur la rivière Nini près de Miskiàna (qui est l'actuel Bordj Meskiana, à une trentaine de kilomètres de Baghâya). De son côté, la Kahéna, descendant de l'Aurès, prit, pilla et détruisit Baghâya, puis marcha sur l'armée arabe. La bataille fut un désastre pour les Arabes et Hassàn, sans plus attendre, dut faire retraite vers l'Orient, poursuivi par la reine berbère « jusqu'aux portes de Gabès » (76-77 H).

Celle-ci, dit-on, fit un grand nombre de prisonniers dont 80 parmi les chefs et les « nobles » arabes. On ajoute qu'elle les traita bien et qu'elle fit de l'un d'eux - Khàlid ibn Yazld al-'Absï - son fils adoptif.

De son côté, Hassan, vaincu, se replia sur Barqa et là, fit bâtir des châteaux et fortifications qui, pérennisant son nom, restèrent célèbres sous l'appellation de *Qsur Hassan.* Il y resta deux à trois ans (77-80/696-699), durant lesquels toute l'Ifrîqiya sembla lui échapper.

Byzance ne resta pas en effet inactive devant la chute de Carthage. Le nouveau Basileus Léontius arma une flotte de guerre qui fut commandée par le patrice Jean. En 697, les Grecs reprennent Carthage, la fortifient de nouveau, récupèrent aussi les autres citadelles de Proconsulaire.

Quant à l'action de la Kahéna pendant cette période, elle demeure fort obscure. Sous prétexte de faire le vide devant l'envahisseur dont elle redoutait le retour, elle aurait mis la Byzacène en coupe réglée, détruisant villes et cultures, s'en prenant surtout à l'arboriculture et ruinant ainsi la région pour longtemps. « Aussi cette région, nous dit Ibn Khaldùn, qui, de Tripoli à Tanger, avait offert l'aspect d'un immense bocage à l'ombre duquel s'élevait une foule de villages se touchant les uns les autres, ne montra plus que ruines ». Affirmation exagérée à tous points de vue, parce qu'elle étend à tout le Maghreb des déprédations qui ne durent pas dépasser la Byzacène, et que la ruine - toute relative d'ailleurs - de cette zone ne saurait être imputable à la seule action de la Kahéna. La Byzacène fut en effet le principal théâtre d'opérations arabe. Il était donc normal qu'elle souffrît d'une conquête lente et pénible. Il est toutefois probable que les semi-nomades qui suivaient la Kahéna profitèrent de leur victoire sur les Arabes et de l'absence de tout pouvoir dans les plaines du Centre et du Sud pour s'abandonner à leurs désirs de pillage. Ce qui inquiéta et indigna les populations sédentaires des villes et des campagnes et affecta gravement la position politico-psychologique de la Kahéna ; Hassan le sut et

choisit le moment favorable pour revenir en Ifrïqiya comme le sauveur de l'ordre (80/699). Il entra sans combat à Gabès, Gafsa, Qastiliya, remonta ensuite vers le Nord pour mettre le siège devant Carthage (699 ap. J.-C.) cependant qu'une escadre arabe bloquait la ville et battait la flotte byzantine. Pour la deuxième et dernière fois, Carthage tombait aux mains des Arabes. Evénement capital s'il en fut, car il symbolisait et actualisait la mutation de l'Afrique vers un nouveau destin oriental et musulman et l'effondrement de la civilisation romaine et chrétienne qui fleurit jadis sur ses rives. Les membres de l'aristocratie byzantine s'embarquèrent pour les îles de la Méditerrannée occidentale et pour l'Espagne. Des débris de l'armée se réfugièrent dans les citadelles de Proconsulaire que Hassan emporta l'une après l'autre.

C'en était fini de la domination byzantine en Afrique. Restait à liquider le mouvement de la Kahéna. Ce fut simple jeu pour Hassan, la reine berbère ayant vu sa position s'oblitérer gravement, et par l'hostilité des populations sédentaires et par les multiples défections qui affectèrent ses rangs. Elle en vint à ne plus croire en elle-même et à préparer, par-delà sa mort, la réconciliation future entre vainqueurs et vaincus. Les chroniqueurs mêlèrent dans cette phase les rêves prophétiques et la stratégie politique, mais le tableau ne manque pas de grandeur. La Kahéna paya sa révolte de sa vie et fut écrasée avec quelques fidèles vers 81/700. Le gros de ses troupes se hâta de demander *Xaman* à Hassan qui le leur accorda à condition que les tribus berbères fournissent un certain nombre d'otages avec lesquels il se constitua deux corps auxiliaires de 6.000 hommes chacun, et dont il offrit le commandement aux propres fils de la Kahéna. Ainsi il se garantit de l'agressivité berbère en l'employant, et c'est là, au surplus, la reprise d'une vieille tradition qui faisait des cavaliers numides les auxiliaires précieux des pouvoirs qui se succédèrent en Afrique : Carthaginois, Romains et maintenant Arabes. Passant brutalement de la révolte à l'alliance, les Berbères numides qui se sont affirmés militairement comme les plus

dynamiques de leur ethnie, allaient participer à la conquête du reste du Maghreb et de l'Espagne et se frayer, à l'ombre de l'ennemi d'hier, une place au soleil sur les décombres de leur patrie saccagée.

Conclusion

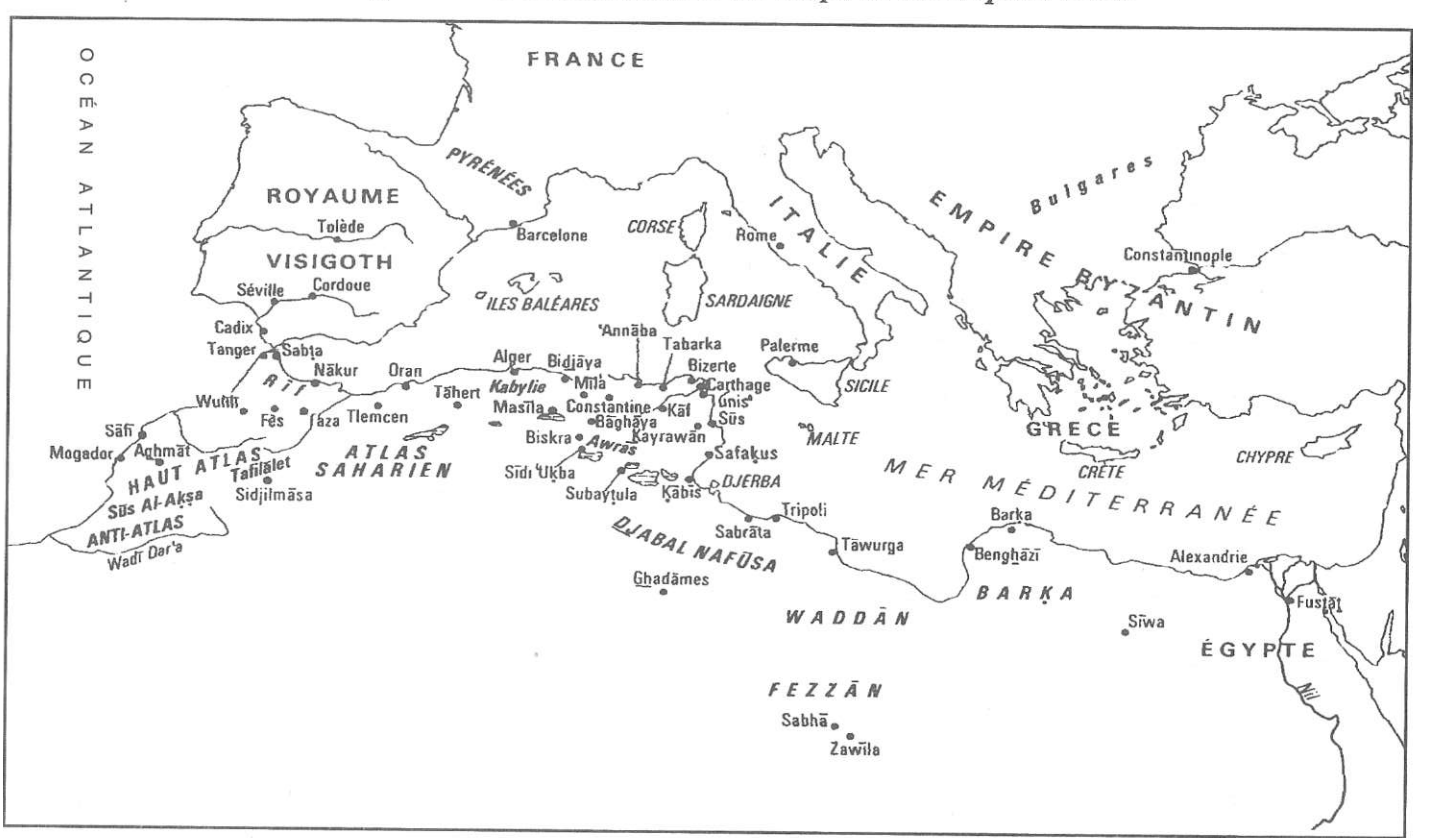
L'Ifrîqiya - Proconsulaire, Byzacène et Numidie - était donc soumise à la domination arabe après plus d'un demi-siècle d'une âpre lutte. Certes, après le départ de Hassan (84/703), quelques mouvements de résistance s'esquissèrent en Proconsulaire, mais l'énergie brutale de Musa ibn Nusayr, nommé gouverneur à cette date, eut vite fait de les réduire. Successivement, il prit Zaghouan, puis soumit les populations de Sïjûm auxquelles il infligea, en souvenir de 'Uqba, un traitement cruel. Ce sont là les derniers soubresauts de l'Afrique antique et, à l'heure où Musa rassemblait ses hommes pour une offensive rapide et lucrative dans les Maurétanies, le territoire ifrlqiyen était déjà entièrement pacifié.

La conquête arabe en Ifrîqiya est donc surtout l'œuvre de Hassan ibn Nu'mân. Son entreprise, en dépit de ses échecs initiaux, fut la plus sérieusement conduite et la plus décisive. Mais elle ne fut qu'une action encastrée dans un long et obstiné effort militaire, humain et financier. C'est dire que la conquête dut être ressentie par le pays comme une rude épreuve qui le laissa exsangue, parce qu'elle ne fut exempte ni de redoutables violences ni de destructions matérielles ni de pillage. Livrée à son vainqueur, l'Ifrîqiya payera cher sa résistance. Hassan retournera en Orient avec quantité d'or, de pierreries, de chevaux et d'esclaves, et la cupidité d'Ibn Nusayr, celle des Marwânides derrière lui, videront encore plus l'Ifrîqiya de ses richesses. Moins cependant que le reste du Maghreb qui se verra imposer des conditions léonines.

Mais un monde ne meurt pas sans que naisse à la vie une autre organisation de la vie humaine, sous-tendue par une puissante idéologie. On ne saurait néanmoins passer sous silence toute la

grandeur de la résistance berbère qui se dressa quasiment seule et avec des moyens primitifs et réduits, devant une armée qui disposait des ressources d'un vaste empire. Jusqu'à présent l'historiographie occidentale s'est surtout intéressée au fait de la mort brutale de la civilisation romano-byzantine, pour le déplorer, généralement. En vérité, ce qui nous semble le plus digne d'attention, c'est cette résistance berbère, anarchique et héroïque, qui est simple défense de la vie, de la liberté et de ce à quoi tient le plus l'homme, face à l'horrible logique de la guerre de conquête. Mais le caractère négateur et dramatique de cette même conquête s'effacera bientôt devant ses promesses et ses réalisations dont la plus notable fut assurément la naissance du Maghreb, par le truchement de l'Islam, à l'histoire et à la civilisation.

Le Maghreb et la Méditerrannée au temps de la conquête arabe



Source : I. Hrbek

CHAPITRE II

L'Afrique arabe au IIe/VIIIe s (86-184 H/705-800)

Le véritable artisan de la conquête de *l'Ifrîqiya* fut *Hassan ibn Num&n* (76-84 H.), mais il fallut encore deux ans environ à son successeur *Musa ibn Nusayr* pour parachever son œuvre. À la date de 86 H. l'Ifrîqiya sort de l'ère confuse et héroïque de la conquête et entre dans une phase d'organisation, dans ce qu'on a convenu d'appeler le « siècle des wulât ». Or précisément, cette mutation de fait coïncida avec un changement de statut juridique.

Jusqu'ici l'Ifrîqiya - qu'elle ait été un simple territoire livré au *Jihàd* et à la guerre sainte ou à partir de 55 H. dotée du statut de province avec son wâll et sa ville-camp - était de toutes les façons une dépendance de la wilaya d'Egypte. C'est le gouverneur de Fustàt qui nommait et révoquait les gouverneurs de Kairouan, c'est à lui que revenait le droit de regard sur la marche de la conquête, c'est par ses subsides et ses soldats que la conquête se réalisait. Cette sujétion pesait d'autant plus que le gouverneur d'Egypte Abd al-AzIz ibn Marwân, séduit par l'importance du butin, faisait tout pour l'aggraver. D'où un conflit avec Hassan qui valut à ce dernier d'être révoqué.

Musâ n'était qu'une créature de 'Abd al-'Azïz et ses premiers actes furent empreints de la plus grande docilité.

Mais la nature des choses exigeait que la province volât de ses propres ailes. Aussitôt 'Abd al-'Azïz disparu (86/705), le même Musâ n'hésita pas un instant à adresser les dépêches directement au Calife de Damas et par-dessus la tête du nouveau gouverneur de Fustât 'Abdallàh, propre fils du Calife 'Abd al-Malik dont les protestations furent vaines. L'Ifrïqiya se plaça ainsi dans la dépendance directe du Califat, acquit en somme le statut de *wilâya* adulte et de plein droit, égale en rang aux autres provinces de l'Empire dont l'Egypte. Mieux encore : son noyau originel Tunisie, Tripolitaine, Zàb s'agrandit coup sur coup du Maghreb moyen et extrême et de l'Espagne. Jusqu'en 123 H, nous allons avoir une « grande wilâya » d'Ifrïqiya dont Kairouan était le centre de décision. Mais bientôt et à partir des révoltes khàrijites, elle commença à s'effriter jusqu'à ne plus coïncider qu'avec son aile orientale. Progressivement se constituèrent les royaumes khàrijites des Barghwâta (124), de Sijilmàsa (140), de Tahart (161) et en 172 enfin, le royaume idrissite voyait le jour au Maghreb extrême. En outre, à partir de 129 H., l'Espagne échappait complètement à l'emprise de Kairouan pour s'engager dans un destin autonome vis-à-vis même du Califat. C'est dire que le noyau fidèle et permanent de la wilâya fut l'Ifrïqiya proprement dite, terre du pouvoir arabe par excellence.

I
L'organisation de l'Ifriqiya arabe

Sous le nom de Ifrîqiya, la province reçut des institutions typiquement arabes ne devant que peu de choses aux institutions byzantines préexistantes.

1. Le Wali ou Amir

C'est la clef de voûte du système arabe. Représentant du Calife, le wàlï détient tous les éléments de la souveraineté, commande

l'armée, préside la prière, coiffe la machine administrative, détient la justice répressive et criminelle. Contrairement à ce qui se passait en Afrique sous Byzance et à ce qui se passe au même moment en Egypte musulmane, il n'y a pas de dichotomie entre un gouverneur militaire et politique et un autre administratif et fiscal.

L'Ifrïqiya dut sans doute à son éloignement d'avoir eu toujours à sa tête un seul détenteur de tous les attributs de la puissance publique : le *wâlï.* Celui-ci réside à Kairouan dans le Palais gouvernoral ou *qasr al-Imâra* que les fouilles actuelles permettent de situer du côté Sud-Est de la mosquée.

Il est entouré d'une garde personnelle ou *haras* qui fut composée pendant quelque temps de Berbères Butr nusayrides puis des clients ou *mawâlï* des gouverneurs successifs. Ses déplacements sont entourés d'une certaine pompe qui ne pouvait toutefois égaler celle des anciens exarques ou même des préfets du prétoire parce que nous sommes encore dans une période marquée par la simplicité primitive arabe.

L'Ifrïqiya connut vingt-deux *wâlï* dont quelques-uns furent de grands gouverneurs tels Musà ibn Nusayr (84-96), Hanzala ibn Safwàn (124-129), 'Abd ar-Rahmàn ibn Habib (129-137) et surtout le Muhallabide Yazld ibn Hàtim (155-170) qui instaura une ère de paix et de redressement.

À l'époque omayade, les *wulât* furent souvent choisis parmi les *mawâlï,* donc dans un rang social inférieur ; par contre, sous les Abbassides, les Muhallabides qui se succédèrent pendant plus d'un quart de siècle à Kairouan (151-178) étaient de grands seigneurs influents. On peut en dire autant d'Ibn al-'Ash'ath (144-45) et de Hartama ibn Ayan (179-180). Mais quelles que fussent les origines sociales, dans l'un et l'autre cas, l'Ifrïqiya eut, à plusieurs reprises, pour *wulât* de grands dignitaires de l'Etat ayant déjà exercé de hautes fonctions en Orient, ce qui prouve l'intérêt des Califes pour la *wilâya* et qu'à leurs yeux, elle égalait les meilleures provinces de l'Empire. Il est rare cependant qu'un Arabe Ifrïqiyen accède au poste de gouverneur. Ismâ'ïl ibn Abï Muhàjir (100-101) en fut une exception et si les Fihrites purent se maintenir au pouvoir

pendant plus de dix ans (129-140) et fonder une dynastie effectivement autonome, c'est parce qu'ils furent précisément des usurpateurs qui profitèrent de la crise générale de l'Etat musulman. Leur tentative d'autonomisme se solda par un échec : il faudrait attendre encore un demi-siècle pour que l'Ifrïqiya réussisse à voler de ses propres ailes sous la conduite d'Ibrahim ibn al-Aghlab (184/800).

2. L'organisation militaire

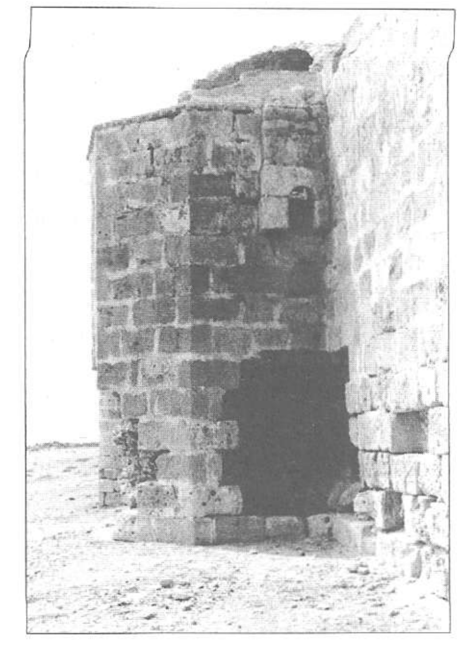
L'armée d'Ifrîqiya était à l'origine composée de soldats d'Egypte puis elle s'ouvrit, sous Hassan et Musa, aux Berbères parmi lesquels elle recruta des contingents d'auxiliaires.

Avec l'avènement des Abbassides, la structure ethnique de l'armée changea notablement. En 144, 40.000 hommes accompagnèrent Ibn al-'Ash'ath et en 155, de 50 à 60.000 hommes vinrent avec Yazïd ibn Hàtim. Ces nouveaux apports contenaient une proportion notable d'Arabes mais la grosse majorité était composée de Khurâsâniens. L'ancienne armée omayade fut probablement démobilisée et fixée à la terre dans le Nord et le Nord-Est du pays cependant que la nouvelle armée se professionnalisait, ce qui se soldera à la fin de notre période par des séditions militaires de plus en plus fréquentes.

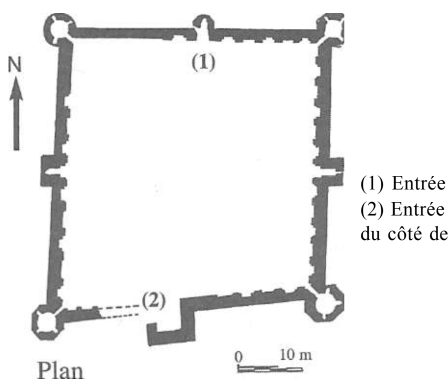
L'organisation de l'armée obéissait au schéma islamique classique : elle était rémunérée par un système de pensions ou *a 'tiyât* payées plus ou moins régulièrement à raison du taux moyen de 1.000 dirhams pour le cavalier et de 500 pour le fantassin. Elle était encadrée par des *uraja* à l'échelon subalterne et par les commandants des unités de mobilisation - probablement au nombre de sept sous les omayades. Les sous-gouverneurs de districts pouvaient aussi commander les détachements locaux mais dans l'ensemble, l'armée avait son commandement propre, ses chefs de garnison et ses *quwwâd.* Ces derniers furent recrutés à l'époque omayade dans l'aristocratie locale, l'armée étant alors composée des Arabes ifrïqiyens valides ; citons : Habib ibn Abï-Abda ou 'Ubayda, son fils Abd ar-Rahmàn et Khàlid ibn Abl Habib, tous fihrites. A l'époque abbasside, les chefs de

La forteresse de Younga

Le fort que l'on voit sur la côte de Younga (10 km au sud de Mahrès) est vraisemblablement d'origine byzantine. Il avait été occupé par les Arabes. Les textes hagiographiques et géographiques le signalent dès le début du IX s. comme étant un lieu de retraite du saint Abu Khârija Anbasa. Le monument se distingue par sa courtine haute de 8 m flanquée de tours, sa porte maritime en chicane munie d'une brétèche et par ses arcs de décharge qui ont permis d'élever assez haut le monument. Le site a donné deux grandes basiliques romaines célèbres par leurs mosaïques.

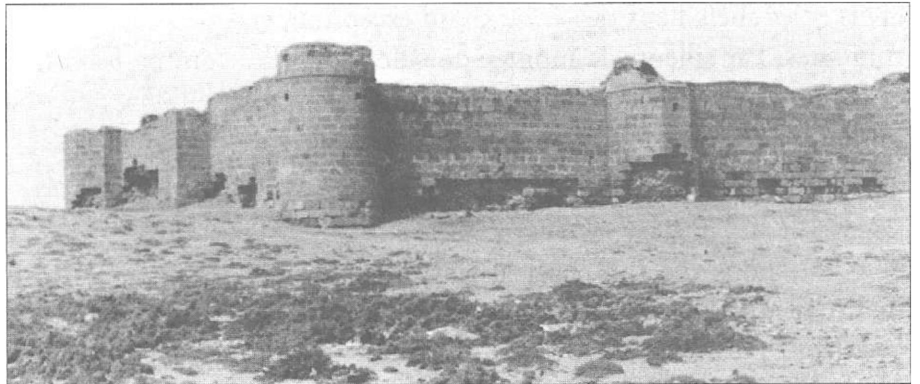


Entrée Sud donnant sur la mer



(1) Entrée
(2) Entrée en chicane du côté de la mer

Vue d'ensemble à partir du Sud



l'armée étaient des professionnels choisis parmi les officiers des nouveaux contingents amenés d'Orient, tels Abu al-Anbar, Ibn al-Jarud, Tammàm ibn Tamîm, Ibrahim ibn al-Aghlab.

L'armée ifrïqiyenne servit surtout à la répression des désordres intérieurs mais participa aussi à des raids sur la Sicile et la Sardaigne, razzias en vue du butin et de la capture d'esclaves plutôt qu'opérations militaires proprement dites. L'Ifrïqiya disposait, grâce à l'arsenal de Tunis, d'une flotte et imposa son hégémonie maritime sur la Méditerranée occidentale devenue un « lac musulman ». Quant à l'implantation régionale de l'armée, la ville de Kairouan, de par sa destination originelle de garnison et de camp, se posa et réussit à se maintenir au moins jusqu'à l'éclosion des troubles khàrijites (122-123) comme le centre de rassemblement le plus important. Mais bientôt s'affirmait le rôle de Tunis devenu le rival de Kairouan et le point de départ des séditions militaires ; puis à la fin de notre période, le Zâb, considéré comme une marche, attira dans ses multiples établissements garnisaires un grand nombre de soldats, si bien qu'il se forma une armée du Zâb qui, profitant des démêlés entre Kairouan et Tunis, imposa son chef Ibn al-Aghlab comme un personnage de premier plan puis comme gouverneur.

Dans le détail de leur implantation militaire, les Arabes avaient pu suivre et utiliser le système défensif byzantin mais en le simplifiant considérablement. Ils s'établirent le plus souvent dans d'anciennes garnisons ou d'anciennes forteresses comme Baghaï, Béja, Gabès, mais dans l'ensemble, les districts militaires coïncidaient avec les districts civils et les chefs-lieux des *kuwar,* sauf exception, étaient les chefs-lieux militaires. Par ailleurs, la montée de villes nouvelles comme Kairouan et Tunis compensa la déchéance d'autres centres militaires tels que Suffetula, Théveste et Carthage.

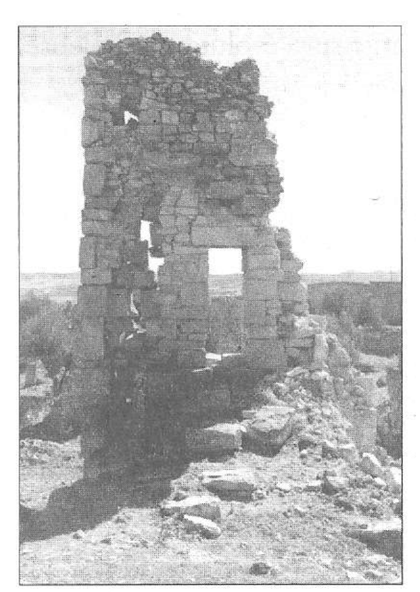
3. L'organisation administrative

C'est, nous dit Ibn Abd al-Hakam, « Hassàn ibn Nu'man qui institua les *dawàwïn,* imposa le *kharâj* aux *'Ajam* d'Ifrîqiya et à tous ceux qui, parmi les Berbères, continuèrent à professer avec eux le

Mosquée citadelle d'al-Fawwar à Béja (VIIIe s.)



La cité de Bellalis Major (à 8 km au N.E. de la ville de Béja) connut ses heures de gloire à l'époque romaine. Elle perdit de sa splendeur depuis la période byzantine. Une forteresse y avait été construite pour la défendre. Une grande partie de la ville romaine fut alors délaissée. A l'époque islamique, un petit oratoire a été aménagé au sein même de la forteresse, il jouxtait un quartier d'habitations modestes construites en pierre de remplois et en mortier de terre. La survie d'une petite communauté ne s'explique que par la présence d'une source pérenne et d'un riche terroir.



Mosquée de Lorbus (VIII - IX s.)

Vestiges du Minaret-

La ville de Lorbus, située entre le Kef et Le Sers, a conservé plusieurs vestiges antiques en particulier une grande forteresse byzantine. A l'époque aghlabide, elle était une des principales places fortes qui protégeaient la route vers le Maghreb central. C'est dans cette cité qu 'a eu lieu la grande bataille qui opposa l'armée fatimido-berbère aux troupes aghlabides. La défaite de ces derniers sonna le glas de l'émirat aghlabide. Sur le site on voit encore les restes de la mosquée qui se compose de trois travées parallèles au mur de Qibla. Une partie de la cour est occupée par les citernes et le minaret. Ce dernier (photo), construit en pierres de taille et quelques briques crues dans les parties hautes, serait en partie d'origine antique.

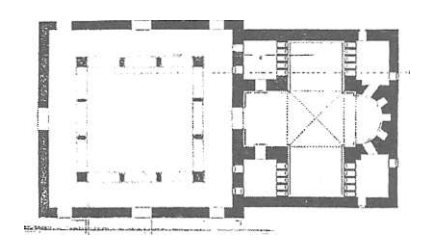
christianisme ». Des indices convergents viennent corroborer l'information du chroniqueur arabe et nous assurer de l'existence d'une administration ifriqiyenne semblable à bien des égards à d'autres administrations provinciales musulmanes. Trois départements essentiels la composaient : le *dïwân al-Jund* ou bureau de l'armée, le *dïwân al-kharâJ* ou bureau de l'impôt, le *dïwân ar-Rasà 'il* ou bureau des dépêches.

Le noyau administratif central, logé selon toute vraisemblance au Palais Gouvernoral, était prolongé dans son activité par divers « offices » annexes tels que le *dïwân al-Barïd,* bureau des Postes en même temps qu'agence de renseignements, le *dar ad-Darb* ou Maison de la Monnaie, le *bayt ar-Rizq* ou « office » des distributions alimentaires, le *bayt al-Mâ l* enfin ou Trésor Public.

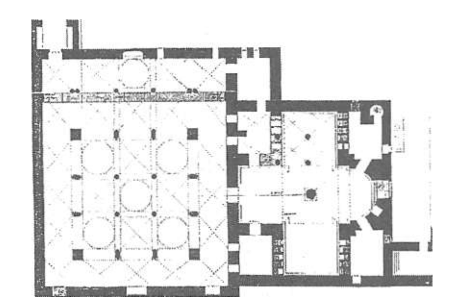
L'administration arabe en Ifrîqiya était l'instrument du maintien d'une certaine domination qui s'exprimait à son tour par l'occupation militaire et l'exploitation des ressources fiscales du pays. Une grande partie des impôts prélevés allait au paiement des Arabes installés et s'identifiant avec l'armée, une autre aux frais administratifs, le reliquat - environ 13 millions de dirhams sous le règne d'ar-Rashïd - étant acheminé vers la capitale de l'Empire. C'est dire toute l'importance du problème fiscal, dont les incidences sont en outre multiples sur l'équilibre social comme sur l'évolution religieuse. Les descendants de Byzantins ou *Rùms,* les *Afariqa* - paysans et citadins romanisés - ainsi que les Berbères des tribus qui se maintinrent dans la confession chrétienne se virent sans doute appliquer le statut de « *dhimmïs* » et furent contraints au paiement de la *jizya* sur les personnes et du *kharâj* sur les terres. La grande masse des Berbères vivant dans le cadre des formations tribales se serait cependant convertie assez tôt et n'aurait donc eu à supporter que les impôts normalement imposés aux Arabes musulmans, la dîme ou *ushur* sur les récoltes et les produits du commerce et la *zakât* sur les troupeaux. Il ne semble pas, pour ce qui est de l'Ifrïqi'ya proprement dite, que la situation se soit davantage compliquée par l'exercice d'irrégularités ou d'exactions diverses tel que le *takhmïs* pratiqué sporadiquement à l'encontre des tribus du

La basilique du Kef transformée en mosquée (VIIIs.)

Le plan proposé ici est élaboré au XIX s. par l'archéologue français Gauckler. Il montre la façon par laquelle les conquérants arabes ont adapté une basilique ancienne à leur culte. On voit que la salle de prière a été implantée dans l'atrium. Elle contenait 6 nefs et 5 travées. Le mihrab a été taillé dans le mur nord, ce qui atteste des difficultés à s'orienter. L'ancienne salle de prière de l'église, avec ses nefs, ses travées et son abside est devenue la cour du sanctuaire musulman. La porte principale de la mosquée a été pratiquée dans l'abside même. On ne peut déterminer à quelle date cette transformation s'est faite. On sait que la ville du Kef, dénommée par les sources arabes Shaq bannâria, (Sicca Veneria) a été l'une des plus anciennes cités soumises par les musulmans ; elle fut tout au long du moyen âge un centre stratégique actif.



Plan de la Basilique avant sa transformation en mosquée



Plan de la Mosquée

Rif, notion obscure qui signifie « prélèvement du cinquième », sans doute en faveur de l'Etat mais qui se laisse difficilement cerner dans ses modalités concrètes.

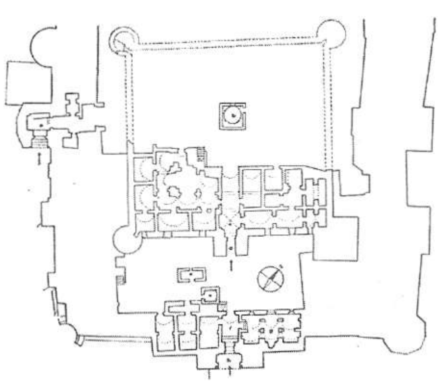
L'administration centrale arabe dut s'appuyer au début, dans le détail de son fonctionnement, sur des méthodes et un personnel byzantins et en particulier, sa langue véhiculaire fut le latin pour ce qui est du département des impôts. Puis l'arabisation la pénétra peu à peu et aux scribes *afa riqa* furent associés des *mawâlï* arabisés et des Arabes, qui les supplantèrent au fur et à mesure que s'affirmait la langue arabe. On peut dire qu'au niveau central l'arabisation de l'administration était déjà achevée au premier tiers du second siècle (100-130 H.). C'est vers cette époque que les sources mentionnent l'existence d'un scribe de valeur, Khàlid ibn Rabà'a al Ifrïqï qui fut l'ami et le condisciple du fameux Abd al-Hamïd al-Kâtib.

La numismatique nous permet du reste de nous représenter clairement les étapes de l'arabisation de la monnaie. Les dinars passèrent par au moins quatre stades associant le latin et l'arabe, des sigles christiano-byzantins et des formules religieuses islamiques jusqu'à leur complète arabisation autour de l'an 100. Cette date coïncide avec l'effort inauguré par le gouverneur Ismà'il ibn Abï Muhâjir pour accélérer l'islamisation du secteur social non-arabe.

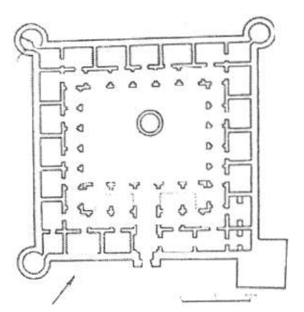
L'administration régionale subit, quant à elle, ces processus avec plus de lenteur bien que le poids du gouvernement central de Kairouan s'y soit fait sentir avec force et à tous moments. De toutes les régions du Maghreb, l'Ifrïqiya avec ses prolongements tripolitain et numide fut la mieux administrée. Pour subordonnés qu'ils aient été au gouverneur de Kairouan, les *ummâl* du Zâb et de Tripolitaine avaient néanmoins de larges attributions civiles et militaires, ces dernières en accroissement régulier depuis l'éclatement des révoltes khàrijites. Le territoire tunisien proprement dit était fragmenté en *kuwar* ou districts gérés par des sous-gouverneurs munis de tous les attributs de la puissance publique mais dont l'aspect fiscal devait sans doute se montrer prépondérant.

Ribat Al Monastir

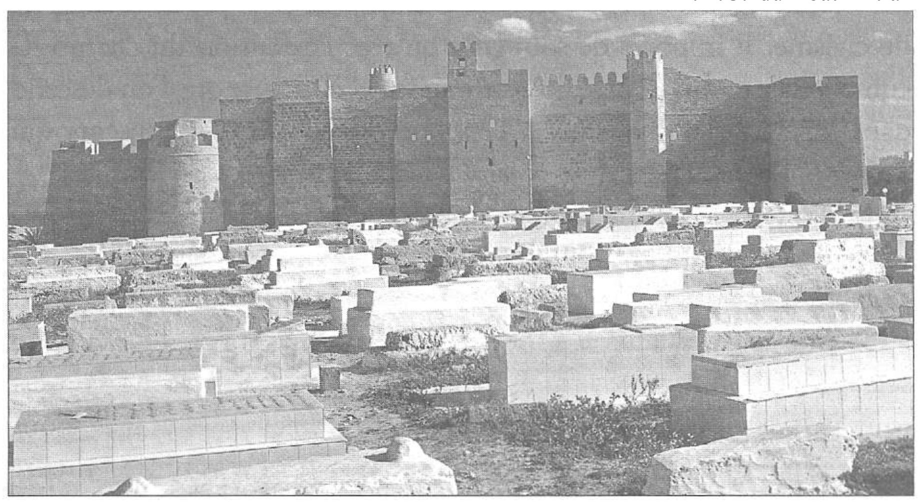
Le ribât de Monastir est l'un des plus anciens et des plus vénérés de l'Ifrïqiya. Il a été construit par le gouverneur abbasside Hirtma b. A 'yun en l'an 180 / 796. Des hadiths promettaient le paradis à tous ceux qui y tiendraient garnison pendant plus de trois jours. A l'origine le monument de 32,80 m de côté, possédait une courtine flanquée de quatre tours rondes. L'accès à la cour centrale se faisait par une porte en saillie protégée par des herses et des mâchicoulis. Autour de la cour, sont disposées les cellules des murâbitïn (combattants). La tour sud-est est un donjon circulaire d'une vingtaine de mètres de hauteur. Sous les Fatimides, en l'an 355 / 965, un étage a été ajouté et le monument agrandi, par un certain at-Tammar qui entreprit les travaux avec ses propres deniers. Des restaurations hafsides et ottomanes l'ont largement défiguré et lui ont fait perdre son caractère originel, en voulant l'adapter à l'artillerie lourde.



Relevé actuel



R.D.C. du ribât initial



Vue du ribàt qui révèle l'importance et la puissance de l'édifice ainsi que les corps de bâtiments qui remontent à des époques successives. Au premier plan, le très vaste cimetière qui reçoit depuis un temps immémorial les dépouillés des habitants de Monastir et aussi des villes et des villages de la région.

4. L'organisation judiciaire

Il est certain qu'à l'époque omayade, la fonction judiciaire était profondément subordonnée à l'exercice de la souveraineté publique mais qu'elle tendit, dans la deuxième moitié du second siècle, à s'en affranchir. Le gouverneur continua cependant d'exercer directement ou par l'intermédiaire du corps de la *shurta* la justice répressive et criminelle. Au *qâdhî* était impartie la justice civile et pour autant qu'elle se trouvât pratiquée, la juridiction religieuse des *hudud.*

Si le Calife intervenait quelquefois dans la nomination des *qâdhïs* à l'époque abbasside tout autant que sous les omayades, c'est en général au *wâlï* que ceux-ci devaient leur désignation. C'est dire que la magistrature cadiale, en dépit du fait qu'elle s'appuyait dans son activité sur un droit positif élaboré en dehors de l'Etat et emprunté aux écoles orientales, n'était pas soustraite à l'autorité et aux interventions des gouverneurs. Et pourtant, déjà à cette époque, le *qâdhï* de Kairouan était plus qu'un fonctionnaire, même s'il était un fonctionnaire considérable. Jouissant d'une aura morale incontestable, certains de ces magistrats incarnèrent la communauté islamique et la commandèrent dans les moments de crise, tel Abu Kurayb, bel exemple de courage et de civisme. Il importe de souligner qu'avec l'extension du champ de compétence et du prestige du *qâdhï* au fur et à mesure que l'on descend dans le temps, nous avons à l'époque des *Wulât* des éléments qui préparent la venue des grands *qâdhïs* aghlabites.

Intégrée assez tard au domaine impérial des Califes, l'Ifrïqiya devait nécessairement accuser un certain décalage temporel dans la mise en place des institutions. Le système d'organisation qui lui fut appliqué, harmonieux et efficace dans son ensemble, obéissait au schéma arabe universel, forgé dans le contexte oriental. Mais il est tout aussi sûr qu'il dut s'adapter aux conditions locales et user, pour un temps du moins, de l'héritage romano-byzantin, demeuré cependant globalement d'une portée médiocre.

À la différence des anciennes Maurétanies, l'Ifrïqiya s'affirma comme le noyau central et le plus sûr de l'organisation arabe. En ce

Monnaies de l'époque des Gouverneurs

L'une des premières manifestations de l'autorité islamique en Ifrïqiya a touché la monnaie. Très tôt, avant même que la conquête ne s'achève, des pièces d'or et de bronze ont été frappées. Elles ont gardé le moule et les caractères latins tout en introduisant des formules islamiques. Les toutes premières pièces, datant de l'époque de Hassan ou de Musa ibn Nusayr ont simplement effacé le buste de l'empereur byzantin et l'ont remplacé par la profession de foi islamique : NON EST SNIIPSE SOL CIN, abréviation de : « non est deus nisi ipse solus cui socius non est » que l'on traduit par : « Il n'y a de Divinité qu'Allah, l'Unique et n'a pas d'associé ». Les monnaies des années 96 et 97 de l'hégire associent le coufique aux caractères latins. Un solidus de 97/714 confirme la progression du nouveau pouvoir dans sa réforme monétaire. Les nouvelles émissions portent désormais le lieu de frappe, la date et les formules islamiques. Sur une des pièces on trouve inscrit sur le droit : « SoLiDus FeRiTus IN AFRiCA ANno XCVII » (Solidus frappé en Africa en 97) et au revers : « IN Nomine DomiNi Non Deu NiSSI Solus Non Deus Nisi » (Au nom de Dieu, l'Unique et n'a pas d'associé). Ce n'est que vers l'an 98/716 qu'apparaissent des pièces entièrement arabisées, sans doute sous l'impulsion de la grande réforme administrative et militaire du calife Abd al-Malik.



Monnaie de Musa ibn Nusayr
Banque Centrale de Tunisie - Musée du Bardo

sens, l'effort tenace et remarquable des nouveaux conquérants vient prolonger de vieilles traditions et, prenant appui sur elles, les renforcer pour faire de l'Ifrîqiya une entité géographique profondément pénétrée par l'action et le rayonnement de l'Etat.

II
La société ifriqiyenne

1. Les bases économiques

On sait qu'à la fin de la domination byzantine, l'économie ifriqiyenne était déjà dans une décadence relative. Il est évident que la conquête arabe, par sa longueur et son acharnement ne dut pas lui être, du moins dans l'immédiat, des plus bénéfiques. Plus particulièrement, la politique de la terre brûlée de la Kahéna aurait porté, semble-t-il, un coup sensible à l'état de l'arboriculture de la Byzacène. Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, de voir certains historiens, extrapolant à partir de jugements émis par Ibn Khaldun, considérer la conquête arabe comme une phase de rupture entre un passé prospère et un avenir de pauvreté et de dénuement. Et pourtant, les témoignages archéologiques abondent pour nous suggérer la continuation de l'activité économique dans des zones plus tard appelées à connaître une incontestable régression comme le Centre-Ouest de la Byzacène. Il serait, à notre sens, illusoire de croire à une réalité contrastée ce qui ne saurait s'appuyer que sur une double vision, idyllique pour l'époque romaine, pessimiste pour l'époque arabe préhilalienne, également dangereuses l'une et l'autre. Au vrai, l'économie ifriqiyenne connut des essors et des crises, des décadences et des reprises. Et l'époque des *Wulàt,* après les dévastations de la conquête, s'inscrit assurément dans une perspective de reprise.

Certes, si nous n'avons pas de renseignements précis sur l'agriculture, du moins pouvons-nous affirmer qu'elle demeure l'épine dorsale de l'économie. La région des plaines du Nord était toujours assignée à la céréaliculture et aux cultures maraîchères associées à l'élevage. Contribuaient également à ce type d'activité agricole la plaine de Kairouan, certaines zones de Byzacène et de

Numidie. Mais la Byzacène restait surtout le domaine d'élection de l'arboriculture sèche ou irriguée. Un passage d'Ibn 'Abd al-Hakam fait état de la richesse de cette région en oliviers au temps héroïque des débuts de la conquête. Sans doute témoigne-t-il aussi et peut-être même surtout - en raison de la date de sa composition - de l'importance de la production d'olives et d'huile au ir/VTIF s. À côté de l'olivier, il faut signaler, un peu partout en Byzacène, y compris dans le pays de Gammùda, la présence d'arbres fruitiers divers à culture sèche. Enfin, les oasis de Qastïliya juxtaposent les palmiers dattiers et les cultures maraîchères.

On ignore tout, naturellement, de l'évolution des façons culturales. S'il est certain qu'il n'y a pas eu de progrès notable à signaler, il est probable qu'il n'y a pas eu non plus de régression dans l'ensemble. Les textes, allusifs, se bornent à signaler l'importance de l'irrigation et la non moins grande importance du cheptel dont l'élevage s'échelonne du Nord à l'extrême-Sud et à la Tripolitaine.

Le statut de la terre pose à l'historien des problèmes délicats. Si l'on suit des juristes tels que Sahnùn et Dawudï, on est amené à penser que la terre ifrïqiyenne était une terre de *'anwa,* conquise par la violence, considérée donc comme propriété éminente de la collectivité arabe représentée par l'Etat. Et pourtant certaines zones sont cataloguées par les mêmes juristes comme étant terres de *sulh,* régies par des traités de capitulation, et d'autres comme terres dont les habitants se sont convertis à l'Islam. Bien qu'utiles, ces schémas restent cependant conventionnels et en tous cas à portée purement fiscale. Aussi bien la réalité concrète se laisse-t-elle cerner difficilement et l'on ignore malheureusement tout de la taille des diverses « propriétés », du statut de l'ancienne paysannerie plus ou moins péniblement attachée à la glèbe, des terres allouées aux tribus berbères islamisées. Il est certain que les biens de l'Empereur et de la haute aristocratie furent récupérés directement par l'Etat islamique et redistribués en partie à des membres de l'aristocratie arabe sous l'appellation de *Qata'y',* que par conséquent la structure de certains anciens domaines resta plus ou moins intacte. Des indices divers, se référant en particulier à la toponymie, permettent de penser par ailleurs que Yazid ibn Hàtim, gouverneur de Kairouan entre 155 et

170 H., après avoir démobilisé une partie de l'armée arabe omayade, la fixa en contingents tribaux dans la vallée de la Medjerda et dans le Cap Bon, ce dont témoignent les toponymes conservés jusqu'à ce jour de Lezdine (tribu des Azd), de Mahrine (Mahra), de Kalbine (Kalb) etc...

Ce secteur domanial arabe ou arabisé n'était et ne pouvait être assujetti qu'à la dîme ou *'Ushur.* Il n'en allait pas de même de la grande majorité des terres. Si l'on peut admettre qu'au moins à partir d'un moment donné, les espaces occupés par les tribus berbères converties, généralement dévolus à l'élevage, se virent appliquer une fiscalité de type islamique, les bonnes terres à blé, les olivettes, les oasis à palmiers, étaient assujetties au *kharâj.* Il est certain que leurs anciens occupants - Rums, Afàriqa, Berbères sédentaires - s'y maintinrent sans que l'on sache comment évoluèrent les rapports entre propriétaires et travailleurs de la terre. On peut supputer que la tendance resta, à l'instar de l'Orient, au conservatisme et que les Arabes pratiquèrent, en matière d'impôt foncier, la responsabilité collective et qu'ils gardèrent, dans le monde rural, partiellement ou totalement l'ancien encadrement social.

Dans le secteur industriel, l'Ifrïqiya des *Wulât connut* un relatif essor. Les richesses minières, négligées plus ou moins par Romains et Byzantins, furent mises à jour et exploitées. C'est ainsi que les gisements en fer, argent et plomb de Majjâna durent être le siège, dès l'époque des gouverneurs omayades, d'une extraction massive, comme l'a déjà remarqué G. Marçais sur la foi de données archéologiques. Le travail du fer et du verre prit, par ailleurs, un grand développement comme l'attestent des restes datant du milieu du VII s . ap. J.-C. tels les poids étalons de verre. Bien plus que l'héritage antique, c'est l'influence de l'Orient, si riche en traditions industrielles et artisanales, qui se serait fait sentir alors sur l'Ifrïqiya.

La création à Tunis, par Hassan ibn Nu'màn vers 82-83 H., d'un arsenal maritime de tout premier ordre peut être comptée comme une manifestation de l'apport positif de l'Orient. Pour en assurer le fonctionnement, Hassan fit en effet venir un millier de coptes

d'Egypte qui contribuèrent en outre à initier la main-d'œuvre locale à la construction navale. Nous avons là une entreprise d'importance, qui allait servir de fondement à l'expansion maritime ifriqiyenne en Méditerranée comme à l'essor si remarquable de son grand commerce.

La fabrication des tapis est attestée pour la fin de l'époque des *Wulât* mais, vieille tradition locale, elle ne saurait être mise au crédit de l'intervention orientale. En revanche, la production d'étoffes et de tissus de luxe est un fait nouveau suscité par les besoins du *diwân at-Tirâz* dont les ateliers envoyèrent d'Ifrîqiya vers la Syrie des spécimens spécialement fabriqués pour le Calife Marwân II, ce dont témoigne une pièce conservée encore de nos jours.

Le commerce est devenu, avec les Arabes, une des activités les plus florissantes du pays. Partout où il s'établit en effet, l'Islam stimula les activités commerciales et de négoce, renoua avec des traditions anciennes, en créa de nouvelles. À l'échelle régionale, le commerce était largement tributaire de la production agricole et artisanale tout autant que de la structure du réseau urbain et de la sécurité des routes. Dans la plupart des villes de quelque importance, des échanges devaient se faire entre les ruraux des alentours et la population citadine. À l'échelle interrégionale, Béja pour le blé, Tozeur et Gabès pour les dattes devaient être des centres de rayonnement commercial. On nous signale, en plein deuxième siècle pour Tunis, l'existence d'un souk avoisinant la mosquée az-Zaytuna. Kairouan, surtout, vu le nombre et la qualité de ses habitants, plus que toute autre cité, jouait un rôle attractif sur les plans régional et local. Les souks s'y créèrent et s'y développèrent au début d'une manière anarchique : souk d'Ismà'ïl al-Ansàrï, établi en 71 H., près de sa mosquée privée de la Zaytùna, souk d'Ibn al-Mujïra, souk des Banu Hâshim. C'est du règne de Hishâm ibn Abd-al-Malik (105-125 H.) que date vraisemblablement l'établissement d'un marché central qui occupa le *Simât,* voie médiane longeant la Grande Mosquée dans le sens Sud-Nord, à la fois lieu de production artisanale et d'échanges commerciaux. Plus tard, les souks

s'organiseront sous l'impulsion de Yazîd ibn Hàtim (155-170) qui regroupera les métiers artisanaux et commerciaux selon les spécialités alors en usage.

Quant au grand commerce, l'occupation arabe, loin de le réduire, ne fit que le raviver. Certes, le partenaire privilégié en ce domaine était l'Orient musulman mais on peut penser que des relations commerciales avec l'Europe existaient également par le biais de l'Espagne ou de la Sicile. Kairouan était devenu en particulier un grand marché d'esclaves : peu après la conquête et pendant longtemps encore, l'élément servile berbère y était prépondérant. Les chroniques ne se lassent pas d'insister sur le goût des Orientaux pour les femmes berbères et on nous signale, à Kairouan même, l'activité à grande échelle d'Ismà'ïl al-Ansàrï, à la fois dévot et marchand d'esclaves, qui expédiait des caravanes en Orient. Les razzias en Sicile, fréquentes à partir de 120 H., permirent d'alimenter ce commerce. On ignore si déjà au *II/VII'* s., s'était instaurée la chaîne commerciale spécialisée dans la marchandise servile qui, de Verdun à Kairouan puis en Orient en passant par l'Espagne, deviendra au IXe s. une des pièces maîtresses du trafic Occident-Orient. Quant aux relations caravanières avec le monde noir, attestées par Ya'qubï au IXe s., elles demeurent du domaine de l'hypothèse pour ce qui est de la période des *Wulât.*

Le grand commerce avec l'Orient ne portait pas que sur les esclaves : étaient exportés aussi les grains, l'huile, les tapis, les tissus du Tirâz, cependant qu'étaient importés en retour des produits de luxe, tissus, armes ou épices destinés à la classe riche et dirigeante. Ce trafic était avant tout un trafic terrestre de type caravanier : partant de Kairouan, les caravanes empruntaient la route côtière « tunisienne » puis la grande piste de Tripolitaine, passaient par Fustât et débouchaient finalement sur la Syrie et l'Irak. Elles charriaient avec elles un contingent hétéroclite de pèlerins, d'hommes de science et de voyageurs. C'est ainsi que les relations commerciales se conjuguaient avec les contacts humains et culturels.

Dans l'ensemble, cette florissante activité commerciale rend plus profonde la solidarité de l'Ifrïqiya avec le reste de l'Empire des Califes, d'un domaine en plein essor et à la différence d'un Occident

ruralisé, doté d'une économie monétaire et dont l'unité apparaît comme un vaste marché stimulant pour toutes les audaces.

2. Les structures sociales

La conquête arabe, en même temps qu'elle imposait une domination d'une orientation civilisatrice tout à fait nouvelle, opérait un remaniement social considérable. Les facteurs national, ethnique, social proprement dit et religieux s'entremêlent intimement. Si les hiérarchies sociales coïncident souvent avec la stratification ethnique, les solidarités, assez nettes dans l'ensemble et particulièrement puissantes, se chevauchent quelquefois pour créer un monde en même temps cloisonné et composite. C'est que la fusion est encore loin d'être faite entre anciens et nouveaux éléments, bien que de profondes forces travaillent pour le rapprochement des ethnies, langue arabe et religion islamique en particulier.

Mosaïque de peuples et de tribus, l'Ifrïqiya apparaît donc comme un ensemble social hétérogène. La population ancienne, représentée par Rums, Afàriqa, Berbères des tribus, Juifs, est numériquement prépondérante, mais les nouveaux éléments, Arabes et leurs mawâlï orientaux, subsidiairement les Persans, sont les maîtres et représentent une influence et une force sociale considérable.

À notre sens, les Arabes définitivement établis en Ifrîqiya ne devaient pas dépasser les 50.000 personnes. À l'époque omayade, le gros du flux arabe était de provenance égypto-syrienne mais les *wulât* abbassides, tels Ibn al-Ash'ath et Yazïd ibn Hàtim, tout en continuant à se faire accompagner de Syriens et d'Egyptiens, amenèrent surtout des Irakiens, des Arabes du Khuràsàn et des Khuràsàniens proprement dits. Parmi les Arabes venus avec les Abbassides, les Tamimites étaient majoritaires ce qui rompait l'ancien équilibre tribal où les Yéménites avaient une nette prépondérance numérique et retournait la situation en faveur du groupe *mudharite.*

L'élément arabe, dispersé dans le pays en fonction des emplacements garnisaires et des besoins militaires, restait essentiellement un élément urbain. Dans la période omayade autant que sous les Abbassides, les centres de rassemblement les plus importants étaient Kairouan, création arabe pure, Tunis et le Zâb. La capitale de la province, de par sa destination originelle, en fixa naturellement un grand nombre au sein duquel se trouvaient représentés la plupart des *clans* connus : des Kalbites, des Ma'àfirites, des *fractions de* Muzayna et de Juhayna, les Tannuth, les Tujayb, les Taym de Rabî'a, des Qaysites et des Tamîmites, sans oublier l'aristocratie ansaro-qurayshite. La famille qurayshite des Fihr y occupait une place privilégiée qu'elle devait au nombre de ses membres et de ses clients, sans doute aussi au capital de prestige amassé par 'Uqba, martyr de la conquête. En dehors de son rayonnement social, cette famille acquit un grand ascendant politique : certains Fihrites eurent des commandements importants et le descendant de l'un d'eux fonda même une dynastie. À Tunis et dans le Zâb, se concentrèrent surtout des groupements arabes de la deuxième vague (abbasside), dominés, avons-nous dit, par l'apport tamimite, cependant qu'une partie des Arabes de la période omayade, démobilisés, étaient installés collectivement sur des terres de l'ancienne Proconsulaire.

Les solidarités qui simultanément liaient et dissociaient l'ethnie arabe étaient multiples et s'entrecoupaient, quelquefois même se contredisaient. Le cadre fondamental du secteur arabe de la société était le clan - *'ashïra* — qui pouvait se contracter et se distendre selon les circonstances. Pendant les vingt dernières années de la domination omayade, les rivalités intertribales s'accentuèrent et les haines entre Qaysites et Kalbites, sans doute ici d'amplitude et d'intensité plus faibles qu'en Orient, pesèrent quand même sur la vie sociale et encore plus sur la vie politique. Mais à l'inverse, qu'un élément intrus vînt à apparaître, un front uni des Arabes anciennement installés et ifricanisés se formait aussitôt pour le rejeter ou à tout le moins lui susciter des difficultés. Témoin l'hostilité profonde manifestée par ces Arabes du pays à l'encontre des troupes syriennes - arabes elles aussi - venues à leur secours en

123 H, hostilité qu'explique par ailleurs le hautain mépris de ces Orientaux. On ignore presque tout cependant des relations que purent entretenir les Arabes de la vague omayade avec les nouveaux apports abbassides. Les sources n'indiquent pas de heurt mais il paraît certain que les premiers furent en majorité écartés de la fonction militaire et que, venus à la vie civile et normale, ils s'incrustèrent encore davantage dans le pays, sans cependant aller jusqu'à perdre leur arabité non moins que leur orgueil de vainqueurs. Car, face aux autres groupements autochtones, anciens et nouveaux Arabes se sentaient solidaires parce qu'ils étaient des privilégiés, et des privilégiés constamment menacés dans leur domination.

Seul en effet au début et associé plus tard à des éléments non arabes, l'Arabe était d'abord le soldat, l'homme sur qui reposait l'avenir de la présence arabe. C'est cet élément qui fournissait les dirigeants politiques et administratifs ainsi que les commandants de l'armée et qui détenait, directement ou par intermédiaire, l'appareil d'Etat. Socialement parlant, les Arabes en corps constituaient l'aristocratie du pays mais se différenciaient eux-mêmes en une structure hiérarchique distinguant les membres des dynasties régnantes, la haute aristocratie qurayshite, les Ansàrs, les Ashrâf des tribus de la masse des Arabes anonymes.

Les Arabes, bien que peu nombreux et dévorés par les guerres, non seulement arrivaient à maintenir leur individualité et ne se diluaient pas dans la masse ambiante, mais encore s'affirmaient comme le groupe pilote du corps social ifrîqiyien et un groupe envahissant par sa langue, sa religion, les idéaux qu'il diffusait. Par ailleurs, sa fécondité physique ne peut être mise en doute et si, biologiquement, l'apparition de générations de *muwalladïn* et de *Hujanâ* (descendants d'Arabes et de femmes du pays) doit être mise au crédit d'une certaine forme de fusion, socialement et mentalement il s'agit là d'une dilatation de l'élément arabe.

Dans le même bord que les Arabes purs, car associés à eux dans leur domination, il convient de ranger les *mawâlï* orientaux et les Persans.

Les mawâlî venus d'Orient, à distinguer soigneusement des mawâlî recrutés sur place, sont pratiquement intégrés au secteur arabe de la société. Musâ ibn Nusayr lui-même était mawlâ ainsi que nombre de *wulât* d'Ifrïqiya après lui.

Les Persans - surtout Khuràsàniens - arrivés en masse en Ifrïqiya avec les gouverneurs abbassides, se fixèrent à Tunis, dans le Zâb et quelque peu à Kairouan. Certains savants, tel Ibn Farrùkh sont de provenance persane. On en ignore absolument le nombre et on ne peut, de la même façon, apprécier la portée de leur influence. Militaires et garnisaires, ils durent plus ou moins se diluer dans la masse arabe dont ils épousèrent les querelles. Mais imperceptiblement ils charrièrent sans doute avec eux les genres de vie et les modes de sentir de l'Orient pré-arabe, contribuèrent donc à faire de l'Ifrïqiya une terre d'Islam « orientalisée » comme aimait à le dire Georges Marçais, c'est-à-dire vivant à la température d'une civilisation à la fois pétrie d'arabisme primitif, et profondément pénétrée de l'âme orientale perso-mésopotamienne, ce qui se manifestera admirablement plus tard dans l'art du IX[e] s.

Face aux envahisseurs, il y avait les vaincus d'hier et les autochtones : Rûms, Afàriqa, Berbères auxquels il faut ajouter les mawàlï locaux, trait d'union entre les deux secteurs sociaux.

La victoire arabe suscita, on l'a vu, des départs échelonnés vers les îles de Méditerranée occidentale, l'Occident chrétien en général et Byzance de l'aristocratie byzantine des *possessores* et du haut personnel administratif et militaire. Beaucoup restèrent cependant comme *dhimmis* sous la protection de l'Etat islamique et soumis à sa fiscalité. Ce que les Arabes appelaient *Rûms* étaient donc les Byzantins restés sur place ou leurs descendants. Certains furent intégrés à l'administration, d'autres s'adonnaient au commerce ou à l'agriculture, notamment dans le Djérid et dans le Zâb.

Les Afàriqa, eux, sont des Romains, entendons par là des Africains, essentiellement d'origine berbère, romanisés et christianisés. Ils sont en somme les témoins vivants de l'ancienne domination romaine dont ils personnifient l'empreinte sur le pays. Arrachés de longue

date à leurs liens tribaux, ils furent intégrés à la civilisation latine sous ses deux formes urbaine et rurale. Aussi doivent-ils au poids de ce passé d'être des éléments d'ordre et de rester fidèles à leurs croyances chrétiennes tout autant qu'à la langue latine. Plus tard, les géographes arabes les mentionneront dans le Sud, entre Tripoli et Gabès et dans le Djérid. À n'en pas douter, ils devaient y être aussi fixés à notre époque comme ils devaient être à Tunis, dans les plaines du Nord et dans le Zâb.

Le troisième élément entrant dans la composition du secteur social non-arabe est représenté par les Berbères proprement dits, de loin les plus nombreux. Qu'il ait été plus ou moins romanisé et frotté de christianisme (cas de certaines fractions des Brânis sédentaires) ou vivant en barbare autonome, l'élément berbère garda et accentua même avec l'islam sa structure tribale. La tribu était dirigée le plus souvent par un chef issu d'une famille noble et riche : la Kahéna remplissait les fonctions d'une véritable reine et Samjû, au dire d'Ibn Khaldun, « possédait de nombreux troupeaux ». Peuples, ethnies, tribus et clans berbères forment un réseau complexe et mouvant. Et l'âge de la conquête islamique et de l'après-conquête vint ajouter à cette instabilité : certaines tribus se déplacèrent vers le Maghreb central ou extrême, d'autres se disloquèrent et leurs débris vinrent fusionner dans des formations plus stables qu'ils contribuèrent par ce fait même à remanier.

La division en Butr et Brânis, considérée par les Modernes comme signifiante d'une différence de genre de vie, les Butr étant éleveurs et nomades et les Brânis cultivateurs et sédentaires, pour commode qu'elle puisse être, devrait être maniée avec prudence et ne saurait en tout cas tout expliquer. Pour un historien de la Tunisie, il est tout aussi malaisé de ne pas prendre en considération la vocation fondamentalement maghrébine des tribus berbères, ignorantes des frontières étatiques.

Dans le Sud-Tunisien, il y avait des Nefusa, des Nafzâwa dont le rameau Warfajjûma s'affirmait comme le plus puissant et le plus dynamique, des Luwâta aussi, dont le domaine traversait d'ailleurs toute la Libye, des Matmàta et des Matjara, des Zenâta et des

Hawwàra. Le Zâb renfermait des Awraba, des Jeràwa et également des Hawwàra et les Kabylies étaient occupées par des Sanhàja et des Kutâma, déjà individualisés.

Ce tableau succint de géographie tribale laisse penser que les tribus berbères demeuraient marginales par rapport au cœur même du territoire ifrïqiyen et qu'elles avaient tendance à se fixer dans les franges désertiques ou les massifs montagneux (Aurès, Kabylies). En dehors donc des éléments arabisés et islamisés par les liens de clientèle, les groupements berbères organisés auraient continué, avec l'Islam, à subir une politique de refoulement. Sans doute aussi, les révoltes khârijites contribuèrent-elles à remanier, au moins légèrement, la carte ethnique, peut-être même à créer un certain brassage des ethnies. Il est sûr, en tout cas, qu'elles leur vaudront des vicissitudes : c'est ainsi que les Warfajjuma furent écrasés par Dàwùd Ibn Yazïd ibn Hàtim et cette tribu, nous dit Ibn Khaldùn, « fut réduite à un tel degré de faiblesse qu'elle finit par se disperser ». La grande aventure khàrijite aura usé les formations tribales qui s'y engagèrent et permis, par un effet de compensation, à celles qui ne s'y compromirent pas suffisamment, tels les Kutâma et les Sanhàja orientaux, de se préparer à jouer un rôle dans l'Ifrîqiya de demain.

Dans l'ensemble, la société berbère apparaît comme celle des déshérités et des frustrés. Mais si elle est écartée des bienfaits de la « civilisation », du moins maintient-elle son autonomie et combat-elle pour la sauvegarde de son identité. Plus généralement encore, la société ifriqiyenne, à l'aube de l'Islam, reste tributaire dans le mouvement dynamique qui l'emporte, des servitudes géographiques les plus simples. Par-delà les motivations sociales et politiques, son histoire est celle du conflit de la ville et de la campagne, de la sédentarité et du nomadisme.

Par ailleurs, l'Islam a récupéré mais aussi malaxé et enrichi - ou appauvri — l'héritage antique. Il a développé, par exemple, l'esclavage urbain et peut-être maintenu l'attache rurale à la glèbe. Il a contribué tout aussi bien au développement commercial et artisanal, a suscité des cadres sociaux nouveaux. Conservateur social

dans son ensemble, il a cependant semé de redoutables espoirs de fusion et d'égalité. Mais plus encore, il réaffirma, par son exemple et la structure de son support arabe, la notion même de solidarité tribale et lignagère que Rome et son épigone byzantin avaient partiellement réussi à démanteler. Régression provisoire cependant puisque par un paradoxe sans précédent, l'Islam réussit, au travers de bien des drames, là où ses prédécesseurs avaient échoué : à unifier l'Ifrïqiya dans une destinée commune, ressentie au niveau le plus profond.

C'est que la réalité sociale, profondément segmentée, était traversée aussi par des fronts de mixité, d'assimilation et de fusion. L'influence de l'ambiance sociale locale sur les Arabes ne saurait se mesurer exactement. Mais à l'inverse, les Arabes se posèrent comme l'élément dynamique et assimilateur par la double action de l'arabisation et de l'islamisation.

Rums et Juifs ont été, croyons-nous, les plus rétifs à cette influence. Les Afâriqa s'arabisaient plus qu'ils ne s'islamisaient car ils disposaient d'un môle de résistance religieux - le christianisme ; de toute façon, leur progressive assimilation se faisait surtout dans les villes, particulièrement à Kairouan, par les liens personnels de clientèle.

C'est la masse berbère qui fut la plus sensible à l'islamisation, bien que l'arabisation n'en touchât que les élites instruites dans les sciences religieuses. Dans ce domaine, et contrairement à l'Orient, l'Ifrïqiya brûla les étapes.

Tout au long de la période de la conquête, et à partir de 'Uqba surtout, l'islamisation opéra sur les tribus bien que leur comportement oscillatoire et apostasique laisse deviner tout ce que cette conversion avait de politique et de superficiel. C'est ainsi que sous Musa, l'islamisation, déjà plus solide, fut souvent dictée par la terreur ou la cupidité. Ce gouverneur eut l'intelligence de la consolider par de puissants liens de clientèle - walâ - et par la conquête commune de l'Espagne.

À un niveau religieux plus profond, se situe l'effort sérieux et durable de catéchisation entrepris aux alentours de l'an 100 H. par Ismà'ïl ibn Abï Muhâjir sous l'impulsion du calife 'Umar II. Dix

musulmans particulièrement pieux furent envoyés à Kairouan pour enseigner les rudiments de la foi et le kuttâb servit à former de nouvelles générations porteuses de la parole coranique.

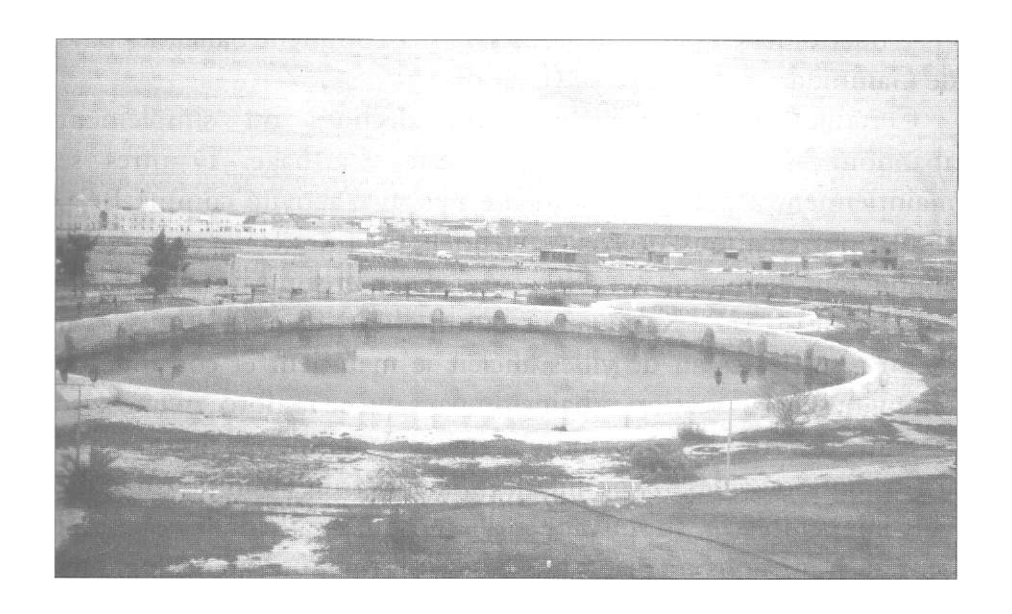
Les motivations furent donc multiples : matérielles, fiscales, psychologiques, politiques, et les instruments de l'islamisation, variés : l'armée, l'administration, le contact urbain et la formation d'un milieu savant, sans compter la propagande religieuse elle-même. Entre 100 et 120 H., l'Islam pénétra suffisamment les tribus berbères pour les rendre perméables à la prédication khàrijite qui trouva de nombreux adeptes et fut leur cadre religieux idéal parce que synthèse d'une contestation profonde de la domination arabe et d'une structure religieuse convenant aux besoins berbères.

3. La civilisation matérielle

La période des deux premiers siècles de l'Islam a été marquée, ici comme en Orient, par la mise en place progressive d'une civilisation islamique au cachet original faite d'un équilibre harmonieux entre des nouveautés et des continuités.

Le paysage géographique et humain a dû connaître de grands changements : la ville arabe n'est pas la ville antique, de même que le costume oriental tranche sur le costume antique. La toponymie peut nous aider à saisir sur le vif l'arabisation des noms de villes et de régions : Tripoli a donné Atràbuls, Carthage Qartàjinna, Suffetula se mua en Sbaytla, Camonia en Qammûniya, Leptis en Lamta, Vaga en Béja, Capsa en Gafsa. Bref, très souvent le revêtement arabe suit de près la forme ancienne. Des ruptures plus profondes se perçoivent au niveau des régions : les noms de Proconsulaire et de Numidie ont disparu, cependant que la Byzacène a laissé le toponyme arabe de Muzàq, désignant seulement la plaine de Kairouan. Par contre, le terme de Zàb vint plus ou moins remplacer celui de Numidie. C'est que les axes régionaux ne sont plus tout à fait les mêmes : la Byzacène, par exemple, n'est plus un glacis, mais est devenue le siège de la capitale et le centre de rayonnement du pouvoir islamique. Elle perdit du coup son unité

Bassin Sidi Dahmani à Kairouan (VIIIs.)



Nous savons par les sources arabes, et plus particulièrement par le géographe andalou al-Bakrî, que le Calife Omayade Hishâm ibn Abd al-Malik (105-125/724-743) avait ordonné la construction de plusieurs citernes d'eau à Kairouan. Leurs emplacements demeurent conjecturaux. Il semblerait que le petit bassin, qui se situe à 180 mètres à l'Est des grands bassins Aghlabides, tout près de la coupole funéraire du saint hafside Sidi Dahmani, se rattacherait à cette époque. Le monument se dresse dans une dépression alimentée par les crues des dérivations de Oued Marguellil. Il se compose de trois organes distincts qui sont :

- un petit bassin de décantation de 28,50 m. de diamètre ;

— un grand bassin de 74,50 m. de diamètre ;

- des citernes de puisage.

Les deux premiers éléments sont construits en moellons couverts d'enduit à tuileaux et sont dotés, en outre, de contreforts intérieurs et extérieurs. Ce monument aurait fortement influencé l'œuvre des Aghlabides.

ci 5e fractionna en petites régions vivantes comme le Sahel, les pays *de Gammuda et de Qastiliya (Djérid).*

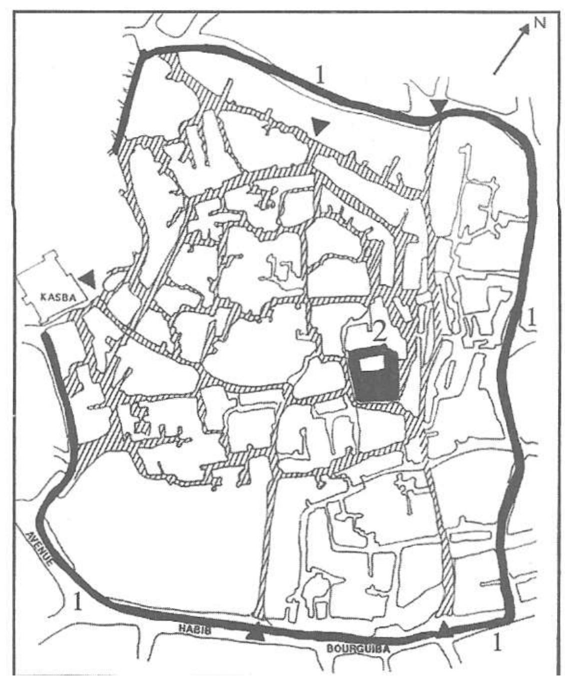
Certaines villes anciennes sont déchues ou simplement abandonnées telles Suffetula, Théveste, Carthage. D'autres se maintiennent à peu près au même niveau d'activité comme Béja. Enfin, des créations nouvelles viennent manifester la volonté du conquérant de rompre avec le passé et de poser son empreinte sur le pays : c'est le cas de Kairouan et à un moindre degré de Tunis.

En gros, le réseau de villes ancien se maintient et continue de témoigner de la vocation urbaine du pays qui se renforce même avec la venue des Arabes. Sans doute le noyau monumental antique fut-il plus ou moins déserté ou même pillé et détruit et un noyau arabe vint-il le remplacer, s'appuyant sur la mosquée-cathédrale et le souk central. Mais nous ne disposons pas d'informations archéologiques suffisantes pour nous représenter les mutations internes subies par les villes, pour doser donc les forces de conservation et l'effort d'innovation. En revanche, nous en savons un peu plus sur les deux créations arabes de Kairouan et de Tunis.

Dans l'un et l'autre cas et pour le choix de la situation et du site, le facteur humain volontaire a beaucoup plus joué que les déterminismes géographiques, certainement défavorables. Pour ce qui est de Kairouan, dès l'époque de Mu'àwiya ibn Hudayj, il dut y avoir un campement militaire provisoire, c'est-à-dire des alignements de tentes vite levées pour une expédition. C'est à 'Uqba et ce dès 50 H. que revient le mérite d'avoir opéré le *Tamsïr* ou fixation à demeure des éléments militaires et de leurs familles ainsi que le Takhtit ou délimitation du noyau monumental et des lots collectifs des tribus. Entre 55 et 62 H. la ville-camp connaît l'abandon et la décrépitude en faveur de sa rivale Tàkirwân puis de nouveau en 62 H., les Arabes s'y réinstallent. L'épisode de Kasïla ne semble pas lui avoir nui outre mesure puisque le chef berbère s'y fixe et que les Arabes - ou certains d'entre eux - y restent. Mais c'est avec Hassan, une fois la conquête achevée, qu'elle connaît un essor définitif, se construit et prend son vrai visage : Hassan reprend notamment la construction de la mosquée-cathédrale et du palais

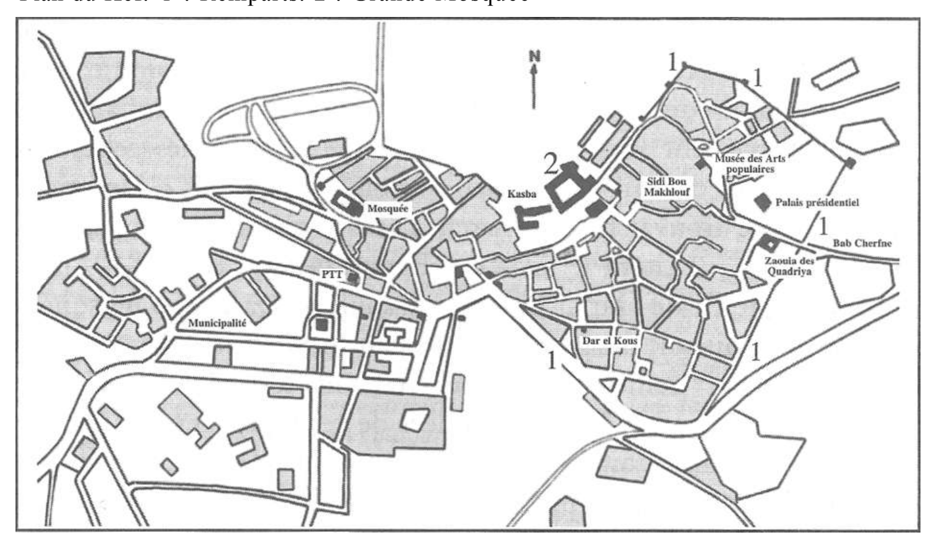
Villes de Béja et du Kef

Les villes de Béja et du Kef sont de très vieilles fondations. Avec les Musulmans, elles gardent leur ancien nom. Siège, chacune, d'une circonscription administrative et militaire, elles furent célèbres par leur terroir très riche. Dans les deux plans présentés ici, chaque cité garde ses remparts byzantins, sa citadelle et ses anciens aménagements hydrauliques. La mosquée a été aménagée dans un cadre préétabli, le long d'une voie assez importante, mais excentrique. De nos jours, elle est au centre des souks. Nous avons là, avec Tunis, Sousse, Gafsa... etc., quelques exemples significatifs qui témoignent des transformations des villes antiques en villes islamiques.



Plan de Béja
1 : Remparts. 2 : Grande Mosquée

Plan du Kef. 1 : Remparts. 2 : Grande Mosquée



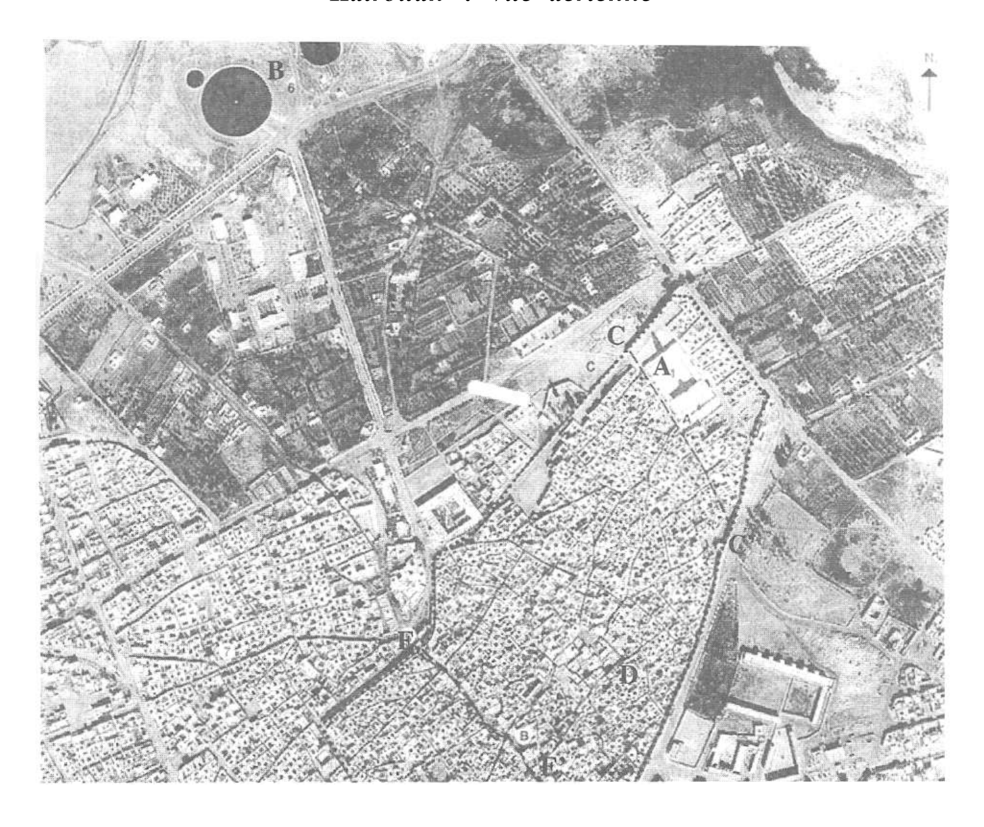
gouvernoral. Depuis lors, l'histoire de Kairouan est celle d'un développement continu, à peine entravé par les violences khàrijites.

Sous Hishâm ibn 'Abd al-Malik, la mosquée fut agrandie et le minaret élevé. Le souk central fut établi déjà à cette époque le long du *Simât*, large avenue coupant la ville en deux, et sera ordonné et spécialisé selon les métiers par Yazîd ibn Hàtim le Muhallabide. Par ailleurs, la ville ne sera pas dotée de remparts avant Ibn al-Ash'ath (146) qui, pour parer aux menaces khàrijites, fit construire une enceinte en *labin* s'ouvrant sur un certain nombre de portes : Bâb Abu ar-Rabï' du côté Sud, Bâb Tunis en direction du Nord et limitant le Simât, Bâb Salam, Bâb Nâfi', Bâb Asram. Cela n'a pas empêché Abu Hâtim le khârijite d'entrer à Kairouan mais il a dû brûler les portes et faire des brèches dans les murs qui furent du reste entièrement rasés par Zyâdat Allâh Ier l'Aghlabide en 209 H.

Le Kairouan des deux premiers siècles ne devait guère différer des autres villes-camps édifiées par les Arabes en Orient. Plus particulièrement, il dut subir, dans sa configuration, l'influence de Fustât et de Basra.

La ville aurait eu une forme circulaire avec pour centre la Mosquée-cathédrale et le Palais gouvernoral, contigus l'un à l'autre. À partir de ce noyau monumental, rayonnaient les *Sikaks* ou rues séparant les établissements tribaux, eux-mêmes répartis en quartiers urbains ou *durùb : darb* des Fihrites, des Banu Hàshim, de Yahsub, d'al-Mujïra, de Azhar et de Umm Ayyub etc... portant comme on le voit soit le nom d'un clan soit celui d'un personnage marquant. Les rues convergeaient vers des places appelées *rahba* telles celles des Qurayshites et des Ansâr. Un peu partout, disséminés à l'intérieur de la ville, se trouvaient des marchés et des mosquées de quartier. Les sources nous citent le souk des Banu Hàshim, celui d'al-Ahad, le souk des Juifs, de Dâr al-Imàra et le souk ad-Darb. Les mosquées de quartier sont soit des mosquées de clan soit des mosquées privées prolongeant la demeure *(dâr)* de tel ou tel personnage. Les chroniqueurs comptent sept mosquées de ce type datant du 1er s. : mosquée des Ansâr, mosquée de la Zaytuna fondée par Ismà'ïl ibn 'Ubayd al-Ansârl surnommé le « commerçant de Dieu » pour ses

Kairouan : vue aérienne



La fondation de Kairouan remonte à 'Uqba en l'an 50/670. Elle était alors un simple camp militaire construit avec des matériaux fragiles. Du temps des gouverneurs, elle se dota d'une parure architecturale importante. Des restaurations ont touché la Grande Mosquée (A) et les souks. Quinze grands bassins (B) à eau ont été édifiés dans les zones périphériques par les Omayades et leurs successeurs. En l'an 144/761, le rempart a été élevé pour protéger la cité des révoltes Khârijites. Les descriptions du Xe s. donnent l'image d'une ville très vaste. Muqaddasi estime qu'elle faisait trois milles de chaque côté. Al-Bakrï affirme que son périmètre atteignait plus de 22000 coudées (environ 11 km) ; son Simât (la voie marchande C/C') bordé des deux côtés de boutiques, mesurait plus de 3.700 m. La ville comptait, selon al-Bakrï, une quarantaine de bains publics. Elle consommait lors d'une journée de fête ('ashurâ) environ 950 veaux. La cité décline avec la création de Mansùriya-Sabra en l'année 337/948. Les boutiques du simât ont été fermées et transférées d'autorité dans la nouvelle ville. La Grande Mosquée (A) qui fut, auparavant, au milieu de la médina, devient du coup excentrée, rejetée dans l'extrémité orientale de la médina. L'arrivée des Hilaliens en 444/1052 précipita la décadence de Kairouan, qui ne résista que grâce à sa notoriété religieuse.

actions pieuses (93 H.), mosquée de Abu Maysara, mosquée de Abu Abd ar-Rahmàn al-Hablî dans le quartier de Azhar (100 H.), la mosquée de Hanash as-San'ânî (à Bâb ar-Rïh ou porte du Vent), celle de Ali ibn Riyàh al-Lakhmï, mosquée du samedi.

À la périphérie de la ville s'étendaient les nécropoles ou *jabbâna :* celle de Bâb Tunis ou Balawiyya et celle de Quraysh vers le Sud-Ouest sont le plus communément citées mais il ne semble pas qu'elles aient eu, comme en Irak, de rôle politique ou militaire.

Le problème de l'eau ne laissa pas de préoccuper les Arabes du fait de sa rareté et de la nécessité de creuser des puits ou de construire des ouvrages d'adduction et de stockage. L'emplacement de la mosquée lui-même fut fixé en fonction de l'existence d'un point d'eau : *bi'r Umm 'Iyâdh,* et les hagiographes nous parlent en outre des puits de Hudayj ou Khadïj, attribués, sans doute faussement à Mu'àwiya ibn Hudayj.

Les gouverneurs nommés par Hishàm ibn Abd al-Malik (105-125 H.) s'évertuèrent à édifier des ouvrages de rétention des eaux d'écoulement et des citernes. Si l'on suit le chroniqueur al-Bakrï, près de quinze de ces *mawâjil* auraient été construits aux alentours de la capitale. La photographie aérienne a permis d'en repérer un : celui de Sidi Dahmani, du nom d'un saint enterré à proximité. Cette citerne est composée de deux bassins de dimensions inégales, de forme circulaire et accolés l'un à l'autre, le plus petit servant à la décantation des eaux et le plus grand à leur stockage. Pas plus l'Antiquité que l'Orient musulman n'offrent d'exemple d'un pareil dispositif qui est donc une création typique de l'Islam ifrïqiyen, bien que l'on puisse percevoir, dans cette architecture hydraulique, des emprunts à l'ancienne Egypte.

Ainsi les gouverneurs omayades eurent une politique de l'eau consciente et intelligente. Leur effort sera poursuivi par les *wulât* abbassides tel Harthama ibn A'yan qui fera creuser le Bi'r Rùta (déformé en Barrùta) et plus encore par les Emirs Aghlabides qui, s'appuyant sur une tradition aussi enracinée, édifièrent d'autant plus facilement leurs ouvrages. Ceux-ci, pour être plus grandioses et plus saisissants, n'en sont pas moins de même structure et de même inspiration.

L'art ifriqiyen était donc en pleine gestation au IIe s., se cherchant dans une synthèse entre les apports syro-égyptiens et les traditions ancestrales du pays. Le minaret de la Grande Mosquée pourrait en témoigner si l'on était sûr de son antériorité par rapport au IXe s. Surtout, à côté du *mâjil,* bassin-citerne de type ifriqiyen original, le *ribât* apparu déjà à la fin de notre époque, se pose comme une création locale dont l'originalité se marque autant par sa conception que par sa finalité.

C'est en 179/795 que Harthama - grand bâtisseur en dépit de son court séjour dans le pays - fit construire le *ribât* de Monastir, s'inspirant sans doute du « monasterium » byzantin mais en adaptant la structure au goût oriental et aux nécessités du *Jihâd* et de la prière. Il ne subsiste plus de ce noyau primitif que la moitié Sud. L'édifice avait une forme carrée ; flanqué de trois tours de guet, il comportait une salle de prière et était partagé en cellules très simples munies de banquettes de pierre et entourant une cour centrale. Forteresse maritime en même temps que lieu de retraite religieuse, le *ribât*, invention du IIe s., était en passe de se muer en une véritable institution qui allait jouer un rôle capital dans la spiritualité ifrîqiyenne.

Incontestablement, la seconde ville en importance après la capitale était Tunis, « l'un des deux *Qayrawân* » pour citer une expression prêtée à Mansur. Elle regroupe les forces économiques et sociales du Nord de l'Ifrïqiya et s'affirme comme l'héritière géographique de Carthage. Certes Tunis fut une création presque entièrement arabe : il dut à Hassan ibn Nu'mân d'avoir existé et prospéré mais il n'en hérita pas moins de l'ancienne capitale certaines de ses traditions, ses habitants et jusqu'à ses pierres sans doute. Si bien que nous avons là une cité moins marquée que Kairouan par les nouveaux apports et plus sensible à l'influence du passé. Sous les Omayades, Tunis fut la demeure de citadins afâriq ou byzantins, commerçants ou propriétaires terriens, d'Arabes naturellement et de Coptes. Sous les Abbassides et même dès avant, il se posa comme un centre militaire de premier ordre, siège du *Jund* en particulier, de telle sorte qu'il conjugât l'hostilité des anciens

éléments vaincus avec l'esprit revendicatif du *Jund* pour se dresser comme une cité éternellement rebelle.

La vocation militaire et maritime de Tunis lui fut dictée par les conditions mêmes de sa naissance, liées étroitement à la construction par Hassan d'un arsenal maritime. C'est Hassan aussi qui creusa le chenal mettant le port en communication avec la mer, et par la même occasion le protégeant de toute attaque-surprise.

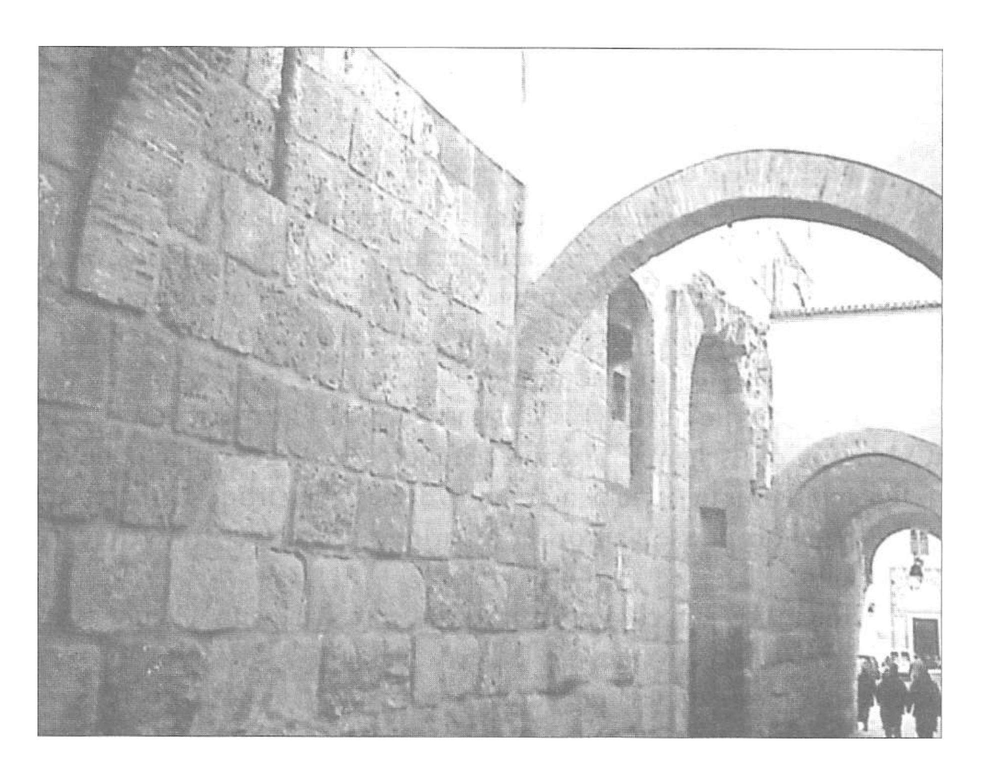
Au point de vue topographique, il faudrait placer l'arsenal sur la rive de Radès. Mais le cœur de la ville était marqué par la présence de la mosquée-cathédrale (Zaytuna), peut-être simplement délimitée par Hassan, puis construite - ou reconstruite et agrandie - par le gouverneur Ibn al-Habhàb (116-122) pour être totalement renouvelée par les Aghlabides. Autour de la Zaytuna, des souks furent mis en place et de là auraient, comme à Kairouan, rayonné des rues *(sikak)* enserrant des maisons *(dur)* qui se seraient étendues vers l'Ouest jusqu'à la place actuelle de la Kasbah puisque Alï ibn Ziyâd, savant du IIe s., est enterré dans un emplacement qui en est proche.

Du IIe s. également date l'enceinte, faite de briques crues sauf du côté de la mer où, selon le témoignage de Ya'qûbï, elle était en murailles de pierre sans doute provenant des anciens remparts de Carthage. Comme ceux de Kairouan, ces remparts seront rasés par Zyàdat-Allàh Ier consécutivement à la révolte de Mansur al-Tunbudhï.

Tunis eut, comme Kairouan, son école de science et d'ascétisme, ses savants et ses traditionnistes et sa mosquée de la Zaytuna était déjà à notre époque un centre de culture et d'enseignement où s'affirmèrent des hommes réputés ayant pour nom Khâlid ibn Abï 'Imràn et Alï ibn Ziyâd.

Les éléments nous manquent pour décrire le mouvement dynamique et concret de la vie des hommes de ce temps, après le cadre même de cette vie que nous avons présenté. Les forces du passé devaient être encore profondes mais l'impact de l'Orient était irrésistible. Les témoins de la civilisation matérielle n'avaient pas encore la vigueur des constructions Aghlabides, et n'auront pas leur durée, car les Arabes n'ont pas encore maîtrisé la matière. Civilisation peu complexe, cela est sûr, mais singulièrement ouverte et dynamique, telle est l'appréciation qu'on peut porter sur une période qui s'avère être à plus d'un titre une période de recherche,

Mosquée d'al-Qsar à Tunis (VIIIe s.)



La mosquée d'al-Qsar à Tunis se situe à quelques mètres de la porte hafside Bâb M'nâra. Elle est généralement attribuée à la dynastie des Banu Khurasân et aurait été construite par Ahmed ibn Khurasân vers 1106. La tradition locale, largement répandue à Tunis au XIXe s. considérait qu'elle fut à l'origine une église chrétienne que Hassân ibn Nu 'mân transforma en mosquée. L'analyse architecturale montre qu'il s'agit d'un ouvrage fortifié qui se distingue par des murs très épais (2,50 à 3 m), par un appareillage très grand, des meurtrières à ébrasement, un chemin de ronde percé dans l'âme du mur. Le mihrab, ajouté au XI s. a été taillé dans le mur. La couverture voûtée de la salle de prière a dû tenir compte d'un état de fait existant. De cette époque date également la façade orientale du monument. Le minaret a été construit au XVIIe s., sans fondations. Il repose directement sur les murs anciens. Si l'on accorde foi aux textes de la conquête qui relatent la victoire de Hassân sur les troupes byzantines dans les environs de Bâb 'Arta'a (Bâb M'nâra), que l'on se rappelle que les chroniques n'ont pas mentionné l'emplacement de l'oratoire de Hassân et que les attestations les plus anciennes de la Zaytùna ne remontent pas au-delà de l'an 116/734, on pourrait penser que la tradition locale attribuant la mosquée à Hassân est plausible.

de préparation et de gestation et qui juxtapose des innovations, des ruptures et des symbioses.

4. La vie intellectuelle et spirituelle

Sur le plan de la vie de l'esprit, la rupture fut plus profonde mais l'on assiste aussi à des syncrétismes insidieux. La culture latine vécut en vase clos, s'asphyxia et régressa, cependant que la culture arabe, dans le domaine profane, la culture islamique, dans le domaine religieux, imposaient leurs normes.

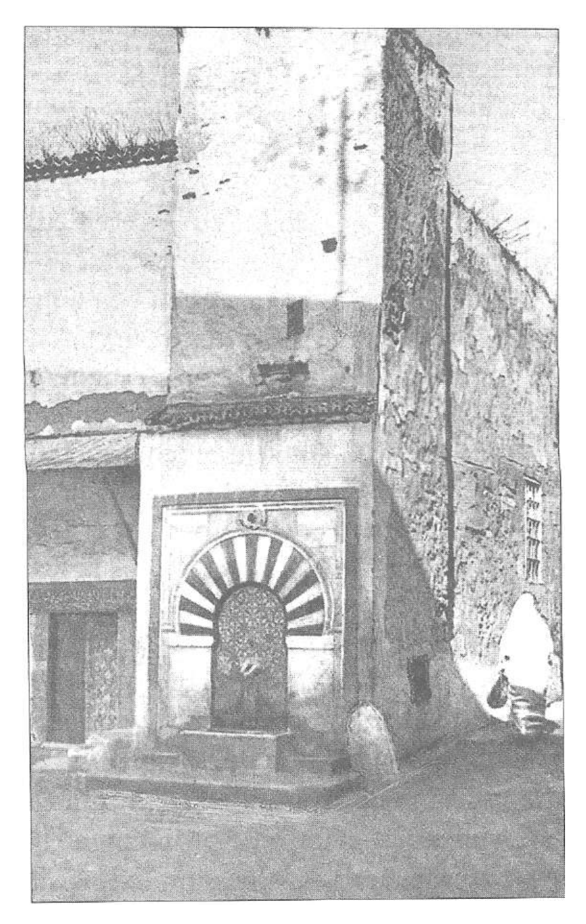
Mais alors que l'Ifrïqiya vécut passivement l'introduction par les Orientaux des schémas littéraires arabes, elle réagit sur le contenu religieux islamique en le pénétrant de dimensions ifriqo-berbères, de sorte que l'on puisse s'autoriser à parler d'une école ifrlqiyenne de spiritualité.

Kairouan en était, comme de juste, le centre irradiant. Tels que nous les décrivent les ouvrages de Tabaqàt et avec les réserves les plus expresses concernant les projections rétrospectives, les courants de piété du temps des *wulât* apparaissent marqués d'un certain provincialisme fait de naïveté intellectuelle et d'une chaleur indéniable de la foi. Du point de vue de l'élaboration juridique et de la tradition, ce n'était que médiocrité : pas d'effort intellectuel notable mais recherche passive des solutions orientales principalement de Màlik ou de Sufyàn al-Thawrï. Des Ifrïqiyens ont pu se glisser dans les *isnâds* sérieux mais au dire même des hagiographes, ils inventèrent beaucoup de *hadïths* et souvent maladroitement. Sur le plan théologique, on y rencontre les principales tendances de l'Islam de l'époque : irja qadarisme et *i'tizâl,* mais étouffées par le courant strictement orthodoxe.

Beaucoup plus intéressant à notre sens que la pensée religieuse, le sentiment religieux lui-même retient notre sympathie et notre attention. La tendance laïcisante de l'orientalisme en a déformé la portée et la signification : on a pu parler d'un Kairouan « dévot » avec ce que ce mot a de péjoratif et de tartuffien. En vérité, il s'agit d'une religiosité orientée par un sens profond de la grandeur de Dieu et pénétrée de ferveur. Nous retrouvons là la mentalité berbère : simpliste, incapable d'ironie ou de souplesse, rigide et impulsive

Ali Ibn Ziyad

H. H. Abdulwahab range Ali Ibn Ziyâd at-Tûnisî parmi la première génération d'Ifrïqiyens ayant relayé le développement et la propagation de la science islamique dans le Maghreb. Ali Ibn Ziyâd appartient à une famille de Tunis. Il entreprend ses études à Tunis auprès du maître Khâlid Ibn Abi Imràn et d'autres et, en Orient, auprès de Sufyân at-Thawrï, al-Layth Ibn Sa'd, Ibn Lahi'a et d'autres. Il fut le premier à introduire dans le Maghreb le Muwattâ de Malik Ibn Anas ainsi que le « Jâmi'» de Sufyân al-Thawrl. Sa version du Muwattâ est l'une des plus réputées ; il en subsiste une partie utilisable dans l'ancienne bibliothèque de Kairouan. Parmi les élèves ifriqiyens qui ont suivi son enseignement : Asad Ibn al-Furât et Sahnûn. Voici un témoignage de Sahnûn : « Lorsque des savants à Kairouan s'opposent sur une question, ils écrivent à 'Ali Ibn Ziyâd afin de trancher ». 'Ali Ibn Ziyâd est mort en 183 / 799. Son mausolée, bien connu à Tunis, est situé à l'entrée de la rue qui porte son nom tout près de la Kasbah » (D'après H. H. Abdul-Wahab, Warakat, III, éd. Al Manar, Tunis 1972)



Tombeau-Zaouia de Sidi Ali Ben Ziyâd, dans le quartier de la Kasbah à Tunis, photographié par A. Pellegrin il y a une soixantaine d'années avant la restauration abusive de ce modeste, mais vénérable édifice.

certes, mais singulièrement chaleureuse et passionnée, loyale et sans concession. L'hagiographie ancienne nous présente ainsi de très belles figures où la piété ifrïqiyenne a atteint ses plus hauts sommets : 'Abd ar-Rahmàn ibn Zyàd ibn An'am, Ibn Farrukh, Rabàh ibn Yazïd, Buhlùl ibn Ràshid. Les deux premiers sont avant tout des savants : Abd ar-Rahmàn est né autour de 75 H. et mourut en 161. Il connut très bien l'Orient, en rapporta des hadïths et y propagea d'autres. Il rencontra probablement Sufyàn al-Thawrï et sûrement Ibn Lahî a. Son comportement vis-à-vis du pouvoir, pierre de touche du moralisme religieux ifrîqiyen, a été l'objet de surcharges et de projections, mais il n'en demeure pas moins vrai qu'il fut destitué par Yazîd ibn Hàtim pour lui avoir courageusement résisté. Ibn Farrukh est déjà plus éloigné du monde, plus porté vers l'expression affective du sentiment religieux. Mais les courants d'ascétisme furent incarnés par Rabàh ibn Yazïd et Buhlul et c'est là un phénomène vraiment original. Ces deux personnages sont éloignés de la science et axés sur une praxis : ils ne sont ni *fuqahâ* ni traditionnistes mais des hommes de Dieu. On a insisté sur leur hostilité aux idées nouvelles et aux *bidaa,*et c'est ce qu'il y a en eux de moins important. D'abord, ils se définissent par leur *salâh* c'est-à-dire par une démarche morale tendant au Bien et à Dieu en même temps. Ce sont des purs et des justes, des assoiffés d'absolu et simultanément des hommes d'action à l'affût du mal et qui le pourchassent. Leur ascétisme n'est pas macération ou renoncement total, mais ascèse. La vie d'un Rabàh est à elle seule une remarquable définition de l'idéal de pauvreté et d'humilité : il fuit, dit-il, la richesse comme d'autres fuient la pauvreté et depuis quinze ans, depuis que Dieu l'a touché de sa grâce, il n'a jamais craint que lui. Malade, il aima la maladie et mourut à trente-huit ans. Buhlul touche moins notre sensibilité moderne parce qu'il est devenu un personnage soucieux de sa réputation et vivant sa vie comme un rôle de théâtre. Il n'en fut pas moins une grande force morale.

Ce moment religieux fut capital dans l'histoire de l'Ifrïqiya car il permit la manifestation d'une vision maghrébine de l'Islam qui se développera plus tard dans les confréries et qui est proprement la recherche de la sainteté. Elle prend racine dans la passion et l'esprit

de sérieux des Berbères et correspond donc à une synthèse entre l'apport arabe et l'apport autochtone.

Dans le domaine de la culture profane, il ne pouvait y avoir de telles interpénétrations. La culture arabe était maîtresse du terrain et les *ruwwâ*t, lexicographes et grammairiens irakiens tenaient le haut du pavé. Nous avons donc affaire à une influence orientale directe

Certes, à l'époque omayade et abbasside, quelques figures marquantes de l'armée ne manquèrent pas de composer des poèmes et de rapporter des récits anciens, et jouèrent ainsi un certain rôle dans la diffusion et le maintien des traditions linguistiques et littéraires arabes. Mais c'est surtout avec Yazïd ***ibn Hâtim que, l'Ifrîqiya*** devenant un centre ***attractif, l'on assiste*** à ***la venue des*** transmetteurs et des ***savants irakiens qui allaient*** enseigner et propager la culture. On sait en effet que Yazïd était un mécène réputé, et son illustre naissance comme son origine irakienne lui valaient de conserver des attaches à Basra. Des poètes se pressèrent à sa cour et le louèrent, tels Rabï'a ibn Thàbit ar-Raqqï al-Asadî, al-Mishar at-Tamïmï et Ibn al-Mawlâ. Mais les savants réputés ne furent pas moins nombreux ; citons Yùnus le grammairien, de l'Ecole de Basra, Qutayba al-Ju'fî grammairien de l'Ecole de Kûfa, et les ruwwàt Ibn Awana al-Kalbï et Ibn at-Tirrimàh. Ces hommes vendaient leur talent ou leur science puis revenaient en Orient si bien qu'on ne peut en aucune façon les considérer comme représentatifs de la culture ifriqiyenne, mais ils contribuèrent à donner un grand éclat à la période muhallabide et à semer sur cette terre d'Afrique les charmes de la langue arabe.

On peut se demander légitimement pourquoi il n'y eut pas ici de grands transmetteurs et de grands linguistes. Mais en vérité c'est là aussi le cas de l'Égypte. Ces deux provinces sont en effet éloignées, à des degrés différents, du noyau central de l'arabisme, et par ailleurs, l'Ifrîqiya était une province conquise sur le tard. L'arabisme ifriqiyen demeure marginal et comme coupé de ses sources : en ce sens, il n'avait et ne saurait avoir la créativité de celui de l'Irak à la même époque. Aussi, en ce domaine comme en d'autres, la période des *Wulât* fut-elle avant tout une période de réceptivité et

d'assimilation, une période formative de la personnalité arabe nouvellement acquise du pays.

III
L'évolution politique intérieure

Entre 84 et 184 H., pendant un siècle de domination arabe directe, révoltes khàrijites et séditions militaires se multiplièrent pour donner à l'époque un caractère éminemment troublé. Après une tranche de quarante ans de calme relatif (84-122) marquée par la poursuite de l'expansion et l'organisation intérieure, l'explosion khàrijite vint tout remettre en question et l'on entre dès lors dans une ère de désordre qui ne cessera - et encore pas tout à fait - qu'avec l'instauration du régime aghlabide.

1. La « Paix arabe » (84-122)

Sous Musa ibn Nusayr, l'Ifrïqiya devient la base de l'expansion vers l'Ouest. Nous sommes encore dans une phase de conquête assez obscure. Le Maghreb extrême se plie au joug de l'envahisseur puis, à son tour, l'Espagne est réduite à merci (92-94). Le phénomène politique d'ordre interne le plus frappant est le développement de la puissance nusayride, servi par l'afflux des richesses de la conquête. Musà et ses fils : Abdallah, Marwàn, Abd al-'Azïz, Abd al-Malik, tiennent l'Occident musulman par leurs bienfaits et y installent leurs réseaux de clientèle. En même temps, les groupements d'Arabes immigrés se font de plus en plus nombreux mais l'Espagne, nouvellement conquise, en attire la plupart. Le monde berbère est à genoux et collabore avec les conquérants. Rien de ce qui travaille l'Orient à la même époque ne se fait sentir ici comme si la politique n'avait pas de dynamique propre, et l'Ifrïqiya pèsera très peu dans le destin politique de l'Islam.

Mais en 96, Musa est rappelé en Orient et dès lors commence pour lui et pour sa famille une période de persécution. Taxés de la somme de 300.000 dinars, ses proches et ses *mawâlï* sont ruinés et

pourchassés. 'Abdallah, qui l'a remplacé à Kairouan, est pris par le nouveau gouverneur Muhammad ibn Yazïd, et exécuté. Pendant une dizaine d'années, les gouverneurs successifs auront à cœur de liquider l'influence nusayride en Ifrîqiya : ils n'y réussiront que partiellement.

Il semble que les luttes claniques entre Qaysites et Kalbites aient pénétré l'Ifrïqiya. La ***majorité*** yéménite éprouve ***des difficultés avec*** les gouverneurs qaysites et réussit à faire rappeler 'Ubaydah ibn Abd ar-Rahmàn al-Sulami, (110-114), pour avoir trop franchement privilégié les Qaysites. La politique califale vis-à-vis du Maghreb devient un savant dosage entre les deux groupements, se concrétisant par des nominations de gouverneurs tour à tour appartenant à l'un ou l'autre parti. Mais plus importante encore est la prise de conscience des Arabes africains de leur solidarité, et l'apparition chez eux de personnages influents ou de groupes de pression. Il est remarquable du reste que la chute de la famille nusayride ait été compensée par la montée vertigineuse des Fihrïtes qui allaient se poser comme les leaders des Arabes ifrïqiyens.

Mais finalement, ce ne sont là que saillies mineures sur un fond d'uniformité. La paix arabe est réelle et se fait sentir bénéfiquement dans la restauration de l'économie et dans la construction d'une nouvelle civilisation, dans l'islamisation et dans l'adaptation réciproque entre vainqueurs et vaincus. Cependant des haines et des rancunes s'étaient accumulées qui allaient bientôt secouer jusque dans ses fondements l'autorité kairouanaise et derrière elle l'autorité du calife.

2. La crise de 122-127

La fin du califat de Hishàm (105-125) fut pour le monde musulman en son entier le signal d'une grave crise générale. En Ifrîqiya, deux faits majeurs retiennent l'attention : l'éclatement des troubles khàrijites et la naissance d'un pouvoir ifrïqiyen autonome sous la direction des Fihrïtes.

Depuis que le mouvement khàrijite avait été arrêté dans les provinces centrales d'Orient, il cherchait à reprendre vie dans les

régions périphériques d'Iran et du Maghreb. Des *duât* ou propagandistes parmi les Arabes et les *mawâli* orientaux se disséminèrent dans les tribus berbères et réussirent à y implanter le *sufisme* et *Xibadhisme,* deux formes modérées de la doctrine khârijite en comparaison de la terrible virulence de l'*azraqisme.* Mais tel quel, ce khàrijisme restait une doctrine d'essence révolutionnaire et presque asociale. De toute évidence, et politiquement parlant, il pouvait exprimer adéquatement la hargne revendicative du monde berbère des tribus et des couches plébéiennes des villes et son adoption correspondait à un malaise profond et général dans la société berbère. Islamisée, celle-ci souffrait moins du régime fiscal théorique qui lui était assigné que d'une volonté systématique du vainqueur de lui refuser l'égalité de fait dans l'armée et dans la vie sociale.

Les Berbères se sentaient brimés, déconsidérés, méprisés et renouèrent ainsi avec leurs vieilles traditions de révolte qui étaient une riposte à la terrible condition qui leur avait toujours été faite dans leur propre pays. Les chroniqueurs nous rapportent qu'une délégation de Berbères fut envoyée à Hisham ibn' Abd al-Malik en vue de se plaindre des agissements injustes des gouverneurs mais qu'elle ne fut ni reçue ni entendue.

En 116 H., arrivait comme gouverneur de Kairouan 'Ubaydallàh ibn al-Habhàb, celui-là même dont le comportement maladroit en tant que *wâlî* du Kharâj avait provoqué en Egypte les révoltes coptes. Il ne tarda pas en Ifrlqiya à multiplier les exactions et traita le pays en terre à butin. Ainsi, par son ordre, le a*mil* ou préfet de Tanger voulut « quinter » les tribus du Sus-proche. La prétention était énorme et ne tarda pas à être l'occasion et le signal de la révolte.

Les tribus du Maghreb extrême se soulevèrent aussitôt sous la direction d'un ancien porteur d'eau Maysara le Matjarite qui se proclama, comme de juste, calife après avoir assassiné le *'âmiV*Umar ibn 'Abdallah al-Murâdï. Peu de temps après, l'armée arabe commandée par deux des meilleurs généraux ifrïqiyens Khàlid ibn Abï Habib et Habib ibn Abl 'Ubayda subissait une grave défaite sur les bords du Chélif. Khâlid y perdit la vie ainsi que bon nombre

parmi les plus nobles des chefs arabes d'où le qualificatif de « bataille des nobles » donné à cet affrontement sans précédent.

L'année d'après, le nouveau gouverneur Kulthùm ibn 'Iyàdh se mesurait à l'armée de Khàlid ibn Humayd le Zénatien qui avait remplacé Maysara à la tête de la révolte et, bien que soutenu par des troupes syriennes venues spécialement d'Orient, il ne put éviter un désastre sur le Sebù (124) et fut tué ainsi que Habib ibn Abi 'Ubayda au cours du combat.

Le Khàrijisme sortait ainsi vainqueur de ce double affrontement et le Maghreb tout entier bascula dans la subversion. Le mouvement se répercuta de l'Extrême-Occident en Ifrïqiya, si bien que Kairouan allait être pris entre deux feux : la Tripolitaine et le Zâb. Ces deux provinces étaient, on l'a vu, les zones les plus berbérisées de l'Ifrîqiya ; désormais la rébellion allait s'y fixer. Mais on aurait tort de supposer que le Khàrijisme était le fait d'une fraction berbère plutôt que d'une autre. E. E Gautier admettait en particulier une prépondérance écrasante des Zénètes dans ce mouvement. Or non seulement la notion de Zénète ne pouvait à cette époque avoir la compréhension qu'elle eut plus tard, mais en plus, l'examen minutieux des textes révèle la participation massive et générale de tous les Berbères aux menées khàrijites. Le Khàrijisme prit en effet très vite une ampleur démesurée et s'identifia à la cause berbère dans son ensemble.

Le nouveau gouverneur Hanzala ibn Safwàn nommé en 124 H. n'eut pas besoin d'aller chercher les insurgés. Du Zâb, ceux-ci se dirigèrent vers Kairouan en deux groupes commandés l'un par 'Ukàsha le Sufrlte et rassemblant « toutes les tribus berbères » au dire des annalistes, l'autre par Abd al-Wàhid ibn Yazïd et composé essentiellement de Hawwàriens. Les deux armées n'arrivèrent pas en même temps devant Kairouan, ce qui sauva la situation de Hanzala. Celui-ci s'attaqua d'abord à 'Ukàsha qu'il écrasa à la bataille d'al-Qarn puis vainquit Abd al-Wàhid à la bataille d'al-Asnàm (124 H.). Ces deux rencontres eurent un retentissement considérable en Orient et donnèrent un coup d'arrêt provisoire aux menaces khàrijites sur Kairouan.

De 124 à 127, la wilâya put jouir d'un calme relatif. Mais aussitôt, une rébellion, d'origine arabe cette fois, se déclarait à Tunis ayant à sa tête un Fihrite ifriqiyen : 'Abd ar-Rahmàn ibn Habib. Après la défaite du Sebu et la mort de son père Habib ibn Abï 'Ubayda, Abd ar-Rahmàn ibn Habib s'était réfugié en Espagne avec ses fidèles. Rentré en 127 H. à Tunis, il put grouper d'autant plus facilement les Arabes Ifriqiyens autour de lui qu'il en était le représentant le plus prestigieux. Très vite, le mouvement grandit, s'imposa et le gouverneur Hanzala ne put lui résister. En 127 H., il partit de Kairouan et abandonna le pays au Fihrite. Acte scissionniste et qui eût semblé, dans d'autres temps, d'une extrême gravité, ce n'était maintenant qu'un épisode nouveau dans la déliquescence générale de l'autorité dans l'Empire musulman.

3. Le gouvernement des Fihrites en Ifrïqiya : 127-140

Abd ar-Rahmàn prit donc le pouvoir à Kairouan mais il ne coupa pas les ponts avec le gouvernement central.

Dès l'année 129 H., il porta son allégeance sur Marwàn ibn Muhammad qui, dans l'impuissance où il était de contrôler toutes les provinces, l'accepta. 'Abd ar-Rahmàn gouverna cependant l'Ifrïqiya en maître autonome et avec une énergie peu commune. Il maintint l'ordre public par la terreur et opéra des massacres dans les tribus berbères. Durant dix ans (129-139) le khàrijisme s'assoupit et régressa. Sa politique extérieure ne fut pas moins agressive : suivant une tradition ininterrompue depuis la conquête, il multiplia les razzias en Sicile et en Sardaigne.

Mais en 132, l'écroulement de la dynastie omayade le délia de son serment si bien que l'autonomie de fait de l'Ifrïqiya se réalisa aussi sur le plan juridique. Pas pour longtemps cependant car en 136, le calife Abu al-Abbàs nommait son oncle Sàlih ibn 'Alï gouverneur d'Egypte, de Palestine et d'Ifrîqiya et une armée était rassemblée à Fustàt pour envahir le Maghreb et y imposer l'étendard abbasside. Sans doute, 'Abd ar-Rahmàn était-il hostile au nouveau régime, ce qui explique qu'il ouvrit largement son territoire aux

réfugiés omayades mais il dut reconnaître la suzeraineté du calife al-Mansur en 137 qui, dans ces conditions, décommanda l'expédition projetée par son frère. Le calife aurait cependant manifesté des exigences irréalisables à l'égard de l'Ifrïqiya : 'Abd ar-Rahmàn en fit un prétexte de rupture et, se posant en champion de l'intégrité de sa province, se délia de sa *baya* et affirma publiquement l'autonomie de son gouvernement. Mais les esprits n'étaient pas mûrs pour une pareille entreprise : bon nombre de chefs arabes répugnaient en effet à soutenir une scission. L'autoritarisme des méthodes de 'Abd ar-Rahmàn les inquiétait par ailleurs et leur pesait. Aussi une conspiration ne tarda-t-elle pas à se nouer la même année (137) autour de ses deux frères Alyas et 'Abd al-Wàrith dont l'intention prêtée à l'émir de confier le pouvoir après lui à son fils Habib contribua à susciter et à nourrir les griefs. Abd ar-Rahmàn fut assassiné de la main propre d'Alyàs qui prit le pouvoir à sa place.

Cet acte allait plonger de nouveau l'Ifrïqiya dans la plus sombre anarchie. Un conflit des plus aigus opposa le nouvel émir à son neveu Habib ibn Abd ar-Rahmàn qui, aidé par son oncle 'Imràn et par les clients de son père, affirma ses prétentions au pouvoir et proclama sa volonté de venger son père.

Après un premier accord de partage de l'Ifrïqiya entre les trois protagonistes Alyàs, Habib et 'Imràn qui fit long feu, Alyas réussit à vaincre son neveu et l'envoya en exil. Mais bientôt celui-ci revenait en force et réussissait à éliminer et à tuer son adversaire (138 H.). Restait à neutraliser Abd al-Wàrith le frère et l'allié d'Alyàs. C'est là qu'intervinrent les Berbères khàrijites dont la branche Warfajjuma prit fait et cause pour ce dernier. Après qu'il eut défait Habib, son chef 'Àsim ibn Jamîl marcha de Gabès sur Kairouan, appelé semble-t-il par quelques éléments kairouanais (139). Le cadi Abu Kurayb essaya en vain d'organiser la résistance devant les portes de la ville et se fit tuer ainsi que la plupart des mille hommes de religion qui allèrent avec lui à la rencontre de l'ennemi. Les Warfajjuma entrèrent à Kairouan

et y commirent les pires excès, puis, après quelques péripéties, Habib lui-même succombait devant eux (140). L'anarchie culmina en Ifriqiya quand les khàrijites se mirent à s'entretuer et l'on vit des tribus tripolitaines commandées par Abu al-Khattàba al-Ma'àfirï chasser les Warfajjuma de Kairouan et prendre leur place. Abu al-Khattàba allait consolider son autorité et agir en maître en Ifriqiya pendant quatre ans (140-144). Une armée envoyée contre lui par le gouverneur de l'Egypte Ibn al-Ash'ath (142) fut écrasée sur la côte tripolitaine. Jamais la domination arabe ne fut plus près de sa perte, et cependant que se constituait le royaume de Sijilmàsa, la province d'Ifrïqiya était à son tour en passe de devenir un royaume berbère. Il était en effet évident que les éléments arabes venus lors de la conquête et au cours de l'époque omayade s'étaient épuisés et se montraient les témoins impatients d'un sursaut salutaire.

4. La reprise abbasside (144-155/761-771)

Précisément, le gouvernement abbasside en dépêchant Ibn al-Ash'ath en Ifriqiya avec 40.000 hommes allait y injecter un sang nouveau et y consolider la présence arabe si compromise. La reprise sera cependant difficile et chaotique car, non seulement le danger khàrijite était et restait encore menaçant, mais encore l'afflux de soldats arabo-khuràsàniens allait s'affirmer comme un éminent facteur de troubles par lui-même. Les révoltes militaires venaient donc s'adjoindre aux révoltes berbères puis les remplacer.

Dans un premier temps, les victoires des armées abbassides furent faciles et totales : des dissensions surgirent entre les Hawwàra et les Zenàta d'Abu al-Hattàb et permirent à Ibn al-Ash'ath de les réduire à merci. Une expédition dans le Sud-tripolitain fit par ailleurs s'abattre la répression sur les oasis ibàdhites de Waddàn et de Zwïla. L'action du général arabe avait abouti à l'éviction du khàrijisme du territoire tunisien ainsi qu'à l'extinction provisoire de ses foyers tripolitains. La révolte, partie de Tanger et du Maghreb-extrême et propagée de là en Ifriqiya, se préparait à refaire le chemin inverse et

à refluer lentement d'Est en Ouest. En l'occurrence, le Zâb s'affirmait maintenant comme le môle principal de résistance et le centre d'attraction des expéditions militaires arabes. Mais plus le danger khârijite s'atténuait, plus l'action séditieuse du Jund se faisait forte : ainsi en 148 H., et après ses éclatantes victoires, Ibn al-Ash'ath, en butte à l'hostilité de ses troupes, se vit contraint d'abandonner son gouvernement et de repartir en Orient. Institué à sa place par le calife, al-Aghlab ibn Sâlim prit le chemin du Zâb dans l'intention de combattre Abu Qurra le sufrite qui, au bruit de son arrivée, quitta les lieux et fuit vers l'Ouest. En vain al-Aghlab essaya-t-il de le poursuivre, les troupes, le danger immédiat écarté, ne songeaient plus qu'à revenir à leurs foyers et les généraux entretenaient en eux cet esprit d'indiscipline. Bientôt une nouvelle sédition dirigée par al-Hasan ibn Harb éclatait à Tunis et obligeait le gouverneur à rebrousser chemin et à accepter un engagement inégal où il devait perdre la vie (150/767).

La nomination au poste de gouverneur du premier des Muhallabides, Amr ibn Hafs ibn Qabïsa, coincida avec une recrudescence des menées khàrijites. Encerclé à Tubna dans le Zâb par la multitude berbère, Amr ne put se sauver qu'en soudoyant le frère d'Abu Qurra l'ifrénide. Mais une fois à Kairouan, il dut soutenir un siège encore plus terrible et se fit tuer dans une sortie (154). Abu Hâtim l'ibâdhite entra de vive force dans la ville capitale qui fut ainsi livrée pour la troisième fois aux violences des troupes khàrijites (154). La plus confuse anarchie régnait de nouveau dans le pays. Aussi le gouvernement de Bagdad se décida-t-il cette fois à un effort sérieux et dépêcha-t-il un homme connu pour son énergie et sa valeur personnelle : Yazïd ibn Hâtim le muhallabide, qu'accompagnait une armée de 60.000 hommes, la plus forte qui ait jamais pénétré en Ifrîqiya arabe (155 H/771).

5. *L'apogée muhallabide (155-177/771-793)*

Sur cette période de près d'un quart de siècle, une quinzaine d'années correspondent au gouvernement de Yazïd ibn Hâtim et reçurent de sa puissante personnalité une marque profonde. Âge d'or et de splendeur où sur le plan de la civilisation matérielle

comme sur celui de la culture, les bases de ce que serait l'Ifrîqiya médiévale étaient jetées. Politiquement parlant, le pouvoir prenait une allure dynastique mais sans automatisme ni hérédité directe : le gouvernement califal était pénétré de la nécessité de maintenir en Ifrïqiya cette branche muhallabide issue de Qabïsa parce qu'elle avait su se créer un réseau de clients et de fidèles mais n'abdiquait pas pour autant son droit de nommer la personne de son choix. C'est ainsi que Dàwud fils de Yazïd ibn Hàtim n'assura qu'un interrègne de neuf mois après la mort de son père et fut remplacé par Rawh ibn Hàtim (171) et bien que le choix des Ifrïqiyens se fût porté, après la disparition de ce dernier, sur son fils Qabïsa, les ordres califaux désignèrent Nasr ibn Habïb qui aussitôt, et par l'entremise du chef de la *shurta* et d'un général, prit possession des rênes de l'autorité d'une manière dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle fut inélégante.

Les Muhallabides, du moins jusqu'à l'avènement d'al-Fadhl ibn Rawh (177), gouvernèrent en usant de leur prestige social et de l'influence de leur famille comme de l'étendue de leurs richesses. Yazïd s'appuya en outre sur l'armée, qu'il amena avec lui et qui lui était dévouée, pour faire taire les revendications de l'ancien Jund omayade et des éléments venus avec Ibn al-Ash'ath. Durant toute cette période, il n'y eut pas de sédition militaire mais c'était un équilibre singulièrement instable. Les troubles provinrent surtout du khàrijisme mais là aussi la main de Yazïd fut heureuse. Dès les années 155-156, il mettait lui-même hors de combat Abu Hàtim et ses hommes, envoyait un de ses généraux éteindre les foyers insurrectionnels du Zàb, faisait réprimer par ailleurs un mouvement hawwàrite d'origine tripolitaine. Peu après la mort de Yazïd (170), une nouvelle flambée se déclarait mais Dàwud se chargea de son extinction et, pourchassant vigoureusement les dernières bandes, il s'affirma comme le fossoyeur du khàrijisme maghrébin en tant que mouvement de rébellion. En réalité, le khàrijisme, en plus du fait qu'il lui était difficile de résister à un afflux d'hommes aussi

Monnaie de Yazid ibn Hatim (154-170 / 770-786)





Ce walï est sans doute le plus important personnage de la dynastie Muhallabide qui gouverna l'ifriqiya durant un quart de siècle. Avant de venir en Ifriqiya, il avait déjà une carrière impressionnante. Homme de confiance du Calife abbasside al-Mansùr, avec lequel il entretenait d'excellents rapports, il fut chargé des wilaya de Perse, de Sind, d Azerbaïdjan, d'Arménie et d'Egypte. En 154, al-Mansûr lui confie le gouvernement de l'Ifrïqiya avec la mission principale de mettre fin aux révoltes khàrijites et aux velléités de dissensions qui secouaient la province depuis les dernières années des omayades. Arrivé à Kairouan, il arrêta la révolte berbère et entreprit une politique édilitaire très active.

Quelques auteurs arabes, tel al-Raqiq, le considèrent comme étant le véritable fondateur de Kairouan. Ils lui attribuent, entre autres, la réfection de la grande mosquée de Kairouan, la construction de quelques bassins hydrauliques et le réaménagement du souk du simat. Parmi les signes de l'activité économique florissante du pays lors de sa période, l'on signale plusieurs pièces de monnaies, et plus précisément des fils, ainsi que des étalons en verre. Pareille émission semblerait s'inscrire dans les prérogatives des gouverneurs qui étaient autorisés à émettre les petites coupures en cuivre sans que cela ne remette en question l'autorité du calife. Il est vrai aussi que ce monnayage provincial toléré par les souverains abbassides est resté profondément influencé par celui de Bagdad tant sur la forme que sur le fond. Il fut frappé en grande quantité pour subvenir aux besoins de la vie quotidienne, alors que les pièces d'or et d'argent servaient surtout pour les affaires importantes et le grand commerce.

important que celui qui accompagna Yazïd, s'était épuisé par la longueur et l'inanité de la lutte. L'émergence, un peu partout, au Maghreb, de principautés dissidentes et khârijistes absorba une part de sa virulence et le fit s'assagir, de même que la venue au Maghreb extrême de l'alawite Idrîs en 170 et le succès de son entreprise détournèrent l'énergie berbère vers des buts constructifs. Mais inversement, la disparition du danger berbère opéra un réveil brutal des appétits et des divisions du Jund si bien que la fin de notre période allait être marquée par un état endémique de troubles.

6. Les troubles de la fin du VIII siècle (177-184/793-800)

Sous le dernier des Muhallabides, al-Fadhl ibn Rawh, comme sous ses successeurs Harthama ibn A'yan et Muhammad ibn Muqâtil al-'Akkï, les révoltes militaires du Jund arabo-khuràsànien se multiplièrent. Il était évident en effet qu'après la victoire sur le khârijisme, un si grand nombre de soldats ne saurait rester inactif sans danger pour le gouvernement. Les recrues abbassides étaient par ailleurs cantonnées dans des garnisons et ne se mêlaient pas à la population civile. L'isolement auquel elles étaient contraintes ne pouvait qu'amplifier les excitations collectives. La majorité du Jund était fixée à Tunis, loin du pouvoir, qui accumula en outre les maladresses. Enfin, la professionnalisation progressive de l'armée musulmane et la personnalisation du commandement aggravèrent l'esprit revendicatif et ouvrirent la voie aux ambitions des généraux.

En 178, le Jund de Tunis se révolta contre al-Fadhl et plaça à sa tête Ibn al-Jàrùd qui marcha sur Kairouan et écrasa le gouverneur et son armée. En vain ce dernier essaya-t-il de se fortifier à l'intérieur de Kairouan ; ses propres officiers solidaires de leurs collègues leur ouvrirent les portes. Al-Fadhl fut chassé de la capitale et, dirigé sur la Tripolitaine, il fut rejoint et tué. Ibn al-Jàrud prit provisoirement le pouvoir puis, pour montrer que tel n'était pas son but et qu'il s'était rebellé pour défendre simplement les droits de l'armée, il s'en désista et fut envoyé auprès du Calife par le nouveau gouverneur (179).

La deuxième grande sédition éclata en 183 et prit pour cible le gouverneur al-'Akkï qui se rendit odieux envers tout le monde par son arbitraire et diminua en particulier les soldes. Menés par Tammàm ibn Tamîm, les Jund de Tunis bousculèrent de nouveau l'armée du gouverneur et pénétrèrent à Kairouan. C'est là qu'intervint Ibrahim ibn al-Aghlab, gouverneur ambitieux du Zâb et militaire de carrière qui, jouant le jeu de la légitimité, vint à la rescousse d'al-'Akkï et put défaire la rébellion. En somme, la wilâya devenait l'enjeu de la rivalité des généraux dont la victoire de l'un ou de l'autre contribuait également à ruiner le prestige et le crédit de la fonction de gouverneur. Aussi bien la victoire d'Ibn al-Aghlab, bien qu'allant dans le sens de l'ordre établi, put-elle signifier précisément le contraire pour les contemporains. Et c'est ce qui explique que le calife Hàrun, rendant en même temps hommage à la valeur de l'homme, le plaça à la tête de l'Ifrïqiya avec une délégation de pouvoirs qui équivalait à une réelle autonomie (184/800).

Conclusion

La période de la conquête et de son organisation (milieu du VIIe-fin du VIIIe s.) fut une période capitale dans l'histoire de l'Ifrïqiya, un de ces moments qui comptent dans le destin des peuples. À elle, la Tunisie doit d'être ce qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire un pays musulman et arabe. En ce sens, il ne faudrait pas se faire trop d'illusions sur les continuités qui avaient pu persister : la civilisation punique, la culture latine, l'empreinte grecque, tout fut étouffé par l'Islam et définitivement. L'Ifrïqiya du VIIIe s. faisait avant tout partie de l'Empire musulman et plus encore que d'une construction politique quelconque, de la patrie musulmane, de la Maison de l'Islam : « Dâr al-Islàm ». Alors que les autres dominations avaient très peu touché les masses autochtones, la domination arabe avait en effet à sa disposition une foi terriblement contagieuse.

Certes, dans sa première phase, la présence arabe prit l'allure d'une domination politique, militaire et sociale, toujours contestée. La fusion ethnique n'avait pas encore eu *lieu* mais les virtualités étaient déjà posées d'une naissance de l'autochtone à l'histoire et de sa participation future à la civilisation humaine par le biais de la civilisation islamique.

Comme toute époque de transition, celle-ci fut particulièrement troublée, mais l'Etat, constamment menacé, ne fut jamais submergé par les attaques du corps social.

Le khàrijisme s'appuyant au début sur une conjonction des tribus berbères et de la plèbe des villes, puis uniquement sur les tribus, prit les allures d'une rage destructrice et confuse. Mais le khàrijisme maghrébin sut se montrer aussi constructif, créa des principautés structurées et laissa donc un héritage qui fut cependant chèrement payé par la disparition d'ethnies entières et une grave ponction démographique. Dans l'ensemble, il répéta l'échec de la résistance à la conquête avec un entêtement étonnant et presque émouvant, mais il est significatif que le principe de cohésion qui cimenta la révolte berbère, le khàrijisme, fût une doctrine empruntée à l'envahisseur. En somme, la domination arabe était sapée par un principe musulman - contradiction essentielle mais combien féconde de cette domination ! - mais un principe incapable toutefois d'imposer une unanimité parce que d'un exclusivisme farouche et qui ne pouvait fonder que des îlots de pureté dans un monde impur.

Dans un autre ordre d'idées, les séditions du Jund révélaient d'autres contradictions de l'Islam conquérant. L'Ifrîqiya vécut par elles l'effondrement de l'organisation arabe de la conquête, système primitif, harmonieux et équilibré en son temps, mais qui ne pouvait faire face à de nouveaux besoins. Autrement dit, les fondements institutionnels et psycho-sociaux d'un Empire trop étiré s'étaient énervés ; paradoxalement, l'Ifrîqiya, une des dernières conquêtes des Arabes, fut une des premières à sortir de l'obédience directe du Califat, parce que précisément, et pour cette raison, les

contradictions nées de la conquête y étaient, comme au Khuràsàn, des plus virulentes.

Les Arabes de cette époque accomplirent, malgré tout, une oeuvre grandiose et d'autant plus méritoire qu'elle fut difficile et sans cesse remise en question. Mais cette œuvre avait aussi ses limites et ses faiblesses qui ne se marqueront pas moins fortement ni moins durablement que les apports positifs dans le visage historique de la Tunisie.

Liste chronologique des conquérants et des gouverneurs de l'Ifriqiya (27-184 : 648-800)

Abdullah ibn Sa'ad ibn Abî Sarh	27/648
Mu'âwiya Ibn Hudaij	45/665
'Uqba ibn Nâfi'	50/670
Abu al-Muhâjir Dinar	55/675
'Uqba ibn Nâfi'	62/ 682
Zuhayr ibn Qays al-Balawï	67/687
Hassan ibn Nu'mân	69/689
Musa ibn Nusayr	78/697
Muhammad ibn Yazïd	96/715
Ismà'ïl ibn Abï al-Muhâjir	99/718
Yazïd ibn Abï Muslim	101/720
Muhammad ibn Aws al-Ansàrï	102/720
Bishr ibn Safwàn al-Kalbî	102/721
'Ubayda ibn abd ar-Rahmàn al-Salamï	110/728
'Uqba ibn Qudàma	114/732
'Ubayd Allah ibn al-Habhàb	116/734
Kulthûm ibn 'Yàdh	123/742
Hanzala ibn Safwàn	124/742
Abd ar-Rahmàn ibn Habib	127/745
Abu al Khattàb al-Ma'àfirï	141/758
Muhammad ibn al-Ash'ath	143/760
'Issa ibn Musà al-Khurasànï	148/765
Al-Aghlab ibn Sàlim al-Tamlmï	148/765
'Amr ibn Hafs al-Muhallabï	151/768
Jamïl ibn Hafs	154/771
Yàzid ibn Hâtim	155/772
Dàwûd ibn Yazïd	170/787
Rawh ibn Hâtim	171/788
Nasr Ibn Habib	174/791
Al-Fadhl ibn Rawh	177/793
Harthama ibn A'youn	179/795
Muhammad ibn Muqàtil al-'Akkï	181/797

Les dates correspondent à l'année de leur arrivée.

La légende de Abdallah Ibn Jaafar



Abdallah Ibn Jaafar et Lalla Yamina. Peinture sous-verre
signée Mahmoud El Feriani. Sfax, vers 1890 *(Collection Ali Bellagha)*

Cette peinture sous-verre qui date de la fin du XIX s. représente Abdallah Ibn Jaafar l'un des chefs de la deuxième expédition arabe en Ifrîqiya qui eut lieu en 647, à laquelle prirent part sept compagnons du Prophète dont le nom commence par Abdallah et connue sous le nom « d'expédition des sept Abdallah ». L'événement est resté vivant dans la mémoire collective et connut un regain d'intérêt à la suite de l'occupation française et de l'instauration du Protectorat en 1881. Devenue légendaire, cet événement est « raconté » dans cette peinture narrative dont la qualité artistique est évidente.

Au centre de la composition le héros sanctifié (Sidna Abdallah) emporte sur son cheval noir Lalla Yamina fille du gouverneur de la province d'Afrique, le Patrice Grégoire (le vaincu de Sbeitla). La princesse, toujours selon la légende, aurait vu Abdallah Ibn Jaafar en rêve et répondu à son appel pour embrasser l'Islam.

De part et d'autre du couple triomphant, l'artiste a représenté à gauche l'armée des infidèles (les Byzantins) et à droite l'armée des musulmans. Dans cette peinture, dont le caractère hagiographique est évident, tout est construit selon un principe simple, voire simpliste, jusque dans les détails iconographiques : l'opposition entre le bien et le mal.

Références bibliographiques

I - Chroniques

IBN ABD AL-HAKAM

Futuh Misr wa-l Maghrib, édit. Toney, Leyde 1920, ou édition incomplète mais utile de 'Amir, le Caire 1961. Sur les précautions à prendre pour son utilisation, voir l'étude critique de R. Brunschvig, *Ibn 'Abd al-Hakam et la conquête de ^Afrique du Nord par les Arabes*, Annales de l'Institut d'Etudes Orientales d'Alger, VI, 1942-7.

BALADHURI

Futuh al Buldân, le Caire 1932.

Pseudo, IBN QUTAYBA

Al-Imâma wa-l Siyâsa, Le Caire, 1904.

KlNDI

Kitâb wulât Misr, Beyrouth 1959.

IBN AL-RAQIQ

Târïkh, Tunis, 1966.

IBN AL-'IDARI

Al-Bayân al-Moghrib, éd. Lévi-Provençal, Leyde 1948, reproduite tout récemment par Dâr al-Thaqâfa, Beyrouth.

IBN AL-ATIR

Al-Kâmil, Torberg, 1851-1876, ou du Caire, 1950, ou de Beyrouth, 1965.

NUWAYRI

Nihâyat al-Arab..., dans de Slane, Histoire des Berbères, I, 1925-56 ; la partie complète concernant le Maghrib est manuscrite et conservée au Caire sous le n° 22.

IBN AL-QUTIYYA

T*ârih ifiitâh al-Andalus,* Beyrouth, 1957.

ANONYME

Akhbâr Majmu'a, Madrid 1867 (reproduit).

IBN KHALDUN

Kitâb al-'Ibar... Consulter la traduction de Slane, I.

2 - *Ouvrages biographiques*

ABU-L 'ARAB ET HUSANI

Tabaqât 'Ulamâ Ifrïqiya, éd. Ben Cheneb, Alger 1914, ou Tunis, 1968.

MALIKI

Riyâd al-nufus, I, éd. Munis, le Caire, 1951.

IBN AL-ABBAR

Al-Hulla as-sayara, éd. Munis, le Caire, 1963.

AL-DABBAG ET IBN NAGI

Ma 'âlim al-Imâm fi ma'rifat ahlal-Qayrawân, Tunis 1320 H.

Utiles également à consulter sont les ouvrages ibâdhites dont la plupart sont encore à l'état manuscrit.

WISYANII

Kitâb al-Siyar, ms. 277 de la collection Smogorzewski.

ABU ZAKARIYA

Kitâb al Slra wa akhbâr al-masâ ih, trad. Masqueray, 1878.

SAMMAHI

Kitâb al-Siyar, éd. Lith. Le Caire, 1883-4.

5 - *Ouvrages de droit*

SAHNÛN

Mudawwana, le Caire, 1323.

DAWUDI

Kitâb al-Amwâl, in Etudes d'Orientalisme dédiées à la mémoire de Levi-Provençal, II, pp. 428-9.

IBN ABI ZAYD AL-QAYRAWANI

Al-Nawâdir wa-lZiyâdât, ms. n. 5192 de l'Université de Tunis.

4 - *Géographie*

Tous les géographes arabes peuvent être consultés avec intérêt. Mais trois d'entre eux sont particulièrement recommandables.

YA'QUBI

Kitâb al-Buldân, B. 6. A. tome VII, et trad. G. Wiet 1937.

BAKRI

Kitâb al-Masâlik walMamâlik, éd. trad. de Slane, Paris, 1911.

YAQUT

Mu'jam al-Buldân, nouvelle édition de Beyrouth.

5 - *Numismatique*

Catalogue de Lavoix, travaux de Miles et Walker, *A catalogue of the Arab - byzantine and pastreform umaiyad coins,* Londres, 1956.

L'IFRÏQIYA À L'ÉPOQUE AGHLABIDE

Par Mohamed Talbi

CHAPITRE PREMIER

Histoire politique

1. Le démembrement de l'Empire Abbasside

L'Emirat Aghlabide marque une étape décisive et déterminante dans l'histoire de l'Ifrïqiya, c'est-à-dire en somme de la Tunisie actuelle. Après près d'un siècle et demi d'histoire mouvementée dans le sillage de Damas puis de Bagdad, l'Ifrïqiya acquit en effet pour la première fois avec les Aghlabides son indépendance dans le cadre de *Da r al-Islam ,* et allait connaître, avec un calme relatif, une époque d'authentique prospérité intérieure et de véritable grandeur à l'extérieur, en participant, le plus souvent victorieusement, aux luttes que ne cessaient alors de se livrer l'Islam et la Chrétienté sur les flots et les pourtours de la Méditerranée.

Le début des Aghlabides avait été obscurci par la nature de nos sources souvent laconiques, contradictoires ou franchement erronées. Mais il n'est pas impossible d'élucider le problème. Et d'abord, pour saisir pleinement la nature du mouvement qui avait porté Ibrâhïm Ier et ses descendants au pouvoir, il nous faut le situer dans le cadre des forces centrifuges de désagrégation de l'Empire Abbasside qui avaient succédé aux forces centripètes des fulgurantes

ou laborieuses conquêtes. Successivement, sous l'effet de multiples facteurs parmi lesquels les dissensions politico-idéologiques et les particularismes jouèrent un rôle prépondérant, se séparèrent plus ou moins du Califat : les Omayades d'Espagne (139/756) ; les Suffîtes de Sijilmâsa (140/758) ; les Rustumides du Maghreb Central (160/776) ; les Idrissides du Maroc (173/788) ; les Tâhirides du Khorassan (205/820) ; Ahmad b. Adad du Tabaristân (205/820) ; les Saffârides du Sijistân (253/867) ; les Toulounides d'Egypte (254/868) ; et les Samânides de la Transoxiane (261/874). La sécession des Aghlabides (184/800) n'est qu'un élément de cette vaste réaction en chaîne.

2. Les débuts d'Ibrâhïm I"

Le fondateur de la première dynastie musulmane indépendante d'Ifrïqiya, Ibrahim I[er], appartenait aux Tamïm, et à travers eux aux Adnanites, c'est-à-dire aux Arabes du Nord qui avaient été de tout temps opposés aux Qahtanides, c'est-à-dire aux Arabes du Sud. Au début des grandes conquêtes musulmanes, les Tamïm envahirent le Khorassan. C'est là que s'étaient fixés d'abord les ancêtres d'Ibrahim I[er]. Là encore ils entrèrent en conflit avec les Muhallabides qui se rattachaient, à travers les Azd, aux Qahtanides, et qui avaient gouverné le Khorassan avant de se voir confier l'Ifrïqiya.

En Ifriqiya, Ibrahim I[er] allait retrouver les Muhallabides, et avec eux les haines accumulées dans le lointain Orient. Comment finit-il par s'établir dans la province qui fut jadis gouvernée par son père durant un court laps de temps ? Toutes les sources sont unanimes pour affirmer qu'il y échoua d'abord comme fugitif expulsé d'Egypte.

Al-Aghlab mort, ses enfants s'établirent en effet dans cette province. Fils d'un général prestigieux mort en servant la cause des Abbassides, Ibrahim y fit naturellement partie du *Jund,* c'est-à-dire de l'armée. Mais il manifesta aussi des penchants très vifs pour l'étude. Il suivit particulièrement les cours du célèbre al-Layth b. Sa'd

(m. 179/795) qui fut l'une des figures les plus marquantes du *fiqh* égyptien. Celui-ci fut même tellement frappé par le sérieux et les dons de son studieux élève qu'il lui offrit, en signe d'estime, une jeune *fàriya,* Jalàjil, la mère du futur Ziyâdat Allah I[er]. Mais Ibrahim n'était pas destiné à devenir le brillant *faqih* qu'il aurait pu être.

L'Egypte du VIII[e] s. finissant était secouée par d'incessantes révoltes du *Jund.* Ibrahim qui, selon le témoignage d'al-Balàdhurl, « était l'un des officiers le plus en vue du *Jund* d'Egypte», ne pouvait pas ne pas y prendre part. En fait il y prit certainement une part d'autant plus active que le gouverneur du moment était Muhallabide. Il participa très probablement au pillage du Trésor, pour y prélever juste son dû, nous assure-t-on. Aussi ne fut-il pas épargné, l'ordre une fois rétabli, par la mesure d'expulsion qui frappa les coupables qui furent exilés « en partie vers le Maghreb, en partie vers l'Orient ».

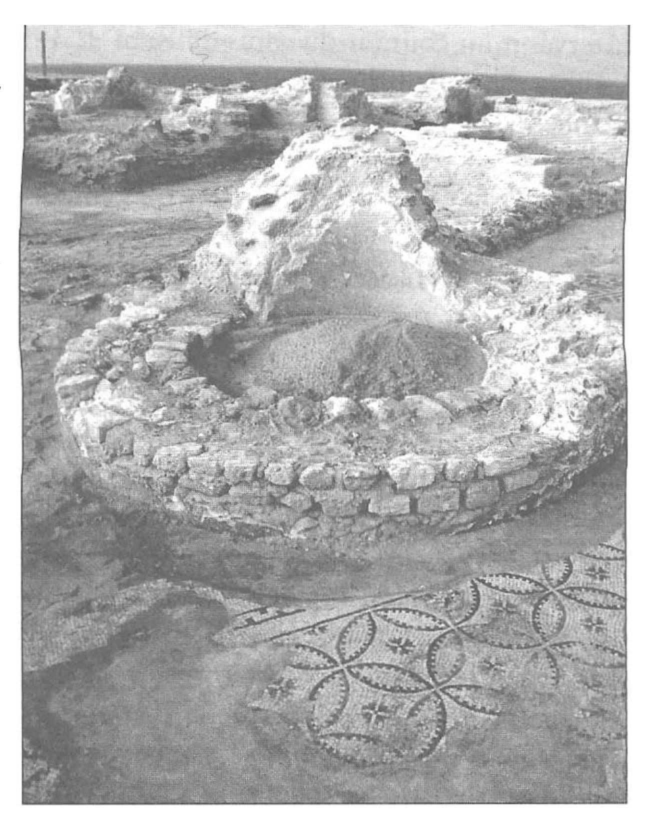
Ibrahim, indésirable en Égypte, prit donc la direction forcée du Zâb, alors gouverné aussi par un Muhallabide : al-Fadhl b. Rawh. Il arriva, nous dit-on, seul, le cœur serré. Suspect, placé sous la surveillance d'un ennemi héréditaire des Tamlm, il connut des moments difficiles.

Comment a-t-il pu surmonter les épreuves, se ressaisir et préparer son ascension ? Nulle source ne nous renseigne là-dessus. Nous nous trouvons donc réduits à des déductions. La première de ces déductions - elle découle du silence même des sources - est que la vie d'Ibrahim fut d'abord sans histoire. Instruit par ses démêlés d'Egypte, il dut réfléchir et comprendre que la voie la meilleure et la plus courte pour réaliser les ambitions est celle qui ne dévie pas de la légalité. Il est permis de penser que cette période de maturation et de méditation fut d'une importance décisive pour la carrière future d'Ibrahim. On ne le verra plus jamais, en effet, s'engager dans une action irréfléchie. Ibrahim dut donc employer son temps à effacer, par une conduite exemplaire, certains souvenirs, à calmer, en se tenant à l'écart des intrigues, certaines suspicions, à nouer des amitiés et à consolider sa position pour s'imposer, le moment venu,

comme *primus inter pares* parmi les *jund,* et comme la personnalité la plus marquante, l'arbitre de la situation dans le district abandonné par al-'Alâ b. Sa'ïd engagé dans la grande aventure ouverte par l'exécution d'al-Fadhl b. Rawh.

Aussi, en 178/794, trouvons-nous l'exilé de juin 790 jouissant, au Zâb, d'un prestige considérable. Aux yeux de ses collègues il était devenu le type même de l'officier modèle. Durant la tourmente soulevée par la révolte de Abda-wayh, Ibrahim eut la sagesse de se tenir à l'écart. Il ne pouvait en effet ni voler au secours d'un gouverneur muhallabide, dont il n'avait pas eu, par surcroît, à se féliciter, ni se ranger dans le camp de ses ennemis. La seule attitude possible était ou celle de l'évasive expectative, ou celle, à la rigueur, des prises de position poétiques, aux risques matériels limités et au bénéfice moral certain. « S'il m'avait appelé, j'aurais répondu à son appel, fonçant à la tête de la cavalerie des Sa'd Tamîm », fait dire un poème à Ibrahim à propos des malheurs d'al-Fadhl b. Rawh. Dans Je même poème Ibrahim fustige Nasr b. Habib al-Muhallabï, « le plus vil de tous les Muhallabides passés », accusé d'avoir livré son parent aux ennemis. Ibrahim faisait d'une pierre plusieurs coups : il faisait la satire des ennemis traditionnels de son clan ; se rangeait moralement du côté de la légalité ; justifiait son abstention ; et chantait ses mérites et ceux des siens. Un chef d'œuvre de *Fakhr* et de *Hijâ,* classique, à des fins politiques, que ce poème ! Il nous révèle aussi, et surtout qu'en Sha'bân 178 / octobre-novembre 794, date de l'exécution d'al-Fadhl b. Rawh, Ibrahim avait réussi à s'assurer au Zâb, un district où le souvenir de son père était encore vivant, une position bien solide, appuyée sur un fort contingent de Sa'd Tamîm qu'il avait su attirer et grouper autour de lui en prévision de toute éventualité. La tourmente apaisée, Ibrahim se vit offrir l'occasion de recueillir les fruits de sa prudente et sage conduite. Harthama, installé à Kairouan, était soucieux d'apaiser les esprits et de restaurer partout l'ordre et la légalité. Ibrahim sut intervenir adroitement auprès de lui, en appuyant sa démarche des indispensables protestations de fidélité aux Abbassides et des rituels présents. Ayant

Qasr Ibn al-Ja'ad de Monastir



Ce monument se dresse sur le petit îlot de Ghedamsi qui se trouve en face de la ville de Monastir. Il s'agit d'un ribât aghlabide signalé depuis l'an 256 h par les sources biographiques et tout particulièrement par al-Malikï dans son ouvrage « Riadh al-Nufûs ». Au début des années 1990 le monument a été fouillé par feu Khaled Moudoud qui a exhumé une structure qui s'avère d'une richesse extraordinaire. En effet, la bâtisse occupe un rectangle d'une trentaine de mètres de côté. La courtine, édifiée en moellons, est ponctuée de tours semi-circulaires et de tours rondes au niveau des angles. Le donjon nord-ouest sert à la fois de tour de signalisation et de citerne à eaux. L'intérieur du monument abrite plusieurs cellules de petite taille disposées autour d'une cour centrale. L'aile sud est occupée par un petit oratoire. A une date qu'on ne peut déterminer, le monument a été agrandi. On lui a ajouté une aile du côté est, ce qui contribua à augmenter sa capacité d'accueil. Toutefois l'intérêt le plus évident de ce fort est qu'il est construit sur l'emplacement d'une ancienne villa romaine dont le sol mosaïqué a été transpercé par les constructeurs arabes en plusieurs endroits pour atteindre la roche mère. Ce monument nous semble représentatif et soulève le problème tant débattu, celui de la continuité ou de la rupture de la civilisation islamique avec les époques antérieures. Ici, la continuité est perceptible au niveau de l'occupation des lieux depuis la plus haute antiquité et même depuis la période préhistorique : des grottes préhistoriques (hawanets) *longent la falaise et, en plus du niveau romain, celui de la ville, il y a eu un niveau byzantin attesté par la présence d'une nécropole. Le changement apparaît dans les nouvelles fonctions du site qui ne sert plus d'habitation ni de lieu d'agrément ou de sépulture, mais à une forteresse pour protéger les terres ifrïqiyennes des dangers chrétiens.*

décelé en lui les véritables qualités d'un chef, Harthama le nomma donc officiellement, légalisant probablement un pouvoir exercé déjà *de facto,*, sous-gouverneur du Zâb. Cette nomination avait dû intervenir au courant du mois de Rabï' II 179/ juillet 795.

Une nouvelle promotion ne tarda pas à intervenir en sa faveur. A peine installé dans ses nouvelles fonctions, Ibrahim eut en effet l'occasion de prouver sa fidélité aux Abbassides et de gravir un nouvel échelon. Ar-Rashïd particulièrement trouva en lui un allié docile pour l'exécution de sa politique d'extermination des Alides, dangereux pour la sécurité et l'intégrité de l'Empire. C'est à lui qu'il adressa, porteur d'une missive spéciale, al-Shammàkh, chargé d'assassiner Idris Ier. Ibrahim facilita la tâche de l'émissaire. L'assassinat n'eut toutefois pas les fruits escomptés. Idris Ier laissa un fils. Le danger demeura donc virtuellement le même. Ar-Rashîd conçut-il alors le plan de faire du Zâb un pont avancé en vue d'une action d'envergure contre le Maroc des Idrissides ? Avait-il voulu confier cette tâche à un gouverneur énergique relevant directement de lui ? Toujours est-il qu'Ibrahim fut nommé, nous dit Ibn al-Abbàr « gouverneur du Zâb, de la part d'ar-Rashld, à l'époque où Ibn al- Akkî gouvernait l'Ifriqiya », c'est-à-dire entre Ramadan 181 (nov. 797) et Ramadan 183 (oct. 799). Nous pensons que la promotion d'Ibràhlm a dû avoir lieu en 181/797. Le Zâb, désigné pour jouer un rôle actif contre les Idrissides, avait dû en effet être séparé de Kairouan, pour être directement rattaché au Califat, au moment où l'Ifrlqiya proprement dite, province trop intérieurement agitée pour se soucier d'aventures lointaines, était confiée à Ibn al-Akkï.

3. Ibrahim Ie artisan deL'Emirat indépendant des Aghlabides

Ibràhim semblait donc destiné à être l'instrument de la politique d'ar-Rashid, orientée vers la récupération du Maghreb extrême et l'extirpation du danger Alide. Rien, au début, ne laissait prévoir qu'il serait le fondateur, à Kairouan, de la dynastie Aghlabide. Lui même, à coup sûr, ne s'en doutait guère. Quoiqu'on ait pu écrire, il n'était en effet nullement le type de l'ambitieux classique, habile et

retors, ayant arrêté longtemps à l'avance la stratégie lui permettant de réaliser ses lointains desseins. Il avait plutôt le regard fixé sur Tlemcen et Volubilis, et ses contemporains le savaient.

Un événement fortuit, la rébellion victorieuse de Tammâm et la vacance du pouvoir à Kairouan abandonné par Ibn al-'Akkl, vint lui faire modifier *in extremis* ses plans et orienter son action, avec tout le flottement dû à l'improvisation, dans une nouvelle direction. Il intervint donc dans les affaires d'Ifrïqiya, et rétablit le pouvoir entre les mains d'Ibn al-Akkï, espérant sans doute retirer de son geste en faveur de la légalité quelque bénéfice de prestige, ou toute autre forme de récompense califienne de nature sûrement encore indécise dans son esprit. Notons, en effet, qu'il ne fit rien, bien au contraire, pour écarter Ibn al-'Akkï, et qu'il ne semblait nullement empressé de troquer Tubna, sa capitale du Zâb, contre Kairouan.

Selon al-Balâdhuri, qui est notre source la plus ancienne et la plus sérieuse sur ces événements, c'est ar-Rashïd qui, à !a nouvelle des troubles d'Ifrïqiya, et sur le conseil de Harthama, aurait de lui-même proposé à Ibrahim le gouvernement de Kairouan. Ibrahim, l'ambition aidant, se laissa persuader. Mais, n'étant pas pressé outre mesure de s'installer à Kairouan, il posa ses conditions et proposa un marché. Simple gouverneur d'Ifrïqiya, soumis aux fluctuations politiques orientales et aux soubresauts intérieurs, il ne voulait guère l'être. Déjà gouverneur du Zâb, n'ayant d'autre chef que le lointain Calife, il ne voyait aucun intérêt à être purement muté à un poste, certes plus brillant, mais plus précaire aussi. Le jeu ne valait pas la chandelle. Pour assumer la lourde charge de gouverner l'Ifrïqiya avec quelque chance de succès, et quelque substantiel profit aussi, il lui fallait plus. Il lui fallait l'accès à l'émirat à titre irrévocable et héréditaire. Ibrahim posa cette condition.

En contrepartie, il offrit de renoncer à la subvention de 100.000 dinars, traditionnellement versée à l'Ifriqiya sur le *kharaj* d'Egypte, et à verser lui-même au Trésor de Bagdad un tribut annuel de 40.000 dinars. Après consultation de ses conseillers, ar-Rashïd accepta le marché. Ibrahim fut investi émir héréditaire et son diplôme (ahd) lui fut expédié.

Le marché intervenu n'était pas défavorable à Bagdad. Le Trésor du Calife était soulagé, et pouvait même espérer être mieux garni, au moment justement où sévissait une grave crise financière. Autre avantage : l'Ifrïqiya restait officiellement rattachée à l'Empire Abbasside, et devait même servir à le protéger contre les mouvements subversifs qui s'étaient développés au Maghreb Central et Extrême. Le *modus vivendi* auquel on était parvenu servait donc autant les intérêts de Bagdad que de Kairouan.

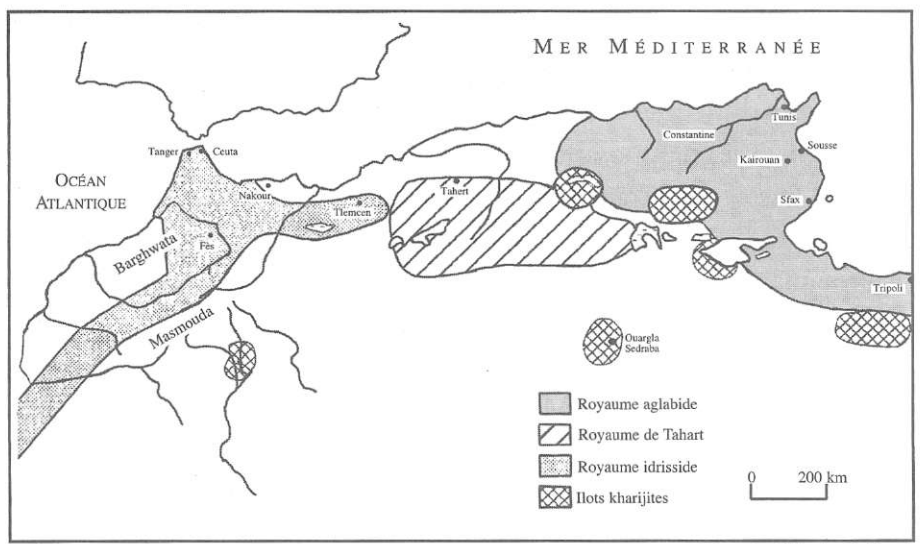
4. *Les frontières du Royaume Aghlabide*

Les frontières du royaume confié aux Aghlabides, et qui arrivait ainsi sans violence ni rupture à une véritable indépendance de fait, se laissent saisir avec une relative précision à travers la ligne de résistance d'Ibràhïm Ier et de ses descendants aux troubles et aux agressions. La frontière de ce royaume, prenant son point de départ à la mer, à l'ouest du massif des Kutâma, c'est-à-dire de la Petite Kabylie, descend d'abord vers le Sud. Passant à l'ouest de Sétif, puis de Tubna, elle rejoint la région des Chotts. Déviant ensuite vers l'est, elle passe au Sud de Biskra et se prolonge ensuite en direction de la côte qu'elle suit dès lors, formant un corridor plus ou moins large le long de la mer, pour aboutir enfin, en principe, à quatre parasanges de Barqa. En fait, Labda était la dernière possession effective des Aghlabides et la plus lointaine citadelle défendant vers l'Est leur royaume.

5. *Les premières difficultés du nouveau régime*

« Ibrahim, écrit al-Nuwayrï, était faqïh, savant, orateur et poète. C'était aussi un homme de jugement et de poigne, un homme énergique, versé dans l'art de la guerre et de ses ruses, de tempérament ardent, servi par une langue bien déliée. Sa conduite était parfaite. Ibn al-Raqïq dit : jamais avant lui l'Ifrïqiya ne fut gouvernée par un Emir aussi juste dans sa conduite, aussi exemplaire dans sa politique, aussi bienveillant envers les sujets et aussi

Carte politique du Maghreb au début du IXe s.



(d'après Ch. A. Julien)

*Cette carte montre la situation politique du Maghreb au IXe* ***S.***
La wilaya qui était jusque là unie, est désormais partagée entre trois Etats opposés tant sur le plan de la doctrine que sur le plan des intérêts :

- L'Ifrïqiya : gouvernée par les Aghlabides, dynastie sunnite vassale des Abbassides de Bagdad et ayant pour capitale Kairouan ;

- Le Maghreb central (Algérie) soumis aux Rustumides qui étaient des Kharijites d'obédience ibâdhite, leur capitale étant Tahart ;

- Le Maroc : dominé par les Idrissides de confession shiite avec pour capitale la ville de Fès.

L'unité du Maghreb ne se fera qu'un siècle plus tard sous les Fatimides, vers l'an 296/908, pour une courte durée, car de nouveau, et après le départ des Fatimides au Caire, le morcellement s'esquisse et s'installe jusqu'au XIIE s. où le Maghreb fut à nouveau unifié sous la dynastie Almohade.

énergique dans l'organisation des affaires ». En somme il avait toutes les qualités qui, aux yeux des contemporains, faisaient le chef idéal.

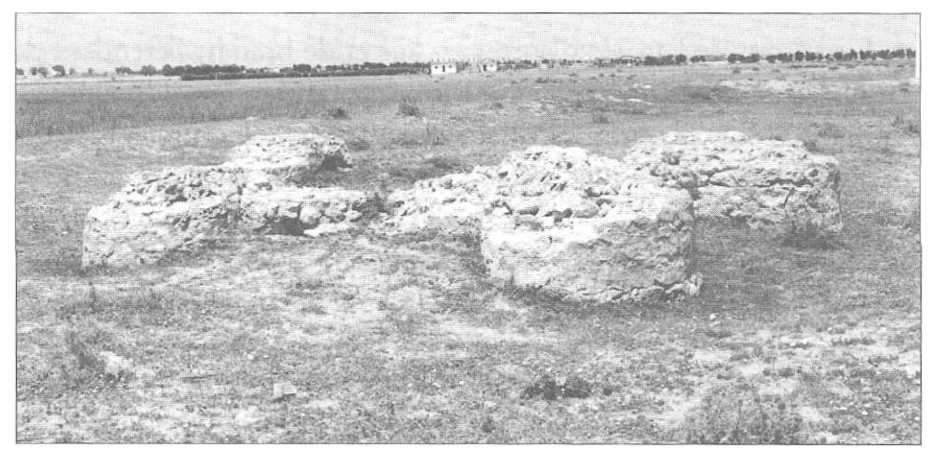
De ces qualités Ibrahim eut grandement besoin pour surmonter les inévitables difficultés qui l'attendaient. Il eut essentiellement affaire à deux catégories d'opposants bien déterminés : le *Jund* d'un côté, c'est-à-dire l'aristocratie arabe de naissance et d'épée ; les *faqïhs* de l'autre, c'est-à-dire la bourgeoisie intellectuelle urbaine, particulièrement Kairouanaise. Ibrahim dut ménager les uns et les autres.

Il prit grand soin de l'armée, à laquelle il accorda de grandes largesses, et multiplia vis-à-vis des officiers les marques d'estime et de prévenance. 'Imràn b. Mujâlid était son intime et son compagnon de tous les instants, partageant avec lui son palais. Son qâdhi Ibn Ghânim, qui se permettait d'être d'une rare insolence avec lui, était aussi l'objet des plus grandes marques de respect. Pour se concilier les milieux du *fiqh,* Ibrahim fit preuve de simplicité et de piété : il fit toutes ses prières légales à la Grande Mosquée tant qu'il habita *Dàr al-Imara.*

Il fit aussi preuve de prévoyance. Dès son avènement, il songea à fonder une ville qui serait à la fois un symbole et un éventuel refuge. Ainsi naquit, à deux milles au sud de Kairouan, al-'Abbàsiya, résidence-forteresse symbolisant, par le nom qui lui fut donné, la consolidation définitive de la présence des Abbassides, à travers leurs lieutenants Aghlabides, au cœur de l'Ifriqiya. Une armée de 5.000 gardes noirs y prit garnison. L'évolution de la situation va bientôt nous montrer que ces précautions ne furent pas superflues. Ibrahim Ier et ses successeurs immédiats eurent en effet à affronter des rébellions qui auraient pu, n'étaient les précautions prises, être fatales à la jeune et encore fragile dynastie.

Deux ans après l'avènement d'Ibràhîm Ier, en 186/802, ce fut d'abord la révolte de Khuraysh à Tunis, révolte qui semble bien avoir été de couleur alide. Cette révolte fut facilement réprimée par une armée qui était encore fidèle. En 189/805, des troubles, fomentés par la bourgeoisie de la ville, éclatèrent à Tripoli. Puis, en 194/810,

Bassins dans les villes princières de la banlieue de Kairouan



Vestiges du bassin d'al-Abbâsiya

Al-Abbàsiya est une ville princière fondée en 184/800 par Ibrahim Ibn al-Aghlab, quelques mois après son accession au trône, sur un ancien site romain dénommé Qasr al-Mâ. La ville, qui montre à travers son toponyme les liens très étroits entre les Aghlabides et les Abbassides, était nommée aussi al-Qasr al-Qadîm. Elle se trouvait à 3 km. au sud de Kairouan. Les sources, qui la présentent comme un lieu de villégiature et un camp imprenable, signalent plusieurs palais, un hôtel de la monnaie et une mosquée célèbre par son minaret rond à sept étages. De ces vestiges, rien ne subsiste. Seul un réservoir de petites dimensions est, de nos jours, reconnu. Il adopte le même parti technique que les bassins de Raqqâda à savoir : un réservoir sub-aérien consolidé par des contreforts arrondis et revêtu d'un solide mortier à tuileaux.



Bassin sub-aérien de Raqqada

ce fut le tour de l'armée d'entrer en lice et de brandir l'étendard de l'insurrection. Le commandant de l'armée et l'ami intime d'Ibrahim I[er], 'Imràn b. Mujâlid, entra en dissidence et rallia à sa cause la majeure partie du pays. L'Emir se réfugia à al-'Abbàsiya, qu'il fit entourer, pour la circonstance, d'un fossé. La ville-forteresse répondit pleinement aux espoirs qui avaient présidé à sa fondation : elle résista victorieusement à tous les assauts et sauva le régime. D'importants secours financiers envoyés par le Calife firent le reste. Largement payées, les troupes révoltées abandonnèrent leurs chefs, qui allèrent chercher refuge au Zâb. Habile politique, Ibràhim I[er] se garda bien de les inquiéter.

L'Emir n'était pas cependant au bout de ses peines. La dernière année de sa vie fut assombrie par de graves événements qui eurent pour théâtre Tripoli. Des troubles y éclatèrent, en 196/811-2, et aboutirent à l'investissement de la ville par les berbères ibàdhites, conduits par l'Emir Rustumide de Tiaret, 'Abd al-Wahhâb b. Abd ar-Rahmàn b. Rustum. Ce fut le prince héritier, Abd Allah, qui assura la défense de la ville menacée. Ibrahim I[er] mourut (21 Shawwàl 196/5 juillet 812) sans qu'une décision ait pu intervenir. Enfin, après de longs mois de siège infructueux on se résigna, d'un côté comme de l'autre, à traiter. Au terme du traité conclu, Abd Allah garda la ville de Tripoli et la souveraineté sur la mer, et abandonna aux Berbères l'arrière-pays. Cet arrangement était de nature à donner satisfaction aux deux parties, car il équivalait au fond au retour au *statu quo ante.* Ainsi la sagesse, sous l'empire de la nécessité, finit par l'emporter. Malgré l'intervention de l'Imam Rustumide en personne, le conflit ne prit pas les proportions d'une guerre entre les deux royaumes, celui de Tiaret et celui de Kairouan, soucieux l'un et l'autre d'éviter le pire, le premier étant paralysé par les luttes intestines et les schismes ; le second venant à peine de sortir d'une grave rébellion du *Jund.*

Les derniers jours d'Ibrahim I[er] furent certes ternis par des déboires, mais l'Emir défunt ne laissa pas à son successeur un

royaume entamé, ni une autorité diminuée et mal assurée. Les inévitables soubresauts qui accompagnent presque fatalement l'installation des nouveaux régimes furent même, en définitive, assez heureusement surmontés aux moindres frais, et débouchèrent sur une dizaine d'années de paix dont jouirent ses fils.

'Abd Allah Ier (21 Shawwàl 196 - Dhu-l-Hijja 201/5 juillet 812 - 25 juin 817) eut en effet un règne paisible, et en profita pour augmenter - en mécontentant ses sujets - la rentabilité de l'impôt foncier, et les premières années de son frère Ziyâdat Allah Ier se passèrent également sans incident.

6. Le duel entre l'Emir et le Jund. Consolidation du régime.

Ziyâdat Allah Ier (6 Dhu-l-Hijja 201-14 Rajab 223/25 juin 817-11 juin 838) avait reçu une éducation particulièrement soignée. Il rimait avec bonheur et, comme beaucoup de poètes de son temps, il avait le culte du vin et des plaisirs.

Sur le plan intérieur, il continua la politique de ses prédécesseurs mais en lui donnant dans l'ensemble, après avoir fait par lui-même l'expérience de l'échec de la modération, un tour encore plus dur, en évolution très nette sur les précautions, la souplesse et le louvoiement dont avait usé jadis son père et qui n'avaient fait, en dernière analyse, que reculer l'heure de vérité sans résoudre le problème.

Il s'agit du problème de l'armée, du *Jund* arabe qui supportait mal l'existence d'un pouvoir fort et centralisateur. Organisés en contingents répartis par tribus, les hommes du *Jund* étaient nourris des souvenirs du désert ancestral d'Arabie et conservaient toujours vivaces dans leurs cœurs, avec la nostalgie de la vieille et glorieuse anarchie de jadis, les haines séculaires qui les avaient longtemps opposés. Ziyâdat Allah Ier, avec plus de fermeté que ses prédécesseurs, résolut de les domestiquer. Il provoqua une explosion qui faillit lui coûter son trône.

En 208/823-4, Amr b. Mu'âwiya, qui avait participé à la rébellion de 'Imràn b. Mujàlid contre Ibràhïm Ier, entra de nouveau en dissidence à Kasserine où il avait été nommé gouverneur par Ziyâdat Allah Ier. Vaincu, il fut ramené à Kairouan où il fut exécuté

avec ses deux fils. Pour célébrer la victoire, Ziyâdat Allah Ier se livra, par-dessus les trois têtes rassemblées sur un bouclier, à de sinistres et macabres libations. Cette cérémonie assez barbare révolta. Tout le jund arabe, fier de ses traditions et de son passé, se sentit humilié et gravement atteint en son honneur. Ce fut l'explosion générale.

Mansùr b. Nasr al-Tunbudhï prit la tête du mouvement et bientôt Ziyâdat Allah Ier, comme jadis son père Ibrâhïm, fut réduit à chercher refuge derrière les remparts d'al-Abbàsiya qui sauvèrent encore une fois la dynastie aux abois. Mansur ne put en effet forcer la résidence princière fortifiée, subit un premier échec et dut se retirer à Tunis, d'où le mouvement avait pris son départ. L'Emir reprit l'initiative mais son armée, composée essentiellement de gardes noirs, fut complètement écrasée à Sbïba (Muharram 210/avril 825) par Amir b. Nàfi', le deuxième chef de la rébellion qui commençait à occuper le devant de la scène. Ziyâdat Allah Ier fut sommé de quitter le pays, et la dynastie sembla perdue.

Elle fut sauvée par l'irrésolution de ses ennemis qui ne surent pas exploiter leur victoire pourtant pleine et entière, et par leur voracité qui finit par indisposer le pays qui ne s'était pas montré au début tellement hostile à leur entreprise. Leur pillage de Qastïliya, c'est-à-dire du Djérid, rallia les berbères Nefzaoua à l'Emir, ce qui permit de remporter un premier succès qui marqua pour la rébellion la phase du reflux.

La discorde s'établit dès lors dans les rangs des insurgés. Amir b. Nàfi' finit par faire exécuter, en se parjurant, son rival Mansùr al-Tunbudhï. Ce fut le signal de la guerre fratricide dans les rangs des insurgés. Ziyâdat Allah Ier, qui avait pu entre temps reconstituer son armée, saisit l'occasion pour faire habilement des ouvertures de paix. Il écrivit à Amir b. Nàfi' en ce sens, lui promettant, avec l'amnistie *(aman),* de lui restituer son ancien rang. Trop engagé, Amir répondit par une fin de non-recevoir. Des extraits de sa lettre, que nous pensons authentiques et qui ont été conservés par Ibn al-Abbàr, méritent d'être rapportés, car ils illustrent d'une manière

frappante les aspects psychologiques du drame. La réponse de 'Amir débute ainsi :

« J'ai bien reçu votre lettre. J'ai saisi le sens de ce que vous me dites de votre compassion pour ces enfants et cette famille que je voue à l'abandon, alors que l'ennemi les cerne au milieu du feu des désordres allumé par celui auquel Dieu en fit payer le prix de sa personne, et dont je n'ai pas craint de prendre la suite. Or il fut une époque où c'était moi qui avais de la compassion pour eux, et me faisais des soucis à leur sujet, du temps où vous tenailliez leurs entrailles par vos menaces, où vous vous acharniez à les rendre orphelins et à consommer leur ruine ; du temps où je ne pouvais pas aller à votre porte ou en revenir sans appréhender qu'un ordre ne vînt, de derrière votre voile, répandre mon sang ; du temps où ma devise était de conserver mon sabre, pour toute éventualité, sous mon manteau, n'osant, de peur, le montrer ; du temps où vous ne me montriez que le plus sévère des visages et où ne me parvenaient que les nouvelles de vos crimes. C'était alors que ces femmes, aujourd'hui objet de votre compassion, auraient eu le plus besoin de votre sollicitude et de votre bonté ; c'était alors surtout qu'il eût été utile de calmer leurs angoisses... ».

Cette lettre s'achève ainsi :

« Vous dites enfin qu'il n'y a pas de rancune, il n'y a pas de haine ou de torts qui ne cèdent devant la confiance et la réconciliation. Or - le Ciel en est témoin ! - vous avez été si souvent rancunier sans motif, vous avez causé tant de torts sans raison, et vous avez pris sur vous trop d'engagements sous la foi des assurances, des pactes et des serments les plus sacrés, que vous avez trahis, tant de fois, aux dépens de votre honneur. Pas de quartier donc entre nous. Rien que le Sabre, jusqu'à ce que le sort des armes en décide et que Dieu, le Meilleur des Arbitres, arbitre entre nous ».

Le ton de cette lettre est certes ferme, noble et digne, mais il est aussi désabusé. Il révèle une grande lassitude. La grande rébellion était en effet condamnée par ses contradictions internes. Les éléments les plus turbulents du *Jund* trouvèrent d'ailleurs sur le front de Sicile,

Asad Ibn al-Furat et la conquête de la Sicile

Asad Ibn al-Furât Ibn Sinân avait deux ans lorsque son père, originaire du Khurasân, accompagna en Ifrlqiya l'armée de Muhammad Ibn al-Ash'ath, en l'an 144 H. La famille s'installe à Tunis où le jeune Asad fait ses études, notamment auprès de Ali Ibn Ziyâd. Il accomplit sa rihla d'abord au Hijaz, où il suit l'enseignement de Malik puis à Kûfa et à Bagdad où il suit les leçons des maîtres qui avaient été en contact direct avec Abu Hanifa an-Nu'man, le fondateur de l'Ecole Hanafite. Le jeune Asad compose le corpus connu sous le titre de Asadiya sous l'autorité de Abd ar-Rahman Ibn al-Qàsim, le même qui reçut plus tard d'autres jeunes Ifrîqiyens, Sahnùn et Sulayman Ibn 'Imran. Suivant H.H. Abdul-Wahab, Asad Ibn al-Furât peut être considéré comme le fondateur de l'école juridique de Kairouan qui, en son temps, ne se rattachait à aucun rite particulier, dans la mesure où son enseignement reflétait les doctrines des grands auteurs sans taire leurs différences et que les rites connus n'étaient guère établis comme tels avant le troisième siècle de l'Hégire. En dépit de la propension des princes Aghlabides à faire prévaloir en tout la tradition de la Bagdad Abbasside, l'enseignement de Asad Ibn al-Furât à Kairouan reposait autant sur les doctrines de Médine (Malikite) que d'Irak (Hanafite). Asad Ibn al-Furât fut investi grand Qadhi d'Ifrïqiya par Ziyadat Allah 1". En 212/827, le même Emir lui confia de diriger les troupes Aghlabides pour la conquête de la Sicile. Il quitta Sousse à la tête d'une flotte- composée de dix mille hommes. L'armée prit terre à Mazara et emporta rapidement les villes du Sud ainsi que plusieurs forteresses. La longue résistance de Syracuse, la capitale, assiégée par terre et par mer, a exigé de faire appel à des renforts que l'Emir s'empressa de fournir. Cependant, des maladies s'étant déclarées dans l'armée, Asad a dû redéployer les troupes entre Mazara et le siège de Syracuse. Au cours de l'été 213/828, il fut emporté par la maladie avant d'avoir achevé la conquête de la totalité de la Sicile. Il sera vénéré comme un martyr.



Eléments de la flotte de guerre de l'Empereur byzantin à laquelle se heurtèrent les combattants de Asad, tels que représentés par le manuscrit de Madrid



Déroute des Byzantins après le débarquement de l'armée arabe (même source).

Le manuscrit Skyllitzes Matritensis conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid et daté du XIIe. s. contient une série de « documents » illustrant les batailles que se sont livrés musulmans et chrétiens en Méditerranée. La qualité des documents figurés ne donne que des renseignements succints et peut être peu fiables sur les bciteaux de combat de l'époque. A relever par ailleurs que les guerriers arabes contrairement aux byzantins sont représentés avec cles casques sur la tête.

récemment ouvert, un champ légal plus lucratif et plus approprié à l'épanchement de leur humeur belliqueuse. L expédition de Sicile fut ainsi, dans une certaine mesure, un remède aux maux internes de l'Ifriqiya : elle permit de l'expurger des éléments les plus incontrôlables.

Finalement, l'incendie qui avait pris son départ à Tunis en Safar 209/juin 824, fut définitivement maîtrisé dans cette même ville. Dernier foyer de résistance des insurgés, Tunis fut prise d'assaut, en plein Ramadan de l'année 218/sept. - oct. 833, et fut livrée à un impitoyable carnage. Beaucoup de ses habitants furent passés par le fil de l'épée. D'autres prirent la fuite. Les demeures furent violées et l'on massacra sans discrimination. La ville se vida. Et ainsi, sur des scènes de désolation et d'épouvante, le rideau tomba sur la grande aventure, là même où elle avait commencé avec la participation de la foule en liesse lapidant les émissaires de l'Emir.

Un tiers d'histoire Aghlabide vient de s'écouler. Par deux fois, la dynastie, menée à deux doigts de sa perte, sortit victorieuse de l'épreuve. Finalement elle consolida ses assises. Elle put lever la séculaire hypothèque du *Jund.* L'expédition de Sicile commença à lui procurer, avec un indéniable prestige, d'importants subsides. Cela lui avait-il valu pour autant de recueillir l'adhésion profonde et chaleureuse des sujets et d'être enfin adoptée par le pays ? Nullement. Trop de troubles avaient surgi et trop de sang avait coulé.

7. *Les règnes paisibles*

La victoire finale de Ziyâdat Allah Ier laissa les cœurs ulcérés. Il fallait à ses successeurs panser les blessures et accélérer le retour à des rapports normaux et confiants entre la dynastie et l'ensemble des sujets.

Le premier, Abu 'Iqàl al-Aghlab (223-226 / 838-841), se consacra avec intelligence et prudence à cette tâche. Le *Jund,* c'est-à-dire en fait l'aristocratie arabe, était sorti suspect de l'épreuve. Abu 'Iqàl s'employa à dissiper cette atmosphère de suspicion. Cette

politique se concrétisa, comme il se doit, sous forme de largesses distribuées au *Jund.* En même temps il se pencha sur le sort du menu peuple. Pour le mettre à l'abri des exactions « il assura, nous dit al-Nuwayrl, aux gouverneurs de larges revenus, les combla de dons et empêcha ainsi leurs mains de s'étendre aux biens d'autrui ».

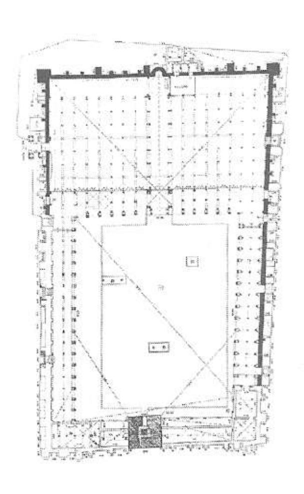
À son avènement, son fils, Muhammed I[er] (226-42 / 841-56), hérita d'une situation saine. Il avait vingt ans. Il n'eut donc d'autre souci, pour se consacrer aux joies d'une vie paisible, que celui de répartir équitablement ses attributions entre les Banu Humayd, parmi lesquels se recrutaient les vizirs et son frère Abu Ja'far Ahmad. Ce dernier en profita, grâce à une révolte de palais (231/846), pour usurper le pouvoir. Il ne le garda pas longtemps. L'année suivante, une révolte de même style permit de rétablir la légalité. Avec le rétablissement de la légalité intervint aussi un fait décisif dans l'évolution de l'Ifrïqiya : celle-ci prit en effet, à partir de cette date, l'orientation sunnite, plus exactement màlikite, dont elle ne se départira plus au cours de son histoire. Nous y reviendrons. Le règne de Muhammad I[er] ne fut troublé que par des rébellions mineures, celle de Sâlim b. Ghalbun en 233/847-8, puis celle d'al-Quwaybi' à Tunis en 234-6/849-50. Il manqua cependant de personnalité et sa politique fut celle d'un velléitaire n'arrivant jamais à dominer la situation. Il ne sut pas tirer pleinement profit de sa politique pro-sunnite. On lui sut gré d'avoir appelé Sahnûn au *qadhâ,* on le soutint à certaines occasions, mais la désaffection envers le régime ne s'atténua pas beaucoup.

Le règne suivant scella non seulement l'adoption de la dynastie par le pays, mais marqua l'apogée du rapprochement avec le peuple. Lorsqu'il succéda à son oncle, Abu Ibrahim Ahmad (242-249 / 856-63) avait vingt ans. Il était, nous dit-on, remarquablement beau et il en était fier. Il fut aussi, après sa conversion à la suite de quelques blasphèmes proférés en état d'ivresse, d'une piété exemplaire. Mais ce sont surtout les qualités de cœur du nouvel Emir qui furent, de l'avis général, exceptionnelles. Abu Ibrahim Ahmad apporta dans l'exercice du pouvoir une compréhension des problèmes de ses sujets, un dévouement à l'intérêt public et un souci de la justice qui ne furent

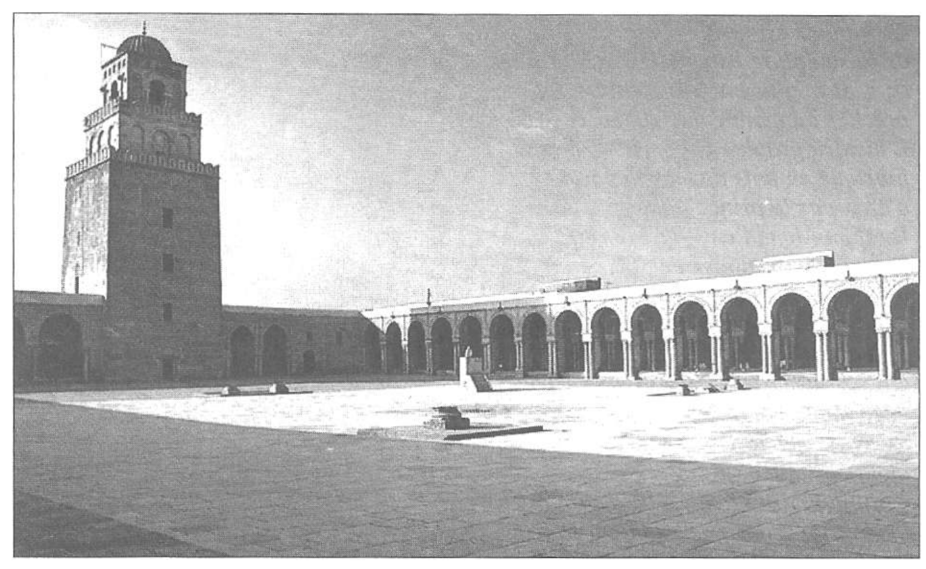
La Grande Mosquée de Kairouan

La salle de prière

La Mosquée de Kairouan avait été érigée au milieu du 1" s. de l 'hégire par le conquérant 'Uqba Ibn Nâfi'. Mais de cette époque fondatrice rien ne subsiste. Le sanctuaire fut sans cesse remanié. Il fut reconstruit sous l'émir Ziyâdat Allah Ier en l'an 221/835 et agrandi quelques années plus tard sous le prince Abu Ibrahim Ahmad en l'an 247/861. C'est ce dernier qui édifia le mihrâb, la coupole du bahw et les riwâq. Le monument actuel est, dans ses grandes lignes, celui qui a été construit au IX" s. Il se présente sous la forme d'un rectangle irrégulier (dimensions : mur NO : 65,30 m, SE : 70,28 m, NE : 120,80 m, SO : 120,50 m.), rythmé de contreforts déformés et de tailles différentes. La salle de prière est hypostyle, elle est constituée de 17 nefs et 8 travées. La nef centrale et la travée du mihrâb (transept) sont plus larges et plus hautes que toutes les autres. Elles sont en outre marquées par deux coupoles : une à chaque extrémité. Ce plan en T rappelle le schéma basilical des églises africaines attesté depuis la période romaine. On remarque aussi que les supports utilisés sont tous de remplois, ce qui amena les architectes à les trier en tenant compte de leurs tailles, de leurs épaisseurs et de leurs couleurs. Des sommiers et des impostes ont été ajoutés pour harmoniser le tout.



La Grande Mosquée de Kairouan

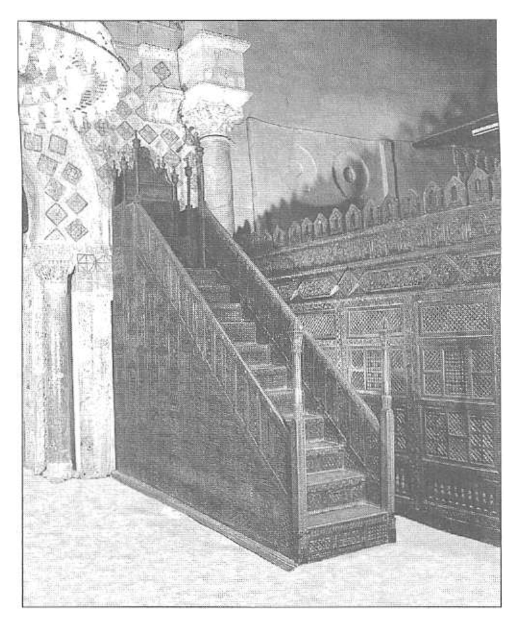


Le minaret et les galeries sur la cour

Le minaret est le principal élément de la cour, il se compose de trois tours superposées. La plus haute est couronnée d'une coupole. La tour de base présente la particularité d'être en fût. Sa porte ouvrant sur la cour donne accès à l'escalier couvert de berceaux rampants. La chronologie de ce minaret est incertaine. L'on sait par le témoignage d'al-Bakrî qu'un minaret a été édifié du temps du calife Hishâm ibn Abd al-Malik (105-125/723-742), qu'il occupait le milieu du mur septentrional, qu'il avait 60 coudées de hauteur, 25 coudées de largeur et qu'il possédait deux portes marbrées et sculptées donnant sur la cour. Dans cette description quelques éléments sont conformes à la situation actuelle tels l'emplacement de l'édifice, la porte en marbre sculpté et sa largeur de base de 25 coudées = 10.50 m (une coudée est estimée à 0,42 m). D'autres éléments ne sont pas concordants tels la présence de deux portes et surtout la hauteur. En effet 60 coudées donnent 25,20 m, alors que la tour actuelle fait 31,50 m. La description est-elle erronée ? Un autre texte rapporté par al-Mâliki, nous dit que le : « minaret de la Mosquée était du temps d'Ibrahim ibn al-Aghlab dans l'angle nord ouest de la mosquée avant qu 'il ne fut détruit et mis là où il se trouve maintenant ». Voilà donc un passage qui complique davantage la recherche de l'origine de cet élément. Quoi qu 'il en soit, on doit noter que le minaret de Kairouan s'inscrit dans une tradition antique reconnue dans les phares d'Alexandrie et de Selectum *(Salakta). Le minaret kairouanais, lui-même, servira de modèle aux mosquées de Sfax et de Cordoue ainsi qu'à la tour de la Qasaba de Sousse.*

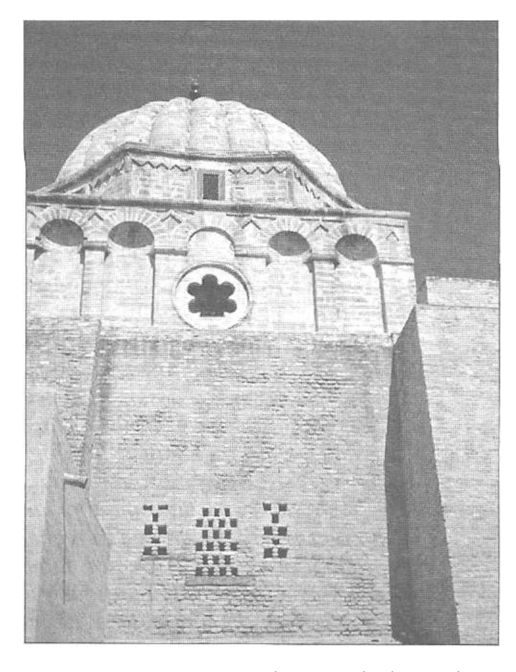
La Grande Mosquée de Kairouan

Ce minbar est un spécimen unique de la sculpture islamique sur bois du IXe s. et la plus ancienne chaire à prêcher du monde musulman. L'historiographie rapporte qu'il fut fabriqué en bois de teck importé d'Irak par le prince aghlabide Abu Ibrahim Ahmad en l'an 248/862. L'œuvre se compose de 300 petits panneaux finement sculptés, où s'entremêle un répertoire décoratif d'une extrême variété. On y trouve des formes aussi variées que complexes (géométriques, florales, végétales...). Quelques motifs évoquent le souvenir de l'Antiquité (des grilles de cœur, des balustrades, des pommes de pins, des grappes de raisins, des feuilles d'acanthe et de vigne ainsi que des claustras de type byzantin).



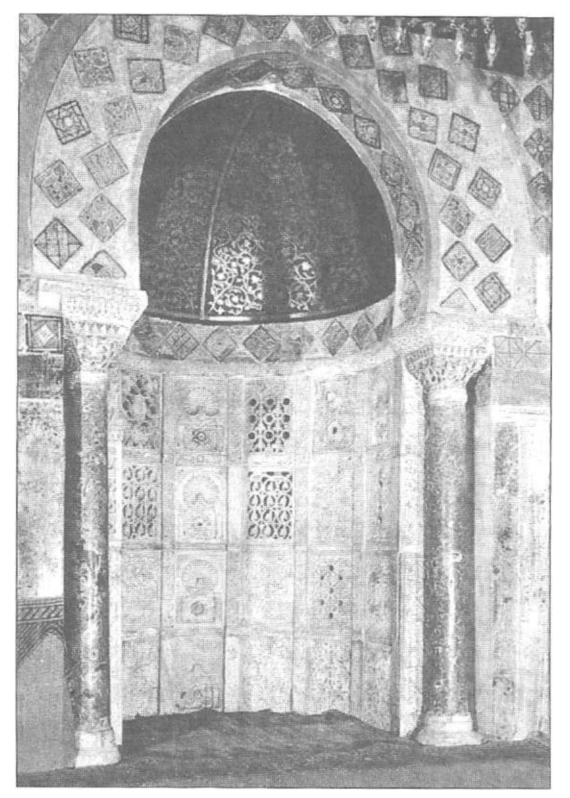
Le minbar

Ce dôme remonte à l'époque aghlabide, vraisemblablement à l'an 221/835. Il se dresse en face du mihrâb et se compose de trois parties : une base carrée, un tambour octogonal et une calotte hémisphérique côtelée. L'invention de l'organe du tambour a permis aux architectes de résoudre le problème du passage de la forme carrée à la forme circulaire. C'est dans ce dernier élément que se concentre l'essentiel du décor de la coupole : des trompes d'angles en forme de coquille, des arcs de décharge lobés, des consoles et des frises épigraphiques. Cette coupole constitue un modèle qui sera repris, plus tard, dans les mosquées de Sousse, de Tunis, de Sfax et un peu partout en Ifriqiya.



La coupole, vue de l'extérieur

La Grande Mosquée de Kairouan



Le mihrâb

Le mihrâb de la mosquée de Kairouan est un chef d'œuvre de l'art aghlabide. Trois éléments le distinguent
1- Les plaques, en marbre blanc, couvrant la partie basse du fond de la niche, qui sont agrémentées par des motifs géométriques, végétaux et épigraphiques. Quelques panneaux sont ajourés, les autres sont sculptés en champlevé selon la technique ancienne. Un ensemble de panneaux où sont représentées des niches rappelant le mihrâb constitue un axe à l'ordonnancement général ;
***2-** La demi coupole qui couvre la partie inférieure, formée de planches en bois cintrées, revêtue entièrement de décor de pampre peint et doré ;*
***3-** 139 carreaux de céramique à reflet métallique encadrant la niche. Chaque carreau, fait de terre blanc jaunâtre très fine, mesure 211 mm de côté et 1 cm d'épaisseur. Le texte d'ibn Nâjî rapporte que ces pièces ont été importées d'Irak en 247/861, ce qui est confirmé par les recherches récentes. Cette technique, difficile à maîtriser, a permis d'avoir une céramique très lustrée et qui change de couleur selon l'angle d'observation. Plus tard, les céramistes de Kairouan ont essayé de fabriquer des pièces similaires, mais ne réussirent pas à obtenir le même éclat.*

jamais cultivés avec autant de sincérité, de sens politique et desprit de suite, par aucun prince Aghlabide. Aussi incarna-t-il, pour ses sujets comme pour la postérité, l'idéal du Bon Prince.

La politique de belligérance avec Byzance avait certainement exposé les côtes du Royaume aux raids de la marine adverse. Pour assurer la sécurité de ses sujets, Abu Ibrahim construisit, nous dit-on, « dix mille forteresses en pierre et en chaux, dotées de portes en fer ». Ce chiffre est évidemment exagéré. Il n'a d'autre valeur que de traduire l'effet produit sur les esprits des contemporains par l'effort de construction, jugé gigantesque, entrepris par l'Emir. Ce chiffre traduit aussi, d'une certaine manière, la gratitude immense que ce geste valut à son auteur.

Mais ce qui fit surtout la popularité d'Abu Ibrahim, ce fut sa politique hydraulique — donc sociale - et religieuse.

De tous les gestes pieux, le plus méritoire au regard de la piété populaire est celui qui consiste à donner à boire aux assoiffés. L'Islam est la religion de la zone aride. Rien donc d'étonnant qu'il développât dans les coeurs de ses adeptes le culte de l'eau. Abu Ibrahim concentra ses efforts sur les ouvrages hydrauliques, et les citernes dont il dota Kairouan font encore aujourd'hui notre admiration. Elles valurent d'ailleurs à leur auteur une immense gratitude. Bien après sa disparition, nous dit al-Nuwayrï, « les gens de Kairouan, et tous ceux qui y séjournèrent, ne cessèrent de prier pour lui ».

Abu Ibrahim agrandit et embellit également la Grande Mosquée de Kairouan.

Dans le même ordre d'idée, c'est-à-dire pour s'assurer l'appui des milieux si influents de la piété et l'affection des masses, il inaugura, certainement après sa conversion, les cérémonies des deux mois sacrés de Sha'bân et de Ramadhàn. Chaque nuit, durant ces deux mois, il se rendait en procession d'al-Abbàsiya à la Grande Mosquée de Kairouan, précédé de flambeaux et suivi de bêtes de somme chargées de dirhams distribués aux pauvres tout le long du parcours. On frappait aussi aux portes des saints personnages pour leur remettre leurs parts des largesses de l'Emir. L'efficacité de ce procédé, pour nourrir et entretenir la

Bassins Aghlabides de Kairouan

L'Ifrîqiya médiévale s'est distinguée par un type très particulier de monument à eaux qui semble découler d'une vieille tradition. Il s'agit de bassins circulaires, que l'on trouve à Kairouan, dans les plus grandes villes du Sahel (Sousse et Sfax) et partout dans les hautes et les basses steppes. Généralement, et sans tenir compte des différences, chaque bassin se compose de trois éléments disposés en enfilade :

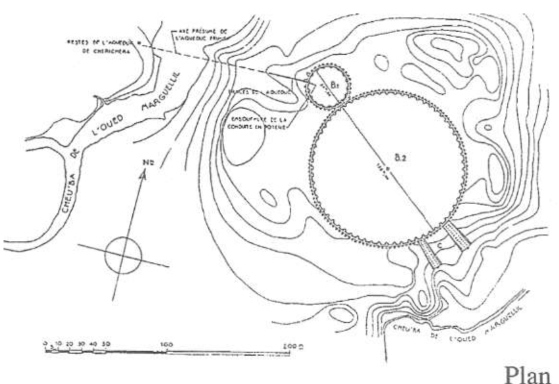
— un petit bassin circulaire qui sert à la décantation ;

— un grand bassin circulaire de réserve;

— des citernes oblongues de puisage.

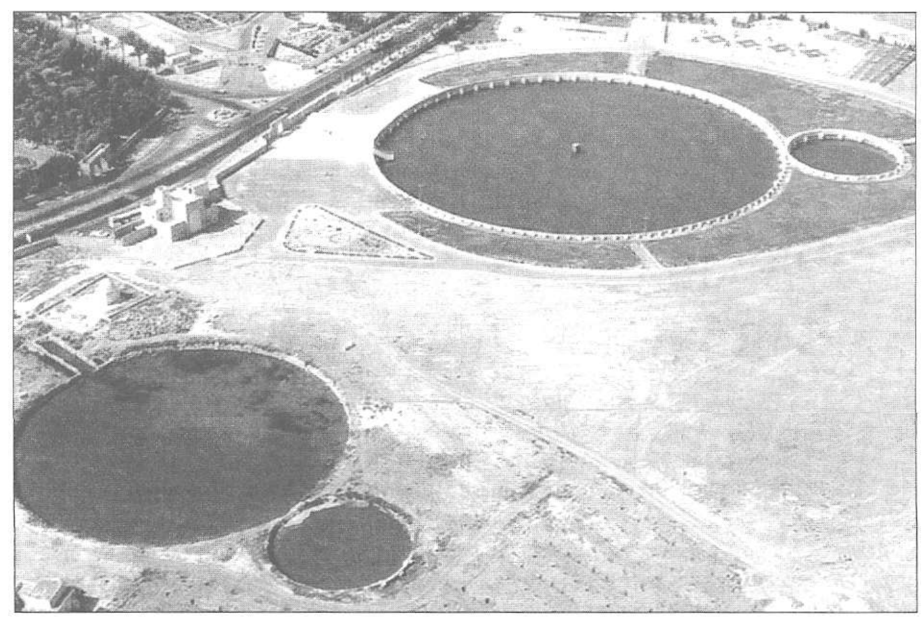
Ce schéma est celui des grands bassins aghlabides de Kairouan construits en 247/861.

Tous les bassins sont enduits en mortier de chaux à tuileaux et cendre, et sont pourvus de contreforts circulaires intérieurs et extérieurs.



Plan

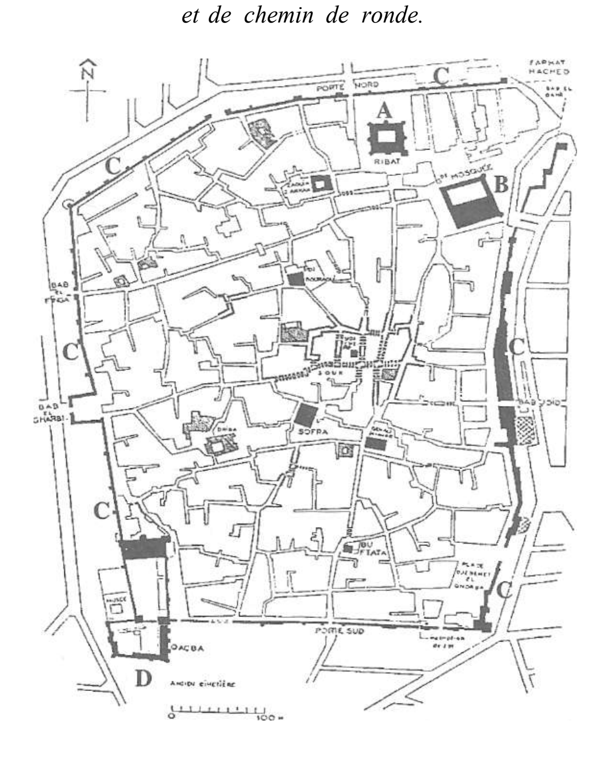
Le plus souvent ils sont alimentés par les eaux pluviales. A Kairouan, un aqueduc a été construit par les Fatimides, il amenait l'eau de la région de Chérichira qui se situe à 35 km à l'Ouest de la capitale aghlabide. Il va sans dire que les techniques hydrauliques ont varié selon les régions.



Vue aérienne des bassins de Kairouan

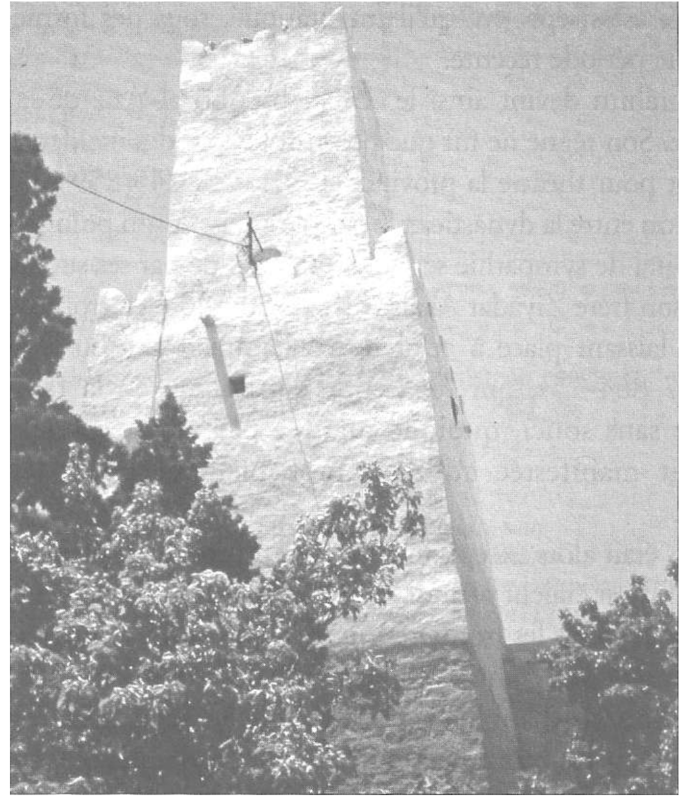
La ville de Sousse

Le plan régulier de la médina est vraisemblablement dû à l'origine antique de la cité. Des monuments de la période classique sont signalés un peu partout dans la médina et ses environs. Parmi les monuments antiques l'on évoque la Sofra (bassins antiques), des tombes puniques dans le sous-sol de la Qasaba et le port byzantin. C'est sans doute la présence de ce port qui détermina le choix de Sousse pour servir de base pour les conquêtes des îles de la Méditerranée (la Sicile, la Sardaigne et Malte). La fonction militaire de la cité a marqué son architecture. Tous les monuments officiels ont un caractère défensif. Outre le ribàt, construit en 206/821, il y a la Qasaba basse édifiée en 234/848, la Qasaba haute érigée vers 240/855, les remparts rénovés en 245/859. Les monuments du culte tels que la Grande Mosquée et les oratoires de quartiers ont un aspect fortifié. Ils sont dotés de tours, de meurtrières, de merlons, de créneaux et de chemin de ronde.



Plan de la ville de Sousse, A Le Ribat, B La Grande Mosquée,
C Les remparts, D Qasaba.

La ville de Sousse : la Grande Mosquée



Manar Khalaf

Le visiteur de Sousse remarque de nos jours une tour érigée sur un tell dominant la ville et son arrière pays. C'est la tour Khalaf. L'homme à qui ce monument est rattaché est un affranchi célèbre de la dynastie aghlabide, ayant servi 3 émirs : Ziyadat Allah Ier, Muhammad Ier et Abu Ibrahim Ahmad. Il assuma la charge de chambellan et dirigea l'hôtel de la monnaie. Il mourut en 255/868 lors du siège de Malte. Khalaf est un constructeur hors pair. On lui doit surtout Qàsr al-Tub (près de Sousse), plusieurs grands bassins dont ceux de Kairouan et surtout la Qasaba haute de Sousse. Cette dernière construite sur une colline qui domine l'arrière pays permet d'observer le rivage mieux que depuis la tour du ribât. Le plan de cette Qasaba ne nous est pas parfaitement connu, il semble qu 'elle se présentait sous la forme d'une bâtisse rectangulaire enveloppée dans une enceinte fortifiée. De ce monument ne subsiste que la tour, composée de deux étages superposés. Sa hauteur est de 70 m. L'intérieur de la tour Khalaf est analogue au minaret de Kairouan. Des voûtes en berceau rampantes couvrent les escaliers. Au premier étage un petit oratoire a été aménagé. L'utilité de ce monument est largement prouvée, puisqu'il est de nos jours encore utilisé par la marine nationale.

popularité, est si éprouvé qu'il fut pratiqué, sous des formes variées, jusqu'à une période récente.

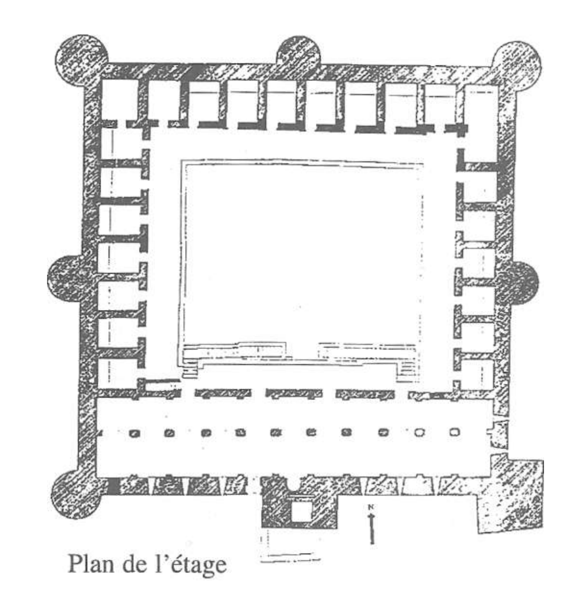
Abu Ibrahim devint ainsi le 'Umar b. Abd al-Azïz de la dynastie Aghlabide. Son règne ne fut que peu troublé par des incidents mineurs qui eurent pour théâtre la province de Tripoli (245/859). Avec lui la communion entre la dynastie et le peuple atteignit son point culminant.

Ce capital de sympathie sera bientôt dilapidé par ses successeurs. Le règne de son frère Ziyâdat Allah II (249-50 / 863-4), trop court, passa inaperçu, laissant place à celui de Muhammad II Abu al-Gharànïq (250-61 / 864-75), qui fut l'enfant prodigue de la famille. Son règne fut sans souci, quoique marqué par une certaine agitation qui s'était manifestée au Zâb, probablement pour des raisons d'impôts.

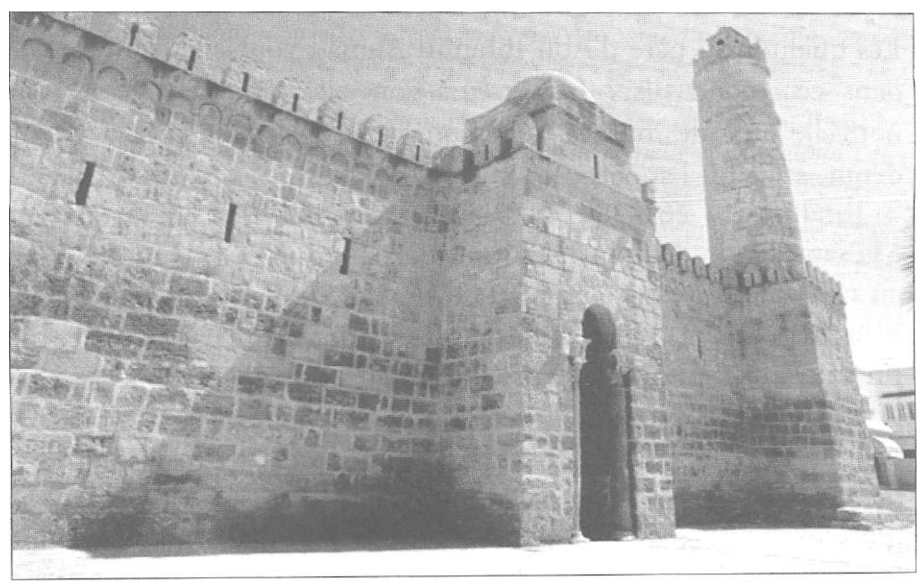
Le pays était alors exceptionnellement prospère, en plein essor, et les caisses de l'Emir étaient pleines. Cette prospérité était même telle que sa renommée franchit les frontières du royaume et resta, longtemps après la disparition des Aghlabides, proverbiale. « Aujourd'hui, écrivait l'espagnol Ibn al-Khatïb au VIIP / XIVe s., les gens disent chez nous, lorsqu'ils citent un proverbe à propos d'un règne paisible, et lorsqu'ils veulent qualifier un état de juste et de prospère : c'est le règne d'Abu al-Gharànïq ». L'Ifrïqiya d'Abu al-Gharànïq devint ainsi aussi proverbiale que le Pays de Cocagne.

Dans cette prospérité, la justice et la bonté du prince étaient sûrement pour quelque chose. Mais Abu al-Gharànïq poussa la bonté et la générosité jusqu'à la prodigalité, gaspillant le capital amassé par ses prédécesseurs. Il dépensa des sommes folles pour s'adonner à la chasse de ses volatiles favorites, d'où son nom : l'Ami des Grues. Il donna aussi sans compter, pratiquant la vertu la plus haute aux yeux des Arabes, et la plus ruineuse aussi pour l'Etat. « Il fut, écrit al-Nuwayrï, entièrement dominé par son goût pour les divertissements, la musique, le temps passé à la chasse, les voluptés et la boisson ». Comment pouvait-il en aller autrement ? Abu al-Gharànïq accéda au pouvoir à treize ans et demi, c'est-à-dire à un âge où l'on a besoin de l'autorité de la famille pour

Le Ribat de Sousse


Plan de l'étage

Le ribàt se dresse à quelques pas de la grande Mosquée et non loin des remparts. À l'époque aghlabide, il était intégré à un ensemble militaire qui comportait l'arsenal, le port et la Qasaba. Erigé, ou rénové, en 206/821, comme l'atteste une inscription, il a dû servir de base pour les expéditions militaires contre la Sicile et Malte. Le monument est un rectangle de 40 m de côté, sa hauteur est de l'ordre de 8.50 m. Sa courtine robuste est jalonnée de tours rondes et semi-rondes. Le côté sud-est est réservé à la très haute tour de vigie, à partir de laquelle il était aisé de guetter le littoral et d'émettre des signaux vers d'autres ribàts. Le monument comporte trois niveaux. Au rez-de-chaussée, les magasins, les chambres et les services, à l'étage on trouve les cellules des murâbitln en même temps que l'oratoire. Les terrasses représentent le 3e niveau, elles sont utilisées comme des chemins de ronde et des plateformes guerrières. C'est de là que l'on pouvait actionner les herses et les mâchicoulis qui surplombent l'unique porte du fort.


Façade du ribat de Sousse

passer le dangereux cap de l'adolescence. Or, au lieu d'un père, il eut des courtisans. Il y laissa d'ailleurs sa santé, puisqu'il mourut à l'âge de vingt-quatre ans, au bout d'une longue agonie.

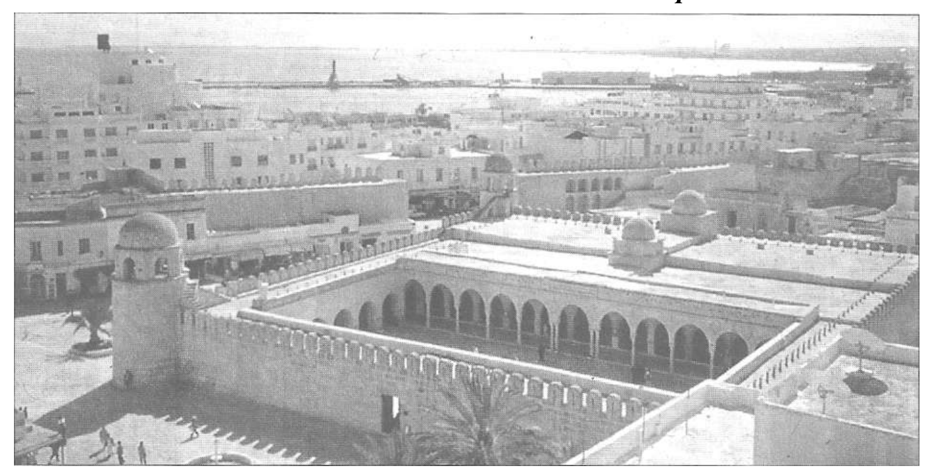
Signe du renversement de la situation : ses sujets en vinrent à invoquer le Ciel pour qu'il disparût, la fin de son règne ayant été marquée par la famine et la peste qui ravagèrent en 260/873-4 l'Ifrlqiya et tout l'Occident musulman.

8. Apogée et déclin

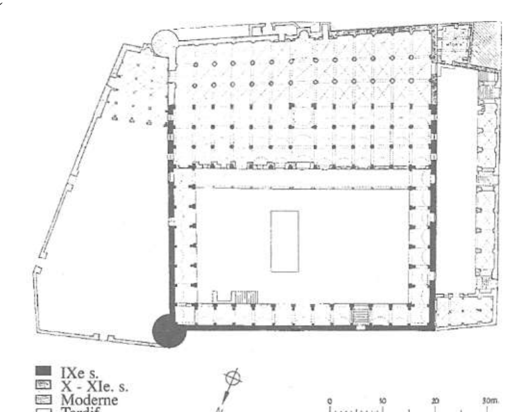
Avant de mourir, Abu al-Gharânïq avait désigné comme héritier présomptif son fils Abu 'Iqàl, encore enfant ; et, comme régent, son frère Ibrahim b. Abu Ibrahim Ahmad, qui était alors gouverneur de Kairouan. Apparemment las d'être gouverné par des enfants, le peuple de la capitale, soutenu par ses faqihs, « força », nous dit-on, Ibrahim à écarter Abu 'Iqàl et à prendre en personne le pouvoir. Ibrahim II accéda ainsi au trône, quoique au détriment de la stricte légalité, avec en main les meilleurs atouts : la faveur populaire et la bénédiction de la bourgeoisie intellectuelle. Il avait par ailleurs la réputation d'être juste et bon, et il ne manquait pas d'expérience. Les qualités du père d'Abu Ibrahim Ahmad vont-elles se retrouver dans ce second fils ? Les erreurs vont-elles être réparées ? Une nouvelle lune de miel va-t-elle commencer ? On le crut certes au début, et ce fut l'apogée.

Ibrahim II (261-289 / 875-902), écrit Ibn al-Athïr, « gouverna à la satisfaction de tous. Il était juste, énergique et vigilant ; il assura au royaume la sécurité en mettant hors d'état de nuire les brigands et les malfaiteurs ». Il resta particulièrement célèbre par sa justice qui fut souvent impitoyable, voire inhumaine, et n'épargna pas les plus grands. Il choisit toujours avec soin ses *qâdhis,* et il fut si soucieux d'équité qu'il n'hésita pas à traduire, à l'occasion, les magistrats eux-mêmes en justice. Il veilla même, en prince idéal selon l'éthique musulmane, à écouter en personne les doléances de ses sujets. Premier juge du Royaume selon le droit musulman, il rendit lui-même la

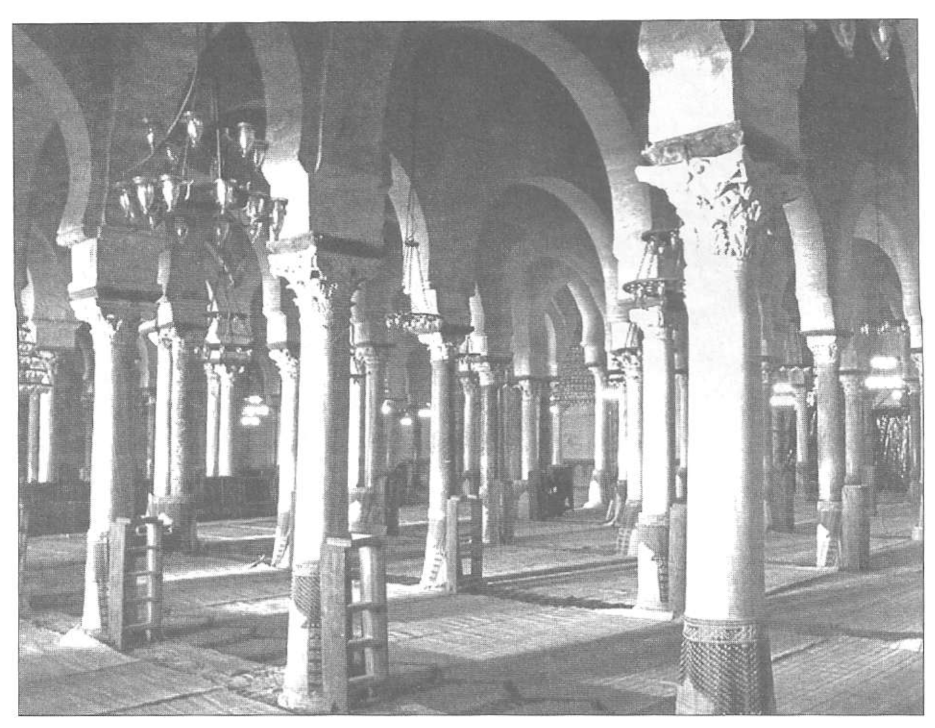
La ville de Sousse : la Grande Mosquée



La Mosquée de Sousse (60 m x 90 m) datée par une inscription encore in situ de l'an 236/850, est l'œuvre de l'affranchi Mudâm. En 270/883, sous le règne de l'émir Ibrahim II, elle fut de nouveau agrandie pour accueillir les fidèles des campagnes environnantes. Ce monument, situé à quelques mètres du ribât et des remparts, frappe par son aspect militaire. Il s'agit en effet d'une forteresse rectangulaire construite en pierre ; ses angles sont occupés par des tours rondes, chaque tour munie d'une chambre de garde. L'aspect fortifié du sanctuaire est perceptible dans la courtine construite en pierre ; massive et dotée de merlons arrondis ainsi que de créneaux. L'agencement de la salle de prière illustre bien les deux étapes de la construction. A l'origine, le monument se composait de trois travées parallèles au mur de la qibla, couvertes de voûtes en berceaux, soutenues par des piliers massifs et trapus. Par la suite, il fut agrandi en démolissant le mur sud et en ajoutant trois nouvelles travées couvertes de voûtes d'arêtes reposant sur des piliers plus minces et assez hauts. À l'emplacement du carré de l'ancien mihrâb se dresse une coupole similaire à celle qui avait été déjà construite à Kairouan. On y retrouve les mêmes principes décoratifs : une inscription coufique à la base du tambour, des trompes d'angle en forme de coquille et une calotte hémisphérique côtelée. Ici en revanche, les tympans des arcs sont agrémentés de carreaux posés sur la pointe ornés de motifs géométriques et floraux. La salle de prière n 'a pas de galerie narthex, les trois autres côtés ont un portique porté par des piliers. L'usage des colonnes est ainsi extrêmement réduit. Des inscriptions dans la salle de prière évoquent, par ailleurs, la controverse idéologique qui opposa les sunnites malikites aux mu 'tazilites quant à la nature du Coran. D'autres plaques sur la face est du monument laissent penser que le sanctuaire a été restauré vers le début du XIe s.



Tunis : la Grande Mosquée Zaytuna



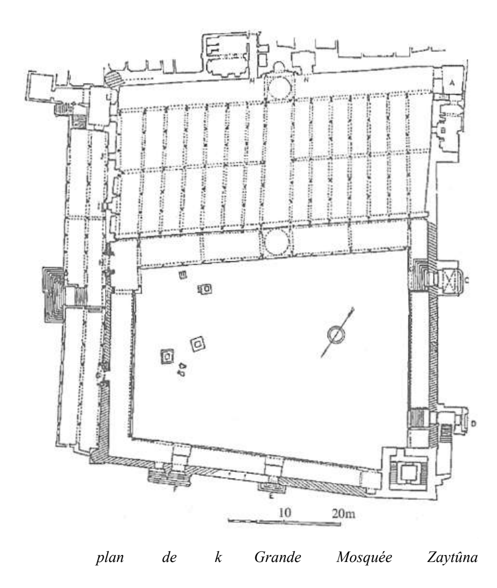
La salle de prière

La Mosquée, fondée en 116 / 734, est attribuée par les textes au gouverneur omayade Ibn al-Habhâb. Elle a subi des réfections sous les Aghlabides. Deux inscriptions : la première sur la base de la coupole du mihrâb, la seconde sous la galerie narthex de la cour, donnent la date des travaux : l'an 250/864. Un siècle et demi plus tard, et durant cinq années de 380 à 385/990-995, l'émir ziride al Mansùr construit les galeries du sahn, la coupole et les citernes. En dépit des adjonctions, la Zaytûna est très largement inspirée du modèle kairouanais ; inspiration que l'ont voit en particulier dans la salle de prière au niveau de :

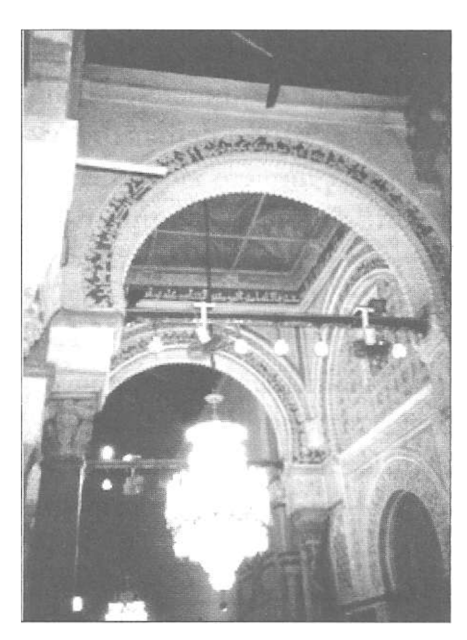
1- l'adoption du plan en T : la nef centrale et la travée de la qibla sont plus larges et plus hautes que toutes les autres. Une coupole, à trompes d'angles en forme de coquille, occupe le carré du mihrâb. Une autre coupole, plus tardive, se dresse devant la porte principale au milieu de la galerie sud ;

2- le type et la nature des supports utilisés : comme à Kairouan, la salle tunisoise est hypostyle. L'architecte a, ici aussi, essayé d'harmoniser les colonnes en les triant par tailles, par épaisseurs et par couleurs. Toutes les colonnes et les chapiteaux sont de remplois amenés fort probablement de Carthage, d'Uthina et d'autres sites près de Tunis. Toutefois, la Zaytûna a subi les influences sahéliennes qui sont perceptibles dans la façade orientale où les extrémités nord et sud ont été soulignées par deux tours circulaires, ce qui n'est pas sans analogie avec les ribâts.

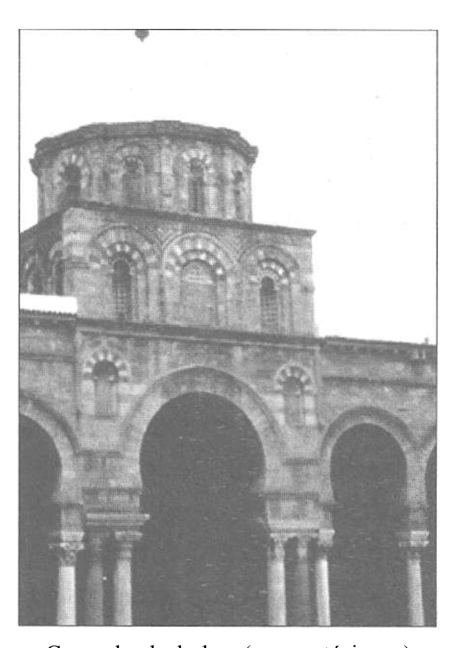
Parmi les éléments surprenants de la Zaytuna, on note : le mur de qibla incliné par rapport aux nefs, un pan de mur en pisé sur la façade occidentale et un mur épais, en pierre de taille, le long de la façade orientale. Ce sont vraisemblablement les vestiges d'un ancien monument antéislamique sur lequel la Zaytuna aurait été érigée. L'une des fiertés et des curiosités de la Zaytûna est la coupole de la cour. Construite en 381/991, elle inaugure un nouveau style ornemental caractérisé par l'usage des claveaux rouges et blancs très en vogue dans l'art hispano-maghrébin. La Zaytûna doit aussi sa renommée à sa fonction éducative. Grâce aux enseignements qui y étaient dispensés et au prestige de ses enseignants, elle surpasse en notoriété celle de Kairouan. Il semble que cette fonction éducative se soit installée dans l'oratoire dès le vnfs. Une des rues de la médina porte encore le nom d'un célèbre docteur tunisois Alïb. Zyàd. Pendant des siècles, la Zaytûna fut l'université ifrlqiyenne par excellence. L'espoir de tout élève qui recevait ses premières lettres dans sa ville natale était de la rejoindre. Parmi les personnalités célèbres qui l'ont fréquentée l'on cite Ibn 'Arafa et Ibn Khaldun.



plan de k Grande Mosquée Zaytûna



Coupole du mihrab (vue intérieure)



Coupole du bahw (vue extérieure)

justice. Une ou deux fois par semaine, il tint, dans la Grande Mosquée de la capitale, un solennel lit de justice.

Il essaya aussi d'assurer à ses sujets une vie économique saine. Il avait trouvé, malgré la prospérité du Royaume, un Trésor à sec, vidé par les prodigalités insensées de son prédécesseur. La monnaie était mauvaise. Il dépensa donc moins que ses prédécesseurs et pratiqua une politique de stricte rigueur fiscale. Puis, en 275/888-9, mettant à profit la conjoncture devenue favorable, il décréta le retrait de la circulation des mauvais dirhams et de tous les fragments monétaires sans valeur qui avaient envahi les transactions. Une nouvelle frappe de dirhams de bon aloi, baptisés *al- 'ashriya* en raison de la relation décimale qui les liait au dinar, jouant en l'occurrence le rôle d'étaton-or de valeur stable, fut décidée. Cette sage mesure, mal interprétée, provoqua une émeute qui aurait pu prendre des proportions tragiques, n'était la pondération dont fit preuve l'Emir pour résoudre la crise sans effusion de sang.

Ainsi Ibrahim II nous apparaît sous les traits d'un prince soucieux d'assurer à son peuple la sécurité, la justice, une saine vie économique et une sage administration. Mais ces traits ne constituent qu'une composante de la physionomie de l'Emir. L'Histoire présente en effet de ce prince un double visage : l'un fait de lumières, de plus en plus rares à mesure que les ans passent, et l'autre de ténèbres de plus en plus épaisses. Dans le passage de la lumière aux ténèbres, l'année 275/888-9 marque un tournant. Autour d'elle une page, relativement bonne, pivote et se ferme ; une autre, dont la noirceur ira s'accentuant, s'ouvre.

Ibrahim II fut aussi un parfait despote. Bien mieux, il fut même d'une certaine manière un théoricien pleinement conscient du despotisme. « Il avait, écrit al-Nuwayrï, l'habitude d'orienter sa répression contre les gens de la haute société et les personnes riches. Et il avait coutume de dire : Nul n'a le droit de commettre l'injustice, excepté le Roi (*al-Malik).*

« Car, disait-il, si ces gens de rang élevé et riches prenaient en effet conscience de leur force et du pouvoir que leur confèrent leurs

richesses, le Roi ne serait plus à l'abri de leur violence et de leur morgue. Si donc le Roi leur laissait la paix, et qu'ils se sentaient ainsi en sécurité, cela les inciterait à lui disputer le pouvoir et à conspirer contre lui.

« La masse des sujets, par contre, constitue la matière (*mâdda)* du Roi. S'il permet à d'autres de les opprimer, il cesse d'en profiter. Dès lors il ne fera plus que récolter les préjudices pendant que d'autres cueilleront les fruits ».

L'Emir se plaçait ainsi tout simplement au-dessus de la loi. Tout puissant, il se fixa comme programme politique d'être juste et bon pour les faibles - sa matière - et d'être impitoyable pour les grands, ses rivaux. Son absolutisme fut ainsi la source du meilleur comme du pire, car il est rare que le despotisme ne soit pas à double face. Il est rare aussi que le despotisme n'évolue pas de plus en plus vers le pire. Ibrahim II n'échappa pas à la loi commune. Nous avons vu le meilleur, il nous reste à voir le pire. Car Ibrahim II peut en somme se définir comme un despote médiéval, éclairé et conscient, auquel la lumière de la raison vint peu à peu à manquer.

Ibn ar-Raqïq, reproduit par la plupart des chroniqueurs à l'exception d'Ibn al-Athïr, lui reproche une foule de crimes. En 264/877-8, il fit massacrer, par traîtrise, la garde d'al-Abbâsiya composée de *mawâli,* c'est-à-dire d'anciens esclaves blancs. En 268/881-2, il soumit le Royaume à une sévère fiscalité, ce qui n'alla pas sans émeutes. Puis, nous dit-on, « il transforma en pratiques courantes les méfaits, l'iniquité et l'arbitraire ». Et on cite l'exemple d'Ibyâna, grosse propriété située dans la plaine du Mornag, qu'il enleva de force (275/888-9), après l'avoir livrée à ses esclaves noirs qui s'y adonnèrent à toutes sortes de dévastations et de viols. En somme, Ibrahim II se mit à exploiter le peuple, sa *matière*; d'une manière plus intensive. Dès lors on ne compta plus les exécutions sans motifs sérieux ni jugement.

Cette politique ne pouvait aller sans révoltes qui furent étouffées dans le sang. Les Berbères, pressurés et affamés, bougèrent les

premiers (268-9/881-3) et furent méthodiquement, par la ruse, le feu et le sang, ramenés à la raison. Ce fut ensuite le tour de l'aristocratie arabe. Balazma était l'un des meilleurs verrous des menaçants massifs berbères de l'Aurès et de Kabylie. Ibrahim II commit l'imprudence de le faire sauter, provoquant ainsi, nous assure-t-on, l'écroulement final de l'édifice aghlabide. Les meilleurs guerriers de Balazma, au nombre d'un millier environ, furent en effet attirés à Raqqâda, où ils furent exterminés (280/893-4) par traîtrise, par le fils de l'Emir, Abu al-Abbâs Abdullah. Ce massacre fit sensation. Aggravé par d'autres mesures de spoliation, il fut le signal d'une véritable levée de boucliers dans tout le Nord et le Centre-ouest du pays, c'est-à-dire dans la région où avait éclaté, sept décades plus tôt, la grande rébellion du *Jund.* L'Emir fut saisi d'une véritable panique. Irrésolus et apeurés, ses adversaires se laissèrent cependant massacrer aisément en rangs dispersés. Il ne resta plus ensuite à Ibrahim qu'à aller à Tripoli faire exécuter, avec un luxe de cruauté inouï, son cousin Muhammad b. Ziyâdat Allah II, et à faire sur son passage un grand carnage de berbères Nafûsa (283/896).

Ibrâhïm II tua donc beaucoup pour les besoins de sa politique. Mais il tua aussi sans raison. Son nom est passé à la postérité comme étant celui du héros type du mal. Il nous est présenté comme un esthète du meurtre, humant avec plaisir le fumet du sang et savourant avec délice les souffrances infligées aux autres. On ne peut tout citer. Limitons-nous à cet exemple :

« Un jour, écrit al-Nuwayrï avec un véritable talent d'auteur tragique, Ibrâhïm II se présenta chez sa mère. Celle-ci alla à sa rencontre et lui réserva le meilleur accueil. Mère, j'aime votre cuisine, lui dit-il. Elle fut ravie. Aussitôt elle ordonna que la table fût servie. Ibrâhïm mangea, but et se détendit. Voyant sa joie, sa mère lui dit : j'ai chez moi deux jeunes esclaves (*wasïfatayn*) que j'ai élevées à votre intention, un véritable bijou que je réservais à vos plaisirs. Or voici bien longtemps que vous n'avez plus goûté aux joies de l'intimité depuis que les jawârï ont été tuées. Mes deux jeunes esclaves, ajouta-t-elle,

Le monnayage aghlabide




Dirham de l'époque d'Ibràhïm B. al-Aghlab (800-812)

Les aghlabides ont frappé trois types de pièces :
— des dinars en or : de 17 à 20 mm de diamètre et de 3 à 4,30 grammes de poids ;
— des dirhams en argent : de 22 à 27 mm de diamètre et de 2,30 à 2,97 g. ;
— desfels de 1,55 à 3,64 grammes.

Les monnaies aghlabides portent souvent les mêmes légendes que les pièces abbassides. On y trouve surtout des formules religieuses (la basmala, la tasliya et la profession de foi), des versets coraniques, la date et le lieu de frappe, le nom de l'émir et du maître de l'atelier, cette dernière charge étant le plus souvent assumée par des affranchis tels que : Masrur, Jubrân, Khalaf Balâgh, Châkir, Hattâb... etc. Il semblerait aussi que les différences de tailles et de poids des monnaies mises en circulation ont amené les gens à régler leurs achats en pesant les pièces et non pas en les comptant. Il est par ailleurs certain que la population ifrlqiyenne était très attentive à la monnaie. Ainsi lorsque Ibrahim II a décidé, en 275 / 888, de retirer les mauvais dirhams et de les remplacer par d'autres de bon aloi une révolte populaire éclata.

connaissent à merveille la récitation du Coran en musique *{al-qirâ. 'a bi-l-alhiân*). Que diriez-vous si je leur demandais de venir réciter pour vous ? - Faites, dit-il. Elle donna un ordre. Les deux jeunes esclaves furent introduites. Sur sa demande elles récitèrent d'une façon sublime. Puis sa mère lui dit : Aimeriez-vous les écouter vous déclamer des vers ? - Volontiers, répondit-il. Enfin les deux jeunes esclaves firent merveille en chantant, s'accompagnant du luth et du tambourin. Entre-temps, la boisson ayant commencé à faire sentir ses effets, l'Emir manifesta son désir de se retirer. Souhaiteriez-vous, lui dit sa mère, que mes deux jeunes esclaves vous suivent et vous divertissent ? Il y a si longtemps que vous n'avez plus connu de divertissement ! — Volontiers, dit-il. Il se retira. Les deux jeunes esclaves le suivirent, marchant derrière lui.

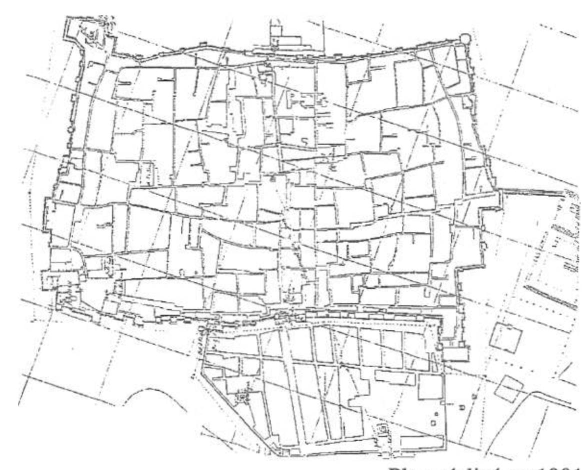
Moins d'une heure plus tard, un domestique se présenta chez la mère de l'Emir avec un plateau couvert d'une serviette. Elle crut que son fils lui avait envoyé un cadeau. Le domestique déposa le plateau devant elle et souleva la serviette. Deux têtes étaient là, celles des deux jeunes esclaves. La mère de l'Emir poussa un cri et tomba évanouie. Elle ne revint à elle que longtemps après pour invoquer le Ciel contre son fils et le maudire.

Les récits de ce genre concernant Ibrâhïm, conclut al-Nuwayrï, sont fort nombreux ».

On ne sait quel crédit accorder à ce genre de récit. On a l'impression de lire un terrifiant conte oriental. Mieux. D'autres chroniqueurs, Ibn al-Athïr en particulier, ne soufflent mot de la folie sanguinaire d'Ibrâhîm II. Chez Ibn al-Athïr, il devient plutôt un héros de conte rose. Que penser en définitive ? Certes, on ne prête qu'aux riches, mais on leur prête beaucoup aussi.

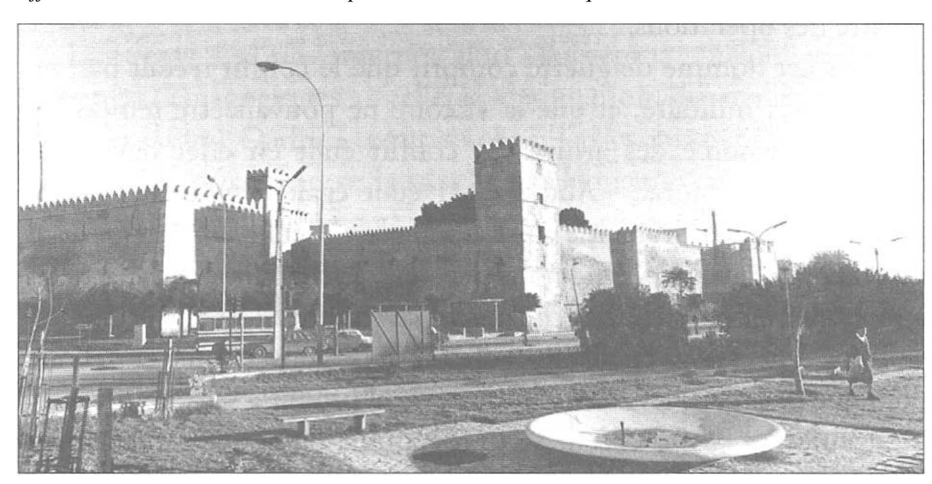
Il est indubitable toutefois qu'Ibrâhïm II ne fut pas tout à fait normal. Ses contemporains le savaient du reste. Ils ont noté qu'il avait été envahi par une humeur ou une complexion noire, et qu'il avait été atteint à la fin de sa vie de *melancholia.* Or le pouvoir n'est pas la meilleure cure de santé pour les esprits malades et les moyens

La ville de Sfax


Plan réalisé en 1881

Le plan présenté ici est un relevé exécuté deux mois après l'occupation française de la ville, en 1881. Il montre la ville arabe et le quartier franc. La ville arabe est une création islamique attribuée aux Aghlabides (235/850). Son plan dessine un rectangle (400 m sur 600 m) traversé par deux grands axes. A leur intersection se dresse la Grande Mosquée, autour de laquelle s'organisent les commerces. Ce dispositif n'est pas sans rappeler le plan des villes romaines célèbres par leur cardo maximus et leur decaminus maximus qui convergent vers la place du forum où se trouvent le temple, la basilique civile, la curie, les marchés... etc. On remarque aussi que la médina de Sfax est partagée en quatre quartiers d'une superficie presque égale. Les remparts ne sont percés que de deux portes : la première au Nord, restaurée à l'époque Ziride en 377/988, est un vestibule long entouré de cellules de garde. La seconde au Sud donne sur la façade maritime.

Elle a un dispositif en chicane et a été réédifiée sous les Hafsides en 706/1306. Les commerces, implantés tout près de la porte Nord, celle qui donne sur l'arrière pays, sont disposés, à l'instar des autres villes arabes, selon leurs degrés de notoriété et de propreté. Les métiers les plus propres et les plus nobles (vendeurs de tissus, de bijoux, les libraires...) sont proches de la Mosquée. Les autres, les métiers salissants et bruyants, sont relégués à la périphérie ou en dehors de la cité (tanneurs, forgerons, chaudronniers, bouchers, marchés à bestiaux ... etc.). Pour ne pas quitter le centre économique, les commerçants et les artisans ont utilisé les étages et creusé des officines au sous-sol. C'est un phénomène caractéristique rarement constaté ailleurs.


Vue des remparts, à gauche la Qasaba

qu'il met au service des caprices dictés par le déséquilibre mental en multiplient gravement les dangers.

Il est certain que la dynastie connut avec lui l'apogée de sa puissance et les prémisses de son déclin. Il fut certainement un administrateur génial et un despote sans cœur. *Ses excès* rendirent sûrement les oreilles de ses sujets plus sensibles au chant, promettant la prospérité dans la justice, qui commençait à s'élever des montagnes de Kabylie. Ibrahim II n'insista pas. Il préféra aller chercher la palme du martyre en Italie du Sud, laissant à son fils le soin de tenter de sauver la dynastie de son destin.

9. Vaines tentatives de 'Abdullah II de sauver la dynastie

Abu al-Abbâs Abdullah II 289-290/902-3 s'attela à cette tâche avec vigueur et fermeté. C'était un homme de guerre qui avait fait pleinement ses preuves sous le règne de son père. « Il était, écrit Ibn al-Athîr, l'un des cavaliers les plus renommés de son époque et avait de la guerre et de la stratégie une connaissance approfondie ». Il était en somme l'homme de la situation. Le feu de l'insurrection chiite qui allait réduire en cendres le trône aghlabide avait en effet embrasé le pays des Kutàma, c'est-à-dire la Petite Kabylie. Pour parer au plus pressé, il dépêcha son propre fils, Abu Abdullah al-Ahwal, sur le théâtre des opérations.

Mais cet homme de guerre comprit que le conflit n'était pas, en son essence, militaire, et que la victoire ne pouvait être remportée par la seule force des armes. Le conflit était en effet davantage idéologique et moral. Abdullah II était également bien préparé pour affronter le problème sous cet angle : il était *aeâb* et *faq\h.* Il s'attela donc, avec sincérité nous pensons, à réhabiliter la dynastie et à redonner au pays confiance en ses gouvernants.

Dans une lettre circulaire, adressée aux gouverneurs et rendue publique dans tous les coins du royaume, il promit à ses sujets justice, modération et *jihàd.* C'était son programme de gouvernement qu'il annonçait ainsi solennellement. Pour ne pas laisser au Dà'î ismâ'ilien

qui dirigeait l'insurrection le redoutable privilège du désintéressement et du dénuement, il plaça son règne sous le signe de l'austérité et du *Zuhd.* Il délaissa le palais pour une modeste maison en briques séchées, abandonna le trône pour s'asseoir à même le sol, s'habilla de bure, reprit la tradition si populaire des lits de justice, et ne monta plus à cheval que pour se rendre à la mosquée. Par excès de sincérité probablement, il relança aussi, juste avant son assassinat, la néfaste querelle du Coran créé, ce qui lui aliéna les masses sunnites.

Cette politique ferme, prudente et somme toute sage, aurait pu donner à une dynastie disposant de puissants atouts financiers et militaires, les moyens d'étouffer l'insurrection. Après tout, elle avait bien triomphé d'autres révoltes dans des régions aussi difficiles.

Le sort en décida autrement. Le futur Ziyâdat Allah III fit assassiner son père pour lui succéder, et ruina du coup toute possibilité de redressement.

10. Ziyâdat Allah III et l'écroulement de l'édifice aghlabide

Au parricide succéda toute une série de meurtres ayant pour but d'éliminer les opposants éventuels parmi les membres de la dynastie, y compris Abu Abdullah al-Ahwal qui tentait péniblement de contenir les progrès du Dâ'ï Fatimide. La dynastie fut en somme décapitée avant qu'elle ne s'écroulât définitivement.

La désagrégation interne alors s'accentua malgré certaines mesures démagogiques - telle la désignation du malikite Himâs comme Grand Qâdhi - pour se concilier les faveurs des Sunnites. En fait les masses ne se laissèrent pas duper, et la désintégration morale alla bon train. La cour offrit de plus en plus le spectacle de la licence sans retenue et de la vulgarité.

« Il devint de notoriété publique, écrit al-Qàdhi al-Nu'màn, que Ziyâdat Allah s'adonnait à la boisson du vin véritable, ce qui était inconnu auparavant en Ifrîqiya. Il étala aussi son engouement pour le chant et les instruments de musique, et attira à lui les débauchés, les efféminés et les bouffons. Il ne cessait de boire, et on ne le voyait

presque jamais qu'en état d'ivresse. Il se choisit également des commensaux qui jouaient à échanger devant lui des coups, à s'abreuver de paroles obscènes et à se livrer à toutes sortes de choses que non seulement on ne devrait pas faire, mais que l'on n'ose même pas mentionner.

Pour le divertir, on gonflait et on ficelait aussi de vieilles outres en peau de mouton, que l'on glissait sous les tapis. Lorsqu'un haut dignitaire de la cour était introduit et prenait place, elles craquaient sous lui. Ziyâdat Allah éclatait alors de rire et ses compagnons l'imitaient avec beaucoup d'insolence, de légèreté, d'impertinence et de licence ».

Ainsi le spectacle de l'Emir devint un facteur de démoralisation déterminant. Il consomma définitivement le divorce entre gouvernés et gouvernants, et fit souhaiter certainement à plus d'un qu'une onde fraîche, fut-elle de source impure, vînt nettoyer les écuries d'Augias. Ainsi s'explique, dans une très large mesure, l'apathie d'un pays profondément sunnite devant l'entreprise hérétique des chiites ismà'iliens de s'emparer du pouvoir.

La subversion ismâ'ilienne, qui fait partie de l'écheveau très complexe du chiisme, avait fait son apparition en Petite Kabylie avec l'arrivée du Dâ'î Abu Abdullah, qui y fit son entrée au milieu de Rabï' Ier 280/ début juin 893. On a souvent relaté comment quelques montagnards Kutâmiens l'avaient rencontré à la Mecque et ramené avec eux. Le pays se prêtait à merveille à l'action subversive. Surveillé principalement par les citadelles de Mila et de Sétif, le massif des Kutàma échappait au contrôle direct et effectif des Emirs. Pendant très longtemps cette situation n'avait présenté cependant aucun danger réel pour Kairouan. Les Kutàma étaient en effet fractionnés en une poussière de clans sans liens organiques, opposés par une multitude de querelles intestines sans cesse renaissantes, et vivant — ne connaissant d'autre forme d'autorité que celle des Assemblées de Notables et des arbitres occasionnels - dans une liberté très proche de l'anarchie. De ces groupuscules anarchiques,

Abu Abdullah ad-Da ï sut, au bout d'une dizaine d'années d'effort, constituer une force redoutable au service du Mahdî, du Sauveur, issu de la Sainte Famille du Prophète, qui allait enfin rétablir la légitimité Alide, chasser les usurpateurs Abbassides et leurs suppôts Aghlabides, et remplir enfin la terre de prospérité et d'équité, comme elle fut remplie jusque-là de malheurs et d'abus. Avec toute l'énergie et toute la résolution que donne la foi, les Kutâma se mirent au service de ce programme, qui devait naturellement leur profiter en premier lieu.

Le mouvement commença à Ikjân, dans une bourgade inaccessible aux environs de Mila. De là il fit progressivement tache d'huile, l'endoctrinement allant toujours de pair avec l'action militaire. Ainsi naquit, sur le modèle de Médine, l'Etat de Tâzrût qui se proposa comme but immédiat d'étendre sa domination sur tout le pays Kutâma, et de parfaire la nouvelle communauté de vrais croyants, avant de se lancer dans des opérations offensives de plus grande envergure.

Mila était le symbole même de la présence arabe au cœur des montagnes berbères, à peu de distance d'Ikjàn et de Tâzrût. Son seigneur avait été mêlé à toutes les intrigues, dès le début, contre Abu Abdullah ad-Dà'ï. Elle était donc le premier obstacle à abattre pour briser le cercle de citadelles qui avait longtemps enserré et étouffé les Kutâma. Elle fut enlevée en 289/902, et un berbère remplaça à sa tête le seigneur arabe.

L'affront ne pouvait rester sans réponse. En Dhu-l-Qa'da 289 (7 oct. 5 nov. 902), l'armée Aghlabide, sous le commandement de Abu Abdullah al-Ahwal, frère de l'Emir, s'ébranla vers les montagnes des Kutâma. En une première campagne, cette armée, nous dit Ibn Khaldùn, « donna le vertige aux Kutâma ». La deuxième manche lui fut moins favorable. Un simple revers, essuyé après la reprise de Mila, donna le signal de la débandade dans ses rangs. En somme l'armée était prête, à condition d'être royalement payée, à entreprendre une expédition punitive, ou à la rigueur une courte campagne. Mais elle n'était nullement disposée à mener de longs et

durs combats de montagne pour la cause des Aghlabides. Cette situation, non seulement se répétera, mais elle s'aggravera de plus en plus par la suite. Elle constitue un facteur essentiel du triomphe final de l'insurrection.

Abu Abdullah al-Ahwal continua quand même à contenir les progrès du Dâ'ï. Entre temps intervint le parricide, suivi du rappel et de l'exécution d'al-Ahwal. Le Dâ'ï en profita, avant de se lancer dans de nouvelles opérations, pour intensifier sa propagande et l'endoctrinement des Kutàma, le tout dans une atmosphère d'apocalypse et de prédications surnaturelles jouant le rôle d'une véritable guerre psychologique, semant le doute et le défaitisme dans les cœurs des adversaires, et vidant progressivement leurs rangs par aspiration vers le camp adverse.

Puis le Dâ'ï alla investir et enlever Sétif (fin 291/oct.-nov. 904). La contre-offensive aghlabide, menée par un courtisan sans valeur militaire, aboutit, malgré l'appui de la place de Constantine, à un désastre total : celui de Kayuna (Rajab 292/9 mai-juin 905). Dès lors, le pouvoir aghlabide perdit définitivement l'initiative des opérations. Désormais son unique souci sera de se protéger et de durer au maximum, en se cantonnant presque exclusivement dans la défensive, dans la crainte d'essuyer un nouveau désastre.

On s'employa à calmer le pays, saisi de panique, et à constituer une nouvelle armée composée de recrues sans valeur ni expérience militaire, exclusivement attirées par l'appât des primes généreusement offertes et largement calculées. Cette armée fut concentrée à Laribus, la place la plus forte du Royaume, aux environs du Kef.

Ayant fait son devoir, l'Emir sombra de plus en plus dans la débauche. Son armée, pratiquement sans intervenir, laissa le Dâ'ï s'emparer du Zâb (293-4/906-7), berceau de la dynastie. Pour noyer son chagrin, il fit alors circuler davantage les coupes. Entre temps la situation continua à s'aggraver. Les colonnes du Dâ'ï firent leur apparition au Djérid, à Kasserine puis à Gafsa. Finalement elles marchèrent sur Laribus : ce fut le coup d'estoc qui mit fin à une

dynastie discréditée et depuis des années déjà condamnée (22 Jumadâ II 296/18 mars 909).

Quittant Raqqâda de nuit à la lueur des flambeaux, Ziyâdat Allah III, suivi de ses courtisans et emmenant avec lui ses biens les plus précieux, alla mourir quelque part en Orient, on ne sait exactement où, l'Histoire n'ayant pas cru utile de nous conserver le souvenir précis de ses derniers jours. Raqqâda fut livrée au pillage. Et quelques jours plus tard, les Kairouanais, faqlhs et notables en tête, allèrent accueillir les nouveaux maîtres du pays. Un nouveau règne allait commencer : celui des Fatimides.

CHAPITRE II

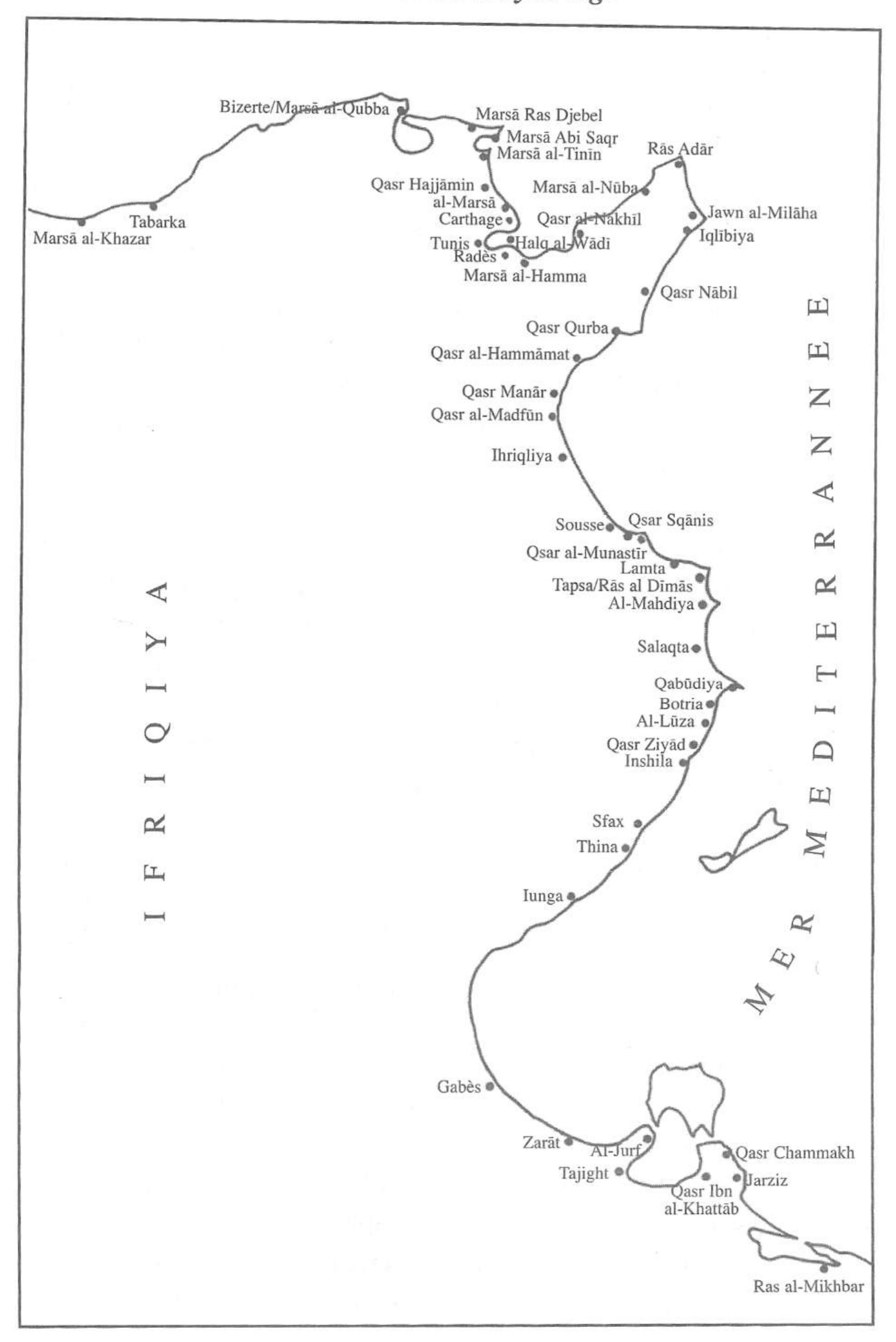
La politique extérieure

La dynastie qui venait ainsi de s'éteindre dans l'indifférence, le pillage et le discrédit, avait eu pourtant ses heures d'authentique gloire, non seulement à l'intérieur de ses frontières mais aussi à l'extérieur.

1. Les Aghlabides et le monde musulman

Les rapports entre Bagdad et Kairouan, engagés dans d'excellentes conditions, ne furent certes pas à l'abri des tensions. Mais on n'alla jamais jusqu'à la rupture totale. Les Aghlabides adoptèrent le noir, la couleur officielle des Abbassides, et à l'intérieur comme à l'extérieur de leurs frontières ils défendirent toujours cette couleur. En matière de politique étrangère, ils s'alignèrent constamment, rigoureusement et scrupuleusement sur Bagdad. Ils adoptèrent ainsi la même ligne de conduite envers Aix-la-Chapelle, Byzance, les Omayades d'Espagne, les Idrissides du Maroc et les Rustumides de Tiaret. Ils adoptèrent également la même idéologie, c'est-à-dire qu'ils furent et restèrent jusqu'à leur chute de conviction mu'tazilite, tout en pratiquant envers les Sunnites la même politique qu'en Orient. En contrepartie

Principaux ports et mouillages de la côte tunisienne au Moyen-Age



ils profitèrent constamment de l'appui moral, et quelquefois aussi matériel, du Califat.

Mais les lignes de Bagdad et de Kairouan ne convergèrent pas toujours. L'Ifrîqiya se rangea en effet, dans la guerre civile qui éclata entre al-Ma'mùn et al-Amïn, du côté de ce dernier, ce qui n'alla pas sans difficultés. Ces difficultés s'aggravèrent encore par la suite lorsque al-Ma'mùn voulut - en intimant à Ziyâdat Allah I[er] l'ordre de faire figurer dans la *Khutba,* c'est-à-dire dans le sermon du vendredi, le nom de Tâhir b. al-Husayn - subordonner plus étroitement l'Ifrïqiya à l'Orient. La réponse de l'Emir, faite en état d'ivresse, fut d'une rare insolence. L'autoritarisme d'al-Ma'mun tourna finalement court. On maintint donc le *statu quo* profitable aux deux parties. Puis les liens entre Bagdad et Kairouan se distendirent progressivement — chacune des deux capitales ayant assez à faire avec ses propres difficultés internes - pour se resserrer de nouveau avec l'apparition du péril chiite. Mais l'Emir n'accepta jamais l'intervention des troupes califiennes à ses côtés, préférant sans doute perdre son royaume plutôt que son indépendance.

Les relations avec l'Egypte, qui faisait aussi partie de l'Empire Abbasside, furent marquées par deux conflits, qui surgirent en quelque sorte par accident, l'un et l'autre étant le prolongement d'une crise intérieure. Le premier conflit, déclenché par al-Abbâs b. Ahmad b. Tulûn, en l'absence de son père, avorta, après le sac de Labda (267/880-881), sous les murs de Tripoli, grâce particulièrement au concours des berbères de la région. Une quinzaine d'années plus tard, Ibràhîm II fit mine à son tour d'aller conquérir l'Egypte. Son expédition, qui n'eut d'autre résultat que la destruction de la puissance des Nafusa et l'exécution du gouverneur de Tripoli, avorta également en cours de route.

Les rapports des Aghlabides avec les Rustumides, les Idrissides et les Omayades d'Espagne, furent certes empreints d'hostilité, mais ils ne donnèrent pas lieu à des affrontements sérieux. Cette hostilité, on doit le souligner, n'empêcha toutefois jamais, au cours du Moyen-Age, les

biens et les personnes de circuler librement à l'intérieur de la *Dâr al-Islâm.* Les échanges intellectuels et économiques ne subirent donc aucune entrave entre l'Ifrïqiya des Aghlabides et ses voisins musulmans.

2. Les Aghlabides et le monde Chrétien

Vis-à-vis des Chrétiens, les Aghlabides poursuivirent d'abord la politique de leurs prédécesseurs, c'est-à-dire qu'ils pratiquèrent avec eux, durant un quart de siècle, une politique de paix. Cette politique, qu'ils sanctionnèrent par de nouveaux traités avec la Sicile, était d'ailleurs celle, du moins en ce qui concerne les Carolingiens, de leurs « suzerains » Abbassides. On sait que Charlemagne noua d'excellentes relations avec ar-Rashïd. Ces relations avaient certainement pour but de resserrer les liens économiques entre les deux Empires, d'où l'intérêt de Kairouan comme étape cruciale sur le circuit des échanges. Aussi les ambassadeurs du Calife qui devaient, chargés des cadeaux d'usage, aller trouver l'Empereur d'Occident, s'étaient-ils arrêtés au passage à Kairouan. Et ainsi la délégation que reçut Charlemagne, au printemps de 801, entre Verceil et Yvrée, put compter un représentant d'Ibrâhïm Ier.

Ainsi donc, les Aghlabides vécurent d'abord en paix avec le monde chrétien, qu'il fût byzantin ou carolingien, paix profitable au commerce. Mais, pour des raisons assez complexes, la situation se dégrada progressivement. Les circuits économiques furent perturbés, les affrontements sur les flots s'accrurent et le volume des échanges et des profits déclina. Des difficultés intérieures, telle la grande rébellion du *Jund,* surgirent aussi. Or ce n'est pas seulement de nos jours que, pour résoudre des problèmes intérieurs, on se lance dans des aventures à l'extérieur. Sur ces entrefaites donc, une occasion, inattendue et inespérée, s'offrit d'intervenir en Sicile. En habile politique, Ziyâdat Allah Ier résolut de ne pas laisser échapper l'aventure, malgré l'opposition de la majorité des faqïhs, à l'exception d'Asad, au nom du respect des traités conclus et encore en vigueur.

Euphémius, qui s'était insurgé en Sicile contre l'autorité de Byzance, vint en effet implorer le secours de l'Emir d'Ifrîqiya. L'expédition fut aussitôt décidée. Et ainsi, en grande pompe et dans une atmosphère d'une indescriptible ferveur, les Ifrîqiyens s'embarquèrent pour leur dernière grande aventure - qui fut aussi la dernière de l'Islam arabe — en Méditerranée. Le samedi 16 Rabï' Ier 212/15 juin 827, dix mille hommes dont sept cents cavaliers prirent place, à Sousse, dans une centaine de navires, sans compter ceux d'Euphémius. Trois jours après, ils débarquèrent à Mazara.

Après les premiers succès du début, les difficultés commencèrent. Syracuse opposa aux assaillants une résistance opiniâtre. Située dans l'îlot d'Ortigia, cette cité qui fut dans l'Antiquité l'émule d'Athènes, de Carthage et de Rome, était pourvue de solides fortifications qui firent souvent la preuve de leur résistance. Les assiégés eurent aussi la précaution de concentrer dans la ville tous les vivres de la région. Ainsi, assez paradoxalement, ce sont les assaillants qui furent affamés et réduits à manger leurs chevaux. Le mécontentement éclata alors dans l'armée, et Asad fut prié de lever le siège et d'ordonner le retour. Sans son opiniâtreté, l'expédition de Sicile aurait sûrement tourné court à ce stade.

Entre-temps, des renforts arrivèrent de Byzance et d'Ifrîqiya, et de nouveaux succès furent enregistrés. Syracuse offrit de négocier. Asad accepta. Mais c'est son armée qui, cette fois, refusa. Mal lui en prit. Une épidémie vint bientôt décimer ses rangs et emporter son chef, Asad (été 213/828). De nouveaux renforts affluèrent de Byzance. Gagnés par la lassitude et la crainte d'être anéantis par des forces supérieures, les Ifrîqiyens décidèrent de renoncer à l'expédition. Ils regagnèrent donc leurs vaisseaux. Mais, à la sortie du Grand Port, la flotte byzantino-vénitienne leur barra le chemin. S'ils avaient pu opérer une percée à travers la flotte ennemie, il est plus que probable que leur aventure sicilienne n'aurait pas eu d'autres suites. Mais le sort en était jeté. Il leur fallut retourner sur terre et poursuivre l'aventure.

Exténués et alourdis de leurs malades, les Ifrïqiyens, guidés par Euphémius, s'engagèrent à travers la montagne à la recherche d'un refuge. Ils parvinrent ainsi à Mineo qu'ils réussirent à enlever. Bientôt l'épidémie cessa aussi. Ils purent ainsi se reposer et reprendre courage. Puis de nouveau ils reprirent l'initiative. Ce fut pour investir Enna. Succès et revers. Et de nouveau, assiégés cette fois à Mineo par Théodote, ils se sentirent à deux doigts de leur perte (214/829-30). Ainsi, plus de deux ans après le débarquement à Mazara, les Ifrïqiyens, après avoir lutté contre l'épidémie, la famine et un ennemi résolu à ne pas les laisser échapper vivants, étaient sur le point d'être exterminés.

Leur sauvetage *in extremis* fut, entre autres, le résultat de l'intervention fortuite d'une bande d'aventuriers espagnols qui, jetés par des vents contraires sur les côtes de Sicile, vinrent délivrer les assiégés de Mineo. Des renforts arrivèrent aussi d'Ifrïqiya. Le siège fut alors mis devant Palerme qui, exsangue et à bout de souffle après une héroïque résistance de plus d'une année, finit par capituler (Rajab 216/août-septembre 831). Les Ifrïqiyens pénétrèrent dans une cité morte. Sur soixante-dix mille hommes qu'elle comptait avant le siège, écrit Ibn al-Athïr, il n'en restait plus que trois mille. Ces chiffres, quoique sans doute exagérés, disent assez quelle fut l'opiniâtreté de la résistance et quelles furent les rigueurs du siège, la gravité de l'épidémie et l'étendue de l'exode.

Pour les Ifrïqiyens, la prise de Palerme constitua un succès décisif. Après mille déboires, et après avoir vécu jusque-là dans des camps, ils commençaient en effet à disposer enfin d'une importante capitale située dans une région riche. À partir de cette date, la province de Sicile était née.

La conquête intégrale de l'île sera pourtant lente et laborieuse. Suivre les péripéties des combats serait une tâche fastidieuse et monotone. Limitons-nous à signaler les grandes étapes. La partie occidentale de l'île fut soumise la première (216-226/831-41). Puis ce fut le tour de la partie orientale. On enleva tour à tour Messine,

Modica, Lentini et Raguse (228-236/842-51). La prise d'Enna (17 Shawwâl 244/26 janvier 859), l'inexpugnable capitale militaire de l'île, fit sensation. Une ambassade spéciale alla annoncer la bonne nouvelle à al-Mutawakkil à Bagdad et lui faire présent de quelques somptueux cadeaux parmi les richesses enlevées aux Grecs. Le 15 Ramadan 264/21 mai 878, ce fut le tour de Syracuse de succomber après un siège inhumain qui fit d'innombrables victimes, et qui fut suivi de la destruction totale et de l'incendie de la vieille cité antique. Celle-ci ne succomba qu'à bout de souffle, après un demi-siècle d'assauts presque ininterrompus. Sa garnison fit preuve d'un rare héroïsme, mais la marine byzantine fut décevante.

La prise de Syracuse, la capitale de la Sicile grecque, n'a pu certes être assurée que grâce à un puissant matériel de siège. Mais ce succès décisif illustre également, et peut-être même surtout, la supériorité que les Aghlabides surent acquérir dans la Méditerranée occidentale. La marine de Byzance ne put intervenir efficacement. Une première flotte qui tenta de la secourir fut défaite et repoussée. Une nouvelle flotte, confiée par Basile Ier au navarque Adrien, préféra même ne pas affronter le combat.

Un butin énorme fut fait. Les civils qui échappèrent au massacre, dont le moine Théodose qui nous a laissé une relation détaillée du siège et de la chute de la ville, furent réduits en captivité et envoyés, escortés d'esclaves noirs, à Palerme où ils furent accueillis par un peuple en liesse. Le moine Théodose note que Palerme lui parut superbe et prospère. Dans la foule, musulmans et chrétiens étaient mêlés et, tout le long du parcours, les versets du Coran ne cessèrent de fuser en action de grâce au Seigneur. Cinq jours après leur arrivée, les prisonniers de marque, dont le moine Théodose et l'archevêque, furent présentés au gouverneur. Celui-ci se tenait sur un trône, rapporte Théodose, derrière une tenture. Après une brève et courtoise controverse religieuse, les captifs retrouvèrent leur prison. La détention des syracusains se prolongea jusqu'en 885, date à laquelle ils furent libérés, en partie contre rançon.

La chute de la capitale des *Rùm* en Sicile ne régla cependant pas les problèmes. Ceux-ci se compliquèrent même. Province désormais Ifrîqyenne, et déjà fortement islamisée, la Sicile était devenue aussi une province difficilement gouvernable. Elle avait hérité en effet de tous les maux qui avaient longtemps empoisonné le corps de l'Ifrîqiya. Elle avait en effet joué le rôle d'exutoire pour tous les éléments les plus bellicistes et les plus turbulents du */und,* et devint même une sorte de bagne pour indésirables politiques. Des berbères aussi s'y établirent et emportèrent avec eux les vieilles haines qui les avaient toujours opposés entre eux d'un côté, et aux Arabes de l'autre. Après plus d'un demi-siècle d'incessantes et épuisantes batailles, le *jihâd* par ailleurs commençait à ne plus soulever beaucoup d'enthousiasme. Les premières vagues de guerriers qui avaient déferlé sur la Sicile avaient peu à peu cédé la place à des gens bien nantis, à une classe de parvenus dont le souci principal était désormais de défendre ses privilèges et de jouir de ses richesses. D'où une grande instabilité politique, illustrée par une succession de gouverneurs plus ou moins éphémères et aussi impuissants les uns que les autres. Les intrigues et les complots allaient bon train à Palerme, et Ibrahim II, qui n'était pourtant pas un faible, n'arrivait plus à se faire obéir. Ou bien c'est son gouverneur qui était bafoué.

En 287/900 en particulier, Palerme se dressa contre Agrigente, et ce fut de nouveau la guerre civile, cette fois sur une plus large échelle. Les raisons du conflit sont consignées, *grosso modo,* dans le *Kifab al-amuAl •A-D^ssnxàl.* Il s'agit d'une dispute issue, comme on pouvait s'y attendre, des conditions dans lesquelles se fit le partage des terres entre les pionniers de la conquête. Comme dans toutes les disputes, les arguments des protagonistes sont assez obscurs. Mais ces arguments nous révèlent cet arrière-plan de convoitise et de violence sur lequel évoluaient, en Sicile musulmane, des « pionniers » avides de terres et toujours prêts à plaider leur cause à la pointe des épées. C'est dans ce climat qu'il faut rechercher les raisons qui poussèrent les gens de Palerme, après s'être débarrassés du

représentant de Kairouan, à aller en 287/900, régler leur compte à ceux d'Agrigente qui avaient peut-être le tort d'avoir fait suffisamment fructifier leurs domaines pour exciter les convoitises. Ibrahim II se trouva ainsi acculé, après l'échec de maints compromis, à choisir entre la perte de la Sicile, abandonnée aux différentes vagues de « pionniers » qui s'y disputaient les terres et le pouvoir, et sa reconquête. Il choisit la deuxième solution. Il y dépêcha son fils Abu al-'Abbàs Abdullah qui, après avoir reconquis l'île et pris de force Palerme, (20 Ramadan 287/18 septembre 900), relança de nouveau le *jihâd.* Nous verrons que c'est finalement Ibrahim II en personne qui viendra bientôt assurer la relève.

Les intrigues, les complots et les antagonismes ne génèrent pas seulement les progrès de la conquête en Sicile, mais aussi en Italie méridionale où les Aghlabides finirent par perdre tous les fruits de leurs efforts.

La situation de l'Italie méridionale n'était pas brillante au début du IXe s. Deux pouvoirs, celui des Grecs et celui des Francs — sans compter la papauté qui occupait une position particulière - s'y affrontaient. Entre ces gros récifs, les seigneurs locaux tentaient de conduire habilement leurs barques et de pêcher, à l'occasion, en eaux troubles, dans l'espoir d'arrondir, par toutes sortes de commerces, leurs pécules et d'étendre si possible leurs frontières. Avec les Ifrîqiyens s'introduisit dans la péninsule un troisième larron. En fait, on l'y invita plutôt. Naturellement il y prit goût. Il hanta dès lors avec assiduité les lieux, et tenta de s'y fixer.

En 835, le duc André (834-840) de Naples, pour s'affranchir de la ruineuse tutelle de ses voisins de Bénévent, fit appel à ses amis de Palerme avec lesquels il entretenait déjà de fructueuses relations commerciales. Ce ne fut pas en vain. Leur flotte vint en effet lui prêter efficacement secours. Ainsi furent inaugurés entre les gouverneurs de Palerme et les ducs de Naples des liens qui, malgré quelques inévitables ruptures, résistèrent étonnamment, durant un demi-siècle, aux vicissitudes de l'histoire et aux foudres de l'excommunication.

Enhardis par leur succès, les marins aghlabides contournèrent la mer Ionienne et débouchèrent dans l'Adriatique, où un coup de main heureux leur livra Brindisi, qui relevait alors de la principauté de Bénévent. Ne pouvant toutefois la conserver, ils finirent par la piller et reprendre la mer.

Ils eurent bientôt l'occasion de revenir en Calabre et de s'y installer durablement, à la faveur des troubles qui éclatèrent à Bénévent. Ils purent ainsi, en 840, enlever Tarente, détruire une flotte Vénitienne de secours forte de soixante navires et visiter divers ports de l'Adriatique.

En 843, ce fut le tour de la plaine de Liburie, des environs de Sorrente, et du littoral de la Campanie, de recevoir la visite de la flotte et des colonnes aghlabides.

Ces opérations préludèrent à une action plus audacieuse encore qui eut pour cible les côtes de l'Etat Pontifical. Par deux fois en un demi-siècle, à la fin de l'Antiquité (en 410 et en 455), Rome avait été déjà mise à sac au mois d'août. Les Ifrïqiyens ne faillirent pas à la tradition. Leurs vaisseaux, au nombre de soixante-treize nous dit-on, débarquèrent, le 23 août 846, cinq cents chevaux et une dizaine de milliers d'hommes à l'embouchure du Tibre. Remontant le long du Tibre, à pied, à cheval, et dans leurs embarcations, en direction de Rome, ils parvinrent à l'aube aux Lieux Saints, qu'ils n'eurent aucun scrupule à profaner et à piller. Conduits par les ducs de l'Empereur Lothaire, les soldats romains attaquèrent sans ordre et furent facilement taillés en pièces. Toute la partie de la ville de Rome située à l'extérieur de l'enceinte d'Aurélien fut alors livrée au pillage. Puis le flot dévastateur, ne pouvant engloutir les remparts romains, s'écoula vers le Sud, submergea Fondi, menaça Gaëte, et atteignit Bénévent. Enfin, en novembre 846, les Ifrïqiyens, sans avoir enregistré aucune victoire constructive, se décidèrent à rembarquer avec leur butin. Ils ne purent en jouir. Ils furent engloutis dans une tempête. L'entreprise fut donc totalement négative. C'est sans doute pour cela que les chroniqueurs arabes unanimes la passent sous silence. L'insulte

faite aux Lieux Saints fut par contre douloureusement ressentie par toute la Chrétienté, et on décida de tout faire pour conjurer le renouvellement d'un tel drame. Sans aller jusqu'à penser comme Ph. Lauer qu'« il s'en est fallu de si peu que Rome ne devînt mahométane », on peut dire que l'alerte fut chaude et l'émotion vive.

Les événements de l'Etat Pontifical eurent cependant un effet tout à fait inattendu : ils contribuèrent à la fondation d'un émirat musulman de quelque longévité à Bari. Une première attaque dirigée contre cette cité par un certain Jabala, client de l'Emir Abu 'Iqàl al-Aghlab (223-26 / 838-41), se solda d'abord, nous dit al-Balàdhurï, par un échec. Les Lombards de Bénévent épargnèrent ensuite aux Ifrîqiyens d'attaquer. Pour résoudre leurs querelles, ils les appelèrent, avec d'autres musulmans, probablement Crétois, à leur secours. Ainsi, entrèrent au service de Bénévent un certain Khalfun — Calfon dans les sources chrétiennes - et un certain Apolaffar qui, après avoir été traîtreusement trahi et assassiné, fut remplacé par un certain Massar. Ce dernier subit aussi le même sort. En effet, après le sac de Rome et l'émotion qu'il souleva dans la Chrétienté, l'Empereur Lothaire obtint de ses vassaux lombards de se réconcilier et de purger leurs états des Sarrasins. Il chargea son fils, le roi Louis II, de veiller à l'exécution de ce programme. Et c'est ainsi que, la veille de Pentecôte 847, Massar et tous ses auxiliaires furent capturés au cours de la nuit et conduits au camp du roi Louis II où ils furent tous mis à mort à coups de lances.

Ne se faisant certainement plus d'illusions sur le sort qui l'attendait, après la fin tragique réservée à Massar et à ses hommes, et fort de l'appui éventuel que pourrait lui prêter la toute proche Tarente, qui était une possession aghlabide depuis 840, Khalfun choisit donc de prendre les devants. Ses hommes campaient à l'extérieur de la ville le long de la mer, sans doute à proximité de leur flotte. Par une nuit sombre et pluvieuse, la population de Ban fut réveillée en sursaut par une foule de diables à demi nus, étrangement accoutrés et armés de lances légères à hampes de roseau. Toute

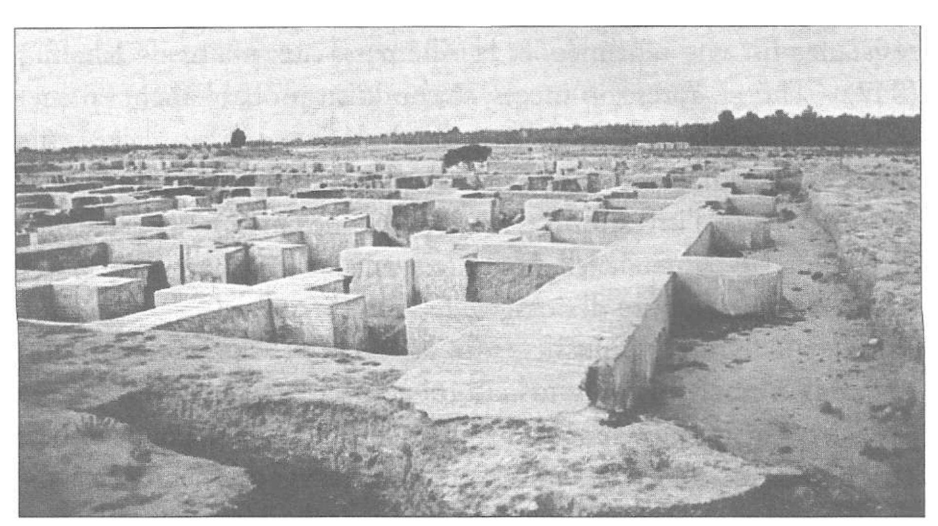
résistance fut vite réprimée, et la ville passa aux mains de Khalfun (847). Celui-ci, après son succès, se conduisit probablement en chef indépendant à l'égard de Palerme et de Kairouan. Ses successeurs agrandirent leur état. Ils sollicitèrent et obtinrent, après quelques atermoiements, l'investiture directe du Calife. En 859 la puissance de l'émirat de Ban était telle que Bénévent dut consentir à lui payer tribut et à lui remettre des otages. Et ce n'est qu'en février 871 que l'Empereur Louis II réussit enfin à y entrer, après près d'une vingtaine d'années d'épuisants efforts pour la récupérer.

Au lendemain de la chute de Ban, l'Emir de Kairouan, pour combler le vide ainsi créé, désigna pour la première fois un gouverneur spécial du Continent (*al-Ardh al-Kahra*), c'est-à-dire de la Péninsule Italienne. Cette désignation était tout un programme politique, qui ne put toutefois être mené à bonne fin. La conjoncture était pourtant particulièrement favorable. Au lendemain de sa victoire, les dissensions ayant repris de plus belle, l'Empereur Louis II se trouva finalement, son palais ayant été livré aux flammes, prisonnier de son vassal de Bénévent. C'était dans ces conditions que le gouverneur nouvellement désigné de la Péninsule lança son offensive contre Salerne (sept. 871). Les troupes aghlabides n'enregistrèrent que des succès très limités et connurent de graves revers sous les murs de Bénévent et de Capoue. Salerne, malgré un siège très dur, opposa une vive résistance. Enfin l'Empereur Louis II, finalement libéré du danger sarrasin, entra en personne en lice. Découragée, l'armée aghlabide leva le siège et battit en retraite vers la Calabre (août 872).

Depuis, les Ifrîqiyens se cantonnèrent pratiquement dans une prudente défensive. Puis, progressivement ils perdirent pied, et durent céder tout le terrain durement conquis. C'est à Basile I[er] (867-886) que revint l'honneur, malgré le sursaut ultime et sans lendemain d'Ibrahim II, de soustraire définitivement l'Italie méridionale à leur domination.

En 880, une flotte byzantine, forte de cent quarante navires et commandée par le navarque d'origine syrienne Nasar, infligea un désastre complet, au large de Milazzo, à une escadre aghlabide sensiblement

Raqqada

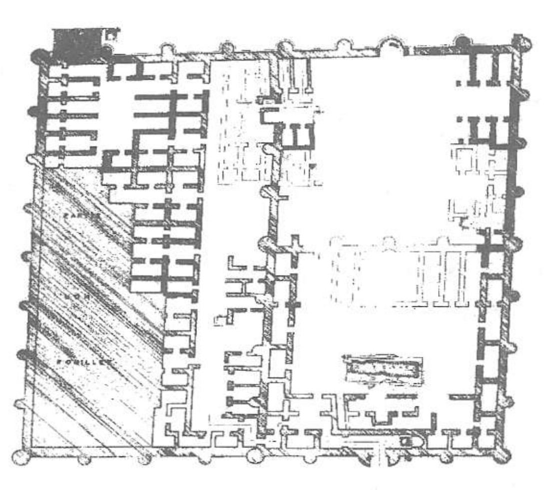


Vue Générale des fouilles

Raqqàda est une ville princière construite par le prince aghlabide Ibrahim II en 263/876. Les fouilles entreprises durant les années soixante par Mohamed Chebbi, ont exhumé un palais construit en briques crues. Le monument a connu trois grandes étapes. La première est une construction analogue aux châteaux omayades de Syrie qui comporte une enceinte fortifiée de 53 m de côté, jalonnée de tours rondes et semi-rondes. L'entrée unique du palais est en chicane, elle est accostée de deux demi-tours, elle mène à une cour centrale entourée de chambres et occupée au milieu par une grande citerne. L'aile nord du palais est réservée à la salle du trône. Toutes les cellules donnent directement sur le patio sans passer par les galeries habituelles.



Citerne du Palais (état actuel)



Plan du Palais

Le grand bassin de Raqqada



Grand bassin rectangulaire situé en contrebas du Palais « al-'Arus » à Raqqâda

Ce bassin est en contrebas d'un palais aghlabide
« al- 'Arus », qui se dresse sur les structures d'une ancienne
villa romaine, comme en témoignent les sols
mosaïqués sur place. Le bassin lui-même dessine
une forme trapézoïdale, sa grande base mesure
130 m et la petite base oblique qui lui est opposée 88,50 m.
Les deux côtés antiparallèles, mesurent respectivement
171 m et 182 m. La hauteur du monument est de 3 m.
Sa capacité globale serait de l'ordre de 60.040 m cubes.
Ce bassin avait été réalisé par Ziyadat Allah III après
son retour de Tunis à Kairouan en 293/906.
Ce palais et son bassin, l'un des plus grands du moyen
âge, sinon le plus grand, avaient été construits à une
époque où le faste du pouvoir aghlabide était
sérieusement contesté par la population,
qui verra d'un bon œil l'arrivée des Fatimides
trois années plus tard.

moins importante. En même temps une puissante armée débarqua au sud de l'Italie. Cette armée, composée des contingents des thèmes d'occident, avec leurs alliés serbes et croates, et des légions de Thrace et de Macédoine, a été évaluée à 35.000 ou 36.000 hommes, sans compter les contingents slaves. Or les Ifrîqiyens ne purent recevoir des renforts. Une flotte de secours envoyée d'Ifriqiya fut battue par l'escadre byzantine. Bloquée par mer et attaquée par une très puissante armée par terre, Tarente finit donc par succomber après une très vive résistance (fin de 880). Ils ne resta dès lors plus aux Aghlabides sur le Continent que trois places fortes mieux défendues par leurs sites : Santa Sevenina, Amantea et Tropea.

Basile Ier ne relâcha pas sa pression. Une première tentative aboutit à un échec. C'est alors que fut dépêché en Italie, en 885, un général déjà prestigieux : Nicéphore Phocas l'Ancien, dont le petit fils, sous le même nom, montera sur le trône de Byzance. Palerme était alors en proie à la discorde et à l'anarchie, et à Kairouan l'Emir commençait à perdre sérieusement la raison. Excellent stratège autant qu'habile politique, Nicéphore Phocas profita pleinement de la situation. Les dernières places aghlabides se rendirent.

En réalité les Aghlabides, en proie à de graves difficultés en Sicile et en Ifrïqiya même, étaient à bout de souffle. Dans un dernier et furieux assaut, Ibrâhïm II essaiera cependant, sans succès durable, de donner un nouvel et irrésistible élan au *Jihàd.* Cédant sa place à son fils, il partit en personne pour le front (6 Rajab 289 / 16 juin 902). Il emporta de haute lutte, parachevant ainsi la conquête de la Sicile, Taormine (22 Sha'ban 289 / 1er août 902), la dernière place byzantine dans l'île. Mais il n'entendait pas s'arrêter à un si mince succès. L'Emir visait loin, très loin. Le sort de Taormine réglé, il envahit donc sans attendre la Calabre. Poussant devant lui les garnisons et les populations épouvantées, il atteignit vers la fin de septembre la vallée du Crati.

La panique se saisit alors des cités du nord de la vallée. De partout les ambassades affluèrent avec des propositions de payer tribut. Ibrâhïm II ne daigna même pas les recevoir. Qu'ils s'en aillent, leur fit-il dire au

bout de quelques jours d'antichambre. « Qu'ils aillent retrouver les leurs et leur annoncer qu'il m'appartient, à moi seul, de prendre soin de toute l'Italie et que, selon mon bon plaisir, je disposerai de ses habitants. Peut-être espèrent-ils que le pauvre Grec, ou le pauvre Franc pourra me tenir tête. Plaise au Ciel que je puisse les rencontrer tous, avec toutes leurs forces réunies, et que je leur administre une leçon de bravoure et de valeur guerrière ! Alors à quoi bon les recevoir. Qu'ils s'en aillent donc et tiennent du moins pour certain que je détruirai non seulement leurs villes, mais également la cité de ce misérable vieux Pierre. Il ne me restera plus alors qu'à atteindre Constantinople et à la jeter bas dans l'impétueux élan de ma puissance ». Ces menaces et ces défis, transmis par les ambassadeurs, parvinrent, entre autres, jusqu'à Naples où un témoin oculaire, Jean Diacre, put les entendre et les consigner. L'effroi et la fièvre gagnèrent alors les cités menacées, et un peu partout on se prépara en hâte en conséquence.

Le terrible Emir qui, sur sa route vers la Mecque, avait formé le dessein fou d'enlever Rome et Byzance, n'allait pas cependant tarder à succomber. Il était atteint de dysenterie. Sous les murs de Cosenza son mal empira. Bientôt il perdit le sommeil et fut saisi par le hoquet. Enfin, épuisé, il rendit l'âme le samedi 17 Dhu-l-Qà'da 289/23 octobre 902. La grande aventure était achevée. Son petit fils, le futur Ziyâdat Allah III, donna l'ordre d'évacuer la Péninsule. Ainsi prit fin le dernier acte du drame qui, depuis trois quarts de siècle, opposait les Aghlabides au Monde Chrétien.

CHAPITRE III

Les institutions et la société

Sous les Aghlabides, la vie à Kairouan s'organisa sur le modèle oriental. En tout, Bagdad donnait le ton. Ibrahim I[er] et ses descendants, très attachés, jusqu'à leur chute, aux Abbassides, voulurent imiter leurs « suzerains » en tout point, aussi bien dans leur vie privée que pour l'organisation de l'Etat. Ainsi, pour toutes sortes de raisons politiques, ethniques, religieuses et intellectuelles, l'Ifrïqiya vécut, durant tout le IX[e] s., au rythme de l'Orient.

1. L'Emir et la Cour

L'Emir d'Ifrïqiya accédait au trône par désignation de son prédécesseur, désignation qui fut toujours confirmée sans incident par la traditionnelle cérémonie de la *bay'a,* de la prestation du serment d'allégeance. Mais il tenait, en droit, sa légitimité et la légalité du pouvoir qu'il exerçait, de l'investiture qu'il recevait du Calife. Cette investiture était renouvelée chaque fois qu'un nouveau Calife ou un nouvel Emir accédait au pouvoir. Aucune modification n'intervint dans la titulature officielle avec l'accession de l'Ifrïqiya à l'indépendance de fait. Ibrâhïm I[er] continua à s'appeler Emir comme

ses prédécesseurs à Kairouan, et ses successeurs ne portèrent jamais aucun autre titre. Ibrâhïm portait déjà d'ailleurs ce titre d'Emir lorsqu'il était gouverneur du Zâb. Mais, au terme de l'accord conclu en 184/800, le prince aghlabide se fit reconnaître comme Emir héréditaire avec compétence pleine et entière, dans les limites de son Emirat, en matière d'administration civile et militaire, moyennant la reconnaissance de l'autorité suprême, plus spirituelle que temporelle, du Commandeur en Chef de tous les croyants, du Calife Abbasside dont le nom doit figurer obligatoirement et solennellement dans la *khutba,* dans le sermon de l'office du vendredi.

Le changement intervenu dans la vie de l'Ifrïqiya avec l'avènement des Aghlabides n'apparut donc pas dans *la* titulature officielle, mais dans le contenu du pouvoir de l'Emir et dans la pompe dont il s entoura. AT instar de la plupart des dynasties musulmanes indépendantes de la même époque, Ibrâhïm I[er] inaugura son règne par l'édification d'un véritable Versailles ifrïqiyen, à la fois résidence du souverain et siège du gouvernement. Ainsi naquit, à quelques milles au Sud de Kairouan, al-Abbàsiya, qui assuma en même temps, face à la grouillante et menaçante capitale, le rôle de forteresse. Nous avons vu qu'elle sauva plus d'une fois le régime. Là résidèrent tous les émirs pendant trois quarts de siècle, jusqu'au jour où Ibrâhïm II fonda une nouvelle et plus luxueuse cité : Raqqàda. Le site de cette nouvelle résidence princière, fondée en 263/876 à environ 9 kms au sud-ouest de Kairouan, fut d'abord un lieu de promenade et un rendez-vous de chasse pour l'Emir et sa cour. « Il n'y a point de localité en Ifrïqiya, écrit al-Bakrï, où l'air soit plus tempéré, les zéphyrs plus doux et le sol plus fertile. Celui qui y entre ne cesse, dit-on, de rire et de se réjouir sans aucun motif ».

La ville princière, qu'elle fut al-Abbàsiya ou Raqqàda, n'était ouverte, soulignons-le, qu'à la k/yâssa, à l'aristocratie. Le commun du peuple, la a*mma,* n'y était pas admis. On nous précise bien, en effet, que la *kmma* ne fut admise à al-Abbàsiya - qui d'ailleurs prit dès lors

le nom d'al-Qasr al-Qadïm (l'Ancien Palais) - que lorsque cette résidence fut abandonnée par l'Emir et sa cour au profit de Raqqâda.

Lieu de séjour aristocratique, la ville princière tranchait naturellement par son luxe insolent et la vie heureuse qu'on y mène. À côté des palais, sans cesse plus nombreux des Emirs, les membres de l'aristocratie, selon leurs fortunes et leurs rangs, occupaient des résidences plus luxueuses les unes que les autres. Mobilier et ustensiles venaient souvent directement d'Orient. Le tout dans un cadre de verdure, au milieu des vergers, des buissons et des fleurs. La majeure partie de Raqqâda, écrit al-Bakrï, était occupée par des jardins. Naturellement, les grands hydrauliciens que furent les Aghlabides aménagèrent partout de vastes pièces d'eau. On amena en effet abondamment l'eau jusqu'à Raqqâda, et les Emirs, dit-on, aimaient se laisser bercer en barque sur les bassins. Citons un exemple. Ziyâdat Allah III, pourtant aux prises avec l'insurrection ismâ'ilienne, fit construire, nous dit Ibn al-Abbâr, un nouveau paiais à Raqqâda. « Un bassin de cinq cents coudées sur quatre cents, avec un système spécial d'alimentation en eau, fut aménagé. Ce bassin reçut le nom *d'al-Bahr* (la mer). Au milieu fut édifié un palais de quatre étages baptisé *al-'Arùs* (la mariée). Les sommes qui lui furent consacrées, en dehors de celles provenant de la capitation payée par les Juifs et les Chrétiens, s'élevèrent à deux cents trente deux mille dinars ». Rappelons, pour avoir un point de comparaison, que le tribut total que devait payer l'Ifrïqiya à Bagdad fut initialement fixé à quarante mille dinars par an.

Dans ce cadre des Mille et une Nuits, les plaisirs et le vin *{nabïdlo)* coulaient à flot. A côté de la puritaine Kairouan, fière de ses *faqïhs* et de ses ombrageux ascètes, la résidence princière prit ainsi figure d'un paradis de délices, voire de débauche. A la cour, et dans les résidences de la *kh&ssa,* on ne rencontrait pas seulement les plaisirs licites, la musique, la danse, et les plus belles femmes, les fameuses *jâriyas* formées dans les meilleures institutions d'Orient et achetées leur pesant d'or, mais il arrivait aussi que l'on côtoyât de jolis mignons, dont ceux de Ziyâdat Allah III furent particulièrement célèbres. Mais la vie à la cour n'était pas toujours peinte, il va sans le dire, exclusivement de ces

couleurs. En fait elle prenait les couleurs des goûts du prince du moment. Or, de nombreux Emirs furent aussi des hommes cultivés, voire sobres, aimant la compagnie des fins lettrés de leur époque, des savants et même des austères *faqïhs* aux propos durs et édifiants.

Pour sa vie privée, pour le faste de son palais, l'Emir avait besoin d'une domesticité nombreuse et, pour des raisons de sécurité, aussi bien sélectionnée. Celle-ci fut donc recrutée parmi les esclaves blancs, les fameux *Saqâliba,* affranchis ou non, que l'on rencontrait alors un peu partout dans toutes les cours musulmanes, et surtout en Espagne, à tous les niveaux du service du Prince et de l'Etat. Ibrahim II, nous dit-on, parlait même leur langue. À l'intérieur de l'enceinte tenait également garnison la garde. Celle-ci, dès l'avènement d'Ibrahim I", fut constituée d'esclaves noirs et il ne semble pas que cet usage fut abandonné par la suite. On retrouve en effet les gardes noirs jusque sous le règne d'Ibrahim II.

2. Les principaux rouages de l'Etat Aghlabide

Comment l'Emir gouvernait-il, de sa résidence princière, son Royaume ? Dans ce domaine, les Aghlabides s'étaient organisés selon le modèle, prestigieux et efficace à leurs yeux, de Bagdad, modèle lui-même fortement inspiré par les vieilles traditions de Byzance et de Ctésiphon. L'Emir gouvernait donc, à une échelle plus réduite, à la manière du Calife. Comme lui, il avait adopté comme couleur officielle le noir, et un voile le séparait, au cours des cérémonies d'apparat, du public. À ses côtés se tenaient des gardes armés, et un chambellan réglait les réceptions et l'accès jusqu'à lui. Abu Ibrahim Ahmad (242-9 / 856-63) avait adopté le port de la couronne, usage qui ne semble pas venir d'Orient.

En principe, le pouvoir, sous toutes ses formes, procédait dans sa totalité de l'Emir. Doit-on rappeler que le monde médiéval avait ignoré la division des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire ? L'Emir aghlabide était donc son propre chef de gouvernement, le garant de la *shari'a,* c'est-à-dire de la Loi, et le juge suprême de ses sujets.

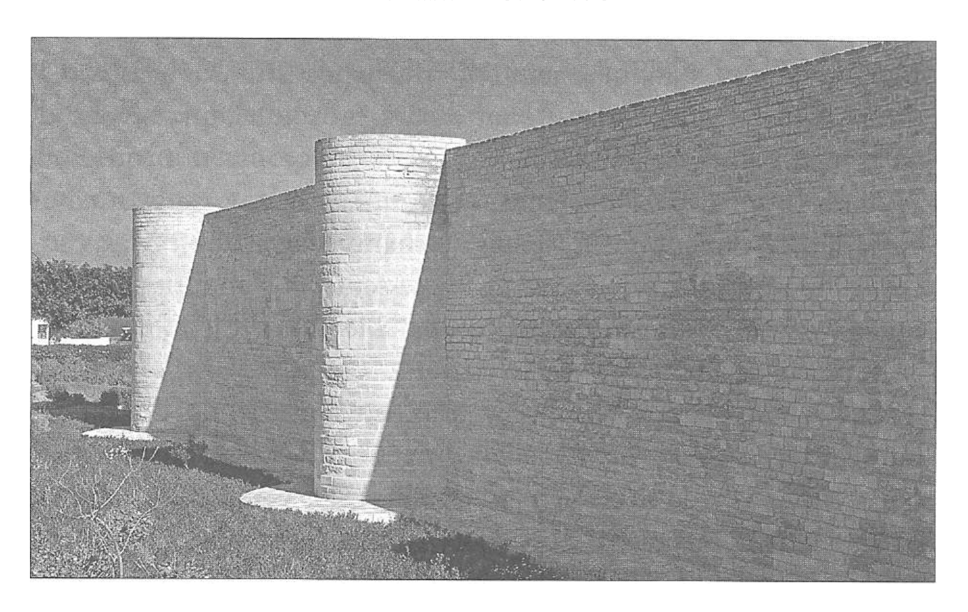
Théoriquement, et largement aussi en fait, son pouvoir n'avait d'autres limites que son bon plaisir, et on sait jusqu'à quel point Ibrahim II avait poussé la conception, et aussi l'exercice, de l'absolutisme du Prince.

En pratique cependant, il partageait son pouvoir, pour pouvoir justement l'exercer, avec beaucoup d'autres conseillers, vizirs, chefs militaires et une foule de fonctionnaires de tous grades.

Pour gouverner, l'Emir était obligé en effet de tenir compte, entre autres, non seulement des obstacles et d'une réalité constamment mouvante, mais aussi de l'opinion publique. D'où la nécessité de procéder à des consultations, de faire appel à la fameuse *shûra* si profondément ancrée dans les cœurs et les esprits depuis que le Coran et le Prophète l'avaient sanctifiée par les textes et consacrée par l'usage. Le conseil de la *Shura* se réunissait, sans qu'il y ait eu une périodicité fixe, à toutes les occasions où il fallait prendre une décision importante. Nous sommes mal renseignés sur sa composition, qui n'était sûrement pas fixe et qui dépendait sans doute autant du bon plaisir du Prince que de la pression de l'opinion publique ou de la nature des problèmes à débattre, sans compter les intrigues de Cour et la politique de conciliation de certains clans ou groupes d'intérêts. A titre d'exemple, disons que ce conseil avait réuni, au moment de décider de la guerre ou de la paix avec la Sicile, à côté des Chefs militaires et des dignitaires de la Cour, les notables de Kairouan et les faqïhs célèbres, parmi lesquels les deux Qâdhis de Ziyâdat Allah Ier, Asad et Abu Muhriz.

Au sommet de la hiérarchie des grands commis de l'Etat, se plaçait naturellement le vizir. Il était le second personnage du royaume après l'Emir. Son rôle consistait à conseiller et à assister le chef de l'Etat. Mais il parvenait aussi quelquefois à exercer personnellement le pouvoir, et il était tantôt choisi parmi les princes du sang, tantôt parmi les grands dignitaires de la Cour. Ghalbun, qui était un prince du sang, avait dirigé effectivement le char de l'Etat sous Ziyâdat Allah Ier. Plus tard, une famille de hauts

Ribat Duwayd (dit Sidi Dhouib), Monastir 240 / 854



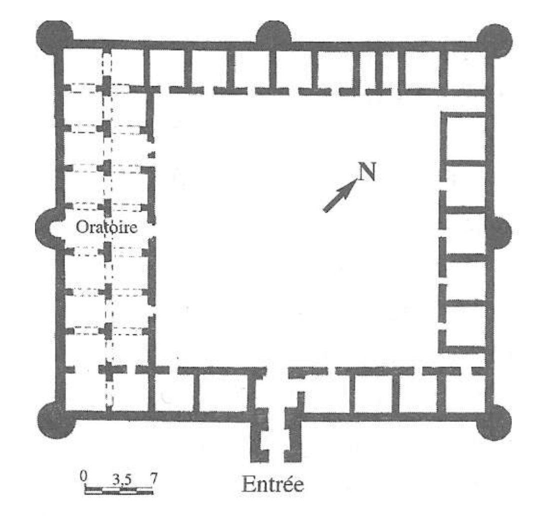
Monument de 45 sur 40 m. Une inscription encore in situ sous la coupole du mihrâb de l'oratoire fournit trois informations importantes :

— Le nom de l'ordonnateur des travaux : Duwayd fils d'Ibrahim ibn al Aghlab;

— Le maître maçon de l'œuvre : Masrùr, vraisemblablement le même personnage qui édifia le ribât de Sousse en 206 / 821 ;

— La date de construction du monument : l'an 240 / 854.

Dans l'ensemble ce ribits'inscrit dans un style qui devient désormais classique à savoir : une courtine rectangulaire dotée de tours rondes aux angles, à l'intérieur les cellules sont disposées autour d'un patio assez vaste. Dans ce cas assez rare, l'oratoire n'est pas à l'étage, il occupe l'aile du rez-de-chaussée.



dignitaires, celle des Banu Humayd qui fournirent plusieurs vizirs aux Aghlabides, parvint à une telle puissance sous Muhammad I[er] qu'elle excita l'envie, ce qui contribua à provoquer une révolte de palais qui consomma finalement sa perte. Notons enfin que sous Ibrahim II une évolution sembla se dessiner tendant à substituer au vizir, dans la direction des affaires, le chambellan *(hàjib).* Mais cette évolution ne s'affirma pas sous ses successeurs, et n'aboutit pas à une transformation des institutions comparable à celle qu'on enregistra en Espagne musulmane.

Le vizir aghlabide contrôlait tous les bureaux de l'Etat. Ces bureaux (*dlwân /dawâwïn)* étaient dirigés par de grands commis qui portaient le titre de *kà tib {secrétaire).* Plus modestes que les vizirs ces *kâtib* défrayèrent peu la chronique, et nous sont plutôt assez mal connus. Le *kâtib* placé à la tête du *Dïwân ar-Rasâ'il,* de la Chancellerie, était choisi à Kairouan, comme à Bagdad ou Cordoue, parmi les fins lettrés ayant une belle plume. Les Aghlabides eurent aussi leur *Diwàn al-Barid,* c'est-à-dire leur Bureau des Postes et de l'Information qui, dans les circonstances graves, peut être géré directement par le vizir. Tel fut le cas, par exemple, sous Ziyâdat Allah III. Bien entendu il y avait aussi un Bureau des Finances [Diwan *al-kharâj)* , qui est généralement confié à un technicien. L'Intendant des Finances (*Sâhib al-kharâj*) avait sous ses ordres de nombreux percepteurs (*'ummâl*), et un Directeur du Trésor (*Sahib bay tal-mal).*

Les ressources de ce trésor provenaient des impôts et des taxes ainsi que de la capitation qui frappait les non-musulmans. Le produit de tous ces impôts, dont le caractère illégal de certains d'entre eux n'avait cessé de soulever l'indignation des *faqïhs,* était exigé et perçu par le fisc aghlabide, contrairement à la morale fiscale coranique, en espèces. La circulation monétaire a été en effet indubitablement importante sous les Aghlabides, d'où la nécessité de veiller rigoureusement au contrôle de la frappe. Ce contrôle était confié à un Institut d'Emission d'Etat *{Dâr al-Dharb).*La direction de cet Institut était dévolue à un homme de confiance de la

dynastie, le plus souvent d'origine servile, tel le célèbre Balàgh dont le nom figure sur la plupart des monnaies frappées sous Ibrahim II. La fiscalité aghlabide fut plutôt lourde, et procura aux Emirs, en dehors de quelques périodes difficiles, une grande aisance de trésorerie, ce qui leur permit de beaucoup dépenser, certes pour des travaux d'utilité publique, mais aussi pour leurs palais et leurs caprices.

L'une des plus importantes fonctions de tout Etat musulman médiéval était d'assurer aux sujets une justice impeccable. C'est ce qui permettait même le mieux de le juger. Aussi le Grand Cadi était-il aux yeux des sujets la clé de voûte de l'édifice étatique. Son choix posait d'épineux problèmes à l'Emir d'Ifrîqiya. Non seulement il était difficile de concilier les désirs des courtisans, et des puissants en général, avec les intérêts du peuple, mais il fallait aussi compter avec les rivalités qui opposaient les deux grandes écoles sunnites, màlikite et hanafite, entre elles, et les opposaient ensemble aux Mu'tazilites qui avaient l'adhésion et l'appui de la cour. Aussi la nomination du Grand Cadi d'Ifrîqiya (*Qadhï Ifriqiya)* était-elle une grande affaire. Sa destitution n'allait jamais aussi sans remous. Elle donnait lieu souvent à un procès qui permettait surtout à l'école adverse de marquer des points. Le cas le plus illustre est celui du procès intenté par Sahnun à son prédécesseur mu'tazilite, qui pratiquement périt sous l'effet de la torture. Le Grand Cadi d'Ifrîqiya, qui ne porta pas comme en Orient le titre de *Qâdhi-a1-Qudhàt,* ni celui de *Qadhï-al-Jama* usité en Espagne, jouit toujours d'un grand prestige et d'une autorité morale étendue. Gardien vigilant de la *shari 'a,* il était investi d'un véritable sacerdoce. On le vit souvent entrer en conflit avec le pouvoir. Le cas de Sahnun est également célèbre dans ce domaine. En pareille circonstance, pour faire fléchir son cadi, l'Emir disposait, en dehors de la destitution qui pouvait se révéler dangereuse, d'une autre arme, celle qui consistait à lui donner un collègue plus « compréhensif » d'une école rivale avec prééminence de juridiction. C'est ce qui advint à Sahnun. Mais cette solution était utilisée aussi quelquefois,

en faisant appel à des personnalités indiscutables et indiscutées dans leurs milieux respectifs, tels Asad et Abu Muhriz sous Ziyâdat Allah I[er], pour satisfaire les divers courants de l'opinion. Tout cela indique la place éminente, exceptionnelle, qu'occupait le Grand Cadi dans l'organisation de l'Etat musulman médiéval en général, et à Kairouan, qui fut l'un des centres les plus importants de la culture islamique au IX[e] s., en particulier.

Tous les Grands Cadis d'Ifrïqiya, d'Ibn Ghânim à Himàs b. Marwàn, en passant par Asad, Abu Muhriz, Sahnùn, Sulaymân b. 'Imràn, Ibn Talib, et 'Isa b. Miskln, furent en général des personnalités de premier plan aussi bien dans le domaine des sciences islamiques que dans celui de l'intégrité morale. Le Cadi siégeait à la mosquée, écoutait les plaideurs, jugeait et veillait à l'application des peines. Mais ses attributions n'étaient pas exclusive-ment judiciaires. Il veillait d'une façon générale à l'observance de la *sharï'a*, laquelle n'est pas seulement un code, mais aussi un style de vie spirituelle et temporelle, publique et privée. C'est dire que sa compétence était en quelque sorte illimitée, et s'étendait en particulier aux mœurs. Il était aussi le tuteur des orphelins, des déments et des prodigues ; il mariait les femmes sans" *wali* ; administrait les biens des habous ; veillait à l'exécution des testaments et des actes de dernière volonté, etc...

Il était assisté, dans ses différentes fonctions, de deux autres magistrats : *le Sâhib al-Sûq*; qui s'occupait surtout des transactions et des marchés ; et le *Sâhib al-Madhâlim* qui assurait en général la réparation des torts et tranchait les conflits mineurs. Un autre magistrat était également chargé de veiller sur l'ordre dans la cité : c'est le *Wali al-Madina,* ou Préfet de la Ville. Quant à la *shurta,* qui constituait une sorte de gendarmerie, elle ne semble pas avoir constitué, sous les Aghlabides, une charge indépendante ou une juridiction spéciale. Ses attributions devaient se confondre plus ou moins avec celles de l'armée.

Cette armée, comme on a pu le constater, s'était beaucoup métamorphosée au cours du temps sous les Aghlabides. À l'origine elle était presque exclusivement composée des contingents des

Jund arabes. Des troupes noires, formées d'esclaves, vinrent très vite prendre place à leurs côtés. On recruta ensuite des *saqâliba,* c'est-à-dire surtout des Lombards achetés aux marchands de Naples et de Venise. Le rôle des *Jund* alla ainsi diminuant, particulièrement après la révolte qui ébranla le trône de Ziyâdat Allah I[er]. On assista également à la même évolution au sein du commandement. Les grands généraux furent de plus en plus choisis parmi les princes du sang ou les clients de la dynastie.

Les provinces étaient administrées par des gouverneurs (*wâlï),* assistés toujours par des cadis pour rendre la justice, de plusieurs percepteurs pour la collecte des impôts, et d'un commandant des troupes locales. Dans les chefs-lieux importants, c'est-à-dire à Tubna, Tripoli et Tunis, les gouverneurs furent le plus souvent choisis parmi les membres de la dynastie. Béja, Bàshshû, Sousse, Qastiliya, et Nafzâwa furent aussi des chefs-lieux de gouvernorats. Balazma, Sétif et Mila, en raison de leur rôle militaire et de la composition de leurs garnisons, avaient un statut à part.

3. Les éléments de population

La société aghlabide fut ethniquement et confessionnellement très hétérogène. Aussi les contrastes y étaient-ils violents et les antagonismes, sur certains points, quasi irréductibles. Et cependant, sous les Aghlabides, nous avons aussi nettement l'impression que les divers éléments de la population, malgré leur diversité, commençaient quand même à constituer une ethnie - sinon une nation — cohérente, grâce à la fusion, déjà avancée, dans le creuset des multiples intérêts communs, et à l'affirmation, très nette dans les zones urbaines, d'une nouvelle et même civilisation qui eut la sagesse, à part quelques flambées d'extrémisme, de développer dans les cœurs de ses promoteurs une large part de tolérance réciproque.

Dans cette société, l'élément arabe était numériquement le moins important. En totalisant les apports des différentes vagues de conquérants qui avaient déferlé sur l'Ifrïqiya, en y ajoutant tous ceux

qui, pour différentes raisons, avaient émigré vers le Maghreb, en faisant aussi la part des morts sur les champs de bataille et des reflux, on arrive à évaluer le nombre des arabes qui s'étaient définitivement fixés en Ifrïqiya à quelques dizaines de milliers de personnes, peut-être cent, ou cent cinquante mille âmes tout au plus. Où s'étaient-ils installés ? Une carte ethnographique précise de l'Ifrïqiya aghlabide n'est pas aisée à dresser. Si on se réfère à la grande rébellion du *Jund* sous Ziyâdat Allah Ier comme un indice sûr, on peut conclure que leur implantation avait dû être plutôt clairsemée au Sahel, voire nulle par endroits, et relativement dense au Cap Bon, dans la région de Tunis et dans tout le nord et le centre-ouest du Royaume. C'est là que les Arabes, affluant d'Orient au gré des conquêtes, avaient dû recevoir d'importantes dotations en terre taillées dans le patrimoine de Byzance, ce qui leur permit de s'organiser, par affinités ethniques, en véritables hobereaux locaux vivant des produits de leurs domaines mis en valeur dans une large mesure par une main d'œuvre indigène. Mila, Sétif, Balazma et Tubna, furent aussi, en plein milieu berbère au cœur de la Petite Kabylie et de l'Aurès, des ilôts arabes. Numériquement donc les Arabes furent peu importants.

Leur présence ne couvrit pas non plus tout le pays. Ils marquetèrent plutôt l'Ifrïqiya par taches plus ou moins discontinues et d'importance variable, les plus denses parmi elles étant celles qui colorèrent les principaux centres, stratégiques ou urbains, au premier rang desquels arrivaient Kairouan et Tunis, et dans une moindre mesure Tripoli. Terre d'élection de la fine fleur de l'aristocratie arabe, ces trois villes furent aussi - noblesse oblige - les lieux privilégiés de l'agitation. Peu importants par le nombre, les Arabes jouèrent en effet, sur le double plan de la politique et de la civilisation, un rôle déterminant, et souvent aussi explosif.

La masse de la population était naturellement constituée par les Berbères, les plus anciens occupants du sol maghrébin, dont l'origine fit couler beaucoup d'encre, et pour lesquels les généalogistes arabes découvrirent, à travers un mythique Ifrïqish,

une ascendance sud-arabique, ce qui est une façon, dans leur optique, de les anoblir et de jeter, entre vainqueurs et vaincus, une sorte de pont propre à enjamber le fossé de mépris et de préjugés qui avait longtemps séparé les deux races, et qui était encore bien loin d'être tout à fait comblé. Les Berbères étaient évidemment présents partout. Mais leurs masses les plus compactes, celles qui, échappant successivement à l'érosion de Carthage, de Rome, de Byzance, et enfin de l'Islam, faisaient vraiment figure d'être composées d'authentiques et indubitables Berbères ayant mieux préservé que les autres la pureté de leur lignage, et surtout leurs us et coutumes - c'est-à-dire leurs traits spécifiques moraux, psychiques, socio-politiques, et linguistiques — occupaient les bordures sud et sud-ouest du Royaume Aghlabide, c'est-à-dire le Djebel Nefoussa d'un côté, et les massifs de l'Aurès-Nemenchas et de petite Kabylie de l'autre. Ces Berbères des bordures, contrairement à ceux des plaines, et surtout des villes, déjà fortement arabisés après avoir été jadis fortement romanisés, représentaient désormais seuls la vraie et pure tradition des ancêtres. Seuls aussi ils inquiétaient vraiment l'Emir de Kairouan, après avoir inquiété auparavant l'Exarque de Carthage. Ces inquiétants et irréductibles Berbères des menaçantes montagnes étaient surveillés et contenus par le même cordon sécuritaire des citadelles héritées de Byzance. Seules les garnisons avaient changé.

Plus ou moins islamisés, ils n'échappèrent cependant pas complètement aux effets de l'arabisation. Des ***tâlib,*** des maîtres d'école respectés et honorés, s'installèrent en effet parmi eux jusque dans les plus profonds recoins des montagnes, et ainsi, dans le sillage du Coran, l'arabe fit son chemin. Il ne devint pas évidemment l'idiome couramment parlé par tous. Mais le Dâ'ï ismâ'ilien, ramené avec mille égards d'Orient, n'éprouva pas la moindre difficulté pour se faire entendre, pour prêcher et endoctriner avec une efficacité qui a amplement prouvé que ses paroles ne tombèrent pas dans les oreilles de gens sourds à la langue arabe.

À côté des Arabes, numériquement faibles mais politiquement dominants, et des Berbères qui constituaient en somme le plasma

plus ou moins dense ou fluide du Royaume, il y avait également en Ifrïqiya Aghlabide un autre élément ethnique dont l'importance numérique et le rôle spécifique sont difficiles à évaluer : celui des personnes de souche européenne - Latins, Germains voire Slaves - qui, dans le sillage de Rome, de Byzance ou des Vandales, s'étaient fixées au Maghreb, essentiellement en Ifrïqiya. Combien étaient-ils ? Leur nombre, au moment de leur plus forte implantation dans le pays, avait dû être considérable. On parle de quatre millions d'âmes, et ce chiffre n'est pas forcément incroyable. N'oublions pas que la période romano-byzantine, c'est-à-dire occidentale, de l'Ifrïqiya avait duré huit siècles. Avec la conquête musulmane, beaucoup de ces européens refluèrent vers leurs rivages d'origine, et on suit la trace de leur exode jusqu'au cœur de la Germanie. Mais tous ne repassèrent pas évidemment la mer. Quel fut le nombre de ceux qui choisirent, de gré ou de force, de rester ? Personne ne saura probablement le dire avec précision. Mais ce nombre ne fut sûrement pas négligeable. On ne quitte pas aisément le sol fertilisé par la sueur et le sang des ancêtres depuis plusieurs siècles.

La mosaïque ethnique de l'Ifrïqiya Aghlabide comprenait aussi quelques éléments coptes, perses et espagnols, qui contribuèrent dans une plus modeste mesure à lui donner ses couleurs. Les Coptes, au nombre de mille familles amenées d'Égypte vers 80/699 pour fonder le premier arsenal d'Ifrîqiya, constituèrent le premier noyau d'où éclora plus tard Tunis. Les Perses du Khorassan vinrent, avec d'autres, dans la seconde moitié du VIIIe s., soutenir la cause des Abbassides en Ifrïqiya comme ils l'avaient soutenue triomphalement auparavant en Orient. Quant aux Espagnols, ils arrivèrent, ici comme à Fès ou à Alexandrie, en réfugiés chassés par al-Hakam Ier (796-822) après la fameuse révolte du Faubourg de Cordoue (202/818).

À ces frontières ethniques, s'en superposaient d'autres, de nature confessionnelle qui ne suivaient pas forcément les mêmes tracés. Au moment de la conquête musulmane, l'Ifrïqiya, la patrie de Saint Augustin, était profondément et passionnément christianisée.

Européens de souche et autochtones Berbères avaient communié avec fougue et passion dans la même foi, épousant avec une même ardeur ses aspects orthodoxes, schismatiques ou hérétiques. On y comptait aussi une importante communauté juive qui avait également ses adeptes parmi les Berbères.

Ici, comme ailleurs, les conversions furent rapides et nombreuses et, au IXe s., le pays était devenu, avec la même violence dans les passions et le même engouement pour les schismes égalitaires, déjà à majorité nettement musulmane. Le Khàrijisme ayant trouvé enfin une capitale à Tiaret, l'Ifrïqiya fut à partir de cette époque essentiellement sunnite, ce qui n'avait guère exclu ni les nuances ni les affrontements.

Beaucoup aussi, naturellement, avaient préféré conserver leurs anciennes croyances, chrétiennes ou judaïques. Ce sont les *dhimrm,* les classiques protégés de l'Islam, jouissant d'un statut fiscal et juridique à part. Nous savons, grâce à al-ldrïsl, que les chrétiens parmi eux avaient conservé l'usage du latin, ou plutôt d'une langue romane africaine attestée jusqu'au XIIe s. Sous tout le règne des Aghlabides, ces *dhimnn* n'avaient pratiquement pas été inquiétés. Les quelques mesures de discrimination vexatoire, surtout vestimentaire, édictées, à l'exemple de ce qui se passait alors en Orient sous al-Mutawakkil (847-861), par le Grand Cadi Ibn Talib (m. 275/888-9), furent exceptionnelles et éphémères. Elles attestent plutôt qu'en temps normal rien ne distinguait musulmans et non-musulmans. Maintes anecdotes, qui sont conservées surtout dans les *Tabaqât,* prouvent amplement que *dhimmi* et musulmans avaient le même style d'existence, et vivaient d'ordinaire en assez bonne intelligence. Mieux. La tolérance, voire la symbiose - de nature certes superstitieuse — entre les diverses confessions était telle, dans les milieux populaires du moins, qu'il arrivait que certains chrétiens, tel ce marchand du Sahel qui offrit son huile à bas prix à Buhlul (m. 183/799), vouassent un véritable culte aux ascètes musulmans de leur temps, célèbres par leur sainteté et l'efficacité de leurs prières. Vivant en paix, les *dhimmi* purent faire prospérer leurs affaires et,

malgré les guerres, nouer de fructueuses relations commerciales avec leurs coreligionnaires des autres rives de la Méditerranée. On peut citer l'exemple, qui ne fut ni unique ni exceptionnel, de ce riche négociant ifrïqiyen qui prit à son service le futur Saint Elie le Jeune (823-903). On peut surtout désormais invoquer le témoignage éloquent et irréfutable des documents de la Géniza du Caire, documents qui, mis en œuvre avec une maîtrise et une autorité incomparables par S. D. Goitein, décrivent l'activité économique débordante, et libre de toute entrave, de la Communauté juive ifrlqiyenne du milieu du Xe au milieu du XIIIe s., description qui vaut à coup sûr pour les siècles précédents et particulièrement pour le IXe s.

Une large tolérance, étonnante pour un Moyen Age réputé fanatique, avait donc caractérisé la société aghlabide, et avait assuré à tous, sauf quelques rares exceptions, une paisible cohabitation, voire une certaine collaboration, dans la diversité. Nulle trace en tout cas de ghetto, ni d'émeutes populaires raciales ou religieuses. Certaines de nos sociétés modernes devraient humblement méditer sur nos progrès !

D'autres facteurs que l'on ne saurait énumérer tous, et qu'il faudrait chercher entre autres dans les structures sociales, avaient aussi joué en faveur du rapprochement. En particulier, la structure de la famille en Islam a beaucoup contribué à estomper les frontières religieuses et raciales. Lorsqu'on vit par exemple avec une *jâriya* chrétienne, lorsqu'on lui voue une véritable passion — le fait n'était pas rare - lorsqu'elle est surtout mère, *umm walad,* comment conserver au cœur la sainte horreur des chrétiens et du Christianisme, si ce n'est en se réfugiant sur le plan des purs principes et des convictions refoulées dans les recoins les plus intimes de l'être, seule solution pour laisser la voie libre devant les mille compromis qui tissent la vie réelle et effective de tous les jours ? Or, dans l'Ifrïqiya Aghlabide - c'est du moins l'impression qui ressort de nos textes - il n'y avait pour ainsi dire pas de famille bourgeoise, ou même simplement citadine, sans *jâriya.* La diversité religio-raciale se trouve ainsi largement inhérente à la structure de base même de la cellule

familiale, et donc nécessairement aussi avec elle la tolérance. Et, à mesure que les unions interconfessionnelles et interraciales se développèrent et s'étendirent, les généalogies, malgré le rôle dominant conféré dans le système arabe au père, s'obscurcirent. Il est dans la nature des choses que le sang bleu se raréfie et se décolore.

Bref, la société ifrîqiyenne sous les Aghlabides, composite et hétérogène à différents niveaux, fut un tissu de cellules à la fois très spécifiques et, en même temps, en l'absence de tout phénomène sérieux de rejet, intimement liées entre elles grâce à tout un système de ligatures multiples et complexes.

4. Les Structures sociales

Pour étudier les structures de la société aghlabide, on peut procéder à toutes sortes de coupes, à toutes sortes de niveaux. Notre étude se limitera à trois axes principaux : le statut légal des sujets de l'Emir, le rang social et le mode d'existence.

La société aghlabide était composée, comme dans l'Antiquité encore si proche, de trois catégories d'hommes : les esclaves, les anciens esclaves, généralement appelés *mawàli* et les sujets libres de naissance.

D'abord les esclaves. Leur nombre était considérable. En évaluant ce nombre au cinquième, voire au quart de la population totale, du moins dans les villes et les plaines, on a l'impression, à la lecture de nos textes, d'être au-dessous de la réalité. Ce n'est pas en vain que la littérature du fîqh, la Mudawwana de Sahnun en tête, accorde de longs développements aux problèmes juridiques nés de l'existence de cette énorme classe d'hommes-objets. L'esclave tient en effet de l'homme et de la chose. Il est cessible, comme n'importe quelle denrée. Mais il est responsable, a donc des droits et des devoirs, et l'usage qu'on en fait est strictement réglementé par le fiqh, par la loi. Le maître n'a pas le droit d'en user et d'en abuser à volonté. En fait le sort des esclaves a été très varié. Comme dans les autres catégories sociales, on trouve des heureux et des malheureux, des pauvres et des

riches, des puissants et des faibles. Car les esclaves, en dehors de leurs obligations envers leurs maîtres et en accord avec eux, peuvent posséder, gérer librement leurs patrimoines, s'adonner à toutes sortes d'industries et de commerces, et acheter éventuellement leur liberté. On les trouve dans tous les secteurs de la vie économique, à tous les niveaux depuis le riche intendant partageant la vie de son maître, voyageant pour son compte et gérant sa fortune, jusqu'au misérable confiné dans la corvée d'eau ou de bois. Mais en général la condition d'esclave n'était pas fort brillante, malgré les garanties offertes par le fiqh et les réussites exceptionnelles de certains. On recueille en effet l'impression qu'une très large partie de la main d'œuvre domestique, rurale et artisanale - c'est-à-dire industrielle pour l'époque - était de condition servile. Les esclaves constituaient en somme, dans l'organisation économique de la société ifriqiyenne du IXe s., le capital outil main d'œuvre qui permettait la mise en valeur du pays et faisait vivre les maîtres. Aussi les besoins étaient-ils énormes et le marché des esclaves des plus actifs. Pour ainsi dire, il n'y avait pas en effet de famille bourgeoise, ou même simplement citadine, qui n'eût son ou ses esclaves, mâles et femelles. Pour s'en procurer, il y avait évidemment la guerre, celle de Sicile en particulier. Mais il y avait surtout le commerce. L'Europe exportait des esclaves pour se procurer de l'or musulman, et certains centres, tel celui de Verdun, de même que certains ports, tel celui de Naples, s'étaient spécialisés dans ce très lucratif trafic.

Ce trafic était d'autant plus vital pour l'économie ifriqiyenne, basée très largement sur l'exploitation de l'énergie servile, que la condition d'esclave était bien loin d'être permanente et stable. Le Coran insiste en effet sur les mérites exceptionnels de l'affranchissement. Aussi les rangs des esclaves étaient-ils sans cesse vidés par une aspiration constante, grâce en particulier au double courant de l'affranchissement et du rachat de la liberté, vers une autre catégorie sociale non moins importante : celle des *mawâli* Ceux-ci, parmi lesquels on rencontrait

aussi des gens de tous rangs, ont joué un rôle exceptionnel dans la civilisation musulmane en général. Il s'agit d'étrangers - qui n'étaient d'ailleurs pas tous passés forcément par la condition servile — venus de tous bords ethniques et culturels. En Ifrïqiya du IXe s., ils étaient essentiellement constitués d'anciens esclaves blancs, surtout de souche européenne. Aussi les désignait-on souvent également par le terme *Sagâ/z'6a qui,* signifiant étymologiquement slaves, a fini par s'appliquer à tout esclave, ou ancien esclave, au teint clair et aux yeux autant que possible bleus. Quoique juridiquement de condition libre, les *mamiti* restaient groupés autour de leur ancien maître dont ils formaient la clientèle. Lorsqu'il s'agit de l'Emir, c'est-à-dire du premier aristocrate du Royaume, cette clientèle pouvait se chiffrer par milliers et fournir une véritable armée, une garde d'élite, ou de hauts fonctionnaires auxquels étaient confiés des postes clés ou des missions de confiance. Nous avons plus d'un indice qui révèle que les autres seigneurs, les divers membres de l'aristocratie, et jusqu'aux bourgeois plus ou moins influents des villes grandes et petites, avaient, chacun selon son rang, leurs propres clientèles. Maîtres et clients trouvaient, dans ces liens organiques maintenus entre eux, chacun son profit : le client profitait de la protection du maître - dont il adoptait souvent le nom — et ce dernier avait d'autant plus de prestige et d'influence que sa clientèle était nombreuse.

Mais à mesure que le temps passe, les liens de clientèle naturellement se distendent, puis se dissolvent. Les origines serviles s'estompent, puis s'oublient, et les *maioââ* vont progressivement se fondre dans la masse des autres sujets. Ainsi la société ifrlqiyenne du IXe s. s'était caractérisée par une grande mobilité. Ses structures n'étaient pas figées. Un courant permanent ascendant les traversait et allait sans cesse grossir la nappe sociale des hommes de condition libre.

Ceux-ci se répartissaient à leur tour en deux classes : une minorité aristocratique, influente et généralement riche : la *khâssa* ; et une majorité de plébéiens : la *anima.*

Qui faisait partie de la *khâssa* ? Précisons d'abord qu'on n'en fait pas partie sur titre, légalement et officiellement établi. Dès lors, en l'absence de toute codification et de toute hiérarchie nettement attestées, la *khâssa* reste floue, et est assez fluide sur ses franges inférieures qui se fondent imperceptiblement dans la *amma.* On est inscrit sur les registres de la *khâssa* exclusivement par la notoriété publique et les faveurs changeantes du Prince. Y figuraient toutefois de droit les grands seigneurs arabes, c'est-à-dire les descendants des illustres paladins qui avaient conquis leurs titres de noblesse, et les biens afférents, à la pointe des épées au cours des heurs et malheurs de la conquête et de ses séquelles. À côté de cette aristocratie d'épée, dont les rangs s'étaient ouverts de plus en plus aux *matvâà* à mesure que le *jund* arabe devenait suspect, figurait une autre aristocratie non moins riche ou influente : celle des gens de plume et de toutes les personnes de quelque importance d'une façon générale. Les grands commis de l'État en constituaient le noyau. On doit y inclure aussi les notables des villes et des campagnes ; en faisaient également automatiquement partie, mais sans être forcément riches, bien au contraire souvent même, les grands faqihs, c'est-à-dire l'intelligentsia intellectuelle du pays composée essentiellement de clercs. Il faut y ajouter enfin une autre aristocratie, celle de l'austérité et de la piété, très proche de la *amma* par ses allures simples et son mode d'existence très fruste. Cette aristocratie particulière, qui était une aristocratie du cœur plus que de l'esprit, fuyait la cour et la fortune, et peuplait les ribàts et les mosquées. Malgré la simplicité de ses allures et l'humilité dont elle se drapait, elle ne doit pas être cependant confondue avec la *amma,* mot qui évoque obligatoirement les idées de masse et de manque de distinction particulière. Elle était du reste très influente en Ifrîqiya Aghlabide, et faisait même figure, au regard de la dévotion populaire, d'être la seule élite véritable, la seule *khâssa* authentique, car ses titres de noblesse étaient divins et spirituels.

Ainsi définie, la *khàssa* ne peut être confondue avec la noblesse dans les anciennes sociétés européennes. Les critères étaient différents, assez flous, et variaient du reste selon les points de vue. La *khâssa* était la classe qui, pour des motifs qui peuvent être diamétralement opposés, constituait l'élite, celle qui, à des titres divers, avait « le pouvoir de lier et de délier », celle dont l'opinion comptait en somme et pesait sur le cours des événements. Bref, elle était la classe consciente et dirigeante du Royaume. Riche et opulente, d'épée ou de plume, elle gravitait autour de l'Emir, du gouverneur de province ou du seigneur local le plus influent. Naturellement, elle intriguait et complotait, payait à l'occasion de son sang et se faisait royalement payer aussi. L'Ifrïqiya Aghlabide avait compté un certain nombre de familles aristocratiques célèbres, immensément riches et influentes. On ne peut les citer toutes, et l'histoire ne nous en a pas conservé une liste exhaustive. Mansur at-Tunbudhï — qui avait dirigé la révolte contre Ziyâdat Allah Ier, et qui tirait son nom du château de Tunbudha sur l'emplacement d'al-Muhammadiya - aujourd'hui, sur la route de Tunis à Zaghouan - fut un grand seigneur de fière allure. La famille des Ibn Humayd fut aussi l'une des plus brillantes de l'Emirat. Elle faisait partie de la *khâssa* de plume. A ce titre elle fournit aux Aghlabides plusieurs vizirs, et à Kairouan un assez respectable faqïh. Ali b. Humayd, qui fut vizir de Ziyâdat Allah Ier, possédait l'une des plus grosses fortunes d'Ifrïqiya, acquise en grande partie dans le commerce de l'ivoire, c'est-à-dire dans le commerce avec l'Afrique noire. Il menait grand train de vie et sa table, écrit Abu al-Arab, « était d'une réputation proverbiale à Kairouan ». Ses fils ne furent ni moins influents ni moins opulents. Leur opulence insolente ligua même contre eux à la cour beaucoup d'ennemis conduits par le frère de l'Emir Muhammad Ier, ce qui provoqua la révolte de palais de 231/846 qui leur fut fatale. Ainsi, sur tous les plans, les Ibn Humayd furent les Barmakides d'Ifrïqiya. Ils étaient très représentatifs des hautes sphères de la *khâssa.*

À cette opulence de la *khâssa,* qui atteignait des proportions fabuleuses au sommet, s'opposait la vie modeste, voire la misère de la *'âmma*, misère qui prenait, aux degrés inférieurs, la forme du plus total dénuement. Il n'était pas rare, sur les franges les plus basses de la société, que l'on ne possédât pour tout bien qu'un pagne autour des reins. La *'âmma* était composée d'une foule de petits propriétaires, d'artisans, de boutiquiers et d'une masse de salariés louant leurs bras au champ comme en ville.

De la fc*/rnssak* la *'âmma,* nous avons déjà dit que l'on passe par une série de gradations imperceptibles. C'est dire également que les frontières ne sont pas étanches. On passe de la *'âmma* dans la *khâssa,* comme on peut aussi déchoir. L'ascension se fait par la faveur du Prince. Mais plus souvent encore, elle est le résultat des efforts individuels ou du jeu plus ou moins aveugle de la fortune. Avec la richesse on grimpe allègrement les échelons sociaux, l'origine humble ne constituant en aucune manière ni un poids ni un handicap. Avec l'instruction aussi. Asad, parti de très bas, finit au sommet. Au moment de s'embarquer pour la Sicile, visiblement ému par la pompe qui l'entourait, il rendit, nous dit-on, grâce à Dieu pour les honneurs dont il était l'objet, et exhorta ses auditeurs à cultiver la science du *fiqh,* clé de toutes les portes, leur dit-il, même de celle du commandement des armées. Grâce à la mobilité sociale qui l'avait caractérisée, l'Ifrïqiya Aghlabide n'avait pas connu l'esprit de classe, ni dans le sens médiéval européen, ni dans le sens moderne de prise de conscience par le prolétariat de sa spécificité et de la force de ses privations. L'Ifrïqiya n'était pas passée par l'étape de l'ordre féodal — dont l'organisation des *jund* aurait pu fournir le canevas - et la mobilité sociale fit que, malgré l'existence d'une *khâssa* et d'une *'âmma,* les conflits se résorbèrent en une série d'avortements successifs.

Si l'on se réfère à l'habitat, on peut opérer une autre coupe dans la société aghlabide, et nous constatons alors que celle-ci, considérée sous cet angle, se répartissait en trois grands ensembles hostiles ou complémentaires : les montagnards, les ruraux et les citadins. Le

phénomène nomade ne prendra que plus tard, à partir de l'infiltration hilalienne, une énorme et catastrophique ampleur. Nous sommes surpris par le degré d'urbanisation de l'Ifrïqiya, qui comprenait de nombreuses grandes capitales, telles Tunis, Kairouan, Sousse ou Tripoli, et une multitude de villes secondaires, de villages, de bourgs et de hameaux, qui ne sont sûrement pas tous consignés par les sources qui, s'intéressant surtout aux itinéraires, ne notent pratiquement que les centres situés sur les grands axes de communication.

Dans une très large mesure, sinon dans sa majorité, la société aghlabide fut donc une société de citadins. Nous sommes mal renseignés sur la vie dans les campagnes. Nous le sommes un peu mieux sur les villes qui ont davantage suscité l'attention et défrayé la chronique. En raison de la puissante centralisation qui avait caractérisé les royaumes musulmans au Moyen Age, on a habituellement tendance à penser que la vie urbaine y fut plutôt amorphe. Or il n'en est rien. Cl. Cahen a montré combien le mouvement « d'autonomisme urbain » fut puissant en Orient. Il ne le fut pas moins en Ifrïqiya. La plupart des révoltes étaient parties des villes ou s'étaient appuyées sur elles. Les villes nous laissent l'impression d'avoir assez de ressources et de force en elles-mêmes pour pouvoir, selon les circonstances, s'opposer ou résister aux tentatives du pouvoir central. La ville n'était donc pas totalement docile et soumise sans réserve à l'Emir. Centre névralgique groupant les forces vives de la région, lieu de tension permanente entre de multiples clans bourgeois ou aristocratiques, elle était par nature un milieu de fermentation perpétuelle. L'histoire de Palerme, de Tripoli, de Tunis et de Kairouan sous les Aghlabides, illustre bien ce phénomène. Nous y découvrons, à côté de l'aristocratie du *Jund,* qui nous est familière, une puissante et turbulente bourgeoisie. Unie, cette bourgeoisie pouvait causer des troubles sérieux et rassembler des forces suffisantes - esclaves et clients encadrés et armés par les maîtres ? - pour chasser un gouverneur indésirable, fût-il, comme à Tripoli sous le règne d'Ibrâhïm Ier, parent de l'Emir.

Plus souvent encore, les principales grandes familles de la ville, groupées en clans opposés, se livraient à une perpétuelle lutte d'influence, tantôt sourde tantôt bruyante selon le contexte du moment et les intérêts à défendre. Les antagonismes étaient de toutes sortes, économiques, ethniques ou sociaux, ou encore aussi de nature religieuse, c'est-à-dire en un sens politico-idéologique. Une multitude de frontières idéologiques cloisonnaient en effet la ville, et sur toutes ces frontières la torche brûlait en permanence. Une guerre incessante opposait les màlikites aux hanafites, et ces deux clans, ou partis, ensemble aux hérétiques et aux schismatiques de tous bords et de toutes nuances : innovateurs, ibâdhites, mu'tazila, et autres libertins *[zanâdiqa)* qui payèrent quelquefois de leurs vies leurs sarcasmes. Asad, pour convaincre et triompher, ne reculait pas devant le recours à la force de frappe de sa savate. Tel autre utilisait son encrier comme projectile. Les débats étaient toujours animés. Par ailleurs il n'y avait pour ainsi dire pas de Cadi qui n'inaugurât pas son règne en faisant flageller, emprisonner ou clouer au pilori de l'ignominie publique quelques leaders du camp adverse. Quelquefois c'était le prédécesseur qui était tout bonnement traduit à son tour en justice. Sahnun, nommé Cadi, commença par faire périr sous la torture son prédécesseur, qui avait surtout le tort d'avoir été mu'tazilite. Puis il dispersa les cercles des hérétiques et des schismatiques et leur interdit l'accès de la Grande Mosquée de Kairouan, où ils avaient coutume de propager l'erreur, de s'affronter mutuellement et d'affronter les sunnites. Après sa mort, ses propres élèves se scinderont à leur tour en deux clans irréductibles s'accusant mutuellement d'hérésie : le clan de son fils, appelé celui des *Sahrmniya,* et celui de son disciple Muhammad b. Abdus désigné comme étant celui des *Abdusiya.* Les lignes du front étaient ainsi mouvantes et souvent les anciens alliés devenaient des ennemis mortels.

Ces luttes, qui furent jadis héroïques, peuvent nous sembler aujourd'hui puériles. C'est peut-être le lot de toute idéologie de

devenir, avec le recul, futile et oiseuse. Ce n'est que désamorcée que la querelle sur le sexe des anges est devenue le symbole même des discussions vides et creuses. Or, pour les contemporains, les idées manipulées avaient toujours intactes leurs charges explosives. Ce qui est indubitable donc, c'est que dans les villes aghlabides du IXe s., tout comme de nos jours, de multiples partis, opposés quelquefois par des nuances qui peuvent nous paraître indécises, s'affrontaient avec ardeur et acharnement sur la base de programmes de l'application desquels dépendait, à leurs yeux, le bonheur ici-bas et dans l'au-delà. La vigueur des affrontements fut à la mesure des convictions.

CHAPITRE IV

La vie économique et la vie intellectuelle

1. Les conditions de la renaissance économique sous les Aghlabides

On connaît les beaux jours de la Pax Romana, un peu idéalisés peut-être, durant lesquels l'Ifrïqiya fut le grenier de Rome. On sait aussi que la décadence économique, qui avait commencé dans la seconde moitié du IIIe s., n'avait cessé de s'aggraver, avec des retours temporaires de prospérité, jusqu'à l'avènement des Muhallabides. Mais la véritable renaissance économique, rappelant les vieux beaux jours, n'avait atteint toute son ampleur qu'avec les Aghlabides. Alors, nous l'avons vu, la prospérité du pays devint sous le règne d'Abù al-Gharànïq, et le resta longtemps après, proverbiale. Quelles furent les conditions de ce renouveau ?

Il faut le mettre d'abord sur le compte de la stabilité politique dont avait enfin, après des siècles de perturbations, commencé à jouir le pays. Les Aghlabides apportèrent aux campagnes et aux villes la sécurité. Le pays quitta définitivement son manteau de panique,

fait de forteresses hâtivement élevées, vers la fin de l'Antiquité, avec les matériaux soustraits aux édifices antérieurs, et sortit aussi du cauchemar des soulèvements khàrijites qui suivirent la conquête musulmane. Il y eut, certes, encore des révoltes. Mais elles furent étalées sur plus d'un siècle et relativement peu nombreuses. Elles furent aussi, à l'exception d'une seule, très limitées dans l'espace et dans le temps et, de ce fait, ne mirent pas sérieusement en péril la sécurité des biens et des gens. Pratiquement le Sahel n'en souffrit jamais. Or il est de règle qu'avec la sécurité, avec l'espoir de récolter ce qu'on a semé, la confiance renaît, et avec elle la prospérité.

Bien entretenu par des gens qui n'attendaient que la sécurité pour renouer avec la tradition des ancêtres, et surtout désormais bien irrigué, le sol d'Ifrïqiya retrouva sa fécondité. Les Aghlabides couvrirent le pays, comme le prouvent les découvertes et les études de Solignac, d'ouvrages hydrauliques. Par toutes sortes de moyens - citernes, aqueducs, norias - on capta l'eau pour vivifier le sol. On édifia aussi des ponts, et sur les routes, convenablement entretenues, les chariots se mirent de nouveau à circuler. Et ainsi, grâce à la sécurité, et sous le double effet de la fécondation du sol et de la facilité des transports, l'Ifrïqiya s'enrichit et enrichit ses Emirs.

2. Les cultures

Le matériel dont on disposait n'était certes pas très perfectionné, et il n'avait du reste pas beaucoup évolué jusqu'à une période relativement récente. On nous présente par exemple Sahnun, qui allait labourer son champ, poussant devant lui une paire de bœufs et emportant sa charrue sur l'épaule. Cette charrue ne devait pas être bien lourde, et ne pouvait pas fouiller le sol beaucoup en profondeur. Elle avait pourtant permis d'étendre les cultures sur des surfaces bien plus vastes que de nos jours.

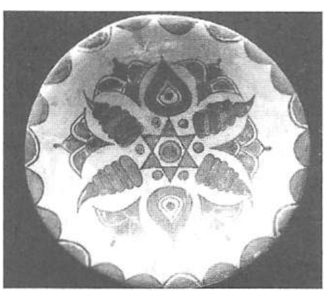
Des zones du centre et du sud de la Tunisie, aujourd'hui encore semi-désertiques, étaient alors couvertes de riches cultures. En particulier la région de Gammuda (Sidi Bou Zid) était verdoyante et

L'art de la céramique

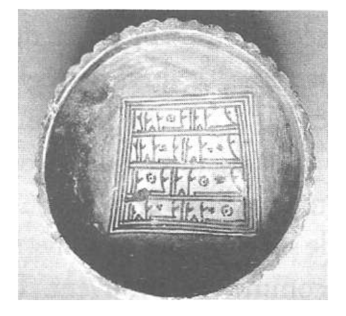
Depuis la période antique, la Tunisie s'est illustrée par un type très particulier de céramique appelé la sigillée africaine. Il s'agit d'une vaisselle de luxe, de couleur orange, produite en série et en grande quantité, dans plusieurs centres du pays. Cette notoriété ne va pas faiblir. Au Moyen âge, l'Ifrïqiya continue à fabriquer de la céramique. Plusieurs foyers sont mentionnés : Kairouan, Tunis, Tozeur, Moknine, Monastir, Béja, Djerba, Nabeul, Sejnan... etc. Les fouilles et les campagnes de ramassage ont permis de classer la céramique découverte en deux grandes catégories : la céramique commune et la céramique à glaçure. Dans cette dernière production on distingue trois grandes étapes :

— La première, celle du IXE et du début X^E s, est caractérisée par une vaisselle décorée de motifs vert et brun se détachant sur un fond jaune, obtenu à partir de l'oxyde d'antimoine.
Les formes décoratives sont le plus souvent végétales, épigraphiques (le mot al-mulk) animalières (des oiseaux stylisés) et géométriques (des losanges hachurés, un damier... etc.) ;
— La deuxième période, celle du xi-xif s, est caractérisée par des pièces qui, tout en s'inscrivant dans la continuité, annoncent une évolution perceptible à travers de nouvelles couleurs tels que le bleu turquoise et le vert clair. La céramique du xi-xu" s avait une prédilection pour les figures animées humaines (scène de chasse, femmes...) et zoomorphes (lièvres, cerfs, oiseaux...). La calligraphie existe, les lettres étant plus élégantes;

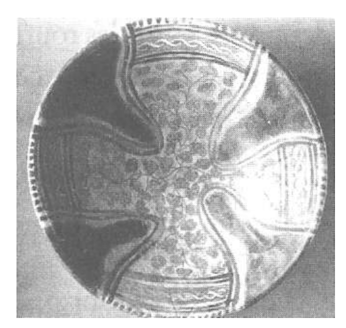
— La troisième étape commence avec l'avènement des Hafsides.
C'est la céramique de la Kasbah de Tunis. Elle se distingue par un matériel où abondent le bleu ardoise, le bleu cendré et le brun aubergine.
Les dessins sont souvent d'inspiration géométrique : des chevrons, des traits obliques, en zigzags et rayonnants, des cercles isolés ou concentriques, des bateaux et des motifs végétaux classiques. A cette époque, on assiste à l'introduction de la cuerda-seca, technique importée d'Andalousie.



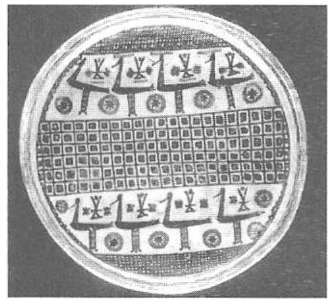
Raqqada - Coupe aux feuilles de lotus IXe s.



Raqqada - Le mot MULK compose le décor.



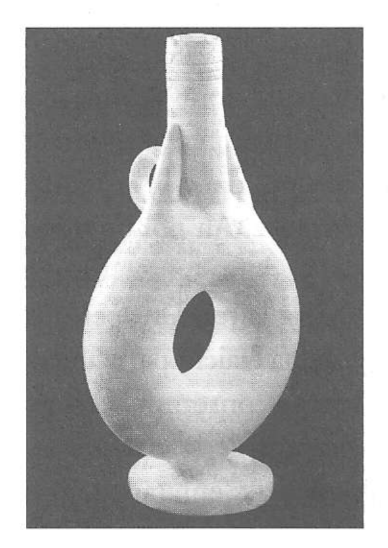
Raqqada - Les rinceaux de feuilles, typiques de l'art local.

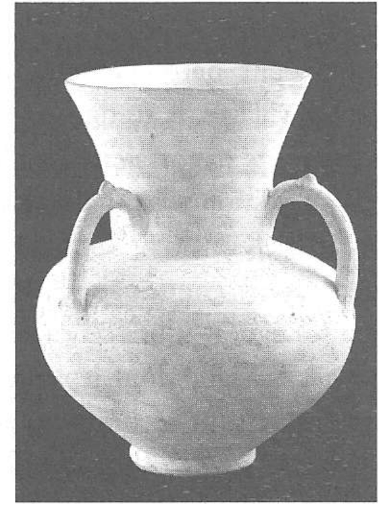


Raqqada - Plat décoré de deux rangées d'oiseaux stylisés.



La coupe au cavalier (Sabra al-Manṣūriya). Musée du Bardo.





Raqqâda : Gourde de forme annulaire. - Jarre à trois anses.
(Epoque fatimide)

abondamment pourvue d'arbres ; celles de Sbeitla et de Kasserine étaient considérées comme riches ; celle de Gafsa, où on comptait plus de deux cents villages, était célèbre par ses pistaches et ses nombreux vergers. Quant à Kairouan, nous dit al-Bakrî, elle était entourée d'une forêt d'oliviers telle qu'elle ne souffrait guère de l'exploitation, pourtant intense, à laquelle elle était soumise pour répondre aux besoins domestiques et aux diverses activités de la capitale. À trente deux kms au nord-ouest, c'est-à-dire dans la région d'El-Oueslatia aujourd'hui, Jalulà était le centre d'un pays de jardins et de vergers. « Les fruits de ce district, écrit encore al-Bakrî, sont abondants. Rien que pour la variété des bigaradiers *(naranj),* on compte mille pieds... Parmi les fleurs qu'on y cultive, le jasmin surtout est fort abondant, et le miel produit par ce district est d'une réputation proverbiale, justement à cause de l'abondance du jasmin où vont butiner les abeilles. Les habitants de Kairouan y font macérer le jasmin dans de l'huile de sésame afin d'en extraire le parfum; ils traitent de la même manière la rose et la violette. À Jalulà croît également la canne à sucre, et chaque jour partent de cette ville vers Kairouan d'innombrables charges de fruits et de légumes ».

Le sahel était naturellement, comme de tout temps, couvert d'oliviers. Les villages, nous dit-on, « y étaient nombreux à se toucher », et leurs pressoirs exportaient l'huile, comme dans l'Antiquité, vers les marchés traditionnels d'Italie et de Byzance. Au nord s'étendaient les terres à blé, et la fertilité de Béja — dont on se disputait le gouvernement — continuait à être exemplaire. Un peu partout croissaient les figues - dont celles de Qalshàna étaient particulièrement réputées — et la vigne dont les fruits étaient consommés en grappe, mais aussi et surtout séchés pour les besoins de la cuisine, et de la fabrication du nabidh, boisson fermentée et enivrante alors très répandue et considérée par beaucoup comme licite. L'une des cultures les plus riches était le safran, dont on faisait alors un grand

usage culinaire, et qui était produit par la région de Laribus, c'est-à-dire du Kef. La zone des palmiers dattiers était évidemment le Djérid, et les bananes poussaient à Gabès. L'Ifrïqiya Aghlabide produisait aussi assez de coton, de lin et de soie pour alimenter une industrie du tissage alors suffisamment prospère et réputée pour écouler une grande partie de sa production vers les marchés extérieurs.

3. L'industrie

Comme nous venons de le signaler, l'industrie du tissage occupait la première place en Ifrïqiya Aghlabide, et donnait lieu à un important et lucratif commerce. Les tissus d'or de Sousse et les soieries de Gabès étaient particulièrement recherchés, et les tapis de Kairouan étaient déjà assez célèbres pour figurer, au nombre de cent vingt, dans le tribut payé au Califat. L'Ifrïqiya Aghlabide fabriquait aussi des objets en verre — il y avait à Kairouan au IXe s. tout un quartier réservé aux verriers, avait emprunté à Bagdad l'art de la céramique, et exploitait les richesses du sous-sol. Le principal centre de cette exploitation était Majjânat al-Maàdin (Majjâna-les-Mines), qui se situait à environ quarante kms au nord-est de Tébessa. Ce centre minier produisait particulièrement l'argent, l'antimoine, le fer, l'étain et le plomb, c'est-à-dire les métaux indispensables à soutenir le vaste programme de construction navale et de fabrication de toutes sortes d'armes, d'armures et d'engins de siège, programme de la réalisation duquel dépendait le sort de la guerre que les Aghlabides livraient alors à la Chrétienté méditerranéenne. Mieux, l'Ifrïqiya était même devenue un pays exportateur de métaux.

4. Le Commerce

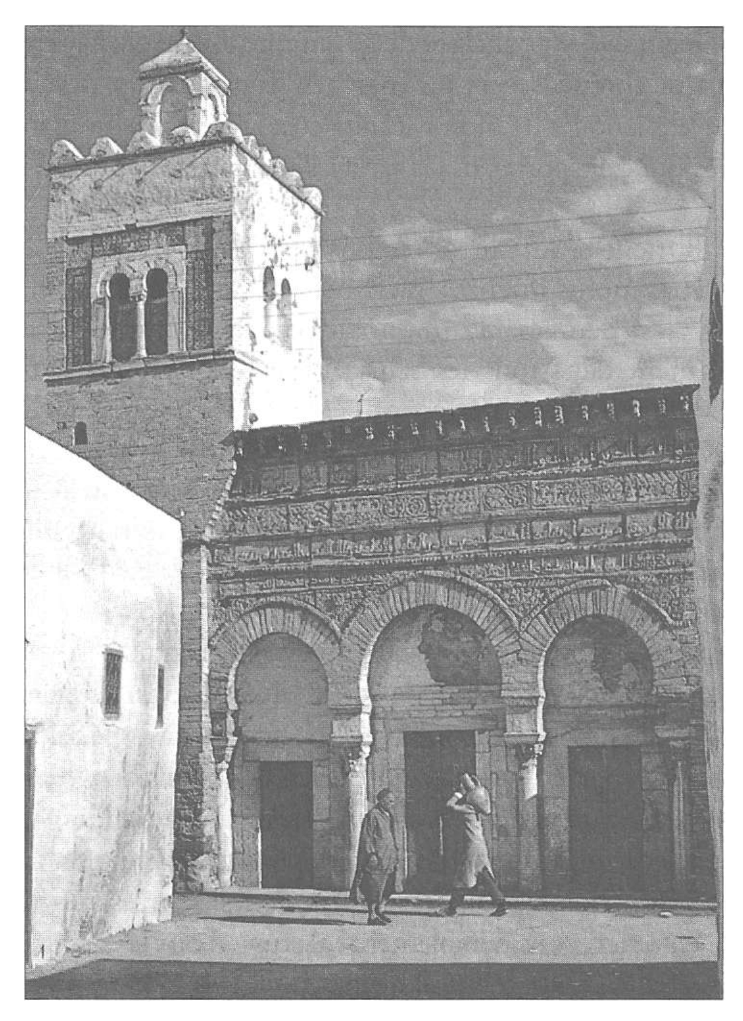
La guerre n'avait pas en effet anéanti les courants traditionnels des échanges. Même avec la Chrétienté, de nouvelles combinaisons furent trouvées et, aussi curieux que cela puisse paraître, les échanges se poursuivirent en pleine guerre, voire au cœur même des combats.

Voici un exemple. En 880, le navarque byzantin Nasar avait remporté une grande victoire sur la flotte aghlabide, non loin des îles Lipari. Cette victoire permit de saisir une quantité d'huile telle que les cours de cette denrée subirent un écroulement sans précédent à Byzance. Ce n'était naturellement pas l'escadre aghlabide battue qui était chargée d'huile. Il nous faut donc penser obligatoirement à une importante flotte de commerce qui, se dirigeant vers quelque port de Campanie, fut prise dans la tourmente et tomba aux mains des Grecs. Il ne paraît pas douteux que le commerce traditionnel de l'huile, dont l'exportation avait fait la richesse de l'Ifrïqiya depuis l'Antiquité, se soit maintenu contre vents et marée. On peut supposer par ailleurs que la flotte marchande capturée par Nasar devait retourner avec des cargaisons de grain. L'Ifrïqiya qui, malgré sa prospérité, était soumise, comme l'ensemble des pays de la zone aride, au cycle des vaches maigres et des vaches grasses, avait connu en 266/879-880 une terrible disette, et les prix avaient atteint, nous dit Ibn Idhârï, des niveaux exorbitants, situation qui avait dû stimuler spécialement les échanges et assurer aux négociants de substantiels profits.

Un autre indice, quoique économiquement moins important, est encore plus éloquent. Le pape Jean VIII fut le symbole même de l'intransigeance et de la croisade anti-ifrïqiyenne. Or ses bulles étaient rédigées sur du papyrus portant l'invocation musulmane à la divinité, papyrus importé probablement de Palerme.

Tout prouve qu'il n'y eut pas de rupture économique. La guerre n'interrompit pas le courant des échanges. Bien plus, elle le stimula. Elle lui fournit en effet une précieuse matière de négoce : les esclaves. Rappelons que Naples, pour se procurer cette « denrée » très recherchée sur les marchés ifrîqyens, allait la chercher dans le pays voisin des Lombards, qui fournirent sans nul doute aux Aghlabides un grand nombre de *saqâliba* aux yeux et au teint clairs. On connaît le traité conclu, en juillet 836 pour cinq ans, entre Sicard de Bénévent et le duc de Naples, par lequel ce dernier s'engageait à renoncer à ce commerce.

Kairouan : la Mosquée des trois portes (IXe s.)



*La mosquée dite des trois portes a été construite en 866 par Mohamed Ibn Khaïroun al Ma 'arifi, originaire de Cordoue. Sa façade est particulièrement caractéristique. Au dessus du grand arc central et des deux arcs latéraux court une large frise en pierre sculptée composée de quatre registres surmontés par une corniche. Le très beau décor comporte une longue inscription en caractères coufiques et un foisonnement de motifs géométriques et floraux. C'est un exemple précieux de l'art décoratif du **IXE** s. Malgré ses dimensions modestes, cet oratoire constitue l'un des monuments les plus anciens et les plus célèbres du Kairouan Aghlabide. La salle de prière, remaniée au **XV** s. est couverte en voûtes d'arêtes soutenues par des colonnes et des chapitaux antiques. Le minaret construit six siècles plus tard (1440) a entraîné de légers remaniements de la façade.*

On peut logiquement conclure de ce fait que lorsqu'on n'hésitait pas à exporter des chrétiens vers les marchés ifrîqiyens, on devait hésiter encore moins à nouer de moins scandaleuses relations commerciales, et les navires qui transportaient les esclaves ne retournaient certainement pas vides.

Avec l'Orient et les autres régions de *Dâr al-Islâm,* les échanges ne furent pas moins intenses, bien au contraire. Par terre, et surtout par mer, les denrées, la monnaie et les hommes circulaient abondamment dans tous les sens, et tout un système bancaire et postal, étonnamment perfectionné pour l'époque, facilitait et stimulait les transactions. Il suffit de lire *A Mediterranean Society* de S. D. Goitein — dont les conclusions peuvent être transposées sans gros risque d'erreur au IX[e] s. - pour être saisi d'admiration devant le foisonnement et l'intensité de l'activité dont la Méditerranée médiévale fut le centre.

À l'intérieur des frontières de l'Ifrïqiya Aghlabide, les échanges n'étaient pas moins actifs entre les différentes régions. Ils étaient aussi strictement organisés et surveillés. Un fonctionnaire spécial, le *Sâhib al-Sùq,* veillait en effet sur la moralité des transactions dans les marchés. Il s'assurait de la qualité des produits, réprimait les fraudes, surveillait l'affichage des prix et vérifiait les poids et mesures. Avec le développement du négoce, les risques et les sources de filouteries s'étaient en effet considérablement accrus, d'où la nécessité d'un contrôle spécialisé. Ce contrôle était facilité par l'organisation des marchés par spécialités, ce qui rendait d'ailleurs la concurrence féroce. Rien, peut-être, ne peut mieux donner une idée de ce développement extraordinaire du commerce, et des conflits qui lui sont inhérents que la masse des textes consacrés par le *fikh* aux transactions. On y trouve l'écho d'une multitude de conflits nés de la spéculation, des prêts plus ou moins usuraires, des différentes formes d'association, des litiges soulevés par l'intervention d'une foule de courtiers dans la conclusion des affaires, et de tant d'autres problèmes liés à une activité économique débordante.

5. *La vie intellectuelle*

La vie intellectuelle ne fut pas moins débordante dans l'Ifrïqiya du IXe s. Au même titre que Basra, Koufa, Bagdad ou Fustat, Kairouan était devenu l'un des plus brillants foyers de culture Arabo-musulmane. Certes, les plus grands chantres se rencontraient à Bagdad, gravitant autour du Calife, et aucun d'entre eux ne fut tenté par le lointain et quelque peu mystérieux Maghreb. Mais Kairouan avait eu ses propres poètes et avait connu une vie littéraire d'un certain éclat. Les *diwân,* les recueils de ces poètes ne nous sont pas parvenus, mais les chroniques, les *tabaqat,* les anthologies, nous en ont conservé de nombreux spécimens qui ne sont pas de moins bonne allure que ce que produisait à la même époque l'Orient. D'ailleurs en Ifrïqiya, comme dans le reste du monde musulman, on avait alors, dans les milieux cultivés, le culte des vers, et tout un chacun était tant soit peu poète. Certains princes rimaient avec bonheur et l'un d'entre eux, Muhammad b. Ziyâdat Allah II (m. 283/896), avait composé deux anthologies malheureusement perdues : *Kitâb râhat al-qalb,* et *Kitâb al-zahr.* Citons aussi, à titre d'exemple, le *Laqit al-marjân*, la *Risâlat al-wahida al-mu'nisa,* et le *Qutb al-adab* — tous perdus - d'Abu al-Yusr al-Kàtib (m. 298/910-11), qui avait dirigé le Bureau de la Chancellerie pour le compte des Aghlabides, puis des Fatimides.

Kairouan avait également ses philologues qui furent assez célèbres pour être réunis en une classe à part par al-Zubaydï dans ses *Tabagât al-nahwiyln.* On s'y intéressait aussi, Ibrahim II en tête, à l'astrologie, c'est-à-dire aux sciences profanes héritées des civilisations antiques. La capitale des Aghlabides avait eu, à l'instar de Bagdad, sa *Bayt al-Hikma,* sa Maison de la Sagesse, sorte de Bibliothèque Royale ouverte aux savants, et de centre d'étude, de traduction et de recherche. Il n'est pas impossible, comme le pense H. H. Abdul-Wahab, que certaines œuvres telle celle de Pline traitant de botanique, y fussent traduites à partir du latin. La *Bayt al-Hikma* avait sans doute aidé aussi à la diffusion des sciences

médicales, ce qui permit à certains représentants de l'École de médecine de Kairouan de connaître la célébrité, tels Ishâq b. 'Imràn et Ziyâd b. Khalfun (308/920-1), et plus tard le très célèbre Ibn al-Jazzâr (m. fort âgé vers 395/1004-5).

Mais, au Moyen Age, la culture était surtout l'affaire des clercs, c'est-à-dire, lorsqu'il s'agit de la *Dâral-Islam,* des *faqïhs.* Dès le début du IXe s., Kairouan était devenu un brillant centre d'approfondissement et de diffusion des sciences musulmanes, une vraie ville universitaire avec une foule d'étudiants se pressant aux cours des maîtres célèbres venant d'Orient, ou y ayant fait, grâce à la pratique devenue courante de la nh/a, du voyage d'étude, de longs et studieux séjours. Un exégète de grand renom qui mérite d'être mieux connu, Yahyà b. Sallàm al-Basrï (124-200 / 741-815), dont nous possédons en partie à Kairouan et à Tunis l'œuvre encore manuscrite, y avait largement diffusé la science du commentaire du Coran un peu à la manière de Tabari, c'est-à-dire à grand renfort de *hadith.*

Le IXe s. fut, pour toute la civilisation musulmane, celui de la liberté d'expression et des violentes passions. A Kairouan donc, comme en Orient, les discussions étaient vives, véhémentes, donnant quelquefois lieu à de violentes altercations. De quoi on discutait ? Des problèmes de l'heure, comme de tout temps, c'est-à-dire des questions juridiques et théologiques les plus controversées du moment. Le IXe s. fut en effet un siècle passionné de droit et de théologie, un vaste chantier d'édification et d'organisation du présent et du futur. Affirmations, négations, réfutations et contre-réfutations se succédaient, verbales et écrites, toujours véhémentes. Les uns puisaient dans l'arsenal de la dialectique ; les autres, plus nombreux en Ifrïqiya, dans celui du hadtb. Un certain nombre de ces écrits polémiques, encore manuscrits, nous sont parvenus, et méritent d'être édités et étudiés de près.

Le problème du *irjà* de la nature de la foi, fit couler beaucoup d'encre. La foi sauve-t-elle seule ? Est-elle seulement conviction, ou bien aussi formulation et œuvres ? Cette problématique, qui

recouvrait et masquait des prises de positions politiques, avait beaucoup animé les débats, et longtemps après que la cause fut pratiquement entendue en faveur des Sunnites, l'épithète *murjî* resta la pire condamnation. On discuta ensuite beaucoup, avec non moins de véhémence, d'indignation et d'anathèmes réciproques, des Noms et des Attributs de Dieu. C'est-à-dire que les Sunnites, l'*irjâ '* ayant passé au second plan, se mirent à croiser le fer avec des adversaires non moins redoutables, puisant leurs arguments dans la logique empruntée aux Grecs : les *Mu 'tazila* qui devinrent l'horreur des pieuses gens. Il suffisait de s'attarder devant le vestibule d'une maison où ces gens débitaient leurs abominations pour devenir suspect, même lorsqu'on s'appelait Sahnun. La question du Coran, de la nature de la parole Divine, créée ou incréée, donna lieu également, non seulement à de vives polémiques, mais aussi à de nombreux procès, dont le plus retentissant fut celui intenté à Sahnun en présence de l'Emir en personne. On se passionna aussi pour le problème de la vision de Dieu dans l'au-delà, et pour mille autres sujets de même nature. La théologie était au cœur de tous les débats ; l'atmosphère en était saturée.

Plus tard, à partir du milieu du IXe s., lorsque, les adversaires de l'extérieur à peu près vaincus, les sunnites restèrent pratiquement seuls maîtres de la place, les combats les plus durs s'engagèrent sur d'autres fronts. Vers 850, Sahnun, promu Cadi, interdit en effet l'accès de la Grande Mosquée de Kairouan, qui était le forum où s'affrontaient les idées, à tous les innovateurs, qu'ils fussent khàrijites, mu'tazilites ou autres. On entendra donc moins parler d'eux par la suite. En quelque sorte le sunnisme s'érigea en parti unique. Avec Muhammad Ier, sa tendance la plus dure, le malikisme, fut consacrée officiellement comme doctrine dominante du Royaume. À partir de ce moment, les plus violents affrontements se firent sur un autre terrain, celui du *fiqh,* et opposèrent essentiellement les disciples de Mâlik à ceux d'Abu Hanïfa. Puis, les élèves de Sahnun lui-même se scindèrent en deux clans violemment hostiles : les partisans de son fils Muhammad d'un

côté et ceux de son disciple Ibn 'Abdus de l'autre. On s'attacha aussi à Kairouan à réfuter les théories d'un transfuge du malikisme, al-Shàfi'ï, et la réfutation parvint, nous assure-t-on, jusqu'en Egypte. Ainsi, malgré le triomphe des sunnites, ni la fermentation des idées, ni la tension des esprits, ne connurent aucun répit durant tout le règne des Aghlabides.

Sur ce fond de passions, de polémiques et de luttes, deux silhouettes se détachent avec netteté : celles d'Asad b. al-Furât et de son rival Sahnun b. Sa'îd.

Asad (142-213 / 759-828) avait fait d'abord ses études à Tunis, enseigna lui-même le Coran dans un petit village de la Medjerda, puis il gagna l'Orient où il fut d'abord l'élève de Mâlik (m. 179/795). Il se rendit ensuite en Irak où il suivit les cours des disciples d'Abu Hanïfa, particulièrement ceux de Abu Yusuf (m. 182/798-9) et de Muhammad b. al-Hasan (m. 189/804-5). Là il fut vivement impressionné par le retentissement qu'y eut la nouvelle du décès de Mâlik « le Prince des croyants en matière de traditions ». Il résolut alors de revenir à son école et rejoignit dans ce but l'Egypte où s'étaient fixés les disciples du maître disparu, en particulier Ibn al-Qâsim. En collaboration avec ce dernier, et grâce à une sorte de maïeutique, Asad composa l'ouvrage qui passa à la postérité sous son nom, *al-Asadiya,* sorte de Somme Juridique, ou de corpus de réponses, conformes à l'enseignement de Mâlik, aux questions qui préoccupaient alors tous les *fuqahâ,* questions réparties, d'après un canevas initialement hanafite, selon les chapitres classiques du et intéressant donc aussi bien les relations de l'homme avec Dieu qu'avec son prochain. On ne saurait trop souligner l'importance d'*al-Asadiya.* Elle fut le signal d'un tournant. Avec elle une ère s'achevait, celle du *haditli* et de *l'ijtihâd* ; une autre s'ouvrait, celle des *masâ 'il* et du *taqàd.* Quoique d'abord accueillie avec réserve à Kairouan, *al-Asadiya* assura à son auteur un énorme rayonnement.

Mais on découvrit vite qu'établie par un auteur trop imprégné de l'enseignement hanafite, elle ne reflétait pas entièrement la pure et

stricte doctrine du Maître de Médine (Mâlik) alors de plus en plus en vogue dans la capitale des Aghlabides. Sahnun, muni d'un exemplaire d'*al-Asadiya,* reprit donc le chemin de Fustàt, et alla trouver *Ibn al-Qâsim* avec lequel il entreprit la révision de l'ouvrage. Ainsi naquit la *Mudawwana.* Elle représente un durcissement, une plus grande fidélité à la pensée du Maître et une plus grande orthodoxie, c'est-à-dire une plus grande soumission à la pure doctrine malikite, au *madh-hab.* La *Mudawwana* représente donc un second tournant, non moins décisif, celui de la fixation des *madh-hab* et du rejet nécessairement corrélatif de tout syncrétisme. Le cercle ainsi se ferma. Le chemin de l'abdication totale devant le Maître, du *taqlid* scrupuleux, est désormais définitivement ouvert ; et Sahnun, grâce à sa puissante personnalité et à la force de ses convictions, engagera résolument le malikisme d'Occident tout entier sur cette voie.

Sahnun avait en effet toutes les qualités susceptibles d'imposer un homme à l'admiration de tous au Moyen-Age musulman. « Il y avait en lui, écrit Abu al-Arab, des qualités qui ne se trouvaient réunies chez aucun autre : parfaite connaissance de la loi divine, piété sincère, courage dans les décisions juridiques, mépris des choses d'ici-bas, habitude de la nourriture et des vêtements grossiers, refus d'accepter quoi que ce soit du prince ». Il incarnait ainsi, pour cette aristocratie de la piété qui fut si influente au IIe/ IXe s., le type humain idéal, et savait surtout communiquer à ses disciples l'amour de cet idéal et le désir de le traduire dans les faits par une imitation touchante du maître.

Maître vénéré à son tour, Sahnun « eut plus de disciples qu'aucun autre disciple de Mâlik », écrit al-Shïràzî ; et Ibn àl-Hârith précise qu'ils étaient près de sept cents « véritables flambeaux dans chaque ville ». Ces flambeaux éclairèrent, en dehors de l'Ifrïqiya bien entendu, particulièrement l'Espagne musulmane, témoignant ainsi de la force du rayonnement de Kairouan à l'époque des Aghlabides.

Kairouan avait en effet accédé avec Sahnun au rang des autres capitales intellectuelles d'Orient et était devenu à son tour un grand

centre universitaire, et une étape importante sur la route de la *rihla,* du voyage d'étude. Les Espagnols particulièrement s'y arrêtèrent, et quelquefois même ne poussèrent pas plus loin. Sahnun surtout, dont le premier élève à son retour d'Orient en 191/806-7 fut, selon son propre témoignage, le Cordouan Abd al-Malik b. Zûnân (m. 232 / 846-7), leur témoignait une sollicitude particulière. Ils affluèrent de plus en plus à ses cours, malgré quelques incidents sans lendemain. Aussi parle-t-on des Espagnols à Kairouan à cette époque comme on parlera plus tard, à Paris, des Ecossais ou des Allemands. 'Iyàdh cite dans ses Madârik les noms de cinquante-sept *faqïh* espagnols qui avaient emporté dans leur pays l'enseignement du maître Kairouanais, et y avaient diffusé son oeuvre maîtresse : la Mudawwana.

Conclusion

Ainsi, à l'époque Aghlabide, l'Ifrïqiya accéda sur tous les plans à une véritable grandeur. A l'intérieur elle jouit pour la première fois depuis la conquête musulmane, pendant plus d'un siècle, de la stabilité politique et d'une paix intérieure, quoique relative, enviable au Moyen-Age. A l'extérieur, les armes aghlabides soutinrent le plus souvent triomphalement, aussi bien sur les champs de bataille de Sicile et d'Italie que sur les flots de la Méditerranée, la cause de l'Islam. Une gestion politique ferme, non dépourvue certes de gaspillage et d'erreurs, mais ayant aussi le sens de l'intérêt public, procura au pays une prospérité sans précédent dans sa longue et tumultueuse histoire. À la prospérité matérielle vint s'ajouter la gloire intellectuelle. Riche et rayonnant, le pays se couvrit de monuments. Hélas ! peu subsistèrent jusqu'à nos jours. D'al-Abbàsiya et de Raqqâda, rien que quelques rares et insignifiants vestiges, méconnaissables témoins de la grandeur des Aghlabides. Les monuments voués à Dieu passèrent mieux le cap des siècles. La grande Mosquée de Kairouan, dont Zyâdat Allah Ier était si fier,

demeurera la gloire des Aghlabides, un véritable joyau élevé, comme écrit Guy de Maupassant, par tout un peuple « mû par une pensée sublime ». Le Ribàt de Sousse dresse toujours ses imposants remparts face à la mer, d'où aucune incursion des ***R*u*m*** n'est plus à craindre. Ou plutôt les « envahisseurs », qui ont désormais troqué leurs armes et leurs armures contre les paisibles accoutrements des touristes, sont aujourd'hui plus nombreux que jamais, criblant les vénérables pierres, qui en avaient vu bien d'autres, des mille feux de leurs flashes voraces de souvenirs. Ainsi va le monde.

Liste des Princes Aghlabides

1- Ibrahim ibn al-Aghlab	*184 / 800*
2- *Abdullah ibn Ibrahim (Abu al-Abbâs) :*	*197/812*
3- Ziyâdat Allah ibn Ibrâhïm (Abu Ahmad) :	*201/817*
4- Al-Aghlab ibn Ibrâhïm (Abu 'Iqâl) :	*223 / 838*
5- *Muhammad ibn al-Aghlab (Abu al-Abbâs) :*	*226 / 841*
6- Ahmad ibn Muhammad ibn al Aghlab (Abu Ibrâhïm) :	*242/856*
7- Ziyadat Allâh ibn Muhammad (Abu Muhammad) :	*249/863*
8- Muhammad ibn Ahmad (Abu al-Gharâniq) :	*250/864*
9- Ibrâhïm ibn Ahmad (Abu Ishâq) :	*261/875*
10- Abdullah ibn Ibrâhïm (Abu al-Abbâs) :	*290/903*
11- Ziyâdat Allah ibn Abdullâh (Abu Mudhar) :	*290/903*

Les dates sont celles de l'accès au pouvoir

MALIKISME

L'islam sunnite (orthodoxe) compte quatre rites : Hanafisme, Shafi'isme, Malikisme et Hanbalisme. Le Malikisme s'est constitué avec l'adoption de la doctrine de l'imam Mâlik Ibn Anas (mort à Médine en 179 / 795). Mâlik était alors la plus haute autorité de Médine où il passa presque toute sa vie et où le Calife ar-Rashld avait tenu à le rencontrer à l'occasion de son pèlerinage en 179. Médine est la cité où furent élaborés les fondements décisifs du droit islamique et où la population avait longtemps côtoyé le prophète et fixé sa méthode, son exemple et ses propos.

Au Ifs. de l'Hégire, alors que l'islamisation du droit était très avancée, plusieurs systèmes coexistaient dictant la nécessité d'une uniformisation juridique. L'imam Mâlik entreprit à la demande du calife abbcisside Abu Ja'far al-Mansùr, la tâche de dresser un système juridique qui unifie les différentes méthodes alors en usage dans les contrées islamisées.

La grande œuvre de l'imam Mâlik est le Muwattâ qui représente le stade élaboré auquel était parvenu le développement juridique de l'époque. Le Malikisme fonde la doctrine sur le Coran, la sunna (tradition du prophète Muhammad et de ses Compagnons) et le 'ijma' (consensus des musulmans). Trois sources complètent cette méthode, d'une part le consensus des médinois qui découle de leur pratique effective ('amal), d'autre part le jugement personnel (ra'y) dans les cas où le consensus n'apporte pas de réponse et sous réserve que ce recours ne nuise pas au bien public (maslaha), enfin le qyàs (raisonnement par analogie).

La doctrine malikite est connue pour sa rigueur contre les schismatiques, notamment les Khârijites considérés comme des perturbateurs de l'ordre public et comme des agents de corruption (fasâd). A moins de faire acte de repentir (tawba), les khârijites sont condamnables à la peine capitale. Ainsi les pouvoirs en place font-ils appel aux qâdhis malikites pour juger les agitateurs, les hérétiques et ceux considérés comme tels. Les Mu'tazilites (école philosopique rationaliste) ont également souffert du rigorisme malikite.

Les disciples de Mâlik se sont chargés de répandre sa doctrine de son vivant. Le Muwattâ fut introduit en Ifrlqiya par le tunisois 'Ali Ibn Ziyâd (mort en 183 / 799) qui a assuré à Kairouan l'enseignement du maître. Alors que l'Egypte restait majoritairement Shafi'ite, le malikisme a prévalu en Ifrlqiya sur le hanafisme notamment sous la dynastie des Aghlabides et jusqu'à l'avènement des Fatimides (298 / 910) qui, pour près d'un siècle, ont fait triompher le shi'isme. La dynastie des Zirides qui lui a succédé a rétabli la doctrine malikite dans toute sa rigueur, par suite de troubles sanglants survenus à Kairouan entre fidèles des deux doctrines. Le Maghreb est resté fidèle au malikisme jusqu'à nos jours.

SAHNUN

Abu Sa'idAbd as-Salam ibn Sa'id at-Tanukhï, surnommé Sahnun, a joué un rôle décisif dans la conversion de l'Occident musulman (Ifrïqiya et Espagne) au malikisme. Né à Kairouan en 160 / 777 (mort en 240 / 855) dans une famille originaire de Hims (Syrie) et installée peu auparavant dans le Sahel tunisien, il fit ses études à Kairouan auprès de maîtres tels Asad Ibn al-Furât qui avait suivi directement l'enseignement de Malik Ibn Anas (fondateur de la doctrine Malikite) et le tunisois Ali Ibn Ziyâd qui avait le premier introduit en Ifrïqiya le grand livre de Mâlik, le Muwattâ.

Encore jeune, il se fixe à Kairouan où il enseigne le Coran, non dans la mosquée mais dans un local loué à cet effet. Il entreprend ensuite, vers 188 / 804, la rihla (voyage d'études en Orient) qui durera trois ans.

Dans la liste des maîtres qu'il fréquente, on retrouve l'égyptien Abd ar-Rahmân Ibn al-Qâsim al- 'Utaki, qui fut le maître de Asad Ibn al-Furât avant lui. La fréquentation de ce maître fut l'occasion de confronter les interprétations hanafite et malikite dans le corpus composé par Asad Ibn al-Furat sous le titre de Asadiya, compromis habile entre les deux doctrines. La Asadiya rompt avec les discussions classiques étayées par les hadïths (citations et propos du prophète) et offre plutôt un code de réponses toutes prêtes. L'ouvrage eut un grand retentissement en Egypte puis en Ifrïqiya. Cependant, le séjour de Sahnun à Fustâtfut l'occasion de soumettre ce corpus à une critique rigoureuse suivant l'enseignement de Mâlik. Sahnun compose à son tour un ouvrage intitulé Mudawwana qui conquiert une place majeure dans le camp malikite. Son influence fut capitale dans la diffusion et la fixation du malikisme dans tout l'occident musulman.

A son retour en 191 /807, il s'installe comme professeur tantôt à Kairouan (hors de la grande mosquée), tantôt dans sa propriété agricole à Manzal Siqlab au Sahel. Ses étudiants viennent de toutes parts, notamment d'Espagne musulmane. Avec l'âge, il devenait le chef incontesté du sunnisme ifrïqiyen auquel il donnait la forme malikite la plus rigoureuse.

A ce titre, il fut mêlé à des querelles politico religieuses qui ont exposé sa vie. En sha'ban 231 /avril 846, la vieille querelle relative à la nature du Coran (créé pour les Mu'tazilites, increé pour les sunnites) explose à nouveau à Bagdad où le Mu'tazilisme, en faveur auprès du Calife al-Wâthiq, coûta la vie à quelques grands Sunnites fervents déclarés du Coran increé. Le mois suivant, Sahnun fut arrêté et transféré à Kairouan. Sur ordre de l'Emir Abu Ja far Ahmad, il fut traîné dans un procès où le qâdhi mu'tazilite Ibn Abi 1-Jawad, en poste depuis 18 ans, demanda sa tête. A l'issue du procès, qui se déroula dans le palais de l'Emir, Sahnun fut tout juste mis en résidence surveillée. L'année suivante, l'Emir Abu Jafar Ahmad fut renversé par son frère Muhammad 1" qui s'empressa de destituer le qâdhi Ibn Abi l-Jawad et de libérer l'imam Sahnun, tandis qu'à Bagdad le

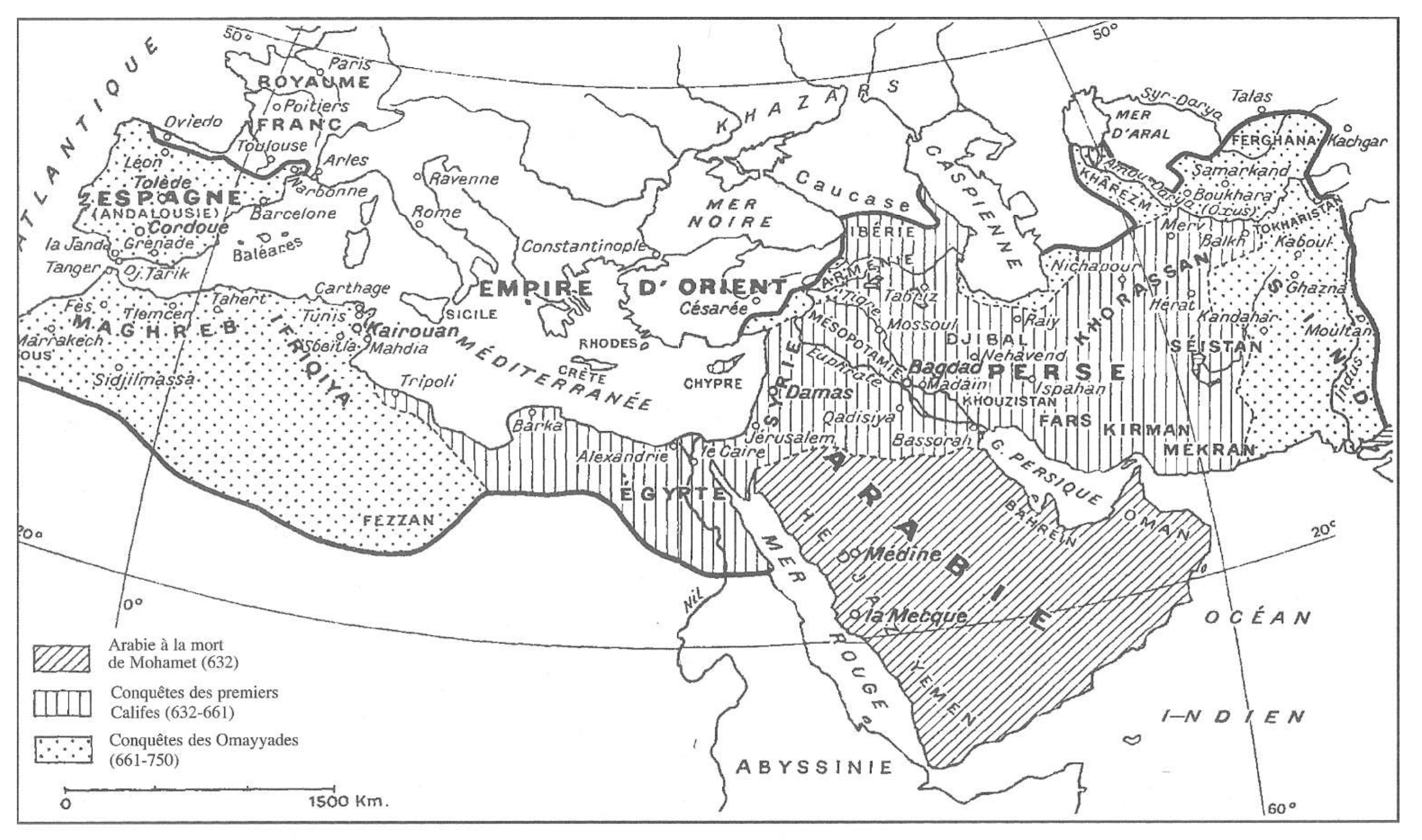
nouveau Calife al-Mutawakkil pratiquait de son côté un rapprochement avec les Sunnites.

Dans ces circonstances, Sahnûn, âgé de 74 ans, fut nommé qàdhi avec pleins pouvoirs (Ramadan 234 / avril 849). Il prit aussitôt d'importantes mesures pour consolider le Sunnisme : nommant le faqlh hanafite Sulayman Ibn 'Imrân son associé, il renforce le pouvoir du qâdhi, cumule la hisba (contrôle des opérations du marché) avec la magistrature et refuse pour sa part toute rétribution personnelle. Pour les audiences, il consacre une salle spéciale où seuls les plaignants sont admis, sans autorisation de se faire représenter par des tiers. Il se pose en garant d'une justice intransigeante et égale pour tous, au risque de froisser l'entourage de l'Emir.

Sahnûn mit fin à la tradition de la Grande Mosquée de Kairouan où toutes les tendances pouvaient s'exprimer librement dans des cercles d'études multiples. Il réprima énergiquement toute hérésie. Le qâdhi mu'tazilite qui l'avait humilié ne fut pas épargné. Ibn Abi 1-Jawad, par ailleurs gendre de 'Asad Ibn al-Furât, est arrêté officiellement pour une affaire de dépôt non restitué, qu'il nia jusqu'au bout. Sahnûn, pour lui extorquer l'aveu du détournement, le fit flageller dans la cour de la Grande Mosquée jour après jour. La volonté d'éradiquer le ferment mu'tazilite explique-t-elle cette dureté extrême ? L'accusé mourut sous le fouet.

Muhammad 1", sans doute las des plaintes incessantes de son entourage contre le zèle de Sahnûn, finit par lui donner pour associé un qâdhi réputé flexible et ignorant, al-Tubni. Sahnûn ne s'en releva pas. Au bout de quelques semaines, dans la matinée du dimanche 7 Rajab 240 / 2 décembre 854, Sahnûn rendit l'âme. Il fut enterré l'après-midi du même jour, en présence de l'Emir qui dirigea en personne la prière des morts. Son mausolée, aux environs de Kairouan, est l'objet d'une constante vénération.

Sahnûn eut deux enfants. Sa fille Khadija, pour laquelle il avait la plus grande estime, était restée célibataire ; son fils Muhammad devint à son tour un brillant faqïh, auteur d'un ouvrage « Adab al-mu'allimine » publié à Tunis en 1931 par H. H. Abdul-Wahab.



Cette carte rend compte de l'étendue des conquêtes arabes au moment où les Aghlabides régnaient en Ifrīqiya

Références bibliographiques

I. SOURCES

ABU-L-ARAB,
Tabaqât, éd. et trad. Ben Cheneb, Alger, 1914.
AL-BAKRI,
al-Masâlik, éd. et trad. De Slane, Alger, 1911-13.
IBN AL-ABBAR,
al-Hulla éd. H. Mones, Le Caire, 1963-4.
IBN AL-ATHIR,
al-Kâmil Le Caire, 1938-9.
IBN KHALDUN,
al-'Ibar, éd. de Beyrouth, 1958.
IBN HAWQAL,
Sa rat al-Ardh, éd. de. Beyrouth, 1962.
IBN IDHARI,
al-Bayân, éd. G. S. Colin et E. Lévi-Provençal, Leiden, 1948 ; trad. fr. E. Fagnan, Alger, 1901.
'IYADH,
Biographies aghlabides extraites desMadârik du Cadi 'Iyâdh, éd.
M. TALBI,
Tunis, 1968.
AL-MALIKI,
Rijâdh, éd. H. Mones, Le Caire, 1951.
AL-MAWARDI,
al-Ahkâm al-Sultâniya, éd. M. Engeri, Bone, 1853 ; Trad. E. Fagnan, Alger, 1915.
AL-NUWAYRI,
Nihâyatal-Arab, éd. Partielle G. Remiro, Grenade, 1917-19.
AL-YA'QUBI,
Al-Bulcàn, trad. G. Wiet *Les Pays,* Le Caire, 1937-

II. ETUDES

H. H. ABDUL-WAHAB,
Waraqât, vol. I, Tunis, 1965 ; vol. Il, Tunis, 1967 - *Ta'rïkhal-Adabal-Tunuâ,* Tunis, 1968.
M. AMARI,
Storia dei musulmani di Sicilia, 2[e] éd. révisée par C. A. Nallino, Catane, 1933-5.

C. H. BECKER,
The expansion ofrthe Saraceens, Cambridge médiévalhistory, II.
F. DI CANDIA,
Monnaies Aghlabides du Musée de Bardo, dans la Revue Tunisienne.
CH. DIEHL et G. MARÇAIS,
Le monde oriental de395à 1081, 2e éd., Paris, 1944.
H. FOURNEL,
Les Berbers, 2 vol., Paris, 1875-1881.
M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES et PLATONOV,
Le monde musulman et byzantin jusqu 'aux Croisades; Paris, 1931.
E.F. GAUTIER,
Le passé de l'Afrique du Nord Paris, 1952.
J. GAY,
L'Italie Méridionale et l'Empire Byzantin..., Paris, 1904.
S. D. GOITEIN,
A Mediterranean Society; California, 1967.
W. HEYD,
Histoire du commerce du levant au Moyen-Age, Leipzig, 1885-6, ndlc éd. 1959.
W. IVANOW,
Isma 'ili Literature, Téhéran, 1963.
CH. A. JULIEN,
Histoire de l'Afrique du Nord 2e éd., Paris, 1956.
A. R. LEWIS,
Navalpower and trade in tbe Mediterranean A. D. 500-1100, Princeton, 1951.
A. LEZINE,
Recbercbes sur les monuments aghlabides, 1966.
G. MARÇAIS,
Architecture musulmane d'Occident, Paris, 1954.
M. TALBI,
L'Emirat Aghlabide, Paris, 1966 - *La qirâ 'a bi-1-alhâ.n*, dans *Arabica,* V, 1958 - *Les Bidï',* dans *Studia Islamica,* XII, 1960 - *Kairouan et le malikisme espagnol* dans mél. Lévi - Provençal, Paris, 1962, vol. I - *Les courtiers en vêtements en IJhqiya au IX-X s., dans Journal ofEconomie and Social History of Orient,* V, 1962.
A. A. VASILIEV,
Byzance et les Arabes, Bruxelles, 1935-1950.
M. Vonderheyden,
La Berbérie orientale sous la dynastie des Benou-l-Aghlab (800-909), Paris, 1927.

L'EPOQUE FATIMIDE

Par Farhat Dachraoui

A la veille de l'apparition des Fatimides en Afrique du Nord, trois dynasties se partageaient le pays, nées du démembrement de l'empire abbasside.

A l'ouest du Maghreb, les Idrissides, shi'ites eux aussi, mais de la branche hassanide, avaient fondé dès 170/786 un royaume indépendant dont la capitale Fès ne tarda pas à devenir une cité florissante et un foyer intense d'islamisation et d'arabisation.

Au centre, les Rustumides, partisans de l'hérésie khàrijite, donc hostiles au califat abbasside, avaient créé en 144/761 sur la base des principes égalitaires de leur doctrine un royaume autour de la ville de Tahart. A l'est, en Ifrîqiya proprement dit, le royaume des Aghlabides, fondé en 184/800 par Ibrahim Ibn al-Aghlab maintenait, on l'a vu, des liens spirituels avec le Califat abbasside et consacrait la consolidation du régime sunnite mis en place depuis l'achèvement de la conquête.

Avec l'entrée en scène en petite kabylie du missionnaire fatimide Abu Abdullah suivie de « l'apparition du Mahdî » et la fondation du Califat des fatimides, l'équilibre maintenu en Afrique du Nord entre les forces de ces trois dynasties allait être rompu. Les trois royaumes qui reproduisaient approximativement la vieille division romaine en Afrique Proconsulaire, Maurétanie césarienne et Maurétanie Tingitane furent aussitôt balayés et l'unité du pays se refit, mais pour un temps, sous la bannière des Fatimides.

En Afrique même, l'époque fatimide marque une manière de rupture. Vers la fin du VIII s., avec la pacification de la portion

orientale de la Berbérie, les progrès de l'islamisation et de l'arabisation, l'ordre islamique établi était un ordre sunnite ; l'avènement des Aghlabides puis la stabilité et l'expansion de leur puissance devaient favoriser la prépondérance de l'orthodoxie, l'épanouissement de ses valeurs. L'intrusion brutale du shi'isme triomphant allait donc officiellement mettre un terme au règne de l'orthodoxie et introduire avec une conception particulière du Califat un ordre nouveau et modifier le régime politico-social élaboré sur les principes du sunnisme.

I

L'avènement des Fatimides

1. Les origines des Fatimides

Dès l'avènement de Mu'awiya Ibn Abï Sufyàn en 40/660, les partisans de Ali se sont organisés après son assassinat en mouvement d'opposition animé par ses fils, les enfants de Fatima, Hasan et Husayn. L'assassinat de ce dernier en 61/681 donna au mouvement shi'ite une vigueur telle que sa puissance allait s'accentuer tout au long de l'époque omayade jusqu'à l'avènement des Abbassides.

Mais avec l'arrivée au pouvoir de ces derniers, les Alides qui avaient payé chèrement leur opposition au clan omayade se sont vus encore exclure du Califat mais cette fois par leurs cousins du clan hashimite. Aussi leur frustration fut-elle ressentie plus cruellement et leur opposition à leurs nouveaux adversaires plus acharnée. Le mouvement shi'ite Alide s'intensifia plus particulièrement sous le règne du Calife al-Mansur et se fractionna en plusieurs tendances dont la plus importante s'érigea avec Isma'ïl le fils de Ja'far as-Siddiq en secte extrémiste dotée d'une solide organisation doctrinale et politique.

A partir de la mort d'Isma'il et de son père au début de la deuxième moitié du VIIIe s., cette secte entra dans une phase clandestine ou « cycle d'occultation » qui ne s'acheva que vers la fin

du IXe s. par la « manifestation » du Mahdï 'Abdullah (plus connu sous le nom fautif de 'Ubaid Allah). Cette phase constitue pour l'historien la période la plus confuse et la plus irritante tant il est difficile de saisir la vérité à travers des sources aussi abondantes que contradictoires et de définir rigoureusement l'ordre de succession des Imams Isma'iliens qui s'étaient succédé depuis le fils d'Isma'ïl, Muhammad, jusqu'au Mahdï.

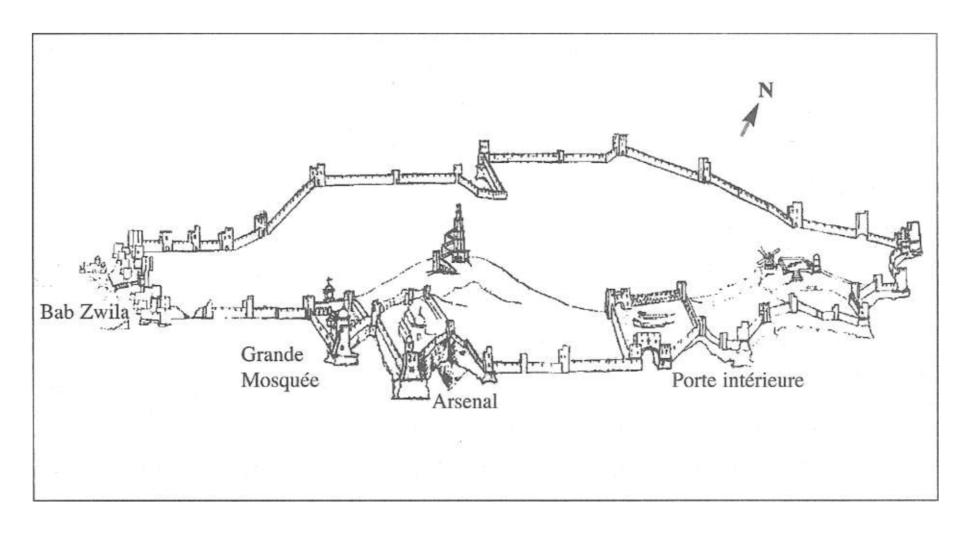
A l'époque du dernier Imam caché al-Husayn Ibn Ahmed, la propagande Isma'ilienne entra dans une phase active et couvrit l'ensemble du monde musulman divisé en provinces selon une organisation qui remonte à l'Imam Isma'îl et surtout à son fils Muhammad sous le règne du Calife Abbasside al-Mahdï. Une source Isma'ilienne d'une importance capitale « Iftitah ad-Da'wà » du Cadi al Nu'man raconte les phases successives de la prédication isma'ilienne qui, après la période d'occultation, devint publique à partir de 270/883 en Syrie, en Iraq, en Iran, au Yémen, en Egypte et se développa rapidement et ouvertement jusqu'à l'avènement du Calife fatimide en Ifrïqiya 27 ans plus tard en 297/910.

2. La prédication isma 'ilienne en petite Kabylie

Originaire de Koufa, Abu Abdullah était attaché en même temps que son frère Abul Abbas au service du dernier Imam « caché » Husayn Ibn Ahmed quand il fut chargé par ce dernier de diriger le mouvement de propagande Isma'ilienne au Maghreb. Après un stage de formation au Yémen auprès d'Ibn Hawsab qui présidait aux destinées de l'Isma'ilisme dans ce pays, Abu Abdullah se rendit à la Mecque où il se mit en contact avec des pèlerins Kutâma qu'il devait accompagner jusqu'en Ifrïqiya.

C'est en 280/893 qu'Abû Abdullah atteignit le pays des Kutâma en compagnie des pèlerins qu'il avait rencontrés à la Mecque et qu'il s'établit chez les Saktàn, une fraction des Kutâma, à Ikjan petite citadelle accrochée à un versant du Djebel Babor au Nord de Sétif et de Mila. Ikjan offrait au missionnaire au cœur du massif montagneux un asile de choix. En effet les Kutâma déployaient leur

Vue en perspective de Mahdiya datée de 1550



Gravure anonyme de 66 cm x 31,5 élaborée en 1550 lors de campagne de Charles V et intitulée Aphrodisium demolia a Carolo V, montrant la ville de Mahdiya telle qu 'elle était au milieu du XVI' s. Le dessin confirme les descriptions des sources arabes médiévales. On y voit en particulier une double enceinte du côté ouest : la première est composée de six petites tours ; la seconde est ponctuée de saillants plus imposants. Bakri, au xI s, mentionne huit tours, que nous ne pouvons voir ici. On remarque aussi l'emplacement de la Grande Mosquée, élevée sur un terrain gagné sur la mer et qui fut, lors de l'occupation espagnole, transformée en église. La mosquée jouxte, comme l'ont bien signalé les textes historiques, l'arsenal. Le port intérieur, construit - ou restauré - par les Fatimides, garde encore son enceinte et sa porte sur mer. On observe aussi le bon état des remparts maritimes

ainsi que l'existence d'un fort à l'extrémité Est de la presqu'île. L'emplacement des palais est représenté par une simple butte sur laquelle se dresse une haute tour à 5 étages.

puissance sur toute cette vaste région accidentée et bien abritée de la petite Kabylie. Ces tribus berbères groupées en une multitude de clans se trouvaient liées comme toute société tribale fortement structurée par une solidarité organique dont Abu 'Abdullah se plaisait à se faire décrire toute l'efficacité.

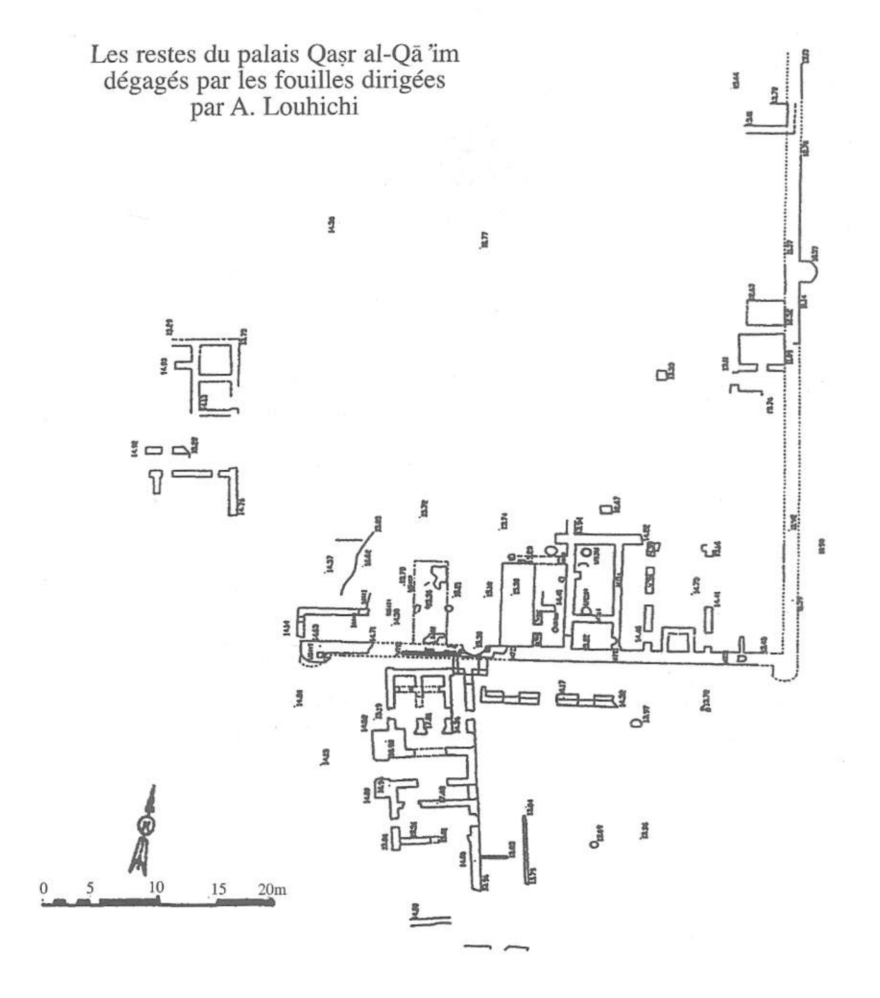
Déjà tout au long de la route de la Mecque en Ifrïqiya, le missionnaire s'était renseigné amplement sur leur situation politique et sociale. Il se rendit compte à quel point leur pays était fertile pour une éventuelle réforme politique et religieuse. Pratiquement indépendante, ne subissant qu'une autorité purement formelle du souverain Aghlabide, cette région de l'Ifrîqiya échappait en effet à tout contrôle de la capitale Raqqàda ou des places fortes voisines Mila, Sétif, Balazma, Constantine ou Baghàya. D'ailleurs les gouverneurs de ces villes ne reconnaissaient qu'une suzeraineté aghlabide nominale et, n'ayant aucune autorité sur les Kutâma, ils les ménageaient et en redoutaient la puissance. Peuple guerrier et cavaliers intrépides, ils constituaient donc pour les Aghlabides de redoutables adversaires et Abu Abdullah pouvait déjà avant de pénétrer en Ifrïqiya apprécier, d'après les renseignements recueillis, l'importance des moyens qu'ils allaient fournir pour faire triompher l'insurrection shi'ite.

3. La chute de la dynastie aghlabide

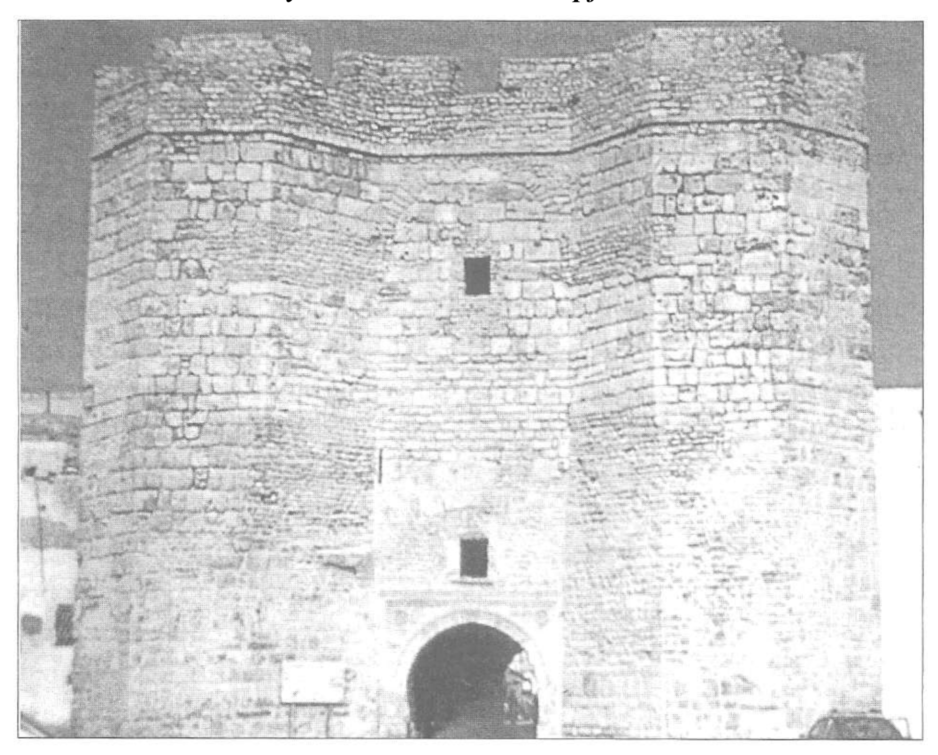
Quelques années, un peu plus de sept ans, suffirent à Abu Abdullah pour édifier chez les Kutâma une communauté unie par les liens traditionnels de la « *'asabiya* » mais surtout par l'adhésion à une doctrine religieuse hostile au pouvoir central de Raqqàda. Doctrine religieuse et aussi politique, qui recommande à ses adeptes de s'insurger contre les usurpateurs pour leur arracher le pouvoir et le restituer à ses possesseurs légitimes, les descendants de Fatima, la fille du Prophète. En fondant le noyau d'un Etat shi'ite à l'abri des montagnes de la petite Kabylie, le missionnaire isma'ilien s'était par conséquent assigné comme tâche primordiale celle de conquérir le pouvoir pour le compte du Mahdï qui venait d'accéder à l'Imamat à Salamiya en Syrie. Mais avant d'affronter les armées aghlabides,

Le palais de Mahdiya

Les sources arabes signalent deux palais à Mahdiya. Ils étaient selon al-Bakrl situés à l'est de la Grande Mosquée et séparés par une grande esplanade. Le palais d'al-Mahdï avait une porte donnant sur l'Ouest et le palais de son fils al-Qà'im avait une entrée ouvrant sur l'Est. Les fouilles archéologiques ont permis de localiser le palais d'al-Qâim. Il s'agit d'un grand monument d'une soixantaine de mètres de côté. Les angles du monument sont, comme à l'accoutumée, renforcés par des tours circulaires. L'aile ouest du monument est occupée par une salle mosaïquée ayant un plan en T. Il semble que le monument d'origine ait subi des transformations qui ont altéré son organisation initiale. Ainsi la salle du trône a été tronquée. Une mosaïque antique a été endommagée pour édifier une nouvelle annexe qui fut longtemps prise, à tort, pour le château d'al-Qâ'im. Quant au palais d'al-Mahdï, on ne lui connaît pas de traces avérées, cependant il est fort possible que les affleurements que l'on voit sous le grand fort ottoman soient les restes de ses vestiges.



Mahdiya : Bab Zwila ou Sqifa al-kahla



Cette porte, dite Bâb Zwila, est l'unique entrée que possédait la ville fatimide du Xe s. Elle donnait sur le faubourg populaire dit Ribàt Zwila, et faisait partie du rempart ouest, célèbre par son épaisseur qui dépassait les 5 m. Tel qu 'il se présente à nous, le monument se compose de deux parties :

-Un ouvrage massif et élevé, aménagé en fortin doté d'un passage voûté. La hauteur de l'ouvrage est de 18,70 m. Sa largeur est d'environ 10 m.

-Aussitôt le passage franchi, on se trouve dans un long vestibule couvert en voûtes s'étendant sur 33 m. de long, jalonné de grandes niches à banquettes qui auraient servi de boutiques. Cette porte a toujours fasciné les écrivains arabes qui ont vanté sa robustesse, ses vantaux en bois clouté et ses gonds en verre. La force de l'édifice lui a épargné les destructions de Charles Quint en 1551. Les sources arabes l'ont toujours comparé aux portes imprenables de Bagdad.

La mosaïque de Mahdiya



La Mosaïque de Mahdiya est sans doute la seule datée avec certitude de l'époque islamique. En effet, ni la mosaïque de Raqqâda, ni les pièces trouvées à Sabra, à al-Abbasiya et dans les sites de Béja ne sont attribuées avec certitude à l'époque médiévale. On ne comprend pas comment cet art qui fut jadis, sous les Romains et les Byzantins, très prospère disparaît d'un seul coup et en un temps aussi court. Les deux pavements découverts à Mahdiya ont été exhumés le premier en 1925 et le second en 2000. Ils se trouvent dans le palais du Calife al-Qâ'im et ornent le sol de la salle basilicale principale et tout particulièrement ses deux nefs latérales. La première mosaïque mesure 3,92 m sur 12,20 m et la seconde 4 m sur 12,20 m. La salle entière fait 12,50 sur 14,50 m. Les tesseïles qui ont servi à leur fabrication sont irrégulières (0,8 cm à 2,05 cm). La décoration se fait par combinaison de motifs géométriques et floraux. Les couleurs utilisées sont le rouge brun et le noir sur fond blanc. Chaque pavement obéit à une composition stricte : un bandeau de 18 cm encadre le champ rectangulaire où se développe le décor dans un mouvement très libre.

Abu 'Abdullah prit soin de doter la jeune communauté de structures appropriées à son activité révolutionnaire. Il procéda à une réorganisation politico-sociale en répartissant les Kutâma en sept subdivisions constituées en formations militaires encadrées par des Chefs responsables et des missionnaires et destinées à consolider le nouveau régime établi à Ikjan.

Ayant enfin étendu son autorité à tout le pays Kutâma, le missionnaire Abu Abdullah entamait la seconde étape de sa mission, la révolte contre les Aghlabides, pour la conquête de l'Ifrïqiya.

Dans le courant de l'été de l'année 289/902, le missionnaire isma'ilien s'attaque à la première forteresse, Mila, qu'il prend sans peine. La conquête de cette ville par les Kutâma alarme l'Emir Abdullah II qui lance aussitôt contre le rebelle une première expédition commandée par son fils Abu Abdullah al-Ahwal. Les développements consacrés à cette expédition par al-Nu'màn vantent la stratégie du général aghlabide et mettent en valeur sa supériorité militaire. Abu Abdullah al-Ahwal reprend Mila, détruit Tazrut évacuée par Abu Abdullah et menace Ikjan. Mais à la suite d'un engagement défavorable dans la montagne, al-Ahwal bat en retraite à un moment où la victoire semble à la portée et rentre en Ifrîqiya. Cette retraite, al-Nu'màn l'explique par l'abondance exceptionnelle de la neige. On comprend assez que les rigueurs de l'hiver dans la région montagneuse d'Ikjan aient empêché le général aghlabide de poursuivre son offensive.

La deuxième expédition, l'année suivante, commandée par le même Abu Abdullah al Ahwal, se solde également par un échec. Al-Nu'mân montre avec plus de précision cette fois les causes de la retraite, qu'il explique par une détérioration subite de la situation en Ifrîqiya. Il raconte dans une longue digression les graves événements intervenus à Raqqàda, et qui contraignent al-Ahwal à regagner la capitale où son frère Ziyàdat-Allah, instigateur de meurtre de l'Emir régnant (leur père) ne tarde pas à le faire exécuter à son tour.

La troisième expédition commandée, l'année suivante, par Ibn Habashi, un des membres les plus en vue de la famille aghlabide et

qui a lieu après la chute de Sétif entre les mains des Kutâma se termine par une lourde défaite de l'armée aghlabide. Autant al-Nu'màn a insisté sur les mérites d'al-Ahwal, autant il met en évidence la carence d'Ibn Habashi et son ignorance de l'art militaire. Puis il décrit avec une complaisance non déguisée, qui donne au récit couleur épique, la campagne victorieuse du missionnaire isma'ilien qui s'avère un tactitien averti. La prudente stratégie que celui-ci adopte pour ménager ses forces retranchées dans la zone montagneuse d'Ikjan, et s'en tenir à une attitude défensive, donne son fruit et favorise sa résistance victorieuse contre les offensives aghlabides.

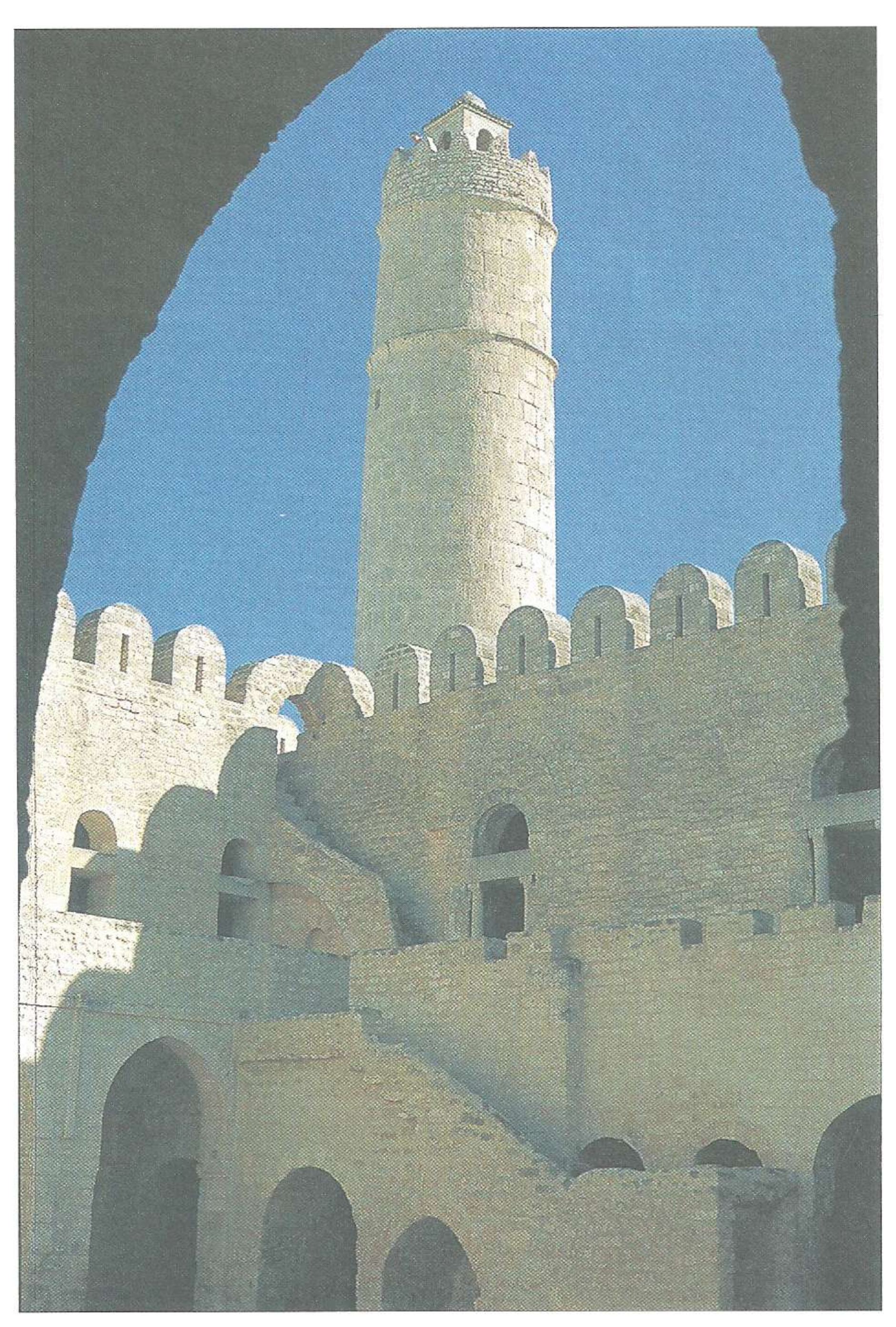
Après avoir repoussé les attaques aghlabides Abu Abdullah prend l'offensive, à partir de l'année 293/906, et s'attaque à la ligne de défense de l'Ifrïqiya, les forteresses qui, à l'Ouest de Kairouan, forment une sorte de bouclier. Il conquiert l'une après l'autre les places de l'ancien « Limes » dépourvues de garnisons suffisantes : Tubna, Balazma, Tijîs et Baghàya. Il écrase aux pieds de l'Aurès une armée aghlabide de secours commandée par Harun al-Tubni. Lançant ensuite les contingents Kutâma en direction du Djérid dans la double intention sans doute de prévenir toute éventualité d'agitation khàrijite et d'occuper une région prospère; il prend Gafsa et Qastiliya et menace ainsi Kairouan par le Sud-Ouest; il envahit enfin l'Ifrïqiya par Majjàna et l'Oued Mellègue et triomphe à Laribus en 296/909 de son dernier rival aghlabide avant d'entrer à Raqqàda abandonnée par Ziyàdat-Allah III.

4. La fondation du Califat fatimide

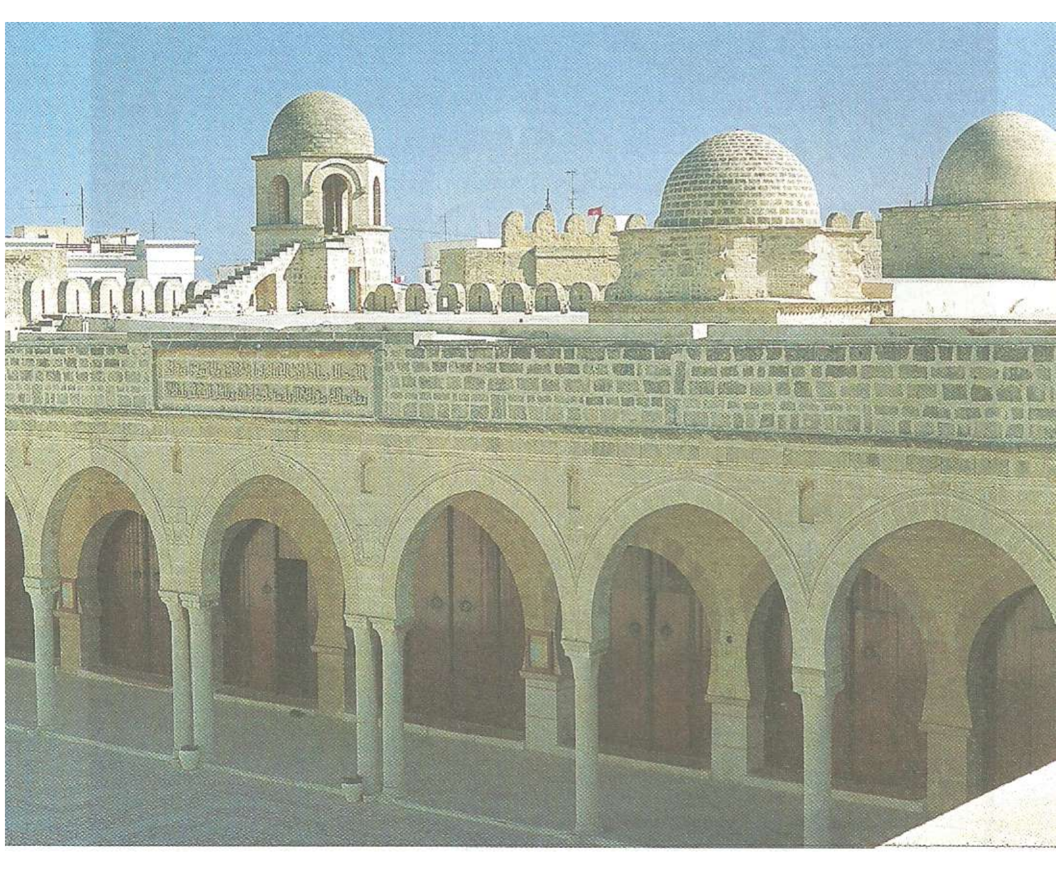
Sept années suffirent donc à Abu Abdullah pour conquérir l'Ifrïqiya. Dès qu'il eut achevé dans le calme et la sécurité la réorganisation de l'administration et la mise en place des institutions propres au nouvel Etat, il s'empresse de marcher sur Sijilmasa, capitale de l'Etat des Banu Midrar du Tafilalet au Maghreb Extrême pour remettre au Mahdï qui s'y trouvait détenu,

le pouvoir qu'il venait de conquérir en son nom. Sur l'émigration du Mahdï de Salamiya jusqu'à Sijilmasa *l'Iftitah* apporte un jour nouveau en le plaçant dans un contexte historique précis marqué à l'aube du X[e] s. par les succès de la cause des Alides chez les Kutâma. On comprend mieux grâce à cet ouvrage comment l'Imam put choisir de fonder le Califat fatimide non pas en Orient où il fallait faire front en même temps à la puissance abbasside et au danger qarmate, mais en Occident où le régime chancelant des Aghlabides offrait un terrain plus propice.

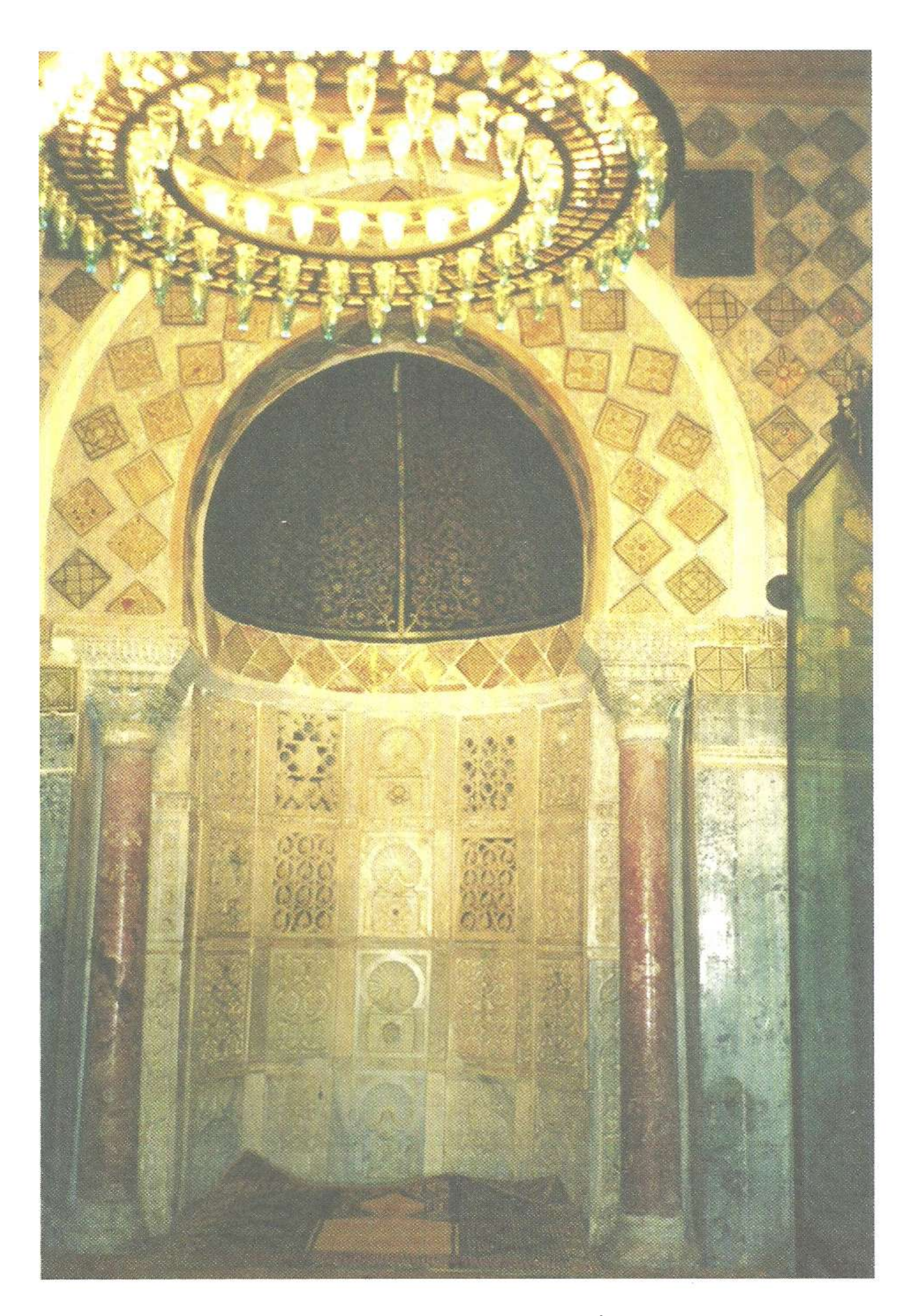
On comprend mieux comment un tel choix fut déterminé surtout par la fortune grandissante d'Abù Abdullah, les développements victorieux de l'insurrection en petite Kabylie et l'inestimable soutien qu'apportaient à la cause des Fatimides les puissantes tribus Kutâma. Le Mahdï évita donc de se rendre au Yémen après sa fuite précipitée de Salamiya en 289/902, se cacha en Egypte puis se rendit au Maghreb via Tripoli et Qastiliya. Mais parvenu à cette ville, il renonça à rejoindre Abu Abdullah à Ikjan et se dirigea vers Sijilmasa. Cette volte-face du Mahdï s'explique par des raisons politiques : en effet, au moment où il pénétrait en Ifrîqiya, la force des Aghlabides était encore considérable et le général Ibn Habashi entrait précisément en campagne au début de « l'automne de l'année 291/904 ». Prudent, l'Imam préféra ne pas gagner Ikjan dans des conditions aussi peu favorables, son missionnaire n'ayant pas encore gagné la partie. Il alla chercher refuge à Sijilmasa, cité aussi prospère que Kairouan, où il devait avoir quelques partisans dévoués parmi la colonie Iraqienne ; son séjour s'y poursuivit paisiblement jusqu'au jour où, averti par Ziyadat-Allah, le dynaste midrarite le mit en détention. Abu Abdullah qui, sur sa route, renversa la dynastie Khârijite des Rustumides de Tahart, dut s'attaquer à Sijilmasa devant l'obstination du Midrarite, le battre et délivrer le Mahdï. Celui-ci, proclamé solennellement à Sijilmasa puis a Ikjan, fit une entrée triomphale à Raqqâda le jeudi 6 janvier 910/20 Rabia II 297. Officiellement la dynastie des Fatimides entrait dans la première phase de son histoire.



Pl. 1 - Ribat de Monastir - vnr et IXe s. *(voir page 53)*



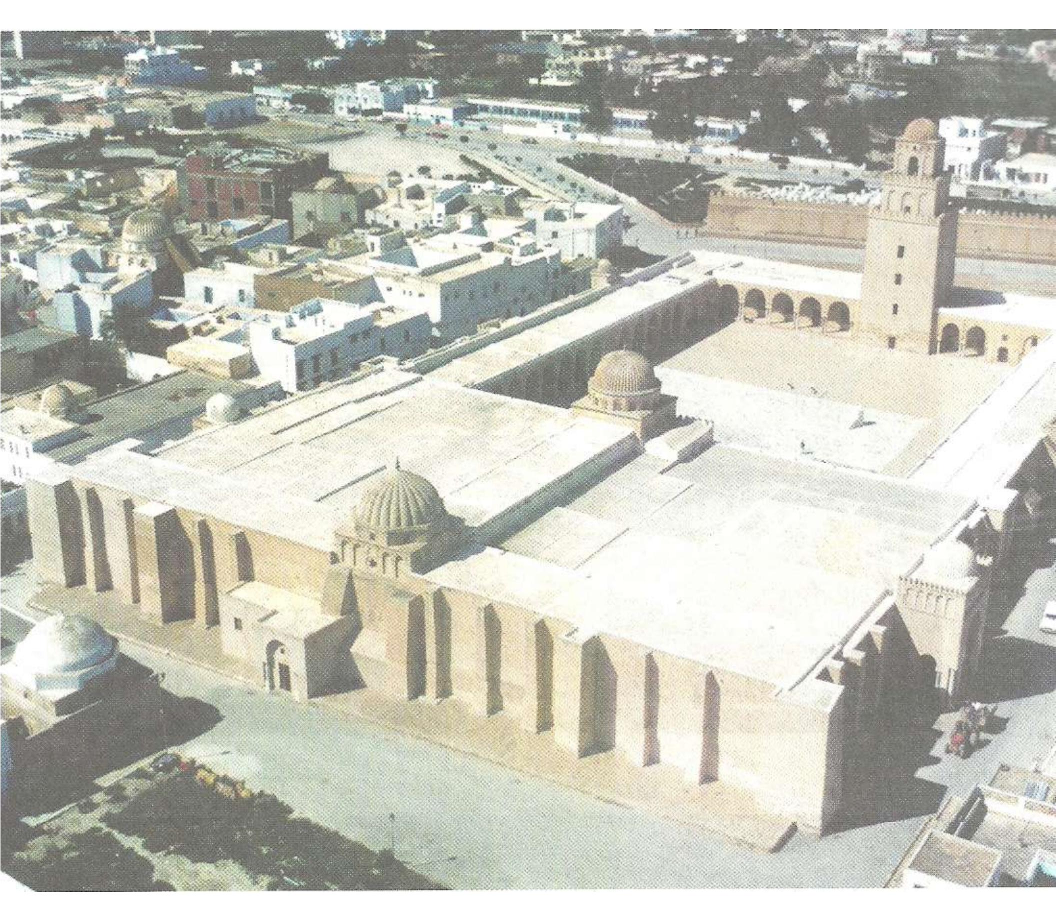
Pl. 2 - Grande Mosquée de Sousse. IXe s. : le portique précédant la salle de prière, les deux coupoles aux extrémités de la travée centrale de la salle de prière et la tour d'angle, *(voir page 133)*



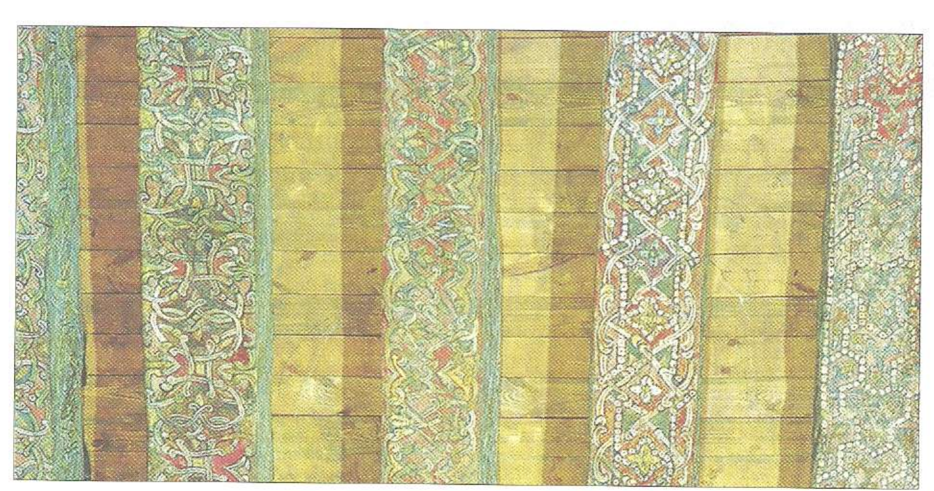
Pl. 3 - Grande Mosquée de Kairouan : le mihrab, ixe s. L'arc et la partie supérieure sont décorés de carreaux céramique avec reflets métalliques. (*voir page 122-125)*



Pl. 4 - Lanterne d'al- Mu'izz ibn Badis - XIe s. *(voir page 337)*



Pl. 5 - Vue aérienne de la Grande Mosquée de Kairouan : successivement la salle de prière avec les deux coupoles, la cour et le minaret.
{voir page 122-125)



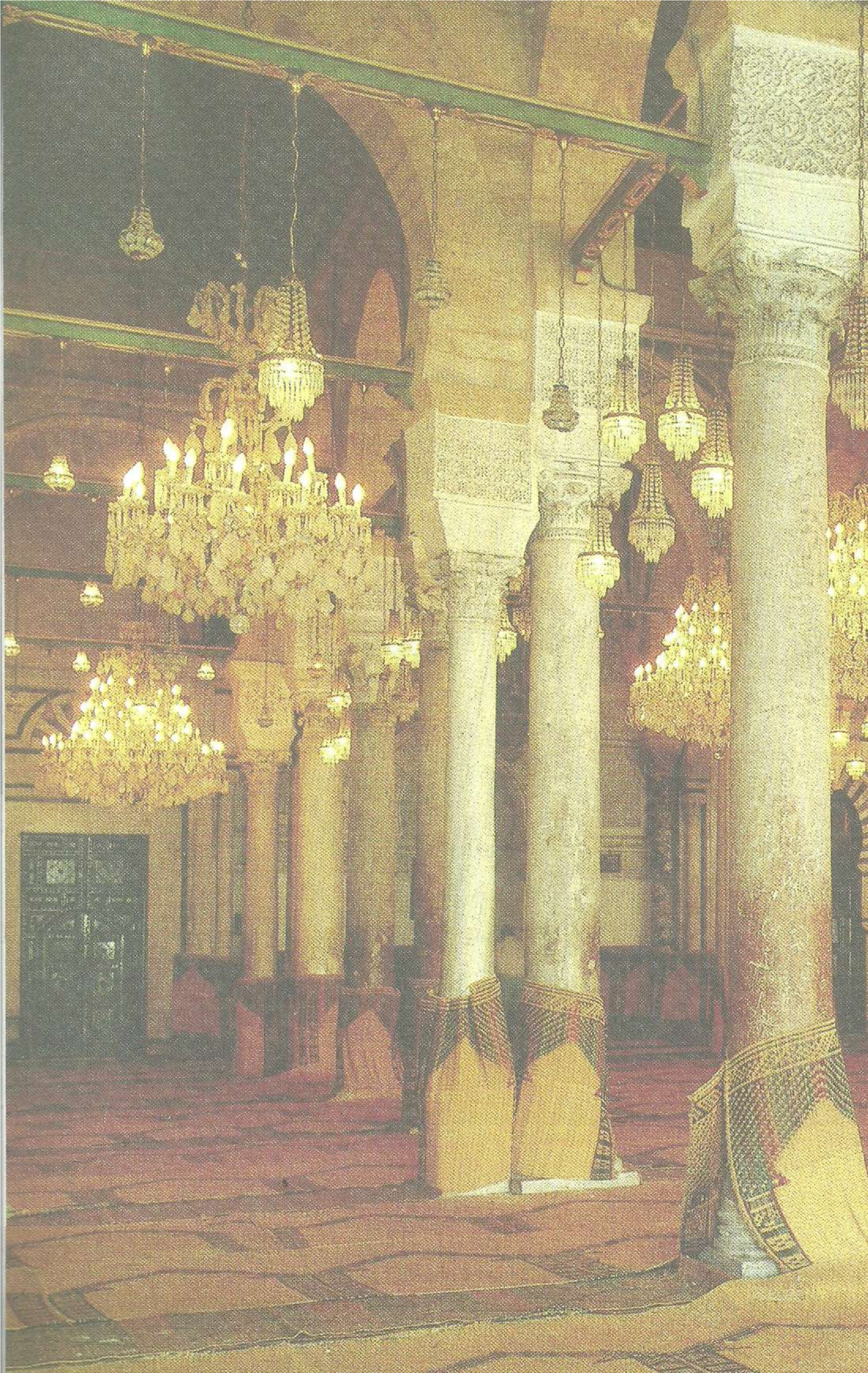
détail

Pl. 6 - Plafond peint de la Grande Mosquée de Kairouan datant de l'époque ziride - x^{c} s. *[voir page 335)*



Pl. 7 - Dinar fatimide en or frappé à Mahdiya et portant le nom d'al-Mansur et la date de 340 H. / 952.

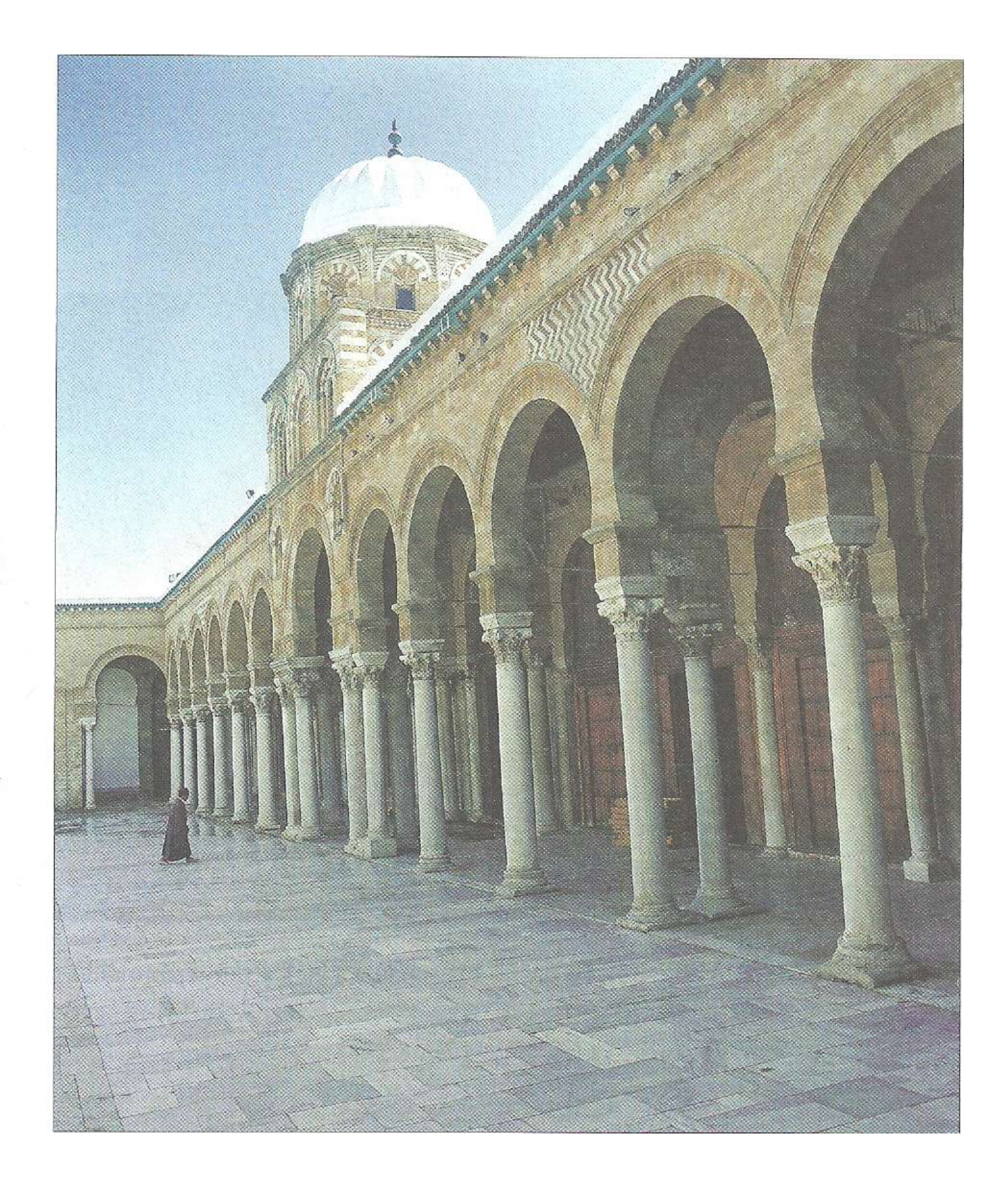
Pl. 8 - (*double page suivante)*
Grande Mosquée de la Zaytuna - la salle de prière, *(voir page 134-135)*







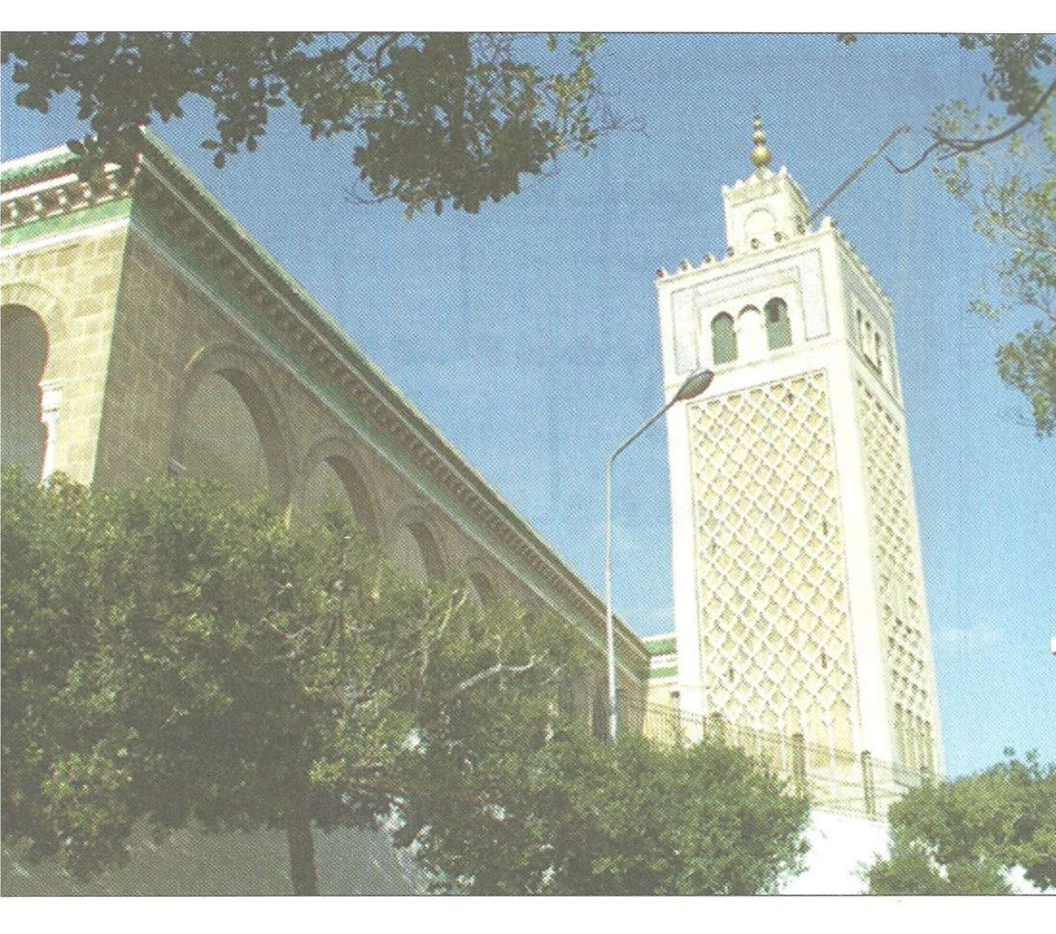
Pl. 9 - Mosquée de Kairouan : les sculptures sur bois de la remarquabe *maq-sura* d'époque ziride - x^{c} s. *(voir page 336)*



Pl. 10 - Grande Mosquée de la Zaytuna : portique précédant la salle de prière et coupole du *bahou* - Fin Xe s. *{voir page 134-135)*



Pl. 11 - Carte de la Sicile dressée par al-idrissi au xIIe s. Extrait d'un manuscrit du xive s. *(voir page 340-341)*



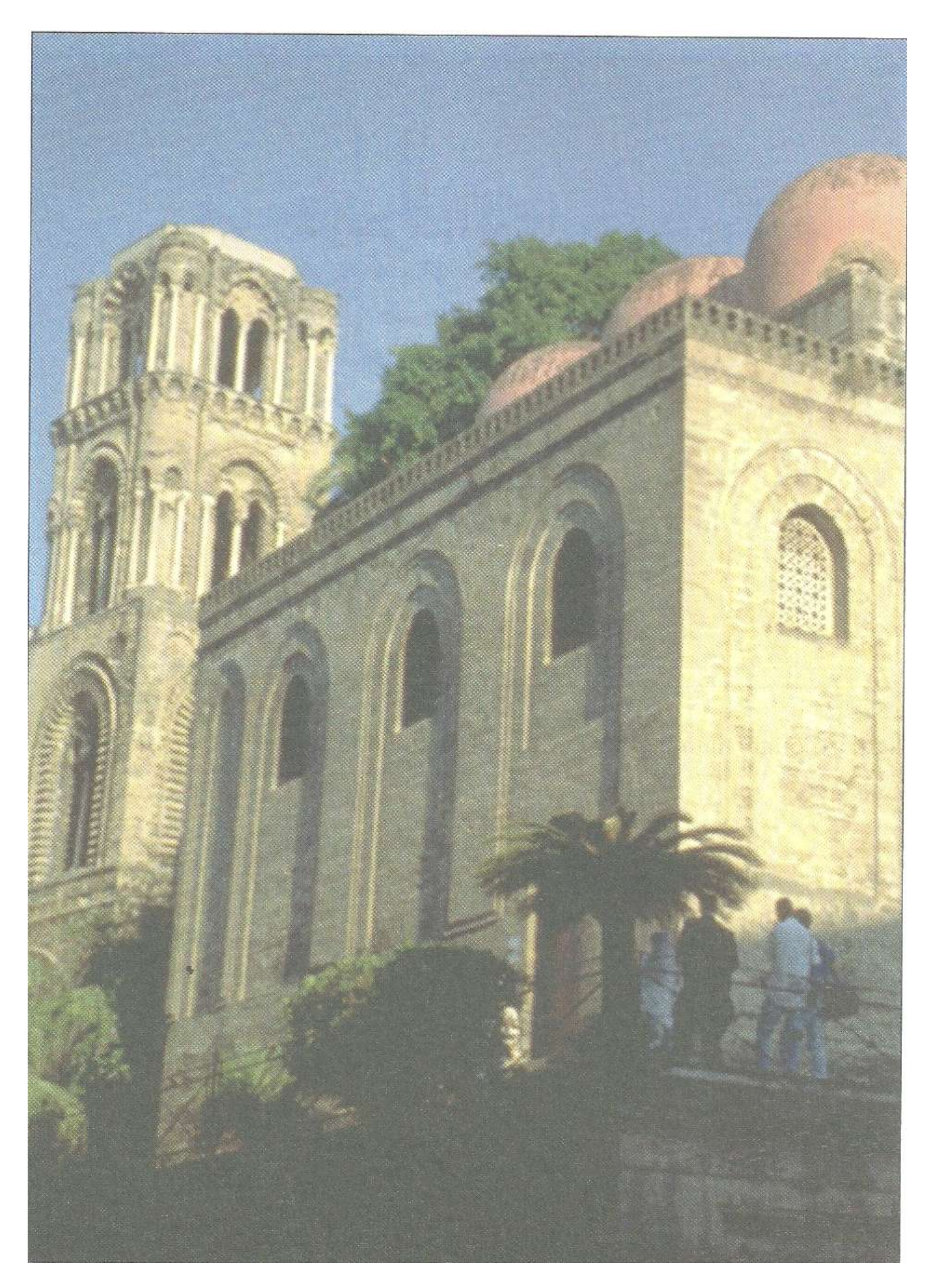
Pl. 12 - Mosquée de la Qasaba à Tunis. Le style almohade est évident, xIII s. *(voir page 360)*



Pl. 13 - Coran sur parchemin - Kairouan XIe s. *(voir page 260-261)*



Pl. 14 - Coran enluminé XIIe et XIIIe s. (début de la sourat 9) *(voir page 260-261)*



Pl. 15 - San Cataldo à Païenne. La superposition d'arcs en aplats et les coupoles rouges sont d'inspiration arabe. Edifice construit au XIIe s. par l'amiral Majone di Bari. *(voir page 348)*

II

La mainmise des Fatimides sur l'Ifriqiya et leur politique impérialiste

1. Le règne du Mahdï : 297/910-322/934

Né à 'Askar Mukram en 879 ou 874, le nouveau maître de l'Ifrïqiya comptait à son avènement moins de 37 ans. Ayant dû assumer la lourde direction du mouvement isma'ilien, il possédait donc au moment où il prit le pouvoir à Raqqâda avec la pleine maturité de l'âge, une certaine maîtrise de l'art de gouverner. Le lendemain même de son arrivée à Raqqâda, le vendredi 7 janvier 910/21 Rabia II 297, le Mahdï fut proclamé officiellement calife et entama aussitôt la tâche qui l'attendait. Il confia le gouvernement des différentes provinces du royaume aux Chefs Kutâma, organisa les services de l'administration et donna des instructions pour rétablir le cadastre et percevoir les contributions fiscales.

Il eut l'idée judicieuse dans le choix de ses auxiliaires de faire appel aussi à des éléments arabes qui avaient servi sous l'ancien régime et les réintégra dans leurs fonctions civiles et militaires.

A peine installé à Raqqâda, le premier Calife fatimide prenait donc en mains les responsabilités de l'Etat et reléguait ainsi dans l'ombre Abu Abdullah, son frère Abu al-Abbâs ainsi que le Doyen (Masayih) des Kutâma qui avaient jusqu'alors détenu l'autorité au sein de la communauté Berbéro-shi'ite. Le ressentiment de ces derniers prit rapidement des proportions telles qu'un parti d'opposition finit par se créer et qu'une vaste conjuration destinée à renverser le Mahdï se forma avant même que la première année de son règne ne se fût écoulée. Discrètement, le souverain fatimide prit les mesures nécessaires pour assurer sa sécurité et confia à certains de ses partisans les plus dévoués tel Abu Ja'far al Baghdâdï le soin d'éventer le complot et de se débarrasser des conjurés. Mettant à profit leur hésitation à exécuter leur projet d'attenter à sa vie, il eut le temps de

déjouer la conspiration et fit assassiner Abu Abdullah et son frère Abu al-Abbàs, le 18 février 911/15 Jumàda II 298. Leurs complices furent également poursuivis et éliminés.

2. Les rébellions dans les provinces périphériques

L'année même de son installation sur le trône de Raqqàda, le premier Calife fatimide dut faire face à l'agitation des tribus berbères à l'Ouest de son royaume. Dans la province de Tahart, les Zanàta se dressèrent contre le nouveau régime mais de fortes troupes envoyées par le Mahdï y rétablirent l'ordre en Safar 299/octobre 912.

D'autre part l'exécution d'Abu Abdullah et de plusieurs chefs Kutâma eut pour effet d'indisposer les Berbères à l'égard du Mahdï en petite Kabylie. Le mécontentement de certains éléments d'entre eux ne tarda pas à se transformer en mouvement de révolte. Les rebelles se donnèrent pour « Mahdï » un jeune homme de la fraction des Banu Mawatnat nommé Kadu et s'emparèrent de Mila.

Le Calife fatimide dut envoyer contre eux pour les réduire son fils et héritier présomptif Abu al-Qàsim le futur al-Qâ'im. Ce dernier rétablit l'ordre en petite Kabylie et ramena à Raqqàda le pseudo-Mahdï qui fut mis à mort au début de l'année 300/automne 912.

Comme les Zanâta à l'Ouest du Royaume, les Hawwàra au Sud-Est se soulevèrent également et allèrent assiéger Tripoli. Les habitants de cette ville chassèrent le gouverneur fatimide et épousèrent le parti des Hawwàra. Le Mahdï chargea de nouveau son fils Abu al-Qà'sim de reprendre Tripoli et de châtier les insurgés berbères. Après un siège rigoureux, la ville dut se rendre et verser une lourde contribution de guerre.

La Sicile non plus ne fut pas épargnée par l'agitation. Quelques mois après avoir renversé le trône aghlabide, le Mahdï avait jugé de bonne politique de confier le gouvernement de la grande île à l'un de ses principaux auxiliaires arabes Ibn Abi Hanzïr. Mais ce dernier la gouverna avec une énergie excessive la soumettant même à un régime de terreur. Excédés par cette politique tyrannique, les notables siciliens s'emparèrent de sa personne et obtinrent du Mahdï son rappel à

Raqqâda et son remplacement par un gouverneur plus modéré, Ali Ibn 'Umar al Balawï.

Celui-ci rejoignit son poste au milieu de l'été 912/299, mais le changement de gouverneur n'était pas de nature à calmer l'agitation qui avait gagné la Sicile en même temps que les provinces périphériques Tahart, la petite Kabylie, Tripoli... Aussitôt après l'assassinat d'Abu Abdullah, la révolte gagnait la grande île tout entière et prenait un caractère légitimiste marqué par la réaction de l'élément arabe sunnite contre le nouveau régime shi'ite.

Les Siciliens répudièrent donc l'autorité fatimide et se donnèrent un chef choisi dans leur communauté Ahmed Ibn Ziyâdat-Allah Ibn Qurhub dont la famille avait compté parmi les plus illustres au service de l'Etat Aghlabide. Le nouveau maître de la Sicile se hâta de proclamer sur ces territoires l'autorité du Calife abbasside al Muqtadir afin de marquer la rupture avec le Calife hérétique de Raqqâda et prit l'initiative des hostilités. La flotte sicilienne, très puissante à l'époque, effectua des raids contre les ports du Sahel ifrîqiyen de Sousse à Sfax notamment contre Lamta.

Mais le règne d'Ibn Qurhub sur la Sicile devait être de courte durée. En moins de deux ans, son pouvoir se détériora et une grande partie du *Jund* se dressa contre lui. Les notables siciliens qui s'attendaient à de dures représailles de la part du Mahdï rejetèrent sur lui la responsabilité de la rébellion et lui en firent payer le prix en le livrant au Calife Fatimide. Celui-ci le fit exécuter et envoya en Sicile un de ses auxiliaires les plus dévoués Abu Sa'id al Dhayf qui soumit la grande île à un régime de terreur massacrant, pillant et imposant aux populations des contributions de guerre. Il y rétablit notamment les partisans du mouvement légitimiste.

3. La politique extérieure du Mahdi

A. L'impérialisme fatimide

Le triomphe à l'aube du Xe s. du shi'isme soutenu dans les montagnes de petite Kabylie par la *'asabiya* des berbères Kutâma eut pour effet, on l'a vu, de modifier profondément l'équilibre qui

s'était enfin établi au IXe s. en Afrique du Nord. Des trois dynasties qui jusqu'alors s'étaient partagé la région, les Idrissides, les Rustumides et les Aghlabides, aucune ne survécut à l'extraordinaire explosion Fatimide. La Berbérie tout entière basculait sous la tutelle des Fatimides.

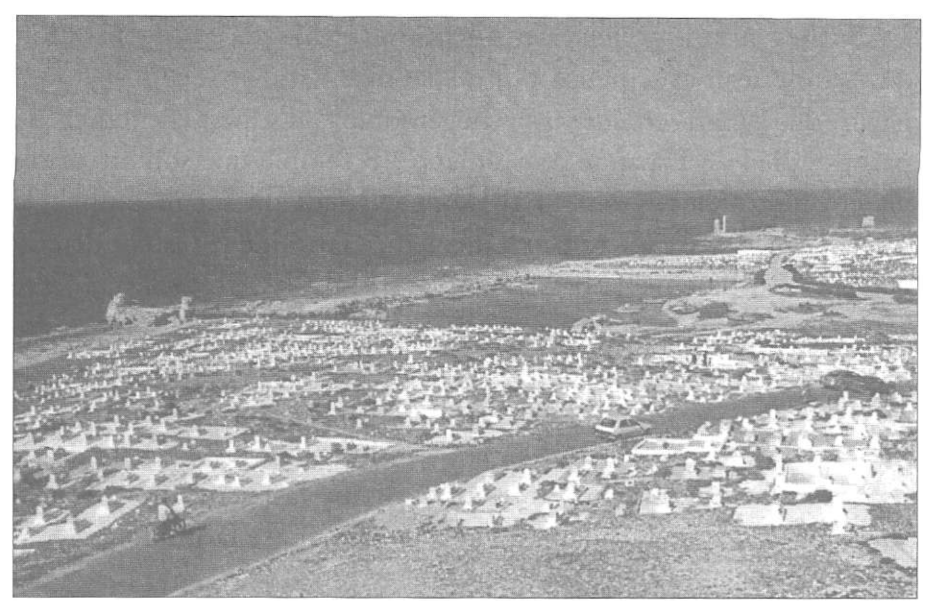
Puis l'installation au Maghreb d'un Califat hérétique aspirant à l'hégémonie du monde musulman créait également un bouleversement dans la situation politique de l'Empire islamique et appelait la Berbérie à une nouvelle destinée ; la puissance fatimide allait constituer une lourde et double menace, l'une en Occident même pour les Omayades d'Espagne, l'autre à l'Est pour les Abbassides.

En proclamant en Ifrïqiya le Califat fatimide, l'Imam isma'ilien établi à Raqqàda s'assignait donc naturellement pour tâche de renverser les ennemis héréditaires régnant en Espagne musulmane ainsi que les usurpateurs Abbassides. En outre, l'obligation sacrée du *Jihad lui* imposait aussi de poursuivre en Sicile et en Calabre la lutte que ses prédécesseurs n'avaient point cessé d'entretenir contre Byzance ; le premier souverain fatimide devait donc fournir de sa puissance une démonstration convaincante à l'Ouest, à l'Est comme au Sud de ses Etats, et faire soutenir ainsi à ses armées une guerre inlassable sur un triple front.

B. Les visées du Mahdï sur Al-Andalus

Bien qu'il disposât de troupes suffisantes et bien aguerries et d'une puissante marine héritée des Aghlabides, le Mahdi ne pouvait se hasarder au début de son règne à entreprendre la conquête de l'Espagne musulmane tandis que, sur ses propres possessions, se multipliaient les séditions et qu'il lui fallait maintenir sous son joug une population hostile au nouveau régime. Pourtant l'Andalus était alors bien tentante, le règne de l'Emir Abdullah y touchait à sa fin et le pouvoir de la maison omayade se trouvait considérablement affaibli par la dissidence de vastes territoires et miné par de fréquentes révoltes notamment celle d'Ibn Hafsun. Ce dernier s'était du reste mis en contact avec le Mahdï dès son intronisation à Raqqàda pour se mettre sous son autorité et le presser de conquérir le royaume Cordouan.

Le port intérieur de Mahdiya



Au premier plan le cimetière actuel, après lequel on voit nettement le rectangle du bassin du port ancien communiquant directement avec la mer

Ce port rectangulaire, situé à 600 m
à l'Est de la Grande Mosquée, est creusé dans le roc.
Sa superficie est estimée à 8250 m^2 environ. Un texte de l'auteur
chiite al-Qâdhi al-Nu'mân l'attribue au Calife al-Mahdi.
Attribution contestée de plus en plus
à la lumière des travaux archéologiques et géologiques.
Plusieurs chercheurs pensent que le monument
serait plutôt punique et qu'il fut réaménagé et réutilisé par
les Fatimides. Cette dernière hypothèse
ne contredit pas d'autres sources arabes qui attestent
une présence ancienne sur les lieux.
Il est établi que la presqu 'île s'appelait Jumma
(Gummi antique) et qu'elle fut désignée aussi
par le nom de Jazirat al-fâr (allusion certaine
à la présence d'un phare antique).
Les ouvrages de biographies nous
entretiennent d'un personnage qui habitait
un ribât dans la presqu 'île.

Quelles raisons donc avaient détourné le Mahdï d'une opération qui s'annonçait fructueuse puisqu'il pouvait sans trop de peine à partir de Tahart étendre son hégémonie à l'Ouest et tenter de prendre pied en Espagne musulmane ? Il semble que son attention ait été plutôt portée sur l'Egypte et l'Orient où lui incombait la mission impérieuse de restituer à la lignée fatimide le Califat détenu par les usurpateurs abbassides. Mais seuls les obstacles d'ordre intérieur que nous avons exposés plus haut l'avaient sans doute empêché d'entreprendre la conquête de l'Andalus avant que la situation ne fût redressée dans ce pays par les soins de l'énergique 'Abd ar-Rahmàn III. Du reste, dès son intronisation a Cordoue en 912, ce dernier s'évertua, tout en réalisant la pacification de son royaume, à mettre l'Andalus à l'abri de la menace fatimide.

C. *La première tentative contre l'Egypte 301/ 914 - 302/915*

Tandis qu'il se bornait à maintenir son autorité à l'Ouest du Maghreb central et extrême tout en faisant peser une lourde menace sur l'Andalus, le Mahdï, aussitôt les difficultés intérieures surmontées, adopta une attitude plus agressive au Sud-Est de ses Etats. Quatre années seulement après son avènement presque jour pour jour, les colonnes fatimides s'ébranlèrent en direction de l'Egypte en Janvier 914/Jumada II 301, sous le commandement de l'héritier présomptif, le futur al-Qà'im.

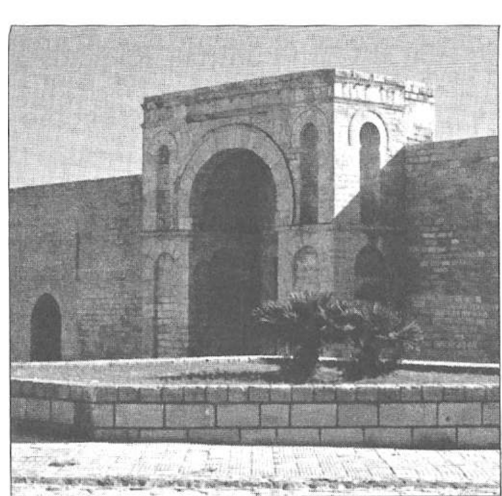
Dès 910 déjà, le chef Kutamite Hubàsha, commandant de la zone de guerre orientale, avait cherché, à partir de sa base de Tripoli, à pousser ses troupes en direction de l'Egypte ; il avait ainsi occupé successivement Syrte, Ajdabiya, puis Barqa et ouvert la route vers Alexandrie à l'armée d'Abu al-Qàsim ; celui-ci fit son entrée dans cette ville occupée déjà par Hubàsha le 7 novembre 914-15 Rabia II302. Puis il fit mouvement vers Fayoum après avoir occupé Fustàt. Mais ayant été défait à son retour de Fayoum, il battit en retraite et se retira à Alexandrie. Il dut enfin quitter cette ville pour l'Ifrîqiya. Le 28 mai 915 (Dhul Qa'da 302), l'armée fatimide était de retour à Raqqàda.

La Grande Mosquée de Mahdiya

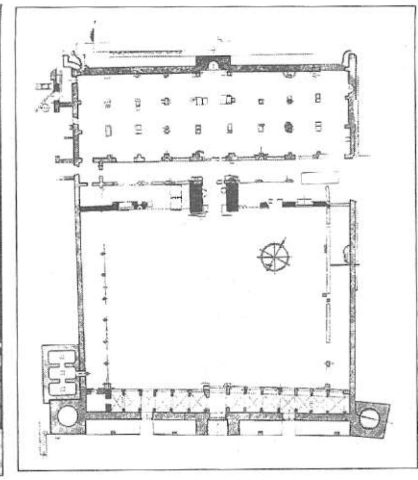


Vue panoramique qui montre la grande mosquée au cœur de l'isthme entourée par la Médina

Le plan reproduit en bas de page a été établi après la fouille exécutée dans les années soixante. Il nous renseigne sur la mosquée originelle, celle qui fut érigée en 308/920par 'Ubayd Allah al-Mahdî. Le monument tel qu'il se présente est resté assez classique dans sa conception. Il s'agit d'un rectangle composé de deux éléments : la salle de prière et la cour. Toutefois, plusieurs innovations sont perceptibles telles que : l'entrée monumentale comparable aux arcs honorifiques romains, la galerie couverte traversant la cour, les colonnes jumelées partout dans la salle de prière, l'absence du minaret et son remplacement par des tours réservoirs, la modestie du décor qui se résume en quelques niches et médaillons. Ces innovations ont donné au monument un caractère bien distinct.



Porte monumentale de la Mosquée



Plan de la Grande Mosquée

La première tentative fatimide contre l'Egypte s'acheva sans éclat : les charges des redoutables cavaliers berbères s'étaient brisées contre les tirs des archers turcs de l'armée égyptienne, commandée par Takln. Au reste manquant de vivres, Abu al-Qàsim avait été contraint à pousser jusqu'en haute Egypte pour ravitailler ses hommes et n'avait pu opérer conjointement avec son lieutenant Hubàsha à qui l'avait opposé une vive rivalité de commandement.

Néanmoins ce raid audacieux effectué au bord du Nil, bien qu'il ait tourné court, donnait au Mahdï l'occasion d'inquiéter sérieusement son rival de Bagdad et de se livrer à une démonstration de force destinée à faire valoir le droit des Alides au Califat et à exprimer leurs visées sur l'Empire Islamique. Donc en dépit de son insuccès sur le plan militaire, cette première expédition contre l'Egypte n'était pas sans favoriser en matière de propagande la cause des Fatimides aux yeux des Musulmans d'Orient.

D. *La seconde tentative contre l'Egypte 306-309 / 919-921*

A peine Abu al-Qàsim était-il rentré à Raqqàda que Barqa se soulevait contre les Fatimides. Le Mahdï la fit reprendre au début de l'année 303/915 par son officier Kutamite Abu Mudayni. Puis la révolte de Sicile contenue et le Maghreb extrême pacifié, le Mahdï prit la décision d'effectuer une deuxième tentative contre l'Egypte. Pour la seconde fois donc son fils Abu al-Qàsim quittait Raqqàda à la tête d'une puissante armée et reprenait de nouveau la route d'Alexandrie, le 5 avril 919 / 1^Cl Dhul Qa'da 306.

Cette ville fut conquise sans difficultés et une vaste panique s'empara aussitôt de Fustàt abandonné par une bonne partie du *Jund.* Mais Abu al-Qàsim eut le tort de s'attarder à Alexandrie laissant le temps au Calife Abbasside de riposter énergiquement par terre et par mer. Des unités de la flotte de Tarse battirent la flotte fatimide à Rosette (Rasid) et le général abbasside Mu'nis, arrivé à Fustàt, put redresser la situation et forcer son adversaire fatimide à se replier en direction de l'Ifriqiya, après avoir libéré les provinces de Fayoum et d'Asmunayn.

Pour la seconde fois donc, l'héritier du trône fatimide battait en retraite devant le même général abbasside que l'affront infligé à son adversaire couvrait de gloire et allait auréoler du titre d'al-Muzaffar, le « Victorieux ». Mais Abu al-Qâsim eut l'occasion une seconde fois avant de regagner l'Ifrîqiya d'intensifier en Egypte l'activité de propagande en faveur de sa famille, exhortant les Orientaux à se soulever contre les infidèles et à soutenir la juste cause des descendants de Fatima.

E. L'œuvre du Mahdï

Le premier souverain fatimide mourut à Mahdiya le 15 Rabia 1er 322 / 3 mars 934, d'une courte maladie à l'âge de 63 ans. A la veille de s'éteindre, le Mahdï pouvait se féliciter d'avoir mené à bon terme sa double tâche d'Imam et de Calife. Il avait su, lorsque 37 ans plus tôt, il accéda bien jeune à l'Imamat, faire front avec fermeté à l'ennemi abbasside et aux dissidents qarmates qui refusaient de le reconnaître comme chef de la communauté isma'ilienne. Il avait dû ensuite endurer avec patience les vicissitudes d'une émigration longue et pénible. Puis, souverain énergique et habile, le Mahdï avait su depuis la proclamation du Califat élever sur les bases de l'ancien royaume aghlabide un Etat solide et poursuivre tout au long d'un règne de 24 années une politique uniforme : il avait pacifié ses propres domaines et tenu sous sa coupe ses sujets arabes, berbères et chrétiens, contenu la menace khàrijite et réduit les Zanàta et autres tribus hostiles à son régime. Il avait aussi à l'extérieur de ses frontières ordonné un combat inlassable pour intimider en même temps que l'ennemi chrétien, le Roi des Rums, ses deux rivaux musulmans l'Abbasside et l'Omayade. Au surplus, la fondation de la place maritime de Mahdiya était venue doter le jeune Etat fatimide de sa propre capitale et d'un bastion destiné à servir d'instrument à sa politique de prestige et d'hégémonie. Désormais l'Empire fatimide se trouvait engagé dans la première phase de sa longue histoire.

III
Le réveil de l'hérésie kharijite et l'affaiblissement de l'hégémonie fatimide

1. Le règne d'Al-Qa'im biAmrillâh

Habitués à rapporter surtout les événements sanglants et décrire les troubles, les révoltes et les convulsions qui ébranlent les Empires, les chroniqueurs passent rapidement sur le règne du second Calife fatimide jusqu'au moment où éclate l'insurrection kharijite. Ils consacrent donc presqu'exclusivement leur attention à cette rébellion extraordinaire qui manqua de près d'emporter l'édifice patiemment élevé par le Mahdl, au curieux personnage qui, juché sur son âne gris, conduisit les hordes Berbères insurgées, Mahlad ibn Kïdad Abu Yazïd surnommé « *l'Homme à l'âne* ».

Rien d'important par conséquent n'est porté au crédit d'al-Qâ'im depuis son accession au trône, jusqu'au déclenchement de la rébellion. Tout au long de cette décade, le second fatimide se borne en effet à gouverner un pays pacifié par le Mahdî et parvenu à un degré de stabilité et de puissance tel que rien de grave ne semblait devoir survenir un jour pour y semer le désordre et l'anarchie et mettre la dynastie à deux doigts de sa perte. Aucune action d'éclat n'est du reste attribuée à al-Qâ'im pendant les deux années qui couvrent le reste de son règne jusqu'à sa mort. Aucune action de gloire en somme n'est inscrite à son nom, dans nos sources aussi bien shi'ites qui sunnites.

Pourtant le second Calife fatimide s'était familiarisé avec les affaires de l'Etat, au titre d'héritier présomptif, et avait été associé par le Mahdî à l'exercice du pouvoir. Il avait surtout assumé le commandement des armées et ce fut sous ses ordres, on s'en souvient, que les Kutâma effectuèrent deux tentatives contre l'Egypte, soldées il est vrai par un échec. Al-Qà'im dirigea aussi une campagne à l'Ouest contre les Berbères Zanâta et ce fut au retour

d'une expédition au delà des Aurès et du Zâb qu'il jugea de bonne politique de déloger les Hawwàra et les Kamian, de les contraindre à aller se fixer entre Kairouan et Mahdiya, pour fonder en 316-928 sur leur territoire la ville de M'sila dite aussi Muhammadia, par attribution à son fondateur prénommé Muhammad.

Les hauts faits retenus par les chroniqueurs sous le nom du second Fatimide remontent par conséquent à l'époque où, bien jeune encore, il fut désigné héritier du trône. On peut noter toutefois sous son règne une recrudescence du *Jihâd* contre les chrétiens de Sicile et de Calabre. Une expédition maritime audacieuse put même atteindre les côtes de la France et de l'Italie du Nord. Gênes notamment fut ravagé par les galères de la flotte fatimide qui rebroussèrent chemin avec un important butin.

Cependant d'abondantes données conservées dans les compilations des VIe, VIIe et VIIIe s. - les sources directes, à l'exception de certains ouvrages isma'iliens ne nous étant pas parvenues — et relatives à la politique intérieure d'al-Qaim, permettent de mesurer toute l'étendue de la clairvoyance et de la ténacité dont il fit preuve losqu'il dut affronter Abu Yazïd le rebelle et ses hordes berbères de l'Aurès et de Qastiliya. S'il manqua de zèle guerrier et se cantonna dans une attitude défensive, al-Qà'im n'en sut pas moins, assiégé dans Mahdiya, résister victorieusement aux assauts répétés des berbères khawàrij et tenir en échec son redoutable adversaire.

2. La rébellion de « l'Homme à l'âne » 322/934 - 334/946

L'Homme à l'âne a dans les Annales de la Berbérie une figure d'Histoire mais aussi de légende. Son aventure prend surtout dans la tradition historique ibadhite une allure d'épopée. Les récits qui racontent sa prodigieuse entreprise sont cohérents et soutenus bien que discordants sur certains détails, selon qu'ils sont de la plume d'auteurs partisans ou hostiles.

Pourtant la version shi'ite, compilée par le Dâ'i Idris s'attache à présenter Abu Yazïd sous son véritable visage, celui du rebelle khârijite décidé à renverser la dynastie fatimide, dût-il pour parvenir à ses fins mettre l'Ifrîqiya tout entière à feu et à sang.

Abu Yazïd appartient en effet aux Ibadhites extrémistes, les Nukkàr. De souche berbère, celle d'un des principaux clans de la puissante confédération des tribus Zanâta, il est originaire de la province de Qastiliya, l'actuel Djérid.

Flanqué de son maître l'aveugle Abu Ammàr, Abu Yazïd entreprit sa propagande dans le Qastiliya et l'Aurès sous le règne du Mahdî à partir de l'année 316. Il rallia à sa cause diverses tribus du groupe Zanâta hostiles au régime fatimide, surtout des Hawwàra et des Kamian. Enfin l'insurrection éclata dans l'Aurès en 322. Abu Yazïd tenta de s'emparer de Baghâya puis résolut de déborder la citadelle imprenable et d'envahir l'Ifrïqiya. Il pénétra par le territoire de Majjana et, après avoir pris Tebessa, investit la place forte de Laribus qu'il ne tarda pas à soumettre.

Al-Qâ'im se borna à observer une attitude défensive. Il opposa à son adversaire trois corps d'armée : le premier prit position à Béja sous les ordres de l'esclave Busra. Le second, commandé par Khalïl Ibn Ishàq occupa Kairouan, tandis qu'un autre général Maysur se posta à la tête du 3e corps d'armée à mi-chemin entre Kairouan et Mahdiya.

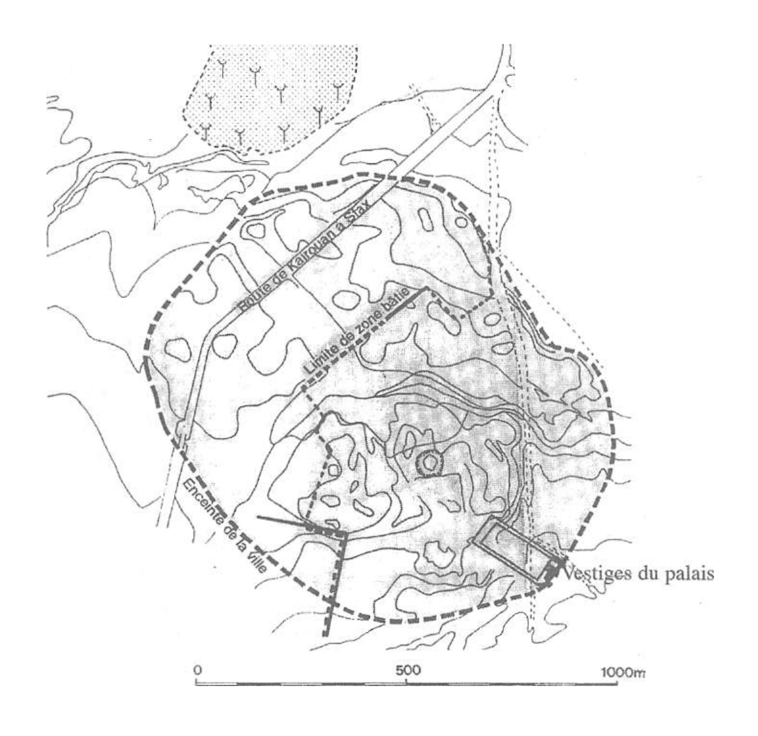
La stratégie adoptée par le Calife fatimide destinée manifestement à empêcher l'envahisseur d'avoir accès à la capitale s'avéra inefficace. L'*Homme à l'âne* poursuivit sa marche irrésistible vers Mahdiya.

Béja tomba le 13 Muharram 333 et Kairouan aussitôt après le 23 Safar. Le ralliement de cette ville à Abu Yazïd renforça son parti puisqu'il lui apportait le soutien de l'orthodoxie demeurée réfractaire au shi'isme. Moins d'un mois plus tard, le Chef rebelle fit une bouchée de l'armée de Maysur et atteignit au bout d'une offensive fulgurante la capitale Mahdiya qu'il tenta en vain de prendre d'assaut.

Assiégée, la ville résista pendant de longs mois, puisant dans les réserves stockées dans les silos. Tenus en échec devant les murs imprenables et peu habitués à la guerre de siège, les hordes d'Abu Yazïd se répandirent à travers l'Ifrïqiya, tuant et pillant. La riche Ifrïqiya fut bientôt dévastée. Seule Sousse avec Mahdiya continua à défier les envahisseurs. La guerre de siège se poursuivit sans succès

Plan de la ville de Mansuriya

Des sondages archéologiques
éclairés par des informations textuelles
ont permis de proposer ce plan de Sabra al-Mansûriya,
ville royale construite (2,5 km au sud
de Kairouan) par le Fatimide lsma'ïl, en brique
crue, après son triomphe sur l'Homme
à l'Ane en 335. La cité avait une forme ovale
de 1050 m. sur 1350 m, et fut protégée
par une enceinte en pisé, épaisse de 5 m,
percée de quatre portes et jalonnée,
alternativement, de tours rondes et barlongues.
Au centre se dressaient les palais
avec leurs grands bassins, vantés par les poètes
de l'époque. Pour satisfaire la grande
consommation d'eau, le calife al-Mu'izz construit un
aqueduc qui draine à sa cité les eaux
des montagnes lointaines de Chérichira, situés
à 35 km à l'Ouest de Kairouan.
Par son plan et les noms de ses palais,
al-Mansùriya se voulait être la rivale de Bagdad,
capitale du monde musulman du Xe s.



Topographie du site d'al-Mansuriya

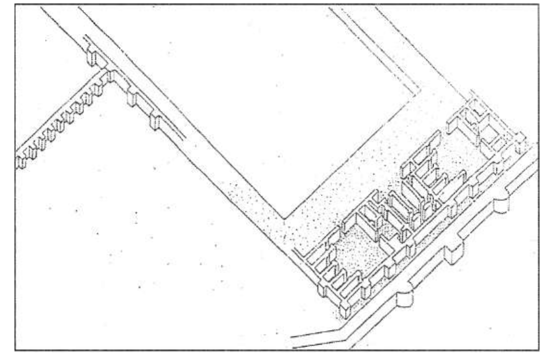
L'aqueduc de Chérichira à Kairouan



Cet aqueduc, construit par le Calife fatimide al-Mu'izz, en 348/959, permet d'acheminer les eaux des montagnes de Chérichira jusqu 'à la ville royale d'al-Mansùriya. Les vestiges de cet ouvrage, comparable à ceux d'Hadrien reliant Zaghouan à Carthage, sont encore perceptibles surtout au niveau du lit de Oued al-Mouta. Une partie du dispositif est enterrée mais les regards, disposés à des distances plus ou moins régulières, ont permis d'identifier son tracé. Cet ouvrage montre la permanence des techniques hydrauliques romaines en Ifrîqiya : le legs ancien inspirait quelques siècles plus tard et fascin ait toujours. Dans la localité de Douarris que l'on situe dans la région de Mimmish, l'antique Mamma, existent plusieurs installations hydrauliques romaines : des puits, un nymphée, des citernes ... etc. Un réservoir, construit en moellons et composé d'un bassin de décantation et d'un bassin de réserve, doté de contreforts cylindriques internes et externes et alimenté par une rigole qui prend naissance dans la source, est attribué aux Fatimides. L'emplacement de ce bassin dans une région agricole laisse penser qu'il fut construit pour un usage agraire.

Le palais de Sabra Mansuriya

Les fouilles ont permis de mettre au jour une partie d'un palais de 90 m sur 20 m qui, tout en étant adossé à l'enceinte de la ville, surplombait un immense bassin de 140 m sur 70 m. L'aile découverte se compose de trois compartiments :



Vue en perspective du palais de Sabra et de l'enceinte (d'après M. Terrasse)

- un pavillon central qui reproduit le modèle du bayt iranien avec une salle assez large, précédée d'une chambre transversale bordée latéralement de deux alcôves ;

- les deux autres compartiments sont assez classiques, il s'agit de simples appartements agencés autour d'un patio sur lequel ouvrent les cellules et les chambres d'habitation oblongues.

On ne peut, en observant ce palais, ne pas songer aux célèbres vers des poètes de la cour fatimide, en particulier Ibn Hâni et 'Ali al-Iyâdî, qui ont vanté avec force la beauté de ce monument comparable à une mer (bahr) *devant laquelle le Calife venait se détendre et admirer la grandeur de Vouvrage.*

Ce qui reste de la citerne du palais

définitif pour Abu Yazïd jusqu'au mois de Shawwal 334. C'est le I[er] de ce mois que survint la mort d'al-Qâ'im. Le règne du second Calife fatimide s'achevait donc sans gloire au moment où la dynastie tant rêvée par ses ancêtres connaissait ses jours les plus sombres. Deux années avaient suffi aux berbères, insurgés et ralliés sous la bannière d'Abu Yazïd beaucoup plus par l'ardent besoin de piller que par l'attrait de la cause kharijite, pour amener la dynastie fatimide au bord du précipice. Montagnards faméliques ou nomades pillards, ils s'abattaient telles des nuées de sauterelles sur les riches plaines et les cités prospères de l'Ifrîqiya. De la cause kharijite, la majorité des partisans d'Abu Yazïd n'entendaient que peu de chose. Seuls sans doute les fils du rebelle et les chefs des Hawwàra Kamlan et Muzâta caressaient le rêve de s'emparer du pouvoir à Mahdiya et s'étaient fixés par conséquent des objectifs politiques déterminés. La cohorte de leurs partisans ne pensaient qu'à faire du butin avant de regagner leurs repaires dans la montagne ou leurs campements dans les landes sablonneuses du Zâb et de Qastiliya.

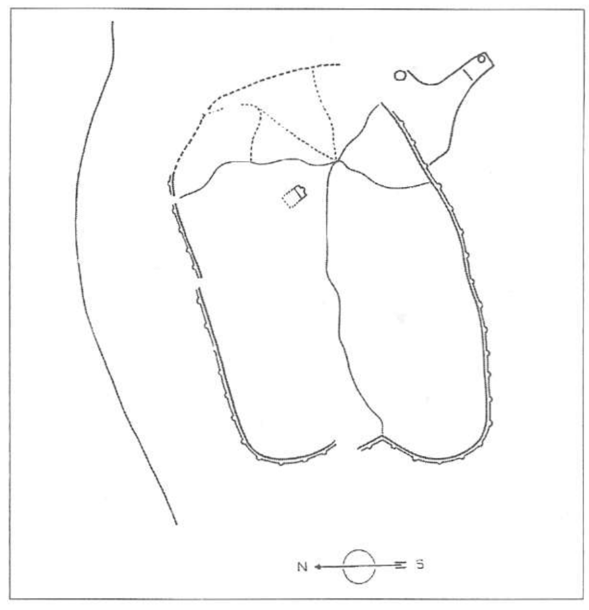
Les riches cités ifrïqiennes attachées depuis longtemps à l'orthodoxie malikite et soulagées d'abord de la contrainte du régime shi'ite ne tardèrent pas à désenchanter : l'autre hérésie, la kharijite, s'avérait d'un poids encore plus accablant et les exactions des Kamlan et autres Muzâta se firent aussitôt lourdement sentir surtout dans les plaines fertiles, celles de Satfura ou de Béja notamment, livrées au pillage systématique, dévastées par la soldatesque berbère. Le pays n'était plus au bout de deux années de guerre qu'un immense champ de ruines.

C'était de nouveau la revanche des montagnards pauvres et turbulents contre les cités et leurs campagnes prospères et paisibles ; c'était aussi la revanche des tribus Zanâta contre leurs ennemis héréditaires les Kutâma, soutiens du régime fatimide. Mais c'était également le dernier sursaut — cette fois d'une vigueur jamais égalée depuis la conquête - des Berbères d'Ifrïqiya refoulés sur les zones montagneuses ou steppiques de l'Ouest et du Sud-Ouest qui, se réclamant du mouvement khàrijite, s'en servaient pour s'insurger

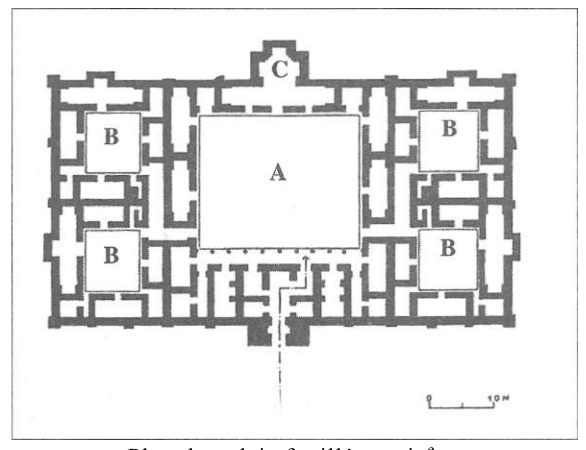
La ville et le palais d'Achir

Ce plan schématique d'Achir est proposé d'après une simple reconnaissance sur le terrain. La ville d'Achir se trouve à 150 km au sud d'Alger dans la Wilaya du Titteri. Elle a été fondée par le lieutenant berbère Zïri, du temps du calife al-Qâ'im et édifiée par des architectes ifrîqiyens en 324 / 936. Le plan montre l'importance des fortifications de la cité dont l'enceinte dessine un rectangle rythmé de tours semi-rondes. Deux voies principales traversent la ville et se croisent au niveau de l'emplacement de la Mosquée.

Des fouilles du XIXᵉ s. ont exhumé un palais rectangulaire muni d'un accès unique en baïonnette. Il donne sur une cour centrale (A) autour de laquelle sont disposés quatre appartements. Chaque appartement constitue une unité indépendante avec son patio (B) et ses chambres. Vis-à-vis de l'entrée se trouve une salle d'apparat en T (C).



Plan de la ville d'Achir



Plan du palais fouillé au xixᵉ s.

encore contre le pouvoir central. Les gouverneurs établis à Kairouan au nom des Omayades d'orient et puis des Abbassides au VIII[e] s. puis les Emirs Aghlabides autonomes aux siècles suivants s'étaient efforcés de les soumettre et s'étaient bornés à les contenir sur les zones périphériques du pays. Les Fatimides avaient pu depuis leur avènement les tenir en respect. Mais cette fois leur déferlement atteignait une violence telle qu'il ruinait l'Ifrîqiya et allait emporter la dynastie qui semblait pourtant solidement établie.

IV

Isma'il al-Mansur Billah et la fin de la rébellion 334/946-341/953

Tandis qu'al-Qâ'im avait été désigné à la succession du trône dès les premières années du règne d'al-Mahdï, Ismà'ïl dut attendre longtemps pour voir le choix de son père se porter sur lui. Il avait été tenu à l'écart des affaires du pouvoir et s'en consola en se consacrant à l'étude. Il dut faire du commerce pour subvenir aux besoins de sa famille; ses oncles et ses frères évincés de la succession califienne ne manquèrent pas d'intriguer, de comploter même contre lui.

Lorsqu'il dut à la mort de son père, assumer à l'âge de trente deux ans les lourdes responsabilités du pouvoir, le futur al-Mansur se trouvait dépourvu de toute expérience politique et militaire. Pourtant il allait se montrer à la hauteur de sa tâche et faire preuve d'une force de caractère singulière, d'un courage et d'une bravoure sur le champ de bataille qu'envieraient les officiers les plus rompus aux choses de la guerre.

Au moment où il accédait au trône, celui-ci, on l'a vu, était bien chancelant. Du royaume de ses ancêtres, le successeur d'al-Qà'im ne possédait plus que Mahdiya et Sousse. Sa tâche la plus urgente consistait donc à restaurer l'autorité califienne, à triompher de la rébellion. Assiégé, ses armées décimées, contrarié par l'hostilité que les princes du sang lui vouaient depuis longtemps, le jeune calife se

trouvait confronté à une situation particulièrement difficile. Mais il s'attela aussitôt sans broncher à sa tâche de souverain.

S'abstenant de révéler la mort de son père et de modifier les formules du prône et des monnaies, il laissa entendre que son rôle se bornerait à exercer le pouvoir du nom d'al-Qâ'im. Son souci majeur était ainsi de ne pas donner au rebelle l'occasion de tirer profit de la perturbation que n'aurait pas manqué de susciter nécessairement la disparition du souverain régnant dans des conditions aussi troubles.

Pour faire face à l'insurrection, Isma'ïl a aussitôt arrêté sa stratégie : reprendre l'initiative des combats et rompre avec l'attitude défensive dans laquelle son père s'était jusque là cantonné. Il résolut tout d'abord de prendre en personne le commandement des opérations. Cela, il le fit en dépit des conseils de prudence prodigués par son entourage qui savait son inexpérience de l'art militaire. Ensuite, il jugea opportun - idée bien judicieuse - d'attaquer l'ennemi non pas devant Mahdiya où celui-ci concentrait ses forces, mais à Sousse où il avait plus de chance de le surprendre et de le battre. Ce mouvement de diversion allait s'avérer bien payant. Une opération combinée menée par un détachement de cavalerie dépêché de Mahdiya et appuyé par des troupes débarquées de quelques unités de la flotte utilisée pour la première fois contre les insurgés, prit les forces d'Abù Yazîd devant Sousse comme dans un étau. Celles-ci furent battues le 21 Shawwal 334. Le Chef rebelle tenta en vain de redresser la situation et dut se replier avec le reste de ses hommes vers Kairouan dégageant ainsi Sousse et Mahdiya en même temps.

Isma'ïl respirait. Son premier succès lui permettant désormais d'avoir l'initiative des opérations, il ne tarda pas à harceler le rebelle et marcha sur Kairouan qu'il reprit sans coup férir. Accordant son pardon à ses habitants, il campa hors de ses murs et s'entoura de tranchées. Il soutint lui même de durs combats et finit le 13 Muharram 335 par infliger à son adversaire une défaite cuisante. L'*Homme à l'âne* s'enfuit vers l'Ouest. L'Ifrïqiya était délivrée.

Isma'ïl qui venait sabre au point de sauver la dynastie du péril qui allait l'emporter n'avait gagné il est vrai que la première manche. Il

lui restait encore à pourchasser l'ennemi dans les régions montagneuses et désertiques à l'Ouest de son royaume, pour le tuer et étouffer l'insurrection. Il n'en mettra pas moins de quinze mois pour en venir à bout. En attendant, il donna des instructions pour élever sur l'emplacement de son camp circulaire une ville qui portera son nom « Al Mansùriya ».

Deux mois et demi à peine après sa victoire sur l'*Homme à l'âne,* le souverain fatimide se mit en marche le 26 Rabia II, sur les traces des rebelles vers l'Ouest. Sa randonnée le mena d'abord à Baghâya, Balazma et Tubna où il prit soin d'installer des garnisons de son armée. Puis il poursuivit Abu Yazïd jusqu'à Biskra. Ce dernier refusa le combat et se réfugia chez les Birzai dans le Djebel Salât. Ismâ'îl n'hésita pas à l'y suivre. Mais les rebelles lui échappèrent et, après avoir atteint M'Sila qu'ils tentèrent de prendre, allèrent chercher refuge dans les montagnes du Nord du Hodna, sur les massifs inaccessibles du Kiyàna et du 'Uqâr. Le fatimide s'arrêta à M'sila juste le temps nécessaire au repos de ses hommes et se remit en campagne le 10 Sha'bane. Cette fois il tenait sa proie. Mais Abu Yazïd, solidement retranché, était loin de s'avouer battu et l'attendait de pied ferme. Dès lors Isma'ïl eut à entreprendre des combats difficiles contre un adversaire avantagé par le relief de ses positions. Les troupes fatimides manquèrent de peu d'essuyer à deux reprises de cuisants revers. Mais tenace et faisant montre d'une bravoure exemplaire, leur Chef s'accrocha à la montagne et parvint le 2 Shawwal à mettre le siège de la citadelle où les rebelles durent subir un blocus systématique. Il n'en faudra pas moins de trois mois et 20 jours au souverain fatimide pour venir à bout de son adversaire. Les combats de siège furent d'autant plus meurtriers que la citadelle très haut-perchée mettait les rebelles en mesure d'opposer aux assaillants une résistance farouche. Les troupes fatimides ne purent la prendre d'assaut qu'au prix de lourdes pertes le 22 Muharram 336. Entre temps, Abu Yazïd et son maître Abu Ammàr l'aveugle purent s'enfuir à la faveur de la mêlée. Mais ce dernier fut tué et *l'Homme à l'âne* découvert blessé dans un ravin.

Fait prisonnier, il ne tarda pas à mourir de ses blessures, le 27 Muharram. Le souverain fatimide fit empailler son corps pour le montrer en guise de trophée de victoire à son retour en Ifrîqiya.

Un des fils d'Abu Yazïd, Fadi, tenta de ranimer l'insurrection dans le Zâb. Mais sa tentative fit long feu. Avec la fin de *l'Homme à l'âne,* la rébellion des Berbères khàrijites était définitivement écrasée. Le souverain fatimide qui s'empressa de rendre publique son accession au trône et de se faire proclamer Imam et Calife prit le surnom d'al-Mansur Billah en signe de triomphe.

Il ne se hâta pas toutefois de rentrer en Ifrîqiya. Il lui tenait à cœur en effet d'éteindre le feu de la révolte à l'Ouest de son royaume. Aussi jugea-t-il le moment opportun de pousser ses colonnes jusqu'à Tahart et au pays des Luwâta pour y rétablir l'autorité de sa dynastie. La maladie et les fatigues héritées de sa longue et difficile campagne l'empêchèrent d'atteindre le Maghreb extrême où il entendait aller, soucieux qu'il était d'y restaurer le prestige de sa dynastie qu'avaient compromis depuis quelques années les succès d'Abu Yazïd et la propagande des Omayades d'Espagne. Il dut rebrousser chemin, laissant à l'Emir de Sanhaja Zïri Ibn Manad le soin de tenir la province de Tahart, et à Ja'far ibn Ali ibn Hamdùn celui de gouverner avec énergie le Zâb et ses confins jusqu'aux Aurès à l'Est, et Biskra au Sud. Enfin le 18 Joumâda II 336 Al Mansur fit, dans sa nouvelle capitale édifiée pendant son absence, une entrée triomphale.

Le reste de son règne malheureusement trop court, al-Mansûr le consacre, après avoir liquidé le mouvement khârijite, à panser les blessures engendrées dans son royaume par cette rébellion dévastatrice. Totalement pacifié, le pays ne tardera pas à retrouver avec la sécurité quelque prospérité. Al Mansuriyâ se peupla aux dépens de sa voisine Kairouan et connut aussitôt une activité de grande cité. Le souverain s'attacha à favoriser le maintien d'une large tolérance religieuse, empêchant toute réaction de revanche à l'égard des tenants de l'orthodoxie qui, pourtant, n'avaient pas manqué de pactiser avec

l'hérésie khârijite contre la dynastie. Il s'applique d'autre part à développer la puissance maritime de son royaume tant pour soutenir au Maghreb la lutte d'influence avec le Calife de Cordoue que pour rétablir son prestige en Sicile et dans le Sud de l'Italie, aux dépens de l'ennemi chrétien, l'empereur de Byzance. Il jugea bon pour maintenir son hégémonie sur ses possessions de Sicile d'en confier le gouvernement à des clients de sa famille, les Kalbites qui en garderont dès lors l'apanage, même sous le règne de son fils Al Mu'izz.

Ainsi donc l'œuvre d'al-Mansûr ne manque pas de forcer l'admiration. S'il n'y avait à inscrire à son actif, pendant un règne aussi court, que l'écrasement de l'insurrection khârijite, ce haut fait aurait suffi à lui seul pour le couvrir de gloire et élever davantage son mérite.

Constamment sur la brèche durant les quelques années qu'il devait passer au pouvoir, le troisième Calife fatimide mourut le 29 Shawwal 341, à 39 ans, épuisé par les épreuves qu'il eut à endurer au beau milieu de l'âge. Les Annales de l'Ifrïqiya garderont de lui le souvenir d'un souverain magnanime, éloquent et cultivé, surtout plein d'amour pour son peuple et animé d'une haute conscience dans l'accomplissement de sa tâche.

V

Apogée de la puissance fatimide.
Al Mu'izz Li-Dinallah 341/953-365/975

C'est à coup sûr le souverain ifriqyen le plus prestigieux. L'auréole de grandeur qui entoure son nom le hisse au rang des Califes musulmans les plus célèbres. On n'évoque son nom, en effet, qu'avec gloire et noblesse et les tenants de l'orthodoxie sunnite la plus rigoureuse autant que la communauté shi'ite se plaisent à reconnaître son mérite et à le couvrir d'éloges.

Il naquit à Mahdiya le II Ramadan 319 sous le règne du Mahdï qui l'entourait d'une affection particulière et faisait à son compte les

Coupe des guerriers



Musée des arts islamiques. Kairouan

Coupe découverte lors des fouilles de Sabra al-Mansuriya et qu'on peut dater de la fin du Xe et du début du XIe s. Le bord intérieur est orné de motifs calligraphiques et le champ central est occupé par sept cavaliers fièrement dressés sur leurs montures. L'ensemble est traité dans un style naif, mais qui ne manque pas d'expressivité. Les cavaliers, qui sont en fait des guerriers, brandissent leurs boucliers ronds et leurs sabres. Les chevaux sont lancés fougueusement dans le combat. Leurs mouvements et les gestes des guerriers créent une atmosphère martienne et témoignent de la valeur de la cavalerie Ifrlqiyenne vantée par tant de textes anciens.

prédictions les plus favorables. Il reçut avec le nom de Ma'ad une éducation princière sérieuse et approfondit bien jeune encore l'étude de la doctrine isma'ilienne. Son père al-Mansûr le fit proclamer héritier présomptif en 341, l'année même où il devait mourir. Dès qu'il monta sur le trône en Shawwal, il entreprit d'achever son oeuvre de pacification et dirigea lui-même une expédition dans les Aurès pour soumettre les Zanâta. Puis l'autorité califienne rétablie sur de solides bases, il commença l'exécution d'un programme minutieusement arrêté qui consistait à poursuivre la politique d'hégémonie instaurée par le Mahdï à l'égard de Byzance comme par rapport aux Abbassides et aux Omayades de Cordoue.

La lutte d'influence qu'al-Mu'izz eut à soutenir au Maghreb occidental contre son rival Andalou al-Nàsir Li-dinallâh entra aussitôt dans une phase violente pendant laquelle le Fatimide eut souvent l'initiative des opérations. Qu'al-Mu'izz ait songé à envahir l'Espagne musulmane cela ne fait plus l'ombre d'un doute. Le célèbre Cadi Abu Hanifa al-Nu'mân l'atteste en divers endroits de son ouvrage « al-Majàlis Wal Musâyarât ». Au Califat sunnite des Omayades considéré comme illégitime au même titre que celui des Abbassides, l'Imam de la Communauté isma'ilienne devait livrer une guerre sans merci. Dès son accession au trône, al-Mu'izz entreprit donc les préparatifs nécessaires pour accomplir le devoir sacré du jihâd contre les « Infidèles » de l'Andalus.

La flotte fatimide effectua un raid spectaculaire contre le port d'Almaria en 344. Les ripostes de la marine andalouse tournèrent court en dépit d'une attaque conjuguée sur la Sicile et l'Ifrïqiya par des unités navales byzantines. L'attaque d'Almaria n'était du reste que le prélude à une offensive de grande envergure qui fut déclenchée dès l'année 347. D'importantes troupes placées sous les ordres de Jawhar s'ébranlèrent de Raqqâda en direction de l'Ouest. Le Général fatimide s'arrêta à Tahart pour y remettre de l'ordre pour le compte de son maître, puis dans le Tafilelt où il mit le siège devant sa capitale Sijilmasa. Le dynaste midrarite de cette ville Ibn Wàsùl y avait répudié l'autorité d'al-Mu'izz et s'était proclamé Calife avec le

surnom d'al-Shâkir lillah. Jawhar n'eut aucune peine à le ramener à la raison. Le dynaste se fit tout humble et se laissa conduire en captivité à Mansùriya. Jawhar jeta ensuite son dévolu sur Fès qu'il investit pendant deux mois. Les princes Idrissides animés par leur Chef Ibn Abi Barq finirent par se rendre et reconnaître l'imamat d'al-Mu'izz.

Cette campagne du général d'al-Mu'izz le menait aux portes d'al-Andalus où la nouvelle de la chute de Sijilmasa et de Fès eut un retentissement considérable et inquiéta le Calife omayade al-Nàsir. Jawhar allait-il envahir l'Espagne musulmane ? Tel ne semble pas avoir été son objectif puisqu'après un arrêt devant Tanger, il dut faire rebrousser chemin à ses colonnes et rentra en Ifrîqiya.

En vérité le Fatimide fut contraint d'ajourner toute action offensive contre la péninsule ibérique. Le raidissement de ses rapports avec l'Empereur de Byzance explique sa volte-face d'autant plus qu'il devait faire front en même temps au Maroc et en Sicile où la politique guerrière inaugurée par Je nouveau Domestique Nicéphore Phocas entrait dans sa phase active.

Celui-ci, après une campagne victorieuse en Syrie contre les Hamdanides, couronnée par la prise d'Alep, retourna ses armes contre l'île de Crête.

Les crêtois appelèrent al-Mu'izz qui, pris de court, n'eut pas le temps d'intervenir et préféra après une rupture du traité conclu auparavant avec Constantin VII lancer une expédition vigoureuse contre la Sicile orientale et la Calabre. Les forces terrestres et navales fatimides infligèrent aux Byzantins de lourdes défaites. Taormina fut prise avec Rametta en 351. La flotte grecque fut décimée lors de la bataille du Détroit où périt le général Manuel Phocas.

Cette victoire éclatante contre les Byzantins achevait de prouver avec la campagne retentissante de Jawhar au Maghreb extrême, s'il en était besoin encore, que la puissance des Fatimides en Méditerranée Centrale devenait si prépondérante qu'elle modifiait désormais le rapport des forces entre les Etats musulmans d'une part, entre eux et l'Empire grec de l'autre. L'hégémonie d'al-Mu'izz en Berbérie battait en brèche la politique d'influence menée par le

monarque andalou au Maghreb et consacrait, en Occident Musulman, le triomphe du shi'isme sur l'orthodoxie malikite à laquelle s'étaient attachées l'Ifrïqiya et l'Espagne. L'anti-Califat fatimide se dressait désormais victorieusement contre le Califat sunnite des Omayades. Byzance, de son côté, devait dès lors mesurer à sa juste valeur la force de l'Ifrïqiya. Valeureux guerrier, Nicéphore Phocas devenu empereur sut apprécier la puissance de son rival, le maître de la Berbérie, et conclut un pacte avec lui reconnaissant la suzeraineté de l'Ifrïqiya sur les chrétiens de Sicile et de Calabre.

Les Abbassides eux aussi détenteurs du Califat officiel dans l'Empire musulman ne voyaient pas sans inquiétude se lever au Maghreb cette force redoutable d'un anti-Califat qui revendiquait la légitimité du pouvoir et avait par conséquent les yeux fixés sur le trône de Bagdad. Les visées impérialistes des Fatimides étaient d'autant plus inquiétantes pour les Abbassides qu'ils n'étaient plus en mesure de leur opposer en Egypte ni les moyens militaires, ni le prestige qu'al-Muqtadir avait pu, un demi siècle plus tôt, déployer efficacement sur les bords du Nil. L'Empire de Bagdad était en état de décadence avancée et l'Egypte, sous l'autorité théorique des Emirs Ikhshides, était devenue avec le gouvernement de Kâfur une proie activement « travaillée » par la propagande des agents d'al-Mu'izz.

D'autre part les Qarmates, ismâ'iliens eux aussi mais devenus hostiles à l'imamat des Fatimides, portaient depuis longtemps déjà ombrage au prestige de l'Imam de la Communauté isma'ilienne en Orient. Leur raidissement puis leur rupture avec les Maîtres de l'Ifrïqiya appelaient une riposte d'al-Mu'izz qui entendait maintenir et orienter son unique autorité sur la communauté isma'ilienne et se poser aux yeux du monde islamique comme le chef incontesté du mouvement isma'ilien.

Cette rupture avec les Qarmates fut sans doute une autre cause de la volte-face d'al-Mu'izz qui, après avoir songé à envahir l'Espagne musulmane, délaissa cet objectif et tourna ses armes vers le front oriental.

VI
La conquête de l'Egypte et la fondation du Caire

Depuis 254/868, l'Egypte n'était plus une province placée sous l'autorité du Calife abbasside. En effet Ahmed ibn Tulùn, fils d'un esclave turc, s'était assuré le contrôle de l'Egypte et de la Syrie et y avait fondé une dynastie indépendante. Il versait cependant un tribut annuel au Calife. Au moment où il projetait d'étendre sa domination vers la Haute-Syrie, l'Emir toulounidè mourut subitement en 271/884. Après une période d'anarchie sous ses successeurs, la dynastie sombrait en 293/905. De nouveau, le pays était gouverné par des préfets désignés par Bagdad.

En 328/939, le préfet d'Egypte Muhammad Ibn Tugg qui avait su rendre au pays le calme et la prospérité, était reconnu indépendant par le Calife abbasside, avec le titre persan d'Ikhshid. En 358/968 l'autorité passait, à la mort d'Ibn Tugg, aux mains d'un escalve abyssin Kàfur. Sous ces deux dynasties, la Tulunide et l'Ikhshidite, l'Egypte connut une certaine prospérité en dépit de la fragilité des régimes établis au bord du Nil avec l'agrément de Bagdad.

Dès les premières années de leur installation en Ifrîqiya, les Fatimides avaient lancé, on l'a vu, des attaques contre l'Egypte (en 915-920-936). Des soulèvements shi'ites avaient aussi éclaté en 942 et 946. Ces actions étaient accompagnées d'une intense propagande politique et religieuse effectuée par des agents munis de puissants moyens financiers et soutenus par les partisans de la cause Alide installés un peu partout à travers le monde musulman. Cette propagande explique en partie la réussite facile de l'expédition du général d'al-Mu'izz Jawhar.

L'expédition d'Egypte fut préparée avec minutie. Les préparatifs militaires entrepris aussitôt après le retour de Jawhar de sa campagne au Maghreb extrême et la victoire éclatante remportée contre les Grecs, s'accompagnèrent d'une intensification de la propagande par la voix du chantre en Egypte d'al-Mu'izz, le poète Ibn Hânî, et par l'action poursuivie d'agents entretenus à la cour même de Kâfur.

La nouvelle de la mort de Kàfùr, venait à peine de parvenir en Ifrîqiya que déjà les colonnes de l'armée fatimide s'ébranlaient sous les ordres du même Jawhar en direction de l'Orient. Ibn Hânï décrit avec éloquence ce départ mémorable mettant en relief le déploiement impressionnant d'une force extraordinaire. Jawhar fit une entrée triomphale presque sans coup férir à Fustàt le 12 Sha'bane 358/969. L'Egypte basculait facilement dans le camp fatimide. Bagdad restait sans réaction.

Le général d'al-Mu'izz entreprit la fondation à côté de la cité antique, d'une nouvelle ville à laquelle il donna le nom d'al-Qâhira et commença par élever la mosquée désormais fameuse d'al-Azhar.

Cette nouvelle ville fut conçue comme une cité uniquement consacrée à l'administration et à la direction des affaires militaires ; à l'intérieur d'une enceinte carrée furent édifiés un palais et des bâtiments administratifs, et des quartiers furent prévus pour les différents groupes de l'armée fatimide : berbères, slaves, arabes... La première pierre de la mosquée fut posée en 970, et l'édifice achevé en 972. Lorsqu'il prit possession de l'Egypte un an plus tard (11 juin 973), al-Mu'izz s'installa dans une capitale entièrement construite.

L'Egypte conquise, Jawhar confia à son lieutenant Ja'far Ibn Falâh le soin de pousser les colonnes fatimides vers la Syrie et l'Irak. Ja'far ne tarda pas à étendre sa domination à la Syrie. Les lieux saints où le prône fut dès lors prononcé au nom du Calife al-Mu'izz durent reconnaître l'autorité des Fatimides dont la menace allait peser de plus en plus vivement sur Bagdad.

Mais les Qarmates conduits par leur Chef al-Hasan al-A'sam réussirent à stopper l'avance de Ja'far Ibn Falâh qui fut tué à la fin de l'année 360. Al-A'sam se hâte de pousser ses troupes en direction de l'Egypte. Néanmoins Jawhar put lui opposer une résistance vigoureuse et le forcer à se replier.

Cependant, cette défaite des Qarmates ne réduisait en rien le danger qu'ils constituaient pour la présence des Fatimides en Egypte ni pour leur progression en Orient. Pour les réduire et lever ainsi cet obstacle redoutable qui se dressait sur son chemin

Inscription du Louvre

Plaque de marbre blanc sculptée en relief sur fond creux. H. 62 cm. L. 50 cm. Epaisseur 8 cm. Cette inscription qui provient de Monastir se trouve au Musée du Louvre. Le texte de 10 lignes commémore des travaux effectués dans le grand ribât par un certain Abu al-Qâsim ibn Muhammad ibn Musa al-Tammâr en l'an 355 / 966, la veille du départ d'Al-Mu'izz pour le Caire.



1 Basmala
2 Il n'y a de divinité que Dieu seul sans associé
3 Muhammad est Son serviteur et Son envoyé
4 - priez Dieu pour lui et appelez sur lui le salut. Cet édifice,
5 qui se trouve dans le grand palais de Monastir
6 son rez-de-chaussée et son étage, voici ce qu'a ordonné [d'édifier]
7 le dénommé Abû 1-Qasim fils de Muhammad fils de Musâ
8 le fruitier, de sa propre fortune, de son or,
9 de ses produits - que Dieu les fasse fructifier - sous la supervision de son fils
10 al-Hasan, en l'année trois cent cinquante-cinq [28 décembre 965-16 décembre 966].

١ بسم الله الرحمن الرّحيم
٢ لا إله إلاّ الله وحده لا شر
٣ يك له محمّد عبده ورسوله
٤ صلّى الله عليه وسلّم هذا البناء
٥ الّذي بالقصر الكبير بالمنستير
٦ سفله وعلوه ممّا أمر به المعز
٧ وف بأبي القسم بن محمّد بن موسى
٨ التمّار من مال نفسه من عينه و
٩ ثماره أنماها الله على يد ولده
١٠ الحسن سنة خمس وخمسين وثلثمائة

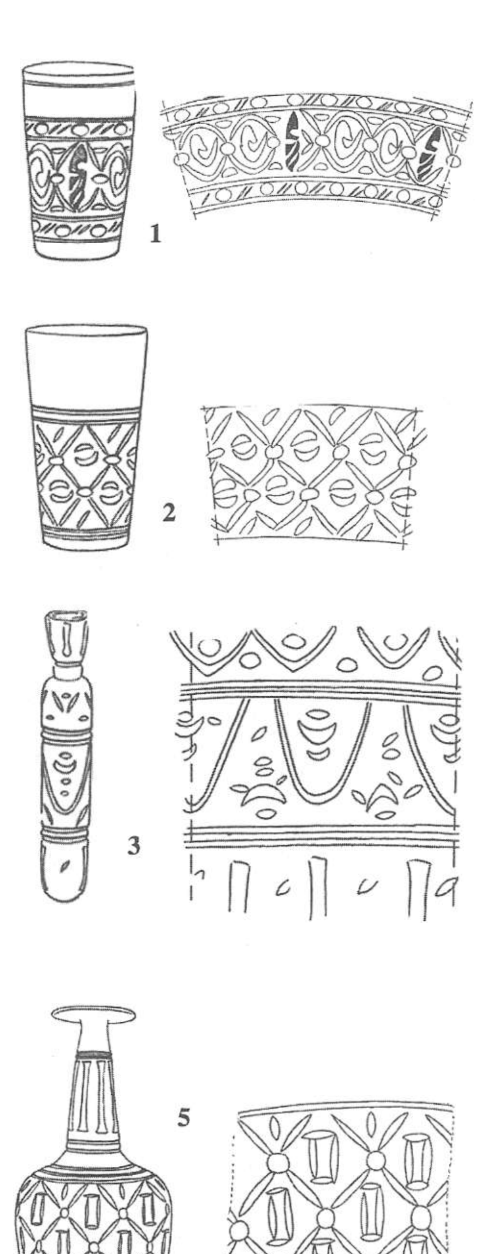
Verreries Fatimides

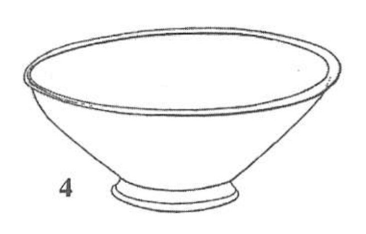
Les restes de quelques fours de verrier remontant au Xe et au XIe s. ont été repérés et étudiés à Kairouan (Sabra) et Mahdiya. Dans ces villes, les Fatimides et après eux les Zirides ont fait fondre et estampiller des dénéraux en verre. En 1922 a été découverte à Sabra une grand jarre contenant un ensemble de pièces (carafes, gobelets, fioles, coupes...) en bon état de conservation et de belle facture. Ces pièces font aujourd'hui partie des collections du Musée du Barbo. Depuis, ces collections se sont enrichies ; le Musée de Kairouan, par exemple, possède des pièces remarquables.

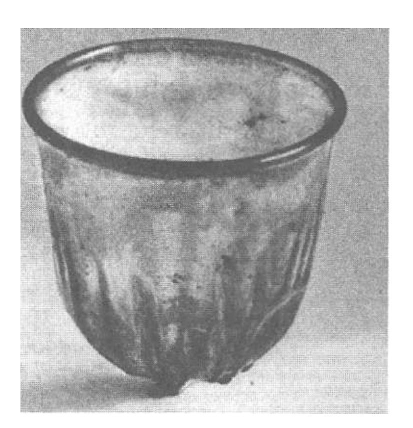
Ces verres sont généralement translucides, légèrement fumés, parfois nacrés et parsemés de tâches brun foncé et contiennent peu de bulles. Selon les objets, l'épaisseur du verre va de 1 à 5 mm.

Sur les sites archéologiques ont été découverts des fragments de stuc dont les ajours sont garnis de verres de différentes couleurs.

Les décors sont gravés au moyen de petites meules à grains mordants, vraisemblablement en émeri. Des sillons circulaires, isolés ou groupés par deux ou trois, des entailles vermiformes, étirées et lenticulaires, ont servi à tracer les animaux, les végétaux ainsi que les figures géométriques. Les rubans et les festons garnissent les surfaces et marquent les points d'intersection.








Gobelets



Dans cette double page sont reproduits les relevés dessinés de verres et leurs décors (1 et 2) d'une fiole et son décor (3) et d'une carafe et son décor (4), ainsi qu'un plat avec pied (tabsi). Les deux gobelets témoignent des différents moyens utilisés par les artisans verriers pour obtenir des décors : le pinçage de la pâte (fond du premier gobelet) et placement d'une ligne de petites boules de pâte encore molle. Sur la carafe n° 6 on distingue difficilement le motif du lion bondissant, caractéristique de l'art fatimide, rendu ici à l'aide de sillons sinueux et d'entailles. Ce motif est rendu évident par le dessin (7).

(Source : *Objets kairouanais,* G. Marçais et L. Poinssot)

vers Bagdad, al-Mu'izz résolut de se transporter lui-même en Egypte et d'y transférer le siège de son Califat. Il quitta définitivement Mansuriya le 21 Shawwal 361/972 après avoir confié l'Ifrïqiya à un vice-roi, l'Emir de Sanhaja Buluggin Ibn Zïri.

Avec son arrivée au Caire le 7 Ramadan 362/973 commençait la seconde et longue phase égyptienne, et s'achevait avec gloire la page ifrïqiyenne de l'Histoire des Fatimides.

VII
La renaissance ifrïqiyenne au Xe s.

1. L'essor économique

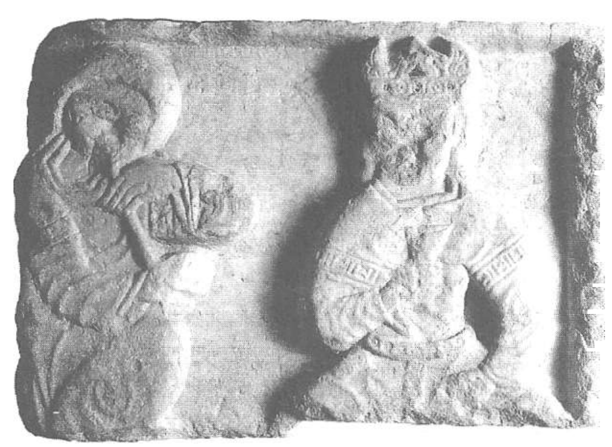
Tout en s'acharnant à installer en Ifrîqiya un ordre nouveau en dépit de l'hostilité foncière vouée à leur doctrine par une population attachée au sunnisme, les Fatimides eurent la sagesse de poursuivre la renaissance que leurs prédécesseurs Aghlabides s'étaient évertués à élaborer.

Les premiers chapitres de ce livre ont montré comment l'Ifrïqiya, après les épreuves du VIIIe s. entrecoupé de sanglantes révoltes, finit par retrouver avec les Emirs Aghlabides la paix, la stabilité et une véritable renaissance économique stimulée par une politique qui ne perdait pas de vue l'intérêt public.

L'essor de l'agriculture se poursuivit tout au long de l'époque fatimide, et ne fut perturbé qu'au moment de l'invasion khârijite. La description du pays due à la plume du géographe al-Ya'qùbi qui, vers 280/893, avait été frappé par le caractère verdoyant et les grandes étendues couvertes d'arbres, est confirmée par celle du géographe voyageur Ibn Hawqal ou celle de Yusuf al-Warrâq conservée par al Bakrï.

Des régions aujourd'hui steppiques, au sud de Kairouan, étaient au Xe s. comme au XIe s. cultivées et prospères. Dans l'arboriculture assez variée, l'olivier tenait comme toujours une place prédominante. Les

Bas-relief de Mahdiya



Bas relief en marbre Mahdiya - Musée du Bard)

Bas-relief en marbre de 36 cm x 53 cm. Cette plaque a été trouvée au premier quart du XXᵉ s à Mahdiya, dans ce qui fut considéré comme étant les ruines du Palais d'al-Qà'im. Elle représente un roi assis sur une chaise basse, les pieds croisés, coiffé d'une couronne à trois lobes et portant une tunique légère, décorée au niveau des bras. Il porte également une ceinture pendant vers le bas décorée de petits cercles formant chaînettes. Il tient de la main droite une coupe et écoute une musicienne jouant de la flûte. La datation est incertaine. Le contexte archéologique ne permet pas de l'attribuer avec certitude à une période déterminée. En effet, les palais fatimides ont été habités par les Zirides et par les Normands. On sait également qu'il y avait entre l'Ifrïqiya et les pays de l'Orient, notamment l'Egypte, un échange constant d'objets d'art.

Toutefois, on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement entre la plaque mahdéoise et les peintures de la Chapelle palatine de Sicile, en particulier une scène où l'on voit un roi, assis lui aussi à la turque, tenant de la main droite un verre de vin rouge, portant une couronne à trois l°bes et v^tu d'une tunique légère décorée au niveau des bras. A l'instar de la plaque de Mahdiya, le roi du panneau sicilien porte une ceinture pendante décorée de chaînettes, il est entouré de deux danseuses coiffées chacune d'un turban voluptueux. Cette similitude montre combien les liens entre l'Ifrïqiya et la Sicile étaient soutenus. La Sicile elle-même faisait partie du domaine ifrïqiyen avant de tomber entre les mains des Normands. Ces derniers ont épousé l'art de vivre arabo-islamique. *(Voir pages 340-348)*



palmiers dattiers dans le Qastiliya, la vigne et les céréales dans le Nord du pays assuraient également d'abondantes ressources.

L'exploitation des gisements miniers de Majjâna al-Ma'àdin (l'actuel Ban Magin, dans la province de Tebessa) fournissait au royaume sous les Fatimides, comme au siècle précédent, le fer, l'argent, l'antimoine et le plomb. Traités sur place, les minéraux procuraient les métaux indispensables aux chantiers de construction navale de Sousse et de Mahdiya. Avec les métaux de Majjâna et le bois de Sicile, les Fatimides réussirent à équiper une flotte plus puissante que celle de leurs prédécesseurs.

D'autres industries, celle du verre, de la céramique, la fabrication de tissus selon une technique éprouvée, comme à Sousse et à Mahdiya, faisaient des centres urbains créés par les Aghlabides ou fondés par les Fatimides eux-mêmes de grandes cités florissantes telles Mahdiya et Mansuriya.

L'essor de l'industrie s'accompagnait d'une grande activité commerciale à laquelle des princes de la famille fatimide et de hauts dignitaires de l'Etat avaient une participation importante.

Kairouan perdit de son importance comme métropole du négoce au bénéfice de Mahdiya et surtout de Mansuriya qui devint, pendant une vingtaine d'années, une grande cité administrative et marchande. L'Ifrïqiya fatimide importait de Sicile du blé et du bois surtout et y exportait des produits manufacturés ; le pays exportait aussi l'huile, le blé et les produits manufacturés sur l'Egypte, le Soudan et le Maghreb extrême.

Une importante flotte marchande assurait le commerce maritime à partir des ports de Sousse et de Mahdiya, tandis que les caravanes sillonnaient les routes à partir des grands centres caravaniers, Kairouan, Béja et Tozeur notamment.

L'organisation d'une économie aussi active devait être soutenue et contrôlée par l'Etat. La sécurité des communications était assurée et favorisait donc l'intensification des diverses activités du négoce. Un magistrat, le Sahib al-Suq, sorte de prévôt des marchés avait pour tâche la censure des mœurs et le contrôle des transactions commerciales dont il assurait la légalité et la moralité, par la répression des fraudes et la

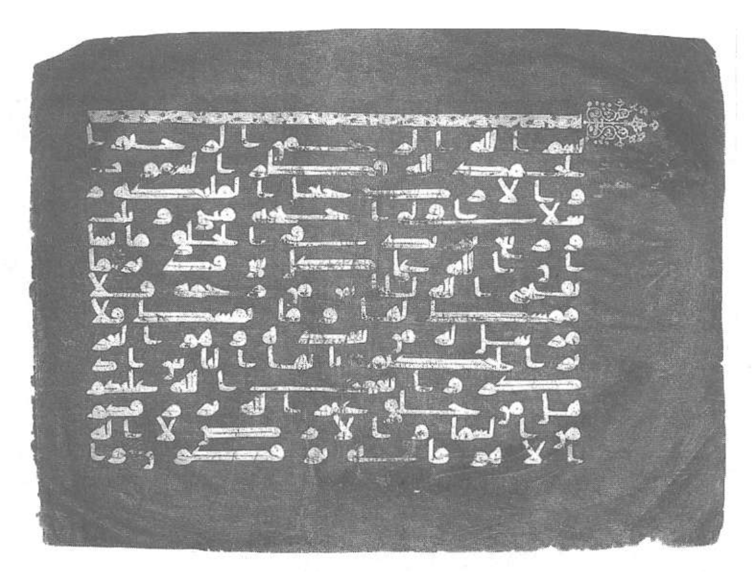
L'art de la reliure en Ifriqiya





La reliure est un domaine où s'exprima l'art du livre en Ifrîqiya. Vers 1940 G. Marçais et L. Poinssot ont découvert dans les magasins de la Grande Mosquée de Kairouan plusieurs pièces de Coran et de reliures. Les reliures les plus anciennes (X^{E} et XIE s) sont rectangulaires avec des ais de bois. Elles constituaient une sorte de boîte protégeant la tranche du volume sur trois côtés. Le décor est soit estampé, soit en relief réalisé à l'aide d'une ficelle insérée entre cuir et bois. Au xifs, les ais deviennent moins épais, en carton, en plusieurs feuilles collées, ou en cuir. La reliure comprend un rabat qui protège la tranche de gouttière et vient s'insérer entre le plat supérieur et les feuilles. Les thèmes du décor sont variés : de larges bordures, des entrelacs, des motifs centraux circulaires, des motifs végétaux : palmes etpalmettes ...etc.

Manuscrits médiévaux



a- Coran bleu (ixe - Xe s.)

La bibliothèque de la grande Mosquée de Kairouan et celle de la Mosquée Zaytûna de Tunis possèdent plusieurs manuscrits qui témoignent de la vitalité de l'industrie du livre en Ifrîqiya médiévale. Une chaîne de spécialistes travaillait à fournir des œuvres remarquables : doreurs, enlumineurs, calligraphes, relieurs, sans compter les scribes et les fabricants de papier (parchemin et vélin). Les bibliothèques tunisiennes ont gardé un Coran qui date de l'an 295/907.

Parmi les fiertés du trésor national tunisien signalons :

a- Quelques pages d'un Coran de 31 cm x 41 cm, copié sur vélin bleu et écrit en caractères coufiques dorés. Des analyses ont montré que le support a été teint à l'indigo et que les lettres ont été collées au blanc d'œuf. L'écriture est sans points diacritiques. Les titres des sourates sont le plus souvent annoncés par une frise fleurie débordant sur la marge en palmette. Ce manuscrit est datable du Xe s.

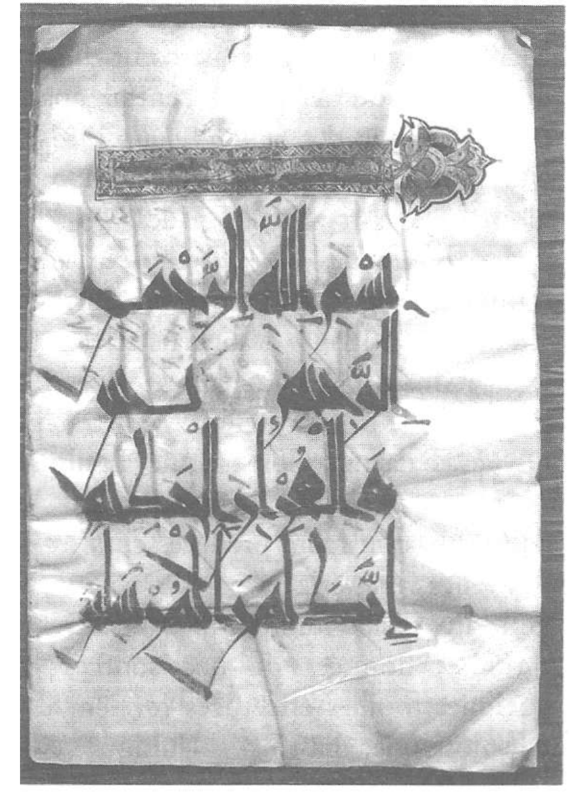
b- Un coran, sur parchemin, en grands caractères coufiques tracés au pinceau : les pages mesurent 46 cm x 32 cm. La feuille de garde nous apprend que l'ouvrage fut offert à la Mosquée de Kairouan par Fatima, la gouvernante ou la nourrice d'Abu Manâd Bâdis (3e émir ziride m. en 406/1016), au mois de Ramadan de l'an 410 h/1020. Ce Coran possède un coffret qui est conservé dans les réserves du Musée de Raqqàda.

Si l'on accorde foi à Ibn Nâjï, Fatima la constituante du waqf (habous) est d'origine chrétienne. Après sa conversion à l'Islam, elle prit rang parmi les princesses sanhajiennes et s'occupa de l'intendance du palais. Elle mourut vraisemblablement en l'an 416/1025 comme le prouverait une inscription, malheureusement incomplète.

c- Coran d'al-Mu'izz ibn Bâdis (xie s.)

- Un Coran légué à la Grande Mosquée de Kairouan par le souverain Ziride al-Mu 'izz b. Bâdis, postérieurement à sa rupture avec les Fatimides entre 431 et 442/ 1041-1049. Le texte, agrémenté de médaillons dorés, est écrit en coufique noir avec des points diacritiques rouges.

Ces deux derniers Corans, de forme oblongue, font usage de l'écriture abbasside ancienne délaissée en Orient depuis de longue date (iiF/nCs) mais qui semble survivre en Ifrïqiya au milieu du Y/ Xfs.



b- Coran du xi s. attribué à la nourrice d'Abu Manàd Bâdis

surveillance des prix. La monnaie, les poids et mesures étaient également l'objet d'une surveillance étroite et les Fatimides se faisaient un honneur d'en empêcher l'altération et de ne frapper que des pièces de belle facture et conformes au poids légal.

2. Le développement urbain

Maintenir la prospérité économique supposait un développement important des centres urbains. Les grandes cités aghlabides, Tunis, Sousse, Sfax, Tozeur, Kairouan même étaient restées aussi peuplées qu'importantes. D'autres grandes villes surgirent et eurent rapidement rang de capitales.

Mahdiya foyer du Califat shi'ite, métropole du royaume et base maritime inexpugnable. Mansuriya, la grande cité circulaire érigée sur l'emplacement même du camp retranché d'où al-Mansur remporta sa première victoire sur Abu Yazïd, M'sila, capitale de la vaste contrée du Zâb, centre caravanier de relais entre l'Ifrïqiya et le Maghreb extrême, entre le cœur du royaume et les vastes contrées désertiques du Maghreb central apanages des nomades Zanâta. Achir, capitale des Sanhâja Zirides, fière cité du Tittéri, émule de M'sila où les seigneurs Banu Hamdun rivalisaient de puissance et de gloire avec leurs voisins Zirides.

Les bourgades de la petite Kabylie, berceau de la prédication fatimide, prirent aussi figure de centres urbains actifs : Ikjan la petite citadelle des Babors désormais célèbre foyer de la cause shi'ite, Sétif, Mila, Gimla... Les anciennes places fortes de l'Ouest du royaume gardèrent leur rôle défensif et stratégique : Baghàya au pied de l'Aurès, Balazma, Constantine, Laribus.

En outre, les Califes fatimides s'étaient révélés aussi grands bâtisseurs que leurs prédécesseurs les Emirs Aghlabides. Dans les nouvelles villes érigées par leurs soins, Mahdiya, Mansuriya, M'sila, de beaux palais furent construits. De cette architecture civile dont certaines données de nos sources indiquent la splendeur, les quelques fouilles effectuées révèlent d'importantes reliques, débris de mosaïque, bassins... L'unique édifice religieux conservé, la

mosquée de Mahdiya, témoigne du maintien de la tradition ifrîqiyenne et annonce l'épanouissement d'un art vigoureux dont les édifices égyptiens, al 'Azhar le premier, porteront la marque ; des ouvrages hydrauliques aménagés par les Emirs Aghlabides et soigneusement étudiés par Solignac furent entretenus, certains agrandis ; d'autres virent le jour. Al-Mu'izz s'ingénia à améliorer l'alimentation de Mansuriya en eau potable. Deux grands projets furent mis à l'étude mais abandonnés à cause de son départ définitif pour l'Egypte : le Calife se proposait de faire creuser un canal pour relier Mansuriya à la mer. Il avait également l'intention d'entreprendre les travaux d'adduction nécessaires pour amener l'eau du djebel Zaghouan jusqu'à Mansuriya, à l'aide d'aqueducs semblables aux conduites antiques. Ainsi les souverains fatimides se montraient aussi soucieux que leurs prédécesseurs de mettre en valeur le pays et faisaient preuve d'un sens aussi poussé de l'utilité publique.

3. *L'essor intellectuel*

La paix, la stabilité du régime aghlabide et la prospérité du pays encouragée et soutenue par une politique soucieuse de l'intérêt public avaient profité non seulement au développement urbain et à l'art mais aussi à la culture. La vie intellectuelle à Kairouan et à Raqqàda fut intense au cours de la deuxième moitié du IXe s.

Les nombreux ifrïqiyens qui avaient entrepris la *rihla* (voyage d'Orient) en quête des sciences théologiques et juridiques étaient devenus chez eux des maîtres éminents du hanafisme, du malikisme ou du mu'tazilisme ; le rationalisme mu'tazilite qui venait de s'épanouir en Orient avec le Calife abbasside al-Mansur, était en effet représenté à Kairouan et les discussions entre les différentes écoles étaient souvent passionnées. Au centre des controverses théologiques dont les ouvrages des « Tabaqât » (classes des savants) ont conservé divers exemples, le problème de la création du Coran, c'est-à-dire du passage de la parole de Dieu du plan de l'ineffable au plan discursif. Les autres sciences musulmanes droit, tradition, philologie et aussi *Adab* étaient également cultivées avec ardeur et représentées par d'éminents

spécialistes. Enfin, avec Sahnùn qâdhi d'Ifrîqiya en 848 et auteur de la fameuse « *Mudawwana* », Kairouan devint le foyer d'une école malikite aussi prestigieuse que celle de Médine ou de Fustât. L'activité intellectuelle de « Bayt al-Hikma » à Raqqàda, où les sciences profanes étaient aussi cultivées et dont l'éminent érudit H. H. Abdul-Wahab a reconstitué dans d'excellentes pages le visage éclatant, contribuait à rehausser l'apport de l'Ifrïqiya à l'essor de la civilisation musulmane.

Orientaux eux aussi et imprégnés de la tradition islamique orientale, quoique schismatiques, les Fatimides s'attachèrent à développer l'activité intellectuelle de l'Ifrïqiya. Soucieux de diffuser les principes de leur doctrine, ils ont été conduits certes à combattre les malikites qui leur opposèrent une hostilité manifeste. Les sources biographiques ont sans doute gonflé les proportions de l'antagonisme shi'isme-malikisme et il serait bien vain de s'appuyer sur leurs affirmations souvent tendancieuses pour parler d'un divorce entre l'Ifrïqiya malikite et les Fatimides ou d'un échec des Fatimides en Berbérie.

S'étant heurtés à l'attitude hostile des juristes malikites, ils se sont ingéniés à les neutraliser en gagnant à leur cause les hanafites. Bientôt ils eurent leurs propres théologiens, tel le qâdhi al-Nu'màn qui s'appliquèrent à diffuser la doctrine shi'ite et les principes de leur « *fiqh* » assez proche du reste du « *fiqh* » malikite.

Les souverains eux-mêmes « Imams, trésors de science » composaient des ouvrages de théologie et encourageaient l'activité de « Bayt al-Hikma » qui devint aussi un foyer intense de propagande en faveur de la cause fatimide. L'époque fatimide eut aussi d'éminents savants, des philologues, des médecins et des lettrés réputés. Avec Hunayn ibn Ishâq, puis Ibn al-Jazzàr, Kairouan put donner à la médecine arabe quelques uns de ses meilleurs représentants. Le règne d'al-Mu'izz fut des plus féconds avec la paix retrouvée et un regain de prospérité. Ibn Hâni, poète panégyriste, s'attacha à exalter la grandeur de ce Calife auquel remonte l'éclosion de l'art et de la civilisation fatimide qui s'épanouiront en Egypte et que marquaient déjà en Ifrîqiya les

beaux palais de Mansûriya, la richesse de la décoration dans les édifices, les objets d'art et les tissus ainsi que le faste des cérémonies et des fêtes religieuses.

Conclusion

En quittant l'Ifrïqiya pour rejoindre Jawhar en Egypte où il transportait le siège du Calife fatimide, al-Mu'izz laissait au Chef Ziride Buluggin un royaume organisé et puissant, un pays riche et paisible. L'héritage de la civilisation aghlabide conservé et développé pendant un demi-siècle allait pouvoir s'épanouir sous les Zirides. Des documents nouveaux qui complètent l'information à sens unique des sources sunnites et permettront de nuancer, voire de corriger des thèses admises peu favorables aux Fatimides, prouvent que ceux-ci n'ont pas fait que passer en Ifrîqiya. Devenant le berceau d'un prestigieux Califat, la Berbérie Orientale s'est brusquement hissée sous leur dynastie du rang de province d'un « Emirat » modeste, à celui d'un puissant royaume, autant que l'Irak ou l'Espagne musulmane.

Liste des princes fatimides ayant régné en Ifriqiya (296-361/ 910- 972)

1) Abdullah al-Mahdï	296/ 910
2) Muhammad al-Qà'im ibn Abdullah	.322/934
3) Ismà'îl al-Mansùr ibn al-Qà'im	334/ 946
4) Al-Mu'izz Ma"ad ibn al-Mansùr	341/ 953

Les dates dont celles de l'arrivée au pouvoir.

L'EPOQUE ZIRIDE

Par Abdelmajid Dhouib

I

L'Ifrîqiya dans le système fatimide

1. Le système

En octobre 972, al-Mu'izz, le quatrième Calife de la dynastie des Imams impeccables, renonce à faire souche en Ifrïqiya, quitte définitivement ce pays pour le Caire et confie l'Emirat à Buluggin Ibn Zïri.

L'événement intervient soixante deux ans après la proclamation du Mahdï, dix huit ans après l'échec d'Almeria, quatre ans seulement après l'entrée triomphale de Jawhar à Fustât. Il n'y a plus l'ombre d'un doute. C'est la conquête de l'Egypte qui pesa de tout son poids dans la décision d'al-Mu'izz. Mais comment interpréter cet événement ? Pourquoi donc la capitale de l'Empire Fatimide se déplace-t-elle du centre vers la périphérie ? S'agit-il d'une ascension, d'une marche irrésistible vers la domination totale, ou au contraire d'une fuite en avant ?

L'Egypte est certes une acquisition récente, une marche éloignée par rapport à l'Ifrîqiya. Mais le pays du Nil a le privilège de se situer au cœur du Dar al Islam. De là, on peut contrôler l'Orient et l'Occident, la Méditerranée et la Nubie. L'Egypte en outre est un pays prospère, la population laborieuse et docile, une population taillable et corvéable à merci contrastant singulièrement avec ces

tribus maghrébines « perfides » et irascibles, toujours promptes à se révolter.

En 972, donc, les jeux sont faits. Al-Mu'izz part pour le Caire. Ainsi les anciens maîtres de Kairouan avaient-ils dans leur rêve de domination universelle préféré l'Egypte à l'Ifrïqiya. On ne saurait prévoir les conséquences d'un tel événement. Rattachée comme simple province aux intérêts sinon aux caprices de sa jeune rivale, la fière Ifrîqiya acceptera-t-elle de s'effacer ?

Demeurera-t-elle longtemps dans le giron de l'Isma'ilisme, ou au contraire cherchera-t-elle à briser les liens d'une dépendance ressentie de plus en plus comme un affront pour s'élancer alors vers la conquête de sa propre destinée ?

Les chroniqueurs et historiens musulmans qui ont relaté ou interprété les événements de 972 à 1160 n'ont pas manqué d'affirmer que dès l'installation des Fatimides au Caire, l'indépendance de l'Ifrïqiya était chose acquise. Maqrizi dans son Itti'az dit ce qui suit : « Lorsqu'al-Mu'izz décida de se rendre en Egypte, il se demanda qui il allait prendre comme lieutenant au Maghreb. Son choix se porta sur l'Emir Abu Ahmad Ja'far b. 'Ali.

Il le convoqua et lui dit sa volonté de lui confier sa lieutenance au Maghreb. « Tu laisseras à mes côtés l'un de tes fils ou de tes frères qui résidera au Palais, tandis que je gouvernerai, répondit avec insolence Ja'far. Tu ne me demanderas aucun compte des finances, attendu que les impôts que je lèverai seront toujours au prorata de mes dépenses. Lorsque j'aurai pris une décision, je l'exécuterai sans attendre ton assentiment vu la distance qui sépare le Maghreb de l'Egypte. C'est moi qui nommerai les *qâdhis*, les percepteurs du *kharàj* et autres fonctionnaires ».

Al Mu'izz entra en courroux et lui dit : « Ja'far ! tu prétends me destituer de ma royauté, t'associer à moi dans l'exercice du pouvoir, disposer à ta guise et sans me consulter des gouvernorats et des finances. Va-t-en, tu as manqué l'occasion qui était offerte et tu as commis une erreur de jugement ! ». Ja'far se retira.

Ensuite al-Mu'izz convoqua Youssef Ibn Zïri Al Sanhâji et lui dit : « Prépare-toi à assurer la lieutenance du Maghreb ! ». Le Ziride trouvant l'offre exorbitante répondit :

« O notre Maître ! si toi et tes pères, Imams issus de l'Envoyé de Dieu - que Dieu le bénisse et le sauve - n'avez pas été heureux au Maghreb, comment l'y serais-je, moi qui ne suis qu'un Sanhajien, un berbère ! Notre Maître, vous me tuez sans sabre ni lance ! ». Le Calife insista tant et si bien que Buluggin finit par répondre : « O mon Maître j'accepte, mais à condition que tu désignes à ta guise les Cadis et les percepteurs du *kharâj*, que tu choisisses et remettes les « Renseignements » à quelqu'un en qui tu auras confiance.

Tu m'adjoindras à eux et, obtempérant à leurs ordres, je punirai comme il faut tout réfractaire à leur autorité. Eux seuls exerceront le pouvoir et je ne serai que leur serviteur ».

Al-Mu'izz fut satisfait de ses propros et le remercia. Quand Buluggin se fut retiré, le grand oncle paternel d'al-Mu'izz, Abu Tàlib Ahmed, fils du Mahdï 'Ubayd-Allah, fit remarquer : O notre Maître, et tu ajoutes foi aux paroles et aux promesses de Yusuf ? « Notre oncle, répondit al-Mu'izz, quelle différence entre le discours de Yusuf et celui de Ja'far ! Sache, mon oncle, que le pouvoir réclamé par Ja'far dès le début est bien le même que Yusuf finira par obtenir, car avec le temps il deviendra indépendant, mais au départ cette attitude est plus convenable et plus élégante aux yeux des hommes de bon sens et un souverain qui quitte ses états ne saurait faire mieux ».

Ce texte est la traduction par Roger Idris d'un des nombreux récits se rapportant à la période étudiée. Le récit, comme le souligne à juste raison l'auteur de la thèse, éclaire la psychologie des personnages et annonce la révolution de l'Ifrïqiya après l'installation des Fatimides au Caire.

D'après ce texte, le Calife aurait choisi le moindre mal. Il aurait préféré Buluggin à Ja'far parce que l'attitude du premier était plus convenable aux yeux des hommes de bon sens.

Il semble pourtant que le Calife avait choisi Buluggin pour d'autres raisons. D'abord par gratitude. Les Zirides n'avaient-ils pas débloqué, au moment crucial, Mahdiya assiégée par Abu Yazïd et sauvé la dynastie Fatimide de la catastrophe ? Mais cette raison n'est pas suffisante et la gratitude n'a jamais été le trait marquant des souverains du Moyen-âge. Al-Mu'izz avait choisi Buluggin parce qu'il

était le seul à disposer en Ifrîqiya d'un clan puissant et cohérent, les Sanhàja, capables de défendre l'Ismaïlisme - la doctrine officielle des Fatimides - à l'intérieur et de lutter efficacement à l'extérieur contre les Omayades de Cordoue, ennemis traditionnels des maîtres du Caire.

Mais le Calife pouvait craindre aussi que la force du vassal ne se retourne contre lui. Aussi décida-t-il, au moment même où il lui confiait l'investiture, d'amputer son fief de la Tripolitaine, de la Sicile et du territoire des Kutâma (Petite Kabylie).

De cette façon, le vassal Ziride se trouvait pieds et poings liés à son suzerain. Il ne pouvait s'étendre vers l'Est : la Tripolitaine faisant obstacle. Il ne pouvait rééditer l'exploit des Fatimides, privé qu'il était de la Sicile et de sa flotte. Il ne pouvait que s'étendre vers l'Ouest, dans le Maghreb extrême, dans le sens voulu par al-Mu'izz. Si par malheur il essayait de rompre ses liens de dépendance et faire du Maghreb un Etat indépendant, le Calife lancerait contre lui la tribu des Kutâma, celle-là même qui avait détruit le royaume Aghlabide. Al-Mu'izz n'avait donc pas - comme l'ont cru certains chroniqueurs - abandonné dès le premier jour de son installation au Caire, son domaine initial à la discrétion de son vassal. Il avait au contraire intégré les Zirides dans un système efficace, ne permettant qu'une seule issue : l'expansion vers l'Ouest c'est-à-dire la lutte contre les Zanâta pro-Omayades.

Buluggin était certainement conscient de la précarité de sa situation. Le Calife, d'après certains textes, lui aurait ordonné de pressurer les ruraux, de combattre énergiquement les « Berbères », de n'accorder qu'une confiance limitée aux membres de sa famille, d'user de bienveillance envers les citadins.

Certains ont cru voir dans ces recommandations une incitation de plus à la lutte anti-zanâta, le mot « berbères » ayant été assimilé à « Zanâta pro-Omayades ». L'interprétation est judicieuse, puisque les Omayades et leurs clients Zanâta sont les ennemis jurés de l'Isma'ilisme. Mais ne conviendrait-il pas aussi d'établir le rapport ruraux-citadins et se demander pourquoi le calife insistait-il pour que son vassal épargnât ses bonnes villes (surtout Kairouan) et dirigât ses

efforts vers les campagnes ? L'explication n'est pas très difficile à trouver, car c'est dans les villes que se trouvent à coup sûr les partisans du Fatimide et dans les campagnes que se recrutent les ennemis du shiisme. Ensuite, il convient d'exploiter d'autres documents et rappeler qu'al-Mu'izz, en quittant l'Ifrîqiya avait emporté avec lui ses trésors, c'est-à-dire tout l'or accumulé par les Fatimides au Maghreb depuis l'avènement du Mahdï. « Enorme ponction dont les conséquences économiques et politiques n'ont guère été soulignées » remarque avec juste raison J. Poncet. Devant cette situation embarrassante (caisses vides et interdiction de taxer les citadins) Buluggin ne pouvait donc exercer son talent fiscal que dans les campagnes et par la guerre ; par le moyen de ces expéditions punitives qui préfigurent déjà les « mehallas » beylicales.

Une seule issue : l'expansion vers l'Ouest, dans l'intérêt bien compris du vassal et de son suzerain.

Chargé par son maître de faire comprendre aux Omayades que les forces Fatimides étaient intactes malgré la distance qui sépare le Maghreb de l'Egypte, mobiles et toujours prêtes à la riposte, Buluggin, en vassal dévoué, part en campagne dès juin 973 et se dirige vers l'Ouest.

Il pénètre d'abord dans le Maghreb Central, où les populations n'attendaient que le départ d'al-Mu'izz pour le Caire pour se révolter. Il met le siège devant Tiaret, l'enlève de vive force, massacre ses hommes et réduit en esclavage femmes et enfants.

Il y met ensuite le feu et envoie, avant de reprendre la route pour Tlemcen, deux cents têtes à son suzerain. La population de Tlemcen, sachant d'avance le sort qui lui serait réservé, se soumet. Buluggin s'empare de la cité sans coup férir, pardonne aux Tlemcéniens leur turbulence mais les déporte tous à Achir.

Désormais les populations révoltées du Maghreb Central ont le choix entre le massacre si elles résistent et la déportation si elles se soumettent. Toutes les cités se soumettent les unes après les autres et Buluggin de continuer son chemin vers l'Ouest. Il s'empare de Sijilmasa, met en déroute tous les seigneurs pro-Omayades, talonne ensuite les Zanâta et les poursuit jusqu'à Ceuta. Là il trouve une cité

très bien défendue, une armée puissante, sans cesse renforcée par des contingents venus d'Espagne. Dix mille cavaliers ne pouvaient venir à bout d'une cité si bien défendue. La lutte était inégale. Les Zirides s'étaient peut-être trop engagés vers l'Ouest, et Buluggin de décrocher non sans saccager le pays sur son passage.

En juin 983, il prend le chemin du retour, mais il apprend que le Maroc septentrional qu'il avait pourtant pacifié, s'était révolté de nouveau, que le gouverneur qu'il avait installé à Sijilmasa avait été chassé par la population. Il rebrousse chemin en direction de la cité rebelle. Mais il tombe malade et meurt le 25 mai 984 avant d'avoir atteint son objectif.

Le premier Ziride s'était consacré corps et âme à la lutte contre les ennemis de son maître. Il avait combattu jusqu'au dernier souffle de sa vie les Zanâta pro-Omayades. En politique intérieure aussi, il crut donner à son suzerain pleine satisfaction en lui envoyant beaucoup d'argent, argent extorqué aux notables de Kairouan les plus en vue.

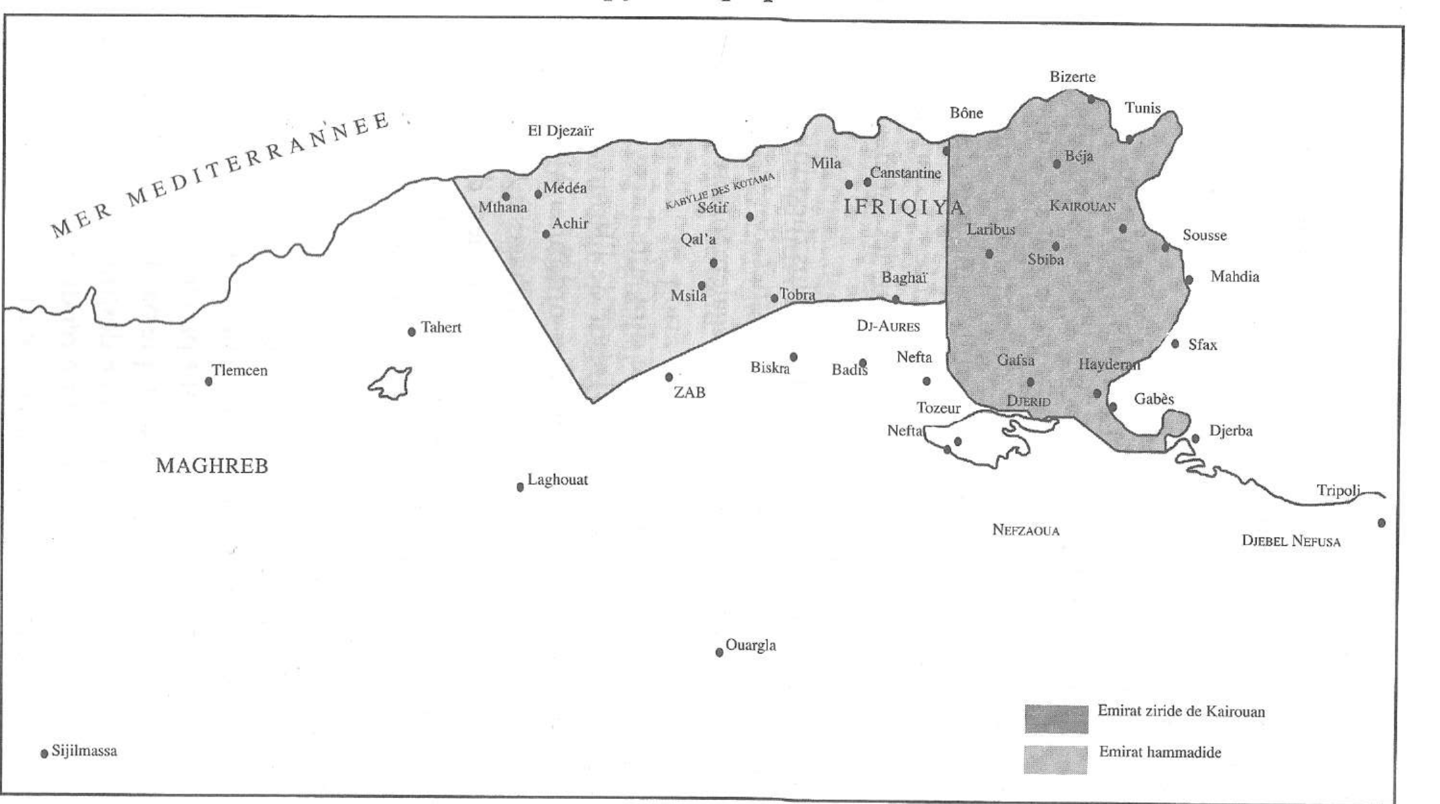
Mais le Calife - s'il récompensa son vassal en lui concédant la Tripolitaine et M'sila - commit la maladresse de lui couper souvent l'herbe sous les pieds. Du Caire que rattache à l'Ifrïqiya une longue et mince bande côtière, il prétend diriger les opérations militaires, orienter la politique intérieure.

En 973, alors que Buluggin était engagé contre les Zanâta, le Calife lui donne l'ordre de ne plus s'avancer plus loin. En 977, il le réprimande pour sa fiscalité exorbitante et lui ordonne de détaxer la population. En 981, il accorde l'hospitalité aux frères de Buluggin, qui pourtant avaient trempé dans un complot, leur offre des cadeaux et des robes d'honneur, les renvoie en Ifrîqiya et ordonne à Buluggin de ne rien entreprendre contre eux.

En 982 enfin, alors que l'Emir combattait dans le Maghreb extrême les ennemis de son maître, celui-ci lui ordonna, sans tact et sans vergogne, de lui envoyer au Caire mille cavaliers parmi les plus valeureux de ses frères.

Buluggin avait toujours obéi, sans tromperie ni calcul. Cette fois-ci il fit savoir au Calife qu'il ne pouvait se priver de leurs services. Le

L'Ifriqiya à l'époque ziride



(D'après Michel Terrasse,
Islam et Occident méditerranéen, Paris, 2001)

Calife n'insista pas, mais ses maladresses et sa curieuse façon de refroidir le zèle de son vassal ne vont certainement pas renforcer les rapports entre le Caire et Achir.

2. Le pèlerinage forcé d'Achir.

En 984, Abu Fath al-Mansùr succède à son père. Tout semble indiquer que rien ne serait changé à la politique paternelle. Le 16 décembre, l'année de son avènement, on le voit expédier au Caire un cadeau splendide, estimé par les contemporains à un million de dinars. Cette marque de déférence prouve une fois de plus que le vassal est prêt à accepter les exigences du Calife. Ce dernier l'investit de l'Emirat de l'Ifrïqiya et du Maghreb « sous les mêmes conditions qui avaient été imposées à son père ».

La soumission du vassal sera cependant plus théorique que réelle. Al-Mansùr n'avait pas accepté des « chaînes dorées » ; il n'avait demandé l'investiture que pour entrer légalement en possession de son fief.

D'ailleurs, avant même que n'arrive du Caire l'acte d'investiture, on le voit mettre sous séquestre le Trésor de l'Ifrïqiya, révoquer et nommer les fonctionnaires à sa guise et ordonner à l'intelligentzia Kairouanaise de venir lui présenter ses hommages à Achir. Les cadis, les cheikhs, les fonctionnaires et les notables de Kairouan se soumettent et, après un long et dur voyage, arrivent au cœur du pays Sanhâja. Ils présentent à l'Emir leurs salutations, lui expriment leurs vœux et lui baisent la main.

Al-Mansùr, en grand prince, leur distribua de l'argent pour les défrayer, les hébergea confortablement et les remercia de leur zèle, le cinquième jour il les convoqua et leur tint ce discours :

« Mon père et mon grand père ont pris les gens par le sabre et la violence, mais moi je ne les prendrai que par la bonté. Je ne suis pas de ceux qu'institue un diplôme et que destitue un autre diplôme et pour cette royauté qui m'échoit, je ne rends grâce qu'à Dieu et ma poigne, car je la tiens de mes pères et de mes aïeux qui l'ont héritée de leurs pères et de leurs aïeux, les Himyarites ».

Ces paroles sont significatives ; elles traduisent un nouvel état d'esprit. Mais le discours n'en demeure pas moins ambigu. Le prince Ziride se métamorphose, il est vrai, en un clin d'œil. De vassal berbère, plein de déférence et de respect pour le Commandeur des Croyants, il se transforme en seigneur arabe indépendant. Il déclare détenir son royaume de ses pères et de ses aïeux. Soit, mais de quel royaume s'agit-il ? De l'Etat patrimonial Ziride, ou de toute l'Ifrîqiya et du Maghreb ? Le discours est vague à souhait. Aux entendeurs présents et lointains de l'interpréter comme ils l'entendent. Les auditeurs Kairouanais ne manqueront certainement pas de l'interpréter dans le sens voulu par l'Emir, car une fois arrivés chez eux, après trente cinq jours d'épreuves, ils feront comprendre à la population Kairouanaise qu'avec un prince de la trempe d'al-Mansur il n'y a pas lieu de plaisanter et qu'entre deux maîtres le Fatimide et le Sanhaji, il vaut mieux obéir à celui qui exerce le pouvoir réel.

Les moyens d'intimidation employés par al-Mansur semblent avoir réussi au delà de toute espérance. Car le 16 décembre 984, une foule considérable se porta à sa rencontre et lui fit un accueil chaleureusement souligné par des cadeaux splendides.

C'est vers cette date qu'il envoya au Calife al-Azïz le tribut d'usage pour « décrocher » bien entendu l'acte d'investiture nécessaire au gouvernement de l'Ifrîqiya. Mais parallèlement à cette normalisation des rapports avec le Caire, on voit al-Mansur consolider son autorité sur l'Ifrîqiya. La donation à la mosquée Sidi Okba de belles portes en fer, l'exemption des ruraux des arriérés de l'impôt ne sont pas les fruits du hasard.

Al-Mansur désirait soigner sa popularité et il ne manqua pas une occasion pour flatter l'amour propre des Kairouanais. Il présidait presque toujours en personne les grandes prières. Enfin il ordonna la construction d'un magnifique palais, entouré de jardins à al-Mansùrya, dont le coût s'éleva à 800.000 dinars, un peu moins que le prix du diplôme d'investiture.

Ainsi, l'Ifrîqiya devenait le centre de ses préoccupations. Cette poussée vers l'Est eut pour résultat la nomination de son frère Yattufat au gouvernement d'Achir. Al-Mansûr se désintéressait

manifestement du Maghreb et de ses marches frontières. Dès 985, il renonçait aux expéditions contre les Zanâta et se contentait de faire surveiller mollement ses frontières occidentales par ses généraux.

Ainsi, il consacrait le plus clair de son temps aux affaires de l'Ifrïqiya. Que reste-t-il du programme Zirido-Fatimide ? Les engagements de Buluggin se sont-ils évanouis sous le règne de son fils ? Le comportement du second prince de la dynastie n'est pas fait pour plaire au Commandeur des Croyants. Aussi la riposte du Caire ne se fit-elle pas attendre.

3. La riposte du Caire.

Tout d'abord le Calife se met en rapport secret avec le Kàtib Abdullah Ibn Muhammad, très disposé à trahir al-Mansur depuis le pèlerinage forcé d'Achir. Le Calife convertit Abdullah à l'Ismaïlisme, le nomme « Dâ'î » et ordonne au Ziride de lui présenter par son intermédiaire le serment d'allégeance.

Pris au dépourvu al-Mansur obéit comme par instinct, mit à la disposition de son Kàtib promu à la magistrature suprême, le Qasr al-Bahr, richement aménagé.

Il se ressaisit ensuite, et fit part de son mécontentement aux Sanhâja. Ces derniers lui conseillèrent sans doute de susciter au « Dà'ï » des rivaux parmi les fonctionnaires. Al-Mansur prépara un programme de calomnies et mit tout en oeuvre pour discréditer le « Dà'ï » auprès des populations rurales et urbaines. Mais il n'osa destituer 'Abdullah.

Il préféra l'amener par le chantage et l'intimidation à renoncer à sa charge de Kàtib. Le missionnaire tint bon et refusa de démissionner. C'est alors qu'al-Mansur décida froidement de l'assassiner.

Le dimanche 6 novembre 987, le « Dà'ï » se rendit dans un bureau et s'y installa en attendant que l'Emir montât à cheval. Il lisait le Coran, quand on lui annonça qu'al-Mansur était en selle, il monta alors à cheval et se porta à sa rencontre. Il aurait alors récité ce vers :

« Se fier à ce bas-monde, c'est vouloir empoigner de l'eau qui perfidement fuit entre les doigts ».

Arrivé en présence d'al-Mansùr, il mit pied à terre, le salua et lui baisa la main. A l'issue d'un long entretien dont personne ne sut la teneur, l'Emir le frappa de sa lance. Ramenant le pan de ses manches sur son visage, le malheureux prononça ces mots : « Pour la religion de Dieu et la religion de son envoyé ». On n'en entendit pas davantage.

Le prince Abdullah frère d'al-Mansùr le transperça de part en part. Il tomba mort. On amena son fils Yusuf qui criait, et les Sanhaja de s'acharner sur le malheureux. Après le massacre, on enterra les deux cadavres, comme des chiens, dans une écurie.

L'émotion après ce double assassinat fut très grande en Ifrîqiya. Le Cadi et les Cheikhs de Kairouan allèrent trouver al-Mansùr pour lui demander des éclaircissements sur cette sombre affaire. L'Emir se contenta de leur dire qu'il n'avait pas supprimé Abdullah par cupidité ou par désir de s'accaparer sa fortune. Il l'avait simplement mis hors d'état de nuire car il se sentait menacé dans sa personne. Les Cheiks ne furent pas convaincus. Ils se retirèrent sans faire de remontrances mais les représailles ne se firent pas attendre.

Les Shi'ites semèrent pour un moment la terreur dans la région de Kairouan, coupèrent les routes et massacrèrent un grand nombre de Malikites.

Al-Mansùr rétablit l'ordre et confia l'administration financière de l'Ifrïqiya à Yusuf Ibn Abu Abdullah Muhammad surnommé le « Cheikh à la rose » et qui ne pensait qu'à boire et à manger. L'Emir ne voulait plus avoir affaire à un homme de l'envergure du Dâ'ï. Mais le choix du « Cheikh à la rose » ne fut certainement pas plus heureux. Ce cheikh qui ne se montrait en public que lorsque les roses avaient cessé de fleurir était cruel et généreux. « II se vautrait sur un lit de pétales... Quand nous partions à travers les contrées et qu'il trouvait un endroit dont la beauté lui plaisait, il y passait un mois ou deux à boire tandis que son adjoint levait les impôts, recevait les présents et pourvoyait aux besoins des intimes et des soldats de Yusuf. Il donnait quotidiennement 5.000 dirhams à l'entourage de Yùsuf et dépensait à peu près la même somme pour sa cuisine et ses fruits ».

Le massacre du Kâtib, la conduite scandaleuse de son successeur, la désinvolture du vassal, autant d'actes d'insubordination que le Caire ne pouvait avaliser sans perdre la face. Mais que pouvait le Calife al-'Azîz contre le Ziride ? Adresser des remontrances ? Elles risqueraient d'être inefficaces. Engager des opérations militaires ? Le Calife avait-il le moyen de les soutenir ?

Le Caire n'avait plus qu'une seule issue. Faire fonctionner le système et opposer les Kutâma aux Sanhâja. Les premiers étaient d'autant plus redoutables qu'ils échappaient en Kabylie au contrôle de l'Emir et enviaient de surcroît la fortune de leurs adversaires.

En 986, alors qu'al-Mansùr et son Kâtib Abdullah se trouvaient au Maghreb Central, un missionnaire shi'ite Abu Fahm, arriva à Kairouan avec des ordres secrets d'al-Azïz. Ne trouvant personne à Kairouan, il s'adressa à Yusuf qui assurait l'intérim de son père. Yusuf écrivit à son père. Celui-ci lui répondit : « Donne lui tout ce qu'il veut et laisse le aller là où bon lui semble ». Le Kâtib avait-il consulté son Emir ? On n'en sait rien. Toujours est-il que le fils du Kâtib, obtempérant à l'ordre reçu du père satisfit à toutes les demandes du missionnaire, lui fournit des subsides et des chevaux. Abu Fahm arriva chez les Kutâma qui ne demandaient pas mieux que de se rallier à lui. Il rassembla des troupes et battit monnaie. Al-Mansur vit dans l'action du missionnaire une véritable provocation et Ibn al-Athïr affirme que le Fatimide avait chargé Abù Fahm de déloger de ses Etats le Ziride devenu trop puissant.

On ne sait s'il y eut échange de notes entre le Caire et Kairouan, mais nous savons que vers la fin de l'année 987, deux messagers dépêchés du Caire signifiaient à al-Mansùr de ne rien tenter contre Abù Fahm et les Kutâma !

La mesure était comble. Al-Mansùr qui n'était pas homme à s'incliner devant l'intimidation, fit interner les deux « missi », les abreuva d'injures et les contraignit de le suivre pour assister au traitement qu'il comptait infliger « à ceux qui prétendent le ramener à son maître la corde au cou ».

4. La vengeance d'al-Mansur

Au printemps de l'année 988, il pénètre en Petite Kabylie, pille, brûle et détruit tout sur son passage. Enfin il rencontre l'armée Kutâmienne. Le choc se produisit aux abords de Sétif. Vaincu, Abu Fahm se réfugia chez les Kabyles Banù Ibrahim.

L'Emir réclama la livraison du fuyard et encercla le territoire de la tribu. Les Banù Ibrâhîm refusèrent, tout en acceptant de ne pas s'opposer à son arrestation ! On ne porta pas ainsi atteinte aux lois de « l'hospitalité » et Al Mansur réussit à enlever Abu Fahm vivant. Il le jeta en pâture à sa famille.

Les femmes le battirent et lui arrachèrent les poils de la barbe. Les mâles l'égorgèrent ensuite, en présence des deux messagers du Calife. Al Mansur saccagea ensuite le pays des Kutâma, infligea aux vaincus les pires humiliations et envoya en Egypte les deux « missi » chargés initialement de dompter le Ziride. « Nous revenons d'auprès de démons cannibales, qui n'ont rien d'humain » déclarèrent-ils épouvantés, à leur maître al-Azïz. Celui-ci n'ayant plus ni les moyens ni le goût d'intervenir en Ifrïqiya, crut habile de jeter du lest, de fermer l'œil et d'apaiser aussi la hargne du vassal. Il chargea un messager de porter un présent à al-Mansur !

La politique du Ziride s'avérait payante. Mais les Kutâma reprennent les armes : cette fois-ci sans l'intervention du Caire, mais à l'appel de l'un des leurs, Abu al-Faraj. Cette révolte est plus grave que la première. Al-Mansur eut le dessus, mais ses forces furent saignées à blanc.

Al-Mansur Ibn Abu 'Âmir, le maître de Cordoue, profita de l'affaiblissement des Sanhâja pour faire la conquête du Maghreb extrême. Dans le Maghreb Central, et au cœur même de ses Etats patrimoniaux, al-Mansur dut se résigner à abandonner le pouvoir à son oncle Abu al-Bahar révolté.

Le 26 août 996, al-Mansur rendait l'âme à al-Mansùrya après un règne de douze ans. Son suzerain al-Nâsir ne lui survécut que six mois et laissa le pouvoir à son fils al-Hakïm.

Le règne d'al-Mansur ne manque pas d'audace ni de panache. Le vassal berbère a su tenir au Prince des Croyants un langage ferme et

résolu, déjouer ses intrigues, noyer dans le sang ses complots, l'amener presque à demander pardon pour sa politique perfide. Mais son intérêt trop évident pour l'Ifrïqiya riche et facile à gouverner, lui fit oublier les origines mêmes de sa puissance. Celle-ci reposait sur un « peuple », les Sanhàja, sur une base territoriale, le domaine d'Achir. Or al-Mansur glissant vers l'Est, ne sut ni faire l'économie de ses hommes qu'il sacrifia dans sa lutte contre les Kutâma, ni conserver Achir qu'il abandonna à ses cousins. Devenue maîtresse effective de l'Ifrïqiya, la dynastie Ziride devra trouver en Ifrîqiya même une force de compensation capable de résister victorieusement aux assauts de l'Est et de l'Ouest.

5. *Bâdïs et le resserrement des liens entre le suzerain et son vassal.*

Fortement ébranlé à la suite des révoltes et des expéditions punitives, privé du soutien des Sanhàja à l'Ouest et de la protection morale à l'Est, l'Emirat Ziride, pour comble de malheur, tombe en 996 entre les mains d'un enfant de douze ans : Bàdïs. La dynastie fondée par Buluggin n'était pas seulement menacée par une meute de prétendants. En Ifrîqiya même, le jeune prince devait se prémunir contre une révolte de la population excédée par tant d'années de pouvoir despotique.

La dynastie semblait à deux doigts de sa perte, mais le jeune Bàdïs conseillé sans doute par des hommes compétents, sauva la situation. Prenant le contrepied de la politique paternelle, il renforça ses relations avec le Caire. Le Calife al-Hakïm l'investit et lui envoya le Sharif Ali Ibn Abdullah al-Alawi, qui arriva à Kairouan le 4 mars 997. Bâdïs le reçut en grande pompe, l'installa dans la maison de l'Emir Yusuf, c'est-à-dire le palais de l'obéissant Buluggin, lui fit don d'une forte somme, de ballots de vêtements et de montures richement harnachées.

Le Sharif, durant son séjour à Kairouan, fit comprendre à l'Emir qu'il devait revenir au droit chemin, au chemin tracé par le fondateur de la dynastie, Buluggin. Il apportait trois rescrits qui furent lus en chaire dans la mosquée Cathédrale de Kairouan. Le premier contenait

l'investiture d'Abû Manâd Bàdïs, auquel était concédé le surnom honorifique de Nàsir ad-Dawla, c'est-à-dire le défenseur de la dynastie (Fatimide), le deuxième annonçait l'avènement du Calife Al Hakïm et le troisième prescrivait la prestation par Bàdïs et de toute sa famille du serment de fidélité au Calife.

Les rapports Zirido-Fatimides semblent se resserrer dans l'intérêt des deux parties, rapports réchauffés par des envois nombreux et réciproques de cadeaux de grande valeur. Ainsi le Ziride revenait-il dans le giron de l'Empire Fatimide. Mais cette restauration de l'amitié entre le seigneur et son vassal, n'avait-elle pas pour corollaire le retour à la politique intérieure et extérieure de Buluggin ? Il fallait à l'intérieur mater toute tentative de soulèvement malikite et à l'extérieur lutter contre les Omayades et leurs satellites.

Pour plaire à son suzerain, Bâdïs n'hésita pas à sacrifier sa popularité en Ifrïqiya. Il fit tirer de son lit le *qâdhi* malikite de Kairouan Muhammad Ibn Hâshim pour l'expédier au Caire qui demandait qu'on le lui livrât. Les agents de l'Emir firent irruption dans la maison du *qâdhi* et le transportèrent. Une foule immense se rassembla en silence et suivit jusqu'à Raqqâda les agents de Bâdïs, des troubles allaient éclater. Mais l'annonce de la mort d'al-Azïz soulagea Bàdïs qui s'empressa de se tirer d'affaire en libérant le *qâdhi.*

La deuxième conséquence du raffermissement des liens entre le Caire et Kairouan était la lutte des Zirides contre les Omayades. Bâdïs crut bon de se faire remplacer dans cette tâche par son oncle Hammâd qu'il laissa gouverner à sa guise les Etats d'Achir.

Mais Bàdïs ne se doutait pas que Tripoli allait être le siège d'une révolution permanente et se donner successivement à des maîtres plus ou moins hostiles au Ziride. Ce dernier installe Falful Ibn Sa'ïd qui, pour affirmer son indépendance vis-à-vis de Kairouan, sollicita du Calife la dépendance directe. Mais comme l'investiture tardait à venir, Falful crut bon de défier les Fatimides et de reconnaître leurs pires ennemis, les Omayades. Et Bàdïs de marcher sur Tripoli, qui lui ouvre ses portes, et d'y nommer un gouverneur à sa dévotion.

Bâdïs ne se doutait pas non plus que son oncle Hammàd, chargé de surveiller les Omayades, rêvait de s'emparer de l'Ifrïqiya. Ce Hammàd fondateur, sur les contre-forts du Djebel Maadid de la Qal'a des Béni Hammàd, comptait sur la rébellion tripolitaine et les malikites d'Ifrîqiya pour écraser Bâdïs. Lorsqu'il proclama son allégeance aux Abbassides et envoya en Ifrîqiya une nuée d'espions et de provocateurs, Bâdïs fit mettre à l'abri sa famille et ses trésors à Mahdiya et s'attendait au pire. Il rassembla ensuite une armée considérable et partit en campagne pour le Maghreb Central (2 juin 1015). La guerre dura un an. Elle fut atroce. Les deux princes rivalisèrent de cruauté. Enfin Hammàd, abandonné par une grande partie de ses troupes se réfugia à la Qal'a. Le 9 mars 1016, Bâdïs qui s'apprêtait à donner l'assaut final, passa ses troupes en revue. Il participa à plusieurs joutes, mangea et but dans une ambiance extrêmement gaie. Il s'endormit ensuite pour ne plus se réveiller.

La mort de Bâdïs fut le signal d'un massacre général des Shi'ites d'Ifrîqiya.

Les passions se déchaînèrent à Kairouan dans le quartier Darb al-Moualla ; l'émeute s'étendit ensuite à l'ensemble de la métropole. Elle gagna en quelques jours presque toutes les villes d'Ifrîqiya. Les Shi'ites furent partout traqués, leurs biens pillés, leurs maisons brûlées, leurs femmes et leurs enfants massacrés. La folie furieuse des émeutiers malikites n'épargna même pas certaines gens dont on ignorait le rite. Les conseillers du jeune prince cherchèrent à rétablir le calme en destituant le gouverneur de Kairouan Mansùr Ibn Rashïq.

Mais la nomination d'un nouveau gouverneur n'eut pas la vertu d'éteindre l'incendie. Enhardis, les émeutiers firent le siège de la résidence du nouveau gouverneur. Ce dernier ne trouva le salut que dans la fuite. Sa maison fut pillée, lui même fut rejoint à al-Mansurya où les émeutiers détruisirent le palais de Dar al-Imàra. La chasse au Shi'ite devint le sport préféré des Ifrïqiyens. La résidence du jeune prince elle-même ne fut pas épargnée.

Tous les rescapés qui purent obtenir la protection du prince y furent traqués, saisis et brûlés vifs.

Effrayés par la puissance et l'audace de l'émeute, les conseillers du prince ne trouvèrent d'issue que dans le recours aux représailles. Ils résolurent de frapper à la tête. Ainsi, le 14 mars 1017, le nouveau gouverneur de Kairouan, le troisième depuis le déclenchement de la guerre civile, pénétra à la tête d'une troupe armée dans une mosquée, s'empara de la personne du cheikh Abu Ali Ibn Khaldùn, la terreur des Shi'ites et le tua. A la nouvelle de l'assassinat du chef sunnite, les Kairouanais se jetèrent sur la cité d'al-Mansurya et y mirent le feu. Partout en Ifrîqiya, assassinats, représailles et contre représailles se succédèrent à une cadence d'enfer. Vingt mille shi'ites trouvèrent la mort dans ces circonstances tragiques.

Ensuite le calme se rétablit de lui-même. La fin des massacres fut moins due au succès de la répression qu'au fait que les shi'ites renoncèrent à manifester leur attachement à la doctrine du Mahdî, semble-t-il. En fait les combats cessèrent parce que toutes les vieilles querelles furent vidées. Règlements de compte entre malikites et shi'ites, et entre deux cités rivales Kairouan et Mansurya.

Une fois les esprits apaisés, l'Ifrïqiya devait panser ses blessures.

De 972 à 1016, trois Emirs se sont succédés dans le gouvernement de l'Ifrïqiya ; Buluggin (12 ans), al-Mansur (12 ans) et Bâđïs (20 ans). Si Buluggin avait respecté scrupuleusement les clauses du contrat vassalique qui le liait au Calife du Caire, en maintenant le statu quo en Ifrîqiya et en luttant énergiquement contre les Zirides pro-Omayades, al-Mansur par contre essaya de se libérer de la tutelle orientale, ce qui provoqua le déclenchement des représailles fatimides.

C'est parce que cet Emir voulait consolider son autorité en Ifrîqiya et assujettir les hauts fonctionnaires nommés par le Fatimide, que le Caire donna l'ordre aux Kutâma de se soulever. On sait dans quelles conditions, les Dâ'ïs et les provocateurs patronnèrent la subversion et comment l'Emir Ziride, d'abord désarçonné, rétablit la situation à son profit en étouffant la révolte avec énergie et sans merci.

Mais le glissement d'Achir et des pays de *'asabiya* sanhajienne vers Kairouan et ses plaines tranquilles eut pour conséquence l'installation à la Qal'a d'une jeune principauté, qui ne tarda pas à devenir menaçante pour le règne de Bâđïs. Le repli momentané des Zirides

devant la menace de leurs cousins Hammàdites rappelle curieusement l'exode des Ismaïlites traqués par Abu Yazïd. Mais puisque les Hammàdites avaient remplacé les Zirides sur les marches de l'Ouest, puisqu'ils pouvaient faire face au danger omayade, pourquoi les maîtres du Caire ne les avaient-ils pas désignés pour succéder à leurs anciens vassaux ? Pourquoi donc la désinvolture des Zirides et leur peu d'empressement à soutenir la politique étrangère Fatimide, ainsi que leur désintéressement des questions du Maghreb extrême s'étaient-ils accompagnés de ce paradoxal resserrement des liens d'amitié entre Bâdis et son suzerain ? La réponse est simple. Entre deux maux, on choisit le moindre. Les Fatimides ne pouvaient quand même pas compter, pour lutter contre les Omayades, sur l'appui de ces princes de la Qal'a, qui répudièrent solennellement la suzeraineté Fatimide et rallièrent le camps abasside. G. Marçais dans sa « Berbérie Musulmane » consacre deux lignes à cet événement. Idrissi le mentionne dans deux lignes et demi, sans le commenter « Hammàd proclama les Abbassides et persécuta les Shi'ites. Malheureusement, les circonstances et la portée de cet acte politico-religieux nous échappent ». Il ne faut pas être sorcier pour deviner que l'éclairage de cet événement risque de détruire le mythe de l'invasion hilalienne.

II
L'Ifriqiya à l'époque d'al-Mu'izz

A l'avènement d'al-Mu'izz Ibn Bàdïs, l'étau Fatimide-Omayade se desserre. Le Caire et Cordoue affaiblis par une lutte sans issue et en proie à de violentes crises politiques et sociales ne songent plus à intervenir dans leurs marches maghrébines. Leurs rêves d'hégémonie s'effondrent et l'Ifrîqiya débarrassée de leur guerre insensée reprend son souffle, panse ses blessures et s'apprête à entrer dans une ère pleine de promesses.

Le jeune prince (il n'avait que neuf ans à la mort de son père Bàdïs) se trouvait à Mahdiya avec sa tante paternelle Oum Mallal, et c'est à

Mahdiya que la régente reçut le 2 juin 1016, pour son neveu, le serment d'allégeance des Sanhàja, du gouverneur et des *qâdhis* de Kairouan.

Al-Mu'izz li-dinallàh est surtout connu par son surnom honorifique, surnom Califal usurpé - ou tout simplement décerné par les docteurs malikites qui voulaient voir en leur prince le défenseur de la religion - entendez le champion du malikisme.

Al-Mu'izz était beau, d'une beauté virile, teint basané, voix grave, gestes pleins de grâce et de distinction. Sa majesté tout à fait naturelle était rehaussée par une intelligence vive et un amour passionné pour le savoir. Al-Mu'izz étudia beaucoup, s'intéressa à tout, à la musique, aux lettres, aux sciences religieuses et aux sciences profanes. Il ne lui manquait rien pour réussir et il semble avoir compris très vite la part qu'il pouvait ***tirer de ses qualités physiques et morales.***

Il les exploita avec un art consommé, cultiva jusqu'à la manie sa popularité, se montra tour à tour simple et orgueilleux avec ses sujets, magnanime avec les puissants, charitable envers les humbles, spirituel et érudit avec les « intellectuels » de sa cour.

Sa prodigalité était peut-être le trait le plus frappant de sa personnalité, une prodigalité sans bornes. Les cadeaux nombreux, estimés chacun à plus de 100.000 dinars, frappèrent l'imagination des contemporains.

Mais Al Mu'izz fut aussi un chef de guerre. Il inaugura son règne par une campagne contre Hammàd, l'ennemi de son père, et proclama avant l'engagement que chaque tête coupée serait payée quatre dinars.

Alléchés par l'appât, les guerriers Zirides se ruèrent sur les Hammàdites qui ne trouvèrent le salut que dans une fuite désordonnée vers la Qal'a.

Mais al-Mu'izz, sans doute superstitieux, ne profita pas de sa victoire et ne voulut pas mettre le siège devant le refuge de ses ennemis. Il se contenta de rétablir son contrôle sur le Maghreb central, dépêcha des gouverneurs et nomma lieutenant son oncle Karama, pas pour longtemps car un accord intervient entre al-Mu'izz et Hammàd qui envoya à al-Mansurya comme gage de sa sincérité

son fils Al Qà'id. Al-Mu'izz combla l'otage de cadeaux, essaya d'en faire un allié et le nomma gouverneur de la partie septentrionale du Maghreb central.

A la mort de Hammàd, al-Qâ'id héritait des possessions de son père. Ainsi Al Mu'izz abandonnait une partie du Maghreb à ses cousins devenus ses alliés. L'accord conclu en 1016 fut plusieurs fois renouvelé et renforcé par des alliances matrimoniales.

1. Difficultés face aux Hammadites et en Sicile - Perte de la Tripolitaine.

Après la conclusion de la paix avec Hammàd, al-Mu'izz soupçonna son vizir Muhammad b. al-Hasan d'avoir partie liée avec ses ennemis. Le vizir s'avérait puissant. Son frère 'Abdullah gouvernait Tripoli et le maintenait, semble-t-il, en relations étroites avec les Fatimides. Le vizir commit aussi l'imprudence de s'enrichir très vite et d'étaler sans vergogne un luxe insolent, ce qui ulcéra beaucoup d'envieux qui l'accusèrent de lever des impôts à son profit, de trahir son prince etc... Al-Mu'izz qui aspirait à gouverner seul, ne pouvait tolérer en réalité la tutelle de Muhammad. Il ne cherchait qu'un prétexte et il le trouva. Se fondant sur ces accusations - vraies ou fausses - il suggéra à son vizir de se démettre. Mais le vizir ne se laissa pas intimider. Al-Mu'izz le fit alors exécuter (1022), s'empara de ses biens et lui trouva très vite un remplaçant.

Lorsque le gouverneur de Tripoli apprit l'exécution de son frère, il se vengea en massacrant les Sanhàja de la garnison. Il livra ensuite la ville aux Zanàta, qui le remercièrent en confisquant ses biens. Expulsé par ses alliés, l'infortuné gouverneur tomba entre les mains des Sanhàja qui l'expédièrent à al-Mu'izz. Le prince le mit à mort ainsi que tous les membres de sa famille qu'il tenait en otages.

Le gouverneur Zanàta de Tripoli, craignant l'intervention ziride, essaya d'obtenir la légalisation de son usurpation et annonça à al-Mu'izz qu'il le reconnaissait comme maître. Al-Mu'izz ne répondit pas à l'offre de paix, mais ne fit rien non plus pour le châtier. On le voit

en mars 1023 se rendre à Mahdiya pour y recruter des matelots et construire une flotte.

Avait-il l'intention d'intervenir à Tripoli par mer ? Pourquoi n'avait-il pas emprunté la voie terrestre beaucoup plus sûre et moins onéreuse ? Tout compte fait, il semble que la flotte avait un autre but que Tripoli.

Ainsi le Ziride ne donnait-il pas suite à son projet d'attaquer Tripoli, ce qui confirma le gouverneur Zanâta dans son désir de renforcer son emprise sur la Tripolitaine.

En février 1027, la Tripolitaine est complètement perdue pour al-Mu'izz. Le Calife du Caire confirme l'usurpateur dans le gouvernement de sa principauté et lui confie la mission de surveiller les routes de l'Orient.

Quelques années plus tard, les Zanâta se sentent assez forts pour tenter un coup de main contre al-Mansùrya. Ils étaient sur le point de réussir mais les Sanhâja luttèrent avec l'énergie du désespoir et réussirent après un combat terrible (1036) à disperser l'armée ennemie. Al-Mu'izz l'avait échappée belle. Les succès après cette bataille furent éphémères et le Sud de l'Ifrîqiya resta jusqu'à l'invasion hilalienne le terrain d'élection des incursions zanâta.

Débouté de la Tripolitaine et résigné à abandonner le Maghreb central aux Hammadites, menacé à l'Ouest par les Sanhâja et au Sud par les Zanâta, al-Mu'izz aurait pu tirer la leçon des événements et renforcer ses bases en Ifrïqiya.

Mais al-Mu'izz était un prince de son temps, ambitieux et inconscient. Il rêvait peut-être de *Jihad* et s'il n'avait pas utilisé sa flotte contre Tripoli, c'est qu'il pensait sans doute l'employer dans un but plus noble : la reconquête de la Sicile. Livrée à elle-même, l'île avait vite oublié les liens qui la rattachaient au Caire.

Devenue pratiquement indépendante, elle se fractionna en une mosaïque de principautés rivales. Musulmans et chrétiens y pratiquèrent longtemps leur sport favori : l'escarmouche, jusqu'au jour où le gouverneur de Païenne al-Akhal entreprit d'unifier l'île à son profit. Mais al-Akhal s'appuya sur les Africains contre les Siciliens. Ces derniers allèrent se plaindre à al-Mu'izz. Ils lui demandèrent

d'intervenir immédiatement en Sicile, sinon ils livraient leur pays aux chrétiens. Le sang du prince ne fit qu'un tour et il organisa très vite une expédition forte de trois mille cavaliers et autant de fantassins, sous le commandement de son fils 'Abdullah. Ce dernier s'empara de Palerme et entreprit la conquête de l'île. Mais les factions siciliennes effrayées par la poigne de leur nouveau maître, ne tardèrent pas à faire cause commune contre l'envahisseur. 'Abdullah est battu. Il se rembarque pour l'Ifrïqiya. La Sicile retombe dans l'anarchie.

Les Normands la grignotent place par place. Les musulmans se réfugient en masse en Ifrîqiya et supplient al-Mu'izz d'intervenir. Les chroniqueurs assurent que le Ziride avait armé une flotte imposante qui fut anéantie par la tempête au large de Pantellaria.

Echec à l'Ouest, échec au Sud, échec en Sicile, tel est le bilan des premières années du règne d'al-Mu'izz. Examinons ce qui subsiste encore de ses relations avec son suzerain le Calife du Caire.

2. La montée en puissance des Fuqahas

De 1016 à 1035, les relations Zirido-Fatimides furent empreintes d'une réelle cordialité. Le massacre des shi'ites de 1016 ne fut à aucun moment imputé au souverain Ziride. Ibn Khaldùn affirme qu'al-Mu'izz avait rejeté la responsabilité des émeutes sur la populace et le Caire semble avoir accepté cette explication. Le suzerain et son vassal échangèrent comme d'habitude les cadeaux d'honneur et rien ne vint assombrir durant ces deux décades l'horizon des relations diplomatiques.

L'appui accordé par al-Hakïm et al-Zàhir à al-Mu'izz est peut-être dicté par l'opportunisme. Les Fatimides craignaient sans doute le pire. Mais rien ne laissait prévoir une rupture entre le suzerain et son vassal.

Et voilà qu'en 1049 se produit officiellement la fameuse rupture. Les historiens qui se sont penchés sur la question ont essayé de donner une explication à cet acte unilatéral et combien catastrophique, puisqu'il avait entraîné l'invasion hilalienne, « la nuée dévastatrice, la ruine de l'Ifrïqiya » etc...

Vers 1035, le Calife Fatimide ne faisait plus peur. Les Ifrïqiyens n'avaient aucune raison de le ménager, sauf peut-être parce qu'il régnait sur un pays qu'ils devaient traverser pour aller à la Mecque. Quant au Califat omayade de Cordoue, il s'était écroulé définitivement en 1031. L'Afrique du Nord cessait d'être un terrain de rivalité entre les deux pôles. Al-Mu'izz aurait pu profiter de cette situation inespérée pour rétablir solidement son autorité dans tout le Maghreb. Mais le pouvoir lui échut alors qu'il était enfant, et il n'eut pas beaucoup de chance dans ses expéditions. Les guerres du Maghreb central, de Tripolitaine et de Sicile l'affaiblirent gravement. Vers 1035, le pays était mûr pour l'anarchie et on est loin du tableau idyllique brossé par certains historiens pour faire ressortir par contraste les malheurs qui s'abattirent sur l'Ifrïqiya avec l'invasion hilalienne.

L'Ifrïqiya préhilalienne n'était pas un paradis. Vers ce début du XI[e] s., alors que l'Europe amorçait un essor soutenu, modifiait ses structures et se développait, le monde musulman traversait une période de crises.

Les deux Califats - l'Abbasside et le Fatimide - s'affaiblissaient de jour en jour. Les princes n'avaient d'autorité que sur une étroite bande de terrain. L'insécurité s'installait, les pillages, les épidémies sévissaient à l'état endémique.

L'encadrement de la société qui, en Europe, avait trouvé ses hommes dans une classe de chevaliers et de clercs, échut en Ifrïqiya à une catégorie aux contours mal définis, les clercs malikites, les fameux docteurs et *fuqahas* Kairouanais, devenus forts par la faiblesse du pouvoir central. En 1016, ils ameutèrent la populace contre leurs rivaux shi'ites, ordonnèrent et dirigèrent les massacres. Maintenant qu'ils n'ont plus à craindre les représailles du Caire, ils vont dicter sa conduite à l'Emir Ziride, devenu leur Mu'izz, c'est-à-dire le défenseur de leur doctrine.

La période que nous évoquons était féconde en controverses et discussions byzantines. La légende s'empara de ces controverses et les colora d'une teinte malikite ; chaque récit se terminait presque toujours par une maxime dont le contenu disait invariablement que le pouvoir réel, le pouvoir qui ne fléchit devant aucun obstacle, est le pouvoir détenu par ceux qui ont en Dieu une croyance inébranlable, ce qui veut dire que les *fuqahas* malikites sont plus puissants que les princes.

Voici quelques exemples :

« Al-Mu'izz fit poser une fois cette question au *faqīh* Ibn Muhammad » : « Selon toi, suis-je un musulman ou un impie » ? Et le docteur de congédier l'envoyé du prince en ces termes : « Dis-lui : c'est ainsi que tu harcèles les savants et t'évertues à les sonder. Par Dieu, si tu ne me laisses pas tranquille, je t'exposerai à la colère de Dieu Grand et Puissant ! ». L'émir cessa de l'importuner par la suite.

Une autre fois, al-Mu'izz chargea son médecin et courtisan le juif Ibn 'Atà' d'aller trouver Abu 'Imran al-Fàsi pour lui demander une consultation juridique en son nom. Abu 'Imran le fit entrer chez lui, pensant avoir affaire à un dignitaire de la cour, mais quand on lui eut révélé la confession d'Ibn 'Atà' il lui lança : Ne sais-tu pas que ma maison est aussi sacrée que ma mosquée ? Comment as-tu osé y pénétrer ? Et il le fit expulser. Le médecin sortit saisi de frayeur. Comme il ne portait pas l'insigne distinctif des tributaires, le cheikh fit teindre sur le champ, l'extrémité du turban de l'intrus et lui dit : « Retourne auprès de celui qui t'a dépêché et dis lui qu'il m'envoie un musulman pour recevoir la réponse sollicitée, car je répugne à te charger de porter un papier contenant les noms de Dieu et l'un quelconque de ses commandements ».

Le juif après avoir raconté l'affaire au prince lui déclara : « Par Dieu, Monseigneur, jusqu'à ce jour, je ne pensais pas qu'il y eût en Ifrîqiya, un autre roi que toi ! Il m'est arrivé d'assister aux grands éclats de ton courroux, mais je n'ai jamais eu aussi peur, ni été saisi d'une frayeur pareille à celle que j'ai éprouvée aujourd'hui ».

« En agissant comme je l'ai fait, répartit al-Mu'izz, j'ai voulu te montrer la puissance de l'Islam, la vénération qu'inspirent les savants musulmans et les signes de sainteté dont Dieu les gratifie, dans l'espoir que tu te convertirais ».

Ces deux récits, à la couleur légendaire prononcée, nous donnent une idée de la mentalité des cheikhs de l'époque qui pensaient peut être déjà prendre une part active dans la direction des affaires. Sous les premiers Zirides, ils murmuraient leur désapprobation ; leur opposition était camouflée. Maintenant ils exigent ouvertement la rupture de l'émir avec l'hétérodoxie fatimide.

Un jour, par duplicité, le Ziride fit poser au juriste Abu Bakr Ibn Abd ar-Rahmân cette question par un tiers :

« Quel est l'avis du juriste sur ces vêtements dont la bordure porte brodé le nom des Obaïdites tels qu'al-Zàhir, al-Hakîm etc... peut-on faire la prière ainsi vêtu » ? Cette question, répondit Abu Bakr, émane d'un sot, d'un imbécile ignare.

Abu 'Imràn Al Fâsi sans doute consulté en même temps sur le même cas, fit cette réponse écrite : « A quiconque Dieu a octroyé le pouvoir, il incombe de mettre un terme à cette pratique ».

Al-Mu'izz ne pouvait pas tenir compte de la volonté des docteurs Ifrïqiyens. Il cessa de les importuner, leur donna son appui et pensa utiliser leurs aspirations à son profit. Mais c'était mal connaître la psychologie de ces clercs auxquels il répugnait de faire la prière au nom d'un prince temporel et de surcroît berbère.

Lorsqu'al-Mu'izz — qui n'était Mu'izz, pour ces docteurs, que dans la mesure où il respectait leurs volontés - aspira au Califat, Abu 'Imrân al-Fàsi lui refusa sa caution et lui expliqua que le magistère spirituel était réservé aux Quraïchites. Al-Fàsi songeait évidemment aux lointains Abbassides, car il n'avait nullement envie d'encourager dans la voie du Califat son maître immédiat. Mais al-Fàsi invoqua aussi d'autres raisons.

« Tu vises, dit-il à al-Mu'izz, au schisme et à l'abrogation de toute dépendance, mais tu n'y parviendras pas car si tu ouvres cette porte, tous ceux que tu entends dominer, voisins et autres, prendront aussi le titre de Calife, si bien que le privilège que tu te seras arrogé sera aboli et ton pouvoir avili sans que tu en aies recueilli le moindre profit ». Al-Mu'izz comprit que pour réaliser son rêve grandiose, il ne disposait que de moyens dérisoires. Il n'insista pas.

3. La rupture avec le Caire et ses raisons

La chronologie de la rupture demeure incertaine. Les chroniqueurs lui assignent des dates différentes s'échelonnant de 1041 à 1051.

D'après Ibn 'Idhàri, ce fut en 1041 qùal-Mu'izz proclama la suzeraineté du Calife abbasside. Al Qà'im Ibn Khaldùn place cet acte en 1045. D'après une version attribuable à Ibn Saddad, ce fut

en 1044 que des messagers apportèrent au Ziride des robes d'honneur et l'acte d'investiture de Bagdad. Le diplôme débutait ainsi : « Abu Tamïm al-Mu'izz Ibn Bâdïs Ibn al-Mansur, défenseur de la religion de Dieu, dominateur des ennemis de Dieu et soutien de la Sunna de l'Apôtre de Dieu ».

Le Calife de Bagdad investissait al-Mu'izz de l'Ifrïqiya et de tout le Maghreb, ainsi que des territoires qu'il pouvait conquérir ultérieurement. Il lui offrait un sabre, une jument, un sceau et des drapeaux.

Tous ces présents arrivèrent par mer via Canstantinople un vendredi à l'heure de la prière.

Un autre chroniqueur précise qu'en 1052 al-Mu'izz envoya auprès du Calife de Bagdad un messager appelé Sharïf. L'infortuné personnage traversa l'Empire Byzantin où le Basileus se saisit de sa personne et le livra à al-Mustansir.

Le prisonnier fit au Caire une promenade infamante monté sur un chameau avec des clochettes. Le Calife, avant de renvoyer le prisonnier au Basileus, fit brûler l'acte de nomination d'al-Mu'izz, l'étendard noir, la robe d'investiture et le cadeau destiné au Ziride.

D'après Ibn Khaldùn, le Calife de Bagdad, ayant reçu l'acte par lequel al-Mu'izz reconnaissait sa suzeraineté, lui envoya le diplôme d'investiture. On fit lecture de cet acte dans la grande Mosquée de Kairouan et on y déploya les étendards noirs des Abbassides.

D'après Ibn Sharaf, al-Mu'izz fit venir des teinturiers auxquels il remit des étoffes blanches et leur ordonna de les teindre en noir (le noir est la couleur des Abbassides). Ensuite, il rassembla les tailleurs qui en confectionnèrent des vêtements. Il revêtit les *qâdhis,* les juristes, les prédicateurs et tous les muezzins de cette livrée noire.

Ibn Khaldùn et Ibn 'Idhàrï ajoutent que le jour de la rupture on démolit Dar al-Isma'iliya, l'Académie hétérodoxe. On brûla aussi, après les avoir lacérés, les drapeaux fatimides.

Les textes ne divergent que sur les détails ; pour l'essentiel ils concordent, la rupture est consommée. La numismatique l'atteste d'une façon irréfutable. C'est en 441 (1049-50) que les premiers dinars sunnites sont frappés à Kairouan. Et voici maintenant le texte de la première *khutba* anti-fatimide :

« O Dieu ! Maudis ces scélérats, impies, disputeurs et libertins, ennemis de la religion et suppôts de Satan, insurgés contre Tes ordres et violateurs de Ton alliance ; ils suivent une autre voie que la Tienne et altèrent Ton Livre. O Dieu ! maudis les durement, livre les à une ignominie grande et durable ! O Dieu ! Notre maître et seigneur, Abù Tamim al-Mu'izz Ibn Bâdïs Ibn al-Mansur, qui maintient Ta religion, défend la Sunna de Ton Prophète et fait flotter haut l'étendard de tes saints, confirmant la vérité de ton livre, exécutant ton ordre et écartant ceux qui altèrent la religion et suivent une autre voie que celle des croyances orthodoxes, proclame : O ! Infidèles ! Je n'adorerai pas ce que vous adorerez... ».

Ces invectives, ces anathèmes, sont le complément obligé de cet acte important. Ils soulagent les cœurs des malikites qui peuvent venir maintenant prier en toute quiétude dans la grande mosquée de Kairouan complètement « désinfectée ».

Vive le malikisme ! A bas le shi'isme ! Qu'il est doux pour les gens du peuple de pouvoir le dire au grand air et de le crier à tue-tête alors qu'auparavant on était obligé de le chuchoter entre quatre murs. Al-Mu'izz lui aussi prit goût à ces malédictions. Il a écrit sur la page de garde d'un Coran conservé à la grande Mosquée de Kairouan, de sa propre main, ce qui suit : « O mon Dieu, maudis les Banï 'Ubayd, tes ennemis et les ennemis de ton prophète. Fais nous tirer profit de la haine que nous leur vouons à tous ».

Dans l'évocation de la rupture Zidiro-Fatimide, les aspirations, les manœuvres, les calculs politiques qui la précédèrent, nous avons insisté jusqu'ici sur les causes politico-religieuses, importantes et brillamment soulignées du reste par G. Marçais et R. Idris.

D'autres causes cependant, et non des moindres, viennent d'être mises en relief par J. Poncet, dans une analyse pénétrante et presque diamétralement opposée dans ses conclusions à celle des historiens classiques de l'Afrique du Nord. J. Poncet pense que la rupture n'avait pas été dictée par une quelconque conviction religieuse, mais par d'impérieuses nécessités matérielles. Il cite d'abord pour appuyer sa thèse, le cas de Muhammad Ibn Ja'far, cadi de Sabra-Mansùriya, qui prononça la première *khutba* antifatimide, s'enfuit ensuite en

Egypte où il devint... Grand-Cadi en 1051-52. Après avoir démontré le caractère purement démagogique et opportuniste des déclarations sunnites du Cadi, Poncet décrit l'opération monétaire de 1050. « Elle a consisté dans une énorme rafle des réserves d'or locales, par la substitution à la monnaie fatimide d'une nouvelle monnaie d'or, de même poids et de même titre, mais recevant une valeur libératoire plus de quatre fois moindre auprès des changeurs, des commerçants et des agents du fisc. Le nouveau dinar dévalué de plus des 3/4 aurait cependant encore valu 35 dirhams Kairouanais, alors que le dinar fatimide à l'origine en valait seulement 8 à 15. On voit à quel point s'est effondrée la monnaie courante des Ifrîqiyiens... L'or même est dévalué autoritairement. Cette mesure ne témoigne pas d'une surabondance du métal précieux. Il ne s'agit que de contraindre les détenteurs d'or à faire rentrer celui-ci dans les caisses de Bayt al-Mal, s'identifiant dorénavant avec le trésor royal.

Cette mobilisation forcée de toutes les réserves d'or détenues par les Ifrîqiyens au profit des finances souveraines, couronnant une dévaluation réelle et massive de la monnaie courante, on en devine aisément les répercussions catastrophiques ».

4. Les populations et leurs activités

Le domaine ziride avant l'invasion hilalienne n'avait pas la même étendue qu'au temps où le Calife fatimide, partant pour l'Egypte, l'avait confié au premier prince de la dynastie, Buluggin. Les zirides se sont résignés à abandonner l'Ouest à leurs cousins Hammàdites. Ils exerçaient leur pouvoir sur la vieille province d'Afrique - Ifrîqiya - c'est-à-dire, grosso-modo, le Constantinois, la Tunisie actuelle et la Tripolitaine, encore que cette dernière province échappait souvent à leur contrôle.

Le fond de la population est composé de Berbères. Les Byzantins de la côte et des grandes villes, les orientaux et la plupart des Arabes de la conquête se sont fondus avec les indigènes. La langue latine et le christianisme ont perdu beaucoup de terrain. Quelques groupes chrétiens cependant subsistent dans le Sahel, à Kairouan, Gabès et Bône,

où le souvenir de Saint Augustin était peut-être encore vivace. Mais des deux cents évèques du VII s., il ne restait plus que cinq en 1053.

On est mal renseigné sur la vie des chrétiens. Ils vivaient - d'après les textes - de la vente du vin aux musulmans ; ils ne pouvaient surélever leurs églises, ni réédifier en pierres celles qui étaient bâties en pisé. D'après al-Qabisi, les maîtres d'écoles devaient refuser tout cadeau pour les fêtes des Polythéistes, tels que Noël et Pâques. Les petits musulmans ne devaient en aucun cas s'amuser lors de ces fêtes. Si le pieux *faqïh* tonnait ainsi contre les chrétiens, c'est que leurs fêtes attiraient sans aucun doute beaucoup de curieux.

Les Zirides ont été tolérants envers les chrétiens indigènes. Deux palais étaient peuplés de concubines et d'artisans chrétiens.

Les Juifs devaient se trouver un peu partout, sauf peut-être dans les campagnes. Ils s'adonnaient au commerce des étoffes et de l'huile. Beaucoup étaient médecins, joailliers, financiers. Ils entretenaient avec leurs coreligionnaires du monde méditerranéen des relations ininterrompues.

Certains arabes n'arrivèrent pas à s'amalgamer à la population des cités. Ils vécurent en marge du monde policé, fusionnèrent sous la tente avec les nomades et semi-nomades berbères, s'appauvrirent et perdirent beaucoup de leur orgueil racial. Avant l'invasion hilalienne, ils ne jouissaient d'aucune considération et n'avaient aucun prestige.

L'Ifrîqiya dans laquelle ils promenaient leurs troupeaux avant l'arrivée de leurs frères de race, était-elle prospère ? Apparemment oui. On cultivait le blé aux abords de la Medjerdah. A Béja la récolte était toujours assurée et dans les années grasses, mille têtes de somme pouvaient venir quotidiennement y recevoir leur charge, sans que cette exportation considérable fît varier les prix.

L'olivier s'étendait de la côte orientale à la Basse Steppe, englobant la plaine de Kairouan où les gens n'avaient d'autre bois à brûler que celui qu'on coupait aux oliviers. Le Djérid avait le monopole des dattes. Presque tous les jours, mille chameaux et davantage sortaient de Tozeur chargés de dattes.

A Gabès, on cultivait la canne à sucre, à Carthage le safran et le coton.

L'Ifrïqiya faisait aussi figure de pays manufacturier. Gabès, Sousse, Sfax et Kairouan s'adonnaient au tissage des tapis, des étoffes de coton et de soie.

Sfax était réputée pour ses draps, meilleurs que ceux d'Alexandrie ; Sousse fabriquait des étoffes de luxe qui figuraient au nombre des présents envoyés par l'Emir Ziride au Calife du Caire.

Mentionnons aussi le travail du cuir en Petite Kabylie, la céramique et la poterie à Sabra, la verrerie à Mahdiya.

Denrées agricoles et produits de l'artisanat étaient échangés et alimentaient à Tunis, Sousse, Sfax, Gabès, le commerce intérieur et extérieur de l'Ifrïqiya. Gabès recevait les navires de toutes les parties du monde. Monastir avait une foire annuelle qui coïncidait avec le renouvellement de la garnison du *ribât,* le jour de *'Ashura* de chaque année. Mais Sabra était incontestablement le centre commercial le plus actif.

Al-Mu'izz y a transféré tous les bazars et fabriques de Kairouan. Cette mesure porta un coup mortel à la cité des Aghlabides et permit à l'Emir, par un contrôle efficace de la circulation, de remplir ses caisses.

Nous manquons de précisions sur le régime fiscal. Mais nous pouvons admettre qu'il ne différait pas beaucoup de celui des Fatimides avec cette seule différence : les Fatimides amassaient l'argent en vue de se constituer un trésor de guerre et on peut penser alors que la fiscalité était très lourde à leur époque. S'était-elle allégée sous le règne de leurs vassaux ? Rien ne le prouve d'autant plus que les Zirides, en réaction à leur statut de vassaux, inaugurèrent une politique de prestige où les dépenses somptuaires engloutirent une grande partie des deniers publics.

C'est pour faire face à ces dépenses et pour assurer le bon fonctionnement de leur administration, payer la solde de leur armée et entretenir leur flotte, que les Emirs accaparaient le Bayt al-Mal et usurpaient le cinquième du butin qui devait revenir légalement aux musulmans. Mais ils avaient aussi dans tous les cantons d'Ifrïqiya des propriétés privées très étendues. Toutes ces richesses affluaient

au ***diwan*** de l'Emir c'est-à-dire au service central des finances installé à Sabra.

Pour collecter les impôts, les agents de l'Emir pressuraient les citadins et lançaient dans les campagnes de véritables expéditions. Le fameux Ibn al-Bùni se faisait offrir des cadeaux et séjournait parfois trop longtemps dans les localités qu'il visitait. Le droit de gîte faisait partie du folklore et les ruraux ne devaient certainement pas recevoir à bras ouverts les agents du fisc.

Aux revenus du prince, aux taxes des villes et aux impôts financiers s'ajoutaient des cadeaux de toutes espèces offerts par les gouvernements à l'occasion d'une fête, d'un événement heureux. Les présents offerts à al-Mansur pour la circoncision de Bâdïs avaient atteint cent charges de pièces de monnaies.

La frappe de la monnaie était théoriquement un monopole d'Etat, mais les particuliers pouvaient, en s'acquittant de certains droits, faire monétiser leurs métaux précieux. Le Ziride possédait ses propres ateliers (Sabra, Mahdiya, Tripoli) où des pièces identiques à celles frappées au Caire, étaient frappées au nom du Fatimide et portaient en caractères coufiques des eulogies shi'ites.

5. *L'armée*

Personne n'échappait à l'impôt, même pas l'Emir qui devait envoyer à son suzerain un tribut de vassalité. On assure cependant que certains personnages ne payaient pas d'impôts (non coraniques) : les étudiants et les *fuqahas* sans doute.

Les revenus du fisc servaient entre autres à entretenir l'armée car les Zirides avaient été avant tout des hommes de guerre. Ils avaient une garde personnelle composée de *'abïd* (esclaves ? mercenaires ?) dévoués corps et âme à leurs maîtres.

Les chroniqueurs ont tendance à faire gonfler les effectifs et nous assurent que les Zirides alignaient des armées de 30.000 hommes. Nous savons par ailleurs que la plus grosse armée de débarquement en Sicile ne dépassa guère 6.000 hommes.

Les principales armes étaient l'épée et la lance. Les guerriers étaient protégés par des casques, des cuirasses, des boucliers en peau

d'antilope, armes défensives. La concentration des troupes s'opérait à Raqqâda où l'Emir, après avoir distribué la solde, passait en revue les contingents. Il s'installait sous une tente appelée Coupole du Salut et chaque général défile devant lui à la tête de ses troupes. Sur l'ordre de l'Emir, l'armée s'ébranle à une vitesse très modeste. On mettait quatre jours pour parcourir la distance qui sépare Kairouan de Mahdiya, une vingtaine de jours pour arriver jusqu'à la Qal'a des Bani Hammad.

La cavalerie jouait un rôle de premier plan, grâce à sa souplesse, sa mobilité et son rayon d'action. L'infanterie donnait l'image d'une cohue attirée uniquement par l'espoir du butin.

Quant à la marine, son rôle avait été négligé sous les premiers Zirides. L'Ifrïqiya, grâce à ses deux façades maritimes avait joué un rôle important en Méditerranée à l'époque des Aghlabides et des Fatimides. Les Zirides ne s'intéressèrent vraiment à la mer qu'après l'invasion hilalienne, car l'installation des Fatimides au Caire, non seulement les avait privés d'une flotte remarquable, mais aussi d'équipages expérimentés et de cadres capables de construire des navires. La tradition dans ce domaine mit à peu près un siècle pour reparaître et le premier arsenal ziride ne date que du règne de Tamïm. Les chroniqueurs nous donnent les noms de certaines embarcations : le « *markab* » gros navire marchand, la « *safina* » navire léger de course, le « *sini* » galère la « *harbiya* » navire de guerre, le « *glouràb* » corvette *« la tarïda* » navire de transport et le « *salandi* » chaland. L'usage du feu grégeois est attesté.

6. La Justice

A l'administration civile, les zirides n'entendaient rien, du moins au début de leur règne. Ils ont toujours fait appel pour les seconder à des « *'âmils* ». Ces ministres étaient arabes et non sanhajiens, et tout porte à croire que leur désignation était soumise à l'agrément du Calife. Les bureaux du « *'âmil*» avaient leur siège au Dar al-Imara d'al-Mansùrya (détruit par les sunnites en 1016).

Les Emirs Zirides se méfiaient beaucoup de leurs vizirs et les accusèrent souvent de trahison. Enfin les Zirides étaient-ils comme les princes d'Europe à la même époque, les justiciers de leur royaume, ou du moins avaient-ils mis en exécution l'une des idées chères au Mahdï, à savoir la défense de l'orphelin et de la veuve, le châtiment des puissants ? Il semble que l'exercice de la justice leur avait échappé entièrement. Cependant la désignation des *qâdhis* était soumise à leur approbation. Le Ziride choisissait le *qâdhi* dans une puissante famille arabe malikite, où la charge était devenue héréditaire. Le choix du *qâdhi* de Kairouan ne souleva aucune difficulté jusqu'en 1043 parce que cette dynastie s'était montrée à la hauteur de sa tâche. Le *qâdhi* n'était pas rétribué. Il n'avait ni le désir ni les moyens de s'enrichir. La population de Kairouan le vénérait en voyant en lui le successeur de Sahnùn.

A la mort du *qâdhi,* la désignation - automatique — du fils du défunt était annoncée par le prince au cours d'une cérémonie importante. Le nouveau magistrat y assistait revêtu de sa robe. La cérémonie se déroulait à la grande mosquée où le rescrit d'investiture était lu à la prière du vendredi.

Désigné par l'Emir, le *qâdhi* jugeait. Il n'avait aucun pouvoir législatif et se bornait à appliquer les lois élaborées par les grands juristes d'Ifrîqiya.

Parmi ces derniers, il faut mentionner le *mufti* qui n'était pas désigné par le prince mais élu par une assemblée de docteurs. Le jurisconsulte ne reçoit pas d'émoluments. Consulté, il donne sa *fatwa* qui prend force de loi.

Parmi les docteurs malikites célèbres, citons al-Qâbusi 935/1012, qui fut, à l'époque, le chef incontesté de l'école malikite de Kairouan. Il était aveugle et ses disciples lui servaient de secrétaires. Les biographes vantent l'ampleur et la précision de ses connaissances ; al-Qâbusi consacra toute sa vie à l'étude et à l'ascèse. Il enseigna la lecture « coranique », mais ayant appris qu'un de ses disciples avait enseigné cette matière au prince, il cessa de l'enseigner et se consacra

au droit. Très modeste, il refusa par scrupule de donner des consultations juridiques. Sa pauvreté, son savoir, sa vie austère et l'ascendant qu'il avait sur la population le faisaient craindre du prince qui cherche toujours à le ménager. Il fut incontestablement le porte parole de l'opinion et le maître vénéré de tous les juristes Kairouanais de son époque.

Son disciple Abu 'Imrân al-Fàsï 975/1039 quêta le savoir en Egypte, à Bagdad et en Espagne. Il enseigna le Coran, puis se consacra au *hadïth* et au *fiqh.* Il connaissait à fond les « sept lectures » *(.tajwïd'),* la critique des traditionnistes et les principes du droit.

La célébrité dressa contre lui certains de ses compagnons. Il commenta la Mudawana et composa un ouvrage intitulé al-Nazà'ir. Son auditoire était très important et comprenait beaucoup d'élèves originaires d'Espagne et du Maroc. On lui écrivait de partout pour lui demander des consultations juridiques. Il semble aussi avoir joué un rôle non négligeable dans l'élaboration de la doctrine almoravide.

7. *Les fastes zirides*

A l'opposé de cette ambiance austère, évoquons pour terminer la vie princière qui, d'après maints témoignages, aurait atteint un vif éclat. Les Zirides construisent beaucoup de palais, aux ruines aujourd'hui disparues. Nous sommes ainsi démunis de tout élément d'appréciation, mais nous pouvons admettre qu'ils ressemblaient à ceux de la Qal'a des Bânî Hammâd, avec cette différence que les Bânï Hammâd étant moins raffinés que les Zirides, les palais de ces derniers devaient certainement être plus beaux et plus riches.

« A la grande Mosquée de Sidi 'Uqba, c'est al-Mu'izz lui-même que nous rencontrons. C'est son nom qui s'étale sur la maqsura. Cette loge ajourée, à l'intérieur de laquelle il venait assister à la prière publique est sans conteste une des œuvres les plus parfaites que l'art musulman doive à la technique du bois sculpté. Le nom de l'Emir se lisait également sur une lanterne de cuivre ajouré qui éclairait la salle. Comme il avait enrichi le luminaire de la mosquée, multiplié ses lustres de bronze dont plusieurs pendent encore aux plafonds, il avait donné

une nouvelle jeunesse aux plafonds eux mêmes en les faisant presque entièrement repeindre. Un décor floral, d'une invention étonnamment variée, d'une élégance sobre et d'une chaude harmonie de tons couvrent caissons et poutrelles : il s'apparente nettement au décor fatimide du Caire, mais l'Egypte ne possède aucun ensemble qu'on puisse comparer à celui-ci ». (G. Marçais).

Voici maintenant Bâdïs, le père d'al-Mu'izz, se rendant en grande pompe au *musallâ*, se faisant précéder d'un énorme éléphant, de deux girafes et de deux chameaux d'une blancheur éblouissante ou encore un autre Emir dans une sortie solennelle traversant les rues de Kairouan au son du tambour et précédé des drapeaux tissés d'or que le fatimide lui envoyait à chaque événement important.

Al-Mu'izz déploya plus que ses pères une magnificence inouïe, à l'occasion des fêtes et des réceptions, mais aussi à l'occasion des deuils. Lorsque ce prince maria sa sœur Oum al-'Ulû à son cousin 'Abdullah, la foule put contempler à loisir les pierreries, les tissus brochés, les objets précieux, les vases d'or et d'argent... Les visiteurs furent éblouis et stupéfaits par tant de magnificence. On transporta toutes ces merveilles là où avaient été dressés des pavillons, des tentes et des constructions. De la dot composée de 100.000 Dinars d'or, on fit dix charges que l'on plaçait sur autant de mules et l'on jucha par dessus chacune d'elles une belle esclave. Un marchand expert en la matière estime l'avoir de la mariée à plus d'un million de dinars... La journée fur marquée de fantasias mémorables et les descriptions enchanteresses de la fête se répercutèrent dans les provinces.

En 1023, lorsque la régente Oum Mallal rendit l'âme, al-Mu'izz dit la prière funèbre et célébra les obsèques avec étendards, tambours et litières, déployant une pompe telle qu'on n'avait jamais rien vu de pareil, ni pour un roi ni pour un sujet. D'après les chroniqueurs, al-Mu'izz consacra à son ensevelissement une somme évaluée à 100.000 dinars. Le cercueil était en bois des Indes incrusté de pierreries et de feuilles d'or ; les clous d'or pesaient 1.000 *muthqals.* On l'enveloppa dans cent vingt pièces d'étoffe et l'on versa sur le corps musc et camphre en abondance. On enroula autour du

cercueil vingt et un chapelets de pierres précieuses. Le corps fut transporté à Mahdia où eut lieu l'inhumation. L'Emir fit égorger cinquante chamelles, cent bœufs et mille moutons dont la chair fut distribuée.

Les femmes pauvres reçurent 10.000 dinars. Les poètes de la cour dont le nombre dépassait la centaine, la pleurèrent en des thrènes remarquables.

Les femmes dans la cour du Prince tenaient un rôle important. Il ne s'agit nullement d'esclaves qu'on achète au marché, mais d'authentiques princesses berbères, se montrant en public, correspondant avec d'autres princesses, prenant part aux discussions avec les hauts fonctionnaires, affirmant leur personnalité dans les affaires de l'Etat.

8. Raffinement et fin d'époque

Voilà un aspect original de cette dynastie. Mais les Zirides en poussant vers l'Est, contractèrent les habitudes de l'Orient. Leur cour fut peuplée de poètes et d'hommes de lettres. La contribution de l'Ifrîqiya Ziride à la littérature arabe est loin d'être négligeable. A la cour du Prince vécurent entre autres deux grands écrivains maghrébins. Ibn Charaf né à Kairouan, mort à Murcie en 1068 et auteur d'une chronique aujourd'hui perdue et à laquelle Ibn 'Idhàrï a fait de larges emprunts. Mais on conserve de lui une remarquable critique de poètes célèbres. Le deuxième est Ibn Rashiq né à M'sila en 1016. Il s'établit à Kairouan à l'âge de 16 ou 20 ans où il étudia les lettres. Son principal maître fut al-Qazzàz. Très tôt il se fit remarquer par le grand maître de la chancellerie, Ibn Abi Rijâl, qui le fit entrer dans ses bureaux et présenter à al-Mu'izz. Ce dernier en fit son poète de cour. Il suit son maître à Mahdiya, le pleura à sa mort en 1062 dans un thrène célèbre, ensuite quitta difinitivement l'Ifrîqiya pour la Sicile où il s'établit à Mazara.

Sa vie n'avait rien d'austère. Il fréquentait les tavernes et oubliait souvent de se rendre à son travail.

Ibn Rashïq encensa son Prince et confectionna pour lui plusieurs poésies de circonstance - cela il est vrai faisait partie de son métier - mais aux heures de détente, il chanta la vie et pleura ses misères.

Il composa plusieurs ouvrages de critique, en particulier *Qurâdhat adh-Dhahab* et même un commentaire du *Muwatta.*

Mais *'Umda* est incontestablement son oeuvre maîtresse, un chef d'œuvre de goût, de science et de délicatesse. *'Umda* est un art poétique où sont passés en revue les grands poètes arabes, où sont critiquées la maladresse, l'obscurité, la faiblesse, l'emphase et la naïveté de certaines célébrités et où le démon de la création lui-même est magistralement analysé.

Les remarques d'Ibn Rashïq, pertinentes et mesurées sur la valeur des anciens et des modernes, de l'art et du génie, des poètes et des rimeurs, sont devenues classiques.

Que de chemin parcouru entre l'époque où le brave Buluggin, rude et solidement ancré à son Achir natal, essayait d'appliquer scrupuleusement les ordres du Calife du Caire, et cette première moitié du XIe s. où la dynastie, oubliant ses origines et définitivement installée dans l'art de ses maîtres, rivalisait de gloire, de faste et de raffinement avec les dynasties rivales.

Les Banù Zïri sont maintenant policés et même jaloux de leur raffinement. Ibn Charaf et Ibn Rashïq leurs porte-parole pensent que l'art auquel ils ont accédé doit être cultivé dans le jardin des princes et satisfaire aux goûts d'une nombreuse élite.

Cette élite qui s'était détachée complètement du peuple des villes et des campagnes et de sa sève nourricière, considérait à tort qu'elle était le « dessus » alors que le reste de la population ne devait former — d'après sa conception des choses — que le « dessous ». Cette élite ne pensait qu'à jouir intensément d'une vie jugée éphémère à l'ombre du Palais. Improductive, grande cosommatrice d'objets de luxe, croqueuse de pierres précieuses, inutile, ennuyeuse et ennuyée. On est stupéfait en parcourant les annales de constater que le prince al-Mu'izz ne trouvait pas mieux que d'organiser des concours pour

récompenser le poète qui lui décrirait avec talent, la forme, la couleur et le goût des bananes ; ou la vertu des poils de la jambe de sa bien-aimée.

A l'opposé de cette indigence, on chercherait en vain un mouvement de rénovation populaire ou aristocratique, une sève nouvelle, un élan régénérateur. L'élite dans son amère « dolce vita » ne fut guère menacée par une opposition clairvoyante et constructive. On critiquait certes le prince, ses courtisans, ses femmes, ses dépenses somptuaires. Mais cette critique était timorée et stérile. Certains *fuqahas* caressaient l'espoir de s'émanciper de la tutelle ziride, mais ils tenaient avant tout à leur tranquillité.

Une vie calme, exempte d'aventures : tel était en fait leur idéal bien qu'en apparence, ils fustigeaient le luxe et la dépravation des mœurs. Ils tenaient tellement à leur confort que lorsque l'un des leurs, Ibn Mas'ud fut arrêté par al-Mu'izz qui le soupçonnait d'anticonformisme, il ne trouva - le malheureux - personne pour prendre sa défense. Tous les *fuqahas* qui lui manifestaient avant l'arrestation leur sympathie et leur soutien le désavouèrent et s'acharnèrent à l'injurier de peur d'être compromis. Comment faire confiance d'ailleurs à des *fuqahas taruffes* dont certains pleuraient le jour à chaudes larmes dans les mosquées, par charité et amour pour la veuve et l'orphelin ou affichaient les signes d'une piété exemplaire, et qui la nuit venue se saoulaient comme des brutes en compagnie de leurs mignons. Lorsqu'Ibn Rashïq reprocha à 'Atïq Tamïni sa conduite scandaleuse, ce dernier se contenta de répondre « j'honore Dieu dans Sa Maison. Mais dans la mienne, je fais ce qui me plaît ». Ibn an-Nahwî, homme réellement pieux et sincère, et animé du désir de réformer la société - précurseur en somme d'Ibn Tûmart - mais oiseau rare à cette époque - exprimait son impuissance en disant : « je me trouve au milieu de gens dont les uns ont de la religion mais manquent d'éducation, et dont les autres ont de l'éducation mais manquent de religion ». Les valeurs spirituelles de la civilisation Kairouanaise sont bien en déclin. Les *ribâts,*

institutions vigoureuses à l'époque aghlabide, se dépeuplent ou se transforment. De couvents-forteresses, ils deviement centres d'exploitations agricoles ou dépôts de marchandises, répudiant ainsi leurs fonctions militaires et religieuses.

Enfin, pour mesurer l'ampleur de cette régression morale, évoquons l'aventure de ce Yahia El Godali, qui demanda au célèbre Abu 'Imràn al-Fàsï des missionnaires pour islamiser les tribus du Sahara Occidental, mais ne trouva dans tout Kairouan aucun volontaire désireux d'apprendre le Coran aux tribus sanhajiennes. Les historiens insistent à tort sur l'éclat de la civilation Kairouanaise avant l'invasion hilalienne. Idris écrit : Sous l'égide d'une dynastie berbère... l'Ifrïqiya malikite... pensait entrer dans une ère de prospérité et de grandeur... Hélas le triomphe du sunnisme et d'al-Mu'izz Ibn Bâdïs devait être bien éphémère.

L'histoire offre peu d'exemples illustrant mieux l'adage : la roche tarpéienne est près du Capitole. J. Marçais lui aussi pense que la civilisation Kairouanaise a été assassinée par l'invasion hilalienne. Mais ne se trahit-il pas lorsqu'il écrit : « Comme on prend le moulage du masque d'un défunt avant que la décomposition ait rendu ses traits méconnaissables, essayons de fixer l'effigie de ce monde qui va disparaître ». Il s'agit bien de mort naturelle et non point de meurtre.

Aussi aux approches de l'an 1050, la civilisation Kairouanaise se trouve-t-elle en pleine transformation. Tandis que l'Etat perd ses moyens d'action, que l'élite s'enfonce dans la débauche, l'influence politique réelle tend à se partager entre les Hammàdites, les seigneurs de Tripoli et autres chefs locaux obscurs, tandis que disparaît chez les *fuqahas* la piété et l'ardeur missionnaire. Un événement allait précipiter brusquement cette évolution naturelle : l'invasion hilalienne.

III

Les invasions

1. L'invasion hilalienne

« Je vous donne le Maghreb et le royaume d'al-Mu'izz Ibn Bâdis as-Sanhâji, l'esclave révolté. Ainsi, vous ne serez plus dans le besoin ». Ainsi parlait al-Yàzuri. L'astucieux vizir lançait sur l'Ifrîqiya les tribus hilaliennes et donnait à leurs chefs l'investiture anticipée d'un pays qu'il livrait à leur miséricorde. D'une pierre, il faisait deux coups : il débarrassait la Haute Egypte d'une horde de tribus indisciplinées et punissait un vassal félon.

Poussés par l'espoir du butin, les fils de Amir Ibn Sa'sa' envahirent la Cyrénaïque où pas un îlot berbère ne subsiste plus aujourd'hui. Ils trouvèrent dans le pays de Benghazi des biens réputés vacants, des pâturages gras, la Terre Promise. Ils se dépêchèrent alors d'adresser à leurs frères restés sur la rive droite du Nil une description poétique - c'était dans leurs mœurs - des marches Ifrlqiyennes et les invitèrent à les rejoindre.

Sur ces tribus faméliques, Ibn Khaldun donne des renseignements puisés dans la geste hilalienne.

Les Atbagh comprenaient deux sous-fractions : les Durayd et les Karfa. Les chefs des Durayd étaient Fahd Ibn Nahid, les frères Hasan et Badr Ibn Sarhan. L'immortelle Jâzia était leur soeur.

Les Ryàh moins puissants étaient commandés par Munis Ibn Yahia. Aux Banu Thawr appartenait Dhiyàb Ibn Ghànim, le chevalier sans peur et sans reproche immortalisé lui aussi par la geste. La version hilalienne des faits n'a évidemment aucun rapport avec les quelques renseignements que fournit l'histoire. Il semble toutefois que l'invasion ne fut pas laissée au hasard. Les sources fatimides indiquent que le général Hasan Ibn Ali Ibn Mulhim

surnommé Mâkin ad-Dawla fut chargé de conduire les Zughba et les Ryah en Ifrïqiya et d'y coordonner les opérations. L'Emir des Ryah Munis Ibn Yahia aurait été le premier chef arabe à pénétrer en Ifrïqiya Ziride. On assure qu'al-Mu'izz essaya de négocier avec lui, qu'il le reçut avec les honneurs dûs à un prince, qu'il lui accorda la main de sa fille et lui proposa l'enrôlement des Ryàh sous la bannière ziride. Ce traité d'alliance n'aboutit pas. Munis tenta de dissuader al-Mu'izz. Mais ce dernier insista tant et si bien que Munis accepta mais à contre-cœur, non sans prendre à témoin plusieurs personnalités Zirides. Une fois enrôlés, les Ryahides se conduisirent comme dans un pays conquis.

Le Ziride usa de représailles et Mu'nis se considérant délié de ses engagements attaqua l'Ifrïqiya avec acharnement, mais ne poussa pas jusqu'à Kairouan. Impatients, ses hommes lui reprochèrent sa mollesse. On assure qu'il leur demanda s'il était possible de pénétrer au centre d'un tapis sans le fouler. Ils répondirent que c'était impossible. Il le roula alors à l'envers, monta dessus et le déroula ensuite peu à peu à l'endroit avec ses pieds. Parvenu au milieu, il leur affirma que c'était ainsi qu'il fallait conquérir le pays, en l'occupant consciencieusement de toutes parts jusqu'à ce qu'il ne restât plus que Kairouan asphyxiée et prête à se rendre à la première escarmouche.

Edifiés, les Hilaliens acclamèrent Mu'nis et jurèrent par Dieu qu'il était un chef, un vrai. L'invasion commençait.

A Kairouan, al-Mu'izz, convaincu maintenant de l'imminence du danger, rassembla une armée immense évaluée par les historiographes à trente mille cavaliers et autant de fantassins. Les envahisseurs hilaliens devaient se battre à un contre vingt. On assure que lorsqu'ils virent cette masse imposante, ils furent pris de frayeur et pensèrent à la retraite. Mais le général Munis qui avait de la poigne leur rétablit le moral en leur disant tout simplement mais énergiquement : Frappez à l'œil ! La journée fut appelée ensuite : « Journée de l'œil ».

Quand aux Sanhàja, conscients de leur supériorité écrasante et ne doutant pas un seul instant de leur victoire, ils convinrent de battre en retraite. Curieuse façon d'engager un combat. Mais tout

s'explique lorsqu'on songe aux dissensions au sein de l'armée Ifrîqyenne. L'avant-garde commandée par le Prince en personne était formée de contingents noirs. Aux deux ailes les Sanhàja et au centre (peut-être) les contingents Ifrïqiyens.

En reculant, les Sanhàja voulaient assister en observateurs au massacre des noirs avec lesquels ils avaient de vieux comptes à régler puis tomber ensuite sur l'ennemi. Ils se dispersèrent donc et quand ils virent qu'il ne subsistait de la garde noire que quelques hommes couvrant, à la limite de l'endurence humaine, la retraite d'al-Mu'izz, ils se regroupèrent pour attaquer. Ce fut en vain. Le choc arabe fut puissant et mortel. Les Hilaliens dans une charge irrésistible bousculèrent les Sanhàja qui ne trouvèrent le salut que dans la fuite. Telle fut la bataille de Haydarân d'avril 1052.

Pendant ce temps, à Kairouan, on scrutait l'horizon. On demandait dans l'anxiété des nouvelles de l'armée du Prince. Mais lorsque ce dernier arriva accablé et éperdu dans un triste équipage, une peur panique s'empara de la ville. Ce fut un sauve-qui-peut. Mais al-Mu'izz exhorta les Kairouanais à garder leur sang froid et à mettre la ville en état de défense. Il fit évacuer Sabra, installa ses habitants dans l'enceinte de sa sœur rivale.

Quelques années plus tard, les éclaireurs hilaliens firent leur apparition et les Kairouanais de constater avec amertume qu'ils étaient pris dans une nasse. Tozeur, Gafsa et Sousse étaient déjà soumises ou avaient — ce qui revient au même — répudié l'autorité ziride, il ne restait plus à la « reine » d'Ifrïqiya que de suivre l'exemple de ses cadettes ou d'accepter les rigueurs du siège. Tant que le Prince était là, veillant avec vigilance à la défense de la ville, la population résista, espérant que les Hilaliens fatigués par une longue attente, ou attirés par une autre proie, décamperaient.

Mais les Hilaliens ne décrochaient pas et l'ardeur d'al-Mu'izz commençait à s'émousser. Après une année de siège, le Prince conseillait à ses sujets de fuir vers Mahdiya. Mais il se gardait bien de leur indiquer le moyen le plus sûr de parvenir à la côte. En somme le ziride, après une année de résistance, conviait les

Kairouanais à se débrouiller par eux-mêmes. Lui même donna l'exemple le 27 octobre 1057, il prenait la fuite. Les sujets apprirent à leurs dépens qu'il avait auparavant expédié sa famille et ses trésors à Mahdiya et qu'il avait franchi le barrage hilalien avec certainement l'accord et sous la protection de l'ennemi.

Al-Mu'izz, on le sait, avait donné ses filles en mariage à deux chefs hilaliens. Ses gendres l'escortèrent jusqu'à Mahdiya où. son fils Tamïm se porta à sa rencontre.

Lui parti, un grand calme enveloppa Kairouan. Pendant deux jours la population attendit dans l'angoisse et la stupeur un malheur qui tardait à venir. Puis ce fut l'assaut.

Les Hilaliens pillèrent la métropole de l'Ifrïqiya de part en part et de fond en comble. Le grand poète Ibn Rashîq versa des larmes désintéressées et composa son fameux thrène.

Pendant que Kairouan se vidait de sa substance et sombrait, l'anarchie prenait officiellement possession de l'Ifriqiya. Presque toutes les localités se donnaient à ses chefs de bande qui, en contrepartie, leur assurèrent une protection relative.

Dresser la carte des principautés « féodales » de cette époque n'est pas chose facile car nos renseignements sont fragmentaires et seul Ibn Khaldun donne quelques précisions, mais dans un texte malheureusement altéré et très difficile à rétablir. On peut néanmoins distinguer deux catégories de principautés : les principautés maritimes et les principautés de l'intérieur. Celles-ci sont les moins bien connues. L'une d'elles s'appelle Zera. C'est une forteresse non identifiée, gouvernée semble-t-il par un officier Hammàdite. Les autres sont le Kef et Laribus, qui se donnent à des aventuriers, Menzel Raqtun, dans le Zaghouan, administrée jusqu'à l'arrivée des Almohades par Hammàd al-Lakhmï et ses fils. Gafsa, seule, semble avoir joué un rôle important. Son gouverneur Muhammad Ibn ar-Rand se déclare indépendant des Zirides dès 1054, s'entend avec les envahisseurs arabes qui deviennent ses auxiliaires les plus précieux. Car en lui assurant la sécurité des habitants et la police des routes, ils lui permettent ainsi

qu'à ses descendants d'étendre son domaine depuis le Djérid jusqu'à Kairouan et Sfax.

Les principautés côtières ont une évolution plus aisée à suivre. La moins éprouvée semble être Gabès gouvernée par la dynastie Ryahide des Banî-Jâmi'. L'oasis, qu'al-Idrïssï décrit un siècle après l'invasion hilalienne, était soigneusement mise en valeur. On y cultivait des oliviers, des figuiers, des légumes, des dattiers. La ville que protégeaient des remparts était entourée de fossés. Gabès réputée pour ses huiles et ses cuirs était en relation avec le Sahara et la Méditerrannée et pourvoyait Sfax en légumes frais.

L'essor incontestable qu'elle prit grâce au dynamisme de ses Emirs arabes lui attira l'hostilité des Zirides de Mahdiya peu désireux de voir s'ériger sur le rivage des Syrtes une puissance maritime concurrente.

Sfax aussi ne semble pas avoir souffert de l'invasion hilalienne. Elle s'est déclarée indépendante et ses maîtres collaborèrent étroitement avec les envahisseurs Arabes pour la protection d'un arrière-pays couvert d'oliviers. Al-Idrïssï indique qu'elle entra en décadence après l'occupation normande.

Tunis mérite une mention à part. Doublement protégée par le Sedjoumi et la Bahia, elle était à l'abri des incursions nomades et des raids des gens de la mer. La ville peuplée depuis fort longtemps, commença à se développer vers 1016, lorsqu'à l'avènement d'al-Mu'izz les massacres de shi'ites et les représailles qui les suivirent obligèrent beaucoup de Kairouanais à fuir les troubles et à s'installer sur les hauteurs de la Kasbah. On sait que l'ardent défenseur du malikisme n'était autre que le fameux maître d'école Muhriz Ibn Khalaf, le saint patron de la ville. Tunis s'enrichit d'apports d'émigrés venus de Kairouan après l'invasion hilalienne et des villes du littoral après l'occupation normande. En 1063, les Tunisiens se rapprochèrent des Hammâdites. Ceux-ci leur envoyèrent pour les gouverner l'énergique Abd al-Haq Ibn Khurasàn. Abd al-Haq fonda une dynastie et Tunis connut alors un siècle de paix et de prospérité. Les Khurasanides avaient leur palais et leur nécropole dans les environs de l'actuelle rue Sidi Bou Khrissan. « Dans la première moitié du XIe s., Tunis était d'après le géographe Idrïssî, une ville bien peuplée et fréquentée par

les populations voisines qui venaient sans doute s'y approvisionner. Elle était ceinte de murs en pisé et contenait de nombreux jardins à l'intérieur même de son enceinte. Elle était reliée à la mer par un canal large de quarante coudées, profond de trois à quatre toises et long de quatre milles. Les navires ne pouvaient accéder à ce canal qu'un par un ; ils ne parvenaient pas jusqu'à la ville même, mais à la darse où ils opéraient leur déchargement sur de petites barques à fond plat. « Ce canal s'appelait Nahr ou fleuve. Plus tard, on l'appela *oued* (rivière) ; d'où *Halq al-Oued* l'embouchure de la rivière ou du canal, expression qui est à l'origine du nom de la Goulette ». (Arthur Pellegrin : Histoire illustrée de Tunis et de sa banlieue, Saliba, Tunis 1955).

De toutes les villes du littoral, seule Mahdiya échappait à l'ordre nouveau. Les Zirides en s'y réfugiant espéraient peut-être reprendre leur souffle, pour diriger une reconquête irrésistible. Le Calife al-Mansùr n'avait-il pas un siècle plus tôt repoussé dans ce refuge providentiel les assauts de l'*Homme à l'Ane,* vaincu les Khàrijites et reconquis ensuite la majeure partie de l'Afrique du Nord ?

2. Les derniers zirides et l'invasion normande

En 1062, al-Mu'izz meurt dans son lit à Mahdiya après un long règne de quarante sept ans. Il fut inhumé dans la nécropole ziride du *ribât* de Monastir. Son fils Tamïm qui lui succède, entreprit la lourde tâche de reconquérir son royaume.

Tamïm était né le 6 juillet 1031 à al-Mansùrya. Sa désignation comme héritier présomptif eut lieu en 1050. Trois ans plus tard, son père le nommait gouverneur de Mahdiya. Il n'avait alors que vingt trois ans.

Ce prince ambitieux était beau de corps et de visage. Il aimait les exercices physiques, mais avait aussi un penchant bizarre pour certaines drogues.

Il ne manquait pas de courage ni d'énergie et on assure qu'il était ferme dans ses décisions. Son intelligence moyenne était compensée par une culture très étendue. Tamïm était poète et les critiques n'hésitent pas à lui donner un place honorable dans leurs anthologies.

Les historiographes ajoutent qu'il utilisa ses dons poétiques comme moyen de gouvernement. Le prince, il est vrai, inaugurait une nouvelle phase de la dynastie où la politique et la diplomatie prenaient le pas sur la stratégie militaire. Retranché à Mahdiya, Tamlm organisait à l'abri des incursions une police secrète vigilante et grassement rémunérée. Il correspondait avec ses voisins et savait diviser ses ennemis, dresser les tyrans locaux les uns contre les autres.

Mais sa position était malgré tout précaire, car il était sans cesse menacé à l'Ouest par les Hammàdites et en mer par les Normands.

A la Qal'a des Banï Hammàd régnait An-Nàsir, qui avait un vieux compte à régler avec son cousin Tamïm. Une députation d'Arabes de la tribu des Athbegh, en conflit avec les Ryàh qui contrôlaient la plus grande partie du royaume ziride, lui donna l'occasion d'intervenir et d'étouffer dans son réduit le prince de Mahdiya.

An-Nàsir mobilisa les Sanhàja, s'allia aux Zanâta et prit lui même le commandement de son armée. L'alerte était chaude et Tamïm voyait déjà son cousin aux portes de Mahdiya. Mais An-Nàsir se heurta aux Ryàh à Sbiba. Dès le début de l'action, les Zanàta se débandèrent, entraînant dans leur fuite la déroute de cette armée imposante mais hétéroclite. An-Nàsir lui-même ne dut la vie sauve qu'au dévouement de son frère.

Le Hammàdite s'enfuit, talonné par les Riyàh qui firent un pas de plus vers l'ouest de l'Afrique du Nord.

Débarrassé par miracle du danger Hammàdite, Tamïm concentra tous ses efforts en vue d'arrêter la progression des Normands en Sicile. Il lança d'abord des raids qui furent de véritables succès. Enhardi par l'issue heureuse de son action, il envoya en 1063 ses deux fils Ayoub et Ali à la tête d'une expédition. Ayoub débarque à Palerme et réussit à s'emparer de tout le territoire, allant de Girgenti à Mazara. Son frère Ali s'installe à Girgenti, mais pour peu de temps car les chrétiens, mesurant la gravité du danger, décidèrent une action commune. Une confédération, dont les préparatifs durèrent quatre ans, se forma autour des Pisans et des Génois.

Le Pape Victor III lui donnait sa bénédiction.

Les Zirides abandonnèrent la Sicile et se réfugièrent à Mahdiya. La flotte chrétienne forte d'au moins trois cents navires se concentra à Pantellaria en mars 1088. Les Musulmans de l'île auraient adressé à Tamîm un message par pigeon le renseignant. sur les effectifs ennemis. Mais Tamïm était absent. Il se préparait à reconquérir Sfax et Gabès.

A Mahdiya, un désaccord entre le ministre et l'Amiral paralysa toute action défensive. Le 6 août 1088, les chrétiens forcèrent l'entrée du port de Mahdiya, pillèrent la ville et ses faubourgs, et y mirent le feu sans rencontrer d'opposition sérieuse. Seules les fortifications du Palais du Mahdi où Tamîm s'était réfugié résistèrent aux assauts de l'ennemi. Mais le Prince finit par demander la paix et accepter les conditions draconiennes des chrétiens. Il dut verser une somme énorme évaluée à 100.000 dinars.

Les Chrétiens se rembarquèrent, chargés de butin et de captifs. Leur triomphe eut un retentissement considérable dans toute la chrétienté.

Voila le bilan décevant d'un règne qui s'annonçait glorieux.

Les successeurs de Tamîm, Yahia (1108-1116), Ali (1116-1121) et al-Hasan (1121-1148) ne vécurent que pour assister impuissants à l'anéantissement de leur royaume.

A la mort de Tamîm, c'est déjà le début de la fin. Georges d'Antioche, ministre de Tamîm, sentant le vent tourner, trahit son maître et offre ses services à Roger II de Sicile, qui lui envoya un vaisseau le chercher à la barbe des Zirides. Le ministre et ses parents se déguisèrent en marins et tandis que les musulmans étaient rassemblés dans la grande Mosquée pour la prière du vendredi, ils prirent le large. Arrivé en Sicile, Georges fut nommé Emir des Emirs. Le Normand ne pouvait trouver d'auxiliaire plus précieux que l'ancien ministre de Tamïm.

Dès 1135, les Normands qui connaissaient maintenant les secrets des Zirides occupaient Djerba, décimaient et rançonnaient la population.

A partir de 1143, les expéditions vont se succéder à un rythme rapide. Toutes les villes de la côte vont tomber les unes après les autres.

A la fin de Juin 1148, la flotte sicilienne commandée par Georges d'Antioche cinglait vers Mahdiya. Arrivée à Pantallaria, elle s'empara d'un bâtiment ziride. Georges d'Antioche interrogea l'équipage prisonnier, lui arracha des aveux et lorsqu'il sut qu'aucun pigeon n'avait été dépêché, il obligea le préposé aux transmissions de rédiger de sa main un message disant qu'en arrivant à Pantallaria il sut que la flotte chrétienne avait apareillé pour Constantinople. Cette fausse nouvelle rejouit le Ziride al-Hasan qui remercia Dieu le Miséricordieux.

Mais l'effet de surprise escompté par Georges fut manqué, car un vent violent se leva et interdit l'usage des voiles. L'escadre n'arriva pas à l'aube alors que tout le monde dormait, mais en plein jour et elle se fit repérer, surtout pour al-Hasan qui n'avait peut-être pas les moyens de se mesurer à elle. Le Prince consulta avant de prendre de décisions les juristes et les notables. Ces derniers, estimant la ville assez forte pour résister, déclarèrent qu'il fallait combattre. Mais le dernier Ziride n'avait pas l'étoffe de ses aïeux. Il s'enfuit. Les Normands s'emparèrent de la place sans coup férir. Georges d'Antioche trouva le palais de ses anciens maîtres intact, garni encore de meubles, de vaisselle et de concubines.

Et tandis que le dernier des Zirides se réfugiait chez le seigneur de Carthage, puis chez le prince hammàdite de Bougie, les Normands achevaient la conquête du littoral. Après Mahdiya ce fut le tour de Sousse et de Sfax.

Vers 1150, toutes les villes de la côte à l'exception de Tunis et Kelibia payaient tribut à Roger II.

D'abord tolérants et affables, les Normands ne tardèrent pas, sous le règne de Guillaume II, à jeter le masque. Ils pressurèrent la population et s'immiscèrent dans les affaires religieuses. Leur présence devint intolérable.

La première cité à secouer le joug Normand fut Sfax, suivie bientôt par toutes les autres villes du littoral.

Sfax était gouverné par 'Umar al-Furyàni contrôlé par une grosse garnison chrétienne. Le père du gouverneur Abu al-Hasan était retenu en otage en Sicile. Le vieillard, avant de partir, avait ordonné à son fils de se révolter à la première occasion sans se soucier des représailles. 'Umar fit creuser sous la grande Mosquée une cave où chaque nuit, les Sfaxiens descendaient pour fabriquer des armes. Quand arriva la nuit du 1er janvier 1157, les musulmans firent semblant de participer à la fête des chrétiens. Ils se mêlèrent aux hommes de la garnison et les massacrèrent tous. Guillaume envoya un ultimatum à 'Umar qui le refusa. Le Normand fit pendre alors le vieillard dont le sacrifice ne fut pas vain car toute l'Ifrîqiya littorale se révoltait contre l'oppression Normande.

Quatre années avant l'intervention des Almohades pour libérer Ifrïqiya et reprendre Sousse en 1160, les populations de la côte, desarmées, brimées, étroitement surveillées, se révoltaient contre l'ennemi chrétien. Cette résistance prend avec le recul des proportions considérables. D'abord les Ifrïqyens à Sfax, à Djerba, aux Kerkennah, à Tripoli, démunis de tout, surent compter sur eux-mêmes et n'attendirent pas - comme ce fut le cas en Andalousie - que l'armée vînt camper aux portes de leurs cités pour engager la lutte. On sait dans quelles conditions les Sfaxiens creusèrent sous l'impluvium de leur mosquée des galeries pour y fabriquer des armes de fortune, recensèrent avec des fèves et à la barbe des occupants, les volontaires de la mort, se mêlèrent aux chrétiens la nuit du 31 décembre 1156 au 1er janvier 1157, pour les massacrer tous... bien avant les Vêpres Siciliennes ! On sait aussi comment les Tripolitains pressés par les Normands de maudire publiquement les Almohades levèrent en 1154 des barricades mobiles, y attirèrent les cavaliers de la garnison et les exterminèrent. Cette résistance héroïque accéléra la conquête Almohade et permit à 'Abd al-Mu'min d'apprécier les qualités d'endurance de cette population Ifrïqiyenne, si durement éprouvée par les raids et surtout par l'occupation normande. Enfin,

loin d'apparaître comme un crépuscule, ce milieu du XIIe s. s'annonce comme une aurore éclatante. C'est un moment privilégié de l'histoire du Maghreb où Ifrîqiyens, Hilaliens et Almohades unis dans la volonté de libération conjuguèrent leurs efforts pour reprendre Mahdiya. Ce n'est pas sans raison que plusieurs historiens musulmans avaient exalté cette année 555 de l'hégire (sanat al-*Akhmâs)* et l'avaient considérée comme l'une des dates les plus importantes du Maghreb.

C'est en 555 en effet que ce grand pays réalisa pour la première fois de son histoire son unité sous l'égide d'un des plus prestigieux de ses fils.

Conclusion

Voilà esquissée à grands traits, l'évolution de l'Ifriqiya à l'époque ziride, c'est-à-dire de 972 (départ du Calife Fatimide pour le Caire et début des Zirides) à 1160 (conquête Almohade et fin des Zirides).

De la trame événémentielle, les premiers historiens occidentaux ont retenu deux dates : 972 et 1052.

En 972, l'Ifriqiya se libère de la tutelle de l'Orient, mais l'invasion hilalienne de 1052 brise cette velléité d'émancipation et plonge le pays dans l'anarchie.

Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, le résultat est le même : la ruine et l'anarchie. Ce résultat lamentable est dû semble-t-il à « l'incapacité congénitale » des Berbères, sinon au « fléau arabe ». « C'est en effet leur aspect destructeur qu'il convient avant tout de mettre en lumière, parce qu'il est bien le trait le plus saillant et le plus véridique de leur caractère et de leur activité » R. Brunschvig.

Mais les Berbères ne valaient guère mieux, puisqu'ils avaient été incapables de résister aux hilaliens et de redresser la situation. Le sultan

Almohade 'Abd al-Mu'min ne se laissa guère intimider par ces arabes et sut organiser avec leur concours un grand Empire.

Mais le cas de Abd al-Mu'min serait d'après Bousquet, un cas troublant. « En effet, en 1152, près de Sétif... Abd al-Mu'min remporta une grande victoire sur les arabes. Il tenta d'utiliser les vaincus de la veille et, par des déportations en masse, les sultans Almohades feront pénétrer les arabes jusqu'au Maroc. Ce jour là, le Chef du plus grand des empires Berbères trahit la cause de sa race en transigeant avec les Arabes ».

Abd al-Mu'min aurait donc commis une très grande faute politique et l'union arabo-berbère serait donc à proscrire.

Avec Ch. A Julien et R. Idris, une évolution dans l'interprétation des faits se dessine. Le mythe de « l'incapacité congénitale » des berbères est abandonné, mais « le fléau arabe » reste intact. « L'invasion Malienne fut la ruée d'un peuple nomade destructeur qui mit fin sans la remplacer par quoi que ce fut à une tentative d'organisation berbère, dont rien ne prouve qu'elle n'eût pu normalement se développer et aboutir » Ch. A. Julien.

Pour R. Idris, « la civilisation Kairouanaise, née après la conquête d'une remarquable symbiose arabo-berbère, fondée par les Aghlabides, maintenue et portée à son apogée par les Fatimides puis leurs lieutenants sanhajiens, les Zirides de Kairouan, a été frappée à mort par les nomades hilaliens ».

Enfin, le mythe de la « catastrophe hilalienne » est lui aussi combattu par Y. Lacoste et J. Poncet.

Y. Lacoste, dans son « Ibn Khaldun » dénonce le simplisme erroné de E. E Gautier et pense que l'œuvre d'Ibn Khaldun avait été falsifiée et servit ainsi à la confection d'une théorie colonialiste de l'histoire du Maghreb. « II serait absurde, ajoute Y. Lacoste, de développer la thèse inverse selon laquelle les nomades n'auraient effectué aucune destruction, n'auraient été que des gages d'ordre et de paix ».

L'invasion hilalienne n'est pas la seule et unique cause de la ruine de l'Ifrïqiya. Elle accéléra cependant un processus naturel, évoqué plus haut. Elle marque incontestablement un tournant, puisqu'elle transforma et régénéra le Maghreb, propagea l'arabe dans les zones rurales et accéléra l'unité linguistique. Elle institua des rapports très souvent pacifiques et fructueux entre la ville et la campagne, dota le pays d'une armature militaire efficace et empêcha la chrétienté médiévale de prendre pied en Afrique du Nord.

Mais les Hilaliens n'avaient pas le prestige des conquérants du VIIe s. Ils n'apportaient pas avec eux une idéologie susceptible de séduire les masses. L'intelligentsia Kairouanaise laissa échapper l'occasion de les « convertir ». Les *fuqahas* au lieu de collaborer avec ces nomades, au lieu d'en faire les défenseurs d'un malikisme rajeuni, préférèrent prendre la fuite et laisser leurs « ouailles » se débrouiller toutes seules. Rien n'évoque en Ifrïqiya l'alliance Eglise-Francs, ou Almoravides-Lemtuna, ou plus récemment encore Wahabites-Saoudiens.

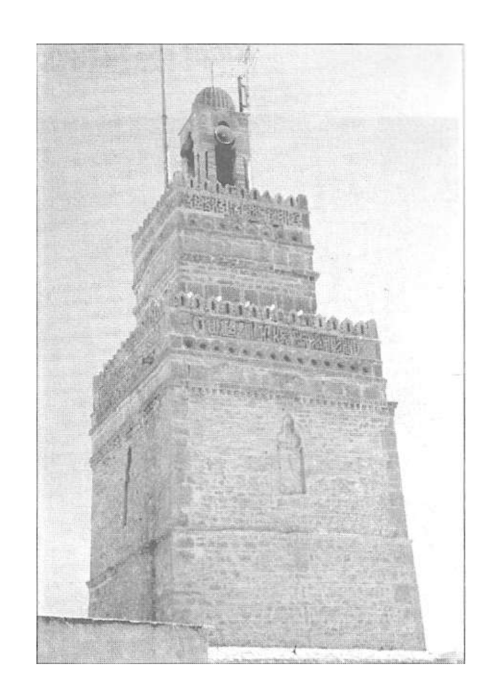
Si donc l'invasion hilalienne n'explique que partiellement les causes de la crise maghrébine à la fin du Moyen-âge, ne faudrait-il pas chercher ailleurs l'origine de la crise ? Nous pensons à l'occupation de la Sicile par les Normands. Car depuis l'installation des chrétiens dans cette île, le Maghreb perdit le contrôle de la Méditerranée et vécut constamment sur la défensive.

« Ainsi, au point de jonction des trois mondes méditerranéens, le latin, le byzantin et l'arabe, se marque la première progression de la chrétienté occidentale et se fonde un nouvel Etat... car la Sicile, carrefour de langues, de religions, de civilisations, est aussi escale sur les grands itinéraires maritimes, un pays d'or et de grand commerce. De ce point de vue, l'occupation de l'île par les chrétiens et son intégration dans une monarchie solide, sont un événement de très grande importance pour l'Occident tout entier » (E. Perroy. Le Moyen-âge. P.U.E 1961).

Aussi l'occupation de la Sicile par les Normands est-elle à rapprocher de son occupation par les Romains, avec cette seule différence que la conquête romaine ne suivit que de peu cette importante acquisition, parce que les Berbères (O comble de l'aveuglement politique !) se coalisèrent avec Rome pour assassiner Carthage. Tandis que depuis 1052, les Arabes, indissolublement liés aux berbères, défendirent avec acharnement cette terre d'Islam contre plusieurs tentatives d'occupation chrétienne.

Pour la commodité de la consultation, les documents qui accompagnent la partie de l'ouvrage consacrée à l'époque Ziride - certainement l'une des plus brillantes - ont été regroupés dans les pages qui suivent :

Minaret de la Mosquée de Sfax

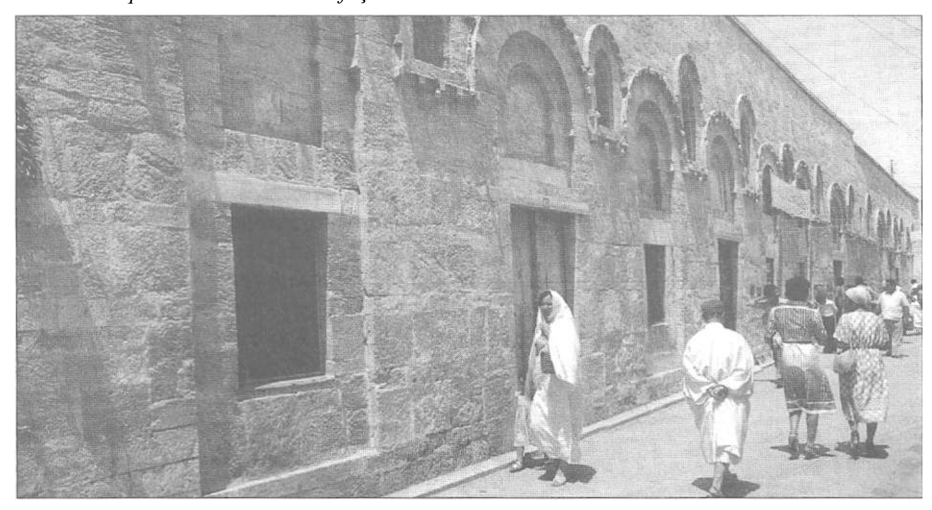


Le minaret de la Mosquée de Sfax est l'un des rares organes de la Mosquée aghlabide qui a survécu aux travaux de l'époque ziride. Sa silhouette est identique au minaret de Kairouan puisqu 'on trouve les trois tours superposées. Chaque tour se termine par un parapet crénelé. Les Zirides ont refait la décoration des parties hautes de chaque tour, sur un modèle qui trouverait son pendant en Egypte fatimide. Le décor se compose de plusieurs registres où l'on trouve les oves, les pirouettes, les cercles concentriques, les frises en dents d'engrenage, la calligraphie coufique et des merlons en forme de palmette. La richesse de ce décor a largement contribué à alléger la masse de la construction.

Façade orientale de la Mosquée de Sfax (x - xi s.)

La mosquée aghlabide de Sfax a été entièrement refaite à l'époque ziride, sous le règne d'al-Mansùr en 381 / 991. Un siècle plus tard, Hammu ibn Malil, l'émir de la principauté locale de Sfax, entreprend de nouvelles restaurations. Ces deux campagnes sont commémorées par des inscriptions.

Le monument ziride n 'occupe que la moitié du sanctuaire aghlabide. Il semble que le rétrécissement de l'espace cultuel est dû à la désaffection de la population, en grande majorité sunnite, qui refusa de prier dans un sanctuaire shiite. La mosquée du Xe et du xf s., quoique plus petite que celle du IX^{e}s., développe un décor exubérant que l'on voit sur la façade orientale et sur les trois tours du minaret.



Ribat as-Sayida de Monastir V / XIe s.



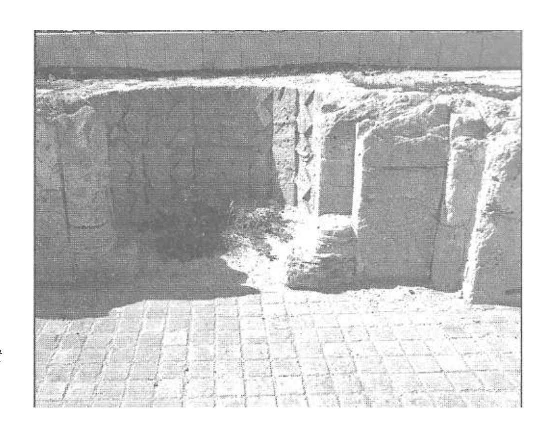
La ville de Monastir a pris sous les Zirides une importance considérable. Le voyageur al-Idirïssi (xii s.) rapporte que les habitants de Mahdiya y enterraient leurs morts du fait de son caractère sacré. Ils transpotaient, dit-il, leurs morts sur des barques. Aujourd'hui encore on peut apercevoir dans une superficie extrêmement réduite (4 ha) plusieurs vestiges et monuments religieux notamment le grand ribât, le ribat Duwayd, la Grande Mosquée, la Mosquée al-Mâziri, la Mosquée al-Tawba etc... Le ribât as-Sayida constitue un des monuments de cette aire sacrée. Edifié vers l'an mil, il a été dédié à la mémoire d'une proche parente d'al-Mu'izz ibn Bâdîs, vraisemblablement sa tante.

Le monument a été érigé sur les vestiges d'une structure islamique plus ancienne qu 'on devine à travers les vestiges d'un oratoire. Il comporte plusieurs citernes, des cellules et une mosquée de petites dimensions, orné d'un mihrâb cannelé largement inspiré de la niche de la Grande Mosquée voisine. Le plan de l'ensemble diffère des monuments similaires de l'époque précédente. Il se distingue notamment par des tours plus élaborées dont chacune reproduit le schéma des ribâts du IXE s.

Oratoires de Monastir

À Monastir, dans une superficie limitée, on trouve plusieurs oratoires dont quelques-uns remontent à l'époque ziride.

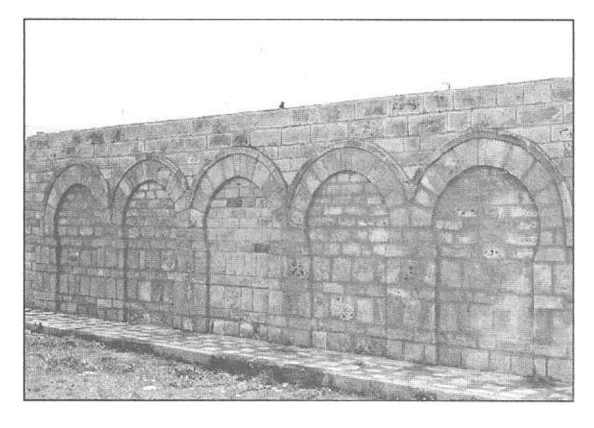
a) ***La Mosquée al-Ansir,*** *située à 3,70 m à 1'Est de la Grande mosquée, a été bombardée lors de la seconde guerre mondiale. Le monument est assez étroit (moins de 10 m de côté), ses murs ont une hauteur qui ne dépasse pas 1,50 m. Il se compose de trois nefs et trois travées. Le mihrâb, doté de cannelures, est orné par des carrés posés sur la pointe. Il y a là une combinaison de l'art kairouanais et de l'art sahélien.*



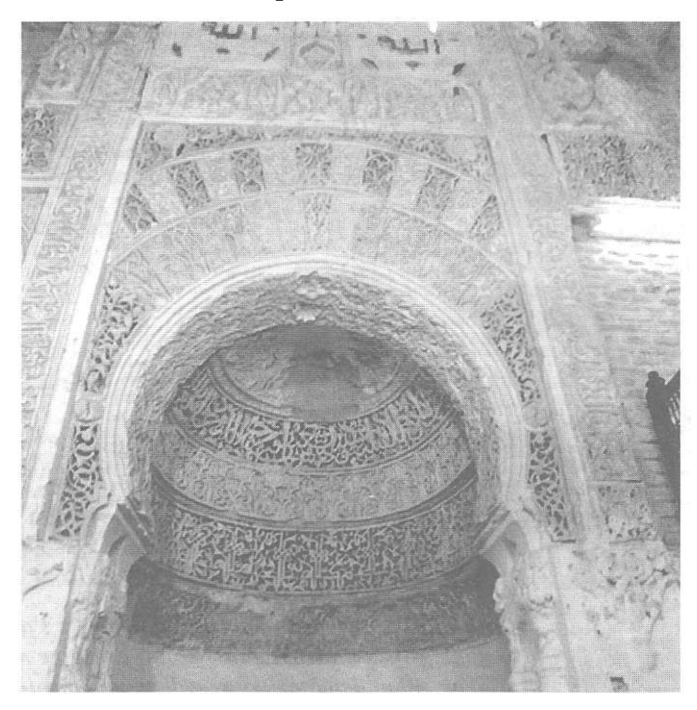


b) ***La Mosquée as-Sayida,*** *édifiée vers l'an mil, intégrée à un ribât qui faisait à l'origine plus que 40 m de côté et qui se distingue par la forme de ses tours d'angle (chaque tour reprend le plan d'un ribât cighlabide). L'oratoire, de trois nefs et trois travées, fait 9,50 m sur 6,83 m. Il est couvert pendes voûtes croisées reposant sur des piliers construits. Le mihrâb de cette salle est largement inspiré du modèle de la grande Mosquée de Mahdiya ; on y trouve une niche cannelée surmontée d'une coquille rayonnante.*

c) ***Masjid al Tawba***
Monument situé dans l'aire sacrée de Monastir de 9,30 m sur 6,30 m. Il reprend le modèle classique : salle de prière couverte de voûtes croisées soutenues par des piliers, un mihrâb décoré par des cannelures et des coquilles. Cet oratoire se distingue par sa façade orientale rehaussée de grandes niches aveugles et plates.



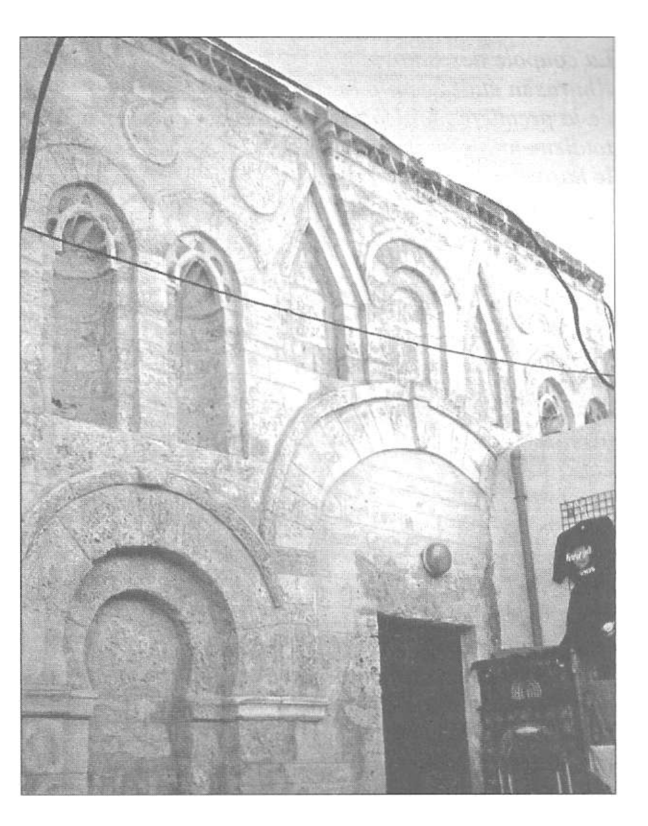
Mosquée de Tozeur



La Mosquée de Tozeur est un joyau de l'art médiéval Ifrîqiyen qui s'inscrit dans un contexte politique particulier. Une inscription du mihrâb nous donne la date de 590 H. /1193. A cette époque le Djérid tunisien fût le théâtre de plusieurs affrontements entre les Almohades, d'un côté et les Banu Ghâniya, vassaux des Almoravides de l'autre. Il est donc fort possible que l'une des deux parties ait édifié le mihrâb en s'inspirant très largement du modèle marocain. En effet le mihrâb de Tozeur est à maints égards comparable aux niches marocaines : mihrâb inscrit dans un encadrement rectangulaire en stuc sculpté, une niche surmontée de fenêtres géminées, une décoration qui réserve une place de choix aux thèmes épigraphiques et végétaux, une inscription cursive, alors que l'Ifriqiya n 'en connaissait que le coufique.

Cette Mosquée attire aussi l'attention par son minaret, entièrement détaché de la salle de prière et construit avec des matériaux totalement différents, ce qui amena plusieurs chercheurs à le considérer comme vestige d'un ancien mausolée antique. Un texte d'Ibn al-Chabbat, date son édification de l'an 422 /1030. Cette datation est confortée par des sondages archéologiques qui ont prouvé que le monument initial était beaucoup plus vaste, le minaret appartenant au monument originel. Le texte d'Ibn al-Chabbat précise que le constructeur était un kairouanais qui voulait ériger un monument inspiré de sa ville natale.

Oratoires de Sousse



Sidi 'Ali 'Ammar

La date de cet oratoire qui fut à l'origine une demeure privée ne nous est pas connue. Cependant sa façade décorée par des niches à fond plat et d'autres en forme de mihrâb surmonté de coquilles rayonnantes laissent penser qu 'il serait de la période ziride. Par sa décoration, ce monument est comparable aux édifices de Monastir, de Mahdiya de Sfax et de Palerme.

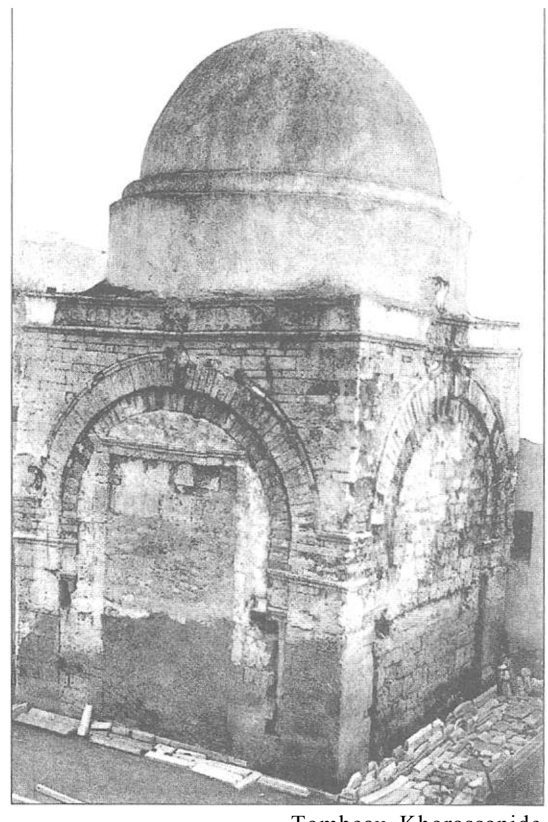
La Qubba des cafés

Ce monument dont on ignore la fonction et la date est attribuable à l'époque ziride. Il se distingue par sa façade ornée de niches et par sa coupole embellie de rainures zigzagantes.

Ce dôme assez particulier en lfriqiya est à comparer avec la coupole du mihrâb de la Grande Mosquée de Fès.

Le mausolée des Banu Khurasan à Tunis

La coupole des Banu Khurasan était jusqu 'à la fin de la première moitié du XXE s. totalement inconnue. En 1949, le hasard a conduit Z.M. Zbiss a découvrir dans le quartier de Bâb M'nara le monument à moitié enfoui et couvert d'une dense végétation. La fouille entreprise alors par Zbiss a permis de dégager totalement l'édifice et de découvrir la nécropole où furent inhumés les principaux dynastes khurasanides qui ont gouverné la ville de Tunis pendant un siècle.
Le mausolée, qui faisait partie du cimetière d'al-Silsila, l'un des plus anciens de Tunis, se compose d'une salle carrée de 5,70 m. de côté, surmonté d'une coupole hémisphérique posée sur un tambour circulaire légèrement plus large que la base de la coupole.
A l'intérieur, la zone de raccord, permettant le passage du carré au cercle, s'effectue

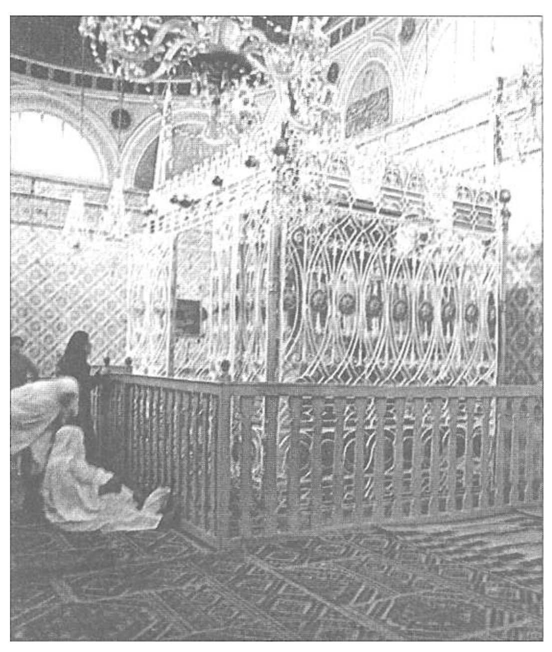


Tombeau Khorassanide

par quatre tropes d'angles en forme de coquille circonscrite de voussures et reliées entre elles par des arcatures en plein cintre. L'édifice est construit en pierre gréseuse dite « hirch » de moyen appareil, soigneusement taillée et de dimensions variables.
Une frise épigraphique de 25 cm de large orne les quatre faces de la partie supérieure des murs, juste au dessous de la zone de raccord reliant la base au dôme. Exécutée en caractères coufiques fleuris en relief elle nous apprend que le monument fut érigé par les deux fils du fondateur de la dynastie le Shaykh 'Abd al-Haqq b. 'Abd al-Azîz et probablement construit par les soins de 'Abd al-Ghanï b. MallI. Nous pouvons lire le texte suivant : « Cette coupole est parmi ce qu'a ordonné de construire le sultan al-. . . . Mansûr Abu Muhammad Abd al-Azïz wa al-Amïr Abu Tâhir Isma 'iI, tous deux, fils du Shaykh 'Abd al-Haqq b. Abd al- 'Aziz b. Khurasan en jumâda II de l'année 486/27/ 07/1093. . . . . . .cette qubba 'Abd al-Ghanï b. al-Malïlï.. . . . . Muhammad.

Sidi Muhriz

Muhriz b. Khalaf, né à Tunis vers l'an 340 /951 et mort en 413 /1022, descendrait de 'Abu Bakr as-Siddiq. Personnage célèbre pour sa piété, il est devenu le saint patron de Tunis où la mosquée qui porte son nom est considérée comme symbole de la ville de Tunis. Il a commencé par enseigner le Coran, le hadîth *et le* fiqh *dans la banlieue de Tunis avant de s'installer en ville où il acquiert la réputation de* faqïh *malikite. Son nom est souvent précédé du titre de Mu'addib (parfois d'al-'Abid). Son mausolée (zâwiya) est toujours vénéré. La légende veut que les marins se munissent d'une poignée de terre prélevée sur sa tombe pour calmer la mer déchaînée. Les juifs de Tunis le considèrent comme leur protecteur car il les a autorisés à s'installer dans un quartier de Tunis, la* Hâra, *dans son propre voisinage.*



Cage en fer forgé de fabrication récente (xixe s.) protégeant la tombe de Sidi Muhriz, lieu de dévotion populaire depuis le xie s.

Son mausolée et sa mosquée se trouvent rue Sidi Muhriz, tout près du quartier Bab Souika (le petit souk), qui tient son nom du libre commerce qui s'était développé autour de sa maison et qui bénéficiait d'une exemption totale des droits, par un privilège accordé par le souverain al Mu 'iz b. Bâdîs. Ce souverain qui régna de 406 à 454 /1016-1062, a conféré au Shaykh, par zahïr, *l'exemption des dîmes et du* kharàj *pour sa maison, ses champs et ses biens.*

Muhriz est connu pour intercéder auprès de l'Emir pour réparer des injustices ou des excès commis contre la population et notamment ses étudiants. Le souverain Bâdîs b. al-Mansur (qui régna de 386 à 406 / 996-1016) accorde aux étudiants de Muhriz le privilège d'exemption des taxes. Grand défenseur de l'orthodoxie malikite, Muhriz cautionna les persécutions contre les shiites lors de la révolte de Hammid b. Buluggin en 405/1015 contre son oncle le souverain Bâdîs b. al-Mansur. Hammâd soutenait le shiisme comme doctrine dEtat. Des sources arabes rapportent que la mort accidentelle de Bâdîs b. al-Mansur en 406 est liée à une malédiction lancée contre lui par le saint Muhriz, alors que le souverain se préparait à lancer une action punitive contre la ville de Tunis.

Le pèlerinage confère à Muhriz une aura de sainteté. Dès l'année 430 /1038, il a fait l'objet d'un recueil de manâqib, *traditions relatives à ses actes, ses jugements et ses propos. Il n 'a laissé aucun ouvrage mais de la poésie, notamment une description des ruines de Carthage rapportée par H.H. Abdul-Wahab (cf. Al-Muntakhab al-madrasi).*

Les Chrétiens dans l'Ifriqiya médiévale

*En 1928 et 1961, des inscriptions funéraires latines datées de 1007, 1017 et 1046 ont été trouvées aux environs de Kairouan. Elles confirment l'existence d'une communauté chrétienne déjà révélée par les sources arabes. L'on sait en effet, par le témoignage d'al-Raqiq, que l'émir al-fadi ibn Rawh al-muhallabï avait autorisé son affranchi Qustàs a édifier une église en l'an 792 ap. J.-C. Décision qui fut sévèrement critiquée par les docteurs musulmans de l'époque et qui fut à l'origine d'une révolte populaire. Plus tard, sous les Aghlabides, il y avait dans la cour des rois un grand nombre d'affranchis (des mawalî) dont plusieurs sont restés fidèles à leur religion et à leur langue d'origine. L'inscription publiée en 1961 par le professeur Ammar Mahjoubi *, et qui vient d'être analysée par le professeur J. M. Lasserre, date de l'an 1007. Elle prouve l'attachement de cette communauté à ses racines. Attachement que l'on voit à plusieurs niveaux :*

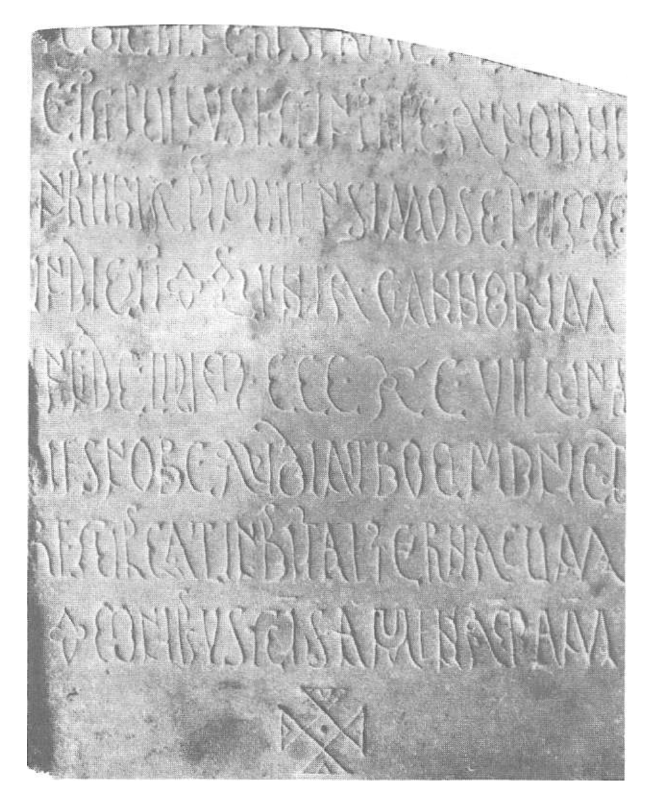
1- au niveau du formulaire qui est resté fidèle aux épitaphes chrétiennes classiques puisqu'il y a l'invocation du Seigneur et la mention du séjour dans la tombe, de la durée de vie et de l'ensevelissement ;

2- Au niveau de la datation fournie à la fois dans l'ère dionysienne et en année de l'hégire qualifiée de « année des infidèles ». La correspondance est exacte. Le jour du décès, le vendredi 28 février 1007 correspond au neuvième jour du mois de Jumada II ; et le jour de l'enterrement est le dimanche 2 mars 1007. Le texte montre aussi que les chrétiens d'Ifrïqiya n'ont pas renoncé à leurs traditions culturelles.

Ils ont conservé le vieux comput romain ainsi que l'indiction du Bas-Empire. Le latin, même s'il porte la trace d'une évolution phonétique, est comparable à celui qui est utilisé en Europe à la même époque et reste tout à fait correct au plan grammatical.

Par cette inscription les chrétiens d'Ifrïqiya ont affirmé leur appartenance religieuse et leur distance vis-à-vis de l'islam dans l'une de ses plus grandes métropoles. Ce qui prouve l'existence d'une certaine tolérance à leur égard.

** Voir page suivante la traduction du texte de l'inscription datée de 1007.*



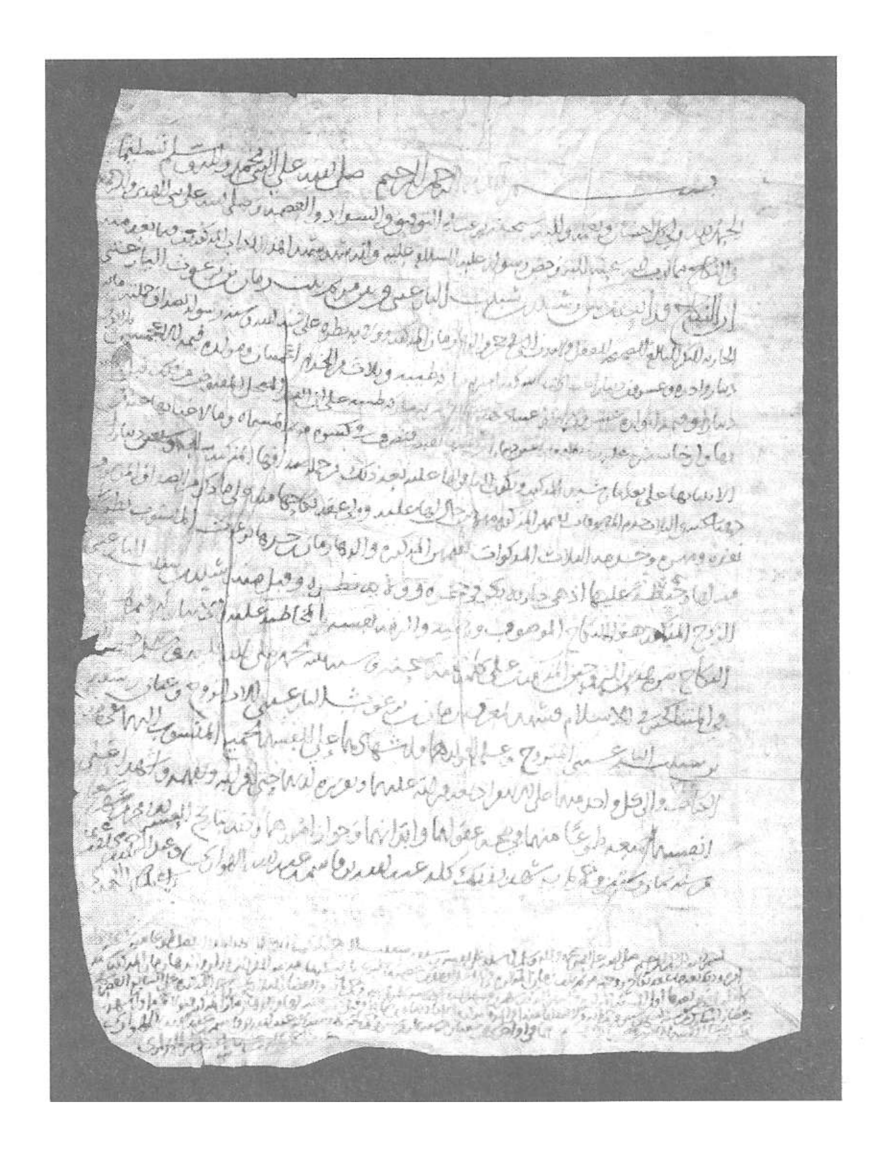
Texte de l'inscription de Kairouan datée de 1007 :

Au nom du Seigneur, dans ce tombeau repose (—) il a vécu. . . . ans et il est mort au milieu du vendredi veille des calendes de mars et il a été enterré dans la paix la mille septième année de notre Seigneur Jésus-Christ, dans la cinquième année de l'indiction ; c'est l'année 397 des infidèles, le neuvième jour après la lune. Qu'il entende la voix du seigneur et qu 'il ressuscite à la vie éternelle avec tous les saints, amen, amen, amen !



Dalle funéraire datée de 1019 ap. J.-C.
(Kairouan)

Contrat de mariage Kairouan (568 H. /1172)



Ce contrat de mariage de l'époque où l'Ifriqiya entrait dans l'obédience almohade, mentionne le nom des deux époux, donne la composition du mahr (dot) offert à la mariée : cent pièces d'or (cent dinars) et un couple de servants et leur enfant estimés à une cinquantaine d'autres pièces d'or. Le texte atteste par ailleurs la bonne santé mentale et physique des époux. Y figurent aussi les noms des deux notaires ainsi que la date (568 H. /1172).

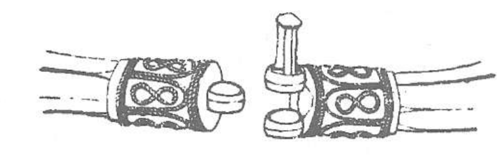
L'art de la bijouterie à l'époque Ziride

Le trésor de Tarabia - Musée du Bardo

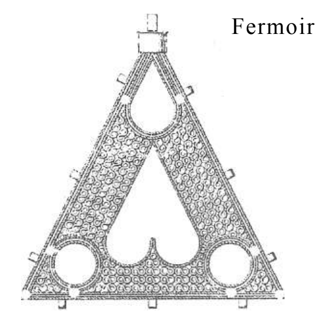
En 1930, une découverte fortuite qui eut lieu à Tarabia, à 20 km au sud ouest de la ville du Kef met au jour un trésor d'une grande valeur aritistique et historique. Ce trésor est composé de bijoux et de monnaies qui permettent de dater de Vannée 432 de l'hégire son enfouissement. On estime qu 'il a été enfoui par une personne qui avait vraisemblablement quitté Kairouan où les shiites étaient persécutés et qui se dirigeait vers la région des Kutâma restée fidèle à ce rite. Plus importante encore que les monnaies, la collection de bijoux aujourd'hui conservée au musée national du Bardo illustre l 'art de la bijouterie et du filigrane dans VIfrïqiya du xf s. L'ensemble compte 2 bracelets, 6 triangles, 3 boucles d'oreilles et des boules destinées à composer des colliers, le tout en or massif.




Boucles d'oreille



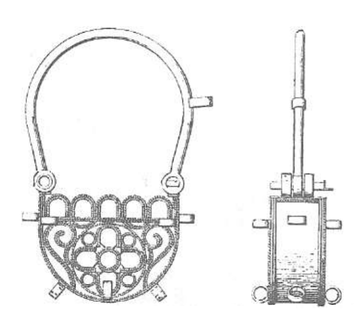
Fermoir



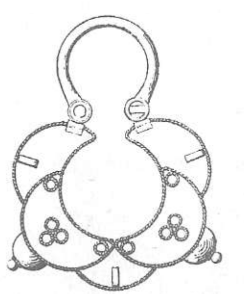
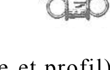
Triangle



Boule



Boucle d'oreille (face et profil)

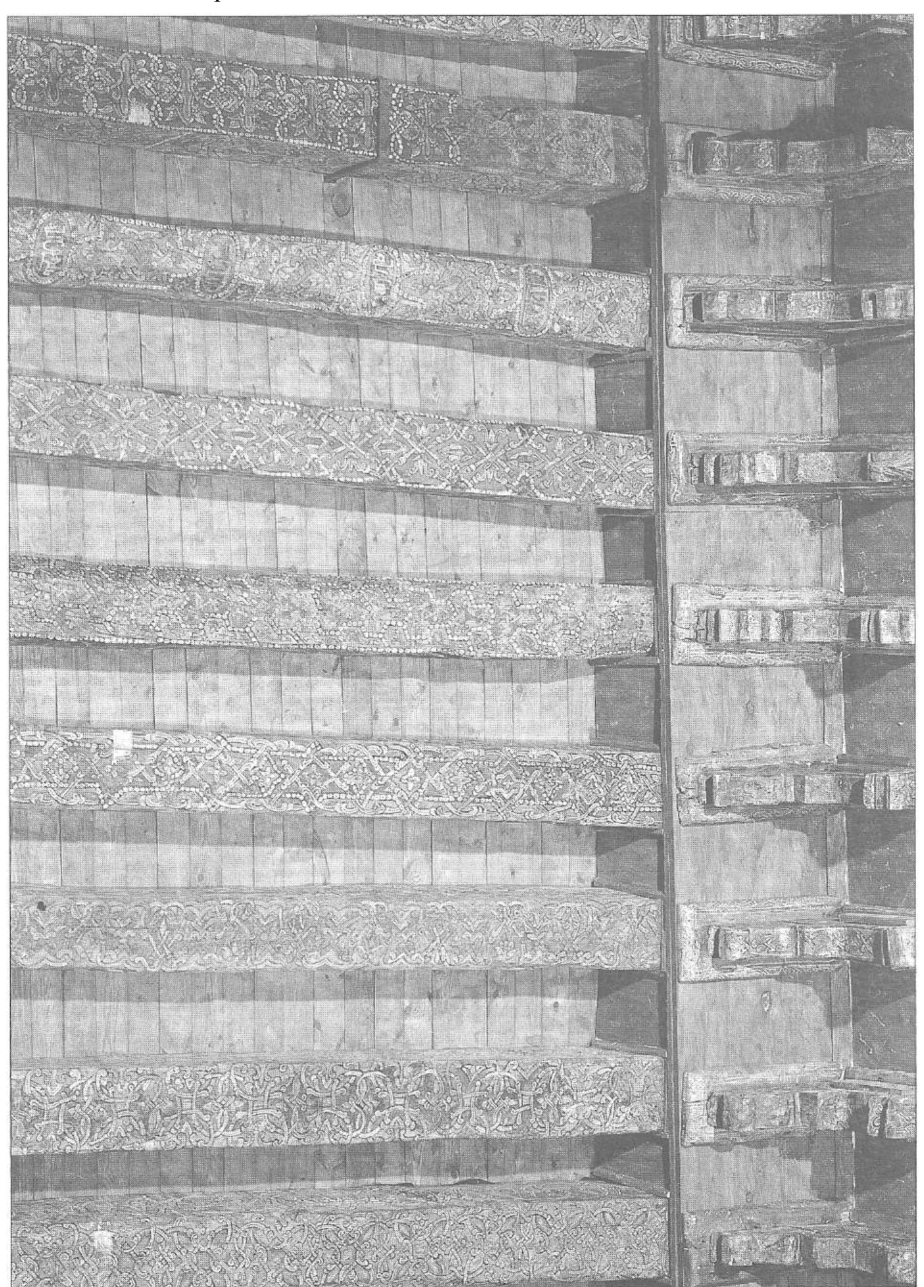



Boucle d'oreille (face et profil)

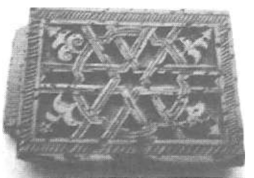
La qualité de ces dessins permet d'apprécier le haut degré atteint par la joaillerie dans l'Ifrïqiya du x[e] et xi[e] s. (Source : G. Marçais et L. Poinssot - Objets kairouannais)

Le travail artistique du bois

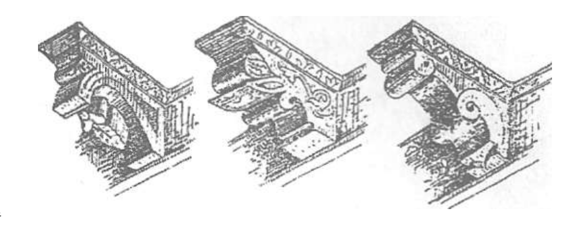
Plafond de la Mosquée de Kairouan



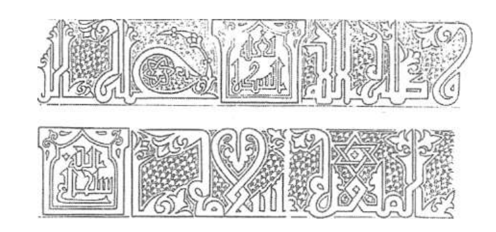
Le plafond de la Mosquée de Kairouan est un chef d'œuvre où se conjuguent les prouesses techniques et artistiques.
Sur le plan technique, les éléments qui constituent le plafond sont encastrés les uns dans les autres. Au sommet des murs court une frise à inscription, au-dessus de laquelle des consoles font saillie. Entre les consoles apparaissent les caissons d'une corniche fort rapprochés les uns des autres, comme les entraits qu 'elles supportent. Les entraits, dont les faces latérales sont décorées, portent à leur tour de minces solives sur lesquelles repose le plancher.
Sur le plan artistique on note surtout les consoles sculptées et peintes. Elles prennent plusieurs formes dont quelques-unes représentent des oiseaux, des palmes et des fleurons à volutes et folioles lancéolées. Dans ces œuvres le sculpteur et le peintre ont largement collaboré.
La maîtrise de la sculpture du bois semble donc bien acquise en Ifrîqiya médiévale.
Outre les minbars des Mosquées de Kairouan, de Tunis, de Sfax, de la Maqsûra Ziride de la Mosquée de Kairouan, des plafonds de Kairouan évoqués ici, l'on peut trouver des petits objets utilitaires tel l'encrier exposé au musée de Raqqâda et qui s'apparente de par sa sculpture aux œuvres des XI[E] XII *s.*

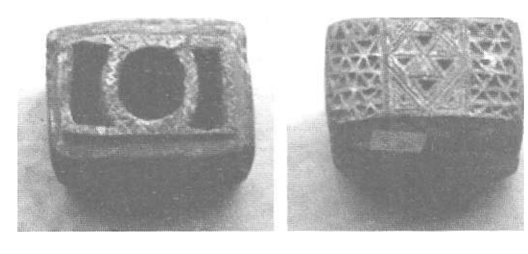
Corbeau et caisson en bois sculpté
(Grande Mosquée de Kairouan)



Différents modèles de corbeaux sculptés de la Grande Mosquée de Kairouan, XI[e] - **XII** s
(dessins de G. Marçais)

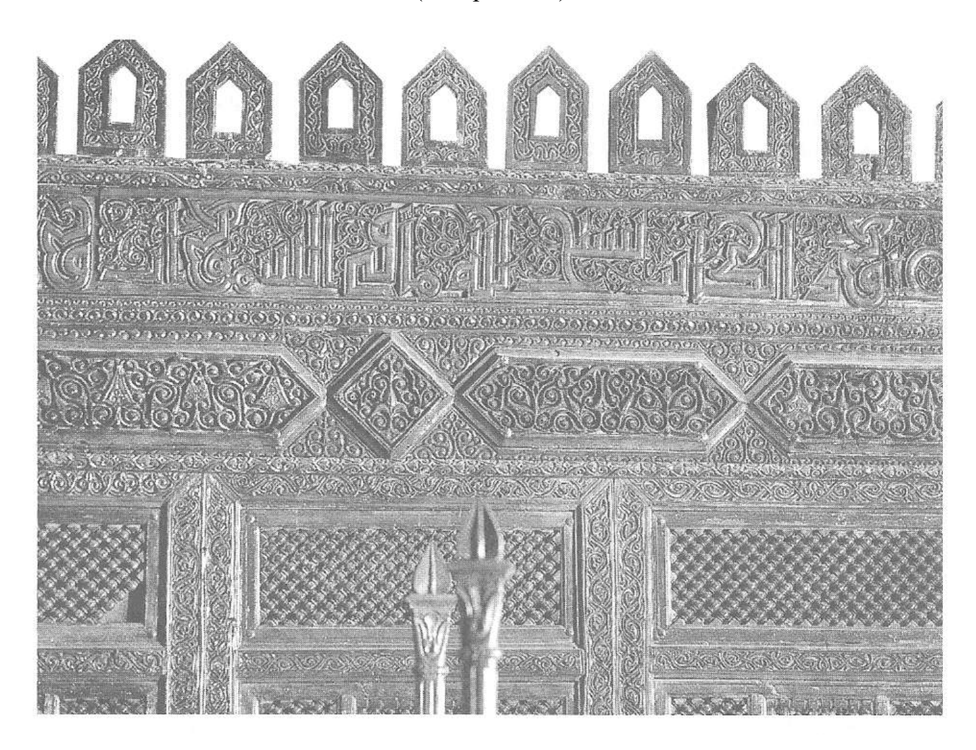


Frises en bois sculpté : calligraphies fleuries
(Mosquée de Kairouan XI[e] -XII s.)
(dessins de G. Marçais)



Encrier en bois vu du dessus et de profil

La Maqsura ziride de la Mosquée de Kairouan
(Vue partielle)



Cette maqsura ziride se trouve tout près de l'admirable minbar aghlabide du IX' s. Elle est datée par une inscription du XI ' s. Il s'agit d'une enceinte en bois sculpté où le prince s'isolait avant d'assister à la prière publique. La maqsura se distingue de la chaire par ses larges montants, ses portes, l'inscription en frise, son décor foisonnant réparti dans les cadres d'une composition claire et logique.

Lanterne d'al-Mu 'izz

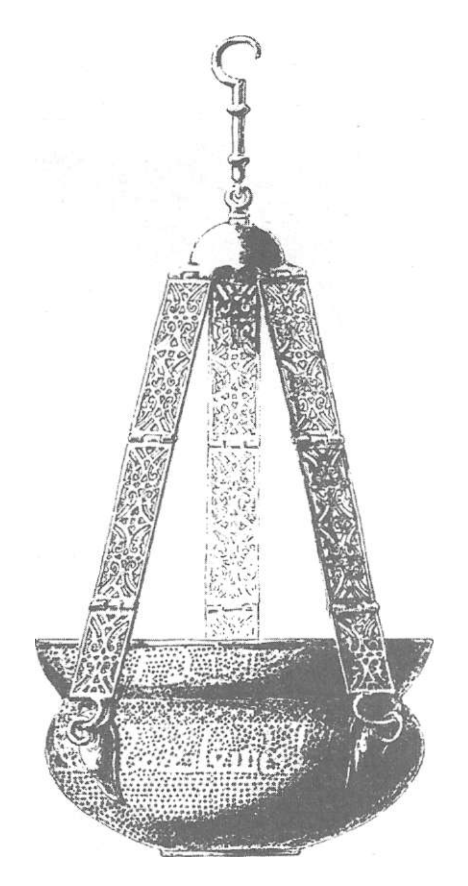
*Cette lanterne a été trouvée très endommagée et en pièces au début du **XX**[E] s. dans les magasins de la Grande Mosquée de Kairouan. G. Marçais a pu la restaurer. Une inscription donne le nom du fabricant et celui du commanditaire. Il s'agit de : l' « œuvre de Muhammad fils de 'Alï al-Qaysi al-Saffâr (dinandier) pour al-Mu 'izz ». La lanterne est composée de trois parties :*

- un crochet de suspension attaché à une coupole sans décor ;
- trois plaques oblongues ajourées servant d'attache au bassin réservoir qui constitue le troisième élément.

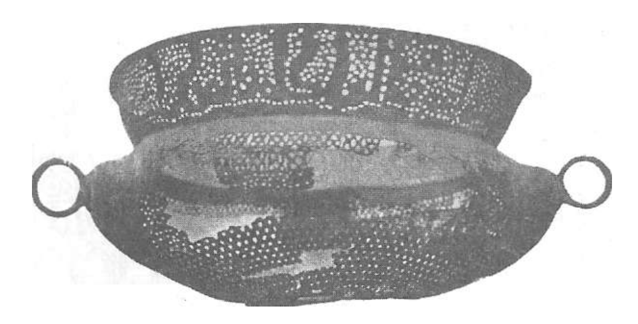
Un grand bassin percé de centaines de petits trous laisse passer la lumière. C'est dans ce bassin que l'on insère le réservoir en verre qui contient le combustible.

La hauteur totale de l'appareil est de 1,18 m.

Cet ouvrage témoigne du goût raffiné et des progrès enregistrés dans l'artisanat du métal à Kairouan et partout en Ifrïqiya médiévale. En plus de cette lanterne, la mosquée de Kairouan a conservé quelques couronnes métalliques destinées à porter des cierges.

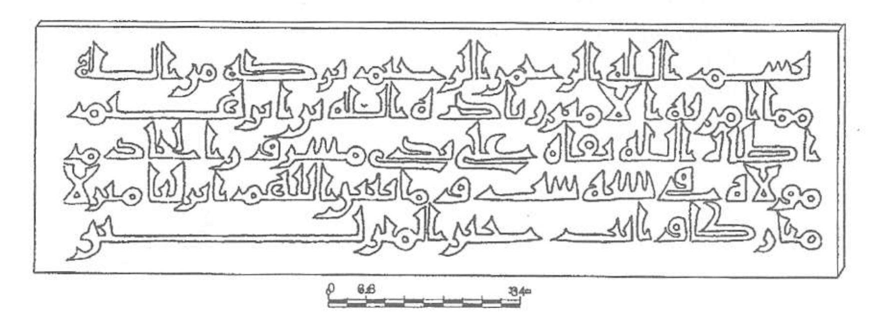


La lampe dessinée après sa restauration, aujourd'hui exposée au Musée du Bardo.



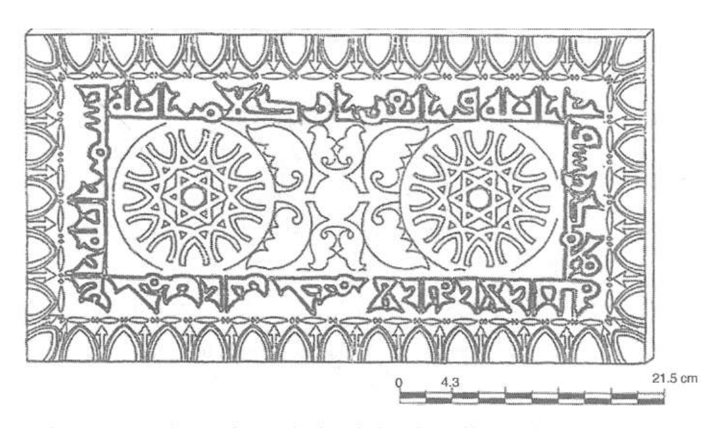
Le grand bassin avant sa restauration

Sculptures épigraphiques monumentales



a- Inscription du Grand ribāṭ à Sousse (206 / 821)

L'épigraphie arabe en Ifrîqiya a connu une évolution très sensible à travers les siècles. Au début de l'époque aghlabide, les inscriptions étaient en coufique creux, les lettres ne portent aucun décor et respectent une ligne de base assez rigide (a). Mais bientôt, sans doute au milieu du ix"s., les caractères changent, l'écriture devient en relief et porte quelques marques de décor adventices, tels les rosaces, les médaillons, les pcdmes ...etc. Les points diacritiques font leur apparition (b). A partir du Xe s. et surtout aux XI et XIIe s. les inscriptions deviennent très élaborées. Les lettres sont entées de décors. Quelques caractères prennent la forme de palmes ou d'arcs lobés. Au décor greffé et rattaché aux lettres, s'ajoute le décor indépendant (c). L'intérêt de l'épigraphie arabe est très vaste et touche des domaines variés. La paléographie permet de dater les inscriptions, les textes nous offrent très souvent des renseignements historiques de premier ordre tels : la date de l'événement, la nature de l'œuvre, son ordonnateur, son exécuteur.

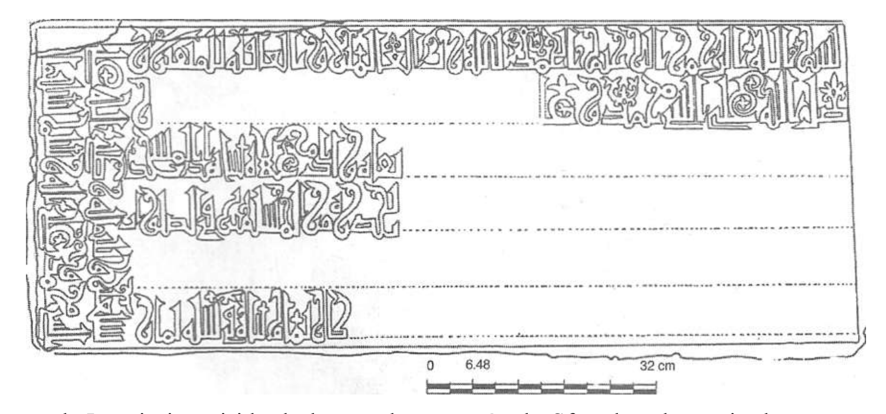


b- Plaque murale au fond de la niche du miḥrāb de la Grande Mosquée de Tunis (IIIe / IXe s.)



c- Inscription sur une porte d'enceinte de la ville de Sabra Mansuriya

Parfois les textes révèlent un fait social, politique ou religieux. Ainsi l'inscription du ribâtde Sousse datant de l'an 206/821, écrite en coufique creux, nous apprend que le monument a été construit sous le règne de Ziyâdat Allah par les soins de l'affranchi Masrûr (a). Une plaque encastrée dans le mihrâb de la mosquée Zaytuna fait écho à la controverse religieuse qui opposa les mu 'tazilites aux malikites quant à l'origine du Coran (b). D'autres inscriptions réclament avec force l'appartenance doctrinale au chiisme ou au sunnisme (c). Une autre inscription de la mosquée de Sfax datant de l'année 380 / 990 avait été délibérément effacée (d). Par cet acte, l'on perçoit une réaction sunnite contre les chiites. Le même phénomène est attesté dans deux inscriptions de la mosquée Zaytuna de Tunis.

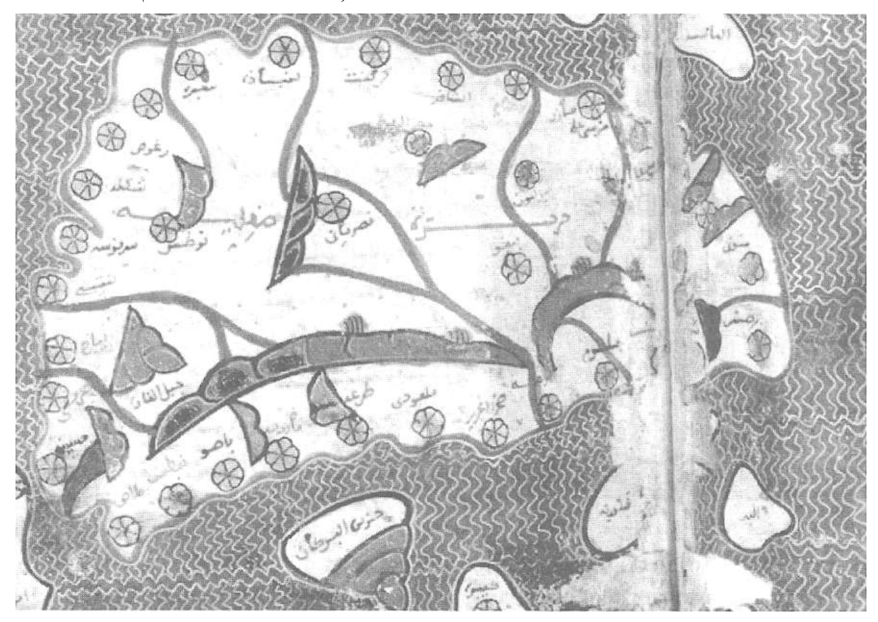


d- Inscription ziride de la grande mosquée de Sfax dont la partie du texte affirmant l'appartenance au chiisme a été délibérément effacée (378 / 989)

L'œuvre du géographe Charif Al-Idrissî

Idrissï est sans doute le plus célèbre des géographes arabes de la fin du Moyen-âge. Originaire de Ceuta au Maroc, il entra au service du roi normand Roger II (1105-1154) pour lequel il compose un ouvrage intitulé « nuzhat al-mushtâq fi ikhtirâq al-âfâq » (Le divertissement de celui qui est passionné pour la pérégrination à travers le monde). L'oeuvre se présente comme une suite des géographes grecs (Ptolémée) et arabes de l'époque classique. Toutefois Idrissï précise qu'il a vérifié ses informations auprès des voyageurs et marins expérimentés de son temps. On ne peut exclure le fait qu'il ait puisé bon nombre d'informations dans les rapports et les ouvrages qu 'il a pu sans doute consulter dans les bibliothèques de Sicile. Ce travail d'enquête a permis à Idrissï de dresser une carte du monde orientée au sud divisée en latitude selon 7 climats, eux-mêmes divisés en longitudes en dix sections. L'Ifriqiya faisait partie du climat 3 section 2 et la Sicile du Climat 4 section 2. Le texte suit les 70 départements de ce découpage cartographique et commente et complète ce que les cartes ne peuvent décrire. Cette description du monde renonce à la centralité de l'Islam en même temps qu'elle intègre le continent européen, ce qui est totalement nouveau pour les géographes arabes. En dépit de quelques faiblesses : cartes sans échelles, informations de valeur inégale, difficulté d'utilisation de la mappemonde et des cartes pour les marins, l'œuvre d'Idrïssï a fasciné les lettrés et les géographes arabes qui ont continué à le reproduire des siècles durant jusqu 'au xix's.

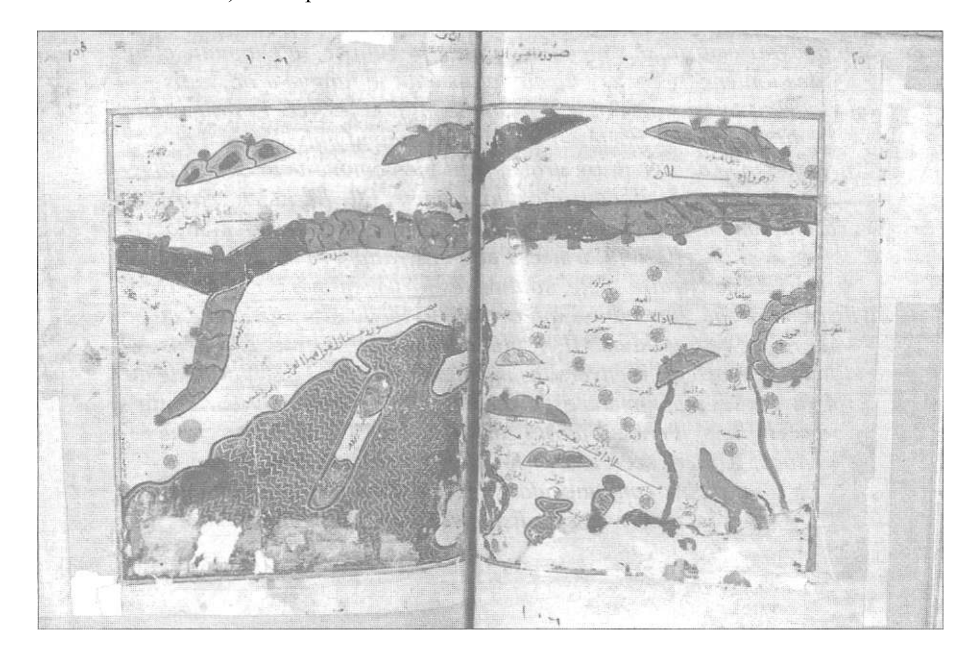
Carte de la Sicile extraite du livre d'Al-Idrïssî et vue à partir du nord. On reconnaît en bas à droite la ville de Palerme (sur la côte nord) et la ville de Mazara *(Marsa Ali Ma 'zar*) en haut de la carte.



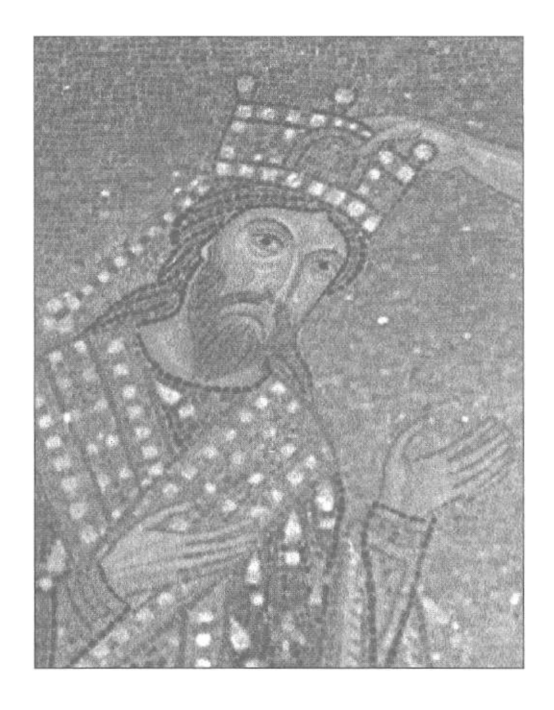
En revenant aux 70 cartes de détail contenues dans « nuzhat al-mushtâq...» et en utilisant les énormes possibilités qu 'offre l'informatique, il a été possible à l'Institut de l'Histoire des Sciences arabes et islamiques, de l'Université de Francfort, de reconstituer ce plateau-mappemonde qui montre le niveau de connaissance de la géographie de la terre atteint par les savants arabes du XIIe s.

Carte de l'Ifriqiya

On reconnaît la succession du bas vers le haut (donc du nord vers le sud) Ifrïqiya, Sfax, Djerba, le Djérid et plus à gauche (ouest) les Matmata (sous l'appellation Ksour et Manazel) et Tripoli.



Roger II de Sicile (1130-1145)



Cette mosaïque qui se trouve sur la coupole centrale de l'église de la Martorana de Palerme représente le sacre de Roger II, roi de Sicile (1130-1145). Ce fut un roi énergique qui gouvernait la Sicile depuis son palais forteresse dressé sur une colline de Palerme. Son pouvoir centralisé s'étendait jusqu 'à la Tunisie, la Dalmatie et aux îles ioniennes. La langue du palais était la langue d'oïl, mais on y parlait aussi sans doute l'arabe, le latin et le grec. Les dignitaires du régime, les poètes et les savants étaient polyglottes. La prééminence de la culture arabe, trait bien connu de la civilisation normande de Sicile, dura fort longtemps. Elle hérite en réalité d'une longue présence ifrïqiyenne sur l'île. Ainsi le cérémonial, la chancellerie, l'armée, l'administration, la monnaie, l'art de construire... etc. sont restés fortement marqués par la civilisation arabe. Ibn Jubayr qui a visité la Sicile alors qu 'elle était sous le règne de Guillaume II, vante la tolérance des rois chrétiens et leur comportement envers les musulmans. Il écrit : « L'attitude du roi envers les musulmans est vraiment extraordinaire, il leur confie des emplois, il choisit parmi eux ses officiers. Tous ou presque tous, gardent secrète leur foi et restent attachés à l'Islam. Le roi a pleine confiance dans les musulmans à tel point que l'intendant de sa cuisine est un musulman ».

Le manteau de Roger II



Ce somptueux manteau, conservé aujourd'hui au musée de Nuremberg, a été exécuté pour le couronnement de Roger II qui fut le 1er Roi Normand de Sicile en 1130. Il est l'œuvre des tisserands, des couturiers et des brodeurs arabes de l'île. Le grand demi-cercle se posait sur les épaules et était tenu sur le devant par une chaînette ou un bijou. Il est décoré de part et d'autre du motif du palmier central, par deux figures symétriques et très stylisées représentant un lion terrassant un chameau. Le lion représenterait-il le Normand et le chameau représenterait-il l'Arabe ?
La longue inscription qui court sur la bordure en demi-cercle est rédigée en arabe. Voici la traduction qu'en donne H. H. Abdul-Wahab :

« (Ouvrage) exécuté dans l'atelier royal où le bonheur et l'honneur, le bien-être et la perfection ont leur demeure ;
- puisse-t-on y jouir du bon accueil, de riches profits, de grandes libéralités, d'un haut éclat, de la réputation et de la magnificence, ainsi que de l'accomplissement dans l'honneur, la fidélité, l'activité diligente, le bonheur et la longue prospérité, la soumission et le travail qui convient.
- En la Capitale de la Sicile, l'an 528 (de l'hégire). »

L'héritage arabe dans la Sicile normande

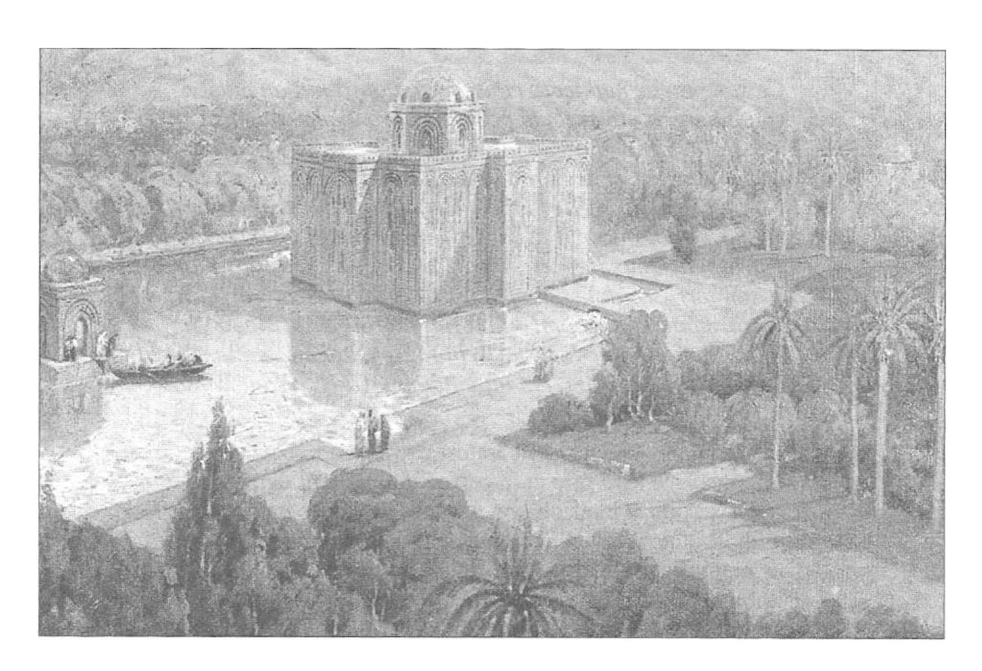
La conquête de la Sicile, engagée vigoureusement par Asad Ibn al Furât en 827 sera achevée en 857 avec la chute de la fameuse forteresse de Qsar Yani (aujourd'hui Castro Giovanni). Pendant deux siècles et demi, l'île est dans la mouvance de l'Ifriqiya aghlabide, fatimide et ziride. De part et d'autre de la mer se développe la même civilisation, la Sicile constituant le prolongement de l'Ifriqiya. Palerme devenue capitale de l'île était une ville prospère et un grand foyer culturel.

Voici ce qu'écrit l'érudit tunisien H.H. Abdul-Wahab a propos de la Sicile arabe :

« Les musulmans surent tirer parti de toutes les ressources locales. Ils exploitèrent systématiquement les riches mines de cuivre, d'argent, d'or, de marbre et de soufre dont abonde le sous-sol sicilien. Les tissus garnis de pierreries, les tapis aux dessins nombreux, les cuirs repoussés, les bijoux finement ciselés sortant des ateliers de Palerme et de Mazara étaient non seulement réputés mais recherchés même dans les cours orientales et occidentales. Ils apportèrent aussi dans l'île l'art de travailler la soie et de teindre les étoffes, art qui se répandit de là dans les contrées européennes. »

L'historien M. Gebhart, cité par H.H. Abdul-Wahab, écrit dans son ouvrage sur l'«Origine de la Renaissance en Italie » :

« ... Ses dix-huit villes et ses trois cents châteaux-forts, ses mines d'or, d'argent, de cuivre et de soufre, ses moissons et ses eaux-vives, ses plantations de coton, de canne à sucre, de palmiers et d'orangers, ses fleurs éclatantes, ses haras de chevaux aux formes fines, ses manufactures d'étoffes, de soie, ses palais et ses mosquées, la vieille île d'Empédocle s'épanouit comme un jardin oriental ! »



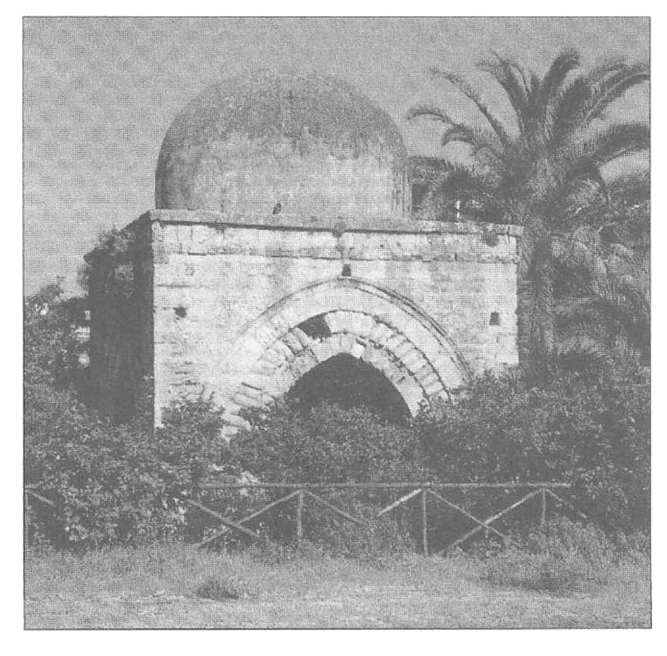
La Cuba et la Cubola

Reconstitution picturale de la Cuba, au milieu de sa pièce d'eau, du parc magnifique qui l'entoure dans un environnement naturel magnifié. On reconnaît à gauche du tableau la Cubola.

Mais de l'autre côté de la mer, en Italie du Sud, les Normands venus en 1060 du nord de l'Europe, avaient des visées sur cette contrée prospère. Ils conquirent Palerme en 1072 et l'ensemble de l'île 18 ans plus tard. Ces nouveaux conquérants éblouis par la splendeur de la civilisation et l'art de vivre des Arabes eurent l'intelligence de les préserver et de se les approprier. C'est ainsi que Roger II, premier Roi de la Sicile Normande et après lui son fils Guillaume conservèrent l'usage de la langue arabe et s'entourèrent d'administrateurs et de savants arabes. Ils auraient même confié la conduite d'expéditions maritimes à des chefs arabes. Lorsque Avicenne, le grand philosophe andalou, eut la fin qu 'on connaît, ses enfants furent accueillis par Roger II. Les choses changeront de façon brutale quand les Normands seront chassés à leur tour et quand l'île passera en 1194 sous l'autorité de la maison de Souabe.

Les artisans et les bâtisseurs arabes ont laissé plus d'une empreinte dans l'art de l'île normande. Les vestiges visibles de l'époque arabe ne sont plus aujourd'hui nombreux mais leur valeur artistique est grande. Ils sont sensibles aussi dans la langue et dans la toponomie : bien des villes de Sicile commencent par Qala : Calatafani, Calascibetta, Callagerone, Callabellota etc...

La Cubola
(petite coupole)
Palerme



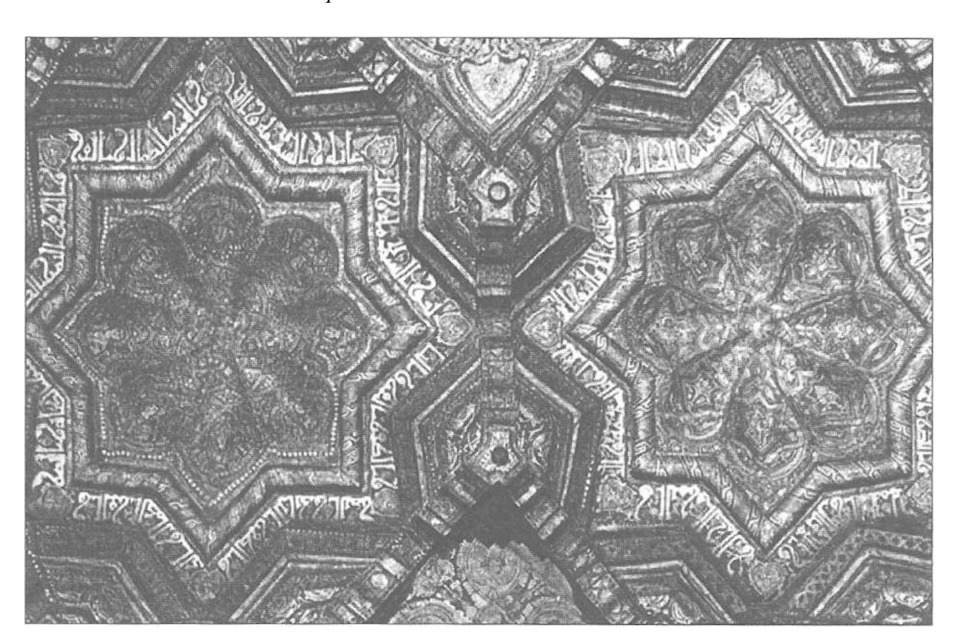
Visitant la Sicile en 1881 voici ce qu'écrit F. Elliot dans son « Journal d'une femme oisive en Sicile » à propos de la Cubola « A l'ombre d'une grande orangeraie se dresse une autre perle arrazine appelée la Cubola. un cube en miniature, avec son unique coupole... certainement construite comme un pavillon au centre d'un jardin et de potagers..., une petite construction délicieuse, haute un peu moins de trente pieds, ouverte des quatre côtés. Là, les patrons de la Sicile arabe et les rois chrétiens pouvaient reposer en jouissant des arômes suaves des fleurs et de la fraîcheur des eaux parfumées qui rafraîchissent l'air... La Cuba et la Cubola, son modèle miniature, constituent les restes les plus authentiques de l'architecture sarrazine en Sicile. »

Les plafonds de Palerme

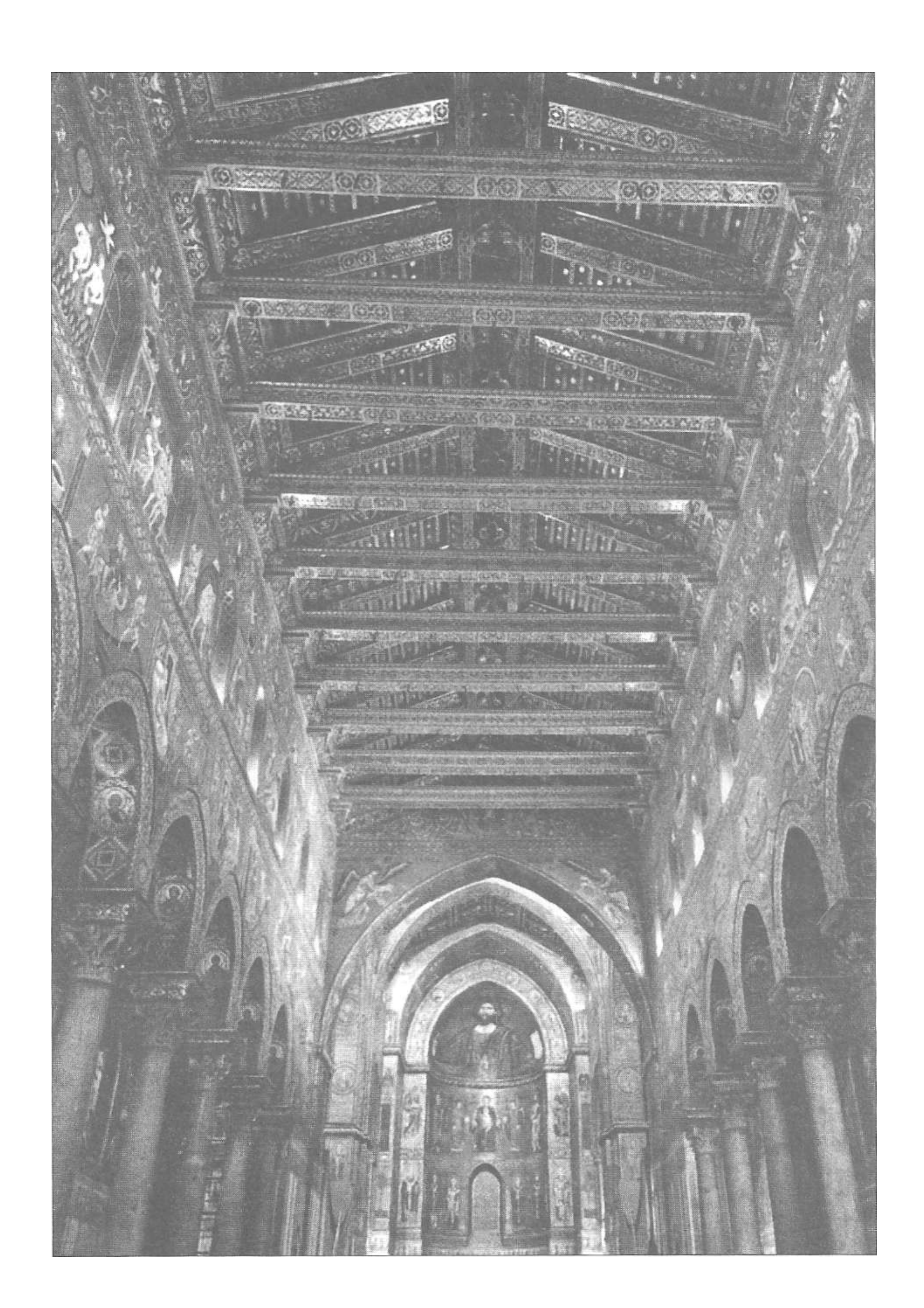
La Chapelle Palatine située dans l'austère palais des Normands est le vrai joyau de Palerme. Elle a été construite entre 1130 et 1143 par Roger II. En plus des décorations géométriques en marbre polychrome, d'un grand raffinement, et qui se marient parfaitement avec les mosaïques chrétiennes de style byzantin, la Chapelle palatine possède le plus merveilleux et le plus ancien témoignage de l'art arabe en bois ouvragé et peint : le plafond de la nef centrale. Voici comment le décrit P. Lévèque dans son ouvrage sur la Sicile :

« La nef centrale est couverte d'un magnifique plafond en bois, chef d'œuvre d'ébénisterie avec ses entrelacs de rosaces imbriquées dans des étoiles octogonales et ses amoncellements d'alvéoles et de stalactites, chef d'œuvre de peinture aussi, car tout est peint de charmantes figurines à la mode persane, danseuses, baladins, joueurs d'échecs, animaux plus ou moins fantastiques, scènes de harem, scènes mythiques, le tout dans un décor d'arabesque florale ».

Dans le Dôme (quartier de Monréale) construit un demi siècle plus tard on peut admirer aujourd'hui les magnifiques plafonds à poutres apparentes dans les nefs latérales et le plafond en stalactites au dessus du presbytère. Ces chefs d'œuvres de création arabe sont remarquablement bien restaurés et conservés.



Détail du plafond de la Chapelle Palatine
Les étoiles octogonales qui composent le plafond sont soulignées par une frise en calligraphie coufique d'excellente facture. Dans le fond des branches de l'étoile sont représentés des personnages qu'on distingue à peine sur cette photo.



Plafond à poutres de Monréale
Les admirables poutres en bois ouvragé et peint, reposant sur des corbeaux de même facture, composent ce plafond qui est parfaitement en harmonie avec les peintures à sujets chrétiens des murs latéraux.

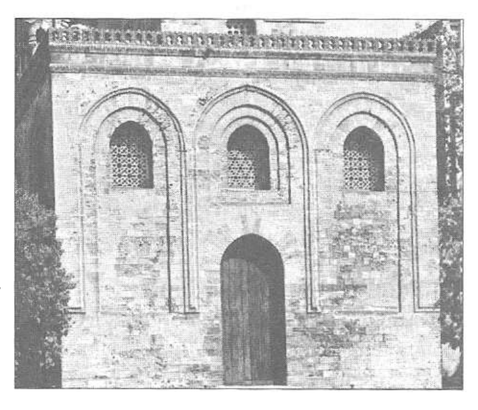
San Giovanni

Construite sur l'emplacement d'une Mosquée par Roger II en 1136, l'Eglise San Giovanni est le monument le plus « arabe » de Palerme. Ses murailles carrées, la simplicité et l'ordonnancement de la façade, les coupoles sphériques de la Nef, la coupole et les arcades du clocher (à comparer avec la façade orientale de la Mosquée de Sfax) sont inspirés de l'art de l'Ifriqiya s mon directement réalisés par des architectes Ifriqiyens.

San Giovanni, Palerme. Vue d'ensemble sur les coupoles et le clocher

San Giovanni, la façade.

Cette façade est caractérisée par des murs carrés et puissants. L'ensemble est allégé par une superposition d'arcs en aplats, par des fenêtres simples et de dimensions réduites et par des claustra. L'influence arabe est ici évidente.



Liste des princes zirides
(361-515 : 972- 1121)

1) Yusuf ibn Buluggin 361/972
2) Al-Mansur ibn Yùsuf 373/984
3) Bàdïs ibn al-Mansur 386/996
4) Al-Mu'izz ibn Bâdïs 406/1016
5) Tamïm ibn al-Mu'izz 453/1062
6) Yahia ibn Tamïm 501/1108
7) Alï ibn Yahia 509/1116
8) Al-Hasan ibn Alï 515/1121

Les dates correspondent à l'année de leur arrivée au pouvoir.

GENEALOGIE DES ZIRIDES

M AN AD

Ziri (m. 971)

Buluggin (972-984)

Maksab (m 100

AL Mansur (984-996)

Hammad (972-984)

Zirides de Grenade

BADIS (996-1016)

Hammadites

Al Mu'izz (1016-1062)

Tamïm (1062-1108)

Yahia (1108-1116)

Ali (1116-1121)

Al-HASAN (1121-1148)

Indications bibilographiques

HADY ROGER IDRIS, *La Berbérie Orientale sous les Zirides (x-xii s.),* Maisonneuve - Paris, 1962.

Thèse extrêmement riche, accompagnée d'une bibliographie exhaustive et d'un tableau chronologique. L'auteur a analysé et traduit presque tous les documents se rapportant à la période étudiée. Voir compte-rendu de M. TALBI, *Arabica,* Tome X, Juin 1963.

Mais les conclusions de H. R. IDRIS sont contestées par J. PONCET : *Le Mythe de la « catastrophe » hilalienne.*

Annales - E.S.C. - 22e année - n° 5 - Article aussi percutant que « L'or musulman du VII au XIE s. » de M. LOMBARD. Annales E.S.C. 1947. L'article de J. PONCET a été commenté par C. BOUYAHIA. Annales de l'Université de Tunis, 1969. Voir aussi réponse de R. IDRIS. « De la réalité de la catastrophe hilalienne » Annales E.S.C. 23e année, n.° 2.

On peut consulter aussi pour la même période « Le Maghreb Central » de L. GOLVIN. Arts et Métiers Graphiques. Paris, 1957, et les ouvrages plus anciens mais toujours intéressants de E. E GAUTIER. « Les siècles obscurs du Maghreb », Payot - Paris 1927 et G. MARÇAIS. « Les Arabes en Berbérie ». Constantine, 1913. Les thèses de Gautier et de Marçais ont été critiquées par Y. LACOSTE, *Ibn Khaldoun*, Maspero 1966.

Ces références donnent une idée assez précise de la controverse qui oppose les historiens au sujet de « l'invasion » ou des « migrations » hilaliennes. Controverse fructueuse puisqu'elle ouvre la voie à de nouvelles recherches d'histoire économique et sociale.

L'IFRIQIYA À L'EPOQUE HAFSIDE

Par M'hamed Ali M'Rabet

CHAPITRE I

L'évolution politique

I
La conquête Almohade

La conquête de l'Ifrîqiya par les Almohades venus du Maroc apparaît comme la consécration du prestige personnel de Abd al-Mu'min, successeur du Mahdï Ibn Tùmart. L'armée de Abd al-Mu'min a unifié le Maghreb et ouvert une nouvelle ère dans l'histoire de ce pays en plaçant à sa tête une dynastie issue de la tribu berbère des Hintâta de l'Atlas.

La facilité avec laquelle l'Ifrîqiya fut conquise ne fit pas oublier à Abd-al Mu'min le danger permanent que représentait en Ifrïqiya l'existence des Arabes nomades : il en fit transférer plusieurs dans les plaines atlantiques. Ainsi, à cette unification politique, il ajouta l'extension des genres de vie arabes nomades au Maroc, contribuant de la sorte à une ébauche d'unification sociale.

Après la prise de Mahdiya en 1160, les Almohades ont entrepris de transformer les institutions. Dans ce pays qu'ils venaient d'arracher à la menace chrétienne, il est normal qu'ils s'en sentent les maîtres. Les intérêts immédiats qu'ils escomptaient tirer de leur victoire les

détournaient de l'ardeur à convertir les populations à la doctrine Unitarienne propre aux Almohades. La nouvelle organisation de l'Ifriqiya s'inspirait de la différence qui devait exister entre Almohades et non Almohades ; seuls les Almohades sont orthodoxes. Tous les autres musulmans sont des infidèles.

Après l'inventaire minutieux des terres de la Cyrénaïque à l'Atlantique, la communauté Almohade se taille de vastes fiefs confisqués aux musulmans non Almohades. Les terres furent considérées comme biens habous dont les occupants devaient payer un impôt - *kharàj* - versé en grande partie à l'Etat Almohade.

Abd al-Mu'min divisa le pays en deux provinces. La province de Bougie s'étendait du Constantinois aux portes d'Alger. La province de Tunis englobait la Tunisie actuelle et la Tripolitaine. Tunis devenait capitale au détriment de Mahdiya.

A la tête de chaque province, il nomma comme gouverneurs ses propres fils, mais doublés par des Cheikhs Almohades. A la tête des principales villes, il nomma des Almohades, mais aussi quelquefois des princes autochtones qui ont eu l'habileté de se rallier de bonne heure aux Almohades, comme à Mahdiya et à Tripoli. La présence de « Conseillers Almohades » auprès de ces princes réduisait à néant l'autorité de ces derniers.

La nouvelle administration Almohade fonctionna convenablement pendant trois ans. Les témoignages s'accordent à parler d'une renaissance de la vie économique et intellectuelle. Cette paix retrouvée depuis plus d'un siècle était due au prestige de Abd al-Mu'min. En 1163, Abd al-Mu'min mourut et les Arabes de l'Ifriqiya qui supportaient mal les impôts lourds et les exactions des Chefs Almohades recommencèrent à s'agiter.

Abu Y'aqub Yusuf, fils et successeur de Abd al-Mu'min, dut intervenir personnellement pour mater la rébellion de Gafsà dont les habitants ont rappelé leur ancien chef. Plus tard, les rebelles furent aidés par un mamelouk au service de Saladin, Qarakûch qui, après avoir occupé la Tripolitaine, voulait se tailler une principauté en Ifriqiya. Après dix ans de lutte, Qarakûch fut vaincu, mais la famine et le

brigandage réapparaissaient. Les Arabes étaient prêts à recommencer la lutte contre les Almohades, avec de nouveaux chefs.

Ces nouveaux chefs se sont présentés en la personne des descendants des Almoravides marocains chassés par les Almohades et réfugiés aux Baléares.

Le souverain de Majorque Ali Ibn Ishàq Ibn Ghânia savait que les Ifrîqyens restaient attachés à la doctrine Almoravide. En 1184, il débarqua à Bougie avec 4.000 hommes. Les princes Hammadites et les tribus hilaliennes, dépossédés par les Almohades, furent facilement ralliés, et Ali marcha sur Alger et Miliana qu'il occupa.

Ensuite il mit le siège devant Constantine. C'est alors que le nouveau Calife Marocain Abu Yùsuf Y'aqub fils de Abu Y'aqub, alerté par le gouverneur de Tunis, décida d'agir en personne. En effet Ibn Ghânia, auquel s'étaient joints Qarakùch et quelques Banï Sulaym encore stationnés en Tripolitaine, venait de détruire Manzil Bàshshû, la plus grande ville du Cap-Bon et s'ouvrait ainsi la route de Tunis. Les rebelles furent repoussés vers le Sud, Abu Y'aqub reprit Gabès, Tozeur et Gafsa (1188). Les tribus rebelles comme les Riyah furent déportées au Maroc et Abu Y'aqub repartit vers le Maroc.

Yahia Ibn Ghânia, qui succéda à son frère Ali après sa mort, et Qarakùch, forts de l'appui moral abbasside, reprirent la lutte. L'entente entre les deux chefs rebelles fut de courte durée et Yahia se débarrassa de son allié Qarakùch. Ensuite il se lança à l'attaque de Mahdiya qu'un gouverneur Almohade ambitieux voulait détacher de Marrakech. Il obtient l'aide du gouverneur Almohade de Tunis qui pensait punir ce gouverneur traître. Mais une fois la ville prise, Yahia se retourna contre son encombrant allié. Béja, Annaba, Kairouan et enfin Tunis tombèrent entre ses mains (1203). L'Ifriqiya devenait vassale des Abbassides de Bagdad.

Le nouveau Calife de Marrakech, al-Nàsir (1198-1213) comprit que pour éliminer Yahia, il était nécessaire de lui couper sa retraite des Baléares. Les Baléares furent débarrassés des Almoravides. Ensuite le Calife al-Nàsir débarqua à Tunis. Yahia se réfugia dans le Sud où il dut passer son temps à guerroyer contre des tribus arabes qui, impressionnées par l'arrivée d'al-Nâsir, se sont retournées contre

Yahia's army was crushed by a lieutenant of al-Nàsir, 'Abd al-Wàhid Ibn Abî Hafs, near Gabès (1205). Yahia managed to escape. It is probably to avoid Yahia's return that al-Nàsir (who knew the customs of the inhabitants of Ifrïqiya: he was himself born in Mahdiya) took a measure that would be decisive for the future of Ifrïqiya: Abd al-Wàhid Ibn Hafs became governor of Ifrïqiya, in principle for three years.

Yahia. L'armée de Yahia fut écrasée par un lieutenant d'al-Nàsir, 'Abd al-Wàhid Ibn Abî Hafs, près de Gabès (1205). Yahia parvint à s'enfuir. C'est probablement pour éviter le retour de Yahia qu'al-Nàsir (qui connaissait les mœurs des habitants de l'Ifrïqiya : il était né lui-même à Mahdiya) prit une mesure qui allait être déterminante pour l'avenir de l'Ifrïqiya : Abd al-Wàhid Ibn Hafs devint gouverneur de l'Ifrïqiya, en principe pour trois ans.

II
Les Hafsides : Histoire politique

Al-Nàsir ne pouvait rester longtemps à Tunis, il fallait choisir un gouverneur absolument fidèle. Son choix se porta sur le vainqueur de Yahia, Abd al-Wàhid Ibn Hafs al-Hintàti (1207). Le choix de ce chef Almohade était inspiré par le fait que Abd-al-Wàhid était le fils de Abu Hafs 'Umar Ibn Yahia al-Hintàti, ami intime du Mahdî Ibn Tumart le fondateur et l'inspirateur des Almohades. Abu Hafs avait montré une fidélité inconditionnelle au fondateur de la dynastie et à son successeur Abd al-Mu'min. Il semblait même qu'il faillit lui-même succéder au Mahdî. Homme plus guerrier que politique, il accepta la nomination de Abd al-Mu'min et continua à le servir fidèlement en faisant respecter l'ordre Almohade au Maroc. Il mourut au retour d'une expédition malheureuse en Espagne. Abd al-Mu'min reporta sa confiance et sa sympathie sur ses descendants. Les successeurs de Abd al-Mu'min n'ont pas cessé de confier aux fils de Abu Hafs des postes de grande responsabilité.

Le geste d'al-Nàsir de 1207 devait être interprété, certes, comme un hommage au dévouement des descendants de Abu Hafs, mais c'était aussi un moyen de tenir éloigné de Marrakech un homme dont le nom pouvait lui porter ombrage. Il a fallu deux années de campagne au nouveau gouverneur pour venir à bout de Yahia (1210) et il trouvait le pouvoir à son goût. Le délai de trois ans

prévu pour la mission s'était écoulé et il ne demandait pas son rappel. Sa loyauté envers les Almohades de Marrakech restait cependant réelle. Il est vrai qu'en compensation, il recevait de Marrakech force cadeaux et argent qui entretenaient sa fidélité et aussi son armée dont la puissance était nécessaire pour contenir les tribus arabes. Abd al-Wàhid pensait-il aux droits que cette situation lui ouvrirait, pour lui et les siens ?

A sa mort, en 1221, un de ses fils tenta de lui succéder. Le Calife al-Mustansir de Marrakech lui opposa un cousin Hafside, puis un petit fils de Abd al-Mu'min. Pendant cinq ans, les prétendants hafsides et Mu'minides se succédèrent. Ils passèrent leur temps à poursuivre Yahia resté insaisissable. Ce n'est qu'en 1227 que le nouveau Calife Abu Muhammad al-'Âdil successeur d'al-Mustansir, mieux disposé à l'égard des Hafsides, ratifia la nomination du fils de Abd al-Wàhid, Abu Muhammad Abdullah. Le nouveau gouverneur se mit alors à reconquérir l'Ifrîqiya qui était passée pendant l'époque troublée entre les mains des tribus arabes d'une part et de Yahia d'autre part.

En 1228, Abu Muhammad se sentait assez fort pour s'opposer à la reconnaissance du nouveau Calife de Marrakech Abu al Alà Idris al-Ma'mùn. C'est pour cette raison que le nouveau Calife ignora Abu Muhammad et envoya le diplôme de gouverneur à Abu Zakaryâ gouverneur de Gabès et propre frère de Abu Muhammad. Abu Zakaryâ se mit immédiatement en route pour Tunis et exila son frère. Mais le Calife se trompait sur la loyauté du personnage : Abu Zakaryâ allait être le premier Hafside indépendant de Tunis.

• •
•

Pendant trois siècles, les souverains Hafsides se succédèrent à Tunis, Tripoli, Constantine et Bougie. Mais il leur faut constamment surveiller l'agitation des tribus arabes d'une part et se méfier de la reconstitution d'un état fort dans l'Ouest Maghrébin sur les restes de l'Etat almohade d'autre part. On peut, en gros, diviser la révolution en quatre phases.

La première, phase de conquête de la souveraineté et de construction de l'Etat, est marquée par les règnes de Abu Zakaryâ et de son fils al-Mustansir.

La deuxième phase est caractérisée par un affaiblissement de l'Etat Hafside lié à la reprise de l'agitation des tribus arabes et à la rivalité des princes prétendants, affaiblissement qui conduira les Hafsides au bord du gouffre. Les Mérinides venant du Maroc essayèrent de reconstituer, à leur profit, le vaste Empire de Abd al-Mu'min.

La troisième phase voit renaître la puissance Hafside sous les règnes des deux derniers glorieux souverains Abu al-Abbas et Abu Fâris.

La quatrième phase est celle qui voit le déclin définitif de la dynastie et sa disparition sous les coups portés par les Turcs.

1. Abu Zakaryâ et la conquête de la souveraineté

Le règne de Abu Zakaryâ est mis à profit pour consolider l'indépendance acquise à peu de frais. Al-Mustansir, son fils et successeur, apparaît déjà comme un puissant souverain aussi bien aux yeux du monde musulman que du monde chrétien.

Le nouveau souverain Abu Zakaryâ (1228-1249) n'est âgé que de 26 ans. Il montrait déjà un sens politique aigu, sachant interpréter les événements, montrant beaucoup de sang froid devant les vicissitudes. Sa piété et son sens du contact humain le faisaient apprécier de ses proches. Modeste, il se contenta du titre d'Emir durant tout son règne.

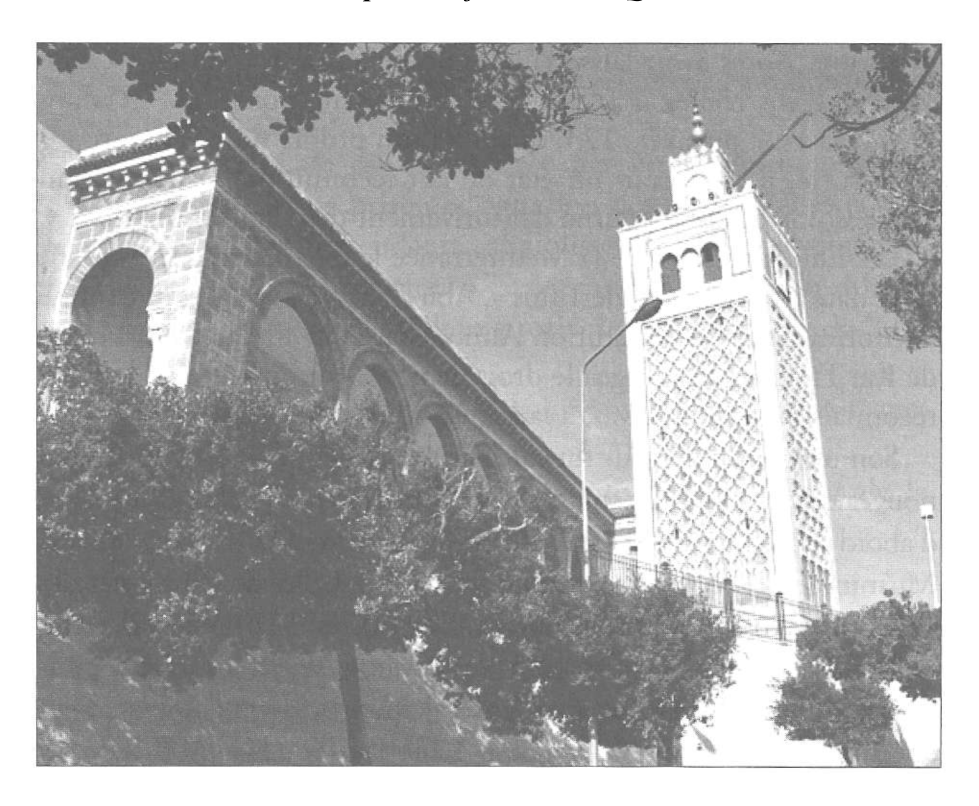
Un an après sa prise du pouvoir, un événement important dans l'histoire des Almohades vint contribuer au renforcement de sa puissance. En effet en 1229, le Calife Almohade, rendu furieux par la résistance de certains chefs Almohades (dirigés par son propre neveu) à le reconnaître, commit la grande faute de rejeter la doctrine de Ibn Tumart. Il fit même exécuter de nombreux Almohades. En politique avisé, Abu Zakaryâ profita de l'occasion et refusa son allégeance au Calife qui l'a fait pourtant gouverneur. L'événement passa inaperçu, tant Abu Zakaryâ mit de soin à cacher sa véritable

intention. Après avoir laissé faire la prière au nom d'un anti-Calife sans autorité réelle, il la fit faire ensuite au nom des « Califes Orthodoxes », puis vers 1237 il ajouta son propre nom. En agissant de la sorte, il consacrait un état de fait reconnu par la population Maghrébine qui se détourna définitivement des Califes Almohades.

Les Etats chrétiens de la Méditerranée le reconnurent bien avant cette date comme « Roi de Tunis ». Abu Zakaryâ apparaissait comme le continuateur de la tradition Almohade. Petit fils de l'ami intime de Ibn Tumart, il s'arrogea le droit de ne pas reconnaître la dette de reconnaissance qu'il devait à la lignée de Abd al-Mu'min.

Son œuvre à l'intérieur fut caractérisée par ses efforts à pacifier son nouveau royaume et à s'entourer de collaborateurs fidèles. Il lui fallut d'abord chasser de Constantine puis de Bougie les gouverneurs Mu'minides. Il pourchassa ensuite les tribus rebelles des Mirdâs et des Dawâwida. Il fixa des tribus Sulaymides, fidèles, à la limite des terres des tribus rebelles Hawwâra dans les confins Algéro-Tunisiens, pour mieux les surveiller. D'autres tribus récalcitrantes furent complètement anéanties. Enfin il restait toujours Yahia Ibn Ghânia. Abu Zakaryâ n'eut de cesse de le poursuivre jusqu'aux confins sahariens. Mais Ibn Ghânia a perdu de sa puissance et les tribus qui le soutenaient tombaient sous le contrôle de l'armée Hafside ; Yahia Ibn Ghânia mourut en 1234 on ne sait où, après avoir laissé ses filles prisonnières de Abu Zakaryâ qui les traita généreusement. Vers l'ouest, il se contenta d'une excursion dans la région de Tlemcen où, après avoir occupé la ville, il obligea le souverain Abd al-Wâdide à devenir son vassal. Les chefs de tribus de l'Algérie Centrale se déclarèrent aussi ses vassaux. Abu Zakaryâ créait entre lui et ses anciens maîtres des états tampons. Ainsi Abu Zakaryâ traçait les limites de ce que devait être l'Empire Hafside. En 1236, les négociateurs génois reconnaissaient que cet Empire allait de « Tripoli de Barbarie jusqu'aux confins occidentaux du Béjaoua ». Tunis, admirablement située au centre de cet empire et en face de la Sicile (dont les souverains chrétiens désiraient avoir des relations commerciales avec l'Ifriqiya), jouait le rôle d'une véritable capitale.

La Mosquée Hafside de la Qasaba



La mosquée almohade de la Qasaba occupe une place considérable dans l'histoire de l'art de l'Ifrïqiya à une époque où l'influence de l'aire hispano-maghrébine se fait grandissante tant au niveau politique qu 'artistique. Monument officiel, la Mosquée fut érigée en 633/1235 par l'architecte Ali ibn Muhammad ibn al-Qâsim. Plusieurs traits remarquables attirent l'attention :

- l'absence de la cour qui précède la salle de prière ;

- la présence de grandes citernes dans le sous-sol de la salle de prière ;

- le minaret désaxé par rapport à la salle et aux galeries reprend le style ornemental des minarets marocains en particulier dans la décoration faite d'arcs entrelacés ;

- la salle de prière, de 7 nefs et 8 travées, est couverte de voûtes d'arêtes sans doubleaux. Rien ne distingue la nef centrale des autres à l'exception de la coupole. Le transept a les mêmes dimensions que les autres travées ;

- l'introduction de la coupole à stalactite dans les constructions ifrïqiyennes.

Mosquée de la Qasaba : le Mihrab et la Coupole



Mihrâb de la Mosquée de la Qasaba surmonté d'une coupole à stalactites. L'emploi alternatif du marbre blanc et noir utilisé ici pour l'arc du Mihrâb va connaître un succès grandissant auprès des constructeurs durant les siècles à venir.

Abu Zakaryâ fit construire autour de la grande mosquée de Tunis les premiers souks. La Kasbah, citadelle et demeure de l'Emir, de sa famille et des fonctionnaires, fut réaménagée. Il y construisit une mosquée qui fut achevée en 1236. Il construisit à Tunis la première Medersa publique destinée à propager la doctrine Almohade.

Le personnel administratif auquel il fit appel au début fut composé uniquement d'hommes venus avec lui du Maroc. Le premier ministre, le ministre des finances, les gouverneurs de province étaient des Almohades. Par la suite et après qu'il se fut rendu compte de sa popularité réelle dans la population, il n'hésita pas à s'entourer d'un personnel non Almohade : esclaves affranchis ou Andalous réfugiés. Abu Zakaryâ fit régner dans le pays l'ordre et la sécurité. Les méthodes utilisées ne furent pas toujours pacifiques mais la population lui sut gré d'avoir maintenu l'ordre. On le respectait à cause de son amour pour la justice, et aussi à cause de ses succès. L'Ifriqiya se remettait à travailler : l'agriculture et l'artisanat vont être à la base d'un trafic maritime dont les Pisans, les Génois, les Catalans, les Vénitiens et surtout les Siciliens se disputeront le monopole et qui sera, sous le règne du fils de Abu Zakaryâ, al-Mustansir, la cause de la première intervention européenne en Ifrîqiya depuis l'arrivée des Almohades.

A la mort de Abu Zakaryâ, son fils Abu Abdullah Muhammad (1249-1277) appelé plus tard al-Mustansir, lui succéda. Les débuts furent difficiles. Il n'était âgé que de 22 ans, il dut lutter contre les convoitises de ses proches parents Almohades qui ne lui pardonnaient pas d'avoir conservé dans le gouvernement le système de recrutement du personnel non Almohade. La révolte Almohade fut brève mais violente. Al-Mustansir, utilisant les richesses et le matériel accumulé par son père, sortit vainqueur de cette épreuve et la dynastie Hafside apparaissait plus forte que jamais.

Al-Mustansir en profita pour se donner le titre califien « d'Emir al-Muminïn ». Personne, dans le monde musulman de ce milieu du XIIIe s. ne songea à lui contester le titre : les Abbassides s'apprêtaient à disparaître sous les coups des Mongols - les Ayyubides d'Egypte ont déjà disparu.

La Madrasa Shamma 'iya de Tunis

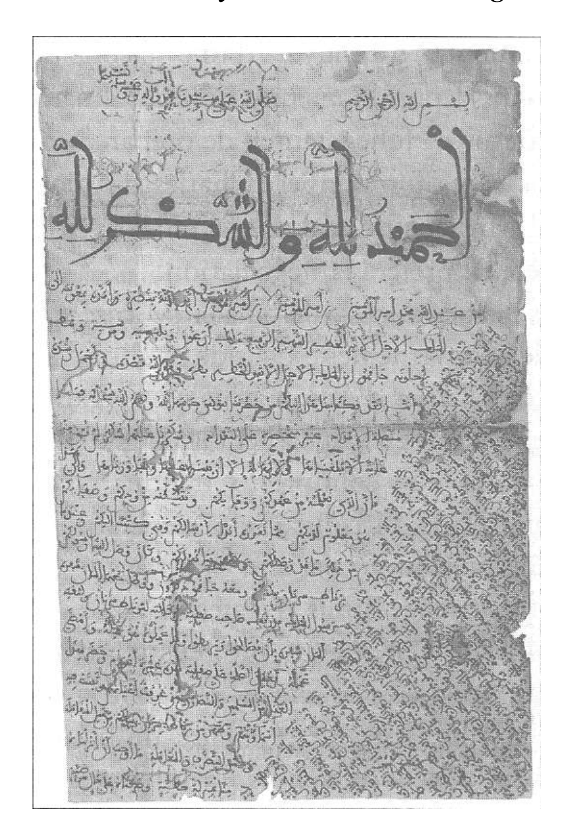


C'est la plus ancienne madrasa d'Afrique du nord (à la fois établissement qui dispense le savoir et qui sert de lieu de prière et de résidence pour les étudiants qui ne résident pas dans la capitale). Construite en 635/1238, par l'émir Abu Zakariyâ al-Hafsï, elle fut destinée à loger les étudiants et à dispenser l'enseignement traditionnel. Cette madrasa est située près de l'actuelle rue al-Balghajiya, non loin de la Grande Mosquée Zaytûna. Son entrée principale est assez élevée par rapport à la rue. L'accès se fait par un vestibule en chicane qui donne sur une cour, entourée de galeries, sur les quartiers et autour de laquelle sont disposées les chambres. L'aile sud du rez-de-chaussée est occupée par un petit oratoire. Sur chacune des autres faces on voit une grande pièce dont l'allure rappelle les iwânpersans. Un second oratoire se situe à l'étage. Cette madrasa frappe par la sobriété de son décor, constitué de piédroits, en keddal, entourant les portes et de chapiteaux hafsides simplifiés.

Les Mu'minides du Maroc s'écroulaient devant les Mérinides. Quant aux Ifrïqyens, ils n'étaient pas fâchés de voir le siège du Califat musulman installé à Tunis. La puissance Hafside de Tunis paraissait capable de défendre l'Islam à un moment où il était menacé à l'ouest par la Reconquista Espagnole et à l'Est par les hordes Mongoles. Les Abd al-Wàdides de Tlemcen, les Mérinides de Fez, les Nasrides de Grenade envoyaient au Calife de Tunis, régulièrement, des présents, en témoignage de leur vassalité. Les Mamelouks d'Egypte et le Chérif de la Mecque le reconnurent même pendant un an comme leur suzerain. Le monde arabe a-t-il exagéré cette puissance ? On ne peut le dire avec certitude. Or il semble bien qu' 'al-Mustansir fut économe de son aide aux pays musulmans menacés. La seule intervention extérieure qu'on lui connaisse est son aide en argent au prince Mérinide chargé de liquider le dernier prince Almohade. Mais il est certain aussi que dans le monde musulman déchiré, l'Ifrîqiya d'al-Mustansir paraissait comme un havre de paix dont la puissance relative était enviée par plus d'un. D'ailleurs al-Mustansir allait révéler le degré de sa puissance en face de la coalition Franco-Sicilienne destinée à faire de Tunis une base militaire pour la dernière croisade.

Rien ne laissait prévoir dans les relations entre les deux premiers Hafsides et la Chrétienté, jusqu'en 1270, la perspective d'un conflit armé. Abu Zakaryâ avait tenu à entretenir avec les rois chrétiens de la Méditerranée et les Républiques Italiennes de bonnes relations. Il dosait avec sagesse la répartition des privilèges commerciaux entre Aragonais, Catalans, Pisans, Génois et Vénitiens qui, jaloux les uns des autres, n'hésitaient pas à courir les bateaux rivaux. Il accepta même de verser un tribut annuel au roi Frédéric II de Sicile qui lui garantissait la liberté d'acheter en toute sécurité le blé de l'île. Al-Mustansir continua l'œuvre de son père. Pourtant l'occasion était bonne d'intervenir en Sicile à la faveur de la lutte qui opposa les Hohenstaufen aux Angevins. Mais al-Mustansir, peut-être pour préserver la petite colonie musulmane de Sicile assiégée par Charles

De Abu Zakariya à James II d'Aragon



بسم الله الرحمن الرحيم

الحمد لله والشكر لله

Il y a eu entre les rois hafsides et ceux de l'Europe plusieurs correspondances diplomatiques, conservées dans les archives européennes. La lettre ci-dessus, datée 18 janvier 1318. est adressée par Abu Zakariya al-Hafsi à James II roi d'Aragon. Le document, vraisemblablement rédigé et écrit de la main d'Abu al-Fadhl Muhammad ibn al-Hasan Ibn Ibrahim al-Tijmî, traite des questions suivantes :

- un traité de peux a été contracté par les Hafsides avec les Majorquins qui sont autorisés à faire du commerce avec Tunis et posséder un fondouk dans la même ville ;

- le Roi hafside intervient auprès de son homologue espagnol pour qu'il excepte les embarcations hafsides du mouvement de la piraterie encouragé par les Aragonais contre les musulmans :

- enfin, Abu Zakariya informe son homologue de l'envoi de son émissaire «Bornât Devens» qui sera chargé de la négociation pour proroger le traité de paix qui était alors en vigueur entre les deux Etats. D'autres lettres montrent le désir des Hafsides d'entretenir de bonnes relations avec les royaumes européens et leurs efforts pour préserver la paix entre les deux rives.

Une autre lettre datée de 1316 rapporte l'intervention du roi de Tunis auprès de son homologue marocain pour qu'il mette fin à la piraterie contre les chrétiens en partant de Tunis.

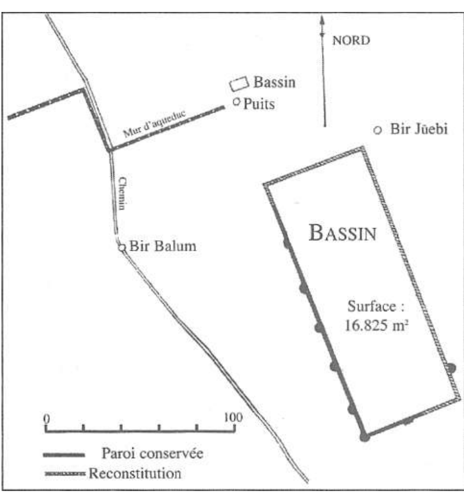
d'Anjou, se contenta d'appuyer d'une façon peu efficace les Hohenstaufen amis depuis longtemps des musulmans en permettant à Conradin, le dernier Hohenstaufen de préparer une invasion de la Sicile depuis les côtes tunisiennes. Charles d'Anjou ne réagit pas, même quand al-Mustansir décida de ne plus payer le tribut naguère payé par son père. Il préféra la négociation.

Alors que ces négociations se déroulaient encore entre les messagers de Charles et le Gouvernement Hafside à Tunis, Louis IX, roi de France et frère de Charles d'Anjou avait quitté Paris pour se croiser. Le rassemblement eut lieu à Cagliari en Sardaigne. L'armée des croisés comportait de nombreux contingents français et étrangers. Le 13 juillet 1270, Saint Louis fit connaître sa décision d'attaquer d'abord Tunis. Cette décision pouvait paraître extravagante à un moment où les rapports entre Paris et Tunis n'étaient pas troublés. Certes, les envoyés d'al-Mustansir n'avaient pu réussir, à Paris, à régler le contentieux qui opposait les créanciers français d'al-Lihyâni au gouvernement hafside. Mais cette affaire ne pouvait justifier une expédition grosse de conséquences. Saint-Louis est un homme pieux, sans doute a-t-il pu être faussement convaincu par des moines chrétiens (parmi lesquels le frère Raymond Martin, professeur d'Hébreu à Tunis) du désir secret d'al-Mustansir de se convertir au Christianisme ? Charles d'Anjou, informé des desseins de son frère, craignait de se voir éliminer d'un règlement en Ifrïqiya s'il ne participait pas à l'opération. Il fit promettre son aide et recommanda aux croisés de ne pas attaquer avant son arrivée.

Après avoir tenté de débarquer sur la plage de Radès, les croisés établirent leur camp dans les ruines de Carthage (18 juillet 1270). L'armée hafside se retrancha à El Aouina coupant ainsi la route de terre aux croisés. Saint Louis, répondant au vœu de son frère, décida d'attendre son arrivée, d'autant plus que les croisés avaient trouvé dans les silos de Carthage un stock d'orge qui leur permettait d'attendre les renforts dont Saint Louis pensait avoir besoin. Attente fatale : elle permettait à al-Mustansir de recevoir des renforts qui affluèrent de

Le jardin d'Abu Fihr

Voici le texte dans lequel Ibn Khaldun donne une description du célèbre jardin d'al-Mustansir (1249/1977) dans les environs de Tunis. Le site est actuellement occupé par la Cité des Sciences.



Plan d'installation hydraulique d'Abu Fihr publié par Solignac en 1936 d'après un plan de 1902 levé à la demande de Paul Gauckler

« Dans le voisinage de la capitale il (al-Mustansir) forma un jardin auquel il donna le nom d'Abu Fihr et que l'admiration universelle a rendu célèbre. On y voyait une forêt d'arbres dont une partie servait à garnir des treillages pendant que le reste croissait en pleine liberté. C'étaient des figuiers, des oliviers, des grenadiers, des dattiers, des vignes et d'autres arbres à fruit ; puis les diverses variétés d'arbrisseaux sauvages, tels que le jujubier et le tamaris, et tout cela disposé de manière à former de chaque espèce un groupe à part. On donna à ce massif le nom d'As-Châra (le bocage). Entre ces bosquets se déployaient des parterres, des étangs, des champs de verdure couverts d'arbres dont les fleurs et le feuillage charmaient les regards. Le citronnier et l'oranger mêlaient leurs branches à celles du cyprès, pendant que le myrte et le jasmin souriaient au nénuphar. Au milieu de ces prairies, un grand jardin servait de ceinture à un bassin tellement étendu qu'il paraissait comme une mer.

L'eau y arrivait par l'ancien aqueduc, ouvrage colossal qui s'étend depuis les sources de Zaghouan jusqu'à Carthage et dont la voie passe tantôt au niveau du sol et tantôt sur d'énormes arcades à plusieurs étages, soutenus par des piles massives et dont la construction remonte à une époque très reculée. Ce conduit part d'une région voisine du ciel, et pénètre dans le jardin sous la forme d'un mur; de sorte que les eaux, sourdissant d'abord d'une vaste bouche pour tomber dans un grand et profond bassin de forme carrée, construit de pierres et enduit de plâtre, descendent par un canal assez court jusqu'au bassin (du jardin) qu'elles remplissent de leurs flots agités. Telle est la grandeur de cette pièce d'eau que les dames du sultan trouvent moins de plaisir à se promener sur le rivage que de s'asseoir chacune dans une nacelle et de la pousser en avant, afin de remporter sur ses compagnes le prix de la vitesse. A chaque extrémité du bassin s'élève un pavillon, l'un grand, l'autre petit, soutenus tous deux par des colonnes de marbre blanc et revêtus de mosaïques en marbre. Les plafonds sont en bois artistement travaillé et se font admirer par leur construction solide autant que par la beauté des arabesques dont ils sont ornés.

En somme, les kiosques, les portiques, les bassins de ce jardin, ses palais à plusieurs étages, ses ruisseaux qui coulent à l'ombre des arbres, tous les soins prodigués à ce lieu enchanteur, le rendaient si cher au sultan que, pour mieux en jouir, il abandonna pour toujours les lieux de plaisir construits par ses prédécesseurs. »

Traduction de Slane T. II p. 339/341

toute l'Ifriqiya. La guerre sainte est proclamée. Dans le camp des croisés, une épidémie de dysenterie bacillaire fit périr un grand nombre de combattants dont Saint Louis lui même.

En attendant l'arrivée de Charles, Philippe III fils de Saint Louis prit la direction des opérations. Pendant ce temps, les quelques sorties de l'armée hafside se soldèrent par des échecs. Car la maladie a atteint aussi le camp musulman. Le 4 septembre, enfin, Charles d'Anjou lança sa première attaque qui ébranla l'armée hafside sans réussir à prendre Tunis. Charles espérait amener al-Mustansir à accepter une paix honorable. Mais les hafsides tenaient encore. Le 2 octobre, les croisés pillaient le camp d'al-Mustansir. C'est alors que celui-ci se décida à accepter les conditions de Charles. En effet, l'hiver qui approchait allait rappeler les tribus bédouines dans les pâturages du Sud. Craignant ainsi de voir ses effectifs diminués, al-Mustansir préféra composer au lieu d'attendre une confrontation déterminante.

Al-Mustansir acceptait de verser une indemnité de guerre aux croisés, de reprendre le versement du tribut annuel doublé au roi de Sicile et de s'abstenir de donner asile aux ennemis de Charles. Le Roi sicilien assurait al-Mustansir de la liberté commerciale et de navigation, liberté si chère aux premiers Hafsides. Une année plus tard, les relations passagèrement compromises entre l'Ifriqiya et les pays chrétiens reprenaient et se développaient rapidement. La façon dont al-Mustansir mit fin à cette dangereuse guerre, bien que critiquée par les chefs hafsides, fut accueillie favorablement par la population Ifrîqiyenne dans son ensemble. Il n'y a qu'à voir la spontanéité avec laquelle la masse de la population se mit à fournir au sultan hafside les sommes exigées par les chrétiens pour se rendre compte que les Ifriqiyens, las des agitations et des rébellions, n'aspiraient qu'à la paix.

Déjà, bien avant les événements de 1270, al-Mustansir avait contribué à asseoir solidement son autorité en s'attaquant aux intrigants de sa cour et en les faisant mettre à mort. Les tribus récalcitrantes furent soumises. Malgré tout, il eut le temps de penser à bâtir dans la banlieue de Tunis de magnifiques pièces d'eau et

d'aménager la Kasbah. Il aimait à s'entourer de tous les esprits brillants que comptait l'Ifriqiya. Contrairement à son père, al-Mustansir aimait à se montrer sous un jour fastueux. Les Chefs Hafsides ne lui pardonnèrent pas d'avoir renoncé si facilement à la modestie Almohade et de s'entourer d'écrivains andalous dont la littérature n'avait rien de compatible avec la sévérité de la doctrine de Ibn Tumart.

2. Le temps des épreuves (1277-1370)

Pendant près d'un siècle, la dynastie Hafside connaîtra des moments difficiles. Les luttes pour la succession entre neveux et oncles ont eu pour résultat d'affaiblir l'autorité de l'Etat. Les tribus arabes voyaient avec plaisir le moment venu pour venger leurs défaites et étendre leur influence sur les régions fertiles de l'Ifriqiya. Elles seront même assez puissantes pour imposer leurs conditions et appeler les souverains mérinides contre les Hafsides. Mais désorganisées, elles échoueront dès qu'un souverain décidé manifestera sa volonté de mettre fin à leur agitation.

En 1277, le fils d'al-Mustansir, al-Wàthiq fut proclamé Calife à la mort de son père, sans difficulté. Le nouveau souverain, à peine investi, gagna les sympathies par la suppression de certaines charges fiscales et par de grandioses constructions. Mais très vite, les Almohades lui reprochèrent de se laisser influencer par son chancelier d'origine Andalouse Ibn al-Habbàbar qui, par ses intrigues à la cour, élimina bon nombre de personnalités Almohades. Ce mécontentement parvint jusqu'aux oreilles d'un frère d'al-Mustansir, Abu Ishàq, qui s'était déjà illustré par une rébellion fomentée en 1253 contre le Calife Hafside et qui, battu, trouva refuge en Espagne. A la mort d'al-Mustansir, Abu Ishàq débarqua à Bougie qui se donna à lui, puis marcha sur Tunis. Les deux généraux Hafsides qui devaient l'arrêter à Béjà, décidèrent de se rallier à lui, ayant eu vent d'une intrigue dirigée contre eux par Ibn al-Habbàbar. Abu Ishàq entra à Tunis en 1279 et al-Wàthiq abdiqua en sa faveur. Un an plus tard, al-Wàthiq fut mis à mort avec ses trois fils et Ibn al-Habbàbar succomba après un mois de torture. Le personnel administratif fut remplacé par les fidèles de Abu Ishàq. Mais, lui aussi,

donna la belle part aux Andalous, peut-être parce qu'il a vécu longtemps en Espagne. En 1282, il dut faire face à une grave révolte du gouverneur de Constantine, al-Wazïr, allié au Roi d'Aragon Pierre III qui nourrissait des ambitions sur la Sicile angevine du temps d'al-Wàthiq.

L'Aragonais avait pris en sympathie Abu Ishàq, pensant que si l'usurpateur arrivait à s'installer à Tunis, il lui serait utile pour tenter une expédition en Sicile. Or, une fois Emir, Abu Ishàq renoua les liens d'amitié avec la dynastie Angevine. La déception de Pierre le conduisit à rechercher l'alliance d'al-Wazïr. C'est ainsi que Pierre débarqua à Collo et y attendit son allié. Mais l'attente fut vaine : al-Wazïr fut battu. Après deux mois d'indécision, Pierre leva l'ancre et mit le cap sur la Sicile, encouragé par les Vêpres Siciliennes qui venaient d'éclater et qui allaient emporter la dynastie anjevine alliée des Hafsides.

Pour récompenser le soutien que certaines tribus du Sud lui avaient fourni, Abu Ishàq nomma deux membres de la tribu des Banï Muzni gouverneurs du Zàb et du Djérid. C'était ouvrir la voie aux récompenses, car d'autres tribus risquaient de devenir exigeantes. Abu Ishàq se montra alors brutal, châtia sans discernement. D'autre part, son besoin d'argent l'amena à confier à ses fils le soin de lever, en utilisant la terreur, les impôts que les Arabes ne voulaient plus payer. C'est alors que les tribus arabes lui opposèrent un personnage d'origine louche, mais qu'ils firent passer pour le fils du Sultan détrôné al-Wàthiq, Ibn Abi 'Umàra. Soutenu par les tribus les plus puissantes du Sud, comme les Ku'ub, levant les impôts à son profit, il s'empara de Kairouan, Sfax, Sousse. Devant ses succès, les troupes hafsides déposèrent les armes. Entrant à Tunis en janvier 1283 Ibn Abi 'Umàra fut proclamé Calife. Abu Ishàq s'enfuit, mais rattrapé quelques mois plus tard alors qu'il tentait de se réfugier chez son gendre le prince Abd al-Wàdide de Tlemcen, il fut tué et sa tête, rapportée à Tunis, fut montrée à la population.

Le court règne de Ibn Abi 'Umàra (1282-1283) fut jalonné d'horreurs. Pour faire croire à son ascendance noble, il agit avec brutalité, massacrant les personnalités soupçonnées de perversion religieuse. La population devait s'apercevoir de son imposture

Bab Jadid

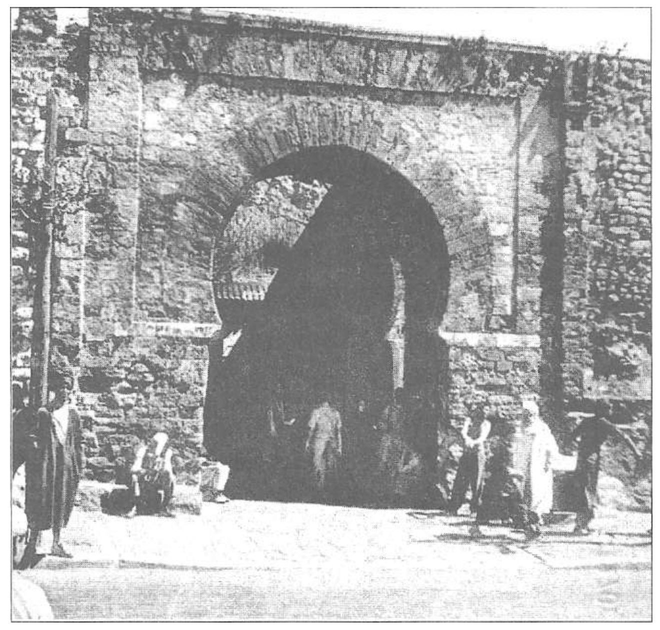


Photo du début du xxe s.

L'enceinte de Tunis avait été décrite par al-Bakrî au XIe s. et Idris au xii s. Il semblerait qu 'elle fut érigée en grande partie sous les Fatimides au Xe s. en l'an 944/ 332. La face orientale de l'ouvrage, celle qui était exposée aux dangers venus de mer, fut entièrement édifiée en pierre. Le monument comportait à l'origine cinq portes qui sont : Bâb al-Bahr à l'Est, Bâb Qartajanna au nord est, Bâb Suwayqa au nord, Bâb al-JazIra au sud et Bâb Arta à l'ouest. Sous les Hafsides deux nouveaux accès ont été ajoutés. Bâb M'nara et Bâb Jadid. Cette dernière fut l'œuvre du sultan al-Wathiq ; elle date de l'an 676/1276. Elle se distingue des anciennes portes de Tunis par son entrée coudée dotée de deux vestibules carrés et par ses techniques de construction. Ici la pierre est posée en rangées horizontales avec une alternance des assises minces et des assises épaisses. La baie de la porte est circonscrite par un fûet saillant qui délimite l'encadrement. Ce monument, de par son plan et sa stéréotomie, se rapproche des portes marocaines construites sous les Almohades dans les principales villes marocaines. L'art almohade se fait de plus en plus influent dans le Tunis des Hafsides.

quand il commença à massacrer les Almohades. Ce furent les Arabes, encore une fois, qui lui trouvèrent un rival en la personne du frère cadet d'al-Mustansir, Abu Hafs 'Umar qui marcha sur Tunis à la tête de contingents Arabes. Ibn Abi 'Umâra tenta de fuir mais fut retrouvé. Fouetté jusqu'à ce qu'il avoue son imposture, il fut décapité.

Le règne de Abu Hafs 'Umar (1284-1295) apparaît comme une ère de paix au milieu de cette période mouvementée de l'histoire des Hafsides. Dès le début de son règne, il essaya de rétablir le calme en ménageant ses ennemis et en octroyant d'importants privilèges aux tribus Arabes du Sud. Politique néfaste à long terme, car ces tribus à qui Abu Hafs 'Umar avait décerné des diplômes de *igta'pour* les villes du Djérid et de Sfax, prenaient conscience de leur importance. Partout les nomades reprenaient de l'audace. En même temps l'unité Hafside s'effritait. Le Prince de Bougie Abu Zakaryâ II fils de Abu Ishàq ne reconnaissait plus l'autorité de son oncle Abu Hafs. En 1286 il tenta même une marche contre Tunis et se proclama Sultan. Biskra et Gabès rejetaient l'autorité de Tunis.

Sur le plan extérieur, Abu Hafs s'est abstenu d'intervenir dans la lutte qui opposait les marins Génois, Pisans et Vénitiens aux larges des côtes tunisiennes, lutte qui pouvait constituer une menace pour l'Ifriqiya. Mais la véritable menace venait de Sicile où Pierre III d'Aragon venait de s'installer définitivement - On connaît déjà l'inimitié que l'Aragonais portait aux Hafsides. Voulait-il reconstituer à son profit un nouvel Empire Normand ? Pierre III lança une attaque contre Djerba qui fut prise et pillée en 1284. Le traité de paix qu'Abù Hafs accepta en 1285 pour éviter de nouveaux désordres dans son royaume fut une véritable capitulation et marqua le début officiel de l'intervention Espagnole en Ifriqiya. Les Espagnols Aragonais ont obtenu en Ifriqiya des privilèges que les autres Hafsides n'avaient jamais voulu accorder aux Italiens. De plus, le tribut annuel, naguère versé par les Hafsides aux Anjevins fut maintenu au profit des Aragonais. Mais le traité de paix fut rompu par les Chrétiens dès la mort de Pierre III. Son successeur signa une alliance avec le Sultan

Mérinide dirigée contre Tunis. Les Espagnols ravagèrent la côte du Sahel et s'installèrent aux îles Kerkennah. Ils suscitèrent même un rival à Abu Hafs, Ibn Abi Dabbus. C'est au prix de nouvelles concessions que Abu Hafs acheta la paix aux Aragonais.

Avant de mourir, Abu Hafs 'Umar écarta du trône son fils encore trop jeune et fit proclamer par les Cheikhs Almohades un fils d'al-Wàthiq, Abu Asïda. A Bougie, son cousin Abu al-Baqà ne reconnut pas le nouveau Sultan, lui fit la guerre, le battit en 1309 et vint s'installer à Tunis après avoir confié le Gouvernement de la ville de Bougie à un petit fils de Abu Zakaryà II, Abu Bakr. Mais cet Abu Bakr était un fin stratège et il visait le trône de Tunis. Il suscita contre Abu al-Baqà un cheikh Almohade, al-Lihyàni, qui devint sultan de Tunis et accorda à son allié de Bougie une large autonomie. Puis attaquant al-Lihyàni avec l'aide des tribus arabes et berbères restées fidèles aux Hafsides, Abu Bakr l'obligea à abdiquer à son profit (1318).

Dès les premières années de son règne, Abu Bakr (1318-1346) dut enrayer plusieurs tentatives de soulèvement. Mahdiya, où Abu Dharba fils d'al-Lihyàni s'était réfugié, fut prise en 1323. Un gendre du même al-Lihyàni s'empara de Tripoli et, aidé par les Ku'ub, entra à Tunis et se proclama Calife jusqu'à ce que Abu Bakr le chasse. Tunis retomba par deux fois encore entre les mains d'un autre prétendant. Abu Bakr ne put s'installer définitivement dans sa capitale qu'en 1330. Dans ces rébellions successives, le rôle des arabes est primordial. Les Ku'ub, stationnés au centre de la Tunisie, étaient en rébellion permanente ; au Sud-Est, les Dabbàba, dans le Constantinois les Dawàwida et les Awlad Sibàa se ralliaient au sultan Abd al-Wàdide de Tlemcen Abu Tashfìn Abd er-Rahmàn qui parvint à entrer à Tunis en 1325. Abu Bakr dut se tourner du côté de Fez : en donnant sa fille à marier au fils du sultan Mérinide Abu Sa'ïd 'Uthman, Abu Bakr préparait la voie à l'intervention Mérinide en Ifrïqiya.

Du moins, Abu Bakr profita de cette alliance avantageuse pour raffermir son autorité dans l'Ifrïqiya affaiblie. Les tribus arabes furent maîtrisées. Dans les villes de Gafsa, Tozeur et Nefta, il plaça des gouverneurs sûrs. La population de Djerba indignée par les

agissements de ses maîtres chrétiens se souleva et se libéra après avoir détruit la forteresse Aragonaise.

A l'autre extrémité du Maghreb, la puissance Mérinide prenait des proportions inquiétantes. Le Sultan de Fez Abu al-Hasàn, annexa purement et simplement le royaume Abdelwâdide. Il ne cachait point son intention de refaire, comme naguère Abd al-Mu'min, l'unité du Maghreb. Son armée était la plus puissante. Sa flotte venait de remporter une brillante victoire dans le détroit de Gibraltar sur la flotte castillane (suivie, certes, d'une défaite au Rio Salado). Jusqu'à la mort de Abu Bakr, Abu al-Hasan respecta l'indépendance de l'Ifriqiya Hafside.

En 1345, Abu Bakr mourut. La succession mit aux prises ses fils. L'héritier légitime ayant été assassiné par son frère, Abu al-Hasan estima l'heure venue de montrer qu'il savait être le défenseur de la légalité. Il est vrai qu'il y était encouragé par Ibn Tafrajïn, ancien ministre de Abu Bakr qui avait négocié, en son temps à Fez, l'aide Mérinide contre les Abd al-Wâdides. La résistance Hafside fut inexistante. Abu al-Hasan, profita du mécontentement des tribus du centre (longtemps brimées par Abu Bakr) qui s'employèrent à lui faciliter la conquête de l'Ifriqiya. Le 15 septembre 1347 il entrait à Tunis escorté de deux princes Hafsides et de Ibn Tafrajïn.

Abu al-Hasan déçut rapidement les populations Ifrïqiyennes. Son système de gouvernement lui aliéna une grande partie des tribus qui n'acceptaient pas la suppression des redevances payées par les sédentaires aux bédouins.

D'autre part, l'ambition de Abu al-Hasan d'ouvrir une polémique religieuse avec les savants Ifrïqiyens, plus aguerris à ces sortes de discussions, souleva contre lui la masse citadine attachée à ses vieilles traditions.

Les tribus du centre tunisien s'unirent pour le chasser. Au cours d'un engagement près de Kairouan, il n'eut la vie sauve qu'en se réfugiant derrière les remparts (avril 1348). A l'annonce de la défaite du Mérinide, Tlemcen se donna un prince Abd al-Wâdide. Le Constantinois et Annaba retournaient aux Hafsides. Pourtant, Abu al-Hasan put tenir encore 18 mois à Tunis ; mais devant l'hostilité

générale, il laissa son fils Abu al-Fadi à Tunis et s'en retourna au Maroc où il devait mourir quelques mois plus tard (juin 1351).

Le règne de Abu al-Fadi, Hafside par sa mère, fut marqué par la peste noire qui, en 1349 ravagea l'Ifriqiya. L'ambitieux Ibn Tafrajïn lui opposa en 1350 son jeune frère Abu Ishàq II qui, à cause de sa jeunesse, laissa la réalité du pouvoir à Ibn Tafrajïn. La régence d'Ibn Tafrajïn, qui dura dix neuf ans, fut néfaste pour l'Ifriqiya. Gabès et Djerba refusèrent d'obéir. Tripoli s'affranchit avant d'être pillée par une escadre génoise. Un certain Ahmed Ibn Makkï enleva Sfax et tout le littoral Sahélien et passa un pacte d'amitié avec Venise. Constantine et Bougie gouvernées par des princes Hafsides, s'insurgèrent contre Tunis sans pouvoir en chasser Abu Ishàq II et Ibn Tafrajïn.

Le Sultan Mérinide Abu 'Inàn, fils de Abu al-Hasan décida alors d'intervenir de. nouveau. L'offensive mérinide fut foudroyante : Tlemcen capitulait. Le prince Hafside de Bougie Abu Abdullah renonçait au pouvoir au profit de Abu 'Inàn (1352). Après une vaine résistance, Abu al-'Abbàs neveu de Abu Ishàq prince de Constantine, déposait les armes (1357). Quelques semaines plus tard, attaqués par terre et par mer, Tunis capitulait, Abu Ishàq et Ibn Tafrajïn s'enfuirent. Dix ans après son père, Abu 'Inàn réussissait à réunifier le Maghreb. Mais le nouveau maître de Tunis commit rapidement les mêmes erreurs que son père.

A peine installé à Tunis, il décida de retirer aux tribus bédouines certains de leurs privilèges. La révolte éclata partout et Abu 'Inàn dut rentrer précipitamment à Fez quelques mois après sa victoire. Abu Ishàq et Ibn Tafrajïn étaient de nouveaux maîtres de Tunis (1357). L'année d'après, Abu 'Inàn mourut laissant ses fils se disputer la succession. La puissance mérinide disparaissait à jamais. Mais l'Ifriqiya sortait divisée de cette aventure mérinide.

Constantine était entre les mains de Abu al-'Abbàs. Son cousin Abu 'Abdullah commandait à Bougie. A Tunis, Abu Ishàq arrivait difficilement à se faire obéir dans le Sud-Est et même dans le Sahel. La menace extérieure se précisait. La Sicile gardait ses prétentions sur Djerba. Plus grave était la lutte continuelle que se livraient les trois princes Hafsides. Abu al-'Abbàs, le plus énergique élimina Abu

Abdullah malgré l'intervention de Abu al-Hasan, Sultan de Tlemcen auquel il donna sa fille en mariage. En 1366 Abu al Abbâs réunissait à Constantine la province de Bougie. Aux yeux des Ifrïqyens Abu al-Abbàs paraissait le sultan le plus apte à refaire l'unité Hafside disparue depuis la mort d'al-Mustansir. C'est ainsi que s'explique la démarche faite en 1370 par le Chef de la tribu des Ku'ùb, auprès de Abu al-Abbàs pour l'inviter à faire son entrée à Tunis. En effet Abu Ishàq que son obésité entretenue par une gourmandise à toute épreuve, rendait impotent, venait de mourir et son fils n'avait pas 12 ans. Abu al-Abbàs se trouva seul à la tête de l'Etat hafside. Une nouvelle ère commençait dans l'histoire des Hafsides, celle de la restauration.

3. La restauration hafside (1370-1488)

Pendant plus d'un siècle, la rivalité entre les princes hafsides va disparaître. L'Etat hafside retrouve sa puissance sous Abu al-Abbàs et sa prospérité sous Abu 'Uthmàn.

Mais en 1488, les rivalités reprennent à un moment où Espagnols et Ottomans se disputent la domination de la Méditerranée.

Abu al-Abbàs (1370-1394) fut un habile politique et un homme de cœur. Il sut vite se concilier la sympathie de la population en pardonnant à ses anciens ennemis et en créant des œuvres de bienfaisance. Il choisit comme chambellan son propre frère Abu Yahia Zakaryâ qui avait déjà fait ses preuves comme gouverneur de Bougie. Les hautes fonctions de l'Etat furent confiées à des personnages fidèles appelés de Constantine. Le fils de Ibn Tafrajïn, à qui il confia d'importantes fonctions et qui se montra aussi versatile que son père, fut accusé de trahison et éliminé. Maître de la Tunisie, du Constantinois et de Bougie, Abu al-Abbàs devait rétablir son autorité sur le Sud-Est qui s'était habitué depuis deux générations à se donner les chefs qu'il voulait. Pendant dix ans, il lutta contre les Awlàd Abï Layl de Gafsa qui ne se soumirent définitivement qu'en 1397 à la veille de sa mort. Les Banï Makkï de Gabès ne furent soumis aussi qu'à la même époque. Bien avant, Tozeur et Nefta avaient capitulé ; Sfax et le littoral sahélien obéirent de nouveau à Tunis. En 1390 le Sud

Constantinois habité par les Dawàwida révoltés, fit sa soumission. Mais Djerba et Tripoli restèrent sous la dépendance de chefs locaux qui ne faisaient acte de soumission que lorsqu'ils voyaient la menace de l'autorité sultanienne se rapprocher. En fait, malgré plusieurs tentatives, Abu al-Abbàs ne put jamais asseoir définitivement son autorité sur ces deux provinces.

En même temps qu'il achevait de pacifier l'intérieur, Abu al-Abbàs songea à redresser la politique extérieure hafside compromise par ses prédécesseurs. Il cessa de payer à l'Aragon le tribut annuel inauguré par le premier Hafside, sans que cela lui attirât des ennuis sérieux. Bien plus, désirant ne pas se laisser distancer par les pirates génois et pisans, il laissa se développer à Bougie, sous la direction de l'Amiral Muhammad Ibn al-Mahdï, l'activité des premiers corsaires musulmans qui allaient razzier les côtes provençales. C'est peut-être pour arrêter cette concurrence que les Génois décidèrent une opération d'envergure contre les côtes Ifriqiyennes. Pise et Venise y participèrent.

Déjà en juillet 1388, l'île de Djerba fut pillée par cette flotte hétéroclite. Un seigneur sicilien qui participait à titre personnel à cette entreprise, acheta l'île aux Génois et aux Pisans. Il en fut chassé quelques mois plus tard par la population locale. Les Génois organisèrent alors une deuxième expédition approuvée cette fois par le roi de France Charles VI qui envoya une aide considérable. Le but de cette expédition était la prise de Mahdiya où des sujets génois habitaient depuis longtemps, s'adonnant au négoce sous la protection du sultan. La ville, assiégée du côté mer et terre, résista bien. Le sultan Abu al-Abbàs envoya son fils Abu Fàris pour la dégager du côté terre. Les hostilités traînèrent et l'armée hafside n'arrivait pas à secourir la ville (1390).

Les assiégeants découragés par la résistance de la ville firent des offres de paix. Les assiégés qui commençaient à manquer de vivres les acceptèrent. Les Chrétiens demandèrent 25.000 ducats. Ils n'obtinrent que 10.000 qui furent remboursés dès l'année suivante pour le rachat des captifs. Venise, qui était restée à l'écart du conflit se vit récompensée par un traité de commerce avantageux et la libération gratuite de ses captifs. L'expédition de Mahdiya n'a pas eu le résultat escompté. Les corsaires Ifrîqiyens reprenaient leurs

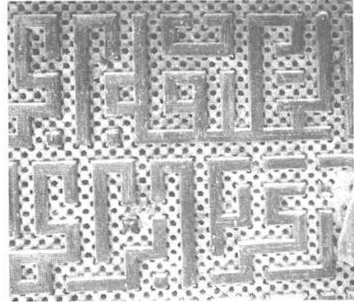
Agrandissements dans la
Grande Mosquée de la Zaytuna



Façade orientale de la Zaytuna avec les points d'eau « Siqaya » aménagés sous le règne d'Abu 'Amr 'Uthmàn

Les Hafsides ont accordé un grand intérêt à la Mosquée Zaytuna qui jouissait d'une grande vénération, ayant été la plus grande université d'Ifrïqiya et du Maghreb. Sous les Hafsides, plusieurs savants issus de la Zaytùna ont porté sa gloire en Orient et en Occident dont Ibn Khaldûn et Ibn 'Arafa. Les Hafsides ont renouvelé les portes de la salle dont les vantaux sont agrémentés de coufique géométrique largement inspiré des caractères persans. Ils ont également pounm la Mosquée de points d'eau à l'usage des citadins. La façade orientale de la Zaytuna conserve les niches spécialement aménagées à cette fin.

Porte de l'époque Hafside dans la Zaytuna



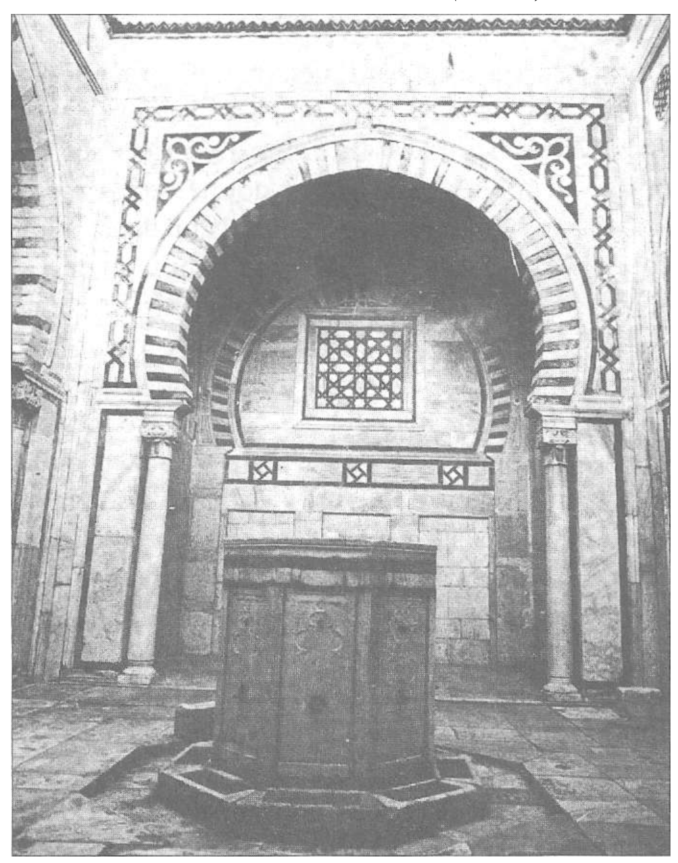
Détail des calligraphies en bois sculpté du vantau sur lequel on peut lire : *al Califa Abū Zakariyā.*

activités de plus belle. En 1393, Syracuse fut pillée et son évêque ramené captif en Tunisie.

Abu Fâris (1394-1434) proclamé calife à la mort de son père Abu al-Abbàs va profiter de son long règne pour raffermir son autorité dans le pays et à l'extérieur. Pourtant, les débuts furent difficiles. Ses trois frères non contents des privilèges qu'il leur accorde se retournèrent contre lui. Il devait les mettre en fuite et les remplacer dans les villes qu'ils gouvernaient par des personnages fidèles, recrutés parmi les esclaves affranchis. Ensuite il paracheva l'œuvre d'unification entreprise par son père. Tripoli et Djerba rentraient dans le giron hafside. Comme à chaque succession, une fois la mort de Abu al-Abbàs annoncée, les cités du sud se soulevèrent. Tozeur fut reconquise sur les béni Yamiul, Gafsa sur les Banî al-Abîd, Biskra sur les Banï Muzni. Bougie occupée par les Banî Hakïm fut libérée. Continuant sur sa lancée, Abu Fàris s'empara d'Alger (1411). Douze ans plus tard, il entrait à Tlemcen où il rétablissait un Abdelwàdide sur le trône, préférant créer cet état tampon dont Abu Zakaryâ avait fait naguère la puissance. Pourtant il n'avait rien à craindre d'un état mérinide en décomposition et menacé par les Portugais installés déjà à Ceuta depuis 1415. En 1431, le sultan mérinide lui faisait acte d'hommage. Abu Fàris s'en contenta. Craignait-il qu'une tentative d'unification Maghrébine ne se solde par un échec comme aux temps de Abu al-Hasan et Abu 'Inàn ? Abu Fàris n'a jamais par la suite compté son aide aux Marocains en lutte contre l'invasion : la flotte Hafside croisa à plusieurs reprises dans le détroit de Gibraltar.

Avec les pays chrétiens, les relations furent constamment tendues. Les corsaires Ifrïqyens continuaient à harceler les Italiens, et maintenant ils étendaient leurs exploits à l'Espagne. En 1397 Torreblanca était pillée. Le roi d'Aragon, Martin le vieux, organisa une expédition à laquelle la bénédiction pontificale donna une allure de croisade. Soit que le roi d'Aragon voulait sauvegarder les chances d'entente avec Abu Fàris, soit qu'il craignait sa puissance, les croisés se contentèrent de piller le port de Tedellis situé dans le territoire Abd al-Wàdide. Deux années plus tard, en 1399, devant le refus des Hafsides de rendre les reliques saintes enlevées à Torreblanca, une deuxième croisade fut lancée contre Annaba. Mais la ville se défendit

Midhat as-Sultan. Tunis (XVe s.)



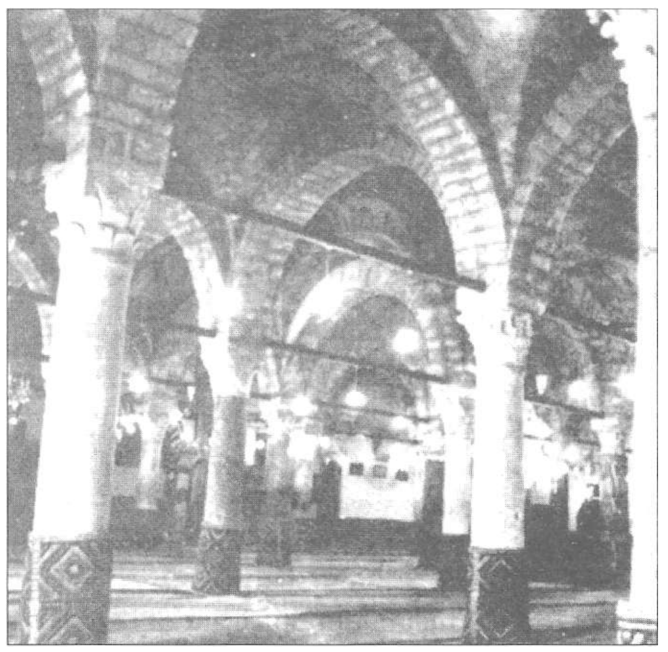
Cette salle d'ablutions, située dans le voisinage immédiat de la Zaytuna, avait été construite sous le règne du sultan Abu Amr Othmân entre 852 et 854/1448-1450, elle fut conçue et réalisée par l'architecte Ahmad al-Qustantïnl. L'auteur hafside al-Zarkachi la décrit en des termes très élogieux, il la considère comme étant « une construction admirable, d'un style architectural parfait, incomparable et élégant à tous les égards ». Le monument fut inauguré par le sultan lui-même. Le plan de l'édifice est pourtant simple, il consiste en un vestibule suivi d'un couloir donnant sur une courette entourée de latrines. A droite du couloir et avant d'atteindre la courette se trouve la grande salle d'ablution là où se trouve le dispositif hydraulique principal. Au centre de cette grande salle à ciel ouvert se dresse un édicule octogonal muni d'un jet d'eau et de quelques fontaines. La décoration de cette œuvre est très riche. Le marbre blanc occupe les parties basses des murs. Les baies et les arcs sont circonscrits par des claveaux en marbre noir et blanc. Les tympans et les écoinçons sont agrémentés de panneaux décoratifs d'une merveilleuse conception. Le style de cette œuvre rappelle les constructions orientales de l'Egypte mamelouk. Ainsi l'Ifrïqiya hafside tout en restant attachée au style traditionnel s'ouvre sur les vogues artistiques de l'orient et de l'occident.

bien et les croisés furent rejetés à la mer. En 1403, renonçant à l'emploi de la force, les Espagnols signaient un traité d'amitié avec Abu Fâris, traité qui, tout en reconnaissant les droits de la Sicile sur Djerba (mais à condition de la conquérir après avoir donné un préavis de 6 mois), donnait à Abu Fâris les mêmes droits sur Pantellaria. Vingt ans plus tard, le nouveau roi d'Aragon Alphonse, profitant de l'absence du Hafside de sa capitale, envoya son frère piller les îles Kerkennah mal défendues. Plusieurs centaines de Kerkenniens furent tués et 3.000 faits prisonniers (1424). Dans les années suivantes les corsaires Hafsides se vengèrent largement sur les côtes siciliennes et ravagèrent Malte. En 1429, Alphonse se vengea à son tour en organisant une redoutable expédition contre Djerba. Cette fois le sultan accourut en personne pour défendre l'île à la tête d'une nombreuse troupe. Devant le nombre, les Espagnols se rembarquèrent après des combats acharnés. Alphonse venait de mesurer à ses dépens la puissance de Abu Fâris. Les Républiques italiennes profitaient de la tension entre l'Ifrîqiya et l'Espagne pour développer leur commerce avec les Hafsides. Florence qui avait fini par supplanter Pise, signait un traité en 1421, Venise en 1427 et Gênes en 1434.

A la veille de sa mort, Abu Fâris pouvait se glorifier d'être le sultan le plus puissant de l'Islam. A la Mecque son nom était cité parmi ceux des grands monarques musulmans lors des prières du pèlerinage et les Etats chrétiens de la Méditerranée redoutaient sa puissance. Au dedans, son autorité était incontestable et on l'aimait pour sa justice et son respect de la religion. C'est à lui qu'on doit la célébration de la fête du Mouled et de la tentative (vaine, d'ailleurs) d'introduire le sunnisme à Djerba. Les habitants lui surent gré des constructions religieuses et utilitaires qu'il avait entreprises un peu partout et surtout à Tunis. Quand il mourut dans l'Aurès alors qu'il allait une nouvelle fois faire reconnaître sa suzeraineté au prince Abd al-Wâdide de Tlemcen, il fut regretté dans toute l'Ifrîqiya.

Avant de mourir, Abu Fâris vit son héritier présomptif périr dans une campagne en Tripolitaine. Il fit désigner comme successeur un petit neveu, al-Muntasir, au détriment de ses propres fils. A peine al-Muntasir fut-il proclamé sultan que ses oncles commencèrent à lui mener la vie dure avec l'aide des Banï Abî Layl qui campèrent

Jama ' al-Hawa



Ce sanctuaire attribué à la princesse Atf, épouse d'Abù Zakariyâ Ier est édifié au milieu du xnf s. dans un quartier assez proche de la Mosquée de la Qasaba. Il fut très tôt promu au rang de mosquée à Khotba. Au XVIIe s. il fut restauré et le minaret lui a été ajouté.
Le monument est de facture traditionnelle qui rompt franchement avec le style officiel de la Grande Mosquée de la Qasaba. De l'extérieur, les murs sont consolidés par des contreforts en maçonnerie très puissants qui ne sont pas sans rappeler la mosquée de 'Uqba à Kairouan. De l'intérieur, le monument n 'a pas de cour qui précède la salle de prière, celle-ci est remplacée par un espace trapézoïdal dont l'angle nord-ouest est occupé par le minaret à un seul étage ajouté au début de l'époque ottomane (avant 1622).
La salle de prière est hypostyle. Sa couverture est en voûtes d'arêtes soutenues par des arcs doubleaux portée par des fûts de colonnes et des chapiteaux antiques à l'instar des anciennes mosquées ifriqiyennes.
Les travées ont presque toutes les mêmes dimensions ; la nef centrale ne se distingue des autres que par le mihrâb et sa coupole. Cette dernière est une copie assez grossière du dôme ziride de la Mosquée Zaytùna de Tunis.
Jâmi ' al Hawa, deuxième mosquée à Khotba élevé à Tunis par les Hafsides témoigne, selon Daoulatli, de la pérennité de la tradition ifrîqiyenne.
« Par sa coupole imitant celle de la Zaytùna, par la robustesse de sa construction et l'austérité de son décor, elle se rattache aux vieux sanctuaires ifriqiyens du Haut Moyen-âge dont l'architecture se caractérise par la discrétion et la décoration limitée souvent à quelques points de la salle de prière, tels que le mihrâb et la coupole qui le précède ».

dans le lac Sedjoumi. C'est au cours de cette lutte qu al-Muntasir mourut de maladie en septembre 1435.

Il fut remplacé par son frère l'Emir 'Uthmân qui n'avait que 16 ans et demi et qui devait être le dernier des grands sultans Hafsides (1435-1488).

Pendant 48 ans de règne, 'Uthmân dut faire face aux trois formes d'opposition traditionnelles : lutte contre ses proches parents, lutte contre la défection des villes et lutte contre les tribus.

Pendant dix sept ans 'Uthmân pourchassa à travers le Constantinois son oncle Abu al-Hasan gouverneur de Bougie qui se conduisait comme souverain. Abu al-Hasan, trahi par les siens, fut fait prisonnier et exécuté. Instruit par l'expérience, 'Uthmân renonça à confier le gouvernement des provinces à des proches parents. Il fit appel à des affranchis chrétiens qu'il nomma Caïds. Mais ces Caïds ne furent pas toujours fidèles. C'est ainsi qu'il fit exécuter en 1452 le Caïd Nobil, un intrigant qui arriva à occuper le poste de Chambellan et à placer ses six fils comme Caïds de villes importantes. Il brisa la résistance des tribus arabes qui se sont emparées de Tripoli, Nefta et Toghourt. On le voit organiser en 1458 et 1466 deux expéditions contre Tlemcen destinées à imposer sa suzeraineté au prince rebelle 'Abd al-Wâdide, Abu 'Abdullah. Après quoi, de l'avis de tous les observateurs, l'Ifrîqiya connut la paix et la tranquillité. Un voyageur de Bruges écrivait que 'Uthmân était « le plus grand, le plus puissant et le plus riche de tous les princes maures ».

Les états Chrétiens n'ont plus essayé de renouveler les expéditions contre les ports Ifriqiyens, malgré un développement considérable de la piraterie. Les Républiques italiennes cherchèrent à préserver, dans le bassin occidental de la Méditerranée, les chances d'un négoce que l'avance turque dans le bassin oriental leur a fait perdre dans de nombreux ports orientaux. C'est à ce moment que Constantinople tombait entre les mains des Turcs (1453). A force de présents magnifiques, et souvent au détriment de leurs coreligionnaires installés en Ifrïqiya, les Italiens rivalisaient d'adresse pour arracher au Sultan hafside des traités de commerce avantageux. Venise, en 1440, réussissait à établir une liaison commerciale régulière avec les ports

Ifrîqiyens par ses « galères de Barbarie ». Elle fut imitée à partir de 1458 par Florence dont un service régulier de galères reliait les ports Ifrîqiyens à l'Italie, l'Espagne et l'Orient. En 1445, Gênes signait un traité qui lui permettait d'acheter le blé Ifrîqiyen. Si avec l'Espagne les relations restèrent froides à cause des exigences de la « Reconquista » qui devait toucher à sa fin, avec Naples et la Sicile au contraire, le traité de 1478 conférait aux nationaux de ces deux pays les mêmes avantages qu'aux Florentins et Génois. Enfin, Louis XI de France cherchait par l'intermédiaire de la commune de Marseille à entrer en relations commerciales avec le Hafside. Il est vrai qu'il ne s'agissait là que d'une tentative isolée qui n'aura de suite qu'un siècle plus tard.

En septembre 1488, 'Uthmàn rendait l'âme. A plus d'un titre, l'année de sa mort ressemble à celle qui a vu l'état hafside se désagréger après al-Mustansir. Moins d'un siècle plus tard, 'Uthmàn, le dernier Sultan hafside, mourait à Tunis.

4. Le déclin et la fin des Hafsides (1488-1574)

'Uthmàn avait désigné son petit fils Abu Zakaryà Yahia pour lui succéder. Plusieurs parents se dressèrent contre lui. Il eut beau crever les yeux d'un de ses frères, exécuter son oncle, il fut détrôné quand même par son cousin germain. Abd-Al-Mu'men, nouveau sultan, périt empoisonné en 1490 et fut remplacé par Abu Yahia Zakaryà le fils de son rival malheureux.

Quatre ans plus tard, Abu Yahia Zakaryà mourait dans une épidémie de peste. Entre temps Tripoli proclamait son indépendance. Son successeur Abu 'Abdullah Muhammad, neveu de Zakaryà, devait régner jusqu'à 1526. C'est lui qui devait assister aux premiers débarquements des espagnols en Ifrïqiya. En janvier 1510, Bougie tombait entre leurs mains. Tripoli succombait la même année. L'année suivante, Abu Abdullah arrêtait un débarquement espagnol à Djerba. La population d'Alger renonçant à appeler le Hafside pour la protéger contre les Espagnols installés au Penon d'Alger, préféra l'aide plus efficace du Corsaire turc Arouj (1516).

Dès lors, le Hafside devait lutter contre deux ennemis redoutables sur mer : les Turcs et les Espagnols. La marine a toujours été le point faible de la puissance hafside. Les Hafsides n'ont jamais pu construire

des bateaux de taille à lutter contre les vaisseaux de guerre chrétiens. Les quelques razzias opérées en terre chrétienne ont été effectuées par des bateaux pirates. Ces razzias se sont retournées, d'ailleurs, au détriment du pouvoir central qui les a laissées se développer. Au même moment, les Espagnols s'équipaient en bateaux assez puissants pour imposer leur maîtrise sur mer. Leur armée s'équipait d'armes à feu redoutables. Renonçant à cette lutte inégale, les Hafsides portèrent leurs efforts sur les provinces de l'Ouest menacées par le frère de Arouj, le célèbre Khayreddine Barberousse. Les tribus sur lesquelles ils pouvaient compter leur firent défection. En 1522 Bône et Bougie, reprises aux Espagnols, tombaient sous la domination turque. Le fils de Abu Abdullah, al-Hasan ne put empêcher Khayreddine de prendre Tunis (1534). Les populations Ifrîqiyennes se rallièrent vite aux nouveaux maîtres. Le prestige de la dynastie déclinait. L'année suivante, les Espagnols, sous la direction de Charles Quint, chassaient les Turcs et replaçaient al-Hasan sur le trône. Mais lui-même, puis ses fils Hamîda et Muhammad acceptaient le protectorat Espagnol et s'aliénaient ainsi définitivement l'Ifrîqiya musulmane. En 1574 quand les Turcs de Eulj Ali pénétraient dans la capitale, le Sultan Hafside exerçait son autorité sur Tunis et sa banlieue jusqu'à Khanguet al-Hajjàj.

A travers près de quatre siècles d'histoire, les Hafsides ont survécu aux intrigues et aux rébellions. Cette survie s'explique certes par la valeur des institutions mises en place après bien des tâtonnements, mais aussi grâce au prestige acquis auprès des populations Ifrîqiyennes par ces berbères venus du Maroc. Ces institutions, dont quelques unes se sont maintenues jusqu'à nous, ont eu le mérite d'instituer l'équilibre social dans une société hétérogène, entre une population nomade exigeante et turbulente et une population citadine cultivée et laborieuse. La continuité de la dynastie hafside s'explique aussi par le rattachement personnel des populations aux membres de la dynastie. Il est significatif que les rebelles eux-mêmes, pendant le XIVe s. troublé, n'ont jamais songé à opposer aux souverains malheureux d'autres prétendants que leurs proches parents.

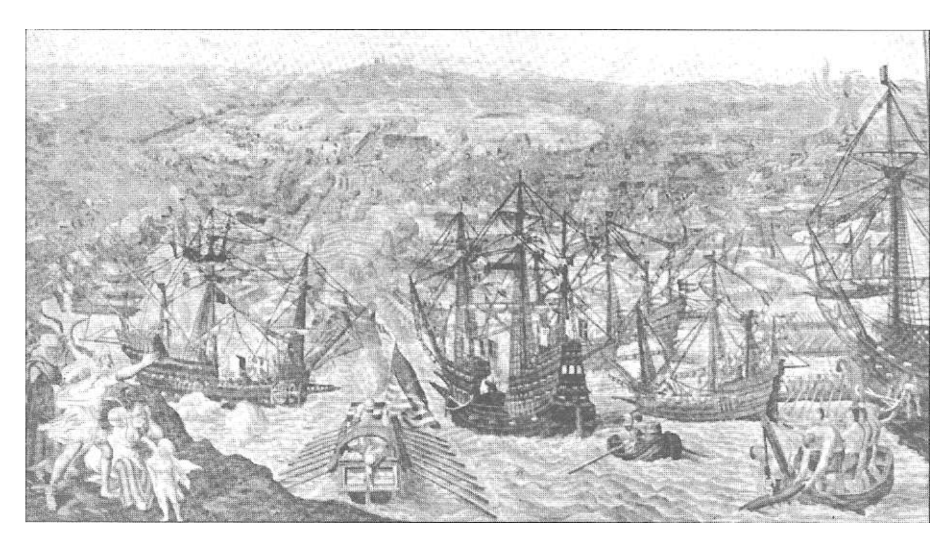
L'Etat hafside au centre des convoitises espagnoles

Au lendemain de la chute de Grenade en 1492, l'Espagne observe les côtes Nord Africaines avec une vigilance particulière. Isabelle la Catholique répète « la Reconquista ne sera achevée que le jour où la Méditerranée occidentale sera un lac espagnol ». Pour l'Espagne des rois Catholiques et aussi sûrement pour Charles Quint (1516-1556), les côtes Nord africaines prennent une importance croissante avec la montée en puissance de l'Empire Ottotnan et sa volonté d'expansion en Europe et en Méditerranée. Les rapports avec la Tunisie Hafside s'inscrivent dans le contexte général de cette rivalité irréductible entre les deux Empires. La politique ottomane en Méditerranée se traduit dès lors par un affrontement ininterrompu avec l'Espagne des Habsbourg pendant tout le règne de Soliman (1520-1566) et celui de son fils Selim II (1566-1574) pendant plus d'un demi-siècle.

Pour l'Espagne, les grands ports du Sud servent de bases maritimes. A partir de 1498, les expéditions militaires se succèdent pour occuper la plupart des points fortifiés de la côte d'Afrique du Nord afin d'éloigner les corsaires qui razziaient les côtes espagnoles et de protéger les voies de communication avec la Sicile, alors grenier de l'Espagne.

Les frères Barberousse (corsaires turcs de mère grecque, originaires de Lesbos), écument la côte Nord du Maghreb jusqu'à l'Ouest d'Alger et entretiennent des relations avec les Hafsides de Tunis. En 1506, les frères 'Aruj et Khayreddine s'emparent d'un galion chargé de 500 soldats espagnols envoyés par Ferdinand le Catholique au vice-roi de Naples. En réaction, Don Garcia de Tolède lance une attaque contre Alger et contre Djerba. En 1509, Oran est prise et, au cours de l'été 1510, Alger, Bougie, La Calle et Tripoli tombent à leur tour aux mains des Espagnols. Au cours de cette campagne, l'émir Hafside Abu 'Abdullah réussit, grâce à l'appui des frères Barberousse, à repousser l'attaque espagnole contre Djerba. A la demande de l'émir, ces corsaires acceptent d'assurer la protection de l'île. Ils s'y installent et la transforment en centre de résistance.

Les Espagnols relancent leurs assauts sur la côte algérienne et s'emparent de Cherchell et Djidjelli. En 1516, le sultan Zayanide d'Alger, Salem at-Tumi, fait appel à 'Aruj pour chasser les espagnols d'Alger où ils tiennent garnison dans le fort maritime qu'ils ont construit sur un îlot au large de la ville (le Penon). "Arùj mobilise ses troupes (300 turcs) et, avec le concours des Kabyles, lance un assaut par terre et par mer. La garnison espagnole résiste, mais Arùj s'empresse d'occuper Alger où il installe ses officiers et prend en charge le Trésor. A son retour dans sa capitale, le sultan Salem est confiné dans son palais et bientôt exécuté, tandis que Arùj se fait proclamer sultan dans la grande mosquée. Mais Arùj trouve la mort dans une attaque espagnole sur Tlemcen en 1518. Son frère Khayreddine Barberousse lui succède. L'été suivant, la flotte espagnole lance, avec la complicité du prétendant Zayanide, un nouvel assaut sur Alger que Khayreddine réussit à briser.



La campagne de Tunis de juin 1535 et qui devait avoir pour conséquences l'occupation de plusieurs places fortes dans le pays et l'exercice d'un protectorat espagnol sur l'Etat Hafside pendant plus de quarante ans, a été la grande affaire du règne de Charles Quint. Celui-ci se fit accompagner par Vermayen, son peintre favori qui exécuta un grand nombre de cartons sur les péripéties de la campagne. Une douzaine de tapisseries de grandes dimensions furent réalisées à partir de ces cartons et sont exposées aujourd'hui au Musée de Vienne. Sur la tapisserie représentée ici on voit successivement la flotte espagnole, l'isthme de la Goulette et les forces Hafsides, le Lac de Tunis et au fond la ville de Tunis surmontée par la Kasba et le Minaret de la Mosquée du xiiie s.

Khayreddine est alors conscient que, sans un appui extérieur, il ne pourrait résister durablement à l'antagonisme des Zayanides et des espagnols. En 1519, il adresse au Sultan ottoman Selim 1 (1512-1520) une lettre de soumission le reconnaissant comme son suzerain et lui offrant son concours pour combattre les chrétiens. En réponse, il reçoit 2000 soldats et de l'artillerie, avec l'assurance que les turcs qui s'enrôleraient dans ses rangs recevraient la même solde que les janissaires d'Istanbul et jouiraient des mêmes droits. Alger devient une province de l'Empire (Eyalet) dont Khayreddine devenait Gouverneur avec le titre de beylerbey. C'est à bon compte que Selim 1 étendait ainsi son pouvoir à l'Occident musulman : deux ans auparavant (1517), il proclamait à partir du Caire l'incorporation de la Syrie et de l'Egypte dans l'Empire.

Khayreddine consolide son emprise sur la côte. En 1522, il reprend Bône et Bougie et, en 1529, libère le Penon d'Alger qui devient une forteresse turque inexpugnable. Charles Quint riposte en trois mouvements : il installe les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Malte et à Tripoli avec mission de



Estampe de la fin du xvi s. sur laquelle apparaissent successivement et bien distinctement les principaux éléments du site de Tunis à l'époque : le port de la Goulette au premier plan et sa puissante forteresse, le lac de Tunis traversé par le chenal, le port fortifié de Tunis et au fond sur sa colline la ville de Tunis entourée de ses remparts.

garder le détroit de Sicile ; il charge l'amiral Doria de s'emparer de deux points forts à l'Est : l'île de Lépante et la forteresse de Coron, dans le Péloponnèse ; à l'Ouest, il occupe Cherchell et Honein, le port de Tlemcen (1530 et 1531).

La décision de Charles Quint d'attaquer Tunis (1535) s'inscrit dans ce contexte. Trois événements déterminent la décision de l'empereur : d'une part, la chute du Pehon d'Alger qui transfonne le pays en une base ennemie. D'autre part, en février 1533, Khayreddine est invité à Istanbul où, élevé par Soliman au rang de grand amiral (kapudan pacha), il est chargé d'armer une flotte puissante. II. s'en acquitte en quelques mois et attaque aussitôt Lépante et la forteresse de Coron dont il chasse les garnisons espagnoles. Enfin, en août 1534, Khayreddine marche sur Tunis, défait l'armée Hafside et chasse l'émir al-Hasan. L'annexion de Tunis, voulue par Soliman, dotait l'empire ottoman d'une base centrale en mesure de contrôler le détroit de Sicile.

L'expédition de Tunis, commandée par Charles Quint en personne, réunit au total 412 bâtiments et 35.000 hommes, avec la contribution du Portugal, de

Gênes, de Naples et de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Le 16 juin 1535, l'empereur débarque sur les côtes de Carthage avec 12.000 hommes et fait route sur La Goulette, tandis que l'armada prend position à l'entrée du port. Barberousse ne disposait que de 60 galères et galions et de quelques milliers de soldats turcs et arabes. Au bout de 15 jours de durs combats, le fort de La Goulette tombe (14 juillet). Les armées espagnoles mettent encore une semaine pour parvenir à Tunis, au prix de combats sanglants. Les espagnols entrent alors dans Tunis, libèrent les prisonniers chrétiens au nombre de 20.000 (sources espagnoles) et, pendant trois jours, se livrent à un pillage en règle, égorgeant 30.000 personnes, détruisant œuvres d'art et édifices. Avant de repartir, emmenant 10.000 personnes en esclavage, Charles Quint rétablit le Hafside al-Hasan qui s'engage à verser un tribut annuel de 12.000 couronnes, à poursuivre les pirates, à autoriser le culte catholique et à céder la Goulette ainsi que les forteresses qui, par ordre de l'empereur, seraient construites tout autour de Tunis. La garnison espagnole comptera 1000 soldats et dix bâtiments.

Ce n'est que trois ans plus tard, en 1538, que Khayreddine, entouré de Turgut Reis (Darghouth) et de Salih Reis, prend sa revanche sur la flotte de la Sainte Ligue (Venise et Gênes alliées à Charles Quint) commandée par l'amiral Doria, sur la côte de l'Epire, à Préveza. En septembre 1541, une nouvelle attaque dirigée par l 'amiral Doria contre Alger est repoussée par Hasan Agha, le fils de Khayreddine, qui a succédé à son père à la tête de la Eyalet d'Alger et qui, malgré un grand déséquilibre des forces, inflige aux espagnols une défaite cuisante.

A la mort de Khayreddine en 1546, son lieutenant Turgut Reis (Darghouth) lui succède. C'est lui qui reprend Tripoli à l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem (1551) et qui sauve Djerba (mais 1560) d'une vigoureuse attaque longuement préparée par Philippe II, successeur de Charles Quint.

La reprise de Tunis, voulue par Selim 11, est réalisée par le pacha 'Eulj Ali et l'amiral Sinan Pacha qui, à la tête de l'escadre turque, libèrent La Goulette le 23 août et Tunis le 13 septembre 1574. Les chefs des garnisons espagnoles Porto Carrero et Serbelloni, faits prisonniers, sont enchaînés et expédiés à Istanbul. Cette victoire marque pour la Tunisie le terme de l'ère Hafside et le début de l'ère ottomane.

CHAPITRE II

Les institutions hafsides

I
L'Etat hafside

Dans le monde Maghrébin du moyen âge, la notion de frontière n'existait pas. L'autorité de l'Etat s'exerçait sur des cités et plus encore sur des tribus. Il en est de même de l'Etat hafside ; l'extension ou la réduction du territoire sur lequel s'étend l'autorité du sultan variait avec la fidélité épisodique de certaines tribus nomades. Quand une tribu entrait dans le giron de l'Etat, elle faisait acte d'allégeance au souverain personnellement, car l'Etat se confondait avec le souverain.

1. Le gouvernement central

Le chef du gouvernement central est le sultan. Les sultans hafsides ont tenu à exercer personnellement leur autorité. Le cas du chancelier Ibn Tafrajïn qui supplanta le Sultan Abu Ishàq II est unique et s'explique par le jeune âge du souverain.

Les Hafsides, après s'être contentés du titre de « Cheikh des Almohades » puis d'Emirs, s'attribuèrent le titre de Calife et d'Emir al-Mu'minîn. Pour justifier cette titulature suprême, les souverains hafsides ont d'abord mis en évidence le lien d'amitié qui unissait leur ancêtre Abu Hafs au Mahdî Ibn Tûmart. Il était évident que Abu Hafs avait autant de droits que Abd al-Mu'min à succéder au Mahdi. Après le rejet de l'unitarisme officiel par le Calife marocain al-Ma'mun en 1230, les Hafsides se sont posés en détenteurs du vrai Califat Almohade. L'attribution du titre de Calife et surtout leur désir de se voir reconnaître comme tels par le monde musulman, les amenèrent à rechercher un lien de parenté avec les Califes rachidiens. Les écrivains de cour s'en chargèrent et trouvèrent curieusement une parenté avec le Calife rachidien 'Umar. Ces titres étaient utilisés dans la prière et les actes officiels. Les gens du peuple préférèrent à partir du XIII[e] s. le titre de Sultan en vogue dans le monde musulman depuis les Seldjoukides et très prisé au Maroc. On lui ajouta les titres de Mawlâya et Sayidï. Les sultans hafsides aimaient compléter leur nom par un surnom (*laqab*). Les plus utilisés furent al-Muntasir Billah, al-Mutawakkil 'ala Allah.

Les souverains Hafsides tenaient à recevoir leur investiture de la part du peuple. A leurs yeux la cérémonie d'intronisation (*Baya)* n'était parfaite que si elle était publique et si elle se déroulait à Tunis. Aussi, selon les circonstances, l'intronisation privée au cours de laquelle les Cheikhs proclamaient le nouveau Sultan dans la ville où il se trouvait, était-elle suivie par l'intronisation publique dont la cérémonie consistait pour un certain nombre de notabilités, à baiser la main du nouveau Sultan en même temps que le public acclamait son nom devant le palais et que les tambours roulaient. L'obéissance au souverain était renouvelée chaque vendredi pendant la prière qu'il dirigeait en personne. Les sultans hafsides n'aimaient pas porter la couronne sur la tête. A partir de 1311, ils la remplacèrent par un turban dont une extrémité descendait derrière l'oreille gauche alors que l'autre s'enroulait autour du cou. Aucun habit particulier ne devait les différencier de leur suite, si ce n'est la qualité des tissus. Ils portaient des robes (*jebbas*) superposées et non

serrées à la taille. Le prestigieux sultan 'Uthmân prit l'habitude de recouvrir ses *jebbas* par un burnous rouge. Les souverains hafsides s'asseyaient sur des tapis au milieu de leurs conseillers et rarement sur des sièges simples en bois qui ne rappelaient en rien un trône. Il leur arrivait quelquefois lors des prières de s'isoler derrière un paravent ou dans la *maqsùra*. Dans la rue les souverains prenaient plaisir à se faire entourer d'un cortège impressionnant.

Le drapeau hafside comportait un croissant blanc sur un fond dont la couleur a varié tout au long de la période. Les sultans habitaient le palais de la Kasbah. Ce n'est qu'au début du XVIe s. qu'ils prirent l'habitude de passer l'été dans le nouveau palais de la Marsa « al-'Abdalliya ». On connaît l'emploi du temps quotidien de Abu Zakaryâ Ier. Il se levait de bonne heure. Il occupait toute la matinée à recevoir ses ministres, les 'Ulémas et les secrétaires de la chancellerie dans un local situé à l'intérieur de la Kasbah. L'après-midi après un petit repos, il se consacrait à régler les affaires intérieures de son palais. Puis après le coucher de soleil, il allait à ses plaisirs. 'Uthmân réservait deux jours par semaine à la chasse et deux jours pour aller visiter la banlieue. Ce qui donnait lieu à des cortèges solennels que le dernier grand hafside aimait particulièrement.

Le sultan est un souverain tout puissant dont l'autorité s'exerçait en toutes matières : religion dont il est le chef, administration et armée. En ce qui concerne la justice qui tirait ses fondements du droit musulman élaboré par des juristes dont la renommée a dépassé les frontières de l'Ifrîqiya, le sultan voyait cette attribution lui échapper en partie, tenu qu'il était de respecter les normes du *fiqh* mises au point depuis plusieurs générations. Du moins pouvait-il nommer ou révoquer les juges et participer de la sorte à cette fonction essentielle. En l'absence de toute constitution, d'ailleurs inimaginable dans un pays musulman à cette époque, le sultan pouvait légiférer à sa guise. Par ordonnance *« 'Amr »*, il intervenait surtout dans les décisions financières. Les Zahïrs portaient sur la nomination des fonctionnaires. Les décisions sultaniennes sont prises devant les ministres au cours des « *Majâlis* » que les souverains leur accordaient quotidiennement. Les ministres étaient introduits l'un après l'autre, recevaient les ordres du Sultan et lui

présentaient les personnages de leur administration qu'il désirait voir. Plusieurs sultans avant de prendre une décision importante consultaient certaines personnalités almohades groupées dans le « Conseil des dix » et qui représentaient les grandes autorités almohades (Cheikh Arra'y).

L'entourage immédiat du sultan se composait de ses fils et de son harem c'est à dire ses femmes et ses concubines souvent d'origine européenne. Puis venaient ses parents et les tribus almohades commandées chacune par un *Muzwâr.* L'ensemble des almohades obéissait à un « Cheikh des almohades » nommé par le sultan parmi ses proches parents. C'est parmi eux que le sultan recrutait le « Conseil des Dix » et le « Conseil des Cinquante ». L'ensemble des almohades dont une enquête généalogique ordonnée par Ibn al-Lihyàni avait réduit le nombre, recevait un solde (*barakat),* le même quel que soit leur rang, y compris le Sultan.

C'est parmi les Almohades que le sultan recrutait ses principaux collaborateurs appelés *Wazïrs.* Mais à partir de la deuxième moitié du XVe s., il semble que, peu satisfait de leur fidélité, le sultan ait fait appel à des personnes d'origine plus humble.

Le gouvernement hafside a vu son effectif augmenter tout au long de la période ; Abu Zakaryà eut trois *wazïrs :*

Wazïr al-Jund (armée) *Saheb al-Ashghâl* (finances) et *wazir al-Fadi* (chancelier). Le plus important était celui de l'armée. Au XVe s. le gouvernement hafside comptait dix vizirs dont voici la liste, par ordre de dignité décroissante, rapportée par Léon l'Africain :

I^e^) le Munaffidh (finances) ou vice roi

2e) le Muzwâr ou capitaine général

3e) le Châtelain, gouverneur des palais royaux

4e) le Gouverneur de la cité

5e) le Secrétaire

6e) le Maître de salle

7e) le Trésorier (finances)

8e) le Gabelier

9e) le Péager

10e) le Dépensier ou maître d'hôtel.

En l'espace de trois siècles, la complexité des questions financières consécutives au développement du commerce, avait fini par faire prévaloir la primauté du *Munaffidh* aux dépens du titulaire de l'armée. Il est vrai qu'entre temps, les cheikhs almohades avaient perdu leur autorité. Le *Munaffidh* était en même temps premier ministre (*kabïr ad-Dawla)* l'extraordinaire Ibn Tafrajïn avait entre temps hissé la fonction de Chambellan (*hâjib*) au premier plan. Son principal rôle consitait à introduire les visiteurs auprès du sultan. Est-ce parce que les Hafsides répugnaient à un triage des visiteurs exercé par un personnage trop puissant, que l'importance de cette charge décrut dès la mort de son auteur ?

2. *L'administration centrale*

Comme au Maroc, l'administration hafside s'appelait « *makhzin ».* Les scribes qui la composaient sont réunis dans les « *diwâns* ». Le *diivân al-Inshâ* (rédaction) est le plus important. En effet, il s'agit de la chancellerie qui avait à sa tête le *wazïr al-fadi* et plus tard le *Kâtib As-Sirr* (secrétaire particulier). Elle était chargée de rédiger les actes officiels revêtus du nom du sultan. En réalité, le sultan ne signait pas ses actes. Il se contentait de les faire parapher par deux fonctionnaires. Les Chanceliers, au début Almohades, furent remplacés progressivement par un personnel ifrîqiyen formé à l'école andalouse.

Les Hafsides n'ont pas essayé d'organiser un service de transmission des ordres à travers les provinces, semblable au *barid*des Aghlabides. Les missives sultaniennes étaient confiées à un homme qui devait fournir lui même sa monture. Dans les cas urgents, on confiait le message à un coureur à pied qui pouvait emprunter les raccourcis. Il est probable que la lenteur des transmissions dans un royaume aussi vaste était responsable, dans une certaine mesure, de la fréquence des rébellions.

En ce qui concerne les finances, on se souvient que cette charge est devenue importante avec le temps et qu'elle a fini par passer du *sàhibal-Ashghâl au Munaffidh.* Le *Munaffidh* avait la main haute sur la nomination des hauts fonctionnaires des finances qu'on appelait *'Âmils.* La direction des finances de l'Etat ou du trésor public se confond avec celle de la caissette personnelle du souverain. La

perception des impôts dont le nombre allait croissant a été à l'origine de la création de plusieurs services spécialisés : le « *'Âmil al- umûd*» (pilier de la tente) s'occupait des impôts levés sur les berbères. Le « *Nàdhir fil ahbâs* » (directeur des habous) s'occupait des biens habous. « *Dar al-sikka* » était le service de la frappe des monnaies. L'important service des douanes était entre les mains du « *Sahib diwân al-bahr»* (directeur des douanes maritimes) le chef du « *diwân al-bâb* » s'occupait des impôts payés sur les marchandises quand elles pénétraient dans les villes, etc. Les ressources de l'état provenaient des bénéfices du domaine privé du Sultan, du domaine public et des impôts. Les impôts hafsides étaient d'une très grande variété. Le *« kharàj* » traditionnel était encore en vigueur et frappait les propriétés foncières. La «*jizya* » était encore payée par les non musulmans. En fait, les chrétiens commerçants en étaient exemptés. Mais les Hafsides ont mis en vigueur des impôts non canoniques réprouvés d'ailleurs par la population musulmane : il s'agit des « *mukûs* » ou taxes prélevées sur la fabrication des marchandises, leur circulation et leur vente. Enfin, le produit des douanes venait grossir le trésor qui était à quelques exceptions près, bien garni malgré la variabilité des récoltes et des territoires soumis. En principe, la levée des impôts était confiée aux agents du fisc qui prélevaient sur le produit leurs émoluments personnels. Le fermage n'était utilisé que pour certains impôts comme la gabelle sur le vin, confié aux chrétiens. Certaines tribus nomades s'acquittaient par l'intermédiaire du cheikh de la tribu qui versait aux représentants du sultan une somme fixée forfaitairement. En effet pour certains impôts ruraux, il était difficile d'établir une assiette. Souvent, devant les réticences des contribuables bédouins, le sultan allait lui même ou envoyait son fils à la tête de la « *Mahalla* » pour venir à bout de la résistance des nomades. C'était la préfiguration de la *« Mahalla* » beylicale. L'état stockait dans le « *makhzin* » une grande quantité de marchandises (impôts en nature) qu'il utilisait pour son ravitaillement propre et celui de l'armée ou qu'il revendait quand il ne les distribuait pas en cas de disette.

Les Hafsides ont suivi une politique monétaire sage. L'Etat avait le monopole de la frappe dans ses ateliers répartis dans les provinces. Mais chacun pouvait, en versant un pourcentage supplémentaire, se faire frapper de la monnaie avec le métal qu'il fournissait. L'unité monétaire

était le dinar d'or de 4,72 gr. Le dirham 1,72 gr. était la dixième partie du dinar. Sous le règne de 'Uthmân, à la suite de la hausse de l'or, un dirham nouveau fut mis en circulation. La monnaie hafside a connu une grande stabilité et était très recherchée à l'extérieur grâce à son bon loi. Le sultan 'Uthmân pouvait s'enorgueillir d'être le plus riche des princes musulmans et de posséder dans la Kasba un trésor fabuleux. En vérité, si les sultans hafsides étaient riches, ils le devaient, dans une certaine mesure, à leur sens de l'économie, mais aussi parce que les travaux d'utilité publique étaient rares.

3. Le gouvernement provincial

L'autorité de l'état s'exerçait en province par l'intermédiaire des gouverneurs. Dans les villes, cette autorité était réelle dans la mesure où le gouverneur n'entrait pas en dissidence. Dans la campagne, le sultan investissait, souvent contre son gré, les cheikhs des tribus ; il était rare que l'autorité centrale imposât un homme étranger à la tribu.

Chaque tribu nomade ou sédentaire obéissait à un cheikh. Le cheikh était choisi dans la même famille. Mais il arrivait que, pour contrecarrer l'autorité grandissante d'une famille qui risquait de porter ombrage à la volonté du sultan, celui-ci suscitât la rivalité d'une autre famille de la même tribu. Ainsi à l'intérieur de la tribu des Bani Ku'ûb, deux familles ont alterné au pouvoir selon la volonté des sultans : les Awlàd Abi al-Layl et les Awlàd Muhalhil. Devant la menace permanente de soulèvement des tribus, les Hafsides ont appliqué la vieille formule : diviser pour régner. Le cheikh, conseillé par ses proches, préside aux destinées de la tribu. C'est lui qui la dirige au combat, met au point les migrations saisonnières, lève l'impôt dans sa tribu et dans les tribus vaincues. Il arbitre les différends entre les membres de sa tribu et est leur représentant officiel auprès du sultan. L'étendue de ses pouvoirs n'était limitée que par les coutumes propres à chaque tribu. Les Hafsides ont souvent toléré une certaine autonomie de fait pour certaines tribus éloignées de la capitale.

Dans les villes, l'autorité sultanienne était représentée par les gouverneurs qui s'appellaient « *Hâfiz*», « *Wâli*», « *'Amil*» et enfin

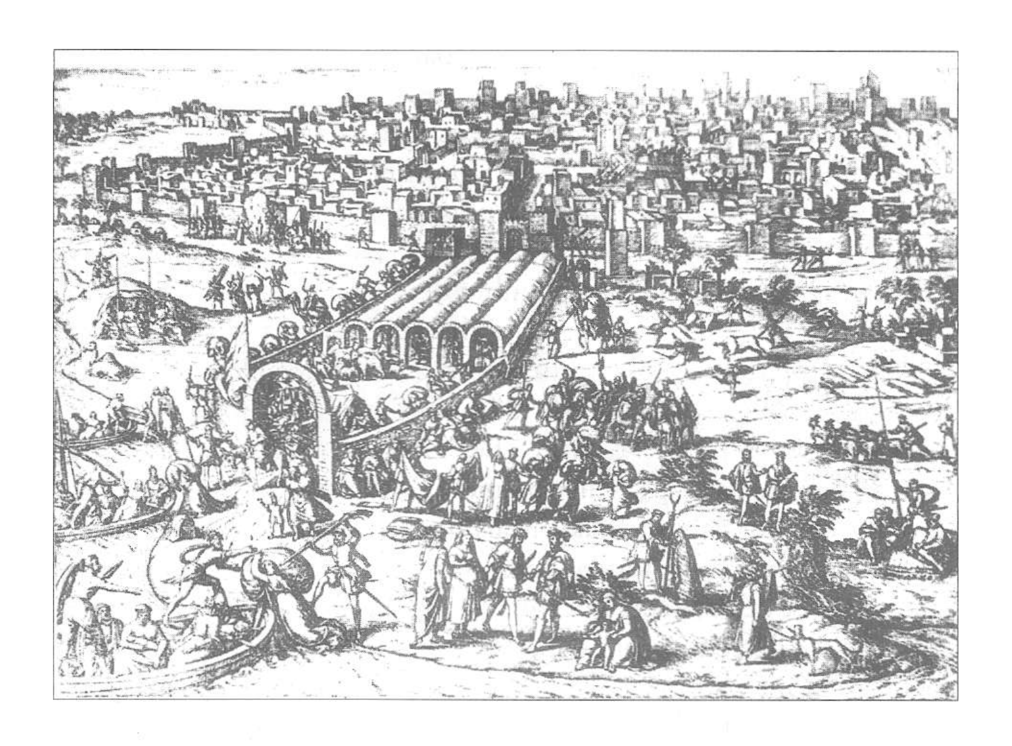
« Qà "id». En principe l'autorité gouvernatoriale s'exerçait aussi bien sur la ville que sur le territoire qui l'entourait. Nos connaissances sont vagues quant au nombre de ces circonscriptions territoriales et à leur étendue réelle. En effet l'autorité du gouverneur était limitée par les déplacements saisonniers des tribus qui feignaient de ne pas reconnaître l'autorité de leur gouverneur temporaire. A l'intérieur des villes, les gouverneurs ont laissé subsister une autorité parallèle, issue du conseil des cheikhs de la ville « *Jamâ'at* ». « Ce Conseil des cheikhs tombait dans la plupart des cas sous l'influence des puissantes familles de la ville. Evidemment, ces familles luttaient entre elles pour mieux se placer. Les Banî Makkï de Gabès ont su amener les Hafsides à leur conférer le titre de gouverneurs. L'un d'eux parvient à se faire ministre des finances de Ibn Abî 'Umàra. Ses descendants se sont taillés pendant la deuxième moitié du XIVe s. un Etat indépendant englobant tout le Sahel. On retrouve des cas semblables dans la plupart des villes du Sud. Pourtant les Hafsides n'ont pas désarmé devant les faits. Poursuivant sans relâche l'œuvre unificatrice, ils ont nommé des parents à la tête des villes ; puis devant l'incapacité de ces émirs à gouverner, ils les ont remplacés par des caïds plus avertis et plus fidèles, recrutés parmi les anciens esclaves. Certaines villes reçurent deux caïds, le premier chargé d'administrer la ville et la province, l'autre ayant l'autorité militaire était placé à la tête de la Kasbah. A Tunis, il y avait le Qà id al-Madïna et le Qà id al-Hàdhira.

II
L'armée

Pour maintenir l'ordre au dedans et au dehors, les Hafsides ont mis sur pied une armée puissante capable de se mesurer, grâce surtout au nombre, aux armées chrétiennes.

Le noyau du «*jund*» hafside est constitué par les tribus almohades, les seules à inspirer confiance aux souverains hafsides mais les guerriers almohades étaient en petit nombre. Les Hafsides avaient

L'arsenal de Tunis



Cette estampe, datée de 1535 et reproduite d'après Léo Belgicus évoque le sac de Tunis par les Espagnols lors de la campagne de Charles Quint. On y voit au premier plan l'Arsenal de la ville étendu entre le lac et les remparts. Le monument fidèlement dessiné est représenté avec sa grande porte monumentale donnant sur le bord du lac et cinq longues galeries voûtées qui servaient à la fabrication des vaisseaux. On ne peut, en regardant cette gravure de la fin de la période hafside, ne pas penser au passé glorieux de Tunis, qui fut doté par son conquérant Hassan b. Nu'mân d'un chantier de construction navale (dâr sinâ'a) relié au port et à la mer par un chenal. Cet arsenal, rapportent les sources arabes, fut exécuté par des ouvriers coptes venus d'Egypte. Le monument du XVIe s. a-t-il gardé les structures et la vivacité du temps des gouverneurs ? On peut l'affirmer.

dû recruter des contingents fournis par les arabes nomades et les berbères. Il va de soi que l'effectif de ces contingents locaux et surtout leur ardeur au combat étaient fort variables suivant que le combat était susceptible de leur rapporter ou non des bénéfices. L'apport des tribus arabes était le plus important. Mais les effectifs arabes sont sujets à des variations. Ces tribus étaient tenues de fournir au sultan un certain nombre de guerriers en cas de besoin. Les tribus *makhzin* et celles qui habitaient près de la capitale fournissaient régulièrement un nombre fixé de soldats, en contre partie de certaines exemptions d'impôts ou de l'autorisation d'en lever pour leur propre compte. Les citadins, eux aussi, partaient volontairement grossir l'armée quand un débarquement chrétien sur les côtes les appelait au Jihâd. Mais il arrivait qu'en pleine bataille, ces soldats venus de toutes parts s'apercevaient de leurs intérêts divergents et désertaient. Les sultans hafsides dont certains ont eu à pâtir de ces défections ont songé à constituer un corps d'armée de métier. Ils ont recruté des milices parmi les étrangers : Andalous, orientaux et esclaves noirs dont la charge principale était de veiller à la sécurité personnelle du sultan. Enfin la « Milice chrétienne » dont Léon l'Africain précise qu'elle était formée de 1.500 cavaliers, était très appréciée du sultan dans les périodes de crise. La fraction permanente de cette armée hafside était stationnée dans les principales villes sous les ordres des gouverneurs. Il semble que les Hafsides n'aient fait stationner des soldats dans les points stratégiques que d'une façon sporadique.

Les guerriers qui venaient rejoindre l'armée régulière en cas de besoin, devaient apporter leur tenue, leurs armes et leur monture, ce qui donnait à l'armée hafside un aspect hétéroclite. Cette armée se divisait en Infanterie et Cavalerie. Les chroniqueurs chrétiens de l'époque n'ont pas manqué de remarquer l'insuffisance de l'équipement hafside. Mal protégés par des boucliers en cuir, les soldats des tribus arabes ne pouvaient supporter longtemps les assauts de l'adversaire. Seuls les chefs portaient des cuirasses métalliques. Les cavaliers s'armaient de sabres et de lances. Les fantassins portaient aussi des lances et s'équipaient quelquefois d'arcs.

Navires hafsides




Deux plats du xive / XVe s. découverts lors des fouilles de la Kasbah de Tunis.
(Musée Sidi Qâsim al-Jalizi)

La Kasbah de Tunis a livré une grande quantité de céramique. Parmi les pièces les plus significatives, ces deux plats qui ont été trouvés brisés en plusieurs fragments, dans un caveau qui a servi de dépotoir. Les deux ustensiles ont des dimensions assez voisines 32 et 33 cm de diamètre ; 13,8 cm et 12,5 cm de hauteur. Leur pâte claire est peu fine. Le décor est peint en bleu brun et brun aubergine sur fond d'émail stannifère blanc. Chaque plat est orné d'un bateau à voile carrée. L'analyse stylistique et la forme des vaisseaux comparées aux navires européens ont permis de les dater du XIV s. ou du XVe s. ; c'est l'époque de l'essor de la céramique hafside produite surtout dans le quartier de Qallâlln. Cette datation est confortée par la présence à l'arrière des deux embarcations d'un gouvernail dont la généralisation en Méditerranée n 'intervient que vers la fin du XIVe ou au début du XV s.

A la fin du XIII[e] s., l'armée hafside utilisa les armes à feu et les arcs. Mais l'emploi systématique de ces armes nouvelles n'apparaît qu'à la fin du XV[e] s., très en retard sur les progrès réalisés en pays chrétiens. Au début du XV[e] s., la fabrication des pièces d'artillerie était confiée à un artisan juif d'Allemagne.

Les Hafsides ont semblé se désintéresser de la construction de défenses autour des villes. La plupart des villes ont dû assurer elles-mêmes la construction de remparts et leur entretien. Les cités qui n'ont pas pu le faire restaient à la merci des incursions des tribus nomades. La technique de construction des remparts n'a pas beaucoup varié à l'époque hafside. Construits en terre ou en briques, rarement en pierre, ces remparts suivaient en lignes brisées la périphérie de la cité. Les tours ou « *burj* » permettaient aux défenseurs de lancer des flèches et de l'eau bouillante sur l'ennemi.

Cependant, il faut noter que les souverains hafsides ont montré beaucoup d'empressement à renforcer les fortifications des villes du littoral : Tunis, Bougie et surtout Mahdiya ont bénéficié de constructions stratégiques. Abu Fàris a construit des fortins sur la côte nord-est de la Tunisie. Enfin, les principales villes ont été dotées d'un type de forteresse d'inspiration almohade : la Kasbah, où les assiégés pouvaient résister longtemps encore après la prise de la ville.

Le commandement suprême de l'armée hafside revenait au sultan qui en déléguait l'exercice au « *wazir al-jund* » qui devait rester jusqu'au XIV[e] s. d'origine almohade. Le chef de l'intendance (*Sâhib al-Ta'âm*) devait assurer la subsistance et la solde des soldats réguliers. Puis venaient les généraux ou Caïds, les officiers (*'Àref)* et enfin le « *muharrik* » officier subalterne. Avant l'expédition (*haraka),* les troupes se réunissaient dans la banlieue, à la Muhammadiya. Après la revue et la distribution de la solde, le longcortège se mettait en branle, précédé par les tambours et les étendards. Le spectacle devait être impressionnant : l'armée qui a mis le siège devant Mahdiya comptait de 40 à 60 mille soldats. Quand le sultan accompagnait l'armée, il n'oubliait pas d'amener avec lui une partie de son harem.

Les hafsides savaient utiliser toutes les ressources de la guerre de siège : construction de tours pour l'approche, démolition des

remparts par les bombardes et dévastation des récoltes dans la campagne avoisinante. Contre une armée plus outillée et plus aguerrie comme le furent la plupart des armées chrétiennes, les Hafsides préféraient la tactique du harcèlement (*Al-karr wa al-farr*) qui était destinée à décourager l'adversaire. Après la victoire, les soldats se partagaient le butin.

La marine était le point le plus faible de cette armée. Il est curieux que pour un pays qui a plus de quatre mille kilomètres de côtes à défendre, les Hafsides n'aient pas songé à mettre sur pied une flotte de guerre puissante. Leur origine montagnarde suffit-elle à expliquer cette lacune ? Quoi qu'il en soit, les vaisseaux sortis des arsenaux de Tunis et de Bougie ont pu faire croire sous les règnes de Abu-Zakaryâ Ier et Abu Bakr que les Hafsides étaient de taille à tenir tête à la flotte espagnole qui menait la vie dure aux Almohades, puis aux Mérinides. En fait sous le commandement du « Qâ *'id al-Bahr* » la flotte hafside s'était contentée d'investir à plusieurs reprises les villes ifrïqyennes dissidentes (reprise de Tunis en 1317). En tout cas, on ne la voit jamais faire face aux débarquements chrétiens ni engager à plus forte raison un combat naval, exception faite de celui de 1428 contre l'Aragon où les 45 navires de Abu Fàris battirent retraite. Certes, des bateaux hafsides encouragés, semble-t-il, par la passivité des sultans, ont razzié plusieurs fois les côtes chrétiennes. Mais il s'agit là d'actions rapides qui ont mis à profit l'effet de surprise et qu'on peut ranger parmi les actes de piraterie ou comme riposte à des incursions chrétiennes en Ifriqiya.

III
La justice et l'enseignement

Chef du gouvernement et de l'armée, le sultan était aussi chef de la religion. Les personnages ayant charge de rendre la justice sont des fonctionnaires religieux. Leur nomination ou leur révocation dépendaient du sultan exclusivement. Tous les souverains hafsides prétendaient discuter des affaires de religion. Mais en général, ils n'ont jamais osé outrepasser les règles de justice que des générations

de *'Ulamas* ont mises au point. Au contraire, ils ont été toujours prêts à aider les fonctionnaires religieux à surmonter les difficultés qu'ils pouvaient rencontrer de la part des autorités temporelles locales. Le magistrat suprême s'appelait « *Qâdhi al-Jamâ'a* » et résidait à Tunis. Il était considéré comme l'un des personnages les plus importants de l'Etat et était désigné par le sultan. Sa nomination était souvent l'occasion d'intrigues autour du sultan. Mais il faut rendre justice aux souverains hafsides d'avoir choisi presque constamment des hommes de mérite.

Quelquefois, l'adjoint du « *Qâdhi al-Jamâ'a* » le *qâdhi* des mariages lui succédait. Mais aucune règle ne s'établit définitivement et le sultan restait maître de son choix, embarrassé seulement par la multitude des prétendants.

Le grand *qâdhi* était nommé pour une période de deux ans, mais cette règle n'a pas toujours été respectée ; le *qâdhi* Ahmad Ibn al-Gammaz resta 33 ans grand *qâdhi.* Les autres villes de l'Ifriqiya avaient chacune son *qâdhi* nommé par le sultan après avis du grand *qâdhi.* Ils recevaient un traiment fixe. La plupart de ces *qâdhis* étaient originaires du pays. Il est certain que dans la masse, il s'est glissé quelquefois des *qâdhis* malhonnêtes, surtout dans les moments où le pouvoir central s'affaiblissant, l'autorité de fait de la cité procédait aux nominations sans avoir conduit les enquêtes préalables.

Cependant, les sources de l'époque louent, en général, l'esprit d'équité de ces juges. Les sultans voyaient en eux de précieux témoins des activités des gouverneurs. Dans les conflits qui les ont opposés souvent au pouvoir temporel local, le sultan n'a jamais manqué de les soutenir. La compétence des *qâdhis* varie d'une ville à l'autre. D'une façon générale, elle s'étend sur les affaires civiles et pénales touchant les musulmans et les Juifs. Les cas qui relevaient de l'autorité civile étaient rares. Devant les tribunaux du *shara',* les parties en cause pouvaient se faire représenter par des avocats ou *wakïls.* Le *qâdhi* faisait exécuter les sentances par ses adjoints. Le châtiment corporel, la flagellation, l'amende et l'incarcération étaient les peines les plus courantes.

Parmi les autres fonctionnaires religieux subalternes, il faut noter à côté des notaires (*udûl),* le *mufti* qui donnait contre gratification

des consultations judico-religieuses. Chaque ville possédait son *mufti* et la tentative du *mufti* de Tunis de se considérer supérieur aux autres avait échoué. En effet il eut été facile de faire infirmer une *« fatwa »* par un autre *mufti* hiérarchiquement supérieur. L'habitude a été prise de considérer les « *fatwas* » comme pouvant constituer jurisprudence.

La justice laïque ne connaissait qu'un très petit nombre d'affaires. La répression des abus provoqués par les représentants de l'autorité était du ressort d'un cheikh de la répression (*cheikh al-mazalim).* Le maintien de l'ordre dans la capitale incombait au chef de la police *(sâhib as-shorta).* Enfin un fonctionnaire, le *muhtasib,* était chargé de poursuivre les commerçants malhonnêtes.

Les fonctionnaires religieux pouvaient être appelés à assurer un service d'enseignement. L'enseignement élémentaire était dispensé dans les *kuttâbs* où, sous la direction du *meddeb,* les jeunes garçons apprenaient à lire et à écrire en même temps qu'ils apprenaient par cœur les soixante « *hizb* » du coran. A ce stade de l'enseignement, les études sont payantes. Mais il est arrivé que les élèves doués soient pris en charge par des œuvres pieuses. L'analphabétisme en Ifrïqiya attesté par le rôle de l'écrivain public et l'absence de correspondance privée, devait être le lot de la très grande majorité de la population.

Une fois le coran appris, les élèves quittaient le *kuttâb* et allaient continuer leur étude dans les medersas que les souverains hafsides ont construites dans nombre de grandes villes, ou les *Zâwias.* Les médersas de Tunis et de Kairouan étaient célèbres par la haute valeur des professeurs qui étaient en même temps *qâdhis* ou *muftis.* En principe, le régime des études est gratuit. Mais cette gratuité est limitée aux études elles-mêmes et au logement. La nourriture était à la charge des étudiants. Ceux qui venaient des provinces rencontraient des difficultés pour se nourrir s'ils n'étaient pris en charge par leurs professeurs. Les cours avaient lieu dans les salles des mosquées. Les groupes d'étudiants s'asseyaient sur les nattes autour de leur professeur adossé à une colonne. La méthode d'enseignement consistait pour le professeur à réciter devant ses élèves des textes *(.naql*). Plus tard, on adopta la méthode de « *al-ilqâ »* qui consistait pour le professeur à poser des questions aux étudiants et à discuter

avec eux des sujets. On enseignait le commentaire du coran, 1 *cfiqh* et la grammaire arabe. L'enseignement du calcul, pour déterminer les successions, et de l'astronomie pour déterminer les heures de la prière était destiné aux élèves déjà aguerris et la médecine était réservée à une petite élite. La durée des études était de cinq ans.

La sanction des études était le diplôme d'*al-ijâza* que le professeur pouvait remettre à n'importe quel moment au lauréat jugé capable d'enseigner certaines matières à la place de son professeur.

IV
La société hafside

Le caractère essentiel de la population ifrïqiyenne à l'époque hafside est son hétérogénéité. A un fond local berbère déjà complexe et métissé par les apports démographiques de l'antiquité, se sont ajoutés les éléments arabes des grandes invasions, des éléments Almohades venus du Maroc, des musulmans d'Espagne et enfin des Européens, en petit nombre.

1. Les origines

Au moment de sa plus grande extension, l'Ifrïqiya hafside s'étendait de Dellys à l'ouest jusqu'à Tauorga sur la grande Syrte à l'est. La frontière occidentale partait de Dellys, passait par le massif du Djurdjura, le chaîne des Bibans et englobait le chott El Hodna. On considérait que Ouergla dans le désert faisait partie de l'Etat Hafside. A l'est, la frontière partait de Tauorga et se dirigeait vers Ghadamès. Mais ces frontières sont fort imprécises et il s'agit là de délimitation de territoires dont les tribus ont reconnu à un moment donné la suzeraineté du sultan de Tunis.

Ainsi défini, l'Empire Hafside offrait un contraste entre la moitié occidentale habitée en majorité par des berbères peu arabisés et la moitié orientale c'est à dire la Tunisie actuelle et la Tripolitaine où l'élément arabe et berbère arabisé est prédominant.

Au nord de la Medjerda, les berbères Hawwàra avaient fusionné complètement avec les arabes Banu Hudhayl. Le nord-est est resté une région où le nombre élevé des agglomérations urbaines témoigne d'une activité économique sans pareille dans le centre et le sud et ce n'est pas un hasard qui a poussé les hafsides à choisir Tunis comme capitale. Le Haut Tell était considéré de longue date comme le domaine des berbères Hawwàra qui se subdivisaient en nombreuses tribus : Werga, Wastata, Ajissa, Haràkita, Baswa etc. Depuis le XIe s. les arabes de la steppe voisine ont convoité les pâturages de cette « *Friguia* » si proche. Il en est résulté une rapide arabisation de la région après que les arabes Banu Ryah, Banu Habib, Awlàd Yahia et Awlàd Aun s'y furent définitivement installés. Dans la steppe, la grande tribu sulaymide des Ku'ub avait totalement dominé les berbères mi-cultivateurs, mi-nomades Maranjissa, Frachiche etc. L'invasion hilalienne avait diminué considérablement le nombre des villages du Sahel. A l'époque hafside trois tribus sulaymides des Bani Auf tenaient le Sahel : au nord de Sousse, les Banu Dellaj ; au centre, les Hakïm ; au Sud les Banu Ali qui paraissaient être les plus belliqueux. Les Berbères zanàta de la région de Gabès étaient soumis aux tribus hilaliennes des Banu Mekkl et Banu Jamï'i.

La tribu sulaymide des Dabbàb occupait le Nafzaoua. Les Sulaymides Banu Mirdàs habitaient le Djérid de Tozeur et ont soumis l'ancienne population chrétienne autochtone. Mais les véritables maîtres du Djérid étaient les Ku'ub. Au sud-est les Dabbàb ont soumis les berbères Jaràba de l'île de Djerba qui sont restés khàrijites. Il est probable que, du moins au début de notre époque, les conflits ethniques étaient fréquents. L'assimilation n'était qu'à ses débuts et les chefs des tribus d'origine hilalienne ou sulaymide mettaient de la mauvaise volonté à reconnaître des sultans hafsides dont l'origine était berbère.

2. Les apports ethniques nouveaux

A cette population arabo-berbère qui formait l'immense majorité, venaient s'ajouter des éléments musulmans venus du Maroc ou d'Espagne et des non musulmans, chrétiens ou juifs.

L'immigration marocaine avait commencé dès les premiers temps, lors de la conquête de 'Abd al-Mu'min. Des guerriers des tribus almohades se sont fixés en Ifriqiya, profitant des avantages moraux et surtout matériels que leur origine leur conférait. Après la scission de Abu Zakaryâ, l'immigration venant de l'ouest avait singulièrement tari. Elle portait sur des individus isolés mais dont la réputation d'hommes pieux devait marquer l'Ifriqiya pour longtemps : il s'agit de ces marabouts vénérés dans tout le Maghreb et qui diffusent en Ifriqiya les doctrines mystiques dont le Maroc du moyen âge était profondément pénétré. Les Musulmans d'Espagne, que les péripéties de la Reconquista obligeaient à l'exil, commençaient à s'installer en Ifriqiya après avoir longtemps erré de port en port le long des côtes du Maghreb. Mais ce mouvement ne devait pas encore prendre l'ampleur de la période turque. Ces Andalous dont la culture et l'habileté étaient appréciées du pouvoir sultanien, s'assimilaient vite à la population et s'abstenaient de vivre en groupe, comme ils le feront plus tard. Nous avons évoqué déjà à propos des intrigues de palais l'antagonisme qui n'a cessé d'exister entre ces Andalous que les sultans avaient placés dans les hautes fonctions et les chefs almohades jaloux de leur prépondérance politique. L'immigration orientale devenait rare.

La religion musulmane admettait le séjour de sujets non musulmans en terre d'Islam à condition de payer une capitation appelée « *Jizia* » et d'adopter une tenue vestimentaire qui les distingue des sujets musulmans. Cette discrimination vestimentaire ne fut pas toujours imposée. Les sultans hafsides se sont posés en protecteurs des juifs et des chrétiens, leur facilitant l'accomplissement de leur culte et favorisant leur activité économique. Il est vrai qu'en retour, les sultans en tiraient des avantages appréciables, pour la caisse sultanienne et leur sécurité personnelle.

La communauté hébraïque ifrïqiyenne a survécu aux invasions du IXe s. et s'est reconstituée pendant la période hafside. Elle s'est renforcée à partir de la fin du XIVe s. d'éléments juifs espagnols chassés par la Reconquista bien que, au début tout au moins, la divergence des

intérêts entre Juifs Ifrîqiyens et Juifs étrangers, plus aguerris aux méthodes du commerce Européen et ayant conservé des attaches dans les ports d'Espagne, ait été de nature à rendre les premiers méfiants.

Habitant des quartiers réservés, sans que cela leur fut imposé, les communautés juives de l'époque hafside étaient exclusivement citadines. Les rares communuatés juives rurales, comme celles du Djérid et des Nafzaoua, avaient déjà disparu. Les juifs étaient représentés auprès du Sultan par un cheikh des Juifs, élu par la communauté. En matière de droit commun, ils subissaient la loi des tribunaux musulmans. Mais les conflits relevant du statut personnel étaient réglés suivant la loi rabbinique. Très actifs, les juifs se spécialisaient dans le commerce et surtout le commerce de l'argent. Les sultans leur reconnaissaient le droit de propriété. Artisans soigneux et économes, ils se spécialisaient dans la bijouterie et l'orfèvrerie. L'apport des juifs Espagnols est, en ce qui concerne l'artisanat, d'une grande importance. Ils étaient courtiers et s'entremettaient pour le rachat des captifs chrétiens.

La situation de ces derniers était réglée par des traités passés entre le sultan et le gouvernement de leur pays d'origine. La majorité est représentée par les commerçants installés dans les ports et exceptionnellement à l'intérieur. Les sultans hafsides ont accepté que les négociants chrétiens soient représentés par des personnages officiels désignés le plus souvent par l'Etat intéressé : le Consul. Celui-ci a droit de juridiction sans appel sur ses concitoyens habitant le fondouk national. Mais les tribunaux musulmans ont gardé un droit de regard sur les procès opposant un musulman à un chrétien. L'interdiction opposée à ces commerçants de se faire accompagner par leur épouse ou d'épouser une autochtone ne leur permettait pas de faire souche en Ifriqiya. Ce n'était pas le cas des mercenaires au service du sultan qui étaient des privilégiés. Les Aragonais en particulier ont fourni, avec l'appui de leur gouvernement, un contingent de mercenaires qui pouvait atteindre 2.000 hommes. Ces mercenaires, grassement payés, étaient placés sous les ordres de leur *qâ'id,* arboraient souvent leur costume traditionnel ; leur emblème national était le signe de ralliement. Enfin, les missionnaires chrétiens étaient mal vus par la

population musulmane qui leur reprochait de soustraire des esclaves à leur sort, en favorisant les rachats, mais surtout de tenter de convertir des musulmans au christianisme, ce qui était souvent puni de mort.

La sollicitude du sultan pour les chrétiens était telle qu'ils pouvaient célébrer leur culte librement et même faire sonner les cloches des petites églises des fondouks et du quartier des mercenaires.

3. Les genres de vie

L'opposition entre sédentaires et nomades est l'aspect fondamental de l'époque. Ibn Khaldûn avait présenté les nomades sous leur aspect destructeur, ennemis de toute société organisée. Les nomades se considéraient comme les maîtres et méprisaient la vie sédentaire. Les sédentaires ont craint les incursions nomades sur les terres les plus riches et, pour se protéger des sévices éventuels, il n'ont pas hésité à se placer sous la protection des chefs de tribus nomades et à accepter de leur payer tribut. Ce qui était plus grave, c'est que cet équilibre, un moment rétabli, ne durait pas longtemps. Les tribus nomades étaient souvent en conflit entre elles. L'affaiblissement de l'une et son remplacement sur le terrain par une autre devenue plus puissante, exigeait un réajustement de l'équilibre. Ceci est souvent accompagné par de nouvelles destructions aux dépens des sédentaires. La réaction du pouvoir sultanien fut dans l'ensemble peu efficace, se contentant dans la majorité des cas à accepter d'accorder les privilèges acquis par la force. Les juristes eux-mêmes conseillaient la modération tout en condamnant ces nomades comme fauteurs de troubles. Dans d'autres cas, quand les exactions devenaient criantes, on appelait à la guerre sainte contre ces tribus en majorité d'origine arabe. En même temps, les sédentaires ne dédaignaient pas de recourir à ces nomades quand il s'agit de transporter les marchandises ou d'échanger leurs céréales contre les produits de l'élevage nomade. Il s'établissait ainsi une sorte de symbiose économique qui profitait aux deux populations.

Il est difficile de dresser une nomenclature des tribus nomades tant il est vrai, comme le souligne Ibn Khaldûn, que les transformations de

genres de vie et leur interpénétration commencent déjà à se manifester. Des branches de certaines tribus réputées nomades se sédentarisaient alors que leurs frères continuaient à mener la vie pastorale. Au bas moyen-âge ifrïqiyen la tendance était déjà à la sédentarisation. Il est probable que ce mouvement s'accélérait pendant les périodes où le pouvoir central se montrait fort et qu'il se ralentissait aux périodes troublées.

V
La structure économique

1. L'agriculture

Comme un peu partout dans le monde au moyen-âge, l'activité principale de la population ifrïqyenne était l'agriculture. L'existence de vastes terrains steppiques a favorisé l'élevage transhumant qui est resté l'occupation presqu'exclusive des arabes nomades. Le conflit permanent posé par la coexistence de ces deux sortes d'activités rurales, a amené les juristes à préciser les règles d'occupation du sol, sans parvenir d'ailleurs à imposer des solutions définitives quand le pouvoir central se montrait incapable de faire disparaître les coutumes.

Après la conquête de Abd al-Mù'min, il était facile de faire admettre que l'Ifriqiya ayant été conquise sur des infidèles, le calife pouvait librement disposer des terres et les distribuer aux guerriers almohades. Mais rapidement, leurs successeurs hafsides ont renoncé à cette thèse. Le souci de l'ordre et de la paix sociale les ont obligés à reconnaître un état de fait qui remontait à des périodes lointaines. On peut ranger les terres en quatre catégories : les terres détenues en toute propriété par des particuliers (*melk*), le domaine public, les terres habous et les terres des tribus.

Les terres *melk* devaient tenir en Ifrïqiya un espace restreint. En effet, l'insécurité et les difficulés du bornage ont certainement nui

au développement de la propriété privée. Les terres *melk* étaient généralement de petites dimensions. L'origine du droit privatif permettait une grande tolérance et le possesseur de bonne foi pouvait se prévaloir de son titre de propriétaire. Les titres de propriété sont chose rare.

Le domaine public comprenait les terres qui appartenaient à l'Etat. Il était fréquent que par abus d'autorité, les sultans se soient approprié les terres les plus fertiles. Laissé à l'entière discrétion du sultan, le domaine public servait efficacement sa politique. Il était admis que pour récompenser certains personnages ou certaines tribus pour services rendus, le sultan leur donnait la jouissance de parcelles de terres (Diplôme de *'Iqtâ ').* Les Cheikhs almohades ont bénéficié d'une façon permanente de cette pratique. *L 'Iqtâ '* peut aussi porter sur la jouissance de l'impôt levé dans un territoire déterminé. Nous avons vu que pendant les troubles du XIIIe s., les sultans n'ont pas hésité à livrer en *'Iqtâ* 'des villes entières aux tribus bédouines. Plus logique, paraît le *'Iqtâ'*accordé aux gens pauvres et aux gens de religion. En principe le *'Iqtâ* 'a un caractère essentiellement précaire. Mais pour qu'il soit tel, il eût fallu que l'autorité puisse affronter avec succès la mauvaise foi des bénéficiaires. Ainsi les terres et la jouissance d'impôts conférées en *'Iqtâ* 'devinrent perpétuelles et furent considérées comme faisant partie du patrimoine des individus ou des tribus.

Les habous sont destinés, à l'origine, à empêcher l'annexion des terres par le domaine public. Le propriétaire peut déclarer avoir décidé d'affecter les revenus de sa propriété à des œuvres pieuses ou à aider les étudiants. Dès lors, les terres deviennent insaisissables. Cependant il faut remarquer que les juristes de cette époque ont admis déjà la faculté de rechange et de la location perpétuelle de la terre habous (*Anzel).* Les biens habous sont gérés par l'Etat par l'intermédiaire du *Sahib al-Awqâf.*

Enfin les terres des tribus devaient être réservées au pâturage des animaux des tribus bédouines. Il faut signaler que les juristes de l'époque ne voulaient pas leur reconnaître un statut particulier et les faisaient entrer dans la catégorie des terres *Iqtâ '.*

Les impôts fonciers les plus importants étaient le traditionnel 'Ushur (*dîme*) et le *Hukr* dont l'assiette était déterminée par l'importance de la récolte. D'autres impôts dénoncés d'ailleurs par les juristes comme non canoniques, frappaient la terre. Ils ont nom, suivant les régions, *jazâ, wadhïfa, lazïma, gh anima* etc. Ces impôts n'étaient pas levés à titre personnel. Ils frappaient collectivement les groupes de population : villes et tribus. Tous ces impôts n'entraient pas dans les caisses de l'Etat. Certaines tribus les levaient pour leur propre compte quand elles avaient obtenu un diplôme de *Iqtâ '.*

La superficie des champs variait beaucoup d'une région à l'autre. Il semble bien que les champs de vastes dimensions étaient rares. Seuls le sultan et les personnages de l'Etat pouvaient prétendre aux vastes *henchirs* qui, prenant naissance dans la région de Kairouan, se sont étendus dans le Tell et le Constantinois. Les cheikhs almohades possédaient des terres dont la superficie variait entre soixante et cent vingt hectares. Les marabouts pouvaient avoir, grâce aux nombreux dons, des richesses foncières considérables, éparpillées à travers toute l'Ifrïqiya. Dans les oasis et les régions irriguées, ou même en campagne découverte, le travail collectif dissimulait un démembrement poussé à l'extrême.

Les cultures principales sont les céréales. Essentiellement vivrières, elles s'étendaient sur tout le territoire faisant fi des conditions naturelles. La culture du blé avait fait la richesse de la ville de Béja. L'orge se cultivait un peu partout mais surtout là où les conditions climatiques devenaient mauvaises pour le blé : le centre et surtout le sud. Il était la culture céréalière exclusive de la Tripolitaine. L'arboriculture exigeait un travail continu et surtout une sécurité durable. C'est ce qui explique qu'elle n'ait point fait de progrès depuis les troubles qui ont accompagné l'invasion hilalienne.

L'olivier continuait à être cultivé dans le Sahel, surtout autour de Sousse. L'oliveraie de Sfax avait disparu et les Sfaxiens étaient obligés d'acheter leur huile à Djerba. On cultivait aussi l'olivier dans les régions côtières de la Djeffara et en Tripolitaine. Mais c'est le palmier dattier qui faisait la renommée de ces régions et celle du

Djérid. La survie des oliviers et des palmeraies du sud, malgré la menace des bédouins, s'explique par l'intérêt qu'avaient eu ces bédouins à laisser entretenir par des populations soumises, les sources de leur ravitaillement.

La vigne n'était cultivée que pour la production du raisin de table, à Collo, Tunis, Radès. Djerba se faisait remarquer par son raisin sec. Autour de Constantine, on note l'existence de noyers dont les racines servaient à frotter les gencives. On remarquait les pêches de Carthage, les pommes de Monastir et de Djerba, les grenades de Tunis. Ibn Fadl Allah citait les légumes cultivés dans les potagers autour des grandes villes : fève, haricot, lentille, pois-chiche, chou-fleurs, asperge etc. La canne à sucre était cultivée à Gammarth, le chanvre et le lin dans les régions de Bougie, Annaba, Carthage et Nabeul. On cueillait l'alfa dans les hauts plateaux pour la sparterie et la vannerie. Au total la production agricole était variée et semblait suffire en temps normal aux besoins de la population. L'Ifrîqiya ne connaissait pas encore le figuier de barbarie, le maïs, le tabac, plantes qui ne seront introduites qu'après la découverte de l'Amérique. Aucun auteur ne cite la tomate ni le poivron.

2. *L'industrie*

Le trait essentiel de l'industrie ifriqiyenne est son caractère artisanal et familial. Nous n'avons malheureusement que des connaissances fragmentaires sur les métiers exercés et l'organisation corporative. Nous avons déjà évoqué le *muhtasib* qui veille dans les villes à la bonne marche des opérations commerciales. Son rôle s'étend aussi au contrôle de la production artisanale. Les artisans étaient groupés dans les souks spécialisés. Un « *amïn* », chef de corporation, veillait sur les méthodes de fabrication employées par ses collègues. Comme dans les pays d'Europe, les artisans ne pouvaient pas dépasser le chiffre de production qui leur était assigné depuis des générations, pour éviter la concurrence. Ainsi, on se souciait peu de rechercher des méthodes nouvelles pour améliorer la qualité des produits et d'en augmenter la quantité. La stagnation des méthodes de fabrication devait être fatale, à longue échéance, à l'industrie ifriqiyenne.

On connaissait les gisements de plomb du Djebel Ressas près de Tunis et les gisements de fer près de Bougie et de Annaba. Mais la grande quantité des métaux importés de l'extérieur prouve que la production métallifère de l'Ifriqiya était insuffisante. Les gisements de sel gemme près de Biskra et les marais salants dont les plus importants se situaient près de Zwâra étaient beaucoup plus importants. Le sel ifrïqiyen faisait l'objet d'une exportation importante vers les pays nordiques.

Les industries alimentaires comme les minoteries, les huileries et les savonneries avaient un caractère familial. L'industrie textile était fort répandue. Presque toutes les localités possédaient des ateliers de filage et de tissage. L'habileté des artisans ou de meilleures conditions naturelles pouvaient être à l'origine de la célébrité d'une ville. Les tissus de lin et de coton de Tunis étaient recherchés. Le *safsari* (voile) tunisois fait de soie et coton ou de soie et laine était célèbre. A Djerba on confectionnait des lainages de bonne qualité, Mahdiya et Nefta se spécialisaient dans les étoffes fines, Gafsa dans les châles et turbans, la Marsa, Hammamet et Tripoli dans les toiles.

Il semble bien que la fabrication des chéchias était pratiquée en Ifriqiya avant l'arrivée des Andalous et que le tapis Kairouanais devait attendre le XVIIIe s. pour atteindre sa facture actuelle. La maroquinerie était dispersée un peu partout. Ghadamès fabriquait un cuir souple et brillant, Annaba se spécialisait dans la fabrication des cuirs colorés. La teinturerie existait à Tunis, Kairouan et Tozeur. La poterie, introduite à Nabeul par les andalous à la fin du moyen âge, commençait à prendre son essor. A Tunis on fabriquait des carreaux de faïence. Torra et Gafsa fabriquaient du verre. La natterie et la sparterie de Tunis et de Kairouan étaient réputées. Le travail des métaux précieux était localisé à Tunis et Kairouan. Les bijoutiers de ces deux villes monopolisaient en Ifriqiya le travail de l'or et de l'argent.

3. Le commerce

Il est certain que l'absence de routes et l'insécurité aient gêné considérablement la circulation des marchandises. L'Etat hafside ne

La Tunisie hafside et Venise

La République de Venise s'est distinguée tout au long du XVe s. par un dynamisme commercial exceptionnel dans la Méditerranée, en déployant auprès des puissances une diplomatie habile - appuyée par des Traités de paix, servie par des émissaires spéciaux et des consuls — et en développant un réseau commercial intense entre toutes les parties, réussissant à ménager la sûreté de ses embarcations et de ses équipages. L'Ifriqiya présente pour Venise un grand intérêt, étant un point de contact entre les deux bassins de la Méditerranée, un débouché pour les produits africains et un marché ouvert pour les produits manufacturés d'Europe.

Avec l'Ifriqiya hafside, Venise a inauguré une ligne maritime commerciale qui assure une liaison régulière entre Tunis, Tripoli, Séville, Valence, Majorque et Venise, incluant tardivement Malaga et Marseille. Cette ligne, instituée par décision du Sénat le 10 décembre 1436 sous le nom de « muda de Barbarie », s'est maintenue près d'un siècle jusqu'en 1529. Les convois comprennent deux à cinq bateaux qui restent groupés tout au long du trajet, sous la direction d'un personnel nommé par l'Etat vénitien. Les convois, embarquant les marchandises et les marchands, sont attendus aux escales par les consuls de Venise qui ménagent à l'avance, sachant le temps d'escale autorisé, l'accueil et les négociations entre les partenaires de part et d'autre. Le temps d'escale autorisé est de 10 à 20 jours à Tunis, de 8 à 20 jours à Tripoli. A chaque passage de la muda, le marchand vénitien règle les affaires des années précédentes et négocie les produits qui seront échangés sur le champ ou payés au prochain passage. Le rôle et le crédit du consul sont essentiels pour le succès de l'entreprise.

Sur l'insistance des Hafsides, Venise ouvre une seconde ligne reliant Tunis et Tripoli à Alexandrie et Beyrouth, la « muda al Trafego », inaugurée en 1460 et qui a fonctionné sur le même mode. Cette seconde ligne, qui s'étend paifois à Chypre, fait de Tunis une plaque tournante dans le circuit de distribution des marchandises européennes, africaines et orientales et permet aux Ifriqiyens de se rendre dans tous les grands ports de la Méditerranée.

En fait, ces deux lignes viennent compléter et revaloriser la « muda des Flandres », lancée un siècle auparavant en 1332 et qui assurait la liaison entre Venise et le Nord de l'Europe. Ces lignes vénitiennes étatiques, sans être les seules à couvrir ces axes, offraient des galères plus spacieuses et mieux aimées, Venise jouant par ailleurs le rôle de plateforme de transit et de centre financier. D'autres navires privés continuaient d'assurer le commerce ordinaire des marchandises pondéreuses et de faible valeur (blé, sel et autres matières premières). En général, la muda de Barbarie offre tissus, matières tinctoriales, épices d'Orient et pierres précieuses et achète de l'huile, de la cire et de l'argent. Certains, capitaines ou passagers, se chargent de racheter la liberté d'esclaves chrétiens captifs en Ifriqiya.

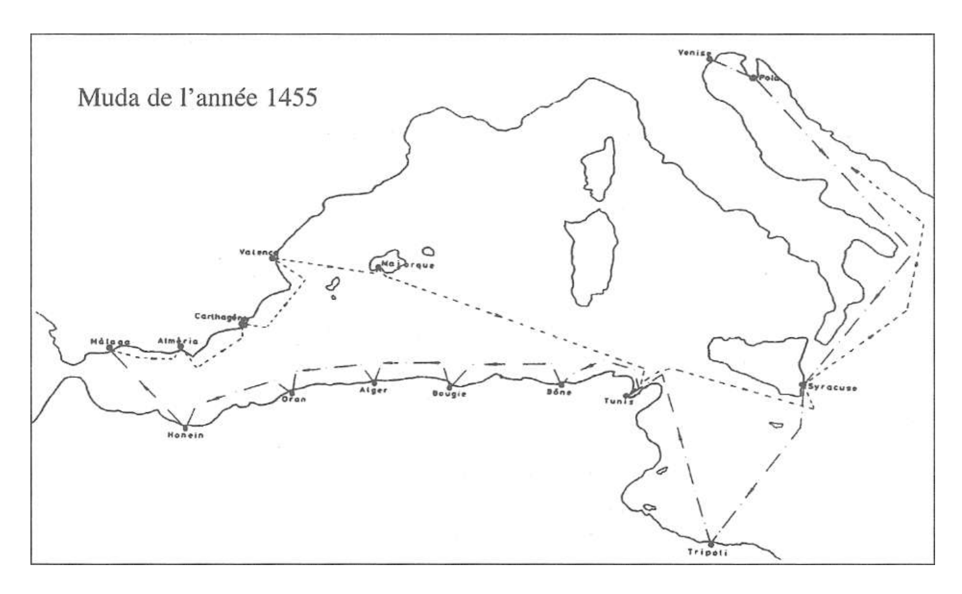
Pour la muda de Barbarie, la durée du voyage est de 7 à 10 mois, les retards étant dus au mauvais temps et aux incidents en cours d'escale. Les dates de départ sont liées entre les divers convois, la rotation des galères étant un élément important de rentabilité. Le convoi peut être exceptionnellement annulé (le Sénat en a ainsi décidé 5 fois, à l'occasion de guerres où Venise est impliquée) mais le Sénat reste ferme sur la régularité de la rotation des mudas et ne manque pas de sanctionner par des pénalités les capitaines qui retardent les départs.

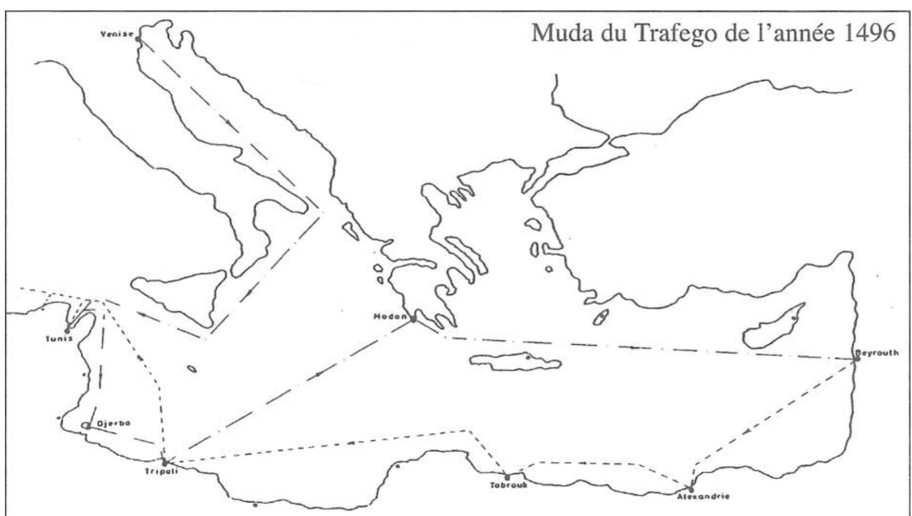
Chaque muda fait l'objet d'un appel d'offres (incanto) auquel participent les patriciens. Le plus offrant loue la galère et recrute l'équipage - y compris le capitaine - mais reçoit aussi une subvention du Sénat dont le montant varie suivant la situation internationale plus ou moins tendue (1200 ducats la première année, 4000 ducats en 1474, année de crise). La signature du Traité de paix entre Venise et l'émir Hafside 'Uthman en 1456 a contribué à faire baisser le montant de la subvention.

Le capitaine, chef du convoi, est toujours un patricien, charge recherchée par les familles de la noblesse ; sa nomination est confirmée par le Sénat qui approuve également les officiers et techniciens de bord : armiraio ou officier en second, comito chargé de la poupe, et pcitrono jurato à la proue ; un tisserand chargé des voiles et un charpentier ; les officiers de sécurité prennent une place croissante : 12 à 20 arbalétriers, jeunes nobles désireux d'apprendre le métier de la mer ainsi qu'un canonnier chargé des bombardes. A partir de 1462, chaque galère emportait 26 archers et 2 arquebusiers.

Au milieu des grandes puissances du XV s., Venise a occupé une place particulière d'intermédiaire et de dispensateur de services, moyennant un très faible engagement militaire. Elle a assuré l'essor du commerce, tout en développant les ressorts de la politique libérale, les techniques de l'assurance et les pratiques modernes de règlement des différends sans recours à la force.

Itinéraires de la flotte commerciale vénitienne en Méditerranée





La Muda de 1455 effectue le trajet Venise-Malaga à l'aller en passant par Tripoli, Tunis et les villes de la côte algérienne et Malaga-Venise au retour, avec comme principales escales les villes de la côte sud-est de l'Espage, Majorque puis repasse directement par Tunis avant de regagner Venise. Cette escale de Tunis est toujours inclue quel que soit l'intinéraire. Il est de même pour les Mudas du Trafego qui, partant de Venise, relient Tunis à Alexandrie et Beyrouth.

(Source : B. Doumerc. *Venise et l'Emirat hafside de Tunis)*

s'était pas préoccupé de la construction de routes ni de ponts. Le seul pont cité de l'époque était celui qui, construit sur l'oued Miliane par Abu Zakaryà I[er] grâce aux fonds laissés, après sa mort, par un faux mendiant, permettait de mettre la capitale en relation avec le Cap-Bon et le Centre. La seule route empierrée était celle que les romains avaient construite entre Constantine et Skikda. La principale route commerciale ouest-est était celle qui, partant de Bougie, contournait la Kabylie par le Sud vers Constantine et s'engageait par la vallée de la Medjerda vers Béja et Tunis. La voie nord-sud partait de Tunis et suivait le littoral jusqu'à Tripoli. D'autres voies partaient de la côte vers l'intérieur de Bougie à Ngaous par Sétiet, de Annaba à Ngaous et Ouergla par Constantine. Celles de la steppe tunisienne passaient par Gafsa et Sbeitla jusqu'à Tebessa et mettaient le littoral oriental en contact avec le Djérid et le Constantinois. De Tripoli et Gabès, des pistes sahariennes s'enfonçaient dans le Fezzan et peut-être jusqu'à la bordure méridionale du Sahara. On recherchait évidemment à s'attirer les bonnes dispositions des tribus bédouines qui contrôlaient ces routes, en payant des droits de péage et en leur confiant contre rémunération, le transport des marchandises. C'est pour éviter ces frais que le cabotage entre les ports, malgré la menace de piraterie chrétienne, s'était développé.

Le commerce extérieur se pratiquait par mer avec les pays chrétiens de la Méditerranée et par terre avec les pays musulmans d'Orient. Les caravanes traversant le Sahara et rapportant esclaves et or des pays d'Afrique noire, devaient être organisées longtemps à l'avance et exigeaient des capitaux énormes, ce qui diminuait leur fréquence. Le commerce maritime était entre les mains des étrangers qu'il s'agisse du commerce avec les pays chrétiens ou avec les pays musulmans. Si l'Ifrïqiya avait abrité dans ses ports des consuls européens, elle n'a pas envoyé souvent les siens dans les villes chrétiennes.

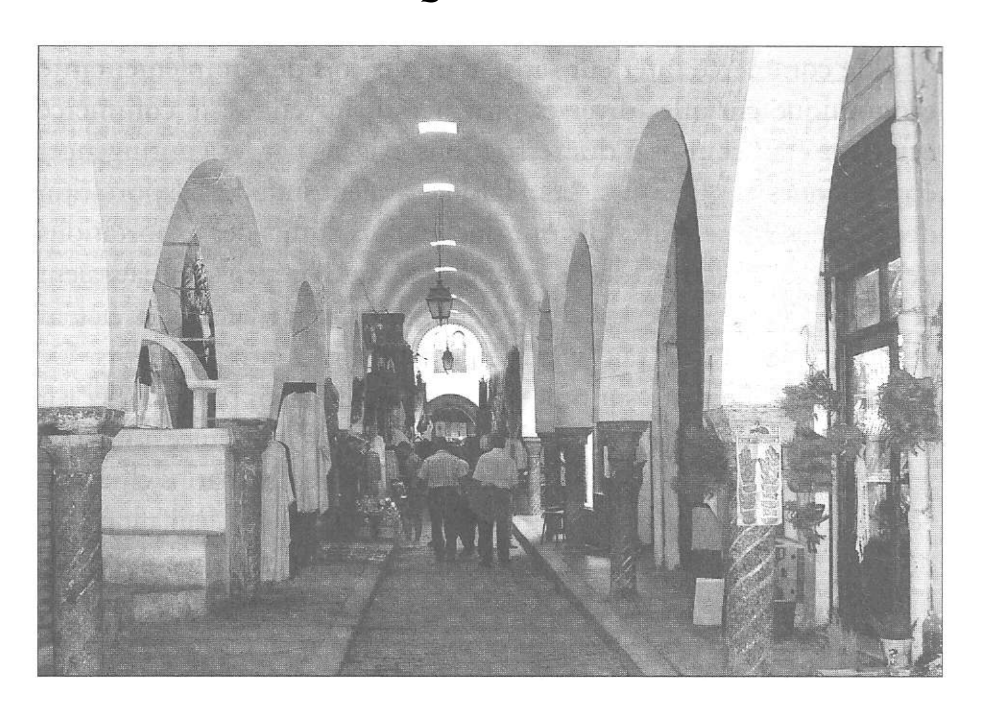
Echanges intérieurs et extérieurs étaient frappés par une fiscalité lourde et souvent peu conforme à la loi canonique. Mais, ni les récriminations de l'Imam Ibn Arafa, ni les railleries de Sidi Ibn Arus, ne sont arrivées à les faire disparaître entièrement. Les taxes (*mukus*) se rapportaient au droit de dresser un étalage au marché, à la vente

et achat d'animaux, à l'entrée des marchandises dans une ville etc. La *majba* apparut sous forme d'une taxe qui frappait les commerçants des souks. Elle rapportait au Sultan 'Uthmân, dit-on, trente mille dinars d'or par an. Le produit de la douane maritime était plus important encore. Sous 'Uthmân, un chroniqueur étranger l'évaluait à cent soixante dix mille dinars d'or.

Les importations susceptibles de concurrencer les produits locaux étaient fortement taxées. Au contraire les exportations étaient encouragées. Malgré cela les sultans ont su adroitement ne pas décourager les puissances chrétiennes à entretenir des relations commerciales, bienfaisantes pour le trésor sultanien. Les négociants chrétiens ou juifs étaient autorisés à utiliser des méthodes commerciales que la religion interdit aux musulmans, tel le prêt à intérêt. La primauté du commerce chrétien s'explique aussi par la mobilisation des grands capitaux et une pratique commerciale acquise depuis longtemps dans les grandes foires de l'Europe médiévale.

Les poids et mesures justifiaient, par leur extrême variation d'une ville à l'autre, la surveillance des autorités. Importé d'Orient, l'once abbasside (*waqya)* pesant 31, 48 grammes était le poids le plus fréquent. Le dirham (poids réel de la monnaie de même nom) était la vingt et unième partie de l'once. Plus bas, on trouvait le carat (*qirât*) pesant 0,75 gramme. Au dessus de l'once, la livre (*ratl)* pesait 504 grammes s'il s'agit du *ratl'Attâri* ou 567 grammes pour le ratl *sùqi.* Le « *qintâr*» pèse 50,400 kilogrammes à Tunis et 75,600 kilogrammes à Bougie. Les mesures de capacité étaient utilisées aussi bien pour les grains que pour les liquides. Le « *qafîz* » Kairouanais avait une capacité de 187,58 litres alors que celui de Tunis contenait 175,92 litres. Le *qafîz* Kairouanais contenait 16 « *waïba* ». Une *waïba* se subdivisait à son tour en 12 « *Sa '»,* celle de Tunis en 10 *Sahfa* contenant chacune 12 « *Sa ».* On utilisait aussi la jointée (*hafna*). Les mesures de longueur étaient la coudée *(dhrâ'* = 0,48 mètres) le mille (*mîl)* qui mesurait 1453 mètres. La « *mârhala* » était une étape journalière de 30 kilomètres. La « *mâshia* » (11 ha) était la surface qu'une paire d'animaux étaient capables de labourer en une saison.

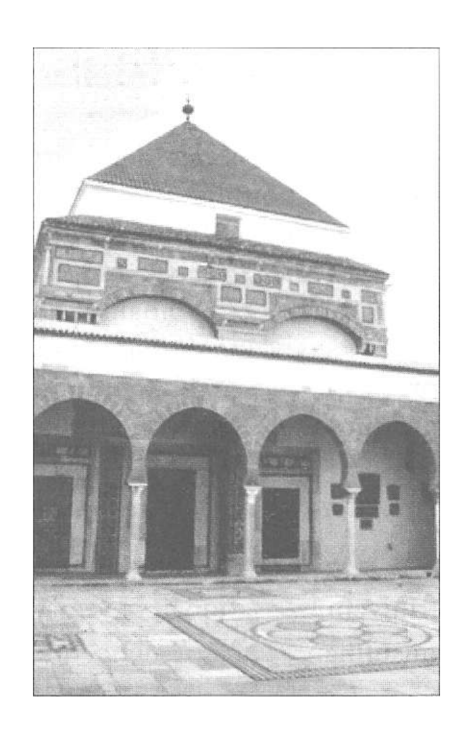
Souk el-Qumash de Tunis.



Tunis a connu un essor commercial important sous les Hafsides. A cette époque les caravanes affluaient dans la ville, venant d'aussi loin que le Daifour au Soudan apportant esclaves, or, gomme, ivoire...etc. Un intense trafic existait aussi avec les villes italiennes et le sud de la France notamment avec Marseille. Les voyageurs européens ont estimé à 700 le nombre de boutiques d'épiciers. On raconte aussi que les marchands de souk al-Qumâsh versaient la somme de trois mille dinars par an à Abu Zakariyâ (m.1249). C'est à ce dernier sultan que l'on attribue le souk des Attàrin (parfumeurs) et le souk al-Qumâsh (tissus). Les commerçants-artisans de ces deux métiers, organisés en corporations, formaient alors une véritable aristocratie commerciale. Ils détenaient les secteurs les plus lucratifs de leur temps. L'entrée de souk al-Qumâsh garde l'empreinte des Hafsides, on y voit encore deux chapiteaux d'angle de type hispano-maghrébin rehaussés d'arabesque et de formules religieuses dans la partie supérieure et de feuilles stylisées sous forme de méandres dans la partie inférieure.

Si le commerce intérieur satisfaisait aux lois de complémentarité économique entre les diverses provinces ifrîqiyennes, le commerce extérieur était soumis à des restrictions exigées par les contingences économiques et politiques. Les Hafsides avaient interdit l'exportation des denrées alimentaires. Ils ont quelquefois admis des exportations de blé par raison humanitaire, quand des Etats chrétiens connaissaient la disette. Mais ces exportations étaient contingentées et n'étaient permises que s'il n'y avait pas répercussion sur les prix intérieurs. De leur côté les Chrétiens, sur ordre du pape, ne devaient pas exporter sur l'Ifrîqiya des produits susceptibles d'accroître sa puissance militaire. Mais le contrôle des expédidions s'avéra difficile et les marins chrétiens vendirent pratiquement à l'Ifrîqiya tout ce qui pouvait leur rapporter des bénéfices. L'Ifrîqiya était exportatrice de produits agricoles et de matières brutes. Malgré les interdictions, les Républiques d'Italie du Nord ont importé régulièrement du blé Ifrîqiyen, en petites quantités, il est vrai. Les laines, cuirs et peaux étaient exportés en plus grande quantité à partir de Tunis, Bougie, Djerba et Tripoli. L'Ifrîqiya exportait aussi l'huile d'olive dont la qualité était appréciée aussi bien dans les pays chrétiens que dans les Etats musulmans d'Orient. Les fruits secs (raisins, amandes, figues), le sel, la cire, le thon étaient également exportés, ainsi que des articles manufacturés : poteries d'art, vannerie, sparterie, tapis et étoffe de luxe. L'Ifrîqiya était importatrice de produits alimentaires et plus encore de produits manufacturés. Les importations du blé sicilien étaient fréquentes en cas de disette. L'Italie vendait des figues, des noix et des amandes, Marseille et Naples des châtaignes et tous les pays méditerranéens du vin. Les épices dont le commerce était très actif au moyen âge, venaient d'Orient ainsi que les parfums et les plantes tinctoriales et médicinales. Marseille et Gênes vendaient les draps de Flandres et les soieries. Venise exportait les étoffes précieuses : soie, velours, satin, taffetas. L'Ifrîqiya achetait le papier, les métaux comme le fer, l'étain et surtout le cuivre et les armes. Enfin on importait l'argent et les pierres précieuses d'un peu partout.

Zawiya de Sidi Qasim al-Jellizi (le potier) à Tunis.



Cette zâwiya présente un intérêt particulier parmi les monuments hafsides de Tunis. Une inscription tardive dans la chambre funéraire nous apprend que le fondateur de la zâwiya est Abu al-Qâsim Ahmad al-Sadafi al Fâsï, surnommé al-Jellizi (le potier) à qui on veut attribuer l'introduction de la céramique émaillée de type andalou en Tunisie.

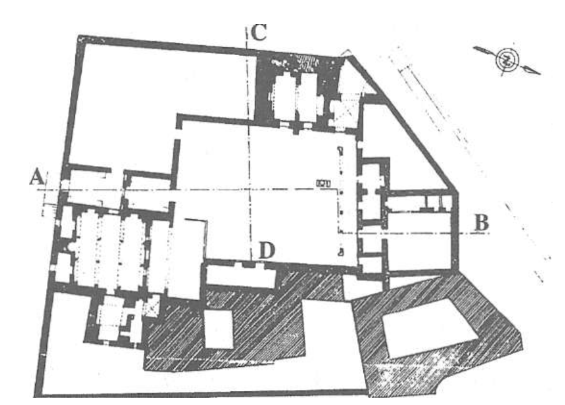
On pénètre dans la cour par deux vestibules séparés par une porte arquée à claveaux alternés. Des portiques d'origine ne subsiste que celui de la face nord, qui précède les salles d'hébergement.

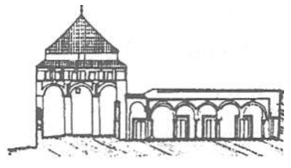
La salle de prière est composée de trois nefs parallèles au mur de la Qibla.

Il faut relever dans l'architecture de ce beau monument les éléments caractéristiques suivants :

- *la Qubba pyramidale en tuiles vertes qui couvre la salle de prière ;*
- *la marqueterie de marbre blanc et noir qui orne la cour et où l'on distingue plusieurs motifs, les uns à disques, les autres étoilés et entrelacés ;*
- *des panneaux de céramique à cuerda seca.*

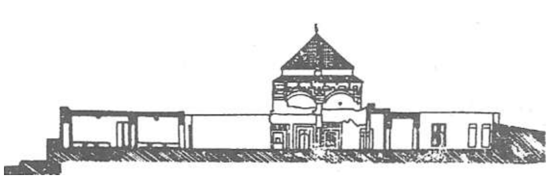
Les influences marocaines sont ici nettement perceptibles.







Coupe C-D



Coupe A-B

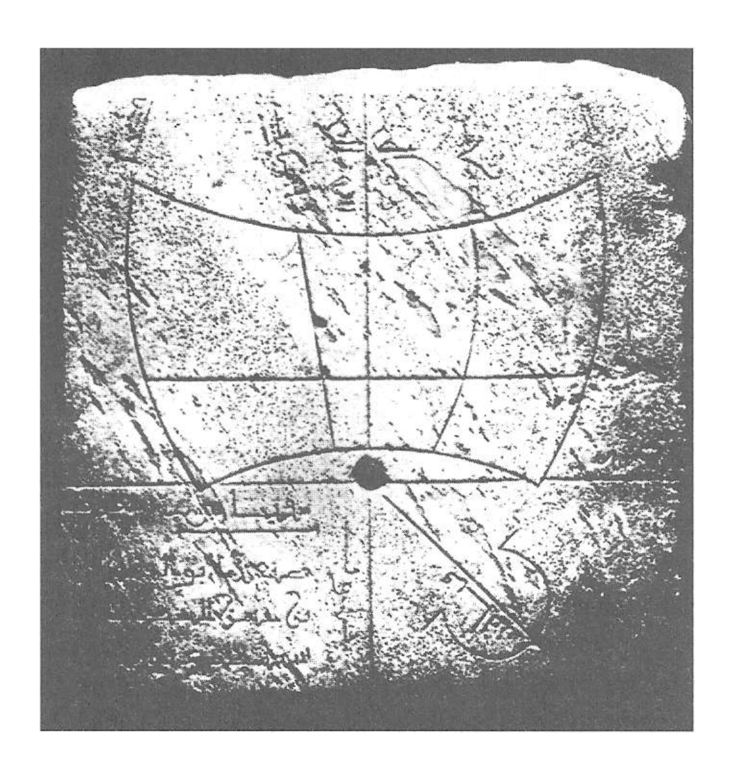
VI
La vie intellectuelle et artistique

Les quatre siècles d'histoire hafside de l'Ifrîqiya n'ont pas été riches en hommes de lettres remarquables. Du moins, est-ce l'impression traditionnelle qui se dégage après avoir cité les deux grands génies du bas moyen âge ifrïqiyen : Ibn 'Arafa et Ibn Khaldûn. La personnalité de ces deux hommes a-t-elle effacé d'autres écrivains de talent, mais de moindre envergure ? Cela est fort possible et il faut penser que des nombreuses oeuvres retrouvées, quelques unes mériteraient une étude approfondie.

1. Ibn 'Arafa et la renaissance du malikisme

A la veille de la conquête almohade, la majorité de la population ifriqiyenne pratiquait le malikisme. Les khàrijites et les non-musulmans constituaient une infime minorité. Les Almohades n'ont pas tenté d'imposer par la force en Ifrïqiya l'Unitarisme comme ils l'ont fait au Maroc. Cela s'explique peut-être par le fait qu'ils considéraient l'Ifrîqiya comme un territoire conquis et pour eux, l'Unitarisme était le symbole du commandement, une religion de chefs. Les successeurs hafsides ont continué dans cette voie, mais au fur et à mesure que le temps passait, les sultans hafsides, sans renier l'Unitarisme officiel, se sont intéressés, par curiosité d'abord, ensuite avec passion, aux débats juridiques auxquels le renouveau du malikisme, inauguré par Ibn Zaytûn, donnait un attrait particulier. Le courant néo-malikite venait certainement d'Orient où Ibn Zaytûn (né en 1224) se rendit plusieurs fois pour écouter les cours des disciples de Fakhr ad-Dine al-Ghàzi. L'enseignement de Ibn Zaytûn fut combattu par les « anciens » de Bougie et de Kairouan. Mais à Tunis les modernes furent les plus forts. Le sage al-Mustansir, qui s'intéressa à ce débat, finit par répondre aux vœux de ses sujets : en 1260 il nomma qâdhi de Tunis un malikite versé dans le rite et accorda ses faveurs à Ibn Zaytûn. Dès lors, le malikisme s'étendit

Cadran solaire d'époque hafside (Musée de Carthage)



Le musée de Carthage conserve un cadran solaire (mizwala) datant de 746/1345. Il est l'œuvre d'Abu al-Qâsim Ibn Hasan al-Chaddâd. Le souci qu'avaient les musulmans de connaître l'heure et de régler les moments de la prière s'exprimait dans leur vif intérêt pour la gnomonique (science de fabrication des cadrans solaires). A la fin du Moyen-âge, il y avait des cadrans solaires de différentes formes dans la plupart des grandes mosquées du monde islamique. Ceux qui nous sont parvenus portent usuellement des marques concernant les heures (saisonnières et équinoxiales) et les prières de la mi-journée (zuhr) et de l'après-midi asr). Comme le commencement des intervalles entre ces deux prières était défini par la longueur de l'ombre, leur régulation au moyen des cadrans solaires était tout à fait appropriée.

partout : qàdhis, professeurs et ministres furent malikites. Mais le véritable maître du néo-malikisme ifrïqyen sera, une cinquantaine d'années plus tard, l'Imam Ibn 'Arafa.

Abu Abdullah Muhammed Ibn Arafa al-Warghammi est né dans le Djérid en 1316. A l'inverse de Ibn Zaytun, il ne quitta pas l'Ifrïqiya pour parfaire ses études. Il est vrai qu'à cette époque l'école malikite de Tunis, formée par les disciples de Ibn Zaytun, n'avait rien à envier aux savants d'Orient. Nommé Imam de la grande Mosquée de Tunis, puis *khatib* et *mufti*, il s'attribua une grande gloire en refusant par modestie le titre de Grand-qàdhi. Mais sa personnalité écrasante faisait qu'il était le maître de la religion et ses disciples qu'il savait bien placer lui assuraient une diffusion précieuse de son autorité. Très pieux, se tenant loin de la cour du sultan, il mourut, dit-on, très riche à l'âge de quatre vingt cinq ans. Toute la vie de l'imam explique son succès. Mais ce succès, il le doit essentiellement au fait d'avoir su concilier, dans un malikisme populaire, les obligations de la foi et les nécessités du temps (*dharûrya).* Cet Imam subtil et conciliant allait marquer l'Islam ifrïqiyen pour longtemps... Considéré comme le dernier Imam pourvu de la faculté d'interprétation (*al-ijtihâd*), il donna des solutions aux problèmes du *fiqh* et du droit dans le sens de révolution sociale.

Maître de l'école malikite de Tunis, il n'hésitait pas à adopter les solutions des autres écoles de Kairouan et de Bougie et même des autres pays musulmans. Les exemples abondent où les muftis malikites ont montré une largesse d'esprit qui les distinguait des imitateurs (*al-muqallidùn)* du reste du Maghreb. L'affaire du mihrâb de la grande mosquée de Tunis est significative : bien que le mihrâb soit mal orienté, on décida que la prière restera valable, par respect de la prière des générations passées. Ibn Arafa a autorisé l'embellissement de la grande mosquée, malgré l'interdiction de montrer le luxe dans les lieux sacrés. Les Malikites ont admis que le pèlerinage à la Mecque pouvait être effectué par procuration quand le fidèle se sent incapable de le faire personnellement. Ibn Arafa a attendu ses soixante dix ans pour accomplir son pèlerinage obligatoire. Les Malikites ont recommandé la célébration de la fête

du Mouled, nouveauté longtemps dénigrée par les tenants de l'orthodoxie pure comme une imitation, indéfendable du point de vue musulman. Il n'est pas jusqu'aux fêtes païennes célébrées dans les campagnes à l'occasion de certaines dates de l'ancien calendrier Julien qui n'aient été tolérées par les Malikites, entérinant ainsi des coutumes préislamiques. Enfin, importante décision lourde de conséquences : les *fuqahas* malikites ont autorisé, sous réserve, il est vrai, la vénération des marabouts.

2. *Développement du maraboutisme*

L'histoire de la période hafside est inséparable du développement du maraboutisme en Ifrïqiya. Certes, bien avant les Almohades, les côtes orientales de l'Ifrîqiya connaissaient une floraison de ribâts tenus par des ascètes dont le principal rôle consistait à défendre le sol musulman des empiétements chrétiens. Mais le rôle des « *Murabitïns* » s'arrêtait là. Le maraboutisme hafside, porté par l'enthousiasme populaire, est devenu un phénomène social dont l'Etat a dû tenir compte et il s'en est même servi pour asseoir son autorité.

A l'origine du maraboutisme, se trouve le soufisme, une doctrine mystique née en Orient et introduite d'abord au Maroc en pleine période Almohade. Le père du maraboutisme ifriqiyen est un andalou installé à Bougie, le « *qutb* » Sidi Abû Madian mort en 1197 ou 1198 près de Tlemcen. Il fit ses études au Maroc puis naturellement en Orient où il rencontra les plus grands soufis qui l'ont initié à la flamme mystique. Revenu à Bougie, cet homme profondément religieux et intelligent se mit à prêcher aux populations berbères, que les subtilités du dogme rebutaient, une foi simple fondée sur l'amour de Dieu, le renoncement aux choses de ce monde, la patience et l'humilité. A mi-chemin entre le mysticisme théorique et desséchant des soufis orientaux et la simplicité de la foi populaire, l'enseignement de Abû Madian convenait parfaitement à la mentalité ifriqiyenne. Le niveau intellectuel du maraboutisme ifriqiyen ne devait jamais s'élever au dessus des croyances superstitieuses.

Le succès fut rapide. Ses disciples disséminèrent un peu partout les paroles du maître. Les *ulamas* réagirent favorablement. C'est

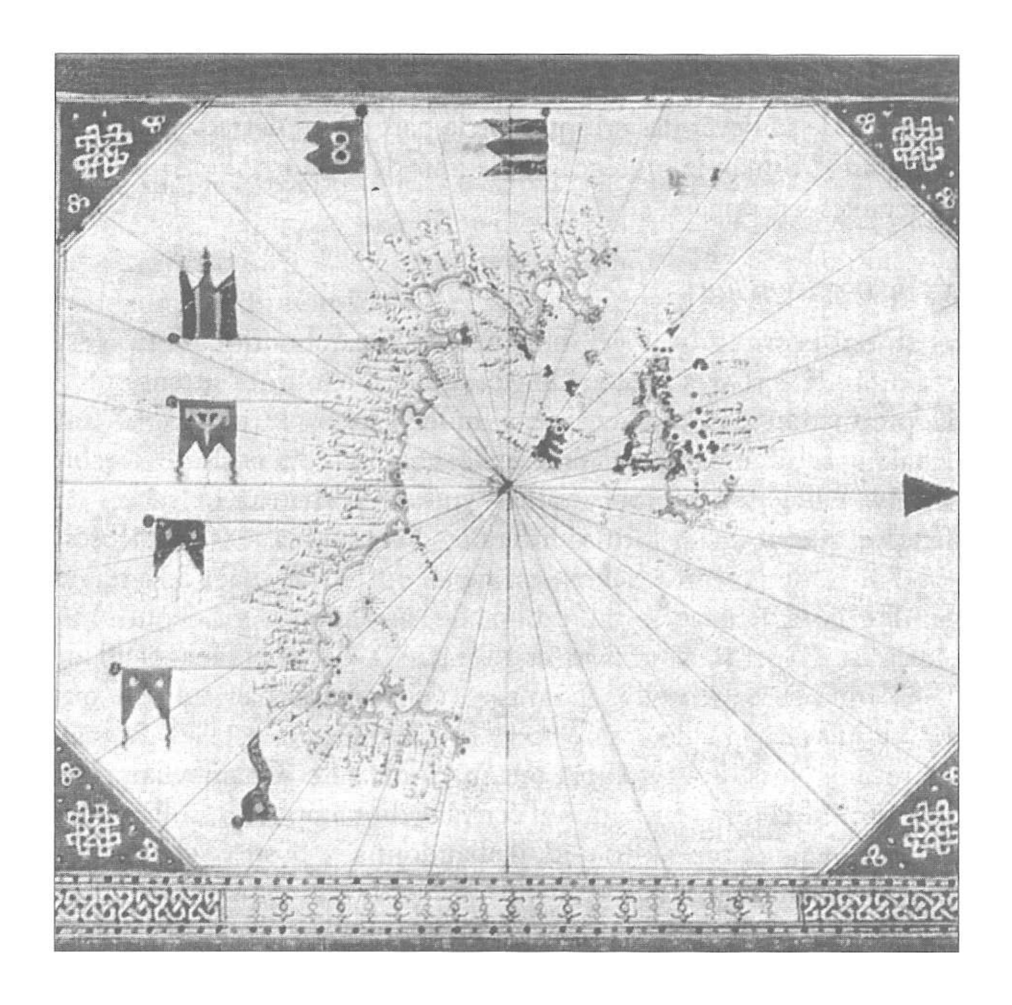
dans ces condictions qu'un autre marabout du Maroc a pu se consacrer à créer à Tunis une école maraboutique dont l'influence persiste jusqu'à nos jours. Il s'agit de Sidi Abu al-Hasan as-Shàdhuli (1197-1258) dont la Mausolée se dresse à la sortie sud de Tunis. Il effectua un stage mystique au Djebel Zaghouan, lieu de rencontre traditionnel des penseurs soufites. Puis, profitant des faveurs que lui prodiguait un autre marabout, Sidi Abu Sa'ïd al-Bàji, il s'installa près de Tunis. Mais quelques années plus tard, devant l'hostilité des *ulamas* officiels, il s'exila en Orient où il mourut.

Sidi Abu al-Hasan avait inauguré les prières nocturnes prolongées. Il semble que ce soit lui qui ait introduit l'usage du café en Ifriqiya. La *zâwia* qu'il ne quittait que rarement est en même temps demeure passagère pour les pauvres, établissement d'enseignement pour ses disciples et asile inviolable, par la force de la tradition populaire, pour les individus recherchés.

Parmi les nombreux disciples de Sidi Abu al-Hasan, il faut citer Sayda al-Manùbya pour les miracles qu'on lui attribuait et les allures de démente qu'elle affectait dans les rues de Tunis pour échapper probablement aux châtiments que les *ulamas* réclamaient contre cette femme qui osait sortir sans voile. Mais elle jouissait de la protection du Sultan. Cette faveur avait fini par décourager les chefs de la religion et le maraboutisme se développa librement pour atteindre au XVE s. la forme excentrique représentée par Sidi Ibn Arus.

Sidi Ibn Arùs est né à la fin du XIVE s. dans l'actuelle Grombalia. Orphelin de père, il mena jeune une vie aventureuse qui lui permit de s'instruire tout en gagnant sa vie, en s'adonnant à des travaux domestiques dans les *zâwias.* Il visita le Maroc et se recueillit, chemin faisant, sur le tombeau de Sidi Abu Madian. De retour à Tunis, on remarqua rapidement ses dons maraboutiques qu'il savait allier à une force herculéenne. Le sultan Abù Fàris lui donna une *zâwia.* Ce Marabout fantaisiste perça le plafond de sa chambre du rez-de-chaussée et logea au premier. Quelque temps plus tard, il s'établit sur la terrasse et on dut lui aménager une petite hutte. De là, il faisait monter avec une corde ses repas, parlait aux passants ou les frappait avec des pierres. Mais à cela on trouvait toujours une

Le Portulan d'al-Charfi



La cartographie a connu un développement important à l'époque hafside. Plusieurs documents nous sont parvenus, tels que la carte de Muhammad al-Tûnusi exécutée au xvi s. et plusieurs portulans (atlas maritimes) œuvre de la famille Charfi de Sfax, cartographes de père en fils auteurs de deux protulans datés 1551 et 1571 et de trois mappemondes datant respectivement de 1571, 1579 et 1601.
Sur cette page du portulan, dans un cadre somptueusement décoré, sont clairement lisibles les côtes de la Tunisie et de la Libye ainsi que la Sicile et Malte.

explication : un enfant aveugle blessé par une pierre a pu retrouver la vue. Il recevait ses admirateurs perché sur sa terrasse et aimait la compagnie des femmes. La vie agitée d'un tel marabout n'a pas manqué de soulever des critiques de la part de ses détracteurs. Mais le sultan 'Uthmân le protégeait et le jour de sa mort, il organisa des funérailles solennelles.

3. Ibn Khaldun

Il est possible que cet engouement maraboutique qui s'est répandu dans toutes les couches sociales ait détourné l'attention de la production littéraire et scientifique. L'exemple du grand Ibn Khaldun qui, incompris, s'est exilé volontairement loin de son Ifriqiya natale, nous prouve qu'il n'y avait de chances de succès en Ifriqiya que pour les formes littéraires liées aux études religieuses. 'Abd ar-Rahmân Ibn Khaldun est né à Tunis le 27 mai 1332 d'une famille d'origine arabe ayant occupé de hautes fonctions depuis Abu Zakaryâ. Il perdit son père et sa mère à dix sept ans pendant l'épidémie de peste noire. Sa culture, déjà soignée par son père qui lui donna les meilleurs maîtres, fut complétée par les *ulamas* marocains lors de l'occupation marinide. Le Chambellan Ibn Tafrajïn lui confia les charges d'écrivain du paraphe du sultan Abu Ishàq. Quelques mois plus tard, il abandonna ce poste et commença une vie aventureuse qui allait lui permettre de connaître les pays arabophones. Se jouant des rivalités qui opposaient les émirs hafsides et les souverains mérinides, on le voit se mettre au service de l'émir de Constantine puis du sultan mérinide Abu 'Inàn. Il revint ensuite à Tunis, après avoir séjourné en Espagne, à Bougie, à Tlemcen, à Biskra. Le sultan Abu al-'Abbàs lui pardonna ses infidélités et Ibn Khaldun enseigne à Tunis pendant quatre ans. Mais les nombreuses inimitiés qu'il se fit parmi les *ulamas* et en particulier celle de l'imam Ibn 'Arafa l'obligèrent à quitter son pays natal en octobre 1382 pour l'Egypte où il fut bien reçu et fit une brillante carrière de professeur et de magistrat. Le 17 mars 1406, il mourut au Caire. Pendant son exil, il continua à s'intéresser aux événements de l'Ifriqiya.

L'œuvre fondamentale d'Ibn Khaldùn est son livre « *Kitâb al-'Ibar* » qu'il a fait précéder par une introduction « *al-Muqaddima* » ou Prolégomènes. Le *Kitâb al-'Ibar* esc une œuvre relatant l'histoire des dynasties et des peuples du monde musulman. Mais la partie la plus originale est certainement la *Muqaddima* dans laquelle il créa la philosophie de l'histoire. Le mérite d'Ibn Khaldùn est d'avoir cherché à expliquer les événements et de dégager leurs causes déterminantes. Il a donné ainsi des explications géographiques au phénomène du nomadisme et son évolution dans la société de son époque. Ces vues l'ont amené à des considérations plus larges touchant les méthodes d'enseignement et la théologie. Cette attitude critique, jointe à la forte personnalité de l'érudit sociologue, ont suscité des jalousies et des rancœurs dont la plus virulente a été celle de l'Imam Ibn 'Arafa qui l'a contraint à l'exil.

Ibn Khaldùn ne devait pas avoir de disciples. Méconnu par ses contemporains, il ne fut découvert qu'au début du XXe s. A côté d'Ibn Khaldùn, les chroniqueurs de l'époque hafside sont de bien moindre importance. Citons le « *Tarïkh ad-dawlatayn* » attribué à Zarkachï, la « *Rïhla* » d'al-Tijâni et les « *Ma'âlim* » d'Ibn Nàjî ; d'autres écrivains ont écrit des œuvres spécialisées.

4. Les sciences et les arts

A la fin du XIIIe s., l'astrologue Constantinois Ibn Qunfud a écrit un manuel servant à déterminer la position des astres. La médecine se complaisait à se perdre dans les dédales de Tératologie du « *Raivdh al- 'Àiir* » manuel écrit à la demande d'un ministre de Abu Fâris. La littérature malikite est abondante et est en rapport avec le renouveau du malikisme : commentaires du Dogme, recueil de consultations foisonnent, en tête desquels il faut placer « *al-Mukhtasar al-Kabïr* » de l'Imam Ibn 'Arafa et son classique « *Hudud*» ; biographies de *ulamas* et surtout de saints parues sous le nom de « *Manaqib* » sont quelquefois attachantes. La poésie est restée à la mode et les sultans eux mêmes, comme al-Mustansir et Abu Bakr composaient des vers. Mais les principaux poètes de l'époque sont des Espagnols. A peine doit-on retenir deux noms ifrîqiyens : Ibn Chabbât de Mahdia et Ibn

'Urayba, qàdhi de Téboursouk. La poésie en arabe parlé devait certainement connaître à cette époque un plus grand succès, comme le note Ibn Khaldun.

En ce qui concerne les arts, nous retrouvons toujours la même attitude hostile des *ulamas* qui craignaient que cela détournât les esprits du culte. Bien qu'interdite, la musique profane connaissait une grande vogue à Bougie et à Tunis. Les sultans hafsides prisaient les maloufs andalous (musique et chant) introduits en Ifriqiya depuis les Zirides, sans oublier que le maraboutisme est à l'origine des chants liturgiques. La musique est quelquefois accompagnée de danses féminines dans les harems des grandes personnalités, masculines dans les campagnes. En architecture, l'influence hispano-marocaine a été sans doute prédominante.

En somme, l'Ifriqiya hafside n'a pas brillé d'un éclat particulier en ce qui concerne la production intellectuelle et artistique. Rien en tout cas de comparable avec la période aghlabide. Sa position géographique qui en fait un lieu de passage sur la route de la Mecque, l'a faite bénéficier des courants artistiques du monde musulman. Cet avantage géographique l'aurait-il déjà ankylosée ?

Conclusion

Après trois siècles et demi de règne, la dynastie hafside apparaît comme celle qui a duré le plus longtemps au Maghreb et même dans le monde arabe. Cette survie s'explique d'abord par le souci qu'ont eu ces berbères venus du Maroc de veiller à renforcer la puissance de leur armée qui est restée jusqu'au début du XVI^{e}s. l'une des meilleures du Maghreb. Mais quand à l'aube de l'histoire moderne, la flotte est devenue un complément indispensable à la puissance terrestre, les hafsides, qui ne s'étaient pas préoccupés de mettre sur pied une force maritime capable de jouer un rôle dans le conflit hispano-turc pour l'hégémonie en Méditerranée, n'ont eu d'autre ressource que de demander la protection Espagnole pour

parer au danger le plus pressant, celui des Turcs déjà installés en Algérie. Mais, ce faisant, ils se sont aliénés la sympathie des populations musulmanes qui leur préférèrent dès lors ces Turcs redoutés par les dirigeants.

Cette survie s'explique aussi par le soin mis par les Hafsides à respecter l'équilibre social institué en Ifrïqiya depuis les grandes invasions du XI[e] s. Dans la société ifriqiyenne de l'époque, le fait le plus remarquable est que, malgré la diversité des origines, la population a fini par découvrir un équilibre entre les différents genres de vie. La symbiose économique entre sédentaires et nomades en est un exemple. Ceci pouvait paraître suffisant pour expliquer l'adhésion des populations à une dynastie qui n'a pas recherché à bouleverser les structures sociales.

Les Hafsides n'ont pas entrepris de travaux d'utilité publique à part ceux à caractère religieux. En revanche, en mettant la justice à la portée du justiciable, en ouvrant l'instruction à toutes les catégories sociales, les Hafsides ont renforcé cette adhésion.

Enfin, les Hafsides ont été assez habiles pour ne pas heurter de front l'opinion populaire. L'histoire du maraboutisme répondait à un besoin confus d'organisation sociale. La protection sultanienne aux marabouts s'expliquait, dans une certaine mesure, par le fait que certains d'entre eux ont participé au maintien de l'ordre et ont assuré à certains moments la sécurité dans le pays. Ainsi le maraboutisme apparaît comme un encadrement efficace, remplaçant celui que l'Etat n'a pu mettre en place. Il est remarquable que les périodes d'extension maraboutique coïncidaient avec les périodes d'effondrement du pouvoir central et, en rappellant aux tribus nomades les principes élémentaires de l'Islam, les marabouts ont freiné quelquefois leur ardeur au pillage.

Liste des princes Hafsides

1)Abu Zakaryâ Yahiya ibn Abi Muhammad Abd al-Wâhid......625/1228
2) Abu Abdallah Muhammad al-Mustansir ibn Yahia................647/1249
3) Abu Zakaryâ Yahia al-Wàthiq...675/1277
4) Abu Ishàq Ibràhïm ibn Yahia...678/1279
5) Al-Dà'ï Ahmad ibn Marzuq ibn Imàra..................................681/1283
6) Abu Hafs 'Umar ibn 'Abd al-Wâhid.......................................683/1284
7) Abu 'Asïda Muhammad al-Mustansir......................................694/1295
8) Abu Bakr al-Shahïd ibn Abi ar-Rahmân...............................709/1309
9) Abu al Baqà Khâlid an-Nàsir..709/1309
10) Abu Yahia Zakaryâ ibn Ahmad...711/1311
11) Abu Dharba Muhammad al-Mustansïr...................................717/1317
12) Abu Yahia Abu Bakr al-Mutawakkil...................................718/1318
13) Abu Hafs 'Umar ibn Abi Bakr..747/1346
14) Abu al-'Abbàs Ahmad al-Fadhl..750/1350
15) Abu Ishàq Ibràhïm al-Mustansir...751/1350
16) Abu al-Baqà Khàlid ibn Ibràhïm..770/1369
17) Abu al-'Abbàs Ahmad ibn Muhammad.................................772/1370
18) Abu Fàris 'Abd al-'Azïz..796/1394
19) Abu 'Abdullah Muhammad al-Muntasir..............................837/1434
20) Abu 'Amr'Uthmàn ibn Muhammad.......................................839/1435
21) Abu Zakaryâ Yahia ibn Muhammad....................................893/1488
22) Abu 'Abdullâh Muhammad al-Mutawakkil.........................899/1493
23) Abu Muhammad al-Hasan ibn Muhammad.........................932/1526
24) Ahmad ibn al-Hasan...948/1541
25) Muhammad ibn al-Hasan...981/1573

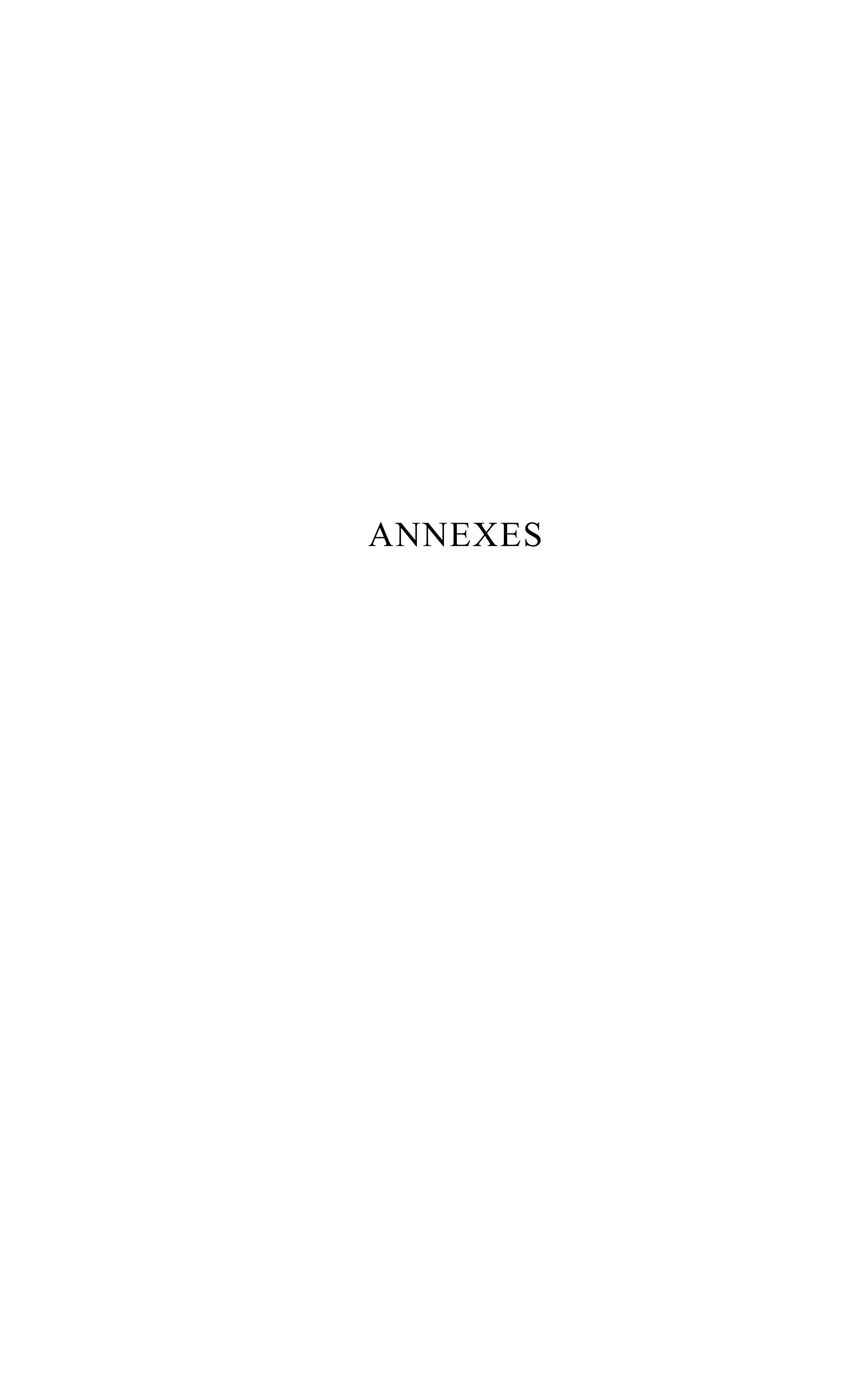
Les dates correspondent à l'année de leur arrivée au pouvoir.

Références bibliographiques

L'ouvrage de base pour l'étude de la période hafside est la thèse de R. Brunschwig « la Berbérie orientale sous les Hafsides des origines à la fin du XVe s. » 2 vol. Maisonneuve, Paris, 1940 et 1947. Cette thèse remarquable nous a servi à construire la plus grande partie de ce chapitre et contient une bibliographie très détaillée.

Pour l'étude de la société hafside, on s'adressera, à côté de l'ouvrage cité plus haut, au livre de Yves Lacoste « Ibn Khaldùn, naissance de l'histoire passée du tiers monde » Maspero, Paris, 1966.

Enfin l'ouvrage de Ch. André Julien « Histoire de l'Afrique du Nord » 2ème tome, contient une abondante bibliographie, tant en ce qui concerne les sources d'archives et les textes originaux que les études de synthèse.



ANNEXES

Tableau indicatif des concordances entre les années de l'ère hégirienne et les années de l'ère chrétienne

Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne
1	622	44	664	87	705	130	747
2	623	45	665	88	706	131	748
3	324	46	666	89	707	132	749
4	325	47	667	90	708	133	750
5	626	48	668	91	709	134	751
6	627	49	669	92	710	135	752
7	628	50	670	93	711	136	753
8	629	51	671	94	712	137	754
9	630	52	672	95	713	138	755
10	631	53	672	96	714	139	756
11	632	54	673	97	715	140	757
12	633	55	674	98	716	141	758
13	634	56	675	99	717	142	759
14	635	57	676	100	718	143	760
15	636	58	677	101	719	144	761
16	637	59	678	102	720	145	762
17	638	60	679	103	721	146	763
18	639	61	680	104	722	147	764
19	640	62	681	105	723	148	765
20	640	63	682	106	724	149	766
21	641	64	683	107	725	150	767
22	642	65	684	108	726	151	768
23	643	66	685	109	727	152	769
24	644	67	686	110	728	153	770
25	645	68	687	111	729	154	770
26	646	69	688	112	730	155	771
27	647	70	689	113	731	156	772
28	648	71	690	114	732	157	773
29	649	72	691	115	733	158	774
30	650	73	692	116	734	159	775
31	651	74	693	117	735	160	776
32	652	75	694	118	736	161	777
33	653	76	695	119	737	162	778
34	654	77	696	120	737	163	779
35	655	78	697	121	738	164	780
36	656	79	698	122	739	165	781
37	657	80	699	123	740	166	782
38	658	81	700	124	741	167	783
39	659	82	701	125	742	168	784
40	660	83	702	126	743	169	785
41	661	84	703	127	744	170	786
42	662	85	704	128	745	171	787
43	663	86	705	129	746	172	788

Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne
173	789	221	835	269	882	317	929
174	790	222	836	270	883	318	930
175	791	223	837	271	884	319	931
176	792	224	838	272	885	320	932
177	793	225	839	273	886	321	933
178	794	226	840	274	887	322	933
179	795	227	841	275	888	323	934
180	796	228	842	276	889	324	935
181	797	229	843	277	890	325	936
182	798	230	844	278	891	326	937
183	799	231	845	279	892	327	938
184	800	232	846	280	893 "	328	939
185	801	233	847	281	894	329	940
186	802	234	848	282	895	330	941
187	802	235	849	283	896	331	942
188	803	236	850	284	897	332	943
189	804	237	851	285	898	333	944
190	805	238	852	286	899	334	945
191	806	239	853	287	900	335	946
192	807	240	854	288	900	336	947
193	808	241	855	289	901	337	948
194	809	242	856	290	902	338	949
195	810	243	857	291	903	339	950
196	811	244	858	292	904	340	951
197	812	245	859	293	905	341	952
198	813	246	860	294	906	342	953
199	814	247	861	295	907	343	954
200	815	248	862	296	908	344	955
201	816	249	863	297	909	345	956
202	817	250	864	298	910	346	957
203	818	251	865	299	911	347	958
204	819	252	866	300	912	348	959
205	820	253	867	301	913	349	960
206	821	254	868	302	914	350	961
207	822	255	868	303	915	351	962
208	823	256	869	304	916	352	963
209	824	257	870	305	917	353	964
210	825	258	871	306	918	354	965
211	826	259	872	307	919	355	965
212	827	260	873	308	920	356	966
213	828	261	874	309	921	357	967
214	829	262	875	310	922	358	968
215	830	263	876	311	923	359	969
216	831	264	877	312	924	360	970
217	832	265	878	313	925	361	971
218	833	266	879	314	926	362	972
219	834	267	880	315	927	363	973
220	835	268	881	316	928	364	974

ANNEXE

Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne
365	975	413	1022	461	1068	509	1115
366	976	414	1023	462	1069	510	1116
367	977	415	1024	463	1070	511	1117
368	978	416	1025	464	1071	512	1118
369	979	417	1026	465	1072	513	1119
370	980	418	1027	466	1073	514	1120
371	981	419	1028	467	1074	515	1121
372	982	420	1029	468	1075	516	1122
373	983	421	1030	469	1076	517	1123
374	984	422	1030	470	1077	518	1124
375	985	423	1031	471	1078	519	1125
376	986	424	1032	472	1079	520	1126
377	987	425	1033	473	1080	521	1127
378	988	426	1034	474	1081	522	1128
379	989	427	1035	475	1082	523	1128
380	990	428	1036	476	1083	524	1129
381	991	429	1037	477	1084	525	1130
382	992	430	1038	478	1085	526	1131
383	993	431	1039	479	1086	527	1132
384	994	432	1040	480	1087	528	1133
385	995	433	1041	481	1088	529	1134
386	996	434	1042	482	1089	530	1135
387	997	435	1043	483	1090	531	1136
388	998	436	1044	484	1091	532	1137
389	998	437	1045	485	1092	533	1138
390	999	438	1046	486	1093	534	1139
391	1000	439	1047	487	1094	535	1140
392	1001	440	1048	488	1095	536	1141
393	1002	441	1049	489	1095	537	1142
394	1003	442	1050	490	1096	538	1143
395	1004	443	1051	491	1097	539	1144
396	1005	444	1052	492	1098	540	1145
397	1006	445	1053	493	1099	541	1146
398	1007	446	1054	494	1100	542	1147
399	1008	447	1055	495	1101	543	1148
400	1009	448	1056	496	1102	544	1149
401	1010	449	1057	497	1103	545	1150
402	1011	450	1058	498	1104	546	1151
403	1012	451	1059	499	1105	547	1152
404	1013	452	1060	500	1106	548	1153
405	1014	453	1061	501	1107	549	1154
406	1015	454	1062	502	1108	550	1155
407	1016	455	1063	503	1109	551	1156
408	1017	456	1063	504	1110	552	1157
409	1018	457	1064	505	1111	553	1158
410	1019	458	1065	506	1112	554	1159
411	1020	459	1066	507	1113	555	1160
412	1021	460	1067	508	1114	556	1160

Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne
557	1161	605	1208	653	1255	701	1301
558	1162	606	1209	654	1256	702	1302
559	1163	607	1210	655	1257	703	1303
560	1164	608	1211	656	1258	704	1304
561	1165	609	1212	657	1258	705	1305
562	1166	610	1213	658	1259	706	1306
563	1167	611	1214	659	1260	707	1307
564	1168	612	1215	660	1261	708	1308
565	1169	613	1216	661	1262	709	1309
566	1170	614	1217	662	1263	710	1310
567	1171	615	1218	663	1264	711	1311
568	1172	616	1219	664	1265	712	1312
569	1173	617	1220	665	1266	713	1313
570	1174	618	1221	666	1267	714	1314
571	1175	619	1222	667	1268	715	1315
572	1176	620	1223	668	1269	716	1316
573	1177	621	1224	669	1270	717	1317
574	1178	622	1225	670	1271	718	1318
575	1179	623	1226	671	1272	719	1319
576	1180	624	1226	672	1273	720	1320
577	1181	625	1227	673	1274	721	1321
578	1182	626	1228	674	1275	722	1322
579	1183	627	1229	675	1276	723	1323
580	1184	628	1230	676	1277	724	1323
581	1185	629	1231	677	1278	725	1324
582	1186	630	1232	678	1279	726	1325
583	1187	631	1233	679	1280	727	1326
584	1188	632	1234	680	1281	728	1327
585	1189	633	1235	681	1282	729	1328
586	1190	634	1236	682	1283	730	1329
587	1191	635	1237	683	1284	731	1330
588	1192	636	1238	684	1285	732	1331
589	1193	637	1239	685	1286	733	1332
590	1193	638	1240	686	1287	734	1333
591	1194	639	1241	687	1288	735	1334
592	1195	640	1242	688	1289	736	1135
593	1196	641	1243	689	1290	737	1336
594	1197	642	1244	690	1291	738	1337
595	1198	643	1245	691	1291	739	1338
596	1199	644	1246	692	1292	740	1339
597	1200	645	1247	693	1293	741	1340
598	1201	646	1248	694	1294	742	1341
599	1202	647	1249	695	1295	743	1342
600	1203	648	1250	696	1296	744	1343
601	1204	649	1251	697	1287	745	1344
602	1205	650	1252	698	1298	746	1345
603	1206	651	1253	699	1299	747	1346
604	1207	652	1254	700	1300	748	1347

Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne
749	1348	798	1395	846	1442	895	1489
750	1349	799	1396	847	1443	896	1490
751	1350	800	1397	848	1444	897	1491
752	1351	801	1398	849	1445	898	1492
753	1352	802	1399	850	1446	899	1493
754	1353	803	1400	851	1447	900	1494
755	1354	804	1401	852	1448	901	1495
756	1355	805	1402	853	1449	902	1496
757	1356	806	1403	854	1450	903	1497
758	1356	807	1404	855	1451	904	1498
759	1357	808	1405	856	1452	905	1499
760	1358	809	1406	857	1453	906	1500
761	1359	810	1407	859	1454	907	1501
762	1360	811	1408	860	1455	908	1502
763	1361	812	1409	861	1456	909	1503
764	1362	813	1410	862	1457	910	1504
765	1363	814	1411	863	1458	911	1505
766	1364	815	1412	864	1459	912	1506
768	1366	816	1413	865	1460	913	1507
769	1367	817	1414	866	1461	914	1508
770	1368	818	1415	867	1462	915	1509
771	1369	819	1416	868	1463	916	1510
772	1370	820	1417	869	1464	917	1511
773	1371	821	1418	870	1465	918	1512
774	1372	822	1419	871	1466	919	1513
775	1373	823	1420	872	1467	920	1514
776	1374	824	1421	873	1468	921	1515
777	1375	825	1421	874	1469	922	1516
778	1376	826	1422	875	1470	923	1517
779	1377	827	1423	876	1471	924	1518
780	1378	828	1424	877	1472	925	1519
781	1379	829	1425	878	1473	926	1519
782	1380	830	1426	879	1474	927	1520
783	1381	831	1427	880	1475	928	1521
784	1382	832	1428	881	1476	929	1522
785	1383	833	1429	882	1477	930	1523
786	1384	834	1430	883	1478	931	1524
787	1385	835	1431	884	1479	932	1525
788	1386	836	1432	885	1480	933	1526
789	1387	837	1433	886	1481	934	1527
790	1388	838	1434	887	1482	935	1528
791	1388	839	1435	888	1483	936	1529
792	1389	840	1436	889	1484	937	1530
793	1390	841	1437	890	1485	938	1531
794	1391	842	1438	891	1486	939	1532
795	1392	843	1439	892	1486	940	1533
796	1393	844	1440	893	1487	941	1534
797	1394	845	1441	894	1488	942	1535

Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne
943	1536	991	1583	1039	1629	1087	1676
944	1537	992	1584	1040	1630	1088	19 77
945	1538	993	1585	1041	1631	1089	1678
946	1539	994	1585	1042	1632	1090	1679
947	1540	995	1586	1043	1633	1091	1680
948	1541	996	1587	1044	1634	1092	1681
949	1542	997	1588	1045	1635	1093	1682
950	1543	998	1589	1046	1636	1094	1682
951	1544	999	1590	1047	1637	1095	1683
952	1545	1000	1591	1048	1638	1096	1684
953	1546	1001	1592	1049	1639	1097	1685
954	1547	1002	1593	1050	1640	1098	1686
955	1548	1003	1594	1051	1641	1099	1687
956	1549	1004	1595	1052	1642	1100	1688
957	1550	1005	1596	1053	1643	1101	1689
958	1551	1006	1597	1054	1644	1102	1690
959	1551	1007	1598	1055	1645	1103	1691
960	1552	1008	1599	1056	1646	1104	1692
961	1553	1009	1600	1057	1647	1105	1693
962	1554	1010	1601	1058	1648	1106	1694
963	1555	1011	1602	1059	1649	1107	1695
964	1556	1012	1603	1060	1650	1108	1696
965	1557	1013	1604	1061	1650	1109	1697
966	1558	1014	1605	1062	1651	1110	1698
967	1559	1015	1606	1063	1652	1111	1699
968	1560	1016	1607	1064	1653	1112	1700
969	1561	1017	1608	1065	1654	1113	1701
970	1562	1018	1609	1066	1655	1114	1702
971	1563	1019	1610	1067	1656	1115	1703
972	1564	1020	1611	1068	1657	1116	1704
973	1565	1021	1612	1069	1658	1117	1705
974	15 66	1022	1613	1070	1659	1118	1706
975	1567	1023	1614	1071	1660	1119	1707
976	1568	1024	1615	1072	1161	1120	1708
977	1569	1025	1616	1073	1162	1121	1709
978	1570	1026	1617	1074	1663	1122	1710
979	1571	1027	1617	1075	1664	1123	1711
980	1572	1028	1618	1076	1665	1124	1712
981	1573	1029	1619	1077	1666	1125	1713
982	1574	1030	1620	1078	1667	1126	1714
983	1575	1031	1621	1079	1668	1127	1715
984	1576	1032	1622	1080	1669	1128	1715
985	1577	1033	1623	1081	1670	1129	1716
986	1578	1034	1324	1082	1671	1130	1717
987	1579	1035	1625	1083	1672	1131	1718
988	1580	1036	1626	1084	1673	1132	1719
989	1581	1037	1627	1085	1674	1133	1720
990	1582	1038	1628	1086	1675	1134	1721

Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne
1135	1722	1183	1769	1231	1815	1279	1862
1136	1723	1184	1770	1232	1816	1280	1863
1137	1724	1185	1771	1233	1817	1281	1864
1138	1725	1186	1772	1234	1818	1282	1865
1139	1726	1187	1773	1235	1819	1283	1866
1140	1727	1188	1774	1236	1820	1284	1867
1141	1728	1189	1775	1237	1821	1285	1868
1142	1729	1190	1776	1238	1822	1286	1869
1143	1730	1191	1777	1239	1823	1287	1870
1144	1731	1192	1778	1240	1824	1288	1871
1145	1732	1193	1779	1241	1825	1289	1872
1146	1733	1194	1780	1242	1826	1290	1873
1147	1734	1195	1780	1243	1827	1291	1874
1148	1735	1196	1781	1244	1828	1292	1875
1149	1736	1197	1782	1245	1829	1293	1876
1150	1737	1198	1783	1246	1830	1294	1877
1151	1738	1199	1784	1247	1831	1295	1878
1152	1739	1200	1785	1248	1832	1296	1878
1153	1740	1201	1786	1248	1833	1297	1879
1154	1741	1202	1787	1250	1834	1298	1880
1155	1742	1203	1788	1251	1835	1299	1881
1156	1743	1204	1789	1252	1836	1300	1882
1157	1744	1205	1790	1253	1837	1301	1883
1158	1745	1206	1791	1254	1838	1302	1884
1159	1746	1207	1792	1255	1839	1303	185
1160	1747	1208	1793	1256	1840	1304	1886
1161	1748	1209	1794	1257	1841	1305	1887
1162	1748	1210	1795	1258	1842	1306	1888
1163	1749	1211	1796	1259	1843	1037	1889
1164	1750	1212	1797	1260	1844	1308	1890
1165	1751	1213	1798	1261	1845	1309	1891
1166	1752	1214	1799	1262	1845	1310	1892
1167	1753	1215	1800	1263	1846	1311	1893
1168	1754	1216	1801	1264	1847	1312	1894
1169	1755	1217	1802	1265	1848	1313	1895
1170	1756	1218	1803	12 66	1849	1314	1896
1171	1757	1219	1804	1267	1850	1315	1897
1172	1758	1220	1805	1268	1851	1316	1898
1173	1759	1221	1806	1269	1852	1317	1899
1174	1760	1222	1807	1270	1853	1318	1900
1175	1761	1223	1808	1271	1854	1319	1901
1176	1762	1224	1809	1272	1855	1320	1902
1177	1763	1225	1810	1273	1856	1321	1903
1178	1764	1226	1811	1274	1857	1322	1904
1179	1765	1227	1812	1275	1858	1323	1905
1180	1766	1228	1813	1276	1859	1324	1906
1181	1767	1229	1813	12 77	1860	1325	1907
1182	1768	1230	1814	1278	1861	1326	1908

Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne	Année hégirienne	Année chrétienne
1327	1909	1352	1933	1377	1957	1402	1981
1328	1910	1353	1934	1378	1958	1403	1982
1329	1911	1354	1935	1379	1959	1404	1983
1330	1911	1355	1936	1380	1960	1405	1984
1331	1912	1356	1937	1381	1961	1406	1985
1332	1913	1357	1938	1382	1962	1407	1986
1333	1914	1358	1939	1383	1963	1408	1987
1334	1915	1359	1940	1384	1964	1409	1988
1335	1916	1360	1941	1385	1965	1410	1989
1336	1917	1361	1942	1386	1966	1411	1990
1337	1918	1362	1943	1387	1967	1412	1991
1338	1919	1363	1943	1388	1968	1413	1992
1339	1920	1364	1944	1389	1969	1414	1993
1340	1921	1365	1945	1390	1970	1415	1994
1341	1922	1366	1946	1391	1971	1416	1995
1342	1923	1367	1947	1392	1972	1417	1996
1343	1924	1368	1948	1393	1973	1418	1997
1344	1925	1369	1949	1394	1974	1419	1998
1345	1926	1370	1950	1395	1975	1420	1999
1346	1927	1371	1951	1396	1976	1421	2000
1347	1928	1372	1952	1397	1976	1422	2001
1348	1929	1373	1953	1398	1977	1423	2002
1349	1930	1374	1954	1399	1978	1424	2003
1350	1931	1375	1955	1400	1979	1425	2004
1351	1932	1376	1956	1401	1980	1426	2005

Table des illustrations et des cartes

Ie partie : La Conquête arabe et l'Emirat

t partie : l'Ifrîqiya à l'époque aghlabide

5ème partie : L'Ifriqiya à l'époque hafside

Table des matières

Maquette :	Atelier graphique, Sud Éditions.
Photocomposition	Garamond sur Macintosh (Sud Éditions)
Photographies :	F. Mahfoudh : 23, 47, 49, 51, 53, 59, 77, 107, 113, 127, 129, 139, 133, 161, 169, 220, 221, 229, 231a, 238, 257, 324, 325, 326, 327, 334, 335, 336, 337, 340, 345, 360, 361, 363, 378, 379, 423 - A. Pellegrin: 79, 328, 371, 381 - J. Chevalier : 134-135, 141, 323, 329 - A. Lezine : 231 - M. Minnelle : 248 - Archives Sud : 21, 55, 195, 260, 261,331,365, 389, 421,429.
Infographiste :	Radhia Gorg (Sud Éditions)
Cartes et plans :	Sources indiquées dans les légendes Arrangement et reprise des textes : atelier graphique, Sud Éditions.
16 pages couleur en hors texte	F. Mahfoudh
Flashage :	Finzi

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

RAMDOM Michel, *Mawlana, le Soufisme de la Danse,* Postface : Maurice Béjart, Tunis 1980.

JAÏBI Fadhel, *Les amoureux du Café désert (théâtre),* Tunis 1997.

KHAYAT Georges, *Sfax, ma jeunesse,* Tunis 1997.

MEZGHANI Ali, *Lieux et non-lieu de l'identité,* Tunis 1998.

FONTAINE Jean, *Propos sur la littérature tunisienne*, Tunis 1998.

KARIM Houda, *Lézardes (roman),* Tunis 1999.

KRIDIS Noureddine, *Communication et systémique,* 1999

MANSTEIN-CHIRINSKY Anastasia, *La dernière escale, le siècle d'une exilée russe à Bizerte,* Tunis 2000.

SMIDA Mongi, *Aux origines du commerce français en Tunisie,* Tunis 2001.

CHEMKHI Sonia, *Cinéma tunisien nouveau, parcours autres,* Tunis 2002.

GHARBI Jalel, *Le poète que je cherche à lire, Essai sur l'œuvre de Michel Deguy,* Tunis 2002.

KRIDIS Noureddine, *Communication et famille,* Tunis 2002.

SLIM Hédi, MAHJOUBI Ammar, BELKHODJA Khaled, ENNABLI abdelmajid, *Histoire Générale de La Tunisie, tome I, L'antiquité,* Tunis 2003.

MÉJRI Salah (sous la direction de...), *Traduire la langue, traduire la culture,* Tunis 2003.

FONTAINE Jean, *Le roman tunisien de langue française,* essai, 2004

GHARBI Jalel, *Le cours baudelaire,* Tunis 2004.

ABIS Sébastien, *L'affaire de Bizerte,* Tunis 2004.

TABAI Aiia, *Fleurs de cactus (Roman),* Tunis 2004.

BACCOUCHE Taïeb et MÉJRI Salah, *Les questionnaires de l'Atlas linguistique de Tunisie,* Tunis 2004.

CHARFI Abdelmajid, *L'Islam entre le message et l'histoire,* Tunis 2004.

BOUJELLABLA Noureddine, *La Bataille de Bizerte telle que je l'ai vécue,* Tunis 2004.

KHÉMIRI Moncef et DEL FIOL Maxime (textes réunis par...), *Un poète près de la mer, Hommage à Lorand Gaspar,* Tunis 2004.

PICOT Jean-Pierre, *Le testament de Gabès : L'invasion de la mer (1905), ultime roman de Jules Verne.* Tunis 2004.

BEN ACHOUR-ABDELKÉFI Rabâa : *Appropriation culturelle et création littéraire,* Tunis 2005

ABDELHAK Rym : *Le travail de la parenthèse,* Tunis 2005.

Histoire générale de la Tunisie - Tome II

Le Moyen-Age (27-982 H. / 647-1574)

La première incursion arabe en Tunisie date de 647. Il a suffi de quelques décennies de luttes, parfois âpres, contre une population berbère rebelle pour que ce pays, qui a appartenu durant huit siècles au monde romain et byzantino-chrétien, bascule définitivement dans l'aire arabo-musulmane et s'engage vers un nouveau destin.

Gouvernée au début par des *wali* représentants directs du pouvoir Omayade, puis Abbasside, l'Ifriqiya devient en 800 un Emirat autonome sous la dynastie aghlabide. Sa capitale, Kairouan, était la première métropole de l'occident musulman.

La dynastie fatimide qui leur succède en 901 est née d'une révolution chiite. Mais les Fatimides n'avaient d'yeux que pour l'Orient ; ils ambitionnaient le califat, usurpé selon eux par les Abbassides. C'est à partir de la Tunisie que sera fondé le Caire, leur capitale ainsi que l'université al-Azhar. Les Zirides (969-1160), vassaux et successeurs des Fatimides, s'affranchirent rapidement de la tutelle de ces derniers et restaurèrent le malikisme.

Après avoir subi, pendant le XIe et XIIe siècle, les dévastations hilaliennes et les incursions des Normands de Sicile, l'Ifriqiya, divisée et affaiblie, allait sombrer dans l'anarchie. Le salut vint de l'Occident extrême. Les Almohades qui avaient refait l'unité du Maghreb et de l'Andalousie installèrent en 1232 l'un des leurs : le Cheikh Abu Hafs. La dynastie Hafside dont Tunis sera la capitale régnera avec des moments de véritable grandeur jusqu'en 1574. A cette date, après une lutte homérique entre Espagnols et Turcs, les deux grandes puissances de l'époque, les seconds finirent par prendre le dessus et s'installèrent à Tunis.

Le présent ouvrage est consacré à ces neuf siècles d'histoire. Six éminents historiens présentent le récit des événements et les péripéties du développement humain, économique, social et culturel. Leurs exposés sont complétés par cent cinquante documents et illustrations largement commentés.

Couverture : Mosquée de Sousse - IXe s.
(photo : F. Mahfoudh)



ISBN : 9973-844-50-5
Prix : 29 DT